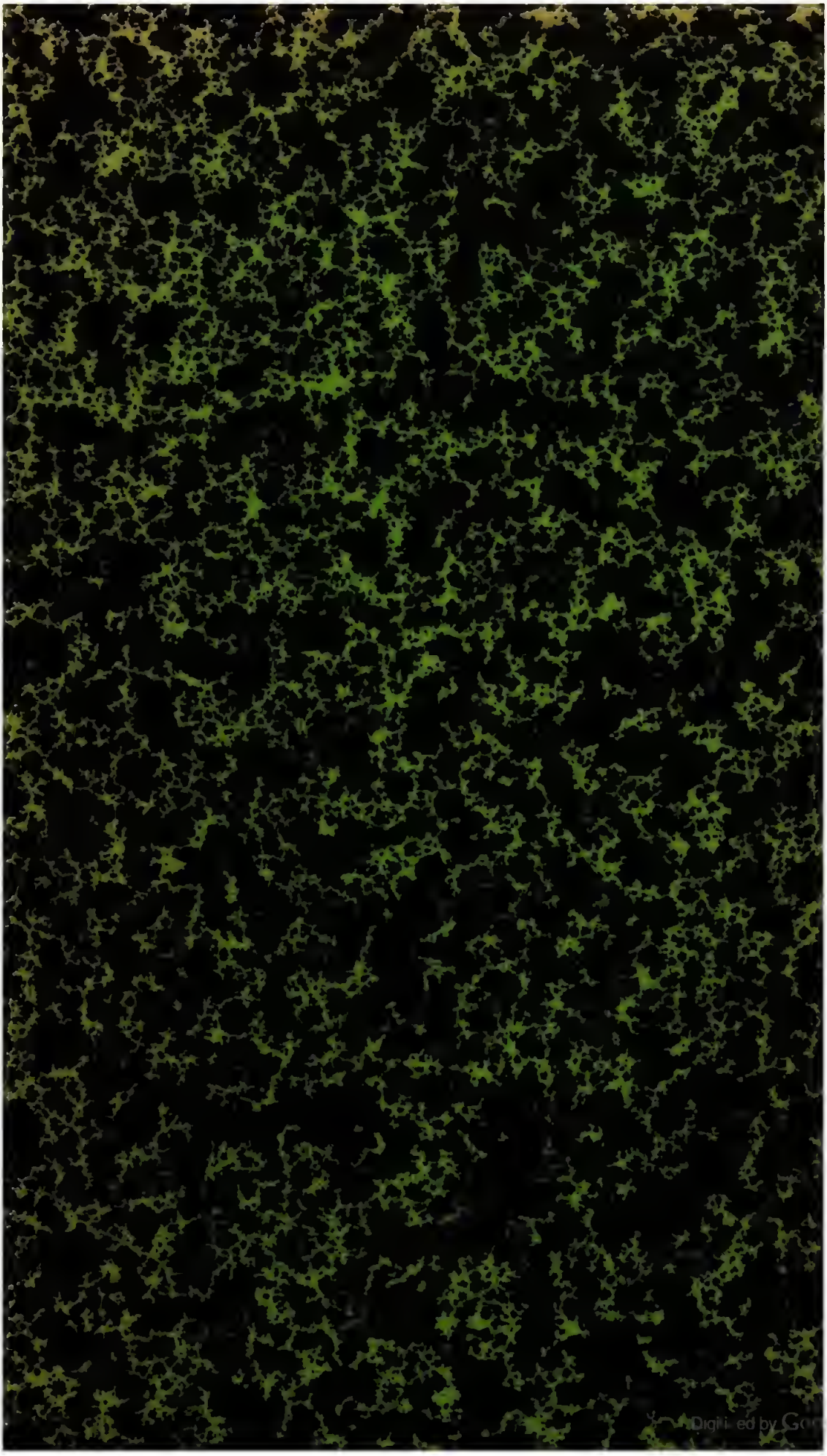

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
B. PROV.
I
165
NAPOLI 1

B. Prov.
T 165

COURS COMPLET

DE COSMOGRAPHIE,

DE GÉOGRAPHIE,

DE CHRONOLOGIE,

ET D'HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE.

I.

606.316

COURS COMPLET

DE COSMOGRAPHIE,

DE GÉOGRAPHIE,

DE CHRONOLOGIE,

ET D'HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR EDME MENTELLE,

MEMBRE DE L'INSTITUT;

Avec 166 Tableaux, et un Atlas de 20 Cartes dressées d'après les derniers traités de paix.

SECONDE ÉDITION.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

MANIL. ASTRON.

TOME PREMIER.

PARIS,

GUILLAUME, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 14.

1804.

A MONSIEUR

ET A MADAME MORANT,

PROPRIÉTAIRES A JOUY, PRÈS VERSAILLES;

HOMMAGE RESPECTUEUX

DE RECONNAISSANCE ET D'AMITIÉ INVIOLABLE;

EDME MENTELLE, membre de l'Institut National.

AN XII. — 1804.

Prix pour Paris.

Cours complet de Cosmographie, de *Géographie*, et d'*Histoire ancienne et moderne*, 4 vol. in-8°, de 160 feuilles d'impression, ou 2560 pages, petit-romain, brochés, avec 166 Tableaux, et un Atlas de 20 cartes, dont 19 enluminées. . . . . 30 fr.

La *Géographie de la France*, seule, avec sa carte, enluminée, in-folio, 1 vol. in-8°. broché, et 124 Tableaux. . . . . 7 fr.

Tableau synchronique des époques majeures de l'Histoire ancienne et moderne, par ordre de siècles, *avant* et *après* l'ère vulgaire, par le C.^en *Mentelle*, in-folio, Jésus, avec une explication, en 50 pages in-8°, broché. . . . . 2 fr.

Les *quatre Cartes réunies*, savoir : 1°. le plan d'*Athènes*, de *Sparte* et de *Syracuse*, avec leurs monumens et leurs ports ; 2°. la Carte nouvelle de l'Empire de *Russie* avec les nouveaux Gouvernemens ; 3°. celle de l'Empire d'*Allemagne*, avec les électorats et les indemnités ; 4°. celle de l'Empire *Ottoman*. . . . 2 fr. 50 c.

Quoique le *Cours complet de Géographie et d'Histoire* en quatre volumes, soit le moins coûteux de tous les ouvrages de ce genre, ornés de Tableaux et de Cartes, cependant pour que les jeunes élèves puissent étudier cette science sans maîtres, ou se préparer au cours du C.^en *Mentelle*, je publie un Ouvrage qui a paru commode à quelques parens, et qui est demandé par les instituteurs.

Abrégé de Géographie élémentaire, ancienne et moderne, par *Stassart* et *Moreau*, revu par *Busching*, 2 vol. in-8°, brochés, avec une Mappemonde, et la Carte de la France, in-folio, enluminées, (sans Atlas). . . . . 10 fr.

Le même *Abrégé*, 2 tomes in-8°, avec l'*Atlas*, sans Tableaux. . . . . 16 fr.

Le *Tome premier de l'Abrégé*, seul, avec la Mappemonde, sans Atlas, il contient le petit Traité de Géographie ancienne ; et pour la partie moderne, la description de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Europe, (moins la *France*, qui forme le Tome second). . . 5 fr.

Le *Tome deuxième de l'Abrégé*, n'est autre chose que la *Géographie de la France*, indiquée ci-dessus. . 7 fr.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

QUAND la première édition de ce livre parut, le Traité d'Amiens n'avait pas déterminé les limites des Puissances continentales; le sort de l'Italie et des Colonies était incertain; plusieurs voyages intéressans étaient attendus; la confection entière de ce *Cours* et de son *Atlas* était ajournée à la paix.

Depuis qu'un Traité solennel a cimenté la stabilité des Empires du continent, les limites des États sont fixées; et, quand même des circonstances passagères agiteraient encore quelques parties du globe, il est probable que la géographie politique n'éprouverait qu'une bien légère modification; l'ordre géographique est inébranlable ainsi que l'ordre chronologique. De nouvelles éditions n'apporteraient donc à cet ouvrage qu'un changement peu remarquable.

Consacré depuis cinquante ans à l'instruction publique, le C.^en Mentelle s'est fixé invariablement dans ses Cours, au plan qu'une

premier jet, dans un travail aussi vaste, exécuté par un seul homme ; la partie géographique a été approfondie ; il a semé des tableaux lumineux dans les séries chronologiques trop étendues ; les efforts de l'esprit humain vers la perfectibilité ont été signalés ; les progrès de la statistique exigeaient des applications particulières, l'auteur s'est procuré tous les renseignemens propres à répandre un grand intérêt sur cette nouvelle branche de la géographie. Il a porté sur l'ensemble de son ouvrage, un regard sévère qui en a, pour ainsi dire, renouvelé le travail, sans altérer le plan ni la marche, mais en mesurant les détails dans des proportions plus égales, et plus généralement instructives.

On sent bien que, dans un cadre aussi immense, le C.^en^ Mentelle aurait pu multiplier les volumes sans efforts ; mais la diffusion ne suppose pas toujours l'exactitude. Il est un juste milieu entre l'aride stérilité d'un abrégé, et la volumineuse abondance d'une encyclopédie géographique, l'auteur s'est renfermé dans des bornes également éloignées des deux extrêmes ; plus étendu, son livre eût été moins économique : on se plaint trop souvent de la ruineuse fécondité des érudits ; le C.^en^ Mentelle,

pour éviter cet excès, a resserré dans une étendue raisonnable, toutes les connaissances positives et nécessaires pour l'étude de la Géographie, de la Chronologie et de l'Histoire. C'est ce qui rend son *Cours* actuellement *complet*, et vraiment précieux pour l'enseignement. Il est difficile de réunir plus de choses dans un plus petit nombre de volumes.

Ce *Cours* est divisé en deux parties : la partie *ancienne* et la partie *moderne*.

Le PREMIER VOLUME contient la *Cosmographie*, avec les découvertes nouvelles en astronomie. Il a suivi tous les *divers peuples de l'Antiquité*, les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes, les Hébreux, les Perses, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Gaulois, les Romains, etc., sous les rapports *géographiques*, *politiques* et *historiques*.

Cette partie, importante pour la connaissance de l'Antiquité, a subi de grandes augmentations ; l'auteur y a joint un *précis historique* et *chronologique* des événemens du *moyen âge*. Ces développemens sont nécessaires pour arriver de l'histoire ancienne à l'histoire moderne. On a, sur ces landes du champ historique, beaucoup de volumes, et très-peu de faits. Il a fallu fixer solidement dans l'esprit des lecteurs, ce

passage obscur entre les anciens Empires, et les Barbares qui ont fondé les Etats modernes.

Ce volume contient *onze* tableaux in-4.° ou in-folio, de chorographie, de géographie et de chronologie, tant dans le livre que dans l'atlas. La liste en est détaillée à la page 606, et celle des cartes à la page 607. L'atlas de cette partie de l'ouvrage, qui est pour la Géographie ancienne, contiendra *sept* cartes, dans lesquelles seront compris les plans, non enluminés, d'Athènes, de Sparte, de Syracuse, trois villes célèbres de l'Antiquité, avec leurs monumens et leurs ports; ils ont été demandés, par les Professeurs, pour faciliter aux étudians l'intelligence de l'Histoire grecque. Ce volume a plus de six cents pages. Le *tableau synchronique* des époques majeures de l'Histoire ancienne et moderne, est, pour ainsi dire, la mappemonde des révolutions du monde. Il offrira à-la-fois le présent et le passé; il servira de guide chronologique.

Le SECOND VOLUME renferme la *Géographie*, la *Chronologie* et l'*Histoire* des Etats modernes de l'Europe; (excepté de la France, qui forme le quatrième volume.) On peut assurer que l'Allemagne, le Corps Germanique, la Prusse, la Suisse et les Pays qui ont reçu une nouvelle organisation, présentent un

travail complet, basé sur les nouveaux Traités. Aucun ouvrage moderne n'offrira plus d'exactitude ni de précision. Les matériaux qui ont été communiqués à l'auteur, sont de l'authenticité la plus recommandable. Tous les faits les plus importans sont décrits avec attention. On a donné à chaque ville, à chaque homme célèbre, le degré d'intérêt que leur influence méritait. Le C.en Mentelle a considéré l'Allemagne, 1.° comme un pays comprenant des Etats et des villes, etc.; 2.° comme Corps politique, sous le nom de Corps Germanique. Il a donné les possessions de chaque Electeur actuel, d'après le Traité d'Amiens. Le Portugal a été examiné sous les rapports de la statistique et de la politique. On a joint à l'histoire d'Angleterre, un précis des descentes qui ont alarmé si souvent le Gouvernement britannique. Partout l'histoire embrasse les fastes de chaque Nation moderne, depuis son origine jusqu'à ce jour. La statistique a présidé sur-tout à la description des forces politiques de chaque Empire, et la partie géographique est considérablement augmentée.

L'*Atlas* de la *partie moderne*, a de plus que la précédente édition, quatre cartes modernes, celle de l'Empire d'*Allemagne*, avec les Elec-

torats ; de l'Empire de *Russie*, avec les nouveaux Gouvernemens ; de l'Empire *Ottoman*, et celle de la *France* in-folio, toutes dressées d'après le dernier Traité de paix ; cette dernière est d'un fini très-précieux.

Le TROISIÈME VOLUME présente l'*Asie*, l'*Afrique*, l'*Amérique*, sous les rapports *géographiques*, *historiques* et *politiques*. Les révolutions physiques et politiques de ces parties du globe y sont successivement parcourues. L'orthographe des noms orientaux a été rétablie avec le plus grand soin, par les conseils d'un homme profondément versé dans l'étude des Langues et des mœurs orientales, le C.en *Langlés*. Les voyageurs anciens et modernes ont été consultés ; on doit beaucoup aux observations intéressantes d'*Hornemann*, de *Rennel*, de *Brown*, *Denon*, *Volney*, etc., etc., etc. Le C.en *Blancard* de Marseille, a bien voulu nous donner sur le Cap de Bonne-Espérance, sur l'Ile-de-France, de Bourbon, sur l'Amérique, sur la Chine et sur l'Inde, des lumières d'autant plus précieuses, qu'elles sont le fruit de trente ans de voyages et d'expériences commerciales et maritimes. La partie des Etats a été entièrement refaite, et augmentée de trois Tableaux.

Le QUATRIÈME VOLUME est exclusivement consacré à la FRANCE, considérée dans son état ancien et moderne. Il est temps qu'un si vaste et si beau pays occupe dans la géographie universelle, un rang aussi distingué que sur le globe. Pour des Français, une étude approfondie de l'histoire, des institutions, des avantages de leur séjour natal, est d'une nécessité indispensable. Notre patrie méritait un volume tout entier. Il est divisé en quatre parties ou sections : *physique et mathématique, historique, statistique, topographique.*

La première partie de ce quatrième volume embrasse les rapports de la France avec le globe, son étendue en degrés, sa latitude, sa longitude, sa situation, sa surface, son climat, le sol, les mers, les îles, les lacs, les montagnes, les bassins, les fleuves, les rivières, les forêts, les canaux, les productions minérales, végétales et animales.

La seconde contient le tableau des révolutions depuis l'origine des Gaules, jusqu'à l'an XII ou 1804, c'est-à-dire, sous les Gaulois, les Romains, les Francs, les trois dynasties de la monarchie, et la République française.

La troisième embrasse sa population, son

état civil, politique, judiciaire, militaire, maritime, littéraire, scientifique, commercial, industriel.

La quatrième renferme la description détaillée des cent huit départemens, avec un *tableau* à la tête de chaque département qui en donne l'étendue, les bornes, les mesures mathématiques et géodésiques, ou itinéraires, les rivières, les divisions, les arrondissemens communaux, les chefs-lieux des cantons, le nombre des communes, la population totale, le rapport avec les anciennes provinces. A chaque ville, on donnera sa population, le précis de l'événement, le nom de l'homme distingué, auxquels elle doit sa célébrité.

Tel est le plan de ce *quatrième* volume, rédigé par un homme de lettres modeste, sous les auspices de son ami le C.^en^ Mentelle. Il renferme cent vingt-quatre tableaux, dont un *tableau général* de tous les départemens classés en trois régions, et un *tableau* à la tête de chaque département. Les autres appartiennent à la statistique, et à la géographie physique. Les Tableaux bien faits, parlent à l'œil, en même-temps qu'à l'esprit, et gravent l'ensemble des idées, dans la mémoire du lecteur.

Ils sont pour la pensée, ce que le dessin est à la peinture.

C'est donc vraiment l'état positif et complet des connaissances géographiques du globe dans le dix-neuvième siècle, que nous offrons au Public. On ose ajouter que cet ouvrage diffère essentiellement de tous les bons livres publiés sur cette matière jusqu'à ce jour, par le plan, par la méthode, par la forme et par l'exécution. Utilité publique, c'est son but; précision et abondance, son caractère; les instituteurs et les parens seront ses juges. La génération française, actuelle, doit au zèle propagateur du C.^en^ Mentelle, le goût dominant pour la science des Voyages et de la Géographie. Puisse la génération naissante confirmer ses succès, et ses droits à la reconnaissance nationale!

Je devais à ceux qui ont la première édition, le soin particulier de la compléter le plus qu'il me serait possible. Ils auront la facilité d'acheter le *quatrième* volume de la seconde édition, qui se vendra séparément. Ils pourront aussi compléter leur *atlas*, en acquérant les *quatre* cartes nouvelles.

BERNARD.

COURS

COURS
DE
COSMOGRAPHIE,
DE GÉOGRAPHIE,
DE CHRONOLOGIE
ET
D'HISTOIRE.

INTRODUCTION.

Tous les objets que je me propose de traiter, ont entr'eux un rapport intime et nécessaire. On doit offrir, dans l'instruction publique, des connaissances au moins générales sur l'ensemble de l'univers, sur la terre que nous habitons, et sur les principales révolutions politiques dont elle a été le théâtre.

« Lorsque les peuples, dit J.-J. Rousseau, se sont multipliés sur la face de la terre, il est né

entr'eux un conflit d'intérêts qu'il a fallu concilier. La justice et la raison auraient dû le faire; mais l'ambition n'écoutant ni l'une ni l'autre, l'attaqué a donc été contraint d'opposer la force à la force, et ne l'a fait avec succès qu'autant qu'il a connu la situation de son agresseur par rapport à lui.

Tant que les petites sociétés se sont combattues, on n'a eu besoin que d'une notion bornée, et purement topographique, d'un petit espace de terre. Mais lorsque les grands Empires furent formés, et qu'on eut d'immenses contrées à franchir pour attaquer ou se défendre, on reconnut l'utilité d'une connaissance plus étendue du globe terrestre, et l'on appela cette connaissance *Géographie*, science que le besoin a fait naître comme toutes les autres.

Ces transmigrations tumultueuses des peuples les uns contre les autres, leur firent connaître de bonne heure le tableau toujours varié des productions de la nature; un nouvel ordre de choses se présente à eux, chacun veut cependant s'approprier celles de ses voisins. Lorsqu'on ne le peut par la force, on y parvient par l'appât d'un échange avantageux; et c'est de là qu'est né le commerce, qui n'a bientôt formé

qu'une famille du corps entier du genre humain. Pour établir cette correspondance lente et difficile entre les hommes, il fallait s'ouvrir les chemins d'une contrée à l'autre, sans quoi l'on aurait erré long-temps au hasard; on se serait égaré sur la vaste étendue de la terre, sans espoir d'arriver à son but, ou de retourner chez les siens; la lumière de la Géographie est donc venue au secours. En agrandissant la sphère de l'esprit humain, elle lui a découvert de nouveaux climats, l'a flatté de l'espoir d'y trouver de nouveaux présens de la nature, l'y a conduit, et l'a ramené en sûreté.

Enfin le théâtre du monde s'est diversifié de siècle en siècle, soit dans le moral, soit dans le physique. Les nations se sont englouties les unes dans les autres, les empires se sont élevés sur les débris de ceux qu'ils ont écrasés. Les villes les plus superbes ont jeté quelques instans un éclat qui semblait tout obscurcir, et se sont éclipsées enfin pour faire place à d'autres. Les passions rapides de l'homme ont donné, dans tous les temps, au globe qu'il habite, ces mouvemens convulsifs qui en ont changé la face. La Nature toujours agissante, n'y a pas causé moins de mutations : les mers ont reculé leurs bornes d'un côté, les ont avancées de l'autre;

les fleuves se sont tracé de nouveaux cours. Les eaux du ciel ont entraîné les rochers dans les plaines, qui bientôt ont égalé les montagnes. Des feux cachés ont ébranlé la terre d'un bout à l'autre; des cités entières ont été renversées par ces secousses violentes; des volcans impétueux en ont enseveli d'autres sous des torrens de cendres et de rochers calcinés. Quels tableaux pour la curiosité de l'homme! quel vaste champ pour l'histoire civile et naturelle!

Mais comment embrasser d'un coup-d'œil cette carrière immense? En vain chargerait-elle sa mémoire de la longue suite des révolutions, et des vicissitudes du monde. Le développement le plus exact des faits ne présente à l'esprit qu'un tableau confus, si l'on ignore où chaque scène s'est passée, l'étude même la plus profonde de la nature ne produit que de fausses connaissances, si l'on ne cherche les causes dans les lieux mêmes où les effets se sont manifestés. Le souverain, le ministre, le général d'armée, ne tireraient pour leur conduite, que des inductions trompeuses des événemens passés. Le climat, la situation relative, la nature du terrain peuvent rendre possible ou impossible ce qui ne l'était pas ailleurs. Des jugemens hasardés, des raison-

nemens vagues, des systèmes indéterminés seraient tout le fruit de la physique.

Mais si la Géographie éclaire l'Histoire, *l'Histoire* ne donne pas moins de jour à la Géographie. Les hommes, dans la nécessité de se communiquer leurs idées, ont inventé divers signes pour représenter les êtres physiques ou métaphysiques, qui frappaient leurs sens ou leur imagination; mais la Langue ne s'est pas formée dans une assemblée du genre humain entier. Divisée d'abord en plusieurs familles, qui n'avaient aucune communication entr'elles, chacune a fait en particulier ses conventions sur les diverses manières de peindre les objets à l'esprit par les sons. C'est ce qu'on nomme Langues: ces Langues subsistèrent chacune dans le canton où elles étaient nées, jusqu'à ce qu'il devînt la proie d'un usurpateur, qui en avait une toute différente. Celui-ci donna de nouveaux noms aux objets nouveaux qu'il y rencontra, et les lieux étaient de ce nombre. Le nom du peuple vaincu se conserva presque toujours, parce qu'il flattait l'amour-propre du vainqueur; mais la nouvelle forme du gouvernement, qu'il avait introduite dans le pays conquis, et beaucoup d'autres circonstances encore, le mirent dans la néces-

sité d'appeler diversement les provinces, les villes, etc. L'Histoire conserva précieusement le dépôt des anciennes appellations, et c'est là que la Géographie les a puisées.

Cependant les siècles se sont accumulés; mais quelle confusion a dû jeter dans les noms des contrées diverses, cette longue succession de peuples, parlant divers idiômes! L'Histoire a donc redemandé à la Géographie le secours qu'elle en avait reçu. Celle-ci par, une *étude réfléchie du ciel* toujours invariable, a déterminé sans peine tous les divers points de la terre; par là des tableaux tracés avec art, ont fait aisément saisir à l'œil la longue chaîne des événemens, et les divers théâtres qui les ont vu naître, sous quelques noms qu'ils se soient reproduits. »

J'ai donc cru devoir embrasser dans ce *Cours* ces trois sciences. Ceux qui veulent approfondir l'étude des Mathématiques, du Commerce et de l'Histoire, pourront commencer utilement leurs travaux par ces élémens généraux; je fais en sorte qu'ils leur conviennent. Quant à ceux qui se livrent aux emplois de la vie civile, je crois pouvoir assurer que ces élémens leur suffiront.

La COSMOGRAPHIE embrasse la connais-

sance de l'univers : elle nous fait connaître les rapports de la terre avec le ciel ; dans cette partie, la terre n'est considérée que comme une planète.

La GÉOGRAPHIE considère la terre comme étant le séjour des hommes, traite de sa forme extérieure, des grandes divisions de sa surface, tant celles qui ont cessé d'exister, que celles qui existent encore actuellement.

La CHRONOLOGIE s'occupe des temps ; c'est par elle que l'on fixe et que l'on apprend dans quel ordre les faits historiques se sont succédés, à quelles années ils appartiennent.

L'HISTOIRE est le récit exact et raisonné des faits qui appartiennent à des nations policées. On sent bien qu'elle est inséparable de la connaissance des temps et des lieux ; il en résulte la nécessité de rapprocher l'Histoire de la Chronologie et de la Géographie.

Ce *Cours* sera divisé d'après l'ordre naturel de la succession des peuples qui ont habité tour-à-tour les différentes parties de la terre, les faits y sont liés à la Géographie par l'ordre chronologique des temps.

Ce *Cours* embrasse deux parties auxquelles toutes ces sciences sont attachées : la partie *ancienne*, et la partie *moderne*.

Le premier volume, quoique portant le titre de *Partie ancienne*, contiendra quatre divisions principales :

I. Je traiterai séparément de la *Cosmographie.*

II. Je donnerai des définitions et des notions élémentaires, qui serviront d'*introduction* à l'étude de la Géographie, de la Chronologie et de l'Histoire.

III. Je décrirai particulièrement l'*Asie*, l'*Afrique* et l'*Europe* anciennes, 1.° dans les pays habités par les nations célèbres de l'antiquité, en commençant par les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes, les Perses, les Hébreux, les Phéniciens, en Asie; ensuite viendront les Egyptiens et les Carthaginois en Afrique; je finirai par les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Bretons, les Germains, etc., en Europe. Je considérerai tous ces peuples sous les rapports géographiques, chronologiques, historiques et politiques. 2.° Dans chacune de ces trois parties de l'ancien Continent, je donnerai aussi quelques notions sur les pays les moins connus des Anciens, quoique moins intéressans, afin de compléter le Cours géographique, autant que je le pourrai.

IV. Je marquerai les principales époques et les changemens remarquables chez les anciens peuples dans la période du *moyen âge*, qui lie l'Histoire et la Géographie anciennes à l'Histoire et à la Géographie modernes.

Tel est le plan des quatre divisions de ce premier volume, qui comprend d'abord la *Cosmographie ;* ensuite la *Géographie*, la *Chronologie* et l'*Histoire anciennes.*

La *Géographie* et l'*Histoire modernes* seront l'objet des volumes suivans. Ils renfermeront la description de l'état actuel des deux continens, et l'histoire des corps politiques qui existent en ce moment sur le globe.

PREMIÈRE PARTIE.

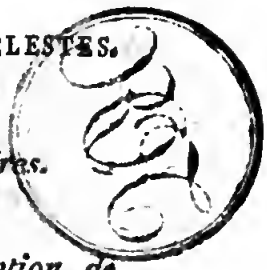
PARTIE ANCIENNE.

PREMIÈRE DIVISION.

COSMOGRAPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

DISPOSITION ET MOUVEMENT DES CORPS CÉLESTES.



§. 1. *Définitions et notions préliminaires.*

Le mot Cosmographie signifie *description de l'Univers*. Par l'univers, on entend l'espace immense qui s'étend de la terre jusqu'au-delà des étoiles les plus éloignées.

Tous les grands corps que l'œil y apperçoit ou que l'esprit y suppose, sont compris sous la dénomination de *Corps célestes* ou *d'Astres*. La science qui calcule rigoureusement leurs dimensions et les lois de leurs mouvemens, se nomme *Astronomie*. La Cosmographie n'exigeant pas une étude aussi profonde, emprunte d'elle seulement les connaissances qu'il est indispensable d'admettre dans une éducation soignée.

Ligne. Une ligne est une trace formée dans une

direction quelconque : on la nomme *droite*, quand la direction ne cesse pas d'être la même; et *courbe*, quand, à chaque instant, elle cesse d'être droite d'après telle ou telle cause. Il y a mille manières de tracer des lignes courbes, tandis qu'il n'y a qu'une espèce de ligne droite. Il nous suffit, pour ce Cours, de connaître deux espèces de lignes courbes, celle qui détermine le cercle, et celle qui détermine l'ellipse.

Cercle. Si, fixant sur le papier l'une des pointes d'un compas ouvert, vous faites faire à l'autre pointe une révolution autour de cette première, lorsqu'elle sera revenue au point de départ, vous aurez tracé un cercle, ou plus exactement la *circonférence* d'un cercle : la distance entre les deux pointes du compas, se nomme *rayon;* le point fixe est le *centre.* Deux rayons, en ligne droite, se nomment *diamètre.* Une ligne, qui, traversant le cercle, se termine à des points quelconques de la circonférence, se nomme *corde :* le diamètre lui-même peut être considéré comme une corde : aucune autre n'est aussi grande. Une portion de la circonférence, comprise entre les deux extrémités d'une corde, de deux rayons, ou d'un diamètre, se nomme *arc.*

Degré. On est convenu de partager toute circonférence en 360 parties que l'on nomme degrés : la grandeur de chacune de ces parties, dépend de la grandeur totale de la circonférence, dont la division est toujours la même : plus le cercle est grand, et plus, par conséquent, chacune de ses parties est grande. Le degré se divise en 60 minutes, chaque minute en 60 secondes : on les indique ainsi : $1^{\circ}\ 20'\ 4''$; 1 degré 20 minutes 4 secondes.

Angles. Les espaces que laissent entre elles deux lignes qui se rencontrent ou qui se croisent, sont nommés *angles.* Le point où ces lignes se touchent, ou se coupent,

s'appelle le sommet de l'angle ; les deux lignes en sont les côtés : la largeur de l'ouverture, comme on peut le voir, ne dépend pas de la longueur des côtés, mais de l'intervalle qui reste de l'un à l'autre à une égale distance du centre. Si donc, on suppose le sommet d'un angle au centre d'un cercle, le nombre des degrés de la circonférence, compris entre les côtés, sera la mesure naturelle de l'intervalle entre ces mêmes côtés.

Trois sortes d'angles. Les angles prennent différens noms, dont l'étymologie se tire du nombre relatif des degrés qu'ils comprennent. Si un angle a plus de $\frac{1}{4}$ de la circonférence, c'est-à-dire, plus de 90°, on le nomme angle *obtus* ; on le nomme angle *droit* ; s'il a le $\frac{1}{4}$ de la circonférence ou 90°, et angle *aigu*, s'il en comprend moins.

L'angle droit est formé par la rencontre de deux lignes, qui sont dites perpendiculaires l'une sur l'autre: aucune d'elles n'incline sur l'autre, et, de chaque côté, elles forment des angles de 90°.

Triangles. Un espace renfermé entre trois lignes, se nomme *triangle.* Cette figure a aussi différens noms, selon la nature des angles qu'elle renferme. S'il ne s'y rencontre que des angles aigus, le triangle est nommé *acutangle ;* si l'on y voit un angle obtus, il est nommé *obtusangle ;* enfin, on le nomme *rectangle*, s'il renferme un angle droit.

Parallèles. On nomme lignes *parallèles*, celles qui ne peuvent se couper, quelque prolongées qu'elles soient.

Ellipse. La seconde courbe qu'il nous importe de connaître, est l'*ellipse.* C'est une courbe qui renferme un espace plus long que large, et construite d'une manière uniforme ; on la peut tracer par un procédé fort simple,

Si l'on fixe sur une table ou sur un carton deux pointes de fer, et que l'on passe autour d'elles un fil lâche, mais réuni par ses extrémités au moyen d'un petit nœud, on peut ensuite, en passant un crayon dans l'intérieur de ce fil, former un triangle, dont deux angles seront aux deux pointes de fer, et le troisième à l'endroit où le crayon tire à lui le fil. Il ne faut ensuite que promener le crayon en continuant de tirer sur le fil : la révolution achevée, donne une ellipse exacte. Les points où sont les deux pointes, se nomment *foyers :* le point qui en est à égale distance, se nomme le *centre*, dont la distance, pour chacun des foyers, se nomme *excentricité.* La ligne qui, passant par le centre et les foyers, touche par ses extrémités à la circonférence, se nomme *grand axe :* celle qui passant par le centre, mais perpendiculairement sur la première, touche aussi la circonférence, se nomme *petit axe.* On sent bien que, plus l'excentricité est grande, plus l'ellipse est alongée ; plus elle est petite, plus l'ellipse se rapproche du cercle : car, quand l'excentricité est nulle, l'ellipse n'a plus lieu, ce n'est plus qu'un cercle. A ces explications prises de la géométrie, j'en ajouterai quelques-unes prises du calcul.

Carré d'un nombre. En terme de calcul, *le carré d'un nombre est le produit d'un nombre par lui-même ;* 2 fois 2 font 4.

Cube d'un nombre. Le cube d'un nombre *est le produit du carré de ce nombre, par le nombre* même *qui l'a formé ;* 2 fois 2 font 4 ; 2 fois 4 font 8.

Sphères, Planisphères, etc. La Cosmographie a besoin, pour faciliter les explications, de quelques machines qui rendent sensibles à la vue, l'ordre et les cercles que décrivent les planètes. La sphère, mot tiré du grec, en est une : c'est tout simplement une *boule.* En géométrie, on dirait que l'on nomme ainsi un corps que l'on concevrait

concevrait formé par le mouvement d'un cercle tournant sur un de ses diamètres.

On nomme *axe*, dans la sphère, une ligne qui passe par le centre, et sur laquelle elle peut faire sa révolution. La sphère qui a été le plus universellement en usage, est celle que l'on nommait sphère *armillaire*, du mot *armilla*, bracelet, à cause de la quantité de cercles qui entrent dans sa composition; et aussi *sphère de Ptolémée*, parce qu'elle était construite pour expliquer la disposition du ciel telle que l'avait conçu cet astronome, qui croyait la terre au centre de l'univers. Depuis que *Copernic* a démontré que la terre et les planètes tournent autour du soleil, on a exécuté des machines, nommées *sphères de Copernic*, pour aider aux démonstrations de cette vérité. Mais l'usage de ces deux machines a de grands inconvéniens. Je n'en connais qu'une véritablement bonne, exécutée par l'artiste *Bréguet*, elle peut être infiniment utile dans l'instruction publique. La terre et les planètes y décrivent des ellipses, l'inclinaison de l'orbite lunaire et les mouvemens des nœuds y sont sensibles. A son défaut, mais en la regrettant, on peut s'aider du planisphère et de la *machine géocyclique*, inventée par Fortin, et perfectionnée par Loysel (1), dans laquelle une bougie, dont la lumière passe par une lentille, tient la place du soleil, et indique son cours annuel apparent sur le globe. Cet

(1) Cette machine est montée sur un pied, disposée de manière que la terre, tournant autour du soleil, passe du périhélie à l'aphélie. Il faut lui donner le temps de l'exécuter à mesure qu'on la demande.

Loysel est aussi l'inventeur d'une *sphère de Copernic*, disposée de manière à rendre très-sensible l'*aphélie* et le *périhélie* de la terre, et de plus les rétrogradations de son mouvement annuel, que l'on nomme *précession de l'équinoxe*, et qui est d'un degré en 72 ans.

ingénieux artiste a aussi trouvé le moyen, 1.° de ne mettre que des supports dans la sphère de Copernic, au lieu des cercles jusqu'à présent en usage, et qui nuisent au progrès des élèves, parce qu'ils croient d'abord que ces cercles sont des orbites.... 2.° de donner à la terre un *périhélie* et un *aphélie*. Je m'en servirai dans mon cours.

N. B. Pour les diamètres, distances, etc., du soleil et des planètes, on s'est conformé à celles données par le bureau des longitudes dans l'*Annuaire* de l'an 11.

On appelle *rotation* d'une planète, son mouvement sur les deux points de son axe; et *révolution*, le cercle qu'elle décrit autour du soleil.

Pour de plus grands détails sur la partie cosmographique, on peut recourir à ma *Cosmographie Elementaire*, 2 vol. *in*-8°.

§. 2. *Division générale des corps célestes en corps lumineux et corps opaques.*

La Cosmographie, en considérant les corps célestes; 1.° traite de ces corps et de leurs mouvemens réels; 2.° explique leurs mouvemens apparens; 3.° enseigne la cause physique de leurs mouvemens: ce qui donnera les trois parties suivantes.

Entre les corps célestes, les uns ont une lumière qui leur est propre, et sont lumineux par eux-mêmes; d'autres, mais en moins grand nombre, sont *opaques*, c'est-à-dire non-lumineux.

Les corps célestes lumineux sont innombrables, et paraissent avoir été destinés par la nature à occuper chacun le centre du mouvement d'un certain nombre de corps opaques: c'est du moins ce qui a lieu par rapport au soleil. On peut présumer qu'il en est de même pour chaque étoile; car les corps lumineux par eux-mêmes, sont le Soleil et les Étoiles.

Les corps opaques, ou sans lumière, sont rangés

dans trois classes, les *Planètes*, les *satellites* des planètes et les *comètes*.

Leurs mouvemens ont pour centre le soleil, et forment avec lui, ce que l'on nomme notre SYSTÈME PLANÉTAIRE.

Les astronomes, pour la facilité de leurs travaux, ont supposé les étoiles distribuées en un très-grand nombre de groupes différens, que l'on nomme *constellations*. On en donnera à la fin de ce Cours une idée générale.

§. 3. *De notre système planétaire.*

Notre système planétaire comprend seulement un corps lumineux, le SOLEIL, et 29 corps *opaques*.

1. *Du Soleil.*

Forme. Le soleil nous paraît rond, ou de forme sphérique: c'est une boule lumineuse.

Diamètre. Son diamètre, estimé en lieues de 2283 toises, compreud 319314 de ces lieues; en myriamètres 142083; comparé au diamètre de la terre, il est 111 fois et $\frac{1}{48}$ plus grand. Je dirai plus loin comment on a pu l'estimer ainsi.

Grosseur. La grosseur d'un corps résulte de la grandeur de son diamètre, et en est le cube. Le soleil, ayant un diamètre 111 fois plus grand que celui de la terre, il en résulte qu'il est presqu'*un million quatre cent mille fois plus gros.* Car tel est à-peu-près le cube de 111. Au juste, 1384462 fois plus gros. Enfin il est 608 fois plus gros que toutes les planètes et les satellites ensemble.

Mouvement. Le soleil a un mouvement de rotation sur lui-même en 25^{j} 12^{h}. On s'en est convaincu par le retour périodique et réglé de quelques-unes des taches que l'on y apperçoit. Le soleil est quelquefois couvert de taches considérables; quelquefois il paraît très-pur et très-brillant pendant plusieurs années; mais il est des taches qui ne changent pas assez vite pour avoir empêché

d'observer qu'elles avaient reparu avec les mêmes circonstances, au bout à-peu-près de $25^j\ 12^h$ on ne sait pas ce qui peut les produire. Ce mouvement du soleil sur son axe, est incliné de 8 deg. sur le plan de l'écliptique. Tout porte à croire qu'il a un autre mouvement, et qu'il se déplace dans l'espace : mais ce mouvement n'a encore été assujetti à aucune observation continue.

Lumière. La lumière du soleil nous procure la *clarté*; elle est la *cause* physique des couleurs différentes que nous offrent les objets : elle nous parvient en 8 minutes. Des observations nous assurent que le soleil est environné d'une atmosphère immense qui nous procure la lumière zodiacale.

2. *Des corps opaques.*

Les corps opaques sont assujettis par leurs mouvemens à décrire, autour du soleil, des ellipses plus ou moins alongées. Les uns décrivent autour de cet astre des ellipses très-connues et à-peu-près circulaires ; ce sont les *planètes.* D'autres ont une planète pour centre de leur mouvement, et ne tournent autour du soleil, que parce qu'ils sont entraînés par cette planète ; ce sont les *satellites.* Enfin les troisièmes ont un cours qui n'a rien de l'uniformité régulière de celui des planètes ; ils décrivent des ellipses très-alongées, et sont bien moins connus ; ce sont des *comètes.*

Planètes.

Les planètes connues et observées jusqu'à présent sont, à partir du soleil, *Mercure*, *Vénus*, *la Terre*, *Mars*, *Piazzi*, *Olbers* (1), *Jupiter*, *Saturne*, *Uranus*.

(1) Le premier janvier 1801 (11 nivôse de l'an IX) M. Piazzi, astronome de Palerme, découvrit cette planète, et l'appela *Cérès-Ferdinand*, nom composé de l'ancienne divinité de la Sicile et du roi actuel de Naples.

Au lieu d'en écrire les noms, on les indique quelquefois par des signes symboliques qui en rappellent l'idée. Ces signes servent dans la chimie à désigner les métaux. Ce sont, pour Mercure ☿, pour Vénus ♀, pour la Terre ♁, pour Mars ♂, pour Piazzi ou Cérès ⚳, pour Olbers ou Pallas ⚴, pour Jupiter ♃, pour Saturne ♄, pour Uranus, appelé aussi Herschell ♅.

Les planètes, à la vue simple, ont la même forme que les étoiles; mais ce qui les fait distinguer d'avec ces dernières, c'est qu'elles ne scintillent point et ont chacune une couleur particulière; Mercure ne peut être apperçu, il est trop près du Soleil; Vénus est très-brillante, elle surpasse quelquefois en grandeur les plus belles étoiles et forme une ombre; Mars est rouge; Jupiter, argentin; Saturne, pâle et couleur de plomb; Herschell échappe à la vue.

Chaque planète a deux mouvemens, l'un de *rotation*, sur elle-même, l'autre de *revolution*, autour du soleil.

Ces deux mouvemens s'exécutent d'occident en orient: je passe à ce qui est particulier à chacune d'elles.

Mercure. *Diamètre*, 1166 lieues ou 519 myriamètres. *Grosseur*, $\frac{1}{15}$ de celle de la terre. *Rotation*,

---

Mais les Français ont préféré le nom de l'auteur de la découverte.

Le 22 mars de la même année (le 1er germinal) le D. Olbers en découvrit une autre à Brêmen, ou Brême, et la nomma *Pallas*. On voit que ces deux astronomes avaient voulu continuer aux planètes nouvelles, des noms de divinités anciennes. Ainsi on aurait eu Mercure, Vénus, Mars, Cérès Pallas, Jupiter, Saturne, Uranus. Mais les astronomes français ont suivi leur plan d'immortaliser les noms des auteurs des découvertes. En conséquence cette nouvelle planète a été nommée *Olbers*, d'après le nom de Wilhem (Guillaume) Olbers, docteur en médecine.

Mais ces planètes sont tellement petites, que M. Herschell les a qualifiées d'*astéroïdes*, c'est-à-dire ayant la forme d'astres.

24^h 5′, selon M. Schroeter. *Distance* moyenne au soleil (en nombre rond, ainsi que ceux qui vont suivre) 13 millions de lieues, ou 5917938 myr. *Révolution*, 89^j 23^h 14′ 33″.

Vénus. *Diamètre*, 2748 lieues ou 1223 myr. *Grosseur*, plus petite que le terre. *Rotation*, 23^h 20′. *Distance* moyenne au soleil, 25 millions de lieues, ou 11058215 myr. *Révolution*, 224^j 16^h 41′ 24″.

La Terre. *Diamètre*, 2865 lieues ou 1274 myr. *Rotation*, 23 56′ 4″. *Distance* moyenne au soleil, 34 millions de lieues ou 15287873 myr. *Révolution*, 365^j 6 9′ 10″ 30 ; c'est ce qu'on nomme *année sydérale :* le cercle décrit par la terre en un an, se nomme *écliptique.*

Mars. *Diamètre*, 1490 lieues ou 663 myr. *Grosseur* $\frac{1}{3}$ de celui de la terre. *Rotation*, 24^h 51′ 4″. *Distance* moyenne au soleil, 52 millions de lieues ou 3294021 myr. *Révolution*, 1 an 321^j 22^h.

Piazzi. *Diamètre*, 290 lieues ou 39 myr. *Grosseur*, (ignorée). *Rotation*, (ignorée). *Distance* moyenne au soleil, 95028000 lieues. *Révolution* 4 ans, 218^j 20^h 15′. On doit remarquer l'*inclinaison* de son axe relativement à l'écliptique : elle est de 18 degrés.

Olbers. *Diamètre*, environ 100 lieues. *Grosseur* relative à la terre, (ignorée). *Rotation*, (ignorée). *Distance* moyenne au soleil, 95890000 lieues. *Révolution*, 4 ans 243. *Inclinaison* de l'orbite par rapport à l'écliptique, 35 deg.

Jupiter. *Diamètre*, 31118 lieues ou 13843 myr. *Grosseur*, près de 128000 fois celle de la terre. *Rotation* 9^h 55′ 33″. *Distance* moyenne au soleil, 178 millions de lieues ou 79511909 myr. *Révolution*, 11 ans, 315′.

Saturne. *Diamètre*, 28601 lieues ou 12723

myr. *Grosseur*, 1000 fois celle de la terre. *Rotation*, 10^h $16^i 1''$. *Distance* moyenne au soleil, 327 millions de lieues ou 145836700 myr. *Révolution*, 29 ans, $164^j 7^h 22''$.

URANUS, dont le mouvement fut découvert en 1781 par Herschell, et qui en porte quelquefois le nom. *Diamètre*, 12370 lieues ou 5522 myr. *Rotation* (inconnue). *Distance* moyenne au soleil, 659 millions de lieues, ou 29172030 myr. *Révolution*, 82^{ans} $152^j 4^l 10'$.

Rem. J'ai dit que le cercle annuel décrit par la terre se nommait particulièrement *écliptique*, on le nomme aussi *orbite*, ainsi que tous les cercles décrits par les autres corps célestes. Les orbites de toutes les planètes ne sont pas dans le même plan; elles ont une plus ou moins grande inclinaison, comme à-peu-près des cercles ou cerceaux passés les uns dans les autres; on compare ces différentes inclinaisons à l'écliptique: les points où ces cercles sont supposés couper l'écliptique, sont appelés les *nœuds* des orbites des planètes: au reste, cette inclinaison n'est pas considérable, mais elle varie, et la cause en est actuellement bien connue. J'ai indiqué celle des orbites de Piazzi et d'Olbers parce qu'elles sortent du Zodiaque: j'en parlerai.

Rem. Il faut observer aussi que, pour soulager la mémoire sur les distances différentes des planètes au soleil, on a simplifié cette question, en la réduisant à savoir de combien l'une en est plus éloignée que l'autre, et l'on a trouvé entr'elles à-peu-près le même rapport qu'entre les nombres 4, 7, 10, 15, 27, 2; 27, 5, 52, 95, 190, en commençant par Mercure dont la distance au Soleil étant 4, celle de Vénus sera 7, la Terre de dix, et ainsi de suite.

Sur la figure des Planètes.

Il paraît que la nature avait formé les planètes *rondes*, mais que la rapidité de leur mouvement a depuis altéré cette forme. On sait que tout corps, mis en mouvement

autour d'un centre, tend à s'en éloigner, et que cette tendance est d'autant plus forte, que le mouvement est plus rapide. Il était naturel de faire l'application de cette loi à la surface des planètes : on a trouvé;

1.° Que le diamètre de la Terre sous l'équateur ; c'est à-dire, à une égale distance des pôles, est plus grand que le diamètre sous les pôles de $\frac{1}{334}$, ce qui fait 8 lieues et plus, c'est-à-dire, près de 9 lieues ou 4 myriamètres;

2.° Le rapport du diamètre de Mars, sous son équateur, comparé à celui pris sous les pôles, est, selon Herschell, comme 1,355 à 1,272, ce qui est à peu de chose près comme 16 à 15;

3.° Quant à Jupiter, dont la rotation n'est pas de 10^h, la Caille a trouvé que son diamètre, sous l'équateur, excédait le diamètre sous les pôles d'$\frac{1}{15}$.

Rapidité du mouvement de rotation.

L'orbite annuelle de la terre étant de 208567080 lieues ou de 92696480 myriamètres, il s'ensuit que cette planète parcourt 23809 lieues ou 10582 myr. par heure, ce qui fait 6 lieues et demie ou 3 myr. à-peu-près par seconde. Il faut remarquer de plus que, par son mouvement de rotation, chaque point de l'équateur parcourt 438^m, 7 par seconde.

Mercure, par seconde, 49 kilomètres.
Vénus, par seconde,... 36
La Terre, par seconde, 30
Mars, par seconde,.... 27

Jupiter, dont l'orbite est infiniment plus grande, parcourt en une heure 10920 lieues, ou 4853 myr., ce qui fait 182 lieues, ou près de 81 myr. par minute; par seconde, 13 kilomètres.

Saturne, plus éloignée, parcourt en une heure 8040 lieues ou 3573 myr. ce qui donne 13 lieues ou 59

myriamètres par minutes ; par seconde, 9 kilomètres.

Enfin Uranus, plus éloignée encore, parcourt en une heure 5640 lieues ou 2520 myr., ce qui donne 94 lieues ou 42 myr. par minute ; par seconde, 7 kilomètres.

Lois de Képler.

Je place ici ces lois seulement pour les indiquer aux personnes qui, voulant donner un peu d'étendue à leurs connaissances astronomiques, ne doivent pas ignorer l'existence de ces lois et les avantages qu'elles ont procurés à l'astronomie. Képler, célèbre astronome qui a précédé Newton, découvrit deux lois importantes, relatives aux mouvemens et à la distance respective des planètes.

1.° Képler avait observé que la marche de toute planète, de la Terre même, n'est pas uniforme ; que les planètes vont dans certains temps plus vîte, dans d'autres plus lentement, et qu'il n'y avait pas de rapport constant entre le nombre de degrés qu'elles parcouraient et le nombre de jours qu'elles employaient à les parcourir.

2.° Il observa aussi qu'il n'y a pas de rapport direct entre leur distance au soleil, et le temps qu'elles emploient à leur révolution, puisque Saturne, par exemple, qui n'est pas dix fois plus loin du Soleil que la Terre, met 30 fois plus de temps.

Première loi.

Les aires sont proportionnelles aux temps. Cette proposition est basée sur ce que les planètes vont quelquefois *plus vite*, et quelquefois plus lentement ; c'est-à-dire, qu'en formant leurs orbites, qui sont elliptiques, elles ne parcourent pas, dans des temps égaux, des arcs égaux ; ainsi il n'y a pas proportion entre les *arcs parcourus* et les *temps à les parcourir*. C'est ce que prouva Képler, en cherchant s'il existait quelques rapports dans ces mouvemens.

On nomme *aire* un espace renfermé entre des lignes. L'aire dont parle Képler est resserrée entre deux rayons *vecteurs* et l'arc parcouru par la planète dans un temps donné. Ces rayons vecteurs sont des lignes droites allant du soleil aux differentes positions de la planète dans son orbite. Or, Képler, comparant l'etendue de cette aire ou surface, à l'arc qui en forme un des côtés, trouva un rapport qui était celui des temps employés par la planète à parcourir differens arcs de son orbite; par exemple, si la planète parcourt en un mois 30 deg., on ne doit pas conclure qu'en deux mois, elle en parcourra 60; mais seulement que l'espace compris entre les rayons vecteurs de la course de 2 mois, est double de celui-ci, que renferment les deux rayons vecteurs correspondans à l'arc parcouru en un mois.

Seconde loi.

Les carrés des temps des révolutions de deux planètes quelconques sont entr'eux comme les cubes de leurs distances moyennes. Ceci n'a besoin que d'une légère explication. En sachant quels temps des planètes emploient à faire leurs révolutions, par exemple, 3 ans la planète A, et 4 ans la planète B, (ceci n'est qu'une supposition) on prendra le carré de chacun de ces nombres, c. à. d. 9, et 16. Si de plus on connaît la distance moyenne au soleil de la planète A, qui emploie trois ans à sa révolution, et que cette distance soit 2, on saura aisément à quelle distance moyenne (au soleil) est la planète B, qui emploie 4 ans à sa révolution. Car la règle dit que les carres des temps sont entr'eux comme les *cubes.*

Nous avons vu que le carré du temps de la planète A est 9, nous savons que la distance est 2; le carré du temps de la planete B est 16; il ne faut plus que chercher... 1.° le cube de 2 qui est 8; et trouver pour la distance de la planète un nombre dont le cube soit

à 8 comme 16 est à 9; c'est-à-dire arriver à obtenir pour l'une et l'autre planète deux cubes qui soient entre eux en même rapport que les carrés énoncés, ce qui s'exprime ainsi. 9 : 16 :: 8 : $14\frac{2}{9}$ c. à. d. 9 est à 16 comme 8 est à 14 deux neuvièmes.

Satellites des Planètes.

On a vu précédemment que ce sont des corps opaques emportés dans l'espace par les planètes dont ils sont les *satellites*; quatre planètes seulement nous paraissent en avoir : ce sont la *Terre*, *Jupiter*, *Saturne*, *Uranus*.

1.° *Satellite de la Terre.* Le satellite de la terre est la *Lune*. Les Grecs qui l'avaient rangée au nombre des planètes, la nommaient *Séléné*, d'où s'est formé le mot *Sélénographie*, ou description de la Lune. La révolution de la Lune autour de la terre est de $27^j\ 7^h\ 43'\ 4''\ 65'''$. Mais comme ce satellite nous intéresse particulièrement, et qu'il doit être étudié sous beaucoup d'autres rapports, j'en parlerai dans un article à part.

2.° *Satellites de Jupiter.* Les satellites de cette planète sont au nombre de quatre, que l'on distingue aisément avec une lunette astronomique ou un télescope ordinaire. On nomme premier satellite celui qui est le plus près de la planète, et ainsi de suite, de sorte que le quatrième est celui qui en est le plus éloigné. Le premier fait sa révolution en $1^j\ 18^h\ 35'$, le quatrième en $16^j\ 16^h\ 32'$.

3.° *Satellites de Saturne.* On a long-temps cru que Saturne n'avait que cinq satellites; Herschell en a découvert deux autres plus près de cette planète. Le premier fait sa révolution en $22^h\ 40'\ 4''$, et le septième en plus de $79^h\ 53'\ 42''$.

Anneau de Saturne. Outre ses satellites, Saturne a autour de lui un anneau assez mince dans un sens, mais large dans l'autre, qui est opaque, et sur lequel la

lumière du soleil se réfléchit. On sait actuellement qu'il est composé de deux anneaux bien separés, mais qui, prisensemble, ont une épaisseur de dix lieues, ayant de diamètre extérieur 66619 lieues.

Le C. Laplace avait trouvé que cet anneau ne pouvait exister si près de Saturne, que par la rapidité d'un mouvement qui l'empêchait de se précipiter vers cette planète, et que ce mouvement devait être de 10 heures pour la révolution entière. Herschell est parvenu à decouvrir la réalité de ce mouvement qui est en effet de 10^h $32'$ $15''$.

4°. *Satellites d'Uranus.* Cette planète a huit satellites, dont un fait sa révolution en 5^j 21^h, et plus, et le sixième en 107^j 16^h et plus. J'ignore les autres.

Comètes.

Le nom de comète vient d'un mot grec qui signifie *chevelure*, parce qu'en effet il arrive souvent que ces corps célestes paraissent accompagnés de longues gerbes de lumière. On en a cherché la cause : enfin on croit devoir l'attribuer au feu électrique qui se dégage de la comète ou qui s'y porte. Au reste on ignore le nombre des comètes, et l'on ne connaît le temps de la révolution et l'orbite que de quelques-unes ; ces orbites sont des ellipses extrêmement alongées, et qui s'exécutent en différens sens dans l'espace

On distingue entr'autres comètes, celles qui parurent en 837, 1618, 1680, 1702, 1743, 1763 et en 1770, qui se sont assez approchées de la terre, pour n'en être pas à la distance d'un million de lieues. Celle de 1680 est celle qui nous paraît s'être le plus approchée du soleil. Dans son périhélie elle n'en était qu'à 25 ou 26 mille lieues. Celle de 1770, s'approcha de la terre jusqu'à la proximité de 750000 lieues. On croit qu'une

comète qui parut en 1759, et dont la période est de 76 ans, reparaîtra vers l'année 1835. Celle observée le 26 décembre 1791, ou 5 nivôse de l'an 2, est la 91e. dont l'orbite soit calculée.

Des mouvemens apparens.

Ce que je viens d'exposer est réellement ce qui a lieu dans la nature; mais on a été, pendant bien des siècles, persuadé que la terre était au centre de l'univers: et que c'était autour d'elle que tout le ciel, ainsi que le soleil, la lune, les planètes, etc., faisaient leurs révolutions en 24h. En examinant les faits que l'on observait et que l'on attribuait à des causes qui n'existaient pas, nous verrons comment ils sont une suite nécessaire des causes qui existent. Cette espèce de parallèle ne pourra, ce me semble, qu'aider à l'instruction. Je rapprocherai donc la doctrine *ancienne* de la doctrine *actuelle*, en séparant les objets entr'eux.

I. Mouvement du ciel. 1.° *Doctrine ancienne.* La partie du ciel que nous appercevons, semble former au-dessus de nous une calotte sphérique, et toucher la terre circulairement. Ce cercle apparent fut nommé par les Grecs *Horizon* ou borneur. Mais cette calotte paraît se mouvoir sur un seul point du ciel où une étoile semble demeurer fixe, pendant que toutes les autres font autour d'elle une révolution en 24. Il y en a, qui n'en sont pas assez éloignées pour jamais disparaître dans aucune des nuits; mais celles qui en sont assez loin, paraissent se lever au commencement de la nuit vers l'Orient, et se coucher, au côté opposé, vers le commencement du jour; et tout le temps de la nuit a été employé par elles à parcourir ce vaste espace. On a donc été fondé à croire; 1.° qu'il y avait un point fixe dans le ciel; on le nomma *Pôle*, d'un

mot grec qui signifie *tourner*, parce que tout le ciel tournait sur ce point ;... 2.° on crut que les étoiles se levaient sur l'horizon et se couchaient au-dessous : le côté du lever fut nommé *Orient*, le côté du coucher, *Occident*.

2.° *Doctrine actuelle.* La terre tourne sur deux points auxquels répond une ligne supposée, que l'on nomme *Axe*, et qui est censée aller jusqu'au ciel. C'est sur cette ligne que la terre tourne: elle doit donc, 1.° voir comme immobile le point du ciel où touche l'Axe ;... 2.° croire que tout le reste du ciel tourne autour d'elle ; effet que produit sur l'esprit d'un enfant le mouvement insensible d'un bateau : il croit voir se déplacer les objets fixés sur le rivage.

II. Mouvement du soleil. *Doctrine ancienne.* Le soleil offrit deux mouvemens aux observateurs anciens, et, en les expliquant, ils commirent une double erreur.

1.° Ils crurent que le soleil, ainsi que le ciel, avait un mouvement de 24^h autour de la terre ; ce qui n'était pas plus vrai pour l'un que pour l'autre.

2°. Ils avaient observé, et nous l'observons de même, que les étoiles qui semblent à l'occident toucher l'horizon, lors du coucher du soleil, sont effacées au bout de quelques jours par cet astre ; et que celles qui étaient plus loin de ce même point s'en sont rapprochées ; d'où ils concluaient que le soleil s'avançait chaque jour à-peu-près d'un degré, de l'occident vers l'orient.

3.° Mais, en même temps, ils observèrent, 1.° qu'au commencement de l'hiver, par exemple, le soleil décrivait sur l'horizon des arcs de cercles qui ne comprenaient qu'un petit nombre de degrés, tandis qu'en s'avançant chaque jour vers le pôle, il parvenait, en été, à décrire sur l'horizon des arcs de cercles qui comprenaient un nombre de degrés plus considérable. Ils en concluaient, qu'outre son mouvement journalier

ou diurne, de 24^h, le soleil avait un mouvement propre, que l'on nommait *annuel*, qui avait à-peu-près l'effet d'une *vis sans fin*. Le soleil, après s'être avancé jusqu'au commencement de l'été, paraissait reculer dans la même proportion. On nomma, 1.° la ligne qu'il paraissait parcourir ainsi en un an, *Ecliptique*; 2.° le cercle qu'il paraissait décrire, au commencement de l'hiver, *Tropique d'hiver*, et celui qu'il paraissait décrire, au commencement de l'été, *Tropique d'été*. Le mot Tropique signifie *retour*, parce qu'en effet il paraissait aller de l'un à l'autre. On nomma *Solstice* (c.à.d. le soleil s'arrête), les points au-delà desquels le soleil ne s'avance pas dans cette course, soit vers un des pôles, soit vers l'autre. Le cercle que le soleil paraissait décrire, lorsqu'il est à egale distance des deux tropiques, fut nommé *Equateur*. Ce cercle paraissait, et est en effet, incliné, par rapport à l'ecliptique, de $23° \frac{1}{2}$ à-peu-près (1).

Enfin on examina sous quelles étoiles le soleil se plaçait ainsi chaque jour de l'année, en traçant l'écliptique; et, les réunissant avec d'autres, on les classa en douze groupes que l'on nomma *Constellations*, et auxquelles on donna des noms, la plupart pris d'animaux, d'où l'on forma le nom de *Zodiaque*, et l'on dit: le soleil est dans le signe du *Belier*, dans celui du *Taureau*, etc. et comme ces planètes, ainsi que la lune, ne s'éloignaient jamais de l'Ecliptique, que d'un petit nombre de degrés, on crut qu'il suffirait de donner au Zodiaque 16 degrés de largeur, pour renfermer toutes les orbites; mais actuellement on est convaincu que cette largeur ne suffit point, puisque l'inclinaison de l'orbite de Piazzi est de 18°, et celle de l'orbite d'Olbers, de 35, etc.

(1) Cette inclinaison n'est pas la même dans tous les siècles, elle varie en plus ou en moins: elle est cette année de $23° 28' 6'' 5'''$.

Les noms que portent les constellations du zodiaque sont de la plus haute antiquité, et la plupart désignaient chez les Chaldéens et les Égyptiens, que l'on en croit les inventeurs, les différentes occupations des hommes, pendant les mois auxquels elles correspondent. Le lever ou le coucher de telle ou telle constellation leur servait d'almanach et de guide.

Doctrine actuelle. Nous avons vu précédemment la doctrine ancienne qui n'avait eu pour base que de simples apparences. Les impossibilités physiques et morales qui renversent cette doctrine, firent découvrir la réalité; c'est-à-dire, 1.° que la terre elle-même tournait en 24^h 2.° qu'en parcourant l'écliptique, c'est-à-dire, le cercle décrit en un an autour du soleil, elle ne l'appercevait pas à son coucher dans la proximité des mêmes étoiles où elle l'avait vu quinze jours ou un mois plus tôt; et qu'ainsi elle le plaçait, par son mouvement annuel, successivement entr'elle et chacune des étoiles du zodiaque.

La terre parcourt donc l'écliptique en même temps qu'elle fait en 24 heures sa rotation sur elle-même: c'est cette rotation qui donne la durée du jour; et c'est la révolution entière qui donne celle de l'année. J'en vais faire un article à part.

1.° *Du jour, du temps vrai, du temps moyen.*

Du jour. Le mot *jour* a deux sens: dans l'usage ordinaire, on entend, par *jour*, tout le temps que dure pour nous la clarté, en l'opposant à celui que dure sa privation, ce que l'on nomme la *nuit*. Et, alternativement les jours sont plus longs et les nuits plus courtes, ou bien les nuits sont plus longues et les jours sont plus courts. Mais cette succession d'un jour et d'une nuit, se renferme dans l'intervalle d'une rotation entière du globe terrestre. Pour calculer le temps précis que dure cette

cette rotation, les astronomes comptent du moment où le soleil a donné *midi*, c'est-à-dire, la moitié d'un jour *naturel*, jusqu'au midi du lendemain; cet espace se divise généralement en vingt-quatre heures, et s'appelle jour *astronomique*.

Temps vrai et temps moyen. Lorsque, pour jouir de l'exacte division du temps, on eut fait d'excellentes pendules, dans lesquelles le rouage, marchant d'une manière uniforme, divisait tous les mois de l'année en jours égaux de vingt-quatre heures, on fut à portée de sentir que la nature n'observait pas une division si rigoureusement uniforme. Quelquefois le midi de la pendule précède le midi indiqué par le soleil; dans un autre temps, c'est le midi du soleil qui précède celui de la pendule, et la différence aperçue entre ces deux temps, est ce que l'on nomme *Equation de temps*. Ainsi, par sa régularité, le midi de la pendule tient le milieu entre les deux midis extrêmes du soleil; c'est ce que l'on nomme le temps *moyen* : le midi que donne le soleil chaque jour, se nomme le temps *vrai* ou *apparent*. Il est commode et facile de s'en assurer en consultant un bon cadran solaire; mais il est plus sûr de se conformer au midi de la pendule. L'explication que l'on donne de la cause de cette différence, est peut-être un peu trop forte pour des leçons élémentaires. Je renvoie à ma *Cosmographie* et aux ouvrages des astronomes. Voyez d'ailleurs sur les jours, les mois, etc., ce qui sera dit à l'article de la chronologie.

2.° *De l'Année; des Saisons; de l'inégalité des Jours.*

C'est la révolution de la terre autour du soleil qui forme la division du temps que l'on nomme *année*; mais il ne faut pas croire que l'année *civile*, celle que

nous partageons en mois, en jours et en heures, soit le retour de la terre précisément sous la même étoile où elle était à pareil jour de l'année précédente : cette dernière révolution qui est très-exacte, prend le nom d'année *sydérale* et comprend 365 jours 6 heures 9′ 10″ 30‴, comme on l'a déjà dit. La révolution qui forme l'année civile est celle de la terre entre les deux points où elle se trouve au commencement du printemps ou de l'automne, de deux années qui se suivent immédiatement. Or, lorsqu'on eut remarqué qu'il s'écoulait un peu moins de temps entre le moment d'un équinoxe, et le même équinoxe de l'année suivante, on a cherché de combien cette révolution différait de la révolution sydérale, et l'on a trouvé qu'elle ne comprenait que 365 jours 5 heures 48′ 45″ 30‴ ; ce qui donne 20′ 25″ de différence, et c'est ce qu'on nomme *année civile* et *année tropique*. C'est qu'en effet lorsque la terre a fait sa révolution, moins 50″ 20‴ de degrés, on a déjà le moment de l'équinoxe. Ainsi, le printemps, par exemple, arrive chaque année de 20′ 25″ plutôt ; et, pour arriver sous la même étoile où la terre était l'année précédente, il lui reste, chaque année, à parcourir un arc de 50″ 20‴. Cette anticipation de temps, si je puis m'exprimer ainsi, est ce qu'on nomme *précession des équinoxes*. Cette précession est donc d'environ un degré en 72 ans. La terre, dans une révolution de siècles considérable, fera parcourir aux saisons, en rétrogradant ainsi, tous les points de l'écliptique. Aussi dans ce moment, la constellation du belier, que les Chaldéens ou les Egyptiens avaient placée au premier degré de l'écliptique, ou à l'équinoxe du printemps, s'en trouve déjà éloignée de près de 30°, et l'équinoxe a lieu lorsque le soleil paraît entrer dans les poissons. Sa période entière est de 25748 ans.

Zodiaque. J'ai déjà dit que l'on nommait ainsi une

large zone, imaginée dans le ciel, pour la facilité des observations astronomiques, et séparée dans sa largeur par l'écliptique : cette largeur est d'environ 16 degrés. On a vu aussi que cette largeur est insuffisante, d'après les découvertes des deux nouvelles planètes. La circonférence du zodiaque est partagée en douze parties égales de 30 degrés chacune : on les nomme *signes* ; ils renferment chacun un nombre plus ou moins grand d'étoiles ; chacun de ces groupes porte le nom de *constellation :* ces signes ont répondu autrefois aux mois de l'année, et, trois à trois, répondent aux saisons.

Pour le printemps, le *Belier* ♈, le *Taureau* ♉, les *Gémeaux* ♊.

Pour l'été, le *Cancer* ou *l'Ecrevisse* ♋, le *Lion* ♌, la *Vierge* ♍.

Pour l'automne, la *Balance* ♎, le *Scorpion* ♏, le *Sagittaire* ♐.

Pour l'hiver, le *Capricorne* ♑, le *Verseau* ♒, les *Poissons* ♓.

La terre, par son mouvement annuel, croit voir le soleil passer successivement sous chacun de ces signes, dans l'espace d'une année. Cette division paraît remonter à une très-haute antiquité, antérieure même à l'époque où le soleil paraissant entrer, au commencement du printemps, dans la constellation du belier, cette constellation était celle de l'équinoxe du printemps, comme la balance était celle de l'équinoxe d'automne. Car, en admettant la précession de 72 ans pour un degré, les 30 degrés du signe des poissons ne donnent que 2160 ans : or le zodiaque est bien plus ancien.

Mais nous avons vu que, chaque année, la terre arrive au moment de l'équinoxe, avant d'avoir atteint précisément le même point du ciel où elle se trouvait à pareil équinoxe l'année précédente ; on a vu aussi que cette

rétrogradation est, en compte rond, de 50″ de deg. par an, ou de 1° en 72 ans : or, l'espace de temps écoulé depuis cette première époque, est tel que la précession actuellement est de 30°, et qu'au lieu d'appercevoir le soleil lors de l'équinoxe du printemps au premier deg. du belier, la terre l'apperçoit au 1.er deg. des poissons. Cependant pour se conformer à un usage si ancien et si long-temps regardé comme invariable, on continue d'indiquer les équinoxes par les noms du belier et de la balance ; et les solstices, par les noms du cancer et du capricorne. Mais pour être plus clair, lorsque l'on emploie le mot *signe*, on indique les points faisant abstraction du rapport exact avec les étoiles ; au lieu que quand on dit *constellation*, on l'entend réellement des étoiles : ainsi l'on dit très-bien, le soleil au printemps entre dans le 1.er deg. du belier ; mais il n'est encore qu'au 1.er deg. de la constellation des poissons. Car le signe du belier n'indique que les 30 premiers degrés que le soleil parcourt dans l'écliptique, pendant le premier mois du printemps.

On sent bien que, quand la terre croit voir parcourir un signe quelconque au soleil, c'est qu'elle-même parcourt le signe opposé.

On entendra aisément la cause de l'inégalité des saisons, et de celle des jours et des nuits, si l'on se pénètre bien des vérités suivantes.

1.° L'axe de la terre est incliné sur l'écliptique de manière à former avec ce cercle un angle de 66° ½.

2.° Cette inclinaison ne varie jamais.

3.° Cet axe conserve toujours son parallélisme ; c'est-à-dire que chacune de ses extrémités est toujours inclinée vers le même côté.

4.° Il s'ensuit donc qu'il y aura deux instans dans l'année où les deux extrémités de l'axe seront égale-

ment éloignées du soleil ; ce sont les temps des *équinoxes* : dans un autre moment, l'un des pôles s'avancera vers le soleil, tant que l'extrémité opposée s'en éloignera, et le contraire arrivera six mois après. Car de l'inclinaison de l'axe de la terre dépend le changement des saisons. Si l'axe de la terre était perpendiculaire à l'écliptique, le soleil paraissant toujours parcourir l'équateur, ferait jouir, dans les zones tempérées, d'un printemps éternel : mais si le parallélisme n'avait point aussi lieu, on obtiendrait une autre combinaison de saisons. De concert avec l'inclinaison, il sert à nous donner les quatre parties de l'année.

Printemps. A l'équinoxe du printemps, les deux pôles de l'équateur, ou, si l'on veut, les deux extrémités de l'axe terrestre, sont également éloignées du soleil. Alors, 1.° les rayons du soleil tombent perpendiculairement sur la surface du globe à égale distance des deux pôles ; 2.° toute une moitié du globe, d'un pôle à l'autre, voit le soleil, et l'autre moitié est dans la nuit ; 3.° comme la révolution totale est de 24 heures, il s'ensuit que tous les peuples, qui, d'un pôle à l'autre, auront commencé ensemble à voir le soleil le matin, en jouiront pendant la demi-révolution, c'est-à-dire, pendant 12 heures ; et que, le perdant de vue ensemble, ils auront ensuite 12 heures de nuit. Donc la longueur du jour aura été égale à celle de la nuit pour tous les peuples de la terre ; c'est ce que l'on nomme *Équinoxe.* On y ajoute le mot *du printemps*, si cet équinoxe a commencé le 1.er germinal (21 mars).

Lors de l'origine du zodiaque, la terre se trouvait entre le soleil et la constellation de la balance, d'où il résultait qu'au coucher du soleil, les étoiles qu'elle apercevait, étaient celles de la constellation du *belier* : ce sont actuellement celles des *poissons*, ainsi que je l'ai dit

Été. Si l'on se rappelle le *parallélisme* de l'axe de la terre, c'est-à-dire, que l'inclinaison de cet axe est toujours dirigé vers les mêmes points du ciel, on sentira que la terre ayant, depuis le moment de l'équinoxe, parcouru 90°, se trouve entre le signe du capricorne et le soleil; ce qui lui fait appercevoir, au coucher du soleil, le signe de l'écrevisse, dans lequel entre le soleil; ou, plus exactement, la terre est sous le sagittaire, et apperçoit le soleil entrant dans les gémeaux : c'est le 3 messidor (21 juin).

Mais à cause de l'inclinaison de l'axe de la terre, inclinaison qui écarte cet axe de la perpendiculaire de de 23° ½, il s'ensuit que le pôle arctique est entré, de cette quantité de degrés, dans la partie éclairée par le soleil, et que le pôle antarctique est entré d'autant dans la partie de l'ombre. Mais, comme c'est à partir du moment de l'équinoxe que chacun de ces pôles a commencé à entrer, l'un dans l'ombre, l'autre dans la partie éclairée; lorsque la terre arrive au solstice d'été, il y a déjà trois mois que le pôle arctique voit le soleil, et que le pôle antarctique a cessé de le voir. Le cercle, qui, sur le globe, sépare la partie éclairée de la partie de l'ombre, étant perpendiculaire à l'écliptique, comprend non-seulement le pôle arctique, mais 23° ½ au-delà, et s'arrête sur le côté du globe opposé à ces points, à 23° ½ en-deçà du pôle antarctique. Il s'ensuit..., 1.° que, depuis l'équinoxe du printemps, le pôle arctique a vu le soleil....; 2.° que les peuples qui en sont de proche en proche les plus éloignés, l'ont vu successivement plus tard....; 3.° qu'enfin, au moment du solstice d'été, tout le cercle qui est à 23° ½ du pôle, et par conséquent à 66° ½ de l'équateur, a vu le soleil pendant le temps de la rotation entière; or, le temps de cette rotation et de 24 heures : il s'ensuit que c'est de 24 heures qu'est la durée du plus grand jour

d'été, sous ce cercle que l'on appelle *cercle polaire*... C'est aussi la plus grande nuit sous le cercle polaire opposé : car au-delà on a la nuit depuis plus de temps, et d'autant plus long-temps que l'on est moins éloigné de ce pôle.

Cependant, sous l'équateur, le jour n'a pas cessé d'être de 12 heures et la nuit de même ; ainsi l'augmentation de la durée du plus long jour d'été aura été de 12 heures dans toute la largeur de l'espace compris entre ce cercle et le cercle polaire, espace qui comprend $66^{\circ}\frac{1}{2}$ On voit donc que les cercles qui, sur le globe, sont parallèles à l'équateur, seront coupés, en parties inégales, par le cercle que j'appelle *terminateur de la lumière* : en allant de l'équateur au cercle polaire arctique, les parties éclairées seront les plus grandes, et les plus petites sont dans l'ombre ; en allant de l'équateur au cercle polaire antarctique, les plus grandes parties sont dans l'ombre, et les plus petites dans la partie éclairée. A Paris, par exemple, où nous sommes à 49° de l'équateur, le cercle parallèle à l'équateur a les deux tiers dans la partie éclairée par le soleil, et un tiers seulement dans la partie de l'ombre. La révolution totale étant de 24 heures, il s'ensuit que nous aurons, pendant 16 heures, la présence du soleil, et que la nuit sera seulement de 8 heures : encore la longueur des nuits est-elle considérablement diminuée par la *réfraction* et par le *crépuscule*. J'en parlerai bientôt.

Automne. Lorsque la terre continuant de s'avancer, et son axe conservant son parallélisme, est parvenue entre le soleil et le signe du belier, elle croit voir entrer le soleil dans le signe de la balance, ou plus exactement, elle entre dans la constellation des poissons, et voit entrer le soleil dans la constellation de la vierge : c'est alors le 1.er vendémiaire (le 22 septembre). L'égalité des jours, et tout ce que nous avons dit avoir

lieu au commencement du printemps, se reproduit au commencement de l'automne, et s'explique de même.

Hiver. Le mouvement de la terre l'ayant amenée au solstice d'hiver, c'est-à-dire, que se trouvant entre le soleil et le signe de l'écrevisse, ou plus exactement à cause de la précession, entre le soleil et la constellation des gémeaux, elle apperçoit le soleil sous la constellation du sagittaire : alors commence l'hiver le 2 nivôse (21 decembre).

On peut faire sur l'hiver et la durée du jour, dans cette saison, les mêmes raisonnemens que pour l'été, excepté que la partie septentrionale éprouve ce qu'éprouvait la partie méridionale, et cette dernière ce qu'éprouvait l'autre.

Si l'on a suivi ces explications avec quelques soins ; si l'on a pu sur-tout s'aider du secours d'une machine propre à cet usage, on sentira aisément pourquoi, pendant les trois mois du printemps, nous appercevons vers le milieu de la nuit, passer au méridien la *vierge*, la *balance*, le *scorpion;* pendant l'été, le *sagittaire*, le *capricorne* et le *verseau;* pendant l'automne, les *poissons*, le *belier* et le *taureau* ; et pendant l'hiver, les *gémeaux*, l'*écrevisse* et le *lion.* C'est que pendant ce temps, nous appercevons les étoiles opposées au côté où se trouve le soleil pendant le jour.

Du chaud et du froid. Par ce qui vient d'être dit de la position de la terre relativement au soleil, on a vu que, pendant l'été, les peuples situés entre l'équateur et les pôles, appercevaient le soleil pendant plus de temps que pendant l'hiver, et qu'à cause de l'inclinaison de l'axe de la terre, cet astre paraissait au *zénith*, ou, au moins, plus près de leur zénith. Ce sont donc également deux causes d'augmentation dans la chaleur ; car, d'une part, ils voient le soleil plus long-temps ; de l'autre, ses rayons tombent plus perpendiculairement,

C'est ce qui change son cours apparent sur notre horizon, sur lequel on distingue huit points principaux, qu'il ne faut pas confondre avec les points dits *cardinaux* et *collatéraux*.

Orient vrai, orient d'été, orient d'hiver, etc. Le point de l'horizon où, par le mouvement diurne de la terre, le soleil paraît se lever au printemps, se nomme *orient vrai*; et le point où il se couche, *occident vrai*: de l'un à l'autre point, il paraît parcourir un cercle qui est à égale distance des deux pôles, et partage le ciel en deux calottes sphériques; c'est *l'équateur*.

Mais lorsque la terre apperçoit le soleil au solstice d'été, il ne se lève pas sur l'horizon au même point que trois mois plus tôt; le lever est plus rapproché du nord: on le nomme *orient d'été*: le soleil paraît décrire un plus grand cercle sur l'horizon, est plus rapproché de notre zénith, se couche plus tard, et plus près du nord; le point de l'horizon à cette position se nomme *occident d'été*.

En hiver, au contraire, lorsque la terre, comme on l'a vu, a toute sa partie septentrionale dirigée vers la partie de l'ombre, et que les rayons du soleil tombent dans la partie méridionale à $23^{\circ}\frac{1}{2}$ de l'équateur, le soleil nous paraît se lever d'un point de l'horizon plus près du midi; on le nomme *orient d'hiver*: il s'élève bien moins haut, décrit un arc bien moins grand, et disparaît sous l'horizon dans un point aussi plus près du sud; on nomme ce point *occident d'hiver*.

A ces six points bien distincts, il ne faut plus qu'ajouter celui qui est en face de nous lorsqu'il est midi, et que l'on nomme *midi* ou *sud*; ainsi que celui qui, au même instant est derrière nous, et que l'on nomme *septentrion* ou *nord*, et l'on aura huit points que j'ai annoncés.

Points cardinaux et collateraux. Les huit points les

plus en usage dans la Géographie, en comprennent quatre de ces derniers, savoir : l'*orient* appelé aussi *levant* et *est;* l'*occident*, appelé aussi *couchant* et *ouest;* le *midi*, appelé aussi *sud;* le *septentrion* appelé *nord*. Les points collatéraux sont entre les précédens, et leurs noms indiquent leur position, parce qu'ils sont formés des points auxquels ils participent : ce sont le *nord-est*, le *sud-est*, le *sud-ouest*, le *nord-ouest*.

Inégalité dans la durée des saisons.

La terre décrivant une ellipse, et, de plus, son mouvement se ralentissant à mesure qu'elle s'éloigne du soleil, et s'accélérant lorsqu'elle s'en approche, il s'ensuit que chaque saison ne renferme pas un même nombre de jours.

Le Printemps.... renferme 92 jours 22 heures 14′.
L'Été..... renferme 93 jours 13 heures 34′.
L'Automne..... renferme 89 jours 16 heures 35′.
L'Hiver..... renferme 89 jours 1 heure 47′.

On voit donc que l'hiver des peuples de la partie septentrionale est la moins longue des saisons. A cet avantage est joint un autre aussi favorable. C'est que la terre est d'environ un million de lieues plus près du soleil, lorsque nous avons l'hiver. Mais, avec la suite des siècles, c'est-à-dire, dans 12000 ans à-peu-près, il arrivera le contraire pour ces mêmes peuples : ils auront leur hiver lorsque la terre sera au point le plus éloigné du soleil. On nomme le point le plus éloigné *aphélie*, le point le plus près *périhélie*.

Augmentation accidentelle dans la durée du jour.

Sous l'équateur, et généralement dans la zone torride,

la durée du jour est exactement déterminée par la durée du temps que le soleil est réellement sur l'horizon. Dans les zones tempérées et glaciales, deux causes physiques ajoutent à la durée du jour.

1.° Le *crépuscule*. La terre est entourée d'une matière invisible, mais pesante, mobile et plus ou moins dense, que l'on nomme *atmosphère*. Les rayons du soleil qui la traversent, se brisent, se séparent, s'écartent ainsi de leur première direction, et répandent par-tout une clarté brillante en l'absence même de l'astre. C'est cette lumière graduée que l'on nomme le matin *aurore* et le soir *crépuscule*. Et même ce dernier nom est-il également propre aux feux du soir et à ceux du matin. Le crépuscule commence ou finit lorsque le soleil est à 18° sous l'horizon.

2.° *La réfraction*. On nomme ainsi l'inflexion que prennent les rayons de lumière en passant obliquement de l'eau dans l'air, ou, en général, d'un milieu *plus* résistant dans un *moins* résistant. En physique on dit d'un milieu plus dense, dans un milieu qui l'est moins. C'est ce qui nous fait paraître *brisé* un bâton plongé et incliné dans l'eau. Comme aussi c'est la refraction qui nous fait appercevoir, au fond d'un vase où l'on a mis de l'eau, un objet que l'on n'y voyait pas, lorsqu'on est placé à une distance convenable. Il en est de même par rapport au soleil quand il se lève ou quand il se couche; nous l'appercevons lorsque réellement il n'est pas lui-même encore à notre vue : ce sont les rayons qui, courbés dans l'atmosphère, le peignent à nos yeux, et nous le voyons quoiqu'il soit à 33′ de degré au-dessous de l'horizon; mais cette réfraction n'est pas partout de la même quantité. Elle est fort grande dans les régions septentrionales, et nulle sous l'équateur.

De la Lune.

On a vu que la lune est le satellite de la terre, autour de laquelle elle décrit, non un cercle, mais une ellipse: le point où la lune est le plus près de la terre, se nomme *perigée;* celui où elle est le plus loin, se nomme *apogée.* Sa distance moyenne à la terre est de 86324 lieues, ou 38366 myriamètres. A cette distaucе, elle nous paraît avoir de diamètre environ 800 lieues, ou 355 myriamètres, c'est-à-dire $\frac{1}{11}$ de celui de la terre.

Phases. On appelle ainsi les formes différentes qu'elle nous présente pendant les 28 ou 29 jours de sa révolution. L'explication en est facile à saisir, si l'on se rappelle, 1.° que la lune n'a de lumière que celle qu'elle reçoit du soleil; 2.° qu'en tournant autour de la terre, elle doit être quelquefois entre la terre et le soleil; d'autres fois, la terre se trouve entre le soleil et la lune. Il en résulte, par rapport à nous, quatre phases ou plutôt quatre aspects absolument différens.

Nouvelle Lune. On appelle ainsi, rigoureusement parlant, la position de la lune entre la terre et le soleil qui en éclaire toujours une moitié. Cette moitié n'est pas toujours la même; car la lune faisant une révolution sur elle-même, il arrive qu'un habitant placé dans la lune verrait 14 jours le soleil, et le perdrait de vue autant de temps pendant le cours de sa révolution sydérale, c'est-à-dire, en $27^{j}\ 7^{h}\ 43'\ 11''\ 36'''$. Nous ne voyons pas alors la lune, parce que sa partie éclairée est vers cet astre: elle le cache même lorsqu'il y a éclipse de soleil (ce que j'expliquerai plus bas). La clarté de cet astre nous empêche de l'appercevoir: on appelle cette position *conjonction.* Ce n'est qu'au bout de quelques jours que nous appercevons, au coucher du soleil, une légère moitié de cette partie éclairée; la partie arrondie est vers le couchant, et les cornes du côté de l'orient.

Premier quartier. Mais, au bout de sept jours, nous appercevons la moitié de la moitié éclairée. La nuit est plus avancée; les cornes sont encore vers l'orient, et la partie arrondie vers le couchant, parce que c'est de ce côté que la lumière du soleil tombe sur la lune.

Pleine lune. Sept jours après, la lune ayant, depuis sa conjonction, décrit la moitié de son orbite, se trouve au-delà de la terre, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire, que la terre se trouve entr'elle et le soleil: on appelle cette situation l'*opposition*, et, *pleine lune*, l'effet qui en résulte : en effet, nous appercevons toute entière la moitié qu'éclaire le soleil.

Dernier quartier. En continuant d'avancer dans son orbite, la lune se rapproche du soleil, et, sept jours après la pleine lune, nous ne voyons plus que la moitié de la moitié éclairée; c'est vers la fin de la nuit. Sa partie arrondie est du côté du soleil, c'est-à-dire du côté de l'orient, et les cornes sont du côté du couchant.

Inclinaison de l'orbite de la lune. Si le cercle que décrit la lune, était parfaitement dans le plan de celui que décrit la terre, il y aurait nécessairement éclipse deux fois par mois lunaire : elle serait de soleil, lors de la nouvelle lune, parce qu'alors la lune nous cacherait cet astre; elle serait de lune, lors de l'opposition, parce que la terre empêcherait la lumière du soleil d'arriver jusqu'à la lune. Quelle cause s'oppose donc à cet effet si naturel? C'est que, 1.° l'orbite de la lune est inclinée sur l'orbite de la terre; 2.° les points où ces deux cercles se coupent, ont un mouvement d'orient en occident, qui ne les ramène à la même situation qu'au bout de 18 ans. On appelle ces points *les nœuds de l'orbite lunaire*, et la ligne que l'on suppose aller de l'un à l'autre, *la ligne des nœuds*. On voit ainsi, que la lune est tantôt au-dessus de l'écliptique, et tantôt au-dessous.

Éclipses. La cause des éclipses est donc bien aisée à comprendre, d'après ce qui vient d'être dit. L'éclipse de soleil a lieu lorsque la lune est en conjonction et dans l'un de ses nœuds; et l'éclipse de lune a lieu lorsque la lune et en opposition et dans l'un de ses nœuds. Lorsque, dans l'éclipse de lune nous l'appercevons, mais très-rougeâtre, c'est qu'elle reçoit les rayons du soleil qui, n'allant pas directement jusqu'à ce satellite, y parviennent cependant par leur divergence dans l'atmosphère.

Quelquefois l'éclipse de soleil n'est que partielle, parce que la lune ne cache qu'une partie de cet astre: quelquefois, mais plus rarement, elle est *annulaire*, c'est-à-dire que l'on voit autour du disque obscur causé par la lune, un cercle lumineux. Ce cas arrive lorsque la terre étant dans le périhélie, le diamètre du soleil lui paraît plus grand, et qu'en même temps la lune étant dans l'apogée, son diamètre apparent est plus petit. On sent que notre main, approchée de nos yeux, suffirait pour nous priver de la vue des objets qui sont le plus à notre portée, et *vice versâ.*

Lumière cendrée. Dans les éclipses de soleil, on apperçoit quelquefois une couleur légèrement rougeâtre qui colore la lune: on la nomme *lumière cendrée*: cette lumière provient des rayons du soleil, reçus par la terre et réfléchis vers la partie de la lune que le soleil n'éclaire pas, et que nous ne pourrions appercevoir sans cette clarté accidentelle.

Libration. Quoique la lune nous présente toujours le même côté de sa surface, il y a pourtant ceci à observer, qu'elle éprouve un petit balancement qui fait que, tantôt elle nous découvre un peu de la partie cachée d'un côté, et tantôt elle nous en découvre un peu de l'autre: c'est ce mouvement que l'on nomme *libration*, ou *balancement.*

Je ne quitterai pas cet article de la lune, sans avoir auparavant donné une idée de la manière dont on peut s'assurer de la distance où un astre quelconque, les étoiles exceptées, se trouve de la terre, en faisant l'application à la lune. Mais auparavant il est nécessaire de dire un mot de la *parallaxe*.

Parallaxe.

Le mot *parallaxe* signifie différence. En astronomie, on nomme parallaxe l'angle formé au centre de l'astre par deux lignes tirées de ce centre, dont l'une va au centre de la terre, et l'autre va au point de sa surface, où est placé l'observateur. On sent bien que, si l'astre était au zénith, la parallaxe serait nulle. Je passe à l'usage que l'on peut faire de la parallaxe, par rapport à la lune, et je prends cet exemple dans l'astronomie du professeur Lalande.

Si deux observateurs, placés aux antipodes l'un de l'autre, ont observé en même temps le lieu du ciel où ils apperçoivent la lune, ce qu'ils ne peuvent faire qu'en la comparant à quelque étoile voisine, ils la trouveront plus élevée de 2° pour l'un que pour l'autre. Cette différence est causée par la grandeur du diamètre de la terre, qui fait que les rayons visuels sont inclinés de 2° : voilà ce que l'on nomme *parallaxe*.

Mais un angle de *deux degrés* est la 30e partie du rayon ; or la ligne qui va de l'observateur à la lune, doit être regardée comme un rayon de cercle, dont le centre est dans la lune. Le diamètre de la terre, comme on l'a vu est de 2865 lieues. Or, si ce nombre de lieues est la 30e partie du rayon qui conduit de la terre à la lune, il ne faudra que répéter 30 fois ce nombre pour avoir la distance de l'observateur à la lune. Trente fois 2865 font 85950 : donc on a la preuve

mathématique qu'il y a environ 86000 lieues de la terre à la lune.

J'ajoute, pour satisfaire la curiosité bien raisonnable de mes lecteurs, comment on peut aussi s'assurer du diamètre de ce même satellite. En observant la lune avec un bon instrument, un astronome voit que le diamètre de ce satellite est un $\frac{1}{2}$ deg. : or, la trigonométrie lui apprend que le $\frac{1}{2}$ degré est la 114e partie du rayon. Dans la position de l'observateur, il a l'œil au centre d'un cercle, dont le rayon va de son œil à la lune; le diamètre de ce satellite occupe un demi-degré de la circonférence de ce même cercle. Il suit par l'opération précédente, que ce rayon est de 86000 lieues; il en prend la 114e partie; donc la lune a environ 753 lieues de diamètre; son étendue, au reste, paraît varier selon que la lune est dans le périgée ou dans l'apogée, c'est-à-dire plus près ou plus loin de la terre.

CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

§. 1. *Ce que c'est que l'Attraction.*

C'est une des plus grandes découvertes des temps modernes, et qui honorera à jamais le génie de l'immortel Newton, que celle de la loi qui entretient l'équilibre et l'action entre toutes les parties de ce vaste univers : cette loi, c'est la *pesanteur*.

On nomme ainsi cette tendance que tous les corps ont à s'approcher du centre de la terre ; et l'on est convenu actuellement que tous les corps auraient la même tendance à se précipiter les uns vers les autres, s'ils n'en étaient empêchés par des obstacles physiques. Mais, comme cette puissance d'attirer à soi est donnée par la nature à toute particule de matière, au plus petit atome même, il s'ensuit que, plus une masse de matière réunira de ces atomes, de ces particules, et plus l'attraction sera forte. Ainsi la balle que je jette en l'air attire la terre, mais d'une manière si faible, qu'elle ne peut être sensible ; au lieu que la terre, en raison de la quantité de matière qu'elle renferme, l'attire si fortement, qu'elle y retombe aussitôt. C'est même un fait bien démontré en physique, que tous les corps auxquels l'air n'oppose aucune résistance, s'ils sont placés dans le vide, tombent vers la terre avec une égale célérité, et qu'ainsi ils ont même pesanteur.

A cette première connaissance il en faut joindre une autre qui n'est pas moins importante, c'est que la force de pesanteur ou d'*attraction* devient de moins en moins

sensible à mesure que les objets sont plus éloignés entre eux. Il est même facile d'en faire l'épreuve à la surface de la terre. Voici le résultat de ce qu'ont appris la théorie et les expériences.

Un corps abandonné à lui-même, à la surface de la terre, parcourt des espaces inégaux dans des temps égaux. J'explique ceci : un corps qui tombe de très-haut parcourra, 1.° dans la *première* seconde un espace de 15 pieds $\frac{1}{10}$; 2.° dans la *deuxième* seconde, son mouvement s'est accéléré, et, en terminant, il aura parcouru un espace trois fois plus grand, ce qui fera trois fois 15 pieds $\frac{1}{10}$, c'est-à-dire plus de 45 pieds ; mais dans la *troisième* seconde, il en aura parcouru cinq fois autant, et toujours en augmentant dans la même proportion : en sorte que les temps étant égaux, la grandeur des espaces parcourus croît dans le même rapport que les nombres 1, 3, 5, 7, 9.

On voit donc que le corps qui, à la fin de la 1re. seconde, n'avait parcouru que 15 pieds $\frac{1}{10}$ de longueur, que j'appellerai ici *perche*, se trouve à la fin de la 2e. en avoir parcouru 4 ; à la fin de la 3e. en avoir parcouru 9 ; à la fin de la 4e. en avoir parcouru 16. Il s'ensuit que le nombre des espaces parcourus est égal au nombre que donne le carré du temps employé à parcourir, puisque 2 secondes donnent 4 perches ; 3 secondes en donnent 9 ; et 4 secondes en donnent 16. C'est ce que les géomètres expriment avec leur concision ordinaire, en disant *les espaces parcourus sont comme les carrés des temps.* On verra ci-après qu'à la surface des différens corps célestes, le temps employé pour la chûte d'un grave à sa surface, n'est pas le même qu'à la surface de la terre ; et cela doit être, puisque la célérité n'est causée que par la quantité de matière que renferme la planète.

Ces deux principes bien compris donnent l'explication de tous les phénomènes, sur la forme et les mouvemens des corps célestes.

Figure. La terre et les autres planètes ont dû s'arrondir dès l'instant de leur formation, parce que toutes les parties, s'attirant réciproquement, tendaient vers un centre commun, afin de trouver l'équilibre entr'elles.

Pesanteur à la surface. La pesanteur doit être perpendiculaire à la surface d'un corps exactement sphérique, puisqu'elle tend vers le centre.... Elle n'est pas dirigée sur la terre, precisement vers le centre, parce que cette planète n'est pas exactement une sphere, ni composée de parties homogènes ; mais elle est perpendiculaire à sa surface.

Pesanteur dans l'intérieur de la terre. Puisque la pesanteur n'est que l'effet de l'attraction exercée par les parties de la matière, s'il était possible qu'un corps entrât assez avant dans la terre pour aller jusqu'au centre, sa pesanteur irait en diminuant jusqu'à ce qu'arrivé au centre, elle serait nulle. Car, étant au centre de toutes les parties de matière qui forment le globe terrestre, il serait également sollicité de tous côtés, et ne pourrait de lui-même céder à aucune.

Pesanteur de la lune. Newton était bien convaincu de la pesanteur des corps à la surface de la terre, lorsqu'élevant ses idées jusqu'à la lune, il pensa que, peut-être le même principe de force qui attirait les corps placés sous nos yeux, attirait aussi ceux qui étaient placés à la plus grande distance. Le génie seul pouvait enfanter cette idée ; le talent mathématique pouvait seul en démontrer la vérité : Newton avait l'un et l'autre. Galilée avait démontré qu'un boulet lancé à la surface de la terre, y décrit une ligne courbe, que les géomètres nomment *parabole*. Si la force qui a lancé

le boulet ne cessait pas d'agir, c'est-à-dire, si elle était assez considérable pour contrarier, au moins en partie, l'effet de la pesanteur, au lieu d'une simple ligne courbe parabolique, le boulet décrirait un cercle ou du moins une ellipse : tel fut le raisonnement que fit Newton, et qu'il appliqua à la lune. Pour s'assurer de la justesse de la conséquence qu'il en voulait tirer, il fit à-peu-près le raisonnement suivant : « La force » de pesanteur diminue en raison inverse du carré de la » distance. La lune est à 60 demi-diamètres de la terre : » quel est le carré de ce nombre ? 3600. Mais un corps » à la surface de la terre parcourt 15 pieds $\frac{1}{10}$ par se- » conde; donc la lune, en la supposant partie d'un » point, au lieu d'aller dans la direction de la tangente, » s'en éloignerait seulement de $\frac{15}{3600}$ ou $\frac{11}{10000}$ de pied » par seconde, cette vitesse étant en proportion inverse » du carré de la distance au centre de la terre : » elle éprouve donc ce que tout autre corps aurait » éprouvé en sa place, que sa pesanteur est moindre » en raison inverse du carré de son éloignement ». Tel fut à-peu-près le fond du raisonnement. J'ajoute que tout autre corps, s'il était placé à la distance où est la lune, tomberait infailliblement vers la terre, au lieu que la lune, ainsi que les autres satellites, les planètes et les comètes, ont éprouvé une première fois, de la part de la nature, une force de *projection*, si puissante qu'elle ne s'affaiblit pas, et concourt, avec la force d'attraction, à entretenir l'harmonie dans les mouvemens des corps célestes. Il y a donc une double force qui contribue à leur marche continuelle : 1.° la force de *projection*, qui les dirige toujours dans le sens de la tangente ou de la ligne droite; 2.° la force d'*attraction*, qui, tendant à rapprocher, soit les satellites de leurs planètes, soit les planètes elles-mêmes,

de la masse immense du soleil, leur fait décrire des ellipses. Car ce ne sont pas des cercles, et le cercle serait impossible par le moyen qu'a employé la nature: car il faudrait que la force projectile fût mise en action de nouveau à chaque instant, pour contrarier l'effet de la pesanteur; au lieu que la nature, qui travaille en grand, a fait de tout cet ensemble une machine qui se remonte d'elle-même, et qui, par ses propres forces, corrige les altérations qu'éprouve l'uniformité de ses mouvemens. Je m'explique.

Une planète, la terre, par exemple, part d'un point quelconque, du *belier*, si l'on veut, et, poussée en avant par la force projectile, elle suivrait la tangente; mais la force attractive s'y oppose; elle décrit donc une courbe. Mais les observations avaient déjà appris que les arcs de cette courbe ne sont pas de même longueur, quoique les temps soient égaux. Si dans un mois, c'est-à-dire en 30 jours, la planète a parcouru 30 degrés, le mois suivant elle n'en parcourra que 29 (je ne donne ces mesures que comme des suppositions, quant à la valeur réelle), et les 30 jours suivans que 28: voilà donc la rapidité du mouvement qui diminue, et cela doit être; car la force de projection qui pousse la planète en avant, est contrariée par l'effet du soleil qui l'attire à soi. Cependant cette combinaison de force est telle qu'enfin la terre, en tournant un peu moins vite, à la vérité, a cependant passé le point de son orbite, que l'on nomme *aphélie*, ou sa plus grande distance au soleil. Mais, peu après qu'elle a passé ce point, la force projectile la ramène, et concourt avec la force d'attraction à augmenter de jour en jour la rapidité de son mouvement. Il est devenu assez impétueux, lorsque la terre est au *périhélie*, pour que la terre résiste, par cette rapidité, à tout l'effort de l'attraction devenu

de plus en plus considérable, à mesure que la terre s'est approchée du soleil; enfin elle arrive au point d'où elle était partie, et recommence de nouveau la route qu'elle avait faite l'année précédente. Et que l'on ne croie pas que cette inegalite dans les mouvemens est une supposition gratuite : car les observations l'avaient indiquee bien avant que l'on en connût la cause.

La terre, etant infiniment plus loin du soleil, que la lune ne l'est de la terre, malgre la difference des masses, ne s'ecarte de la tangente que 33,92 de pied par minute (1). J'ajoute que, si la lune etait aussi loin de la terre que la terre l'est du soleil, comme il y a bien moins de matière dans la terre que dans le soleil, la lune ne s'écarterait de la tangente que de 92 millièmes de pied. Ce qui prouve qu'il y a dans le soleil 368 mille fois plus de matière que dans la terre, puisque 33,92 de pied, est 368 fois 92 millièmes.

§. 2. *Densité des autres corps célestes.*

J'ai assez développé le principe et quelques effets de la pesanteur, pour les personnes qui ne cherchent pas un savoir profond sur ces matières, mais qui seulement craignent une ignorance absolue. Je vais me borner à exposer quelques résultats intéressans.

1.° *Densité du soleil comparée à celle de la terre.* Si deux corps d'un même volume produisaient le même effet par l'attraction, on dirait qu'ils ont même densité, c'est-à-dire, que les parties de matière y sont aussi rapprochées, aussi serrées les unes contre les autres, dans l'un que dans l'autre. Nous avons vu que l'attraction du soleil est 368 mille fois plus forte que celle de la terre : si les parties de matière y étaient aussi rapprochées, c'est-à-dire, s'il était aussi dense, il ne devrait être que 368 mille

(1) C'est-à-dire, 33 pieds 92 centièmes de pied.

fois plus gros : mais nous avons dit, en compte rond, qu'il est 1400000 fois plus gros, ou plus exactement, 1384462 fois : il s'ensuit donc que les parties de la matière y sont moins rapprochées entr'elles. Si elles l'étaient autant, si le soleil était aussi dense que la terre, son diamètre n'aurait qu'environ 72 diamètres de la terre ; au lieu que, dans sa grosseur connue, il en a 111 et $\frac{1}{48}$.

2.° *Densité connue des planètes, comparée à celle du soleil.* Pour connaître la densité d'une planète, il faut connaître l'action qu'exercent autour d'elle les parties de matière qu'elle renferme : aussi n'a-t-on bien jugé que celles qui ont des satellites.

C'est d'après ce principe que l'on a trouvé :

1.° Que la masse de Jupiter n'est que la 1067e partie de la masse du soleil ;

2.° Que la masse de Saturne n'est que la 3021e partie de ce même astre.

En les comparant à la terre, on voit :

1.° Que la terre est *quatre* fois plus dense que le soleil ;

2.° Qu'elle est *quatre* fois $\frac{1}{4}$ plus dense que Jupiter ;

3.° Enfin *six* fois plus dense que Saturne.

Comparaison d'un poids et du pendule. On en a tiré des résultats assez curieux.

Un poids d'une livre, s'il était transporté sur le soleil ou sur les planètes, changerait de ce que l'on nomme généralement pesanteur, en raison de ce que ces corps renferment plus ou moins de matière.

Ainsi ce poids peserait :

Sur la Terre, *une* livre ;

Sur le Soleil, *vingt-neuf* livres 14 onces ;

Sur Jupiter, *deux* livres 10 onces ;

Sur Saturne, *une* livre 5 onces.

Si, au lieu du poids d'une livre, on suppose un pendule battant les secondes, comme la rapidité de son mouvement est de même relative à la masse de matière qui l'attire, il faut que la branche de suspension soit plus ou moins longue, selon que la masse est plus ou moins considérable, afin que le temps employé à décrire des arcs ne soit que d'une seconde. Le temps doit être le même, mais la grandeur de l'arc varie.

Voici les résultats, par rapport à la longueur du pendule.

A la surface de la Terre, à Paris, 3 pieds 8 lignes, ou à-peu-près 1 mètre.

A la surface du Soleil, 15 toises 3 pouces, ou 29,3072 mètres.

A la surface de Jupiter, 8 pieds, ou 2,5979 mètres.

A la surface de Saturne, 4 pieds, ou 1,29895 mètres.

Même comparaison à la surface de la Terre. Mais la pesanteur n'est pas la même sur toute la surface de la terre. On vient de dire que l'on calcule les effets de l'attraction à partir du centre de la planète ; on a vu aussi que plus on est loin du centre, et plus l'effet de l'attraction est faible. Nous savons d'ailleurs que le diamètre de la terre est plus long sous l'équateur que sous les pôles. Il s'ensuit :

1.° Qu'un poids pesant en France, 100000 livres ne peserait sous l'équateur que 99533 livres, et que sous le cercle polaire, il peserait 100137 livres.

2.° Que le pendule qui, pour battre les secondes à Paris, doit avoir 440,67 de ligne, n'en aura, sous l'équateur, que 438 $\frac{1}{2}$, sous le cercle polaire 441,27.

Autres effets généraux causés par la pesanteur.

Comme la force d'attraction est dans toute partie de

matière, les corps célestes, en obéissant à l'action puissante du soleil, agissent cependant les uns sur les autres; et toutes les pertubérations ou altérations dans leurs mouvemens en sont le résultat. L'astronomie les avait apperçues depuis long-temps, ainsi que toutes les irrégularités du mouvement de la lune; la géométrie, à l'aide des nouveaux calculs, en a démontré la cause. J'en vais faire l'application à la comète de 1682.

On commençait à croire que les comètes étaient des corps célestes, dont les révolutions étaient périodiques, lorsque Halley, en 1705, le démontra par le calcul appliqué à plusieurs comètes observées; et voyant qu'une apparition de comètes avait eu lieu en 1531, 1607 et 1682, il l'annonça pour l'année 1758. Le célèbre géomètre Clairaut, calculant quels effets pouvaient produire sur cette comète, les attractions de Jupiter et de Saturne, assura que le mouvement de la comète en serait retardé, et qu'elle ne paraîtrait que dans les premiers mois de 1759: et l'événement a justifié la hardiesse de ces deux prédictions.

La variation dans l'obliquité de l'écliptique relativement à l'équateur, celles des orbites entr'elles, les changemens des nœuds, la rétrogradation des nœuds de la lune en dix-huit ans, et beaucoup d'autres effets, sont les résultats de la seule loi de la pesanteur. Mais l'effet suivant est un de ceux qui sont le plus connus.

La pesanteur, cause du flux et reflux de la mer.

On a, jusqu'à la découverte de la loi de l'attraction, ignoré la cause de ce mouvement des eaux, sensible sur-tout dans les grandes mers.

Il est démontré qu'il est causé par l'attraction de la lune, à laquelle concourt aussi, mais faiblement, celle

du soleil, soit pour y ajouter, soit pour l'affaiblir.

Lors de la nouvelle lune, ce satellite attire à lui les eaux de la surface du globe placée de ce côté ; et, comme elle est en conjonctiou avec le soleil, son action est augmentée par celle de cet astre. Les marées sont donc alors plus fortes : le même effet a lieu dans la pleine lune. Lors du premier et dernier quartier, la marée est la plus basse, parce que l'attraction du soleil tend à détruire l'effet de celle de la lune.

Mais, lors de la pleine lune, l'effet est plus considérable. Et c'est ici qu'il faut placer un fait qui d'abord étonne. C'est que le flux se fait sentir, en même temps, aux mers antipodes. Voici comment on l'explique. Non-seulement la lune soulève les eaux, mais elle fait même éprouver au noyau de la terre un très-léger déplacement, qui, en l'éloignant des eaux, les retient un peu moins fortement : devenues par-là plus légères, elles éprouvent et produisent les mêmes effets qu'aux points opposés.

Dans le dernier quartier, l'effet est le même qu'au premier quartier.

Mouvement dans l'atmosphère. La théorie démontre que même l'atmosphère doit éprouver des variations, causées par les attractions du soleil et de la lune. Mais dans les points les plus favorables, sous l'équateur, elles ne peuvent être que d'un cinquième de ligne.

§. 3. *Des Étoiles fixes.*

On appelle ainsi tous les corps célestes, lumineux par eux-mêmes, et qui ne sont pas notre soleil: car on soupçonne qu'ils peuvent être les soleils d'autant d'autres systèmes planétaires. Leur immense distance est cause qu'on n'a pas pu déterminer l'étendue précise de leur éloignement : seulement on sait que celles des *étoiles* qui

sont le plus près de nous, en sont au moins *quatre cent mille* fois plus loin que le soleil.

Pour la commodité des observations, on les a d'abord examinées en groupes ou *constellations,* dont la plus importante, en quelque sorte, est celle appelée la *petite ourse*, parce que c'est vers l'extrémité de la queue (supposée) de cette constellation que se trouve le point du pôle arctique. La plus proche étoile se nomme étoile polaire, et forme autour du pôle un cercle de 4° environ de diamètre.

De ces constellations, les unes placées entre l'équateur et le pôle arctique, sont dites *septentrionales;* celles de la partie opposée, *méridionales.*

Les plus utiles en astronomie, après l'étoile polaire, sont les douze constellations du zodiaque, connues dès l'Antiquité la plus reculée.

Quant aux constellations méridionales, les modernes seuls ont pu en donner un catalogue étendu.

L'éclat et la grosseur de ces différentes étoiles les a fait distinguer en étoiles de 1re, 2e, 3e, 4e, etc. grandeur; et même en étoiles imperceptibles, que l'on nomme nébuleuses.

Le nombre des étoiles fixes doit être infini. Les Anciens, privés d'instrumens, de lunettes et de toutes les connaissances, ainsi que des moyens mécaniques, qui ont contribué à la perfection de l'astronomie, ne connoissaient qu'un nombre peu considérable d'étoiles fixes. Je dis peu considérable, puisqu'il était de quelques mille; au lieu que, de nos jours, par les soins de l'infatigable Jerôme de *Lalande* et du C. *François* son neveu, ce nombre a été porté à 50 mille.

Les personnes qui voudront se livrer un peu plus

particulièrement à l'étude du ciel, trouveront les plus grands secours dans les ouvrages des astronomes modernes, et dans le petit *Atlas céleste*, qui se trouve chez le C. *Lamarche*.

N. B. Pour de plus grands détails, voyez ma COSMOGRAPHIE, 2 vol. *in*-8.° avec des planches.

Fin de la Cosmographie.

SECONDE DIVISION.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES,

Servant d'introduction à l'étude de la géographie, de la Chronologie et de l'Histoire.

PARTIE GÉOGRAPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Les différens points de vue sous lesquels on peut considérer le globe terrestre, ont fait admettre la division que j'adopte : Géographie *mathématique*, Géographie *physique*, Géographie *politique*.

I. La Géographie *mathématique* considère la terre seulement comme étant une planète, et dans son rapport avec le soleil : elle fait connaître l'application de quelques-uns des cercles de la sphère sur le globe, tels que l'Equateur, les Tropiques, les Cercles polaires, les parallèles à l'Equateur, le Méridien, ou plutôt les méridiens, l'Horizon, etc. Elle diffère essentiellement de la Cosmographie en ce qu'elle ne s'occupe de ces objets

que par rapport au globe terrestre et n'en suit les démonstrations qu'au moyen du globe artificiel.

II.° La Géographie *physique* ne traite que de ce qui peut être sur la terre l'ouvrage de la nature.... 1.° La configuration de la surface du globe terrestre partagée en terres et en eaux.... 2.° Les productions végétales et minérales, pour indiquer les lieux où elles se trouvent.... 3.° Les êtres qui l'habitent, pour en faire connaître les modifications physiques.

III.° La Géographie *politique* fait connaître tout ce qui, sur la terre, est l'ouvrage des hommes, tels sont les grands corps politiques, connus sous les noms d'empires, de royaumes, de républiques; leurs divisions géographiques, leurs villes, etc.; et même, par rapport aux peuples, elle indique... leur origine,... leur religion,.... la nature et les principes fondamentaux de leurs gouvernemens.

Si ces Etats ont cessé d'exister, la description se nomme Géographie *ancienne;* la Géographie *moderne* traite de ceux qui existent actuellement, ou du moins qui ont existé depuis l'ère vulgaire.

La réunion de ces parties produit un ensemble plus complet pour cette partie de nos connaissances, qui est la science géographique.

Géographie mathématique

Diamètre, circonférence et surface de la terre. Le diamètre de la terre est de 2865 lieues, chacune comprenant 2283 toises : il en entre 25 au degré, dont on compte 90 de l'équateur au pôle. La circonférence est estimée de 9000 lieues; la surface en comprend 25772900. Le mot *lieue* présente par lui-même un sens un peu vague, car il y a au moins trois sortes de lieues ; c'est

pourquoi on les a abandonnées par l'indication des mesures itinéraires.

Nouvelles mesures. Le génie des géomètres modernes a créé une nouvelle espèce de mesure, dont l'usage est infiniment utile et facile pour les rapports géodésiques et commerciaux. On a divisé, par le calcul appuyé sur des opérations trigonométriques, tout l'espace qui, sur le globe terrestre, s'étend de l'équateur au pôle arctique, en 100 parties, que l'on nomme *grades* ou *degrés*. Chaque degré est divisé en 10 *myriamètres*; chaque myriamètre en 10 *kilomètres*, et chaque kilom. en 1000 *mètres*, petite mesure qui répond à 3 pieds 11 lignes et $\frac{296}{1000}$ de notre pied, dit *pied de roi*. Ainsi le myriamètre comprend 5132 toises; et en le comparant à la lieue de 2283, il est dans le rapport de 4 à 9, c'est-à-dire, que 4 myriamètres égalent en longueur 9 lieues. Selon ces nouvelles mesures, le diamètre de la terre, en myriamètres, est de 1273 $\frac{1}{2}$; et sa circonférence de 9000, ou de 4000 myriamètres.

Axe et pôle. La terre est supposée traversée diamétralement par une ligne que l'on nomme *axe*, et dont les extremités s'étendent jusqu'au ciel. Les points où cette ligne toucherait le ciel, aussi bien que ceux par lesquels elle sortirait de la terre, sont nommés *pôles*, d'un mot grec qui signifie *tourner*, parce que le ciel paraît faire des révolutions successives sur ces deux points; c'est réellement la révolution de la terre qui cause cette illusion.

Mouvement diurne. La terre, en tournant sur ses deux pôles, achève sa révolution *diurne* en 24^h d'occident en orient. Ce mouvement que l'on ne peut nier, mais qui n'est pas sensible pour nous, est cependant si rapide, qu'à la partie la plus élevée de la terre, c'est-à-dire, à l'équateur, chaque point de la surface

parcourt 2288 toises ou 4636 mètres par seconde, ce qui est à peu près la vitesse d'un boulet de canon; et c'est parce que la terre tourne d'occident en orient, que le soleil, ainsi que tout le ciel, lui parait tourner chaque jour d'orient en occident.

Équateur. A egale distance des deux pôles, on suppose sur la terre et aussi dans le ciel, un cercle que l'on nomme *Équateur*, et qui sépare, soit la terre, soit le ciel en deux parties, qui prennent leurs noms du pôle auquel chacune d'elles appartient. Ainsi l'on dit : la partie *septentrionale* pour le côté où est le pôle arctique, et la partie *méridionale* pour le côté opposé, où est le pôle antarctique.

Horizon. On appelle horizon ou *borneur*, le cercle qui sépare toute la partie du ciel que nous appercevons, de celle que nous n'appercevons pas : ce cercle supposé est une suite de la rondeur ou sphéricité de la terre. Il est supposé passer par le centre de la terre et la diviser, ainsi que le ciel, en partie *supérieure* et en partie *inférieure.* Comme ce cercle n'existe pas, on le nomme horizon *rationel* : c'est celui qui se voit dans les globes artificiels.

Mais lorsque nous sommes en pleine campagne, nous voyons autour de nous un cercle au-delà duquel nous ne pouvons pas appercevoir les objets terrestres : c'est de même une suite de la convexité de la terre : on nomme ce cercle horizon *visuel.*

Ces deux horizons se correspondent parfaitement et sont parallèles; on peut en supposer autant que de points sur la surface du globe. L'un et l'autre sont censés traversés au centre par un axe, dont les extrémités sont aussi nommées *pôles.* Celui qui est au-dessus se nomme *zenith*; le pôle opposé, *nadir.*

Méridien. La partie supérieure de l'horizon, ainsi que

que la partie inférieure, est supposée divisée en deux parties par un grand cercle appelé *méridien.* Le méridien d'un lieu, est un cercle qui passe par les pôles du monde, par le zénith de ce même lieu, et par le centre du soleil, lorsqu'il est midi pour ce même lieu. Il sépare la partie supérieure de l'horizon en partie *orientale* et en partie *occidentale.* Celui que l'on voit dans les globes artificiels, est nommé *Grand méridien.*

Des quatre points cardinaux. Ces quatre points et plusieurs autres que je ne nommerai pas en ce moment, se désignent sur l'horizon. Le point où le soleil se lève, se nomme *levant*, *orient*, *est*.... Le point où il se couche (c'est - à - dire, paraît se lever et se coucher) se nomme *couchant*, *occident*, *ouest*.... Le point qui tient le milieu entre eux sur l'horizon, mais du côté où le soleil se trouve à midi, se nomme *midi*, *sud*; le point diamétralement opposé, *septentrion*, *nord.*

Ecliptique. On nomme écliptique, comme on l'a vu ci-devant, le cercle décrit par la terre dans l'espace d'une année. L'axe de la terre, qui est perpendiculaire à l'équateur, ne l'est pas relativement à l'écliptique, ce qui nécessite une inclinaison de l'écliptique à l'égard de l'équateur. Ces deux cercles forment entre eux un angle que l'on estime en général de 23° $\frac{1}{2}$, mais qui varie de quelques minutes. On voit l'écliptique tracé ordinairement sur les globes artificiels. Il est inutile en géographie.

Zones. Ce mot qui vient du grec, signifie *ceinture.* On en distingue *cinq* sur le globe.... La zone *torride*, entre les deux tropiques ;.... les deux zones *tempérées*, entre les tropiques et les cercles polaires ;..... les deux zones *glaciales*, depuis les cercles polaires jusqu'aux points des pôles.

Climats. En Géographie mathématique, on nomme climats des espaces pris sur le globe parallèlement aux

zones, mais relatifs à l'augmentation progressive des longs jours d'été, en allant de l'équateur aux pôles. Il y en a 24 de l'équateur aux cercles polaires; et à l'extrémité de chacun d'eux, le jour est plus long d'une demi-heure, qu'à la fin du climat précédent; on les nomme *climats d'heures*; ou plutôt de demi-heures. Des cercles polaires aux pôles, il y a six climats à la fin de chacun desquels le jour est plus long d'un mois qu'à la fin du climat précédent. Comme le jour est constamment de 12^{h} sous l'équateur, qu'il est en été de 24^{h} sous le cercle polaire du pôle qui a l'été, et de six mois sous ce même pôle; dès que l'on sait dans quel climat est un lieu, on sait aussi quelle est la durée de son plus long jour.

Latitude, Longitude.

Ces noms s'emploient, en astronomie et en géographie dans un sens différent, dont l'esprit cependant est le même. On le sentira aisément en songeant que, dans le ciel, le cercle le plus important pour les astronomes, c'est l'*Ecliptique*; et que, pour les géographes, c'est l'*Équateur*. Or, pour la latitude, on rapporte les objets à l'un ou à l'autre de ces cercles, selon que l'on s'occupe de géographie ou d'astronomie.

Latitude. En astronomie, c'est la distance d'un astre à l'écliptique. En géographie, c'est la distance d'un lieu à l'équateur terrestre.

Longitude. En astronomie, c'est la mesure d'un arc de l'écliptique, compris entre le point de l'équinoxe, que l'on nomme toujours le 1er. deg. d'*Aries*, et l'endroit de l'écliptique auquel l'astre répond perpendiculairement. En géographie, la longitude est la distance d'un lieu à un méridien convenu, considéré alors comme premier méridien; et l'on compte en allant vers l'ouest, ou vers l'est.

Le terme *déclinaison* est employé par les astronomes pour indiquer la distance d'un astre à l'équateur.

Le terme *ascension*, employé aussi par eux, est l'arc compris entre le point équinoxial et le point de l'équateur qui se lève avec une étoile.

Eclaircissemens sur la latitude et la longitude.

J'ai dit que la latitude d'un lieu est la distance de ce lieu à l'équateur. On peut s'assurer de la latitude d'un lieu, en mesurant l'arc du méridien compris entre le pôle et l'horizon de ce lieu du côté qui renferme moins de 90 degrés. La preuve s'en trouve aisément dans la petite démonstration suivante. Prenez un globe artificiel, et placez le pôle sous le zénith; l'équateur se trouve alors dans le plan de l'horizon. L'habitant du pôle a 90° de latitude, et le pôle est lui-même à 90 deg. de l'horizon. Mais si vous supposez que cet habitant du pôle s'est avancé de 10° vers l'équateur, il s'est alors éloigné de 10° du pôle, sans cependant être à moins de 9° de son horizon. Donc il y a, entre son zénith et le pôle, 10°, et seulement 80° entre le pôle et l'horizon du côté du nord. Mais, puisqu'il y a 10 deg. entre l'habitant et le pôle, il n'y a plus que 80 deg. entre lui et l'équateur : donc la latitude est égale à la hauteur du pôle sur l'horizon. A Paris, par exemple, la latid. est de 48° 50′ 15″. L'arc entre le pôle et l'horizon est donc de 41° 9′ 45″ formant ensemble les 90 deg. renfermés entre l'équateur et le pôle.

La longitude n'étant que la différence qui se trouve entre des méridiens convenus, il était arrêté par une ordonnance de Louis XIII, qu'à l'imitation des Anciens, on compterait les longitudes en allant d'occident en orient, en partant du méridien qui passe à l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries, et dans l'ordre des degrés marqués sur l'équateur du globe

artificiel depuis le 1er jusqu'à 360. Mais quelques nations de l'Europe, comme par exemple, les Français et les Anglais, ont jugé plus exact de compter les longitudes à partir du méridien de leurs observatoires, en les divisant en *orientales* et en *occidentales*.

On peut s'assurer de la longitude d'un lieu, c'est-à-dire du nombre de deg. dont il est éloigné à l'est ou à l'ouest du premier méridien, soit français, anglais, ou de l'île de Fer, dès que l'on sait quelle heure il est dans le lieu, lorsqu'il est midi sous ce 1er méridien. Car la révolution du globe, qui a de circonférence 360 deg. se faisant en 24h, il s'ensuit que la différence d'une heure (ou 60 minutes) emporte un éloignement de 15 deg. Si donc il n'y avait que 4 minutes d'heure, il n'y aurait qu'un degré en espace.

Et ce n'est que parce que les astronomes parviennent à connaître les différences en *temps*, qu'il leur est possible de fixer les différences en *distance*. Les moyens astronomiques sont les observations des éclipses de soleil, des satellites de Jupiter, et des positions apparentes de la lune; ce sont les méthodes les plus rigoureuses pour y réussir. On emploie aussi un moyen que l'on peut appeler *mécanique* et qui remplit le même objet. Dans le cas des observations astronomiques, elles consistent à savoir quelle heure il est dans deux villes éloignées entre elles de l'est à l'ouest; lorsque l'on y observe le même phénomène céleste, soit éclipses, soit situations de la lune (ce que l'on peut calculer d'avance pour le lieu où se trouve l'observatoire). Lorsque l'on fait le rapprochement des heures, la différence que l'on trouve entre elles donne la différence en distance: si l'un a eu éclipse à minuit, l'autre à 1h du matin, c'est que ce dernier lieu est à 15 deg. plus à l'Ouest que l'autre.

L'usage des montres marines épargne toute espèce

de calcul et d'observations. Ces montres que l'on nomme *garde-temps* sont faites de manière à continuer d'indiquer l'heure qu'il doit être au lieu d'où l'on est parti. Or si cette montre indique midi quand il n'est que onze heures sur le vaisseau, c'est que l'on est à 15 deg. de long. occidentale ; il en est de même pour tout autre lieu. Ceci en est encore plus développé dans ma Cosmographie.

Épithètes composées du mot grec skia, *ombre.* Les peuples qui ont le soleil au zénith, sont quelquefois désignés par le nom d'*asciens*, sans ombre: les *amphisciens* ont l'ombre alternativement de deux côtés opposés... Les *héterosciens* ont toujours l'ombre de côtés opposés.. Les *perisciens* dont l'ombre tourne autour d'eux.

Du mot grec oikos, *demeure.* Les *periæciens* ont même latitude et même climat du même côté de l'équateur.... Les *antæciens* ont, en même temps, les mêmes heures, mais dans les saisons opposées.

Les *antipodes.* On appelle ainsi ceux qui sont entre eux diamétralement opposés sous le globe. Paris a ses antipodes près la Nouvelle Zélande.

Sphères et globes, cartes. Pour l'enseignement de la Géographie, on a imaginé, depuis long-temps, de construire, en carton, des machines, si l'on peut se servir de ce mot, qui rendissent sensibles à la vue les cercles que l'on suppose décrits dans le ciel par les astres, et représentassent en quelque sorte l'univers ; on les nomme *sphères* d'un mot grec qui signifie *rondeur.*

Sphère de Ptolémée. Tant que l'on crut que la terre était au centre des mouvemens célestes, la sphère en effet offrait à la vue, la terre au centre, et les autres cercles ainsi que le soleil et la lune tournant alentour. Telle avait été l'opinion de Ptolémée, astronome

d'Alexandrie, vivant dans le 2me siècle de l'ère vulgaire : on la nomme *sphère de Ptolémée.* On y distingue 1.° *Des points* : les principaux sont le *centre* de la sphère qui est aussi celui de la terre, les 2 pôles de l'axe de la terre, appelés aussi pôles de l'équateur ; les *pôles de l'horizon.* Remarquez qu'en général on nomme *pôles* les extremités de toute ligne qui traverse perpendiculairement le centre d'un cercle.... 2.° *Des lignes.* Les principales sont *l'axe* de la terre, *l'axe* de l'horizon.

Les pôles de l'équateur sont nommés l'un pôle *septentrional*, et aussi pôle *arctique* ; l'autre pôle *méridional* et aussi pôle *antarctique.* Les pôles de l'horizon sont nommés, *zénith*, c'est toujours celui qui est au-dessus du lieu dont on parle, et *nadir*, celui qui est opposé au zénith.

Les principaux cercles peuvent être rangés en deux classes. 1.° Ceux qui servent à démontrer le mouvement *diurne* ou journalier du soleil et de tout le ciel. Ce sont *l'Horizon* et le *Méridien.* Dans la sphère de Ptolémée, ils renferment entre eux les autres cercles. Je n'en expliquerai pas ici l'usage ; on l'apprendra dans les leçons. Les autres cercles ont rapport au mouvement annuel. Ce sont l'*Equateur*, l'*Ecliptique* (tracés au milieu du *Zodiaque*) les deux *Tropiques*, les deux *Colures.* Il faut observer que la connaissance des détails de la sphère de Ptolémée n'est pas indispensable. Car d'une part, on peut connaître les noms et même les usages de ces cercles et n'avoir que des idées bien incomplètes sur le véritable état de l'univers ; et l'on peut aussi très-bien le connaître, sans s'être jamais servi de cette sphère de Ptolémée.

Sphère de Copernic. Le système précédent s'était enseigné dans toutes les écoles, lorsque Copernic, chanoine de Thorn, eut le mérite et le courage, (car il en faut toujours pour publier des vérités qui étou-

nent les esprits vulgaires) de publier un ouvrage dans lequel il démontra que le Soleil était au centre des mouvemens célestes. La sphère construite d'après ces principes, représente en effet la Terre et les autres planètes décrivant autour du Soleil des cercles qui sont, pour la Terre, celui que l'on nomme Ecliptique, et pour les autres corps célestes, des orbites plus ou moins inclinés à l'égard de l'Ecliptique. Cette machine est presque l'unique dont on ait besoin dans l'éducation des enfans.

J'observe seulement que dans les sphères de Copernic ordinaires, l'intérieur est embarrassé de cercles inutiles, et que celles faites par Loysel n'ont que de légers supports pour soutenir les planètes. Il y a ajouté un mérite de plus, c'est un Zodiaque coupé en deux dans sa largeur, très-propre à faire sentir l'effet de la précession des Equinoxes.

§. 2. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Idée générale de cette partie de la Géographie.

La Géographie physique s'occupe de la surface du globe, dont elle considère : 1.° la *configuration*;.... 2.° les *productions*;.... 3.° les *Etres* qui y vivent, soit hommes, soit animaux.

1. *Configuration.* La surface du globe, est composée de terres habitées ou habitables, et d'eaux.

Les très-grandes étendues de terres sont nommées *Continens*; les moins grandes parties sont appelées *Isles*: les unes et les autres sont entourées de mers.

On estime la surface du globe terrestre de plus de 25 millions de lieues quarrées; les terres n'en occupent pas 8 millions; ainsi les eaux couvrent plus des deux tiers de cette surface.

Les *Continens* sont les grandes portions de la terre, dont toutes les parties communiquent entre elles: il y a deux grands Continens, et un de moindre étendue, ce sont l'*ancien* Continent, le *nouveau* Continent, la *Nouvelle* Hollande.

L'ancien Continent, c'est-à-dire, le plus anciennement connu, est divisé en *trois* parties, l'EUROPE, l'ASIE et l'AFRIQUE, qui communiquent entre elles.

Le nouveau Continent, connu seulement depuis l'année 1492, porte le nom d'AMÉRIQUE.

Les *Mers* qui environnent les continens, sont divisées en Mers *extérieures* et en Mers *intérieures*.... Les premières entourent les Continens; les secondes en divisent quelques parties.

La configuration des côtes a donné naissance à quelques termes employés en Géographie; tels sont... pour la terre, *presqu'île*, *cap*, *promontoire*, *isthme*.... pour les eaux, *détroit*, *golfe*, *baie*, etc. Les *îles* sont des portions de terre environnées d'eau;.... les *lacs*, des portions d'eau environnées de terres.

Ce court exposé est susceptible de quelques explications, les voici:

2. *Définitions qui y sont relatives.*

Pour l'enseignement de la Géographie il est indispensable d'avoir un *globe*, monté sur un pied, et faisant sa révolution sur un axe, ou du moins de se servir de *cartes* géographiques. La destination de ces cartes ainsi que du globe est d'offrir à la vue la surface de la terre. C'est dommage que l'on n'ait pas encore fait des globes *physiques*, c'est-à-dire, qui n'offrent que les formes extérieures de la surface de la terre. Il serait plus aisé de faire entendre aux élèves quelle est la distinction générale des terres et des eaux, la situation des mon-

tagnes et des fleuves, etc. Peut-être quelque ami de la science fera-t-il graver des *fuseaux* propres à rendre ces effets. Alors on aura la meilleure méthode possible d'enseigner la Géographie. En attendant on trouve, dans mon Atlas, une mappemonde qui peut suppléer, quoiqu'imparfaitement, à ce globe qui n'existe pas encore.

Continent, vaste portion de la surface de la terre environnée d'eau. On n'en connaît encore que trois.

Isle, portion de terre environnée d'eau : les îles sont les sommités des montagnes dont la base est au fond de la mer.

Presqu'île, portion de terre, qui tenant au continent par un côté, s'avance plus ou moins dans la mer, qui en forme presque une île. On l'appelle aussi *péninsule*, d'après les Latins, et *chersonèse* d'après les Grecs.

Cap, mot formé du latin *caput*, la tête, est la montagne qui se trouve assez ordinairement à l'extrémité d'une presqu'île. On a conservé le nom latin de promontoire (*promontorium*) à l'extrémité des presqu'îles, ou des parties un peu plus avancées en mer, qui ne se terminent pas par des montagnes.

Isthme, portion de terre resserrée entre deux mers et donnant la communication entre deux parties de terres plus considérables.

Mers. C'est le nom générique que l'on donne à la masse des eaux qui couvre plus des $\frac{2}{3}$ de la surface du globe terrestre. Le mot *d'Océan* que l'on emploie quelquefois, a généralement un sens plus restreint.

Golfe, portion de mer qui s'avance entre les terres. Une *baie* est ordinairement moins profonde que le golfe, mais parce que l'on n'a pas d'abord assez bien connu toute la profondeur de quelques golfes, il en est plusieurs qui ont conservé le nom de baies, tels la *Baie de Baffin*, la Baie d'*Hudson*, etc.

Détroit. C'est une portion de mer resserrée entre deux terres, et joignant ensemble deux mers plus considérables.

Lac. Grande étendue d'eau qui n'a de communication sensible avec aucune autre mer. Il y a des lacs si grands qu'on leur a donné le nom de mer.

Les *Etangs* sont, en quelque sorte, de petits lacs.

Fleuves et *Rivières.* En général on nomme fleuves, les plus considérables d'entre les rivières. On avait essayé d'introduire l'usage en géographie de qualifier de *fleuve* toute rivière qui partant d'une source éloignée, irait, sans changer de nom, après un cours d'une assez longue étendue, porter ses eaux à la mer; et de nommer *rivières* celles qui se rendent dans les fleuves. Mais l'usage ancien a prévalu. Et généralement on appelle *rivière* celles dont le nom est précédé de l'article féminin, *la*; et *fleuves*, celles dont le nom est précédé de l'article masculin *le*; à moins que ce ne soit un ruisseau. Les Latins ne désignent les riv. que par les mots *fluvius* ou *flumen.* Les Anglais employant le même article pour les deux genres, ou plutôt n'en distinguant pas où la nature n'en a pas indiqué, les Français sont souvent embarrassés, lorsqu'il faut se décider pour l'article que l'on mettra avant le nom anglais d'une rivière, *la* Tamise, *le* ou *la* Potawmak.

3. *Utilité de la connaissance, de la situation et de la hauteur des montagnes.*

Les parties les plus élevées, dans chaque continent, se nomment *plateaux :* ils sont, en quelque sorte, des troncs dont les chaînes de montagnes sont les branches.

Le moins étendu de ces plateaux est en Europe; il forme le massif des *Alpes*; le grand plateau d'Asie porte le nom de *Plateau*, ou *montagnes du Thibet*; le plateau d'Afrique se nomme mont *Lupata;* le grand

plateau d'Amérique est dans la partie méridionale, et se nomme *Mato-Grosso*.

La surface des continens est ainsi partagée en parties *élevées* ou montagneuses, liées entre elles par une continuité sensible; et en parties plus *basses*, où coulent les fleuves, les rivières, etc. et que, par cette raison, on nomme *bassins*.

Les bassins *généraux* sont ceux qui renferment les eaux d'une grande étendue de mer, et de toutes les rivières qui s'y rendent: c'est des mers qu'ils reçoivent leurs noms. Ils sont entourés de hautes montagnes.

On nomme bassins *particuliers*, ceux qui ne renferment qu'un grand fleuve, ou quelquefois même qu'une rivière, et toutes les eaux qui s'y rendent: ils prennent leur nom de ce fleuve ou de cette rivière, et sont entourés de chaînes de montagnes plus ou moins considérables.

L'étude des grandes chaînes de montagnes, est donc une étude nécessaire; elle devient même indispensable par les considérations suivantes:

1.° Leur direction et leur situation influent considérablement sur les saisons des pays où elles se trouvent.

2.° C'est dans les plus hautes montagnes que sont déposées les sources des plus grands fleuves.

3.° On y éprouve un froid plus vif que dans les plaines; par cela même et à proportion qu'elles sont plus élevées.

4.° Il y a des points d'élévation où se trouvent les neiges, mais cette élévation n'est pas la même par-tout.

5.° Il s'est formé des amas éternels de glaces sur certaines montagnes; on les nomme *glaciers*.

6.° Les montagnes sont distinguées par les naturalistes, en montagnes *naturelles*, et en montagnes *volcaniques*.

Je reprends ces divisions.

I. *Direction des grandes chaînes de montagnes....* Il

en résulte la connaissance, 1.° de toutes les parties élevées du globe, et même de la direction des îles au travers des mers; ... 2.° de la situation des bassins et du cours des eaux; ... 3.° de la cause de l'impression subite que l'on éprouve en passant d'un grand bassin dans un bassin différent; ... 4.° de la différence de la température en différens pays, situés cependant à des latitudes égales; .... 5.° de cette différence dans un même pays, mais sur des côtes opposées. *Voyez* dans ma *Cosmographie*, page 327.

II. *Les montagnes renferment les sources des fleuves.* Il y a différentes hypothèses sur la formation des sources; mais on s'accorde généralement sur la cause qui les entretient; ce sont les neiges, les pluies, etc., entretenues par les eaux que la chaleur du soleil fait élever de la surface des mers.

III. *Le froid que l'on y éprouve.* Ce froid tient à la différente élévation des montagnes. Les chaînes de montagnes sont plus élevées dans l'Amérique méridionale qu'en Europe au-dessus du niveau de la mer; mais les montagnes particulières y sont moins élevées au-dessus du sol où se trouve leur base.

Le sol à *Quito*, au Pérou, est élevé au-dessus de la mer de. . . . . 1457 toises.
Le sol, dans les Alpes, n'est guère qu'à 250 toises.
Mais près de Quito, la cime du *Chimboraço* est à. . . . . 3380.
Dans les Alpes, le Mont-Blanc n'a que 2426t.

IV. *Cause du froid sur les montagnes.* L'opinion de M. Bouguer a été adoptée et démontrée vraie, par des expériences de M. de Saussure... Sur les hautes montagnes l'air est plus *rare*... Dans les plaines, la chaleur y pénètre des corps qui la conservent.... Le soleil peut ainsi l'augmenter successivement. Car la chaleur intérieure

du globe terrestre est d'environ 10 deg. du thermomètre de Réaumur; mais en été elle augmente à sa surface.

Expériences ingénieuses de M. de Saussure.

Cet ingénieux physicien transporta à 777 toises au-dessus du niveau de la mer, trois thermomètres... l'un enfermé dans une boîte couverte de doubles glaces...., l'autre appuyé au-dehors de la boîte..., et le 3e. en plein air...; le lendemain, il les plaça de même au bas de la montagne: il obtint de ces deux expériences:

Première expérience.

1er. Thermomètre. . . . 70 deg. au-dessus de la glace.
2e. Ther. 21
3e. Ther. 5

Deuxième expérience.

1er. Thermomètre. . . . 69
2e. Ther. 27
3e. Ther. 19

V. *Cause accidentelle de la chaleur que l'on y éprouve.* On éprouve quelquefois sur les montagnes une chaleur plus grande que celle indiquée par le thermomètre; elle est produite par la dilatation des vaisseaux du corps humain, et la rapidité des liquides que ces vaisseaux renferment, parce que ces vaisseaux sont moins comprimés par l'atmosphère.

On éprouve aussi quelques autres effets sur les montagnes, tels que l'excoriation de la peau, l'électricité naturelle, etc.

VI. *Des glaciers.* Il en existe dans les vallées profondes;... il en existe sur de hautes sommités.... Les unes et les autres s'accroissent par les neiges, se détruisent par la chaleur du soleil, l'effet des pluies, la chaleur

propre de la terre, etc.; c'est leur fonte perpétuelle qui entretient les sources des grands fleuves des Alpes.

VII. Les montagnes que l'on nomme en général de première formation, sont celles de *granit*,.... de *porphyre*, etc... Celles de deuxième formation, sont les montagnes *calcaires*, *schisteuses*, etc., composées de limon ou des dépouilles d'animaux marins..... Celles de troisième formation, sont formées de parties détachées des unes et des autres.

VIII. Les montagnes *volcaniques* sont formées de matières vomies par des volcans, élaborées par le feu, à des époques plus ou moins éloignées, comme le Vésuve, l'Etna, le mont Gibel.

4. *Direction des principales chaînes de montagnes.*

J'ai dit que dans chaque grande partie du globe il y avait de hauts massifs très-élevés, que l'on nommait *plateaux*, et j'ai ajouté que ces plateaux, ainsi que les chaînes de montagnes, qui en sont comme les branches, renferment les sources des plus grands fleuves. Je passe à quelques détails.

En Amérique. L'Amérique, comme on l'a vu, est divisée en deux parties réunies entre elles par l'isthme de Panama.

1°. Dans l'Amérique septentrionale, les montagnes, dites de l'ouest, sont le centre ou plateau de toutes celles de cette contrée. C'est de leurs flancs, et en partie sur elles, que se sont formés les lacs suivans, ayant de tour, le lac *supérieur*, 500 lieues; le lac *Michigan*, 300 lieues; le lac *Huron*, 400 lieues; le lac *Érié*, 230 lieues; et le lac *Ontario*, 180 lieues: c'est entre ces deux derniers qu'est la cascade de *Niagara*. Ces eaux s'écoulent à l'O. par le fleuve Saint-Laurent, qui forme avec elles un cours de plus de 900 lieues. Au S. coule le *Mississipi*,

500 lieues..... Les monts *Apalaches* sont un des rameaux de cette chaîne, et fournissent la *Delaware*, la *Chésapeak*, etc... La grande chaîne s'étend au N. O. et forme la *Californie*: une autre, le *Mexique* et l'Isthme de *Panama*; cette branche fournit la *rivière aux Cannes*, et *Rio-Bravo*, *Rio-de-Palma*, qui se rendent dans le golfe du Mexique.

2°. Dans l'Amérique méridionale, on trouve le plateau de *Mato-Grosso* et les hautes Cordilières. Ces dernières fournissent l'*Amazone* ou *Maragnon*, qui a plus de 1200 lieues, le plus grand fleuve du monde, il sort du lac Lauricocha; ... l'*Orénoque*, dont les eaux viennent de plus de 575 lieues;.... la *Madera*, 670 lieues.... Le *Mato-Grosso* fournit la rivière de la *Plata*, qui, en remontant à la source du *Parana*, a plus de 800 lieues, etc.

En Afrique; le mont *Lupata*, où est le lac *Maravie*, et les montagnes d'*Abyssinie*, paraissent être les parties les plus élevées. Des fleuves d'Afrique, le *Nil* est le plus connu; son cours est de plus de 900 lieues. Ensuite le *Niger*, 500 lieues.... La chaîne de montagnes qui forme la côte de Barbarie, prend à l'O. le nom de mont *Atlas*. La chaîne intérieure donne les fleuves *Sénégal*, ayant de 4 à 500 lieues;.... le *Gambie*;.... plus au S. le *Zair*; le *Couantza*, dont le cours n'est guère moins que de 450 lieues..... A l'E. sont la *Couama*, venant du lac *Maravie*;.... le *Quilmanci*, etc.

En Asie; le plateau du Thibet en est la partie la plus élevée: il en sort plusieurs branches; une, entre autres, avec ce même plateau, divise l'Asie en partie septentrionale et méridionale : dans la partie occidentale elle porte le nom de *Taurus*. On peut y distinguer trois points principaux;.... 1°. la grande chaîne du Taurus, du côté d'Erzerum et de l'Arménie; elle fournit l'*Euphrate*, 500 lieues;.... le *Tigre* qui s'y joint; le *Kour* et l'*Aras*

qui se jettent dans la mer Caspienne;.... 2°. les monts *Imaüs* et les montagnes du *Tibet*, dont le centre est du côté de la grande *Bukharie*; elles fournissent au S. l'*Indus*, 400 lieues; le *Gange*, 500 lieues;... au N. le *Gihon* et le *Sirr* qui se jettent dans le lac d'Aral.... au N. de la mer Caspienne sont les monts *Ourals* qui divisent, en quelque sorte, l'Asie de l'Europe: de cette chaîne sortent l'*Oural*, appelé aussi *Jaïk*, qui se rend dans la Mer Caspienne, et le *Kama* qui coule à l'O.... Une autre chaîne s'étend au S. jusqu'au cap Comorin, et forme, dans la presqu'île en-deçà du Gange, les montagnes que l'on appelle *Gates*. C'est de cette chaîne que sortent le *Tapti*, à l'O. à l'E. la *Kichna*, le *Nerbeda*, le *Colram*, et généralement tous les fleuves des côtes de Coromandel et de Malabar. Les monts *Altaïks*, dans le N. de l'Asie, sont contigus aux montagnes *Sayanes*, *Boghedo*, au N. desquelles est le lac *Baïkal*. Les principaux fleuves qui en sortent, sont au S. l'*Aracan*, le *Menankion*, 500 lieues; le *Pégon*, etc. A l'E. le *Kiang*, 500 lieues;.... le *Hoang*, 850 lieues; ces deux fleuves sont en Chine: plus au N. l'*Amour* ou *Sangahalien*, 775, avec le *Kerlon*.... Au N. la *Lena*, 800 lieues; le *Iéniséi*, 800 lieues; et l'*Ob*, 800 lieues; ces fleuves se jettent au N. dans la Mer Glaciale.

En Europe; c'est la partie de la terre où les fleuves ont un cours moins étendu; les Alpes en sont le principal plateau; elles se joignent, par des chaînes moins hautes, au mont *Krapak* ou *Carpath*, au N. de la Hongrie, puis jusqu'aux monts *Valdaï*, près de Moscow.... Il sort de ces derniers le *Wolga*, 650 lieues, lequel se rend, à l'E. dans la Mer Caspienne;.... le *Don* ou *Tanaïs*, 400 lieues, dans la mer d'*Asof*.... Au N. la *Dwina* qui se jette dans la Mer Blanche;.... une autre *Dwina* qui se jette dans la Mer Baltique..... Au S. le

Dnieper

Dniéper, le *Bog*, le *Niester*, le *Pruth*, qui se rendent dans la mer Noire, appelée par les Turcs *Kara-Dégniz*.

La chaîne, qui s'avance en Allemagne, renferme les sources de la *Vistule*, de l'*Oder*, de l'*Elbe*, du *Veser*;.... au S. la *Drave*, la *Save*.... Une branche qui s'en détache, passe par la Thrace, la Macédoine et la Thessalie, où se trouvent les anciens monts *Olympe*, *Pinde*, *Ossa*, *Pelion*, *OEta*. Dans la mer, elle forme les îles de l'Archipel jusqu'à *Rhodes*, puis se joint au Taurus; il y a aussi une chaîne, qui, partant des détroits des Dardanelles et de Constantinople, traverse la Natolie.

Le mont St.-Gothard, dans les Alpes, et ses rameaux fournissent à l'E. le *Danube*, ayant 450 lieues; au N. le *Rhin*; à l'O. le *Rhône*;.... le *Pô*, au S. E.

Un troisième rameau des Alpes, s'étend en France le long du Rhin, et forme les *Vosges*, d'où sortent la *Moselle*, la *Meuse*....

Un quatrième, le *Jura*, et les terres qui en sont la suite, fournissent la *Marne*, la *Seine*, la *Saône*, le *Doubs*.

Des Alpes sortent aussi.... à l'O. l'*Isère*, la *Durance*.

Les Cévennes forment à-peu-près le centre des montagnes de la France : elles renferment les sources de la *Loire*, de l'*Allier*, du *Cher*, de la *Vienne*, de la *Dordogne*, du *Tarn*, de l'*Ardèche*, etc.

Les Pyrénées, qui séparent la France de l'Espagne, donnent au N. la *Garonne*, l'*Arriège*, l'*Adour*, l'*Aude*, etc.

Dans la presqu'île, que nous nommons Espagne, la chaîne de montagnes, qui n'est que le prolongement des Pyrénées, donne naissance à l'*Ebre*, qui vient à l'E.; au *Minio*, qui coule au S..., Une autre chaîne

allant du N. au S., donne le *Douro*, et le *Tage*, à l'O..., le *Guadalaviar*, à l'E...., forme ensuite la *Sierra Morena*, et produit la *Guadiana*, le *Guadalquivir*, etc.

Ces grandes chaînes donnent naissance à de grandes vallées où coulent les fleuves et les rivières. Dans les hautes montagnes les vallées sont étroites et rapides ; à mesure que les montagnes s'abaissent, les vallées s'élargissent, et ces plaines sont beaucoup plus étendues que les parties montagneuses.

Quoique l'intérieur de l'Afrique soit mal connu, on peut assurer que les plaines n'en occupent que les $\frac{9}{10}$. Telles sont l'Égypte et la Barbarie; toute la Billedulgérie, le Zara, la Nigritie, et toute l'étendue à l'O. et à l'E. de la chaîne du Lupata jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

L'Asie présente des plaines non moins vastes, et les fleuves qui y coulent vers tous les points de l'horizon, y parcourent presque tous des bassins d'une très-grande étendue. Telles sont les plaines de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Perse, dans l'Indostan, et dans la partie orientale d'une partie de la presqu'île en-deçà du Gange; depuis le Thibet jusqu'à la mer de la Chine;.... au N. depuis la Corée et l'Amour jusqu'aux monts Ourals; .... enfin, depuis l'Oural, jusqu'à la mer Baltique.

L'Amérique méridionale a, plus qu'aucune autre partie du monde, de grandes masses de montagnes, et du côté de l'O. leur pente est si rapide, que l'on n'y voit presque ni plaines ni rivières, ce sont des torrens; mais du côté de l'E. on trouve des vallées ou grands bassins très-considérables, depuis Carthagène jusqu'à la terre des Patagons.

Dans l'Amérique septentrionale, le Mexique, le nouveau Mexique, et sur-tout le pays appelé autrefois *Loui-*

siane, ont les plaines les plus vastes, en les considérant jusqu'aux Apalaches et aux montagnes Bleues. Au-delà du fleuve St.-Laurent, on connaît de vastes plaines.

L'Europe a moins de plaines relativement. Cependant la plaine qui commence à l'Oural, s'étend en quelque sorte, jusqu'aux Alpes et au Jura, par le N. des monts Krapacks; et, au S. de ces monts, on trouve des plaines considérables en Hongrie, en Valaquie, en Moldavie....; les Provinces-Unies, la Belgique, la France ont de vastes plaines.

Les *chaînes de montagnes sous-marines* sont indiquées par leurs sommités qui forment les îles; 1.° dans l'Océan des Canaries, par les Açores, au banc de Terre-Neuve; .... 2.° dans la mer des Indes, Madagascar, au cap Comorin; de plus, l'Archipel des Indes; 3.° dans la grande Mer, il y a deux grandes chaînes, l'une au S., l'autre au N. de la Ligne ou l'Équateur. La première va des îles Chiloé à la nouvelle Guinée: la seconde, de la Californie, aux Philippines.

Des Mers.

Mers. Les eaux qui couvrent plus des deux tiers de la surface du globe, portent le nom générique de *Mers*: on se sert aussi du mot *Océan*. La mer a deux propriétés qui la distinguent de toutes les eaux continentales; c'est la *salure*, et le *flux* et *reflux*. Les eaux qui n'ont pas ces propriétés, sont les *lacs*, les *fleuves*, etc.

La salure de la mer tient à une cause que les naturalistes n'ont pas encore bien apperçue: elle n'est pas la même par-tout; mais cet objet n'est pas du ressort de la Géographie. La température moyenne des eaux de la mer est d'environ 6 degrés au-dessus de zéro.

Le mouvement successif du flux et reflux a été

long-temps attribué à la pression de ce que l'on nommait le tourbillon de la lune, sur le prétendu tourbillon de la terre. Mais depuis que Newton a découvert que toutes les parties de la matière ont une tendance constante à s'attirer mutuellement; que plus les corps renferment de matière, et plus cette force a d'action; qu'enfin tous les corps célestes s'attirent réciproquement : il est démontré, par les calculs les plus rigoureux, que c'est la matière composant le corps lunaire, qui attire à soi les eaux de la mer et la soulève. Cet effet de l'attraction de la lune est traité plus en détail dans ma *Cosmographie*, pag. 179.

Atmosphère. L'atmosphère, ou cette masse de fluide qui environne le globe terrestre, s'est formée de toutes les matières, qui, sur la terre, ont pu passer à l'état de vapeurs. On peut dire qu'il est rigoureusement vrai que l'action du soleil et celle de la lune y influent par l'effet de l'attraction; mais cet effet est à peine sensible, même avec le meilleur baromètre. Il n'en est pas ainsi de l'action de la chaleur, qui le dilate considérablement.

On ne sait pas exactement quelle est la hauteur de l'atmosphère : elle doit varier par l'effet même de la chaleur, qui, en la dilatant, ajoute à son élévation. Les réfractions astronomiques donnent pour hauteur de l'atmosphère 18 à 20 lieues, ou 4 à 5 myriamètres. Mais elle doit prendre la forme d'un sphéroïde très-élevé sous l'équateur ; 1.° à cause de la force centrifuge ;.... 2.° à cause de la grande raréfaction, qu'y causent les rayons du soleil.

Quoique le poids d'une colonne de l'atmosphère varie, on trouve en général qu'elle équivaut à une colonne de 28 pouces de mercure, ou de 32 pieds d'eau.

Mais ce poids diminue à mesure que l'on s'élève

sur les montagnes. Car sur le bord de la mer le poids qu'en supporte un homme de taille ordinaire, pèse 22030 livres. Au haut d'une montagne de 1250 toises, le poids de l'atmosphère ne soulève plus qu'environ 21 pouces de mercure; ainsi l'action du mercure sur notre corps est diminuée d'un quart ou de 5508 livres 7 onces.

Il faut observer aussi, que la partie supérieure de l'atmosphère est principalement occupée par le *gaz* hydrogène, qui est le plus léger, et la partie la plus basse par le *gaz* carbonique, qui est plus pesant que l'air vital. En supposant l'atmosphère composée de 100 parties, il y en a seulement 26 centièmes d'air *vital*, et 74 centièmes d'air non respirable.

Vents. Le vent est une suite naturelle et nécessaire de la mobilité et de la dilatation des parties de l'atmosphère.... 1.° La partie de l'atmosphère, qui touche la surface du globe, doit être considérée comme faisant partie du globe, et en suit à-peu-près les mouvemens. Mais, à mesure que l'on s'éloigne de cette surface, le mouvement ne peut plus être le même, puisqu'à 20 lieues d'élévation, par exemple, les parties de l'atmosphère ont un bien plus grand cercle à décrire, et que ce cercle ne peut pas être achevé rigoureusement dans l'espace de 24^{h}.... Si cette couche d'air se meut moins vite, elle paraîtra avoir un mouvement contraire à celui de la terre.... 2.° La dilatation que cause la chaleur du soleil sur toute la zone torride, y soulève, pour ainsi dire, l'air qui se porte à une très-grande hauteur. Il retombe ensuite vers les pôles, et y remplace celui qui s'en était détaché, pour se porter vers la zone torride, dans les points où la dilatation avait eu lieu. Or, la terre, en tournant d'occident en orient, amène successivement tous les points de la zone torride, et jusqu'au 30.e degré de chaque côté de

l'équateur, à la rencontre de ce vent qui est très-régulier : on le nomme vent *alisé*. Il y a donc ainsi à la fois deux courans, l'un dans la partie supérieure, allant de l'équateur aux pôles; l'autre plus bas, venant des pôles vers l'équateur. On éprouvera sur la terre,..... 1.° le vent *alisé*, ou courant habituel d'orient en occident;... 2.° les deux courans qui partent des pôles vers l'équateur : ces vents ne se font guère sentir que sur les grandes mers, telles que l'océan Atlantique, la mer du Sud, la mer des Indes. 3.° Quoique causés de même par la dilatation de l'atmosphère, les vents changent tous les *six* mois dans la mer des Indes, depuis l'Archipel indien jusqu'aux côtes d'Afrique : on les nomme *Moussons :* ces variations se rapportent à deux grandes causes, 1.° les chaînes de montagnes qui réfléchissent les vents et en changent la direction; .. 2.° la dilatation ou la condensation plus ou moins considérable de l'air sur les terres et sur les mers, suivant l'absence ou la présence du soleil. Pénétré de ces deux principes, il est peu de vents, après un examen exact de la disposition des lieux, dont on ne parvienne à expliquer la cause. (1)

Division géographique des mers. La surface des deux tiers du globe est couverte d'eau, que l'on désigne par le nom générique de *Mer*, ou d'*Océan*. Depuis long-temps, on en avait distingué les différentes portions par des épithètes qui servaient à faire connaître à-peu-près leur situation sur le globe, telles que mer du *Sud*, mer des *Indes*, etc. Mais plusieurs de ces qualifications manquant de justesse, telle que mer du *Sud*, quoiqu'elle s'étende jusqu'au nord ; mer *Pacifique*, quoique sujette à de terribles ouragans, le C. Fleurieu, a proposé et démontré l'utilité de la nomenclature suivante,

(1) *V.* la Théorie des vents et des ondes, *in*-8°, chez *Bernard*.

1.° La mer qui sépare l'ancien continent du nouveau, en-deçà des cercles polaires, portera le nom d'OCÉAN ATLANTIQUE, divisé en océan Atlantique *septentrional*, *équinoxial* et *méridional*.

2.° La mer qui sépare l'Asie de l'Amérique se nommera GRAND OCEAN.... *boréal*, au N ;... *équatorial*, entre les tropiques ;... *austral*, au S.

3.° Les mers au-delà des cercles polaires sont l'OCÉAN GLACIAL ,... *arctique*,... *antarctique*.

La mer des Indes n'est plus qu'un grand golfe formé par les eaux réunies du grand Océan *austral*; et de l'océan Atlantique *méridional*.

I. Le bassin de l'Océan est entre l'Europe et l'Afrique à l'E. et l'Amérique à l'O., ayant la mer Glaciale au N. et la mer des Cafres au S. Dans sa partie voisine de l'Europe et de l'Afrique, il porte particulièrement le nom d'*océan Atlantique*.

En s'étendant entre les terres à l'E., il forme,... 1.° par les détroits appelés *Manche*, *Pas-de-Calais*, la mer du Nord ;... par le détroit du *Sund*, la mer Baltique, où se trouvent le golfe de Bothnie au N...., le golfe de Finlande à l'E....; 2.° par le détroit de *Gibraltar*...., la mer Méditerranée (c'est-à-dire au milieu des terres) qui renferme le golfe de Venise, le golfe de la Sidre,... de Corinthe, et forme, à l'E., le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara,.... le détroit de Constantinople, la mer Noire, le détroit de Cafa, la mer de Zabache ou d'Asow, prononcé Asof.

En s'étendant à l'O., l'Océan forme le golfe du *Mexique*, où se trouvent la baie d'*Honduras* et la baie de *Campéche*.... Plus au N., il forme le golfe de Saint-Laurent, et plus au N. encore, la baie d'*Hudson*, la baie de *Baffin*.

II. Le bassin de la mer des Indes forme,... au N. O. la *Mer-Rouge*, ... le golfe *Persique*; .... au N. le golfe de *Bengale*, ... au N. E. plusieurs golfes compris dans l'Archipel des Indes.

III. Le bassin du grand Océan, qui est d'une étendue immense, et traverse par deux grandes chaînes de montagnes, l'une au S., l'autre au N. de l'equateur, forme, à l'E., le golfe de *Panama*,... et plus au N., la mer *Vermeille*,... à l'O., baucoup de golfes, moins connus au S. de la Ligne ou l'Équateur;... au N., le golfe de *Corée* ou de *Pékily*, la mer d'*Okotsk*, etc.

IV. La mer Glaciale forme un golfe appelé *mer Blanche*, au N. de la Russie.

Nous parlerons des fleuves que reçoivent ces mers, en traitant des terres qu'ils arrosent.

Des productions du Globe et des êtres qui l'habitent.

On entend par productions du globe,... 1.° Celles qui croissent à sa surface;..... 2.° Toutes celles que la terre renferme dans son sein : les premières sont les *végetaux*, les secondes les *minéraux*. L'histoire naturelle classe tous ces êtres ; la géographie indique seulement les lieux où ils se trouvent.

Les êtres animés qui existent sur le globe, sont compris sous le nom générique d'*animaux*, à la tête desquels on place l'*homme*.

On remarque, par rapport aux hommes, 1.° qu'il sont petits et laids dans les zones glaciales; ... 2.° que dans les zones tempérées, ils sont mieux proportionnés, mais que les plus blancs sont en Europe;... 3.° qu'en Afrique ils sont très-noirs, au lieu qu'à la même latitude en Asie, en Amérique, ils sont couleur de bronze; d'autres, couleur de cuivre rouge.

Digitized by Google

On fera connaître les animaux dans les lieux qu'ils habitent plus particulièrement.

§. 3. *Géographie politique.*

J'ai dit précédemment que la partie de la géographie qui nous faisait connaître les habitans de la terre réunis en sociétés, telles que les républiques, les royaumes, les empires, était celle que l'on nommait *Géographie politique.* Pour l'enseignement de cette partie on se sert aussi du globe artificiel, ou de cartes.

Notions préliminaires.

Ces cartes sont principalement la *Mappemonde* et les quatre *parties du monde*, ou bien la carte d'un État telles que les cartes de *France*, *d'Espagne*, etc.; on les nomme *cartes générales.* Les cartes qui ne représentent qu'une province, un département, sont appelées *cartes chorographiques* ou représentant une région; et celles qui ne représentent qu'une ville, ou un emplacement de peu d'étendue, sont nommées *cartes topographiques;* enfin les cartes qui ne présentent que des mers, avec seulement des côtes, sont les *cartes hydrographiques.*

Sur les cartes générales et chorographiques il faut observer, 1.° que le *Sud*, c'est-à-dire, la partie du pays représentée, qui est la plus près de l'équateur, est toujours la plus proche du bas de la carte: au contraire, la partie la plus éloignée de l'équateur est au haut de la carte, c'est le *Nord.* La partie orientale ou l'*Est*, est à la droite de celui qui regarde la carte; la partie occidentale ou l'*Ouest*, à sa gauche.

Les lignes plus ou moins courbes allant de gauche à droite, et séparées entr'elles d'un ou de plusieurs degrés, indiqués sur les marges, représentent les cercles parallèles à l'équateur, et que l'on voit sur les globes; et les lignes courbées aussi, mais se rapprochant plus

entr'elles au haut de la carte que dans le bas, répondent aux méridiens que l'on voit sur les globes, séparés entr'eux à l'équateur, et se réunissant tous aux pôles. Les premiers servent à distinguer les *latitudes*; les seconds les *longitudes*.

Ordinairement sur les cartes chorographiques on place ce que l'on appelle l'*échelle*; elle est composée d'une ou plusieurs lignes subdivisées en un certain nombre de parties appelées *lieues*, *milles*, *myriamètres*. Voici quel en est l'objet.

Le géographe, auteur de la carte, a placé les villes, villages, etc., dans des distances relatives à celles qui les séparent réellement dans la nature. Ainsi, par exemple, Saint-Denis doit être à 2 lieues de Paris, Versailles, à 4, etc. Il a donc fallu qu'il déterminât quelle longueur il donnerait sur sa carte, à la lieue, ou au mille, ou au myriamètre, etc.; et c'est cette longueur qu'il indique dans l'*échelle*, afin que celui qui en étudiant la carte veut s'assurer des distances, n'ait qu'à prendre avec un compas l'étendue dont il veut s'assurer, et, reportant le compas sur l'échelle, chercher combien cet intervalle embrasse de lieues. Rien n'est si facile, mais ne peut se pratiquer pour la mappemonde et les cartes générales des quatre parties du monde.

Définitions.

Si la Géographie s'occupe des peuples qui ne forment plus un corps politique, et qui n'aient existé qu'avant l'ère vulgaire, on la nomme Géographie *ancienne*; celle des peuples qui existent actuellement s'appelle Géographie *moderne*. Cette même distinction s'applique à la Chronologie et à l'Histoire.

La Géographie que l'on nomme du *moyen âge*, est celle qui traite particulièrement des peuples, des

villes, etc., qui sont cités dans les écrivains contemporains de la chute de l'empire Romain.

Quelques auteurs ont divisé la Géographie sous le rapport des cultes : ils ont nommé Géographie *sacrée*, celle qui traite particulièrement des pays connus par les livres saints des chrétiens; et Géographie *profane*, celle qui embrasse tous les peuples de l'antiquité. Celle qui fait connaître l'ensemble de la hiérarchie chrétienne, a été aussi nommée Géographie *ecclésiastique*. Mais ces dernières divisions n'entrent pas dans le plan de mon ouvrage. Il me semble que l'on ne peut, sous aucun rapport, rien trouver de *sacré* ni de *profane* en géographie. La meilleure est la plus exacte.

Division de la surface de la terre chez les Grecs et les Romains, et d'après les découvertes des modernes.

On a vu, dans la Géographie physique, que la surface de la terre est divisée en trois grands continens. Les anciens ne connaissaient que celui qui renferme l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique :* et même ils ignoraient quelles en étaient la juste étendue, et les bornes au Nord, à l'Est et au Sud. Ils croyaient entr'autres erreurs, que le Gange se jetait à l'Est dans la mer; et que la terre n'était pas habitable sous l'Équateur. Quant aux voyages faits, disait-on, très-anciennement autour de l'Afrique, le C. Gosselin a combattu victorieusement cette idée dans son ouvrage sur la *Géographie des Grecs.*

Voici les divisions générales reçues en Géographie, pour la partie ancienne : j'ai présenté dans ce tableau analytique la méthode reçue par les modernes; mais je préviens que ce n'est pas l'ordre que j'ai suivi dans le plan de cet ouvrage. J'ai cru devoir y céder en partie aux considérations prises de la Chronologie, comme on le verra ci-après.

DIVISIONS DE LA TERRE CHEZ LES ANCIENS.

EUROPE ANCIENNE.

l'Europe renfermait

- **Au Nord...** 1.° Isles Britanniques....Scandinavie, Sarmatie Européenne.
- **au Milieu.**
  - Gaule..... Belgique. / Celtique. / Aquitanique. / Prov. Rom. } divisées en dix-sept prov. sous l'Empire.
  - Germanie, Chersonèse cimbrique.. au N. / Rhœtie, Norique, Vindelicie, Pannonie au S. } du Danube. / Dacie, Mœsie supér. et inférieure.
- **au Midi.**
  - Hispanie. Tarraconaise. / Bœtique. / Lusitanie.
  - Italie au N. Gaule cisalpine, trans-padane et cis-padane. / M. Etrurie et Italie proprement dite. / S. Grande Grèce.
  - Illyrie, Macédoine, Dacie, Thrace.
  - Epire, Thessalie.
  - Grèce. Grèce-propre, Arcananie, Etolie, Phocide, Locride, Béotie, Attique. / Péloponèse, Achaïe, Argolide, Laconie, Messénie, Elide, Arcadie.
- **Isles....** Baléares, Corse, Sardaigne, Sicile, Corcyre, Céphallenie, Crète.

ASIE ANCIENNE.

l'Asie renfermait

- **à l'Ouest...**
  - L'Asie mineure. au N...la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie, le Pont. / à l'Ouest... la Troade, l'Etolie, l'Ionie, la Doride, appelée aussi Carie. / au Milieu....la Lydie, la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce, l'Arménie. / au Sud... la Lycie, la Pamphilie, la Pisidie, l'Isaurie, la Cilicie.
  - l'Arménie *majeure* ou Grande Arménie.
  - la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie.
  - la Syrie, la Phénicie, la Palestine, jusqu'à l'Euphrate.
- **au Sud.** l'Arabie.... Pétrée, Déserte, Heureuse. / l'Inde en deçà et au-delà du Gange, la Taprobrane, la Chersonèse d'or.
- **au Centre.**
  - *bien connues...* La Mésopotamie, la Médie, la Perse, la Bactriane, la Sogdiane.
  - *peu connues.....* La Scythie, en-deçà et au-delà du Mt. Imaüs, la Sérique, etc.

AFRIQUE ANCIENNE.

l'Afrique renfermait

- Sur la côte septentrionale, l'Egypte, la Cyrénaïque, l'Afrique propre, la Numidie, la Mauritanie.
- Dans l'intérieur, l'Ethiopie et Libye, les Garamantes, les Nasamons, les Gétules.
- A l'Ouest, Partie de la Mauritanie et les îles Fortunées, (îles Canaries.)

DIVISIONS

DES TERRES HABITABLES DU GLOBE,

D'APRÈS LES CONNAISSANCES DES MODERNES.

- Les terres habitables se divisent en Continens
  - Ancien.
    - Europe.
      - N. Isles Britanniques, Danemarck, Suède, Russie.
      - M.
        - France, Rép. Batave, Rép. Helvétique.
        - Allemagne, Bohême, Hongrie, Prusse.
      - S. Portugal, Espagne, Italie, Turquie.
    - Asie. Turquie, Arabie, Perse, Inde. Chine, Tartarie, Russie asiatique.
    - Afrique.
      - Egypte, Côte de Barbarie, Maroc.
      - Biledulgérid, Nigritie, Ethiopie.
      - Guinée, Congo, Cafrerie, pays des Hottentots.
  - Nouveau.
    - l'Amérique.
      - Septent.
        - Canada.
        - Etats-Unis.
        - Possessions
          - Françaises.
          - Espagnoles.
      - Mérid.
        - Terre-ferme.
        - Guyanne.
        - Pérou.
        - Pays des Amazones.
        - Brésil.
        - Paraguay.
        - Chily.
        - Pays des Patagons.
  - Austral... Nouvelle Hollande.

CHAPITRE SECOND.

PARTIE CHRONOLOGIQUE.

§. 1. *Notions générales.*

La Chronologie est la science qui s'occupe de la connaissance des divisions du temps. Ce mot vient de deux mots grecs, dont un signifie le *temps*, et l'autre *discours*.

La première division du temps qui s'offrit à l'intelligence des hommes, fut celle du *jour* et de la *nuit*, par la succession répétée des ténèbres et de la lumière; d'où la *nuit* et le *jour*.

Mais, ensuite on appela *jour* le temps que la terre emploie à faire sa révolution sur son axe, de manière à ramener en face du soleil les points de la terre qui s'y trouvaient le jour précédent, c'est-à-dire, d'un midi à l'autre. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit du jour *naturel* et du jour *astronomique* dans ma Cosmographie, *pag.* 80. Ceci suffit pour mon objet actuel.

Le mouvement de la lune qui, après s'être montrée à peine, arrive successivement à se montrer toute entière, et à disparaître pour se remontrer de nouveau, fit imaginer une autre division du temps, que les Grecs, d'après le mot *mènè*, la lune, appelèrent *mèn*, *mènos*, d'où nous avons fait *mois*. Ce mois lunaire était de 29 jours environ.

Il parut d'abord que, quand la lune avait fait douze fois sa révolution autour de la terre, la terre elle-même avait éprouvé toutes les saisons, et se retrouvait dans la même position, relativement au soleil. De ces douze mois lunaires, on composa donc une autre division du temps que l'on nomma *année*.

On s'apperçut ensuite que les jours remarquables, les fêtes, par exemple, après un certain nombre d'années, ne se retrouvaient pas aux mêmes saisons, d'où l'on conclut que, de l'équinoxe d'une année à l'équinoxe de l'année suivante, il s'était écoulé plus de 354 jours, donnés seulement par les douze mois lunaires.

On partagea donc le nombre de jours qui s'écoulent entre l'équinoxe du printemps d'une année et l'équinoxe du printemps de l'année qui succède, et l'on en fit douze mois plus longs que les mois lunaires, renfermant, entre eux douze 365 j. 6 h. : de ces 6 h. on fit un jour entier tous les quatre ans; c'est cette année de 366 jours que l'on nomme *année bissextile.*

§. 2. *Définitions principales.*

Jour. Le jour astronomique est celui que la terre emploie à faire sa révolution sur son axe, et par le fait il est partagé en temps *lumineux* et en temps *obscur.* Dans l'usage habituel on nomme *jour*, le premier, et *nuit*, le second; mais en chronologie on n'admet que le jour astronomique, divisé, dans l'usage civil, en 24 parties que l'on nomme *heures.* Les astronomes, commencent le jour à midi et comptent les 24 h de suite, jusqu'à midi du lendemain. L'usage en France est de commencer le jour à minuit et de le partager en deux fois 12 h. Les premières 12 h commencent à *minuit* (ou moitié de la nuit); les heures qui suivent sont dites *heures du matin*; celles qui se comptent au-delà de *midi* (ou moitié du jour), sont dites *heures de l'après-midi.* Chaque heure est divisée en 60 *minutes*, chaque minute en 60 *secondes*, et chaque seconde en 60 *tierces.*

Semaine, est une division du mois, formée de sept jours, qui se comptent ainsi : *lundi*, *mardi*, *mercredi*, *jeudi*, *vendredi*, *samedi*, *dimanche.* Cette division est

en usage chez tous les peuples chrétiens de l'Europe.

Mois. On n'a d'abord connu de mois que les 28^{j} employés par la lune à faire sa révolution : la succession de 12 de ces mois lunaires formait l'année ; mais ces 12 mois ne remplissant pas toute l'année, l'on forma des mois solaires qui comprenaient, entre eux, les jours que donne la révolution entière du soleil. Actuellement ils sont tous de 30 jours chacun. On a pendant quelque temps eu France, partagé chaque mois en 3 parties de 10 ^{j} chacune, on les nommait *décade*. Ces décades avaient été substituées aux semaines.

Année. Chez les peuples chrétiens d'Europe, l'année est le temps que la Terre, ou, comme on le dit habituellement, le Soleil emploie à faire sa révolution dans l'Ecliptique. Elle comprend en nombre rond 365^{j} et 6^{h}. Ces 6^{h} réunies, à la fin d'une 4.me année, forment l'année que l'on nomme *bissextile*, qui comprend 366 jours. Et comme la réunion de 12 mois, ayant 30$_{j}$ chacun, ne forme que 360, on ajoute actuellement après le 12me mois *cinq*, et dans les années bissextiles, *six* jours que l'on nomme *Complémentaires*, après lesquels une nouvelle année recommence. Les autres nations de l'Europe ont des mois de 31$_{j}$, de 30^{j}, et un de 28 ou 29, c'est celui de février.

Chez les peuples orientaux, chez les Mahométans sur-tout, on a retenu l'usage des mois *lunaires*; les 12 mois ne font que 354^{j} ; ce qui rend leur année lunaire plus courte de 11 ^{j} que notre année solaire.

Siècle. Cette division du temps n'est en usage, ce me semble, que chez les peuples chrétiens : c'est la réunion de 100 ans. Le 18me siècle a commencé le 1er ^{j} de l'année 1801, et finira le dernier jour de l'année 1900, ainsi de suite. Ainsi toutes les années qui se suivent, y compris la 1re. année d'un siècle jusqu'à la 1re. année du siècle suivant

siècle suivant, appartiennent au siècle qu'elles ont formé. En 1803, les années appartiennent au dix-neuvième siècle de l'ère vulgaire. (*Voyez* le mot ÈRE).

CYCLE. Le mot cycle vient du grec *kyclos*, cercle. On donne ce nom à une réunion de plusieurs années, ou de plusieurs siècles dont on fait un usage plus ou moins savant en chronologie ; les détails seraient ici superflus.

ÉPOQUE. Le mot epoque vient du grec *époché* prononcé *épokè*; il signifie *repos*, pendant une course. Ainsi la suite des siècles *avant* ou *depuis* l'ère vulgaire, peut être divisée en différentes parties que l'on nommera *époques :* on dit les grandes époques de l'histoire, pour en indiquer les siècles les plus brillans.

ERE. C'est la suite des années civiles d'un peuple, à compter d'un point historique qui donne son nom à l'ère adoptée. Ainsi les chrétiens comptent les années de l'ère chrétienne ou *vulgaire*, de la naissance de J. C. Les mahométans, de l'année où Mahomet s'enfuit de la Mecque. Voici les principales ères en usage dans l'étude de l'histoire élémentaire.

L'ÈRE VULGAIRE. C'est la plus importante à connaître, car elle sert également à l'étude de la chronologie ancienne et de la chronologie moderne. Elle est supposée commencer à la naissance de J. C. l'année de Rome 751 ou 752, sous le consulat de Caïus Julius César, et de Lucius Æmilius Paulus. C'est depuis le commencement de cette ère, qu'il s'est écoulé plus de 18 siècles; nous entrons dans le dix-neuvième.

Avant que le progrès des lumières eût démontré que la Terre a éprouvé des révolutions très-anciennes, on croyait pouvoir s'assurer du moment de sa formation en s'aidant des inductions que l'on peut tirer des ouvrages de Moyse. On en avait quatre textes également

respectés dans l'église, le texte *hébreu*, le texte *samaritain* en langue orientale, la *version* des septante en langue grecque, et la *version* latine appelée *vulgate*. Comme il en résultait des dates différentes pour les mêmes événemens, les meilleurs critiques ont adopté l'usage de faire de l'ère vulgaire un point de départ, soit pour remonter vers les faits antérieurs et qui constituent l'Hist. *ancienne*, soit pour redescendre jusqu'au moment actuel, espace qui renferme les faits présentés dans l'Histoire *moderne*.

I. Les principales ères de l'Histoire ancienne sont :

1.° Les *olympiades* qui commencent à l'an 776 avant l'ère vulgaire. On appelait *olympiade* un espace de 4 ans, parce que les jeux olympiques, ou célébrés à Olympie, ville de l'Elide, se célébraient tous les 4 ans. On disait la 1.ère, la 2.e, la 3.e et la 4.e année, de la *première*, de la *seconde*, etc. olympiade. On n'a cessé de compter par olympiades chez les Grecs qu'en l'an 440 de l'ère vulgaire, ce qui forme 304 olympiades, renfermant 1216 ans.

2.° L'*ère des Romains*, commençant à la fondation de Rome, l'an 752, ou 753 avant l'ère vulgaire. Cette petite différence d'une ou deux années vient de la différence entre les autorités que l'on adopte. Je m'en tiens à la date de 752.

Pour l'histoire orientale, il y a deux ères :

1.° Celle de *Nabonassar* qui commence à l'an 747 avant l'ère vulgaire.

2.° Celle des *Syriens* ou des *Séleucides* qui commence à l'an 31.

II. Les principales ères de l'Histoire moderne sont :

1.° L'*ère vulgaire*, sur laquelle il faut savoir ce qui suit: Denys le Petit, au VIe siècle, imagina d'en introduire une nouvelle qui convînt exclusivement aux Chrétiens. En conséquence il en voulut fixer le commencement à la

naissance de J. C., répondant selon lui à l'an de Rome 751, quatrième année de la 193e olympiade. Il se trompait, du moins autant qu'il est possible de le voir en pareille matière, mais on n'adopta l'idée de cette erreur que 900 ans depuis : alors il parut démontré que J. C. était né l'an de Rome 747, ce qui donne 4 ans et 7 jours de plus, mais on n'en a pas moins suivi la manière de compter adoptée depuis ce chronologiste.

2.° L'*ère des Mahométans* ou *Hégire*, c'est-à-dire, *fuite*. Le 1er jour de cette ère répond au vendredi 16 juillet de l'an 622 de l'ère vulgaire.

3.° *L'ère de la République Française* dont le premier jour correspond au 22 septembre de l'an 1792.

Consultez l'*Art de vérifier les dates*, 3 v. *in*-fol. et les *Tablettes chronologiques de Lenglet du Fresnoy*, *in*-8°. (1).

---

(1) Un tableau analytique, placé à la fin du volume, donnera l'ordre chronologique des époques majeures de l'histoire ancienne, et moderne, il servira de mappemonde historique, chronologique, et géographique, d'après la nature de mon plan.

PARTIE HISTORIQUE.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

De la méthode à suivre dans l'enseignement élémentaire de l'histoire.

L'HISTOIRE est le récit des faits qui appartiennent à *un* ou à *plusieurs* peuples. On peut l'étudier avec plus ou moins de détails; mais, quand même on aurait beaucoup plus de temps à donner à cette étude, il est important, pour l'étudier mieux et plus rapidement, d'en prendre d'abord méthodiquement des notions générales. Il existe deux méthodes, également bonnes, d'étudier l'histoire : l'une est de la baser en général sur la géographie, l'autre de la baser sur la chronologie. Je vais développer cette idée.

1.° Lorsqu'on veut employer la géographie comme un moyen d'apprendre l'histoire, moyen qui donne infiniment plus d'intérêt à la géographie, après en avoir donné les notions générales, on passe à la connaissance des anciens Empires, puis successivement de ceux qui leur ont succédé. On en donne la situation sur le globe, on en détaille la géographie, puis on passe aux époques principales de l'histoire de ce même peuple que l'on détaille plus ou moins, mais toujours avec une grande concision dans ce premier travail. C'est la méthode que j'ai suivie jusqu'à présent et qui est en usage dans ce Cours. Il n'en est pas moins vrai que l'on peut tirer un grand parti de la méthode suivante, et qu'elle est sur-tout très-avantageuse dans les Cours publics.

2.° La méthode qui s'appuie sur la chronologie, exige qu'on ait d'abord une connaissance plus détaillée de la géographie, soit ancienne, soit moderne, que dans la méthode précédente. Le C. Prevot d'Iray, professeur d'histoire à Paris, vient de publier un tableau pour la partie ancienne, et en prépare un pour la partie moderne, construit pour l'usage de cette méthode. Elle consiste à offrir dans la hauteur d'un grand tableau la division des siècles par des lignes *horizontales*, et celles des états entr'eux par des lignes *perpendiculaires*. Ce moyen parfaitement exécuté par M. Barbeau de Labruyère, dans sa *Mappemonde historique*, a été plus ingénieusement adapté à l'instruction de la jeunesse dans le tableau nouveau. Un des grands avantages de la marche qu'a suivie le C. Prevot d'Iray, c'est d'avoir partagé ses tableaux, 1.° en grandes époques, comprenant chacune un nombre plus ou moins grand de siècles avec une qualification propre qui les caractérise. Ainsi la première époque étant celle dans laquelle il place le déluge mentionné par Moyse avec ceux dont nous parlent les auteurs grecs, il la nomme *époque des inondations*; l'époque suivante renfermant les établissemens des colonies orientales en Grèce, se nomme *époque des émigrations*: la 3.e l'époque des olympiades et de la fondation des seconds empires, etc. Lorsque l'on a acquis, au moyen d'une explication facile, des idées nettes sur ce qui caractérise chacune de ces époques, on passe à la connaissance des attributs qui ont distingué chaque siècle, en passant successivement, des siècles compris dans la première époque, à ceux renfermés dans la seconde, puis dans la troisième, etc. On a adopté pour la chronologie de ce tableau la méthode exacte de ne fixer les dates des faits qu'en remontant de l'Ere vulgaire; chaque grand État a de plus sa colonne séparée, dont la Chronologie particulière peut se com-

parer avec celle de chacun des autres états. On établit ainsi un *synchronisme* qui rend très-présente à la mémoire l'histoire des siècles. Cette méthode est donc infiniment utile, soit qu'on l'adopte dès les commencemens de l'étude, soit que l'on y revienne pour mettre plus d'ensemble dans ce que l'on ne sait d'abord qu'en parties séparées.

Le C. *Chanterau*, professeur à l'école militaire de Fontainebleau, fait en ce moment imprimer une suite de tableaux qui renferment un rapprochement très-utile de toutes les connaissances qui entrent dans l'étude de l'histoire. Il avait précédemment publié la traduction des *Tables de Blair*, imitées de celles de *Priestley*; celles-ci étaient elles-mêmes une imitation de la belle et ingénieuse Table de M. Barbeu du Bourg intitulée *Synchronisme des tems*.

Je passe actuellement à la connaissance détaillée de chacun des grands empires de l'antiquité.

Exposé motivé du plan adopté dans ce Cours.

Les notions élémentaires de la Cosmographie, de la Géographie, de la Chronologie et de l'Histoire, une fois acquises par les élèves, il faut adopter une marche qui fasse aller de front ces trois dernières sciences : elles se prêteront un secours mutuel.

Il serait superflu de s'épuiser en conjectures sur le peuple primitif, et de promener oiseusement les étudians dans la région des chimères. Ceux qui voudront acquérir quelques idées sur les peuples qui ont précédé les nations connues de l'antiquité, liront sans doute avec un grand intérêt les *Lettres* de M. Bailly, le *Monde primitif* de Court de Gebelin, les recherches précieuses de M. Gosselin sur la *Géographie comparée des Grecs*, et les ouvrages profonds et lumineux de *d'Anville*. Je con-

seille de se borner aux lumières positives que ces deux derniers savans ont su nous transmettre sur la géographie ancienne.

Les Assyriens, les Mèdes, les Babyloniens, les Perses,
Les Phéniciens, les Hébreux,
Les Égyptiens, les Carthaginois,
Les Grecs, les Romains, les Gaulois, etc.

Tels sont les peuples qui ont joué le rôle le plus éclatant dans l'Antiquité. Tel est l'objet auquel je m'arrête dans l'Histoire *ancienne*.

C'est pour m'y conformer que j'ai cru devoir suivre l'ordre chronologique, dans l'étude des premières nations connues de l'ancien monde. Mon plan m'a paru concilier à la fois l'Histoire et la Géographie. L'*Asie* fut en effet le berceau des peuples; la population vint de l'Orient. L'*Afrique*, plus voisine, reçut bientôt les institutions sociales des nations originaires, elle devint le centre des relations commerciales des premiers peuples réunis en société; la Phénicie et l'Egypte communiquèrent à l'*Europe*, par leurs colonies en Grèce, les premiers rayons de la civilisation qui distingua depuis les belles contrées de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule.

Je commencerai donc la description du monde connu des anciens par les empires de l'*Asie*; je passerai à ceux de l'*Afrique* ensuite, et je finirai par ceux de l'*Europe*.

Dans chacune des ces trois parties de l'ancien continent, je donnerai une idée des *pays moins connus* de l'Antiquité, pour satisfaire ceux qui voudront connaître l'état exact du globe avant l'Ere vulg.

Entre le commencement de l'ère vulg. et les nations modernes, il existe cependant un espace de plusieurs siècles qui remplit l'intervalle écoulé depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la naissance

des États modernes. On le nomme le *moyen âge* qui coïncide avec *le Bas-Empire*. Il sert de pont entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Ce sont proprement les landes de l'histoire. Les Barbares inondèrent l'Europe à cette époque, le monde fut couvert des ténèbres de l'ignorance. Je traiterai succinctement ce passage stérile qui déroba aux modernes une partie des lumières et des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

La Partie *moderne* sera consacrée à l'étude des états politiques qui ont existé depuis le sixième siècle de l'ère vulgaire, et qui existent encore. Elle amenera leur histoire jusqu'en 1803, après le *traité d'Amiens* qui donna la paix continentale, l'état positif des électorats d'Allemagne, des limites fixes à la France et aux autres états modernes. (an XII.)

TROISIÈME DIVISION.

Développemens géographiques, chronologiques et historiques, particuliers à chaque peuple de l'Antiquité, plus ou moins connus en Asie, en Afrique, et en Europe.

SUBDIVISION PREMIÈRE.

ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Empires des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses.

AVANT-PROPOS.

L'EMPIRE des Assyriens est le plus étendu de ceux que nous a fait connaître l'antiquité. Quelques auteurs l'ont regardé aussi comme le plus ancien : je me range de leur avis. Quand je ne suis pas sûr d'atteindre à la vérité, je m'at-

tache à ce qui me paraît vraisemblable. Et si, comme en convient le savant Larcher, le règne de Ninus peut être mis à l'an 1817 avant l'Ère vulgaire, d'après la puissance que l'on accorde à ce prince et à Sémiramis qui lui succéda, il fallait bien que plusieurs siècles de paix et un long commerce eussent enrichi leur Empire. D'ailleurs rien de si obscur que la chronologie de l'Empire d'Assyrie; rien de plus déplacé dans un ouvrage classique que des discussions prolixes, et enfin, rien de si indifférent pour la connaissance générale de l'histoire, que quelques siècles de plus ou de moins, dans la durée des anciens Empires. L'important, c'est de présenter beaucoup d'ordre dans l'ensemble, et de donner des faits positifs et lumineux.

D'après la conviction que l'ancien Empire d'Assyrie s'étendait de la Méditerranée à l'Indus, et du Pont-Euxin au Caucase, de la mer Caspienne, etc., au golfe Persique et à la mer des Indes, j'ai fait entrer dans la partie géographique de cet empire, tous les pays que comprenait ce vaste espace, sans m'astreindre à ce qui aurait pu appartenir à des époques très-reculées.

ARTICLE I.

Géographie des pays compris dans l'étendue de ces Empires.

Je divise cet article en *deux* sections. 1.° Dans la *première* on trouvera : §. 1. l'Asie-Mineure... §. 2. Les pays qui se trouvent à l'est à peu près à même longitude... 2.° Dans la *seconde*, je donne... §. 1. Les pays entre la Méditerranée et le Tigre... §. 2. Les parties un peu connues à l'est du Tigre.

SECTION PREMIÈRE.

ASIE-MINEURE.

Par Asie-Mineure, il est d'usage d'entendre cette grande presqu'île que forme l'Asie à l'ouest et qui en est la partie la plus occidentale. Les mers qui la bornent au nord étaient nommées par les anciens *Pont-Euxin* (mer Noire), et *Propontide* (mer de Marmara). La portion de la Méditerranée qui est à l'ouest se nommait *mer Egée* (mer de l'Archipel), et la portion qui est au sud, se nommait, comme encore actuellement, mer *de Rhodes*, et plus à l'est, mer de *Chipre*.

L'Asie-Mineure renfermait un assez grand nombre de provinces que l'on peut classer ainsi :

Division générale de l'Asie Mineure.

- Au *nord*. La Troade, la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie, le Pont.
- A *l'ouest*. Les colonies *Eoliennes*, *Ioniennes*, *Doriennes*.
- Au *milieu*. La Lydie, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Petite Arménie.
- Au *sud*... La Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Pisidie, l'Isaurie, la Cilicie.

I. *Parties septentrionales.*

1. TROADE.

Je ne comprends pas sous cette dénomination les pays renfermes dans le royaume de Priam, mais seulement le petit pays qui avait reçu son nom de la ville de Troie, sa capitale. Il avait au nord le détroit que les anciens nommaient *Hellespont*, (détroit des Dardanelles), et à l'ouest une petite portion de la mer Egée. Il fut ensuite compris dans la province appelée *Dardanie*.

La principale montagne était le mont *Ida*, dont le nom pourrait indiquer que la vue s'en étendait au loin.

Les fleuves principaux *Scamandre* ou *Xanthus* (Scamandro) et le *Simoïs*, espèces de ruisseaux qui deviennent quelquefois des torrens, et que l'on retrouve encore tels qu'Homère les a indiqués, aussi bien que la disposition de tout ce local, parfaitement bien connu par l'ouvrage du C. Chevalier.

La principale ville était *Troie*, près du confluent du Scamandre et du Simoïs : elle avait été bâtie par Dardanus dont elle porta d'abord le nom : ce fut ensuite du roi Tros, qu'elle prit le nom de Troie. Ilus, son successeur, bâtit la citadelle et lui donna son nom. On désigne aussi la ville par le nom d'Ilium. Sur le lieu le plus élevé de la ville était une forteresse nommée *Pergame*. Xerxès y monta, ou du moins sur le lieu qu'elle avait occupé, pour considérer le pays d'alentour. Virgile emploie quelquefois le mot *Pergama*, pour désigner Troie. Depuis la destruction de Troie en 1270 (1) on

(1) Autant que je le pourrai, je me conformerai à la chronologie démontrée exacte par M. Larcher.

rebâtit une nouvelle Troie à 30 stades à l'O. des ruines de l'ancienne. Elle était peu considérable lorsqu'Alexandre, vainqueur à la bataille du Granique, s'y rendit pour sacrifier à Minerve. Cette bourgade, enrichie par ce prince, prit de l'accroissement et fut connue sous le nom *d'Alexandria Troas* (Eski Stamboul). On croit que César et, après lui, Auguste avoient eu le dessein d'y transporter le centre du gouvernement, et d'en faire la capitale de l'empire romain. On n'y voit plus que des ruines.

On n'a pas de détails sur l'origine, la religion et le gouvernement des Troyens. On voit que le gouvernement était monarchique. Quelques auteurs donnent pour souverains à ce pays... *Scamandre*, *Teucer*, *Dardanus* venu de Crète ou d'Italie... *Ericthton*, *Tros*, *Ilus*, *Laomédon*, *Priam*, en 1330, sous lequel la ville fut prise.

2. MYSIE.

Ce pays s'étendait entre la Troade à l'O. et la Bithynie, à l'E. Il y avait deux Mysies, l'une au N. appelée la *Petite Mysie*, l'autre au S. et s'avançant même au-delà du Caïque. Cette province perdit de son étendue lors de l'arrivée des Eoliens qui s'établirent sur la côte. Le fleuve le plus connu est le Granique (Onsvola), célèbre par le passage d'Alexandre en 332.

Villes principales : LAMPSAQUE (Lampsaki) avait été nommée *Pityusa*. On y adorait particulièrement Priape; et les mœurs des habitans étaient si corrompues qu'Alexandre avait le projet de la détruire. Le territoire était fertile en vignes.

CYZIQUE (Capidag), dans une petite île très-près des ponts qui joignaient l'île au continent. Il y avait deux ports, l'un appelé *Panorme* et l'autre *Clytas*. Cette ville était une des premières de l'Asie par la grandeur et la beauté des édifices, ainsi que pour l'excellence de son gouvernement.

PERGAME (Pergamo) au S. très-près du Caïcus, à peu de distance à l'E. de l'embouchure où était *Elee* qui lui servait de port. Pergame fut la capitale d'un petit royaume qui revint aux Romains par le testament d'Attale. Le médecin Gallien, fils de Nicon, habile architecte, était de cette ville : il mourut en 193, âgé de 72 ans.

Au N. sur l'Hellespont était la ville d'*Abydos* (Nagara, *ruines*) près de Dardanus, dans le lieu le plus resserré du détroit, où Xerxès fit faire un pont de bateaux pour le passage de ses troupes d'Asie en Europe. Abydos était en face de Sestos du S. au N. O. La Fable a dit que Léandre passait la mer à la nage pendant la nuit pour aller d'Abydos voir la belle Héro qui habitait le château de Sestos. Ces deux villes n'étoient pas précisément où sont aujourd'hui les châteaux des Dardanelles.

On croit que les Mysiens descendaient des Phrygiens. La fertilité de leurs terres les avait rendus un des peuples les plus heureux de l'Asie. On leur attribue la même Religion qu'aux Phrygiens. Ceux qui aspiraient à devenir prêtres, étaient obligés de tuer un cheval et d'en manger la chair.

On ne connaît aucun détail de leur gouvernement ; on sait seulement qu'il était monarchique.

Les Mysiens avaient été dans les commencemens un peuple belliqueux ; ils devinrent ensuite si lâches, que les Grecs regardaient comme l'injure la plus atroce, cette expression : *C'est le dernier des Mysiens.* La souplesse de leur caractère, secondant merveilleusement la bassesse de leur ame, ils faisaient métier de pleurer et de se déchirer le visage aux funérailles des Grecs, qui payaient leurs feintes douleurs.

Olympe est le premier de leurs rois connus. Il vivait vers le temps de Dardanus. Leur histoire est ignorée.

Rois (*sans date*).

Olympe.	Telephe.
Teuthras.	Artius.

Mais la ville de Pergame ayant été dans la suite la capitale d'un royaume qui porte son nom; on y trouve les rois suivans, à des époques très-postérieures.

282. Philæterus, *prince.*	241. Attale, 1er. *roi.*
263. Eumenès I.	197. Eumenès II.
159. Eumenès III.	138. Attale, *Philométor.*
158. Attale, *Philadelphe.*	133. Aristonique, *usurpateur.*

3. BITHYNIE.

Ce pays avait au N. le Pont-Euxin; à l'E. le fleuve Parthénius qui le sépare de la Paphlagonie; au S. et au S. O. le mont Olympe et le *Rhyndacus* qui le sépare de la Mysie; à l'O. le Bosphore de Thrace et la Propontide.

Montagnes. Le mont Olympe (Keskintag) qui formait une chaîne assez longue et que l'on désignait par le nom de *Mysien* pour le distinguer de l'Olympe de la Thessalie. Cette montagne donnait le nom d'*Olympène* à un petit pays situé au S. du golfe *Cianus.*

Fleuves. Le *Rhyndacus* (Edrenos-Soui) et le *Sangarius* (Sakaria): l'un et l'autre se rendaient dans la mer Noire.

Villes. CHALCÉDOINE (Kad-Keni) à l'entrée du Bosphore de Thrace du côté de la Propontide, presqu'en face de Bysance (1) dont la fondation est postérieure de 17 ans. Hérodote rapporte que Mégabyse, général perse, traita d'aveugles les fondateurs de cette ville, parce qu'ils n'avaient pas préféré la position de Bysance. Le C. Larcher justifie ces fondateurs. Le climat de Bysance

(1) En face de Bysance était la très-petite ville de Chrysopolis où est actuellement Scutari.

est plus froid et les environs moins agréables : les avantages de cette ville à laquelle a succédé Constantinople sont dans son port; or l'usage seul peut le faire connaître. On y tint le 4.me concile en 451 de l'ère vulg.

NICOMÉDIE (Is-nikmid) qui devint la capitale d'un petit Etat.

PAUSA (Boursa), près le mont Olympe devint aussi une capitale.

NICÉE (Is-Nik) au S. E. du lac *Ascanius*, et au N. E. du mont Olympe. Elle est célèbre par le Ier. concile qui s'y tint en 325 de l'ère vulgaire, et par la naissance d'Hipparque, le plus habile des astronomes grecs, mort l'an 125 avant l'ère vulgaire.

Assez loin dans la partie N. E. était la ville d'HÉRACLÉE, pontique ou maritime, (Erekli) ville grecque devenue puissante par son commerce. Les gens du pays prétendaient qu'une grotte, peu éloignée de leur ville, était l'issue par laquelle Hercule avait amené Cerbère sur la pointe de terre appelée *Acherusia*.

BITHYNIUM, appelée ensuite *Claudiopolis* (Bastan), devint, sous le Bas-Empire, capitale d'une petite province appelée *Honorias*.

C'était à LIBYSSA (Gébisé) qui, de Chalcédoine court S. E. que se voyait le tombeau d'Annibal.

Les Bithyniens étaient Thraces d'origine. A une époque très-reculée une nation Thrace appelée *Bithynième* s'était emparée d'une portion de la Mysie, où ils avaient été ancêtres des Bithyniens et des Thyniens; aussi les nommait-on *Thraces asiatiques*. Selon quelques auteurs, ils eurent des rois avant l'expédition des Argonautes. Ceux dont on rapporte les noms sont :

Nicomède I, qui en 276 appela les Gaulois en Asie, où ils prirent le nom de *Galates*.

En

Digitized by Google

En 383.	Dydalsus	246.	Zélas.
...	Botiras	230.	Prusias I.
378.	Bias.	190.	Prusias II.
382.	Zypoëtes	149.	Nicomède II.
281.	Nicomède I.	92.	Nicomède III.

4. PAPHLAGONIE.

Elle était entre la Bithynie et le Pont.

Montagnes. Les monts *Olgassis* (Eskas - Daghi).

Fleuves. Le *Parthénius* (Parthéni ; Dolap en turc). Il se rendait dans le Pont-Euxin près de *Sésame* qui n'est autre que la ville d'*Amastris* (Amasreh). Cette ville avait pris son second nom d'Amastris, mère de Darius-Codoman...

Sinope (Sinub) sur la côte, au S. E. du promontoire *Carambis*, sur l'isthme d'une péninsule. Elle reçut une colonie de Milésiens. Diogène le cynique, qui mourut à Corinthe en 324, à l'âge de 90 ans, était de Sinope.

Lucien représente les Paphlagoniens comme un peuple grossier, imbécille et superstitieux. Les Hénètes ou Vénètes d'Europe, sur le golfe Adriatique, étaient originaires de la Paphlagonie.

5. PONT.

Quelques auteurs pensent que ce pays, après avoir fait partie de la Cappadoce au S., en prit l'épithète ou le nom de *Pont*, qui signifie la mer, parce que c'était une province maritime. Ce pays était d'un fort grande étendue de l'O. à l'E.

Montagnes. Ce pays est fort montagneux et possède des mines. Les principales montagnes étaient le mont *Paryadres* (Ildiz Daghi) qui le séparait au S. de la Cappadoce, et les monts *Amazones*, nommés ainsi d'après l'idée qu'une nation de femmes guerrières, désignées par ce nom, s'y était établie, aussi bien que dans les plaines de Thémiscyre...

Fleuves. L'Halys (Kizil-Ermak) ou fleuve *Salé* était très-considérable, et séparait à son embouchure le Pont d'avec la Paphlagonie. Il servait de bornes à l'Est au royaume de Crésus, lorsque l'oracle lui fit cette réponse *Si vous traversez l'Halys, vous renverserez un grand Empire.* Deux rivières, qui ensuite se réunissaient, portaient le nom d'Halys : l'une commençait en Cappadoce, près de la Cambysène, et passait à Sébaste ; et l'autre, au Sud dans le Mont Taurus, coulait dans le nord, recevait la rivière précédente entre Andrapa et Parnasus, allait se rendre dans la mer au Nord. L'*Iris* (Iékil-Ermack était aussi un fleuve considérable, et coulait de même au Nord.

Les principales villes étaient : Amasée (Amasieh) l'une de plus considérables du Pont : c'était la patrie des Strabon qui vivait sous le règne d'Auguste.

Trébisonde (Tarapezoun) qui devint sous le Bas-Empire la capitale d'un royaume grec assez considérable.

Cerasus ou Pharnasia (Kérésoun) n'occuperait pas une place ici, sans l'observation que ce fut du territoire de cette ville que les cerises furent transportées en Europe.

Les Anciens indiquaient plusieurs peuples différens dans le Pont. Chez les Macrons, à l'Est, on trouvait des mines d'argent, et de cuivre chez les Chálybes.

Le gouvernement y était monarchique et héréditaire et le peuple s'y adonnait à la navigation.

On cite Æetas comme un roi très-ancien. Les autres sont :

En 486. Artabaze.
..... Rodobate.
402. Mithridate I.
363. Ariobarzane I.
336. Mithridate II.
301. Mithridate III.
265. Ariobarzane II.

..... Mithridate IV.

..... Mithridate V.

183. Pharnace I.

157. Mithridate VI, dit *Evergete*, le premier roi de Pont qui fit alliance avec les Romains.

123. Mithridate VII, dit *Eupator* par dérision, mais surnommé le *Grand*, à cause de ses qualités guerrières et politiques. Il fut un des plus redoutables ennemis des Romains.

64. Pharnace II.

.... Darius roi de Perse.

21. Polémon I, placé sur le trône par Marc-Antoine. Ce fut d'après ce prince que la partie du Pont qui confine à la Cappadoce reçut le nom de *Pont Polémoniaque*.

Polémon II, son fils, sous le règne de Caligula, fut le dernier roi du *Pont* ; il mourut sans enfans : le pays passa entièrement aux Romains sous Néron.

PONT-EUXIN.

On nommait ainsi l'étendue de mer qui était au N. de toute la côte que nous venons de parcourir. La première expédition des Grecs, sur ces bords, fut celle des *Argonautes*, ou Nautoniers qui montaient le vaisseau Argo. Ils allaient, sous la conduite de Jason, faire une expédition en Colchide, pays situé à l'E. du Pont-Euxin.

Les mœurs de ces contrées étaient celles de sauvages très-barbares. Les peuples de la presqu'île, appelée *Tauride*, aujourd'hui *Crimée*, sacrifiaient les étrangers qui tombaient entre leurs mains. Les Grecs en conservaient le souvenir dans l'histoire d'Iphigénie, obligée par Thoas d'égorger son frère Oreste qu'elle ne connaissait pas.

II. *Parties occidentales.*

Je place ici les trois colonies de Grecs établis à des époques différentes sur la côte occidentale de l'Asie, ainsi que dans les Isles qui avoisinent cette côte. En les nommant dans l'ordre de leur situation géographique du N. au S., on indique aussi l'ordre chronologique de leur établissement. Ces colonies étaient celles des *Eoliens*, des *Ioniens* et des *Doriens*, appartenant à une même nation, et formant trois peuples différens d'après les noms des anciens chefs qui les avaient conduits. Quoique parlant également le grec, ils avaient dans la même langue chacun un dialecte différent. La langue, les arts et les mœurs des Ioniens furent les plus estimés. Chez les Doriens, tout resta plus simple et plus sévère. Les Eoliens se distinguèrent moins; ils avaient plus de rapport avec les Ioniens.

Ces trois peuples occupaient sur la côte une lisière d'environ 64 lieues de long sur 17 environ dans la plus grande largeur. On ne doit pas être étonné de ces espèces d'émigrations, sur-tout dans les temps anciens où des nations nouvelles succédaient à des générations détruites, quelle qu'en fût la cause. La population surabondante d'un pays cherchait à s'établir dans des pays où la population était moindre. Quelquefois aussi c'était la suite des dissentions domestiques, ou de l'ambition d'un chef qui, avec une multitude pauvre, allait chercher un meilleur sort par le droit des armes.

1. ÉOLIENS.

La première colonie Eolienne ne sortit pas de la Grèce; elle était conduite par Oreste 60 ans après la guerre de Troie, l'an 1210. Ce prince mourut en Arcadie,

son fils Penthilus lui succéda. Chassé de ses Etats par les Héraclides, il continua l'émigration Eolienne, sortit du Péloponèse et s'avança jusque dans un canton de la Béotie dont s'étaient emparés des Thraces. Une flotte équipée à *Aulis*, port où s'était arrêtée la flotte d'Agamemnon, transporta les Eoliens en Asie, vers l'an 1189. Mais ce premier établissement fut assez faible. Enfin Echelatus troisième fils de Penthilus, se chargea d'une 3e. émigration vers 1174. Leurs premiers établissemens étaient sur la côte de l'Hélespont et même de la Propontide. La quatrième et dernière émigration des Eoliens fut conduite par Graïs, fils d'Echélatus, vers l'an 1174. Il s'avança jusqu'au Granique. Mais son armée s'était emparée de l'île de *Lesbos*, où il fonda la ville de ce nom vers 1154.

Il parait que les Eoliens préférèrent la côte occidentale; car c'est de ce côté qu'étaient les onze villes de la fédération, savoir : *Cyme*, *Larisse*, *Néon-Tichos*, *Temnos*, *Cilla*, *Notium*, *Ægirousa*, *Pitane*, *Ægées*, *Mryine*, *Grynia*. Le nombre avait été de douze; mais Smyrne leur fut enlevée par les Ioniens. Ils avaient de plus, quelques Places dans la chaîne du mont Ida, *Sestos*, l'île de *Tenedos*, et cinq villes dans l'île de Lesbos; et même *Ænos* en Thrace était une ville Eolienne. Hérodote dit que ce pays était meilleur que celui des Ioniens; mais quant à la température, il n'en approchait pas. Lors de la conquête du royaume de Lydie par Cyrus, vers 545, ces Eoliens firent partie des nations soumises et furent regardés dans la suite comme des sujets par les rois de Perse, et comme des rebelles toutes les fois qu'il voulurent affecter l'indépendance. Les villes principales étaient :

Cyme (Castu), appelée aussi *Phriconis* ou *Phriconitis*, était sur le bord du golfe de Cyme, au N.E. de Phocée

(ville ïonienne) et au sud d'Elæa à égale distance des fleuves Caïcus, au nord, et de l'Hermus, au sud. Dius, père d'Hésiode, avait quitté cette ville pour venir s'établir dans le bourg d'Acra, près de l'Hélicon. Les habitans avaient la réputation d'hommes vertueux. Près de Cymes, que l'on nomme à tort *Cumes*, étaient les villes d'*Egée*, de *Larisse*, de *Neon-Tichos*, de *Grynia* ou Grinium. La position des autres est moins bien connue.

2. IONIENS.

Les Ioniens avaient la prétention de descendre de Deucalion père d'Hellen par Ion son arrière-petit-fils, c'est-à-dire, fils de Xanthus qui était fils d'Hellen. Ce prince Ion avait d'abord régné sur la côte nord du Péloponèse: ayant secouru les Athéniens, ils lui déférèrent la principale autorité, et même se donnèrent le nom de partisans d'Ion, dont le sens était renfermé dans celui *d'Ioniens*. Craignant de surcharger le pays en y établissant tous ceux qui, des bords du golfe de Corinthe, l'avaient suivi dans l'Attique, il conduisit une première colonie d'Ioniens en Asie: mais cette colonie fut très-faible. Plus tard, en 1130, c'est-à-dire 60 ans après le retour des Héraclides, et 140 ans après la prise de Troie, Nélée, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, amena une seconde colonie d'Ioniens. Ils s'étendirent, dans la suite, depuis le golfe de Cyme jusqu'au S. de celui de Latmos. Avec le temps ils formèrent une association de 12 villes, et fixèrent, sur le mont Micale, un lieu d'assemblée que, par cette raison, on nommait *Panionium*: on s'y réunissait de toutes les villes pour célébrer une fête que l'on nommait *Panionies*.

Leurs douze villes étaient.... *Phocée, Smyrne, Clazo-*

mène, Erythrées, Céos, Lébédos, Colophon, Ephèse, Samos, dans une île. *Priène*, *Myus* et *Milet*.

1. Phocée (Fokia), située sur la côte sud du golfe de Cyme, était la plus septentrionale et peu loin au N. de l'embouchure de l'Hermus : la côte forme en cet endroit une presqu'île qui s'étend au N. O. Son nom lui venait de *Phoca*, veau marin, parce qu'on en pêche beaucoup dans ce golfe. Les habitans doivent être appelés *Phocéens*. Hérodote dit qu'ils furent les premiers navigateurs des Grecs qui firent des voyages de longs cours, et qu'ils firent connaître, aux nations d'Asie, la mer Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie ou l'Hispanie, et Tartessus. Ce furent des Phocéens qui, entr'autres colonies, fondèrent celle de Marseille, l'an 600. La ville de Phocée fut prise par les Perses maîtres du royaume de Lydie, en 542. Ceux des habitans qui s'échappèrent, se retirèrent aux îles Œnusses, dans le golfe de Messénie, d'où ensuite ils passèrent dans l'île de *Cyrnos* (Corse).

2. Smyrne, au fond d'un golfe de son nom, fermé au S. par la presqu'île de Clazomène. Elle fut fondée par des Smyrnéens qui habitaient un quartier d'Ephèse, appelé *Smyrne*, et qui lui donnèrent ce nom. Les Eoliens les en chassèrent ; mais ils y revinrent. Les Lydiens les en chassèrent de nouveau. Les premiers successeurs d'Alexandre exécutèrent le projet de ce prince qui voulait la rétablir. Elle était belle et riche lorsque, l'an 180 à peu-près de l'ère vulg. un tremblement de terre la renversa. Marc-Aurèle la rétablit. Elle renfermait de beaux bâtimens. Le *Mélès* coulant du S. au N. passait près des murailles au sortir d'une grotte où l'on disait qu'Homère avait composé ses poëmes, vers l'an 907.

3. Clazomène (Bourla ou Vourla), à l'O. de Smyrne

sur la côte N. de l'isthme qui joignait au continent la presqu'île de son nom. Après avoir été sur le continent, le terrain s'en étant détaché, n'avait plus formé qu'une île. Elle tirait un grand profit de ses huiles. On rapporte qu'après une guerre qui avait épuisé le trésor public, les Clazoméniens se trouvèrent devoir à leurs soldats congédiés la somme de 20 talens (108 mille livres); ne pouvant l'acquitter, ils en payèrent l'intérêt fixé à 25 pour 100: ils frappèrent ensuite des monnaies de fer, auxquelles ils assignèrent la même valeur qu'à l'argent. Les riches consentirent à les prendre pour celles qu'ils avaient entre leurs mains. La dette fut éteinte; et les revenus de l'Etat, administrés avec économie, servirent à retirer insensiblement les fausses monnaies introduites dans le commerce. Le philosophe Anaxagore était de cette ville.

4. Erythrées (Erétri et Lythry) sur la côte ouest de la presqu'île de Clazomène, était en face de Chio, et conservait le nom d'Erytrhus, fils de Rhadamante, chef d'une colonie de Crétois, de Lyciens, de Cariens et de Pamphiliens. Cnopus, fils naturel de Codrus, par ordre de Nélée, y conduisit une colonie d'Iouiens. On y admirait un temple d'Hercule avec une statue de ce dieu, faite dans le style égyptien. Cette ville avait, disait-on, donné naissance à une ancienne Sibylle.

5. Théos, au sud de l'isthme, dont Clazomène occupait le nord. Elle avait deux ports, dont un appelé *Cherreoïde* était au nord; Cette ville fut la patrie du Poëte Anacréon vers 533. et de l'historien Hécatée.

6. Lébédos (Lebeditzi) sur la même côte que Thilos; mais plus à l'est et presqu'au sud de Smyrne. Elle fut détruite par Lysimaque, roi de Macédoine, dont le régne commença en 286: ce ne fut plus qu'un lieu assez désert.

7. Colophon, (Belvédère ; en turc, Sigatsik) bâtie par Mopsus, petit-fils de Tirésias. Elle reçut une colonie d'Ioniens en 1119. C'était une des villes qui se disputaient l'honneur d'avoir été la patrie d'Homère. Il croissait sur son territoire un arbre, dont la résiue prit le nom de *colophane*. On l'a imitée avec de la térébenthine cuite, pour l'usage de plusieurs instrumens à cordes. Cette ville fut la patrie de Xenophane, philosophe et poëte, vers 535.

8. Ephèse (hagia-Soulouk) au sud-est de Colophon était peu éloignée du bord de la mer, à la gauche du Caistre, et près de son embouchure, où se trouvait très-anciennement un golfe qui avait été comblé. Cette ville avoit un temple de Diane qui fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre en 356 par Erostrate. Il fut reconstruit avec encore plus de magnificence : mais il fut dans la suite englouti par un tremblement de terre. Elle fut la patrie du mélancolique Héraclite, vers 506, et de Parrhasius célèbre peintre. On y voit encore des ruines considérables.

9. Samos était la capitale de l'île, située en face de la presqu'île que forme la chaîne du mont Mycale. L'île entière était sous la protection de Junon. Elle a de circonférence à peu près 22 lieues. Cette île est fertile en fruits, excepté la vigne. La ville, située au sud sur la côte qui court du nord-est au sud-ouest, était ornée de beaux édifices, outre l'aqueduc, le temple de Junon et le môle. etc. Les Samiens passent pour avoir été les inventeurs de la poterie de terre : on en faisait d'excellente dans l'île. Ils étaient les plus riches de la fédération ionienne. Samos a donné naissance à Créophyle qui accueillit Homère dans sa misère, et conserva ses ouvrages ; d'Aristarque l'astronome en 264 ; de Pythagore né en 608 et mort en 520.

10. PRIÉNÉ (Palatia) à quelque distance au S. d'Ephèse et peu éloignée au N. du golfe de Latmos, était au pied d'une des branches du mont Mycale. C'était la patrie de Bias, l'un des sept sages de la Grèce, vers l'an 565. C'était au N. E. qu'était le lieu sacré appelé *Panionium* entre le mont Mycale, au S. et la mer au Nord.

11. MYOS ou MYUS, en français Myonte, au S. E. de Priéné, était à la gauche du Méandre, près de l'embouchure dans le golfe de Latmos.

12. MILET (Palatsa) la première des villes ioniennes, et la plus ancienne, puisqu'elle reçut la colonie conduite par Nélée. Elle devint extrêmement riche, et envoya au dehors près de 60 colonies. Mais le luxe y fit perdre le goût des sciences et des vertus. On admirait les murs, les temples, les manufactures, les fêtes. La célèbre Aspasie, amie de Périclès, était de cette ville aussi bien que le philosophe Thalès, mort en 548.

Au S.O., près du promontoire *Posidonium* était un temple d'Apollon et de Diane, où se rendaient des oracles. On le nommait temple de *Didymes*, ou des Jumeaux. Les prêtres appelés *Branchides*, originaires grecs, livrèrent ce temple à Xerxès qui les emmena et leur accorda une ville dans la Bactriane. Alexandre, l'ayant prise, eut la cruauté de faire massacrer leurs descendans pour venger, disait-il, la trahison commise par leurs ancêtres.

3. DORIENS.

Les Doriens, que l'on a dit précédemment être une division de la nation grecque, étaient au S. Il paraît qu'ils avaient pris leur nom de Dorus, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion. Après quelques émigrations en Thessalie et

en Grèce, conduits par les princes Hérachides, ils se fixèrent dans le Peloponèse, où ils reçurent le nom de *Doriens*, ou peuples de Dorus. Une portion de ces Doriens fonda Mégare peu après la mort de Codrus, vers l'an 1131, tandis qu'une autre portion passa dans l'île de Crète, et insensiblement dans l'île de Rhodes et dans les villes d'Halicarnasse, de Cos, de Cnide.

La partie de la Carie où se trouvaient ces villes, reçut le nom de *Doride*. On la nomma ensuite *Exapole*, parce qu'ils formèrent une réunion ou association de six villes, ayant un temple commun sur le promontoire *Triopium*, à l'O. de Cnide et en face de l'île de Cos; deux de ces villes étaient, sur le continent, *Halicarnasse* et *Cnide*; dans l'île de ce nom, *Cos*; et dans l'île de Rhodes, *Ialyssos*, *Camiros* et *Linde* à l'E. Mais, dans une des fêtes que ces villes donnaient en commun au temple d'Apollon, un habitant d'Halicarnasse, vainqueur aux jeux, ayant emporté chez lui, au lieu de le consacrer au Dieu, le trépied qui était le prix de sa victoire, les autres villes exclurent la ville du vainqueur de leur association. Alors le nom d'*Exapole* qu'elle portait fut changé en celui de *Pentapole*. Mais les rois cariens n'étaient pas moins restés les maîtres du pays.

1. HALICARNASSE (Tabia et Boudron) sur le côté S. O. de la presqu'île que forme la côte, entre le golfe de Bargyrie au N. et le golfe Céramique au S. Elle était voisine de l'île de Cos. Elle avait été fondée vers l'an 1175. puis devint la capitale de la Carie, et les rois y firent leur résidence lorsqu'ils eurent quitté le séjour de Mylasa, après la conquête par Cyrus. Mausole paraît être le premier qui s'y fixa : il orna la ville de beaux monumens, et sa mort même fut l'occasion d'un monument de plus, regardé comme une des sept

merveilles ; il fut élevé à sa mémoire par sa veuve Artémise, vers 350 : ce bâtiment appelé *Mausoleum*, a donné le nom de *mausolée* à tous ceux de ce genre. Cette ville devint très-riche. Elle donna naissance à Denys l'historien, eu 484, et au poëte Callimaque, mort en 244.

2. Cnide, de l'autre côté du golfe Céramique sur le promontoire *Triopium* (cap Crio). Cette ville, célèbre par son temple de Vénus, et la statue de cette déesse ouvrage de Praxitèle, a donné naissance à l'astronome Eudoxe qui mourut en 352 âgé de 53 ans, et à l'historien Ctésias. C'était sur le promontoire Triopium qu'était le temple d'Apollon, commun à la Pentapole.

3. Cos (Stancho ou Chio). Cette ville était sur la côte sept. d'une île de même nom, située à l'O. et en face du golfe Céramique et du promontoire Triopium. Elle produisait d'excellent vin. La première ville ayant été ruinée par un tremblement de terre, et des factions ayant partagé les habitans, on rebâtit une ville nouvelle. L'ancienne prit le nom d'*Astipalæa;* le port en était magnifique. C'est dans cette île que naquit Hippocrate en 460.

4. Ialyssus, ville de l'île de Rhodes, était sur la côte N. O. Elle était peu considérable, et les habitans furent transportés à Rhodes lors de la fondation de cette ville en 408.

5. Camiros (Camir) sur la côte occidentale de la même île, portait le nom de son fondateur. Pisandre, poëte célèbre, était de cette ville. Elle fut détruite à la même époque et par la même cause qu'Ialyssus.

6. Linde était à la côte orientale, sur une montagne. Le temple de Minerve Lindienne avait été, disait-on, bâti par les Danaïdes. Cette ville fut la patrie de Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce ; de Charès qui com-

mença le fameux colosse de Rhodes, et de Lachès qui l'acheva. Ce furent des Lindiens qui fondèrent *Gela* en Sicile.

III. *Parties du milieu.*

1. LYDIE.

La Lydie, comme province, n'était pas un pays fort étendu: elle touchait à l'O. aux colonies ioniennes et à l'E. à la Phrygie. Elle avait aussi porté le nom de *Méonie.*

Montagnes. Le *Tmolus* (Bouz-Dag et Tomolitzi) au S. E. de Sardes, renfermait la source du Pactole, et donnait d'excellent vin.

Fleuves. L'*Hermus* (Sarabat et Kédous) la traversait de l'E. à l'O. Ce fleuve avait sa source dans la Phrygie Epictète, et passait à quelque distance au N. de Sardes, puis recevait le Pactole, à sa gauche, ensuite l'Hyllus, par la droite, à Magnésie du mont Sipyle, et se rendait dans le golfe de Smyrne, appelé d'abord *golfe herméen.* Le *Pactole*, qui n'est guère qu'un ruisseau, roulait des paillettes d'or..... Le *Caïstre*, (Kitchik-Meinder, ou le petit Meandre: on le nomme aussi *Kara-Sou*, eau noire). Ce fleuve commençait en Lydie, à l'E., aux monts Cilbicus, au S. E. du Tmolus; il est très-rapide, et se perd dans un golfe, après avoir passé à Ephèse... Le *Méandre* (Meinder, en turc Médré, et Kotiz). Ce fleuve, l'un des plus considérables de l'Asie mineure, fermait la Lydie, au S. Il commençait, dans la partie orientale de la Phrygie, à Celènes, et, après un cours long et sinueux, se rendait à la mer. On croit que les terres qu'il charie, ont formé des atterrissemens à son embouchure.

Les villes principales étaient du N. au S.

THYATIRE (Ak-hissar) au N. sur le petit fl. *Lycus.* C'était une colonie de Macédoniens et de Mysiens : elle avait reçu son nom de Séleucus Nicator.

MAGNÉSIE du mont Sipyle (Manissa) étoit à l'O. de

Thyatire, au confluent du Phrygius et de l'Hermus. Ce fut près de cette ville qu'Antiochus fut défait en 192, de Rome (568), par Scipion l'Africain. On croit que c'est du nom de cette ville que l'on a donné à l'aimant le nom de *pierre magnétique*, parce qu'il s'en trouve dans les environs.

Sardes (Sart), au S. E. de Magnésie, et au S. de Thyatire était la capitale du pays et le séjour des rois de Lydie, sur le Pactole. Elle était grande, riche, peuplée, et demeura l'une des premières villes de l'Asie sous les Romains et même sous les Empereurs grecs. Tamerlan la prit et la ruina. Ce n'est plus qu'un misérable village. On croit que c'est de cette ville que le nom de *Sardoine* fut donné à une pierre fine que l'on trouve dans les environs.

Philadelphie, au S. E. de Sardes, fut fondée par Attale Philadelphe, frère d'Eumènes; et le nom de la ville signifie *amitié fraternelle*. Cette ville devint célèbre par ses fêtes et ses jeux publics. Sous le Bas-Empire elle devint épiscopale.

Des auteurs ont prétendu que les Lydiens descendaient de *Lud* fils de Sem, dont il est parlé dans les livres de Moyse, sans autre autorité que la conformité des noms. Leur religion, par les extravagances et les superstitions, ressemblait à celle des autres peuples de cette partie de l'Asie. Ils adoraient Diane, Jupiter, Cibèle, etc. Cette déesse était particulièrement adorée sur le mont Sipyle, qui se trouvait au N. O. de Sardes, au confluent de *l'Hyllus* et de *l'Hermus*.

Le gouvernement y fut long-temps despotique et la couronne héréditaire. Tout changea de forme lorsque les Perses possédèrent ce pays.

Le caractère d'une nation reçoit toujours une forte empreinte de la forme de son gouvernement. Les Lydiens, assez ignorés sous leurs premiers rois, devinrent sous Crésus, et même sous quelques-uns de

ses prédécesseurs, un peuple guerrier et conquérant. Ils se livrèrent à la paresse et aux plaisirs, dès qu'ils eurent été soumis par les Perses.

Les Lydiens étaient bons cavaliers. Ils combattaient à cheval et se servaient de lances. On prétend qu'ils furent les premiers peuples chez lesquels on fabriqua de la monnaie d'or et d'argent pour le commerce. Ce sont eux aussi, dit Hérodote (liv. I.), qui inventèrent les jeux publics : et même l'origine en est assez singulière. Sous le règne d'Atys, les Lydiens, affligés d'une grande famine, étaient réduits à n'avoir, pour chaque jour, qu'une très-petite quantité de nourriture. Pour bannir le chagrin qui accompagnait cette douloureuse situation, ils imaginèrent un moyen tout à la fois gai et économique. Ce fut de passer des jours entiers occupés de spectacles et de fêtes, et de ne manger que le lendemain. La disette cependant continuait, et l'expédient du jeûne n'y suppléoit que très-imparfaitement. On prit le parti sage d'alléger la population, en envoyant au loin une colonie. Un nombre considérable de Lydiens s'embarqua sous la conduite de Tyrrhène, fils du roi, et alla chercher un autre établissement. Ils se fixèrent dit-on en Italie, au N. de l'embouchure du Tibre, et le pays prit d'eux le nom de *Tyrrhénie*, sans perdre cependant celui de *Tuscie* et d'*Étrurie* : c'est la Toscane actuelle. Il est très-certain en effet que des Orientaux vinrent de bonne heure en Italie. Quelques auteurs ont prétendu que c'était d'après le mot Lydien, que les Latins avaient nommé les jeux, *ludus*.

Le commerce des Lydiens devait être considérable, puisque ce royaume acquit un haut degré de puissance. On cite même un trait qui prouve la richesse des particuliers. Pythius, dit-on, après avoir régalé Xerxès et son armée, lors de son passage, pour aller en Grèce,

lui fit présent de 2000 talens d'argent, et de près de 4 millions de pièces d'or marquées au coin de Darius.

Les Lydiens ont eu successivement des rois de trois familles.... 1. Les *Atyades*, qui régnèrent environ quatre siècles, et dont le plus ancien est Manès. 2°. Les *Héraclides*, qui commencèrent en l'an 1223 avant l'ère vulgaire, en la personne d'Argon, finirent à Candaule, en 718.... 3.° les *Mermnades*, qui commencèrent à cette époque, en la personne de Gygès, si connu par les contes que l'on a débités sur la vertu de son anneau qui suffisait pour le rendre invisible. Etant devenu, dit-on, épris des charmes de la reine, épouse de Candaule, il assassina ce prince et lui succéda. Le dernier roi de cette famille est le fameux Crésus, dont le royaume fut détruit lors de sa défaite par Cyrus, en 548.

ROIS.

Atiades. On compte 15 rois de cette première famille: mais on n'a pu assigner les dates de leurs règnes.

Héraclides.	*Mermnades.*
1223. Argon.	718. Gygès.
..... Léon.	680. Ardyssus II.
797. Ardysus I.	631. Sadyatte.
761. Haliatte I.	619. Haliatte II.
747. Mélès.	562. Crésus, qui régna
735. Candaule.	14 ans.

2. PHRYGIE.

Ce pays occupait une très-grande étendue de l'O. à l'E. dans l'intérieur de l'Asie Mineure, la Phrygie s'étendait jusqu'à la Cappadoce, et au N. jusqu'à la Paphlagonie avant l'établissement des Galates. Ce pays est très-montagneux, et dans la suite on y connut les divisions de

de Phrygie *salutaire*, et de Phrygie *épictète* ou ajoutée.... Les fleuves principaux étaient l'*Hermus* et le *Méandre*, dont j'ai parlé. Ces deux fleuves coulent à l'ouest.

Les villes principales étaient *Apamée*, sur-nommée *Cibotos* (Aziom-Kara-Hisar), ou Aphiom Kara-Hisar, ville qui avait pris son nom d'Apamée, mère d'Antiochus *Soter* ou *Sauveur*, et femme d'Antiochus *Nicator*. Cette ville devint très-considerable par son commerce, et prit le surnom de *Cibotos*, c'est-à-dire, coffre ou magasin, de ce qu'elle était comme l'entrepôt des marchandises du commerce dans l'Asie mineure. Les Anciens s'accordent à lui donner la première place après Éphèse. Son nom moderne Aziom-Kara-Hizar, signifie château noir de l'opium, parce qu'on en recueille dans ses environs.

Il y avait de plus Syon, Synna, et Ipsus connue par une célèbre bataille entre les généraux successeurs d'Alexandre, en 311.

Les Phrygiens se piquaient de la plus haute antiquité. On sait qu'en Égypte, sous le règne de Psammitique, les Égyptiens adoptèrent cette idée.

Les *Phryges* étaient Thraces d'origine, selon Strabon, et leurs premiers établissemens, du temps de Gordius et Midas leurs rois, furent ce qui confine à la Bithynie. Et quand Virgile donne le nom de Phrygiens aux Troyens, c'est par anticipation.

Leur gouvernement étoit monarchique. Pendant quelque temps la Phrygie fut soumise à un seul roi, le pays fut ensuite divisé entre plusieurs petits souverains.

On ne sait rien de leurs lois : on n'a que des conjectures sur leurs scieuces. Cependant, à cause de l'étendue de leur commerce, on ne peut guère leur refuser des notions d'astronomie et de géographie.

Les anciens Phrygiens étaient fort superstitieux. Ils avaient d'ailleurs le caractère si bas, l'esprit si inepte, le cœur si corrompu, que leur nom était passé en proverbe pour désigner la fourberie, l'iguorance et la volupté.

On n'a pas la suite des rois de Phrygie : l'histoire de ceux qu'on connaît, est enveloppée de fables. On ne citera ici que *Gordius*. Il n'était, dit la Fable, d'abord que simple laboureur. A l'occasion de quelques troubles survenus dans la ville, qui depuis porta son nom (et fut ensuite comprise dans la Galatie), l'oracle avait ordonné de prendre pour roi celui qui le premier y entrerait un certain jour. Au même moment on aperçut Gordius monté sur une charrette : on l'alla recevoir, et il fut reconnu roi. Par reconnaissance, ayant consacré sa charrette à Jupiter, il attacha au timon un nœud fait avec tant d'art, qu'un oracle promit, disait-on, l'Empire de l'Asie à celui qui le délierait. On sait qu'Alexandre, en coupant ce nœud avec son épée, éluda l'oracle et parut l'accomplir. On trouve douze rois en Phrygie ; mais le dernier seulement, sous le nom de Midas V, a une époque connue pour le commencement de son règne, en 566, avant l'ère vulg.

3. LYCAONIE.

Elle occupait la partie S. E. de la Phrygie, était peu habitée et a été peu connue. Son nom, s'il vient du grec *lycos*, un loup, convient très-bien à un pays de montagnes. Les deux villes les plus considérables étaient LAODICÉE (Ladik), qu'on surnommait *Combusta*, et ICONIUM, devenue l'une des plus considérables des villes modernes de ce pays sous le nom de *Konieh*.

4. GALATIE.

Elle était située au S. de la partie orientale de la Bithynie et de toute la Paphlagonie, avait d'abord fait partie de la Phrygie : on verra plus bas à quelle époque, et par quelles circonstances elle en fut séparée.

Fleuves. Le *Sangarius*, qui y avait sa source et remontait par le N., puis le N. O., pour traverser la Bithynie, et se rendre à la mer.... et l'*Halys*, qui y serpentait dans la partie orientale, avant d'aller se rendre à la mer.

Entre plusieurs émigrations de Gaulois, on cite celle qui se fit sous la conduite de Brennus, l'an 390. Léonorix, et Lutarix s'étaient séparés d'avec lui dès le commencement de la campagne; ils avaient un corps de vingt mille hommes. Ils entrèrent en Thrace, se rendirent maîtres des côtes de la Propontide, et envahirent la Chersonèse. Léonorix fit alliance avec Nicomède, roi de Bithynie, qui lui fournit des vaisseaux pour le transport. Ces Gaulois, qu'on appela *Galates*, secondèrent les intentions de leur allié, en faisant la guerre à ses ennemis, mais aussi firent des conquêtes pour leur compte. Quoiqu'ils ne formassent qu'une seule nation, ils étaient cependant divisés en trois corps politiques : les *Tolistoboges*, à l'O...., les *Tectosages*, au milieu....; les *Trocmes*, vers l'E.

Il paraît que l'étendue de pays habité par chacun de ces peuples, était partagée en quatre tribus, dans chacune desquelles il y avait un tétrarque. Mais le conseil général de la nation était formé de 300 sénateurs.

Ces tétrarchies étaient d'abord héréditaires, ou du moins électives. L'ambition des Romains y apporta de grands changemens. Les tétrarchies furent d'abord réduites à trois, à deux, enfin à une; elle fut pos-

sédée par Déjotare, peu après le massacre des tétrarques de la Galilée par Mithridate. Le dernier de ces petits souverains fut *Amyntas*, élevé à ce poste éminent par Marc-Antoine, en l'an 718 de Rome.

5. CAPPADOCE.

Ce pays s'étendait à l'E. jusqu'à l'Arménie. Entre un grand nombre de montagnes, on y distinguait le mont *Argeus* (Adje-Dag). Le plus considérable de ses fleuves était l'*Halys* (Kizil-Ermak), qui y avait sa source, et la traversait de l'E. à l'O.

Les villes principales étaient: MAZACA, appelée depuis *Césarée* (Kaisarieh), patrie de l'écrivain Pausanias, vers l'an 174 de l'ère vulg. TIANE, COMANE, fondée, disait-on, par Persée, et dans laquelle on conservait une épée que l'on prétendait avoir été la sienne; et *Cabire*, dont le nom changé en celui de *Sebaste*, se trouve encore dans celui de Sivas, ville moderne assez considérable.

On ne peut former que des conjectures sur l'origine des Cappadociens.

En 337, suivant Ctésias cité par Diodore, auteur d'une histoire universelle dont il ne reste que 15 livres de 40 qu'il avait écrits, ils furent soumis de très-bonne heure à des princes étrangers. Leur pays devint ensuite une province du royaume de Lydie. Au rapport de Strabon, après la défaite de Crésus par les Perses, ils payèrent à ces derniers un tribut annuel de 1500 chevaux, de 2000 mulets, et de 5000 brebis. Cependant Cyrus leur donna un roi, et le gouvernement continua d'être monarchique, jusqu'à ce que Tibère, ayant traité avec beaucoup de mépris *Archélaüs*, ce prince en mourut de chagrin: ce fut leur

dernier roi. Le pays devint une province romaine, gouvernée par l'ordre des chevaliers.

La religion des Cappadociens ressembla, avec le temps, à celle des Perses. On ne peut s'empêcher de les regarder comme un peuple très-superstitieux, en lisant la dépense qu'ils faisaient pour leurs temples, le grand nombre de prêtres qu'ils y rassemblaient, et les revenus qu'ils affectaient à ces ministres. Le temple de Bellone, à Comane, était un des plus considérés de l'Asie. Son grand-prêtre y tenait le premier rang dans la hiérarchie cappadocienne. De temps en temps les prêtres y donnaient, en l'honneur de la déesse, des espèces de combats qui allaient quelquefois jusqu'à l'effusion du sang. On prétend même qu'il fut un temps où l'on offrait dans ce temple des victimes humaines. On parle encore de plusieurs autres temples qui approchaient beaucoup de la magnificence et de la célébrité de celui de Comane.

On voit que les Cappadociens n'étaient pas un peuple guerrier : c'est le sort de presque tous les peuples long-temps soumis. Ils sont quelquefois nommés par les auteurs, Syriens et Leuco-Syriens. L'abus de leur religion consistant presque toute en pratiques extérieures, les rendit fort indulgens sur les vices auxquels ils se livrèrent sans mesure. Aussi, du temps des Romains, étaient-ils en si mauvaise réputation, que le mot *Cappadocien*, donnait l'idée d'un homme impie et méchant. Dans des temps postérieurs on recueillit l'épigramme suivante, qui se trouve en grec dans l'ouvrage d'Anne de Comnène. *Un serpent mordit un Cappadocien; ce fut le serpent qui en mourut.* Voltaire a depuis employé ce trait épigrammatique contre un journaliste.

Pharnace, le premier de leurs rois, fut mis sur le

trône par Cyrus, qui lui donna en mariage sa sœur Atossa. Ce prince eut vingt-un successeurs, en y comprenant *Archélaüs*, que Tibère haïssait, et auquel il donna tant de chagrin, que ce prince en mourut de douleur à Rome. On n'a pas les dates des règnes de ces princes.

IV. *Parties méridionales.*

1. CARIE.

La Carie était au S. O. de l'Asie-Mineure. C'est-là que s'étaient établis les Doriens, ou du moins que s'était formée l'association dorienne. On a dit que le nom ancien de ces Cariens était celui de *Lélèges*. D'ailleurs rien ne nous apprend d'où venait ce nom, ni pourquoi ils en changèrent. Les villes proprement cariennes ne méritaient guère d'être connues. Le mont *Latmus* était, disait-on, le lieu où Endymion recevait les visites de Diane; *Milet*, aux Ioniens, *Cnide*, aux Doriens, etc., ont été indiquées précédemment.

Myndus (*Mindes*) sur la côte de la presqu'île d'Halicarnasse, était une petite ville à laquelle on avait fait de trop grandes portes, ce qui donna lieu à cette plaisanterie de Diogène le cynique : *Mindiens, fermez vos portes, de peur que la ville ne sorte.*

Mylasa, avait été la capitale et le centre d'une assemblée amphictyonique.

Au S. sur le golfe des Rhodiens, dans une situation marécageuse, était la ville de Caunus (*Kaignez*), nommée ainsi, disait-on, d'après Caunus, aimé d'un amour criminel par sa sœur Biblis. Ce fut la patrie du célèbre peintre Protogènes, en 320. L'air de cette ville était excessivement mal-sain, et les habitans l'annonçaient assez par leur démarche lente et leur teint livide. C'est à quoi Homère fait allusion lorsqu'il dit:

que les hommes y naissent semblables aux feuilles; du moins c'est ainsi que l'expliqua Stratonicus, joueur de cythare. Mais on lui reprocha que cette plaisanterie était injurieuse pour la ville. *Je n'ai garde*, répondit-il, *de traiter de malfaisant l'air d'une ville où l'on voit les morts marcher.*

La religion des Cariens tenait beaucoup de celle des Lydiens.

Après avoir eu des princes dont on connaît à peine l'existence, les Cariens avaient été soumis aux Perses, et, pendant les premiers temps, eurent successivement pour tyrans Mausole, Artémise, les Rhodiens. Ils formèrent ensuite une confédération qui s'assemblait dans le territoire de Stratonice au N. E. de Mylasa, et prenait le nom de Chrysaoréon. Strabon remarque même que, quoique la ville de Stratonice ne fût pas une ville carienne, comme l'assemblée se tenait dans son territoire, elle avait le droit d'y envoyer des députés.

On ne peut douter que cette nation, du moins après son mélange avec les Grecs, ne fût spirituelle et intelligente. On lui attribue l'invention de quelques productions des arts, les uns simplement agréables, d'autres utiles, usages qui passèrent ensuite chez tous les peuples policés et guerriers. C'étaient, 1.° Les panaches faits pour embellir le haut des casques .... ; 2.° L'art d'orner les boucliers, au moyen de la ciselure .... ; 3.° L'usage de porter ces boucliers au bras, de manière à les faire mouvoir commodément, au lieu que jusqu'alors on les portait suspendus au col. Le monument qu'une de leurs reines, la princesse Artémise, fit élever en l'honneur de son époux, est postérieur à ces temps reculés, mais il a passé pour une des sept merveilles du monde (Mém. de l'académie, des B. L. T. IX et XIV.

On compte 26 rois en Carie, depuis *Cindapsus* qui fut le premier, jusqu'à *Orondabate*. Plusieurs de ces princes ne nous sont connus que de nom. Les plus illustres furent *Mausole* et *Artémise*.

2. LYCIE.

Ce pays situé à l'E. de la Carie, n'a jamais joué un grand rôle dans l'Histoire. C'est là que se trouve le mont *Cragus*, couvert de forêts, selon Strabon. Au sommet était une ville de même nom. C'est sur cette montagne que l'on plaçait la fable de la Chimère et de Bellérophon. Pline et Scylax donnent au promontoire le nom de la montagne, le *Capo Serdeni*, ou *Sette Capi*. Dans le même canton sont les fleuves,.. *Xanthus* (Exsénide), de même nom que celui de la Troade, et le *Cyrinus* (riv. de Neira). Il y avait aussi les villes de TELMISSUS (Macri) et de XANTHUS (Exsénide), mais dont on ne sait rien d'important.

Les premiers habitans de ce pays étaient nommés *Myliens*. On dit qu'ils étaient originaires de Crète. Ils obtinrent même des Romains de conserver leur démocratie. Mais ils la perdirent sous l'empereur Claude : leur pays fit partie de la Pamphilie.

On ne sait rien de particulier sur leur religion.

Quoique la Lycie ait été gouvernée par des rois, il ne paraît pas cependant que le gouvernement y ait été purement monarchique. Le corps de l'État était formé d'une confédération de 23 villes, qui envoyaient des députés à l'assemblée générale : là se traitaient les affaires de la nation. On mettait à la tête de la nation un Lyciarque.

On remarque dans leurs usages, que les enfans n'y prenaient pas le nom du père, mais celui de la mère. Ils suivaient sa condition, portaient ses titres ; si un

esclave épousait une femme libre, les enfans étaient libres : ils étaient esclaves, si la mère n'était pas libre.

On ne connaît que trois rois de Lycie. Le plus ancien est *Jobatès*, dont la Mythologie a défiguré l'histoire en la liant à la fable de Bellérophon. Depuis que ce pays eût été soumis par Crésus, il n'est presque plus fait mention de ses rois ni de son histoire.

3. PAMPHILIE.

Ce pays occupait la continuation de la côte à l'E. Il est moins intéressant à connaître que les précédens, ainsi que les deux qui vont suivre. Les principales villes connues étaient *Termessus* (Esténaz), *Perga* (Xarahisar), et *Olbia* (Salatié), connue actuellement sous le nom de *Satalie*.

4. PISIDIE.

Ce Pays dans l'intérieur des terres occupait un rang considérable, renfermait entre autres villes, celle de *Cremna* (Kébrinaz) et de *Selga*, actuellement inconnue.

Ils formèrent aussi un petit état fédératif de 4 villes, et par cette raison appelé *Tétrapole*. Elle se soutint même sous quelques tyrans, mais fut détruite par Mongète, le dernier de tous. La Pisidie passa aux Romains.

5. L'ISAURIE.

Pays au N. E. vers les montagnes. On y trouvait *Isaure* (Béi-Shéhri).

Ces trois derniers pays n'ont jamais formé de royaumes particuliers. Ils ont été long-temps soumis aux rois de Lydie, puis aux Perses ; les habitans y sont encore durs et féroces ; ceux qui habitaient les bords de la mer exerçaient la piraterie, et ceux de l'intérieur des terres se retiraient vers les montagnes, et se livraient au brigandage. Les Romains réussirent à les réprimer seulement vers la fin de la république.

6. CILICIE.

Ce pays était d'une étendue plus considérable que les précédens; il avait au N. le mont *Taurus*, et s'étendait à l'E. jusqu'à la Syrie, avec laquelle il communiquait par un défilé qu'on nommait les *Portes Syriennes*, exprimé sur les cartes par les noms latins, *Portæ Syriæ*.

La Cilicie était divisée en Cilicie *montagneuse* et en Cilicie *champêtre*.

Dans la Cilicie montagneuse on trouvait sur le mont *Cragus* les fleuves *Selinus* (Selenti Soüi) et *Calycadnus* (Kelikdni Soüi).... et les Villes de *Séleucie* (Séletkeh), et de *Selinonte* ou *Selinus*, appelée aussi *Trajanopolis*, parce que l'empereur Trajan y mourut l'an 117 de l'ère vulgaire, au retour de la guerre contre les Parthes : le nom actuel est *Selenti*.

La Cilicie *champêtre*, qui était à l'E., avait particulièrement au N. le mont *Taurus* (Tuck-apoulon). Les fleuves étaient le *Pyramus* (Geihou).... le *Sarus* (Seilhoun) et le *Cydnus* (Saleh) qui est le plus connu. 1.° C'est dans ce fleuve qu'Alexandre s'était baigné encore tout couvert de sueur, lorsqu'il fut saisi d'un froid horrible qui lui fit perdre la connaissance et le mit presqu'au tombeau.... 2.° C'est aussi dans ce fleuve que l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, tomba et fut noyé en 1189 lorsqu'il allait avec une armée de *Croisés*, combattre en Palestine.

A l'embouchure du Cydnus était la ville de THARSE (Tarsous) qui, pendant quelque temps, eut une école de philosophie plus célèbre que celles d'Athènes et d'Alexandrie.

Plus à l'est, près des défilés appelés *Portes Syriennes* et sur les cartes *Portæ Syriæ*, était la ville d'ISSUS (Aïass),

connue par la seconde bataille gagnée en 333, sur les Perses par Alexandre.

On ne sait rien de l'origine des Ciliciens non plus que de leur religion et de leur gouvernement; et, à cet égard, c'est une chose singulière que la différence qui se trouvait alors, et qui se trouve encore actuellement, entre les habitans de la côte septentrionale de l'Asie-Mineure qui étaient policés, et ceux de la côte méridionale, qui étaient fort sauvages. On peut, ce me semble, pour les temps anciens, en attribuer la cause à la communication avec les colonies grecques, qui s'y établirent de bonne heure, et pour les temps modernes, à la force de l'habitude.

Les Ciliciens avaient une mauvaise réputation; ils étaient menteurs, cruels, et vivaient de piraterie.

Leur vie rustique et féroce les éloignait de la perfection dans tous les arts, excepté de quelques connaissances dans la marine. Un de leurs ouvrages, le plus connu, était une étoffe grossière en laine, que l'on ne désignait chez l'étranger que par le nom de *cilice :* on s'en servait sur-tout dans les temps de deuil.

Quoique les Ciliciens aient eu d'assez bonne heure des rois, ces princes sont cependant peu connus, encore n'en sait-on rien d'intéressant. Depuis Alexandre, la Cilicie fut soumise à des gouverneurs qui dépendaient des rois de Syrie: enfin les Romains s'en emparèrent.

Pays qui se trouvaient à l'E. de la Syrie et à-peu-près à la même longitude, ou plus au nord.

I. ARMÉNIE.

Ce pays, considérable par l'étendue, est sur-tout connu par ses montagnes. Il était à l'E. de la Cappadoce et con-

serve encore aujourd'hui son ancien nom. La partie occidentale appartient aux Turcs ; la partie orientale, sous le nom de *province* d'*Érivan*, est à la Perse. Le mont *Ararat* (Kismar Daghi) est la montagne la plus célèbre parmi les Arméniens qui prétendent que l'arche qui sauva Noé s'y arrêta après le déluge universel : ils montrent même des ruines qu'ils assurent en être des débris. Les Grecs ont cité l'*Abus* et le *Niphatès*. C'est là que prennent leur source, les fleuves suivans : *le Tigre* (Didgelé) dont l'ancien nom signifiait *flèche* et le nom actuel *rapide*. *L'Euphrate* (le Frat), et au N. l'*Arax* ou *Phase* (Aras). Le lac *Ardissa* est actuellement le lac de Vân.

Les villes les plus considérables étaient, AMIDA (Kara-Amid) appelée d'abord *Carcathiocerta*, puis *Constantia*. On la nomme aussi actuellement *Diarbékir*. TIGRANOCERTE (Serid), fondée par Tigrane roi d'Arménie ; ARTAXATA, fondée par le roi Artaxias. ARTEMITA (Vân) qui devait, disait-on, sa fondation à Sémiramis.

Hérodote prétend que les Arméniens étaient Phéniciens d'origine. Le sentiment le plus suivi, c'est que les Syriens et les Arméniens étaient un même peuple, qui n'étaient différens qu'autant que le seraient entre elles les tribus d'une même nation. Dans la suite, il s'y mêla beaucoup d'étrangers, qui firent des établissemens considérables dans ce pays. En adoptant l'opinion d'un savant moderne, qui a fait son étude des anciennes Langues orientales (le C. Anquetil), on reconnaîtra dans l'ancien arménien la langue appelée *Zend*, dans laquelle écrivit Zoroastre : dans la suite ils adoptèrent les caractères grecs.

Les Arméniens, selon Strabon, adoraient les mêmes divinités que les Mèdes et les Perses. Quelques-unes leur étaient particulières, *Tanaïs* ou *Anaïtis* était la principale. Elle avait plusieurs temples, un sur-tout où

elle était représentée par une statue d'or d'un très-beau travail. Il paraît qu'ils étaient fort adonnés à la superstition, puisqu'au rapport de Juvenal, ils prétendaient avoir l'art d'annoncer l'avenir par l'inspection des entrailles des chiens. Au reste, cette fourberie de prédire les événemens futurs, étant une des choses qui permettait le plus d'abuser de la faiblesse humaine, a été le partage des prêtres de l'Antiquité.

On croit que le gouvernement y était despotique.

Quelques auteurs ont prétendu que Noé avait enseigné aux Arméniens les sciences divines et humaines. Il est probable qu'ils ont eu d'autres maîtres, ou bien qu'ils les ont inventées. Lorsque l'Arménie eut passé sous la domination des Perses, elle donnait tous les ans 20000 jeunes chevaux en tribut.

Il ne paraît pas qu'au temps dont je parle ils fissent un grand commerce, quoiqu'actuellement les Arméniens soient peut-être les plus grands commerçans de la terre. Mais c'est un avantage qu'ils doivent au grand Cha-Abbas, qui tourna toute leur industrie de ce côté.

On distingue les rois de la *grande* et de la *petite* Arménie. Cette dernière était une province, formée aux dépens de la Cappadoce. Tigrane fut un des plus illustres princes d'Arménie. Il fit alliance avec Mithridate contre les Romains, envahit la Cappadoce, poussa ses conquêtes jusques vers l'Egypte: mais, défait d'abord par Lucullus, il se réconcilia avec Pompée, et mourut âgé de 85 ans.

Rois.

Artaxias.	32. Artaxias II.
.....	*Huit sans date.*
95. Tigrane I.	28. Mithridate, *Ibère.*
37. Artuade I.	Rhadamiste, *usurp.*

Et une suite moins connue.

2. COLCHIDE.

Ce pays était baigné à l'O. par le Pont-Euxin et borné à l'E. par l'Ibérie. Il commençait au N. au petit fleuve Charus, où se trouvait *Dioscurias*, et finissait au S. au fleuve Bathys, appelé aussi *Acampsis* quelques auteurs même l'étendent au S.O. jusqu'à Trébisonde. Le principal fleuve était le *Phasis* (Fasch) formé de la réunion de plusieurs rivières ayant leurs sources dans le Caucase. C'est sur le Caucase, selon la Fable, que Jupiter avait fait attacher Prométhée pour le punir d'avoir dérobé le feu du ciel: un vautour lui déchirait le foie.

Les principales villes étaient au N. DIOSCURIAS, appeleé ensuite *Sébastapolis* (Isgaour), lieu très-fréquenté par les nations étrangères qui venaient y prendre les marchandises apportées des Indes par la Perse.

Cyta, (Cotatis) sur le Glaucus, actuellement Rioni; principale ville de la Colchide et la demeure de *Médée*.

AEa, était plus près de la mer, au confluent de l'Hippus dans le Phase. Cette ville long-temps célèbre donnait son nom à toute la Colchide. C'est parce que son territoire abondait en mines d'or, d'argent et d'autres métaux que les Grecs firent de très-bonne heure une incursion de ce côté, d'abord sous la conduite de Phrixus, puis une seconde sous celle de Jason: celle-ci est connue sous le nom d'expédition des Argonautes vers 1350.

On ne peut que hasarder des conjectures sur l'origine des premiers habitans de la Colchide. Ils étaient connus dans l'histoire, lorsque, selon Hérodote, ils attirèrent chez eux une colonie d'Egyptiens. Ces colons s'étant fort multipliés, ils imprimèrent leurs principaux traits à toute la nation. Hérodote assure avoir retrouvé dans le pays le teint brun et les cheveux crépus de l'Egypte.

Digitized by Google

On retrouvait aussi de la conformité entre quelques-unes des cérémonies religieuses de ces deux peuples, également remplies de superstitions.

Le gouvernement paraît avoir été monarchique, dès l'origine.

Il ne nous reste que les noms de sept de leurs rois. ÆÉTÉS est le plus connu. Ce fut, dit-on, sous son règne que les Argonautes, sous la conduite de Jason, passèrent dans ce pays, pour s'y emparer, soit de quelques trésors, soit des avantages du commerce, ce que les poëtes ont défiguré, en disant qu'ils y avaient été conquérir une toison d'or. Dans des temps postérieurs, les Colchidois furent alternativement soumis par Mithridate et par Pompée. Sous le règne de Trajan, ils se soumirent volontairement aux Romains.

3. IBERIE.

Ce pays était à l'E. de la Colchide, et de même au pied du Caucase. Un défilé entre les montagnes y portait le nom de *Portes Caucasiennes*, qu'on appelle actuellement *Tatar-Topa :* les Latins disaient *Pylæ Caucasiæ*..... Le fleuve principal était le *Cyrus*, actuellement le Kourr, et la ville, *Zalissa*, actuellement Teflis, ou Tiflis.

Quelques auteurs ont prétendu que les Ibériens eurent une origine différente des Colchidois; on a été jusqu'à prétendre qu'ils descendaient des anciens Ibériens de l'Hespérie; mais rien de tout cela n'est prouvé.

Ces peuples, dit Strabon, étaient partagés en quatre classes..... La première était celle de la noblesse..... La seconde, les prêtres..... La troisième, les soldats et les laboureurs..... La quatrième, le commun peuple, les artisans, etc. Ils choisissaient leurs rois dans la première classe, plaçant toujours sur le trône le plus âgé des parens du prince qui venait de mourir : c'était

ordinairement celui qui avait administré la justice sous le règne précédent, quoiqu'en même temps il fut à la tête des troupes. Le peuple, retenu dans une espèce d'esclavage, était employé aux fonctions les plus viles. Les prêtres étaient en possession du sacerdoce et de l'administration de la justice; ainsi ils pouvaient passer de l'autel au trône.

Les habitans des campagnes étaient intelligens en agriculture, mais ceux qui vivaient dans les montagnes tenaient beaucoup des Scythes et des Sarmates.

On ne connaît aucun roi de ce pays avant le temps de Mithridate. C'est alors que l'on voit Artocès se déclarer contre les Romains, en faveur du roi de Pont; mais il fut défait et obligé de demander la paix. Il paraît que ce peuple continua d'être gouverné par ses propres rois, sous la dépendance des Romains. Dans l'histoire du Bas-Empire, on trouve quelques rois d'Ibérie qui embrassèrent la religion chrétienne.

4. ALBANIE.

L'Albanie était tout-à-fait à l'E. et touchait à la mer Caspienne. Un passage que laissait une des branches du Caucase près de la mer portait le nom de *Portes Albaniennes*, ou en latin, *Pylæ Albaniæ*, actuellement Derbend Capi..... La ville la plus considérable était *Cabalaca* (Kablas Var).

On prétend qu'aux premiers habitans du pays se mêlèrent quelques-uns des Thessaliens qui avaient accompagné Jason en Colchide, et qu'ils formèrent ensuite la partie la plus considérable de la nation.

L'Albanie fut pendant assez long-temps divisée en plusieurs petits gouvernemens; elle devint ensuite un état monarchique: c'est tout ce que l'on en sait.

En indiquant un assez grand nombre de rois d'Albanie, l'histoire n'a pourtant conservé les noms que de dix.

Le

Le premier dont il soit parle, fit présent à Alexandre d'un chien d'une taille et d'une force prodigieuses. On trouve Orœsès qui soutint la guerre contre Pompée; la paix même se fit à des conditions assez avantageuses pour les Albanois. Dans la suite ils devinrent tributaires des empereurs romains.

SECTION SECONDE.

PARTIES ENTRE LA MÉDITERRANÉE ET LE TIGRE.

PARTIES A L'EST DU TIGRE, UN PEU CONNUES.

Ces parties étaient
- A l'Ouest du Tigre.
  - La Syrie, la Phénicie, la Palestine.
  - La Mésopotamie.
  - La Babylonie.
- A l'Est du Tigre.
  - La Médie, la Perse, la Suziane.
  - La Carmanie, la Gédrosie.
  - La Parthie, la Margiane, la Bactriane,
  - La Sogdiane.

Parties à l'Ouest du Tigre.

1. SYRIE.

La partie de l'Asie qui avait à l'O. la Méditerranée, au N. le Taurus, à l'E. l'Euphrate, et une petite portion du grand désert, au S. la Judée, ou Palestine, était nommée *Aram* par les Orientaux, *Syrie*, par les Grecs: maintenant elle est appelée *El-Cham* par les Arabes modernes. Les montagnes principales étaient, au N. la partie du Taurus que l'on nommait mont *Amanus*. Sur le bord de la mer était le passage que l'on nommait *Portes Syriennes*. Les chaînes qui s'étendaient du N. au S. portaient les noms de *Liban* et d'*Anti-Liban*: l'espace

entre ces deux chaînes était nommé *Cœlé-Syrie*... Le principal fleuve était l'*Oronte* appelé aussi *Axius*; et très-près d'Antioche, au S. le mont *Casius*.

La Syrie, appartenant encore aux Orientaux, renfermait quatre royaumes, dont les capitales étaient *Damas*, *Zohab*, *Hamath*, *Geshur*... Sous les rois Grecs, depuis Alexandre, ce pays comprit, comme royaume, la *Comagène*, la *Séleucide*, la *Cœlé-Syrie*, la *Phénicie*, la *Judée*... Strabon y place quatre grandes nations,... les *Hébreux*, les *Idumèens*, les *Hazéens*, et les *Azotios*.

Il y eut depuis un grand nombre de subdivisions, entre lesquelles il faut distinguer la *Palmyrène*, à l'E. dans le désert, célèbre par sa capitale, appelée, dans l'Orient, *Tadmor*, et chez les Grecs, *Palmyre*.

Les principales villes étaient : ANTIOCHE (Antakié) sur le fleuve que les Orientaux nommaient *Axius*, les Grecs *Orontes*, et les modernes Arabes, *el Asi*, ou le *renversé*, parce qu'il coule dans un sens contraire à l'Euphrate. Tout près d'Antioche était un endroit charmant, arrosé d'eaux jaillissantes et couvert d'un bois de lauriers. C'est à cause de ce bois que les Grecs lui avaient donné le nom de l'arbre Daphné; et c'est à cause de la quantité de sources que les Arabes modernes l'ont nommé *Beit-el-ama* ou *Maison d'eau*.

Vers l'E. était CHALIBON que les Grecs Macédoniens nommèrent *Bœrea*, et qui est devenue célèbre dans le temps actuel, sous le nom d'*Alep*.

A l'O. sur le bord de la mer, SÉLEUCIE surnommée *Piérie*, parce qu'elle était au pied du mont *Pierius*, avait été fondée par le roi de Syrie Seleucus Nicator, (Suvéidia).

Plus au S. était LAODICÉE, sur la mer (Latakie).

A l'E., sur l'Oronte, APAMÉE (Famieh) eut le rang de métrople de la Syrie seconde: elle avait été

fondée par le même Seleucus qui y entretenait jusqu'à 500 éléphans.

Vers le S. E. EMÈSE (Ems), fameuse par un temple du Soleil, sous le nom syrien d'*Elagabal*.

Au S. O. sous le 34me degré de lat., une autre ville, HÉLIOPOLIS (Baalbek), renfermait dans la partie septentrionale un temple magnifique, élevé à la même divinité. On n'en voit plus que des restes.

Au S. E. dans la *Cœlé-Syrie*, ou Syrie *Creuse*, intérieure, DAMAS, ville d'une très-haute antiquité, devenue métropole de la Phénicie du Liban, placée dans une situation charmante : les modernes Arabes la nomment *Demesk*, et quelquefois *El-Cham*, du nom qu'ils donnent à la Syrie, parce qu'ils l'en estiment la plus belle ville, ou du moins la mieux située. Les eaux qui arrosent cette ville se rendent à l'E. dans un lac qu'on nommait le lac de Damas, et qu'actuellement on appelle *Buhaïrat-el-margi*, ou le lac du fossé.

La Syrie a eu des rois connus par les livres des Hébreux, et aussi des rois grecs depuis Alexandre, connus sous le nom de Séleucides, dont une ère, remontant à l'an 311, et quatre mois avant l'ère vulg. porte le nom.

L'époque la plus florissante de la Syrie fut celle de la naissance de ce royaume qui s'étendait depuis l'Hellespont jusqu'aux fleuves de l'Inde, et comprenait les vastes pays renfermés entre la Méditerranée, le Pont-Euxin, la mer Caspienne, et l'ocean Persique. Par le traité d'Antiochus avec les Romains, cet empire fut resserré entre le Tigre et l'Euphrate.

2 PHÉNICIE.

La Phénicie était au S. de la Syrie, et ne comprenait guère que la côte en s'etendant jusqu'à l'Égypte. Il n'y a de montagne remarquable pour nous que le mont

Carmel, un peu au S. de Tyr. Cette montagne était comprise dans les possessions de la Tribu d'Aser, l'une des 12 du peuple Hébreu. Elle était très-fertile, couverte d'arbres fruitiers, d'oliviers et sur-tout de vignes dont elle avait pris son nom de *Carmel*, c'est-à-dire, plants de vignes.

En suivant la côte, nous allons voir ce qu'elle offrait de plus intéressant du N. au S., en commençant un peu au-dessous du 35me deg. de lat.

ARADUS, ou Arad. (Ruad) sur un rocher qui forme une île près de la côte, était une ville riche et puissante.

En face, sur le continent, était ANTARADUS ou l'Anti-Arad, (Tortose) à l'embouchure du petit fleuve *Eleutheros*, ou fleuve libre. Comme il est un peu plus considérable que plusieurs de ceux de cette côte, les Arabes le nomment *Nahr-el-Kebir* ou le grand fleuve.

TRIPOLIS ou les 3 villes, plus au S. est actuellement Tarabolous. Cette ville fut pendant quelque temps soumise aux rois d'Egypte.

A peu de distance était BIBLOS dont le nom phénicien était *Dgebal*, ou montagne. On croit que les Grecs dirent d'abord Giblos, puis Biblos. Les habitans de cette ville excellaient dans l'art de couper le bois.

C'est tout près, au S. de Biblos, qu'est le petit fleuve connu sous le nom *d'Adonis* qu'avait porté, disait-on, un beau jeune homme, aimé de Vénus, en l'honneur duquel on y célébra pendant long-temps des fêtes. Le nom actuel est *Nahr-Ibrahim* ou fleuve d'Abraham. Au S. du fleuve Adonis est un autre petit fleuve qu'on nommait le *fleuve du loup*, ou *Lycus*, et qu'actuellement on nomme *Nar-el-kell*, ou *fleuve du chien*. L'un et l'autre nom viennent de ce que les anciens habitans y avaient une divinité, à-peu-près comme l'anubis des Egyptiens,

ayant une tête de chien, et qu'on nommait *Nibbaz* ou l'aboyeur.

Béryte aujourd'hui Bareut, dans une situation agréable, et fertile, avec un port. Ses habitans détestaient les Juifs. On appelait cette ville, *mère, nourrice*, ou *ville des lois*. Elle fut la patrie de *Sanchoniaton* qui écrivit en phénicien l'histoire des antiquités des Phéniciens. Elle fut traduite en grec par Philon de Biblos. Il nous en reste des fragmens dans Porphyre et dans Eusèbe. Sanchoniaton vivait en 1040; il est un des plus anciens écrivains.

Sidon (Seid) un peu au S. était une des villes de la Phénicie les plus anciennement puissantes : elle en fut la métropole jusqu'à ce que Tyr lui eût enlevé cet honneur. Elle fut ruinée par Ochus, roi de Perse, en 351. Cependant, sortie de ses ruines, elle reçut pour roi, de la main d'Alexandre, Abdolonyme, que lui présenta Ephestion, comme l'héritier le plus proche du trône.

Peu loin au S. était la ville de Tyr, dont le nom oriental était *Tzor*, conservé dans le nom actuel (Sour). La première ville de Tyr était sur le continent, et devint l'objet de la jalousie des rois d'Assyrie et de Babylone qui voyaient avec peine les progrès du commerce des Tyriens. Salmanazar l'assiégea en 720; et Nabuchodonosor, après un très-long siége, la prit en 586. Mais les habitans s'étaient les uns transportés au loin en colonies, les autres retirés dans une petite île à 7 stades du continent. Alors l'ancienne ville prit le nom de *Palæ-Tyrus* ou l'ancienne Tyr. Alexandre, également jaloux du commerce des Tyriens, assiégea leur ville nouvelle, et la prit au bout de 7 mois, en 332. Cependant les Tyriens se relevèrent de ce désastre, et leur commerce se soutint florissant jusqu'au treizième siècle de l'ère vulg.

Ptolémaïs aussi sur la côte, avait en apparence abandonné son nom oriental *Aco*, parce que les Ptolémées, rois d'Egypte, l'avaient possédée et embellie : mais elle en conserve la trace dans le nom d'*Acre* qu'elle porte aujourd'hui : elle avait été détruite par le huitième sultan des Mamelouks, souverains d'Egypte. C'est à peu de distance qu'est le *Carmel* dont j'ai parlé plus haut.

Cæsarée, bâtie par Hérode, roi des Juifs, en l'honneur d'Auguste, l'an 23 av. l'ère vulg. était dans le lieu qu'avait occupé la tour de Straton. Le port se nommait *Sébastos* ou Auguste, nom qui correspondait bien à celui de la ville. Elle avait souffert beaucoup des guerres orientales, lorsque Louis IX la fit réparer en 1249 de l'ère vulg. Les Mamelouks, maîtres de l'Egypte et de ce pays, la détruisirent en 1291.

Joppé, appelée par les Orientaux *Iapho* ou la Belle, était connue par la fable d'Andromède, enchaînée, disait-on, sur un rocher très-près, et délivrée par Bellérophon. Elle avait un bon port et fut fortifiée au temps des croisades par Louis IX en 1252. Les Mamelouks la reprirent en même temps que Césarée, mais ne la détruisirent pas.

Asot, dont le nom oriental était *Asdod*, était à quelque distance de la mer, et avait appartenu aux Philistins. Mais les principales villes de ce peuple étaient *Ascalon* et *Gazá*.

Ascalon, assez près au S. d'Asot, était célèbre par le culte de Vénus ; au temps de l'incursion des Scythes en (635) et qui dura 28 ans, elle fut prise et ravagée par eux. Cette ville qui avait un port, fut détruite par Salad-ed-din ou Saladin. La production de ce pays qui avait le plus de réputation, était une sorte d'oignons que nous nommons *échalottes*, depuis que, dans le 13e siècle, nous avons commencé à les connaître.

Gaza devint célèbre par sa belle défense contre

l'armée d'Alexandre, et la dureté de ce prince à l'égard de Bétis, qui en était le gouverneur. Alexandre y établit une colonie. Ruinée par les Juifs, elle fut rétablie par Pompée.

RAPHIA au S. O. à peu de distance de la mer, est célèbre par la bataille que perdit Antiochus le grand, contre Ptolémée Philopator, l'an 217 avant l'ère vulg.

RHINOCORURA était la ville la plus proche de l'Egypte du côté de la Palestine, au point même qu'elle y a été quelquefois comprise. Ce pays est si sec et si aride, que l'on y manque de presque toutes les choses nécessaires à la vie.

3. PALESTINE.

La Palestine, dont le nom s'est formé de celui de *Philistim* ou les *Philitins*, est aussi appelée *Judée*. Elle commençait au N. à l'Anti-Liban, et descendait, au S. jusqu'à l'*Idumée:* elle avait la côte de Phénicie à l'O., et à l'E. le désert, pays habité par des Arabes. Ce pays était généralement peu fertile. Le fleuve Jourdain qui l'arrosait du N. au S. commençait auprès de *Panéas*, traversait le lac de *Tibérias*, et se rendait dans le lac *Asphaltide*, amas d'eaux bitumineuses, qui remplissent probablement le cratère de quelque ancien volcan. C'est-là qu'on a dit qu'avaient existé les cinq villes, désignées par le nom de *Pentapole*, savoir *Sodome*, *Gomorrhe*, *Adama*, *Séboïm*, *Ségor:* lorsque Moyse parlait des quatre premières, elles n'existaient déjà plus. Au temps d'Abraham, ce pays était occupé par onze peuples, les *Sidoniens*, les *Hétéens*, les *Jébuséens*, les *Amorrhéens*, les *Gerséens*, les *Hévéens*,... les *Arasciens*, les *Syriens* qui possédaient la Pentapole; les *Aradiens*, les *Samaréens*, les *Amathéens*. Lorsque les Hébreux y arrivèrent, quelques-uns de ces

peuples avaient disparu, ou se trouvaient confondus avec d'autres. (*Voyez Partie historique, article des Hebreux et des Phéniciens.*)

Les principales villes étaient : JÉRUSALEM, près le mont des oliviers, et long-temps la capitale de tout le pays : les Arabes l'appellent actuellement *el-Kods*, ou la Sainte.... SAMARIE, appelée par les Grecs *Sebaste* ou l'Auguste.

4. MÉSOPOTAMIE.

Ce nom qui signifie *entre les fleuves*, avait été donné au pays situé entre l'Euphrate, à l'O., et le Tigre, à l'E. Les Arabes le nomment aujourd'hui *Al-Djezira*, ou l'île. Le fleuve *Chaborrhas* (el Kabour) en arrosait l'intérieur. Les principales villes étaient :

EDESSA (Orfa), mais à laquelle une fontaine de l'intérieur de la ville avait fait donner le nom de *Calli-rhoë*, d'où les Arabes ont fait *Orrhoa*, *Orha*, et par corruption *Orfa*.....

CHARRE ou *Charran* (Harran), célèbre par la défaite de Crassus, général romain battu par les Parthes l'an de Rome 699. On y était fort attaché au Sabéisme.....

NISIBE ou *Nisibis* (Nésibin), appelée aussi *Antioche de Mygdonie*. Ce fut une des places les plus importantes de la Mésopotamie....

SINGARA (Sindjar), et CUNAXA ou *Cynaxa*, tout-à-fait au sud. Elle est célèbre par la bataille où Cyrus le jeune fut défait par son frère Artaxerxès, l'an 401.

5. ASSYRIE.

Ce petit pays, qui donna de bonne heure son nom à un grand empire, était à l'E. du Tigre, et par conséquent de la Mésopotamie : il s'étendait des frontières méridionales de l'Arménie, jusqu'à la Babylonie. C'est au-

jourd'hui le Kourdistân, formé de l'ancien nom des *Carduci* ou Carduques. Les principaux lieux étaient:

NINIVE, sur le Tigre (à-peu-près en face de la ville actuelle appelée *Mosoul*), fondée, à ce qu'on croit, par Ninus, à une époque très-reculée....

ARBÈLE (Erbil) principale ville d'une petite province appelée *Adiabène*, a donné son nom à la bataille dans laquelle Alexandre, le 2 octobre 331, défit entièrement l'armée de Darius. Et quoique le lieu s'appelât *Gaugamèle*, le nom de la ville la plus proche a été donné à ce combat.

Enfin DEMETRIAS, dont il paraît par Ptolémée, que le nom propre était *Corcusa* (qui se retrouve dans le nom actuel de Kerkouk). On y voit encore des sources de naphte, dont les Anciens ont parlé.

6. BABYLONIE.

On nommait ainsi le pays qui a quelquefois été nommé *Chaldée*, quoique la Chaldée, proprement dite, fût plus au S., vers l'embouchure de l'Euphrate. La ville de BABYLONE, dont on croit pouvoir attribuer la fondation à Nembrod, était dans une grande plaine, où elle occupait un espace de 480 stades de circuit. Les Anciens ont dit de la hauteur et de l'épaisseur de ses murailles, de ses 100 portes d'airain, du temple de Bélus et des jardins de Sémiramis, des choses à peine croyables. Un bras de l'Euphrate la séparait en deux parties. Elle fut long-temps la résidence des rois d'Assyrie jusqu'à ce qu'enfin elle devint la capitale d'un empire ou royaume de son nom. Les prêtres de Bélus se nommaient particulièrement *Chaldéens*, et se consacraient au culte du feu: on les nommait quelquefois *mages*, c'est-à-dire, savans par excellence; d'où l'on a fait *magicien*, qui fait des choses surnaturelles.

Parties à l'Est du Tigre et un peu connues.

1. MÉDIE (Aderbidjân).

Les anciens nommaient ainsi une partie des pays situés au S. et au S.O. de la mer Caspienne. La Médie septentrionale est l'Aderbidjân actuel ; et la Médie méridionale, l'Yrak Adjemi. C'est un pays froid et montagneux. On y trouvait à l'O. un passage resserré entre les montagnes et la mer, nommé *Portes Caspiennes* (ou *Caspiæ Pilæ*). Les principaux fleuves étaient *l'Araxe.* (Aras) et le *Mardus*....

Les principales villes étaient : GAZA ou *Gazaca*, capitale (Tebriz ou Tauris).... RAGÈS ou *Arsacie* (Rei).... ECBATANE (Hamadan), bâtie par Déjocès.

Le fondateur de l'empire des Perses, Cyrus, était fils de Mandane, fille d'Astiage, roi des Mèdes. Mais ce royaume disparut, et ne fut plus qu'une province du royaume des Perses, lorsque Cyrus eut succédé à son oncle Cyaxare, en 536.

2. PERSE.

La Perse était au S. de la Médie : c'est un pays peu arrosé et sec, et qui ne formait au commencement qu'une province de l'empire des Mèdes. Les Hébreux l'appelaient *Elam*.

Les principales villes étaient ASPADANA (Ispahan).... PERSÉPOLIS, brûlée par Alexandre, et dont les ruines portent le nom d'*Estakar*, et souvent aussi de *Tchel-minar*, ou les 40 colonnes.... Et PASARGADE, qui était la ville royale.

Cette province donna son nom au nouvel empire fondé par Cyrus. Au temps d'Hérodote, c'est-à-dire, lors de la splendeur de l'empire des Perses, il paraît

qu'un nombre assez grand de petites nations s'étaient confondues pour n'en former qu'une.

3. SUSIANE (Khousistân).

Ce petit pays était vers le S. O. Les fleuves principaux étaient *l'Eulæus* et *l'Oroates*. La seule ville un peu considérable était SUSE (Tuster ou Suster.)

4. CARMANIE (Kermân).

Ce pays tout-à-fait au S., est fort sec, et n'offrait guère que les villes suivantes... CARMANE (Kermân) et HARMOSIA, d'où s'est formé le nom d'Ormuz donné à une île de l'entrée du golfe Persique.

5. GÉDROSIE (Mekrân).

Ce pays est encore plus sec que le précédent. On y trouvait un lieu nommé PURA. Le bord de la mer portait le nom de côtes des *Ichtyophages* ou *mangeurs de poissons*; c'est encore presque l'unique nourriture des peuples actuels.

En remontant au N. E. de la Perse, on trouvait les pays suivans.

6. HYRCANIE (Daghestân).

Ce pays montueux n'avait qu'une ville considérable, SYRINGIS (Corcan).

7. PARTHIE (Koraçân).

Cette province de l'empire des Perses, donna ensuite naissance à des princes qui se formèrent un grand empire contre lequel combattirent les Romains. Le fleuve principal était l'*Ochus*; et la ville NISÆA (Nesa).

La Parthie fut d'abord une province soumise à la puissance des Assyriens, des Mèdes et des Perses. Elle devint ensuite une conquête d'Alexandre, et tributaire

de la Macédoine. Enfin Agathocle fit détester aux Parthes une domination étrangère. Ils formèrent un royaume assez puissant en 250. Les Romains même ne purent les subjuguer. Leur empire dura 423 ans, depuis la revolte d'Arsace en 246.

Les Parthes maniaient avec dextérité la flèche, la lance et le javelot. Ils empoisonnaient la pointe de leurs traits. Leur vie sauvage les disposait toujours à la guerre, et leur donnait de la conformité avec les Scythes. Mithridate rendit fameux le trône des Parthes.

8. ARIE.

Le fleuve était l'*Arius*, et la ville, ARIE, appelée aussi *Artacoana* (Herat).

9. MARGIANE.

Pays peu intéressant : le fleuve principal était le *Margus*, et la ville, ANTIOCHE *sur-le-Margus* (Marchahidjeân).

10. BACTRIANE (Tokaristân).

Ce pays montagneux eut pendant quelque temps des rois. Bessus, qui tua Darius, et qu'ensuite Alexandre fit mettre à mort, en était roi. C'est-là qu'étaient le mont *Paropamisus*....., le fleuve *Oxus*....., la ville de BACTRA (Balk). Ce royaume était florissant sous Théodote, vers l'an 255, et fut détruit par les Scythes, vers l'an 126.

11. SOGDIANE.

Ce pays appartint aux rois de Bactriane : les fleuves étaient l'*Oxus* (le Gihon) et le *Polytimétus*. Le nom de *Sogd* est encore celui d'une vallée délicieuse. La capitale était MARACANDA (Samarcande).

En général les pays situés au-delà de l'*Oxus* étaient compris sous la dénomination de *Trans-Oxiane*, ou

TABLEAU CHRU E.

BABYLONIE.	ASSYRIE.	DIE.
	.... Assur. 2023. Bélus. 1968. Ninos.	

1953. Ninus étend ses conquêtes sur la Syrie, la Médie, la
1916. Sémiramis ajoute aux conquêtes de son mari, l'Asie mi
1814. Ninias succède à sa mère.
1610. Séthos. (10e roi depuis Nious.).
1343. Bélocus eut des guerres à soutenir vers la quinzième a
1306. Atossa, associé au trône du vivant de son père, lui suc
1308. Bélétaras, intendant des jardins, monte sur le trône
935. Sardanapale *premier*.

BABYLONIE.		ÉDIE
916. Bélésis se révolte. 898. Prend Ninive.	898. Sardanapale se brûl	...acès se révolte. ...rend Ninive et ...e un état indé-
747. Ère et règne de Nabonassar.	770. Phul recule les lim 758. Teglat-Phal-Assar. 729. Salmanasar. 714. Sennachérib. 710. Assaradon, ou *seca* 688. Ninus II. 646. Nabuchodonosor.	...aot en Médie. ...cès. ...128 ans.

460. Xerces.
465. Artaxercès-Longues-Mains.
424. Xercès II.
424. Sogdien.
424. Darius II, Ochus, Notos ou le bâtard.
405. Artaxercès Mnémon.
360. Artaxercès Ochus.
339. Arsès ou Arsamès.
336. Darius III, Codoman.

331. *Fin de l'empire des Perses, détruit par Alexandre*

...ONALE - VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

au-delà de l'Oxus. En conservant seulement l'idée de fleuve en général, les Persans modernes nomment ce même pays *Maouahr-ennahar*, au-delà des fleuves.

Tels étaient les pays compris dans l'empire d'Assyrie, lorsqu'il embrassait une partie de l'Asie. Le commerce avec l'Inde, l'Égypte, et quelques nations occidentales avait contribué à ses richesses et au maintien de sa puissance.

ARTICLE II.

Chronologie et Histoire des Assyriens, *des* Babyloniens, *des* Mèdes; *des* Perses, *des* Hébreux *et des* Phéniciens.

On sent bien que mon objet, dans un Cours élémentaire, ne peut pas être de présenter ici les discussions qui se sont élevées à l'occasion de l'ancien empire d'Assyrie. Il convient, ce me semble, dans des Ecoles publiques, de donner un système établi sur des bases connues, et qui fasse autorité. Or je me suis conformé, le plus que j'ai pu, à ce qu'a écrit le savant Freret dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Mais je préviens qu'il y a une foule d'opinions différentes, sur ce qui précède la monarchie des Perses.

Je présente dans le tableau ci-joint, le système de chronologie que j'adopte.

§. I. *Précis historique.*

1. ASSYRIE.

Il paraît impossible de fixer l'époque du commencement de l'empire d'Assyrie. Le livre de Moyse semble lui donner, pour fondateur *Assur*. La ville de

Ninive dont on lui attribue la fondation, sur le bord du Tigre, était, en quelque sorte, la rivale de Babylone, située sur l'Euphrate, mais plus au S.

Selon les historiens grecs, *Bélus*, en 2023, est le premier des rois d'Assyrie qui ait donné de l'éclat à cet empire. On a cru qu'il avait été après adoré comme un dieu.

Ninus, son fils, lui succéda en 1968, et ajouta considérablement à l'étendue des Etats de son père. Il était dans la Bactriane, lorsque, charmé de l'esprit et des grandes qualités de Sémiramis, veuve d'un de ses officiers, il la prit pour sa femme. En mourant, il lui laissa l'administration de l'empire et la tutelle de son fils Ninias.

Sémiramis, en 1916, joignait à de grandes qualités pour le gouvernement une ambition plus grande encore pour les conquêtes. Ce fut sous son règne que l'Empire d'Assyrie acquit l'étendue que je lui ai donnée dans la partie géographique; encore faudrait-il y joindre une portion de l'Arabie. On lui attribue la construction de plusieurs grands édifices et de jardins élevés sur des terrasses.

Ninias, en 1814, succéda à sa mère. Quelques auteurs l'ont même accusé d'avoir abrégé les jours de cette princesse.

Les successeurs de ce prince sont peu connus. Il suffit, dans un ouvrage élémentaire, d'indiquer ou les règnes éclatans ou les grandes révolutions. Je passe à celle qui eut lieu en 916.

Un prince que les Grecs ont nommé *Sardanapale*, régnait sur les débris encore considérables de l'empire d'Assyrie, lorsque le satrape Arbaces, en Medie, et Bélesis, grand-prêtre de Belus à Babylone, se révoltèrent d'intelligence. Ninive fut assiégée : le roi se

brûla dans son palais. On ne détruisit pas la ville, mais on changea la forme du gouvernement.

Cependant quelques provinces conservèrent le titre d'empire d'Assyrie; d'autres formèrent un royaume de Babylone. La Médie fit aussi un Etat à part.

Téglat Phalasar, en 758; *Salmanasar*, en 729, et *Sennachérib*, en 714, furent successivement des princes guerriers et de très-grands ennemis des Juifs, des Syriens et des Phéniciens. Salmanasar détruisit le royaume d'Israël en 721.

Sous le règne d'Assaradon, qui commença en 710, les Mèdes, lassés des troubles qui agitaient leur pays, mirent sur le trône Déjocès, en 709 : on lui attribue la fondation d'Ecbatane.

Les Mèdes réunis avec le roi de Babylone, mirent fin à l'empire d'Assyrie, en 608, après une existence de 1360 ans. Les Babyloniens s'emparèrent de la Mésopotamie, et les Mèdes, de l'Assyrie et de quelques autres provinces à l'ouest du Tigre.

2. BABYLONIE.

Il y eut, selon quelques historiens, un autre royaume de Babylone qui passa sous les Assyriens, au temps de Ninus.

On a vu précédemment la révolte de Bélésis. Diodore (liv. II) ajoute que la puissance du gouverneur révolté s'accrut considérablement, parce que, sous prétexte d'un vœu, Bélésis obtint d'Arbacès la permission d'emporter les cendres de Sardanapale : il y trouva de très-grandes richesses.

L'histoire de ce royaume est fort obscure jusqu'au temps de *Nabonassar*, en 747. Son règne est une époque lumineuse en chronologie, par l'ère qui porte son nom.

Nabopolassar, son fils, lui succéda en 626, et concourut avec Cyaxare, roi des Mèdes, à l'affaiblissement ou plutôt à l'extinction de l'empire d'Assyrie.

Nabuchodonosor, qu'il avait d'abord associé à son trône, fut un guerrier actif qui porta la guerre en Syrie et en Palestine. Il prit Jérusalem en 588; entra en Phénicie, et prit la ville de Tyr, après onze ans, et passa même en Égypte.

Ses successeurs immédiats méritent à peine d'être nommés. Le troisième fut Nabonid ou Labynit, que les livres hébreux nomment *Balthasar*. Il était fils de la reine Nitocris, dont les historiens ont vanté le mérite. Ce fut sous ce prince que Cyrus prit la ville de Babylone : le roi fut tué en se défendant.

La liste que nous avons donnée de ces rois, aussi bien que de ceux d'Assyrie, ne présente aucun intérêt.

3. MÉDIE.

Ce pays avait été pendant long-temps sous la dépendance des rois d'Assyrie, lorsqu'en 916, *Arbacès* qui en était gouverneur, se révolta, et contribua à l'affaiblissement de cette monarchie. On présume qu'il prit le titre de roi. Les temps qui suivirent immédiatement n'offrent que l'indication de quelques guerres, dont les détails sont ignorés. Enfin des troubles intérieurs survinrent. Le peuple accoutumé à courber sous un maître, crut devoir y recourir de nouveau. *Déjocès*, chéri dans son canton par sa popularité et sa justice, parvint à réunir les suffrages, fut élu, fit de bonnes lois, et régna 50 ans.

Phraorte, son fils, fut un prince guerrier, qui porta ses armes au-dehors, sur les Perses, et même jusqu'à

jusqu'à Chalys. Vaincu et fait prisonnier par Nabuchodonosor, qui régnait en Assyrie, il fut mis à mort.

Cyaxare, placé sur le trône dans les circonstances les plus difficiles, se conduisit avec tant de sagesse, qu'il enflamma tous les courages et réveilla dans tous les cœurs l'amour de la patrie. Il battit les Assyriens, et se fût peut-être emparé de Ninive, si, dans le même temps, une armée formidable de Scythes ne s'était jetée sur ses états. Ils étaient conduits par Madyès, ou, selon Strabon, par Indathyrse. Cyaxare fut défait. Il est problable que les Scythes cherchaient à former un grand établissement, comme ont fait depuis beaucoup d'autres peuples du nord. Ils auraient pénétré en Égypte, si Psammétique ne les avait arrêtés par des présens. Mais ils possédaient plus que l'Asie mineure et une partie de la Syrie. Cyaxare crut pouvoir se permettre un crime pour en délivrer son pays. Ayant invité les chefs à un grand repas, il les fit massacrer. L'armée se débanda, les Scythes errans furent tués, enfin ils disparurent, comme puissance dominatrice, au bout de 28 ans. Peu après Cyaxare, réuni à Nabuchodonosor, mit le siége devant Ninive; ils prirent cette ville, la ruinèrent et mirent ainsi fin à l'empire d'Assyrie.

Astyage, en 596, succéda à son père. Son règne n'est connu que par le lustre que lui donna Cyrus, né de Mandane, fille d'Astyage et de Cambyse, l'un des premiers personnages de la Perse. Herodote et Xénophon ont rapporté diversement les circonstances qui concernent ces princes. Rollin en parle de manière à faire desirer que le récit de Xénophon soit le plus conforme à la vérité; mais une saine critique adopte plus volontiers le récit d'Hérodote.

Astyage laissa, à ce qu'il paraît, le trône à son petit-fils *Cyrus*, qui partagea l'autorité avec son oncle Cyaxare II. Après plusieurs guerres toutes heureuses, Cyrus parvint à se rendre maître de Babylone, et donna ainsi naissance à la monarchie des Perses.

4. PERSES.

La monarchie des Perses commença, comme on vient de le voir, à l'élévation de Cyrus sur le trône d'Assyrie, dont il détruisit le nom en 536, et finit en la personne de Darius Codoman, en 331. Ainsi elle a duré 204 et quelques mois. On y compte treize rois.

Cyrus, la première année de son règne, donna un édit en faveur des Juifs, et leur permit de retourner dans leur pays. Il se rendit ensuite maître de la Parthie, de la Margiane, de la Sogdiane, et s'avança jusques vers l'Indus. Si l'on croit Hérodote, il mourut dans une expédition contre les Scythes. Selon Xénophon, Cyrus mourut dans son lit.

Cambyse (529), en succédant à son père, se crut en état de suivre ses projets; mais les uns restèrent sans effet, les autres n'en eurent que de funestes. Il entra en Égypte, y fit beaucoup de mal, mais perdit une armée de 50 mille hommes dans les sables de l'Éthiopie. Il était souillé de crimes lorsqu'il se blessa à la cuisse, et mourut.

Les mages, classe d'hommes occupés en Perse de la culture des sciences et du culte de Dieu, profitant de la haine du peuple contre le roi, avaient mis sur le trône l'un deux nommé *Smerdis*. Quelques-uns des seigneurs de la cour le massacrèrent, et donnèrent le trône à Darius.

Darius (523) que l'on surnomme fils d'Hystaspe, dut

son élévation à l'adresse de son écuyer. Il montra des vertus guerrières; mais son ambition coûta bien du sang à la Perse. Car, ayant entrepris la guerre, 1.° contre les Scythes d'Europe, il passa le Bosphore de Thrace, s'avança jusqu'au-delà du Danube, sans pouvoir les atteindre, et perdit beaucoup de monde;... 2.° contre les Grecs d'Europe, il perdit bien plus de monde encore à la bataille de Marathon, en 490. Il mourut peu après.

XERXÈS (486) son fils lui succéda. Il crut pouvoir réparer l'affront qu'avaient éprouvé en Grèce les armes des Perses; et il y fut battu à Salamine, à Platée, à Mycale. Les Grecs lui enlevèrent même Bysance. Tant de revers et une extrême mollesse l'ayant rendu méprisable aux yeux de ses propres sujets, Artaban, capitaine de ses gardes, le tua, et mit à sa place Artaxerce, troisième fils de Darius.

ARTAXERCE, en 465, punit le meurtrier de Xerxès, mais conserva le fruit de son crime. Il fut battu par les Grecs en Thrace et même en Asie. Il eut quelque succès en Égypte, que les Perses, depuis Cambyse, regardaient comme une de leur dépendance. Ce fut à ce prince que le célèbre Hippocrate refusa d'aller en Perse malgré ses grandes promesses, parce que les Grecs, affligés de la peste, avaient besoin de sa présence et de ses talens.

XERXÈS II (424) fils unique d'Artaxerce et de son épouse, lui succéda; mais au bout de 45 jours il fut assassiné par Sogdien, son frère naturel.

SOGDIEN, monté la même année sur le trône par un crime, ne porta pas loin la peine de sa barbarie. Il voulait se défaire encore d'un autre frère nommé *Ochus*, mais celui-ci le prévint. Il fut pris et étouffé dans de la cendre.

Ochus, de même, en 424, prit le nom de *Darius*, auquel les historiens ont ajouté l'épithète de *Nothus* ou le bâtard. Le commencement de son règne fut troublé par des révoltes en Lydie, en Égypte, en Médie. Dans l'Asie mineure on vit les Lacédémoniens faire la guerre aux Athéniens, qui eurent aussi contre eux les Perses. Le roi en confia le gouvernement à l'un de ses fils nommé *Cyrus*, qui montra de bonne heure les germes d'une ambition dont peu après il périt victime. Son père, en mourant, désigna, pour lui succéder, un autre de ses fils.

Artaxerce (405) auquel on donna le surnom de *Mnémon*, à cause de sa prodigieuse mémoire, fut en butte à l'ambition de son frère Cyrus, qui d'abord voulait l'assassiner. Il arma ensuite contre lui, se procura des troupes grecques, et le combattit près de l'Euphrate, à Cunaxa, où combattant corps à corps, son frère le tua. Les Grecs éprouvèrent des peines incroyables à revenir dans leur pays. C'est ce que l'on nomme *la retraite des dix mille*, en 400. Cette expédition, décrite par Xénophon, qui y commanda, a été traduite par le C. Larcher, membre de l'Institut national.

Artaxerce obtint de grands succès, qu'il dut sur-tout à la division des Grecs entr'eux, et parvint à se faire regarder comme le pacificateur de la Grèce. Il reçut à sa cour, comme Envoyé, le célèbre Pélopidas de Thèbes, qu'il traita avec beaucoup d'égards. Mais il avait éprouvé bien des peines intestines. Après avoir eu sa mère et son frère pour ennemis, il vit encore son fils conspirer contre sa vie : mais il le tua.

Ochus, autre fils d'Artaxerce, monta sur le trône en 360. Ce fut un monstre de cruauté. Il porta la guerre en Phénicie et en Égypte, où il eut des succès. Mais Bagoas, né en Égypte, voulant venger les dieux de son

pays, conspira contre Ochus, et mit en sa place un fils de ce prince.

Arsès était jeune, lorsqu'en 339, il succéda à son père. On ne sait presque rien de son règne. Il fut aussi mis à mort par Bagoas.

Codoman, en 336, reçut ensuite le nom de *Darius*. Il fit punir l'assassin de ses prédécesseurs, le cruel Bagoas.... Malheureusement, dans le même temps, à-peu-près en 335, Alexandre, roi de Macédoine, se faisait reconnaître généralissime des troupes grecques. Étant passé en Asie, il gagna successivement les batailles du Granique, d'Issus et d'Arbelles : cette dernière eut lieu dans les plaines de Gaugamèle.

N'ayant plus avec lui que quelques troupes sans courage, Darius se retirait vers la Parthie, lorsque Bessus, commandant de la Bactriane, se saisit de sa personne et l'enchaîna sur un chariot. L'arrivée d'Alexandre détermina Bessus à fuir; et ce prince reçut presque les derniers soupirs du roi de Perse expirant. C'est ainsi que finit l'empire des Perses qui avait subsisté 206 ans.

Il faut bien observer, dit le savant W. Vincent, dans son ouvrage sur le voyage de Néarque, que dès le moment qu'Alexandre eut traversé l'Hellespont il regarda tous les pays qu'il subjuguait comme autant de provinces qui allaient lui appartenir, et qu'en conséquence il ne souffrit pas qu'il s'y commît aucun désordre. Il est probable qu'il voulait enrichir les Grecs de tout le commerce fait jusqu'alors par l'Asie. Aussi lorsqu'après la réduction de la Bactriane, il se fut porté jusqu'à *l'Hydaspes* (Chelura), dont les eaux contribuent à grossir *l'Indus*, il conçut le projet de faire descendre ce fleuve à quelques bâtimens qui examineraient la route à prendre pour arriver par mer de l'embouchure de l'Indus à celles du Tigre et de l'Euphrate au fond du golfe Persique. Il confia

l'exécution de ce projet à Néarque l'un de ses capitaines, qui partit, à ce qu'il paraît, le 2 d'octobre de l'an 326. Il longea la côte de l'E. à l'O. entra dans le golfe Persique et dans le Pasitigris ou Tigre oriental, après une traversée de 146 jours, ou d'un peu plus de 5 mois. Il arriva vers le 24 fév. de l'an 325, malheureusement après la mort d'Alexandre, en 324. Alexandre né en 356 n'avait qu'environ 20 ans en 336 lorsqu'il monta sur le trône.

§. II. *Origine, Gouvernement, Religion, Mœurs et Usages des* Assyriens, *des* Babyloniens, *des* Mèdes *et des* Perses.

1. ASSYRIENS.

On ignore l'origine de ce peuple.

Quelques auteurs ont prétendu que les Assyriens s'étaient gouvernés par eux-mêmes, mais ce sentiment paraît démenti par les témoignages les plus formels de l'Antiquité. Il est fait mention de leurs princes dès les plus anciens temps de leur monarchie. Le gouvernement patriarchal des premiers souverains y dégénéra bientôt en despotisme.

On n'a rien de particulier sur leurs lois.

Les Grecs n'en ont parlé que comme d'un peuple idolâtre : peut-être a-t-on perdu les traces de leur plus ancienne religion. On a dit que, dans la suite, ils adorèrent Sémiramis sous la figure d'un poisson.

2. BABYLONIENS.

Quelques auteurs, confondant la fondation de Babylone avec l'établissement de l'empire auquel elle donna son nom, font remonter le commencement de cette monarchie jusqu'à Nembrod, dont l'époque est in-

connue. On dit que, dès l'an 1900 avant l'ère vulgaire, ils avaient déjà des observations astronomiques.

On croit que le gouvernement y était despotique : ce qui confirme, en quelque sorte, cette conjecture, c'est que plusieurs princes s'y sont fait rendre les honneurs divins.

Il paraît que les officiers, chargés de l'administration, étaient partagés en trois classes, choisis parmi ceux qu'une naissance illustre, et sur-tout une haute sagesse, distinguaient du reste de la nation. Outre ces officiers publics, il y avait encore ceux qui composaient la maison du roi, dont les priviléges étaient considérables. Il faut distinguer, entre autres, les fourbes qui, sous le nom de Chaldéens ou de Mages, se vantaient de prédire les événemens futurs. Il est probable que cette prétendue science s'était élevée sur les ruines d'une ancienne astronomie, cultivée par un peuple dont il ne restait qu'un faible souvenir.

On ne connaît pas leurs lois : nous voyons seulement qu'il était défendu à tous les sujets, et particulièrement aux gens du peuple, de disposer de leurs filles à leur gré. Le roi se chargeait de les marier par le ministère de ses officiers.

Dans les cas de punition, non-seulement on confisquait les biens et l'on détruisait les maisons des coupables, mais souvent aussi, et toujours à la volonté du prince, on mettait le condamné en pièces, on lui tranchait la tête, ou bien on le précipitait dans une fournaise ardente.

On ignore comment ces peuples, ayant perdu de vue l'idée d'un Dieu unique, tombèrent dans les absurdités de l'idolâtrie. On trouve que leurs principales divinités étaient.... *Bélus*, regardé comme le fondateur de l'empire : de bons esprits ont prétendu que par Bélus, on désignait le Soleil.... *Vénus*, ou du moins une déesse qui

répondait à celle des Grecs et des Latins: son temple se nommait *Succoth-Benoth*, ou le Tabernacle des filles. On croit qu'elle était la même que l'Astarté des Phéniciens. On l'adorait aussi sous le nom de *Salambo*.

Les Chaldéens, appelés aussi Mages, y avaient introduit le culte du feu: leurs idoles étaient d'or, d'argent et de bois, habillées magnifiquement, et presque toujours gardées dans des temples par des prêtres qui leur offraient quelquefois des victimes humaines.

La loi, comme je l'ai dit, défendait aux pères de marier leurs filles; l'usage était de les exposer dans une grande place: les plus belles étaient vendues au profit des laides, auxquelles on faisait une dot avec les fonds qu'avait produit la vente. Une de leurs coutumes, qui contraste le plus avec nos idées de bienséance, c'est l'obligation imposée à toutes les femmes de se présenter, une fois en la vie, à la porte du temple de Vénus, en attendant qu'elle voulût bien recevoir d'elles leur preuve de tendresse. Ils avaient une fête, nommée *Sacca*, qui durait cinq jours, pendant lesquels les esclaves commandaient à leurs maîtres. Comme ils n'avaient pas de médecins pour le traitement des malades, ils y suppléaient en les exposant dans des places, afin que les passans qui avaient été attaqués du même mal pussent indiquer le remède qui les avait guéris. Lorsque le malade était mort, on l'enduisait de cire et de miel, et l'on pratiquait des funérailles dans lesquelles il entrait de grandes cérémonies. Leurs habillemens étaient riches et commodes, et ressemblaient à ceux que portent encore aujourd'hui les Orientaux. Ils y ajoutaient une espèce de sceptre, orné par le haut de quelques figures d'or ou d'ivoire, et sans lequel il n'était pas permis de se montrer en public. Plusieurs s'occupaient de sciences, et l'enseignement passait des pères aux enfans. Les manufactures étaient estimées. Pendant

long-temps ils firent avec les Assyriens tout le commerce de l'Orient.

3. MÈDES.

On ne sait rien de leur origine. Peut-être est-ce le rapport de leur nom qui fit donner à Japhet, par Moyse, un troisième fils, qu'il appela *Madaï*.

D'après les recherches du savant et laborieux Anquetil du Perron, on est fondé à croire que l'ancienne langue des Mèdes est celle qui porte encore, aux Indes, le nom de *Zend*, et qui fut ensuite, en usage parmi les Persans.

Il paraît que le gouvernement y fut monarchique de très-bonne heure, ensuite ils tombèrent dans l'anarchie, furent soumis aux Assyriens, puis recommencèrent à avoir des rois. Nous n'avons aucun détail sur leurs lois, ni sur la constitution de leur gouvernement. On voit seulement que la polygamie y était autorisée, et qu'un mari devait avoir au moins sept femmes.

Ils étaient tombés dans les absurdités de l'idolâtrie, lorsque Zoroastre établit chez eux une nouvelle religion, qui passa bientôt en Perse : j'en parlerai.

Cette nation, guerrière d'abord, avait beaucoup perdu de sa valeur sous la domination des Assyriens. Ce fut pendant ce temps que le luxe s'introduisit chez eux, d'où il passa en Perse. Ils empoisonnaient leurs flèches à la guerre: dans leurs alliances, aux traités particuliers, ils signaient ordinairement avec leur propre sang. Un auteur cité par Eusèbe, prétend que, quand un homme était près de mourir, ils le jetaient aux chiens, pour lui épargner la honte de finir ses jours dans un lit. C'est un fait mal connu et plus expliqué à l'article suivant.

4. PERSE.

Cette nation, appelée *Elamim* par les Hébreux,

élamites par Josephe, forma d'assez bonne heure un état puissant. Cependant jusqu'au temps de Cyrus, ils le cédaient aux Mèdes, qui régnaient dans la haute Asie, après l'établissement des Assyriens.

La plus ancienne Langue connue de la Perse, est celle que l'on nomme *Zend*. Elle fut d'abord cultivée à l'O. de la mer Caspienne, dans la Géorgie, le Sedjestân, le Ghilârn, l'Aderbidjiân, etc. Cette langue s'étendit dans toute la Médie, c'est-à-dire, dans le Dilem et l'Yrak-Adjémi, et prit le nom de *Pehlvi*. Elle fut long-temps dominante dans les parties septentrionales. Ce fut des restes du Zend et du Pehlvi que se forma cette espèce de jargon particulier aux Perses actuels du Kermân et des environs de la mer Caspienne, que l'on nomme *Guèbri*.

Nous n'avons aucun monument qui nous instruise de l'état de la religion des Perses dans les premiers siècles de leur existence. En adoptant les conjectures de l'abbé Fouchet, (*Mém., de l'Ac. des B. Let. tom. XXV, pag. 99 et suiv.*) nous en ferions des *sabeïtes*, c'est-à-dire des adorateurs du soleil, et peut-être même des étoiles. On ne peut nier que par la suite ils se fussent livrés à des superstitions ridicules, telles que la créance des mauvais génies appelés *Dews* et l'exercice de la magie; puisque Zoroastre, dans un de ses ouvrages, leur fait à cet égard les reproches les plus vifs. Mais on ne peut guère parler de leur religion qu'en la prenant à l'époque de leur réformateur.

Son véritable nom, dans la langue du pays qu'il habitait était *Zèréthroschtrô*. Ce nom, d'une prononciation assez barbare, fut adouci dans le Pehlvi, et prononcé *Zérastescht*. Dans le Parsi, plus doux encore on lit *Zerdust*: ce dernier nom est le plus connu: mais comme celui de Zoroastre, adopté par les Grecs, l'est

encore davantage, c'est à celui-là que je m'en tiendrai.

M. Anquetil à qui nous devons des recherches si utiles sur l'Orient, pense que Zoroastre naquit à Urmi, ville de l'Aderbidjiân, vers l'an 589 avant l'ère vulgaire. Selon les historiens orientaux, sa naissance, comme celle de presque tous les réformateurs, fut accompagnée de prodiges ou d'événemens surnaturels. Mais les entreprises des magiciens et même des Dews, se trouvèrent sans effet sur lui. Sa réputation se répandit de bonne heure. Jusqu'à l'âge de trente ans, il ne s'occupa que de bonnes œuvres. Ce fut alors que dégoûté de son pays, il passa avec toute sa famille, dans la Médie, et s'avança jusqu'à la Bactriane. Dès-lors il se croyait ou se disait inspiré par le bon génie qu'il appelle *Ormusd*. Il arriva à Bactres, l'an 549. Gustasp y régnait alors. A peine eut-il annoncé ses projets de réforme, que toute la cour s'éleva contre lui. Mais, par son enthousiasme et par quelques tours de charlatanerie, que l'on prit pour des miracles, il parvint à gagner la confiance du prince et lui persuada l'entretien d'un feu sacré, comme la chose la plus propre à purifier les ames, et la plus agréable à Ormusd, ce génie bienfaisant de l'univers. Il s'éleva ensuite des guerres entre les princes voisins, et même des divisions dans l'état, au sujet de cette nouvelle doctrine. Zoroastre qui n'avait été d'abord qu'apôtre pacifique, devint alors, comme tous les chefs de sectes, un violent persécuteur. Il prétendit qu'on ne pouvait faire trop de mal aux ennemis d'Ormusd, qu'il disait être abandonnés au mauvais génie nommé Ahrimân. A l'âge de 65 ans, Zoroastre donnait des leçons à Babylone, et comptait Pythagore au nombre de ses disciples : c'était vers l'an 524. Revenu à Balck, il y mourut à l'âge de 77 ans, l'an 512. Voici le portrait de ce réformateur, tracé par Anquetil.

« Voilà, dit-il, Zoroastre tel que je le conçois : esprit sublime, grand dans les idées qu'il s'était formées de la divinité et des rapports qui unissent les êtres ; pur dans sa morale, et ne respirant d'abord que le bien de l'humanité : un zele outré lui fait employer l'imposture ; le succès l'aveugle, la faveur des princes et des peuples lui rend la contradiction insupportable, et en fait un persécuteur qui voit de sang-froid des fleuves de sang arroser ce qu'il appelle *l'arbre de la loi* ».

Quoique les ouvrages de Zoroastre aient été publiés en 3 vol. *in*-4°. par ce même savant, comme ces ouvrages ne sont pas dans les mains de tout le monde, j'en extrairai ce qui suit :

Le temps *sans bornes* est le premier principe de toute la nature ; ce fut lui qui crea l'eau, le feu, *Ormusd*, *Ahrimân* ; le premier, bon par essence ; le second, auteur de tout mal. Ces deux êtres sont les principes secondaires de tout ce qui arrive actuellement dans l'univers.

Le temps *borné*, dont la durée sera de douze mille ans est abandonné aux opérations d'Ormusd et d'Ahrimân : ce dernier doit être à la fin vaincu par le premier.

Les Féroners, ou premiers modèles de tous les êtres bienfaisans, qui méritent le plus de vénération, sont le Féroner de la loi, et celui de Zoroastre (c'est à-dire de son ame) : ils ont été produits par Ormusd, pour les opposer à Ahrimân.

Toutes les parties de l'univers sont soumises à l'action de certains génies créés par Ormusd et qui lui sont soumis, comme il l'est lui-même au temps sans bornes.

Tous les animaux sont nés d'un premier taureau nommé *Kaïomorts*, duquel vinrent, quoiqu'après sa mort, *Meschia*, premier homme, et *Mesciané* première femme : ils furent les premiers à pécher.

Il y aura des récompenses et des peines dans une vie à venir. Mais la punition ne sera point éternelle; et les méchans, purifies par le feu des métaux, seront ensuite réunis aux justes. Avant la résurrection des corps toute la terre sera convertie à la loi de Zorosatre.

La religion des Perses se réduisait donc essentiellement à ces deux points principaux:

1.° Reconnaître et adorer le maître et l'auteur de tout ce qui est bon, et lui rendre le culte qui lui est dû: honorer les intelligences qui, sous lui, régissent l'univers. On doit distinguer dans cette dernière classe *Mithra*, ou l'ange qui accompagne le soleil, et que les Grecs et les Latins ont confondu avec le soleil lui-même.

2.° Detester l'auteur de tout mal moral et physique, et contribuer, autant qu'il est possible, à affaiblir la tyrannie qu'il exerce sur l'univers.

Zoroastre avait de plus, lui-même, institué un culte qui subsiste encore parmi les Parsis. Mais ces détails moins intéressans, ne peuvent se trouver ici. Il en est de même de plusieurs usages pour lesquels je renvoie aux livres qui comportent ces details.

N. B. Les personnes qui voudront prendre des connaissances plus étendues sur l'histoire des peuples dont il vient d'être parlé, peuvent lire, entre les anciens, *Hérodote*, *Diodore*, *Josephe* et *Strabon*; mais ce dernier n'est traduit qu'en latin, la traduction française est encore manuscrite. Entre les modernes, les volumes I, ... IV, ... VI.... *in*-4.° de l'*Histoire Universelle des Anglais*,... le 34.e volume de l'*Academie des Belles-Lettres*, sur les Phéniciens, et le 30.e. volume, sur l'Inde;... et pour la morale douce et pure, le vertueux mais diffus et crédule *Rollin*. On peut lire avec fruit la nouvelle *Histoire Ancienne* de M. Royou.

§. III. *Hébreux et Phéniciens.*

HÉBREUX.

L'historien des Hébreux, *Moyse*, est le plus ancien de ceux dont les ouvrages nous soient parvenus. Les écrits qui portent son nom, et que, d'après les Grecs, nous nommons *Pentateuque*, parce qu'il renferme cinq livres, commence par une *Cosmogonie*, ou Genèse, qui traite de la création du monde, puis d'un déluge qui couvrit la surface de la terre connue, et finit par l'histoire de plusieurs anciens patriarches de la race de Sem, l'un des trois fils de Noé, échappés au déluge avec leur père.

1.re *Époque.*

Abraham, le plus célèbre de ces patriarches, et que les Arabes désignent par le nom d'*Ibrahim*, fut la souche d'où descendaient les Hébreux, nommés dans Moyse *Israëlites*, d'après le surnom d'*Israël*, donné à Jacob petit-fils d'Abraham, et dont la famille s'établit en Egypte, attirée par Joseph l'un des fils de Jacob, vers l'an 1921. Ce peuple était alors peuple pasteur. C'est, autant que ces dates peuvent être certaines, le temps où vivait Sémiramis, reine d'Assyrie.

2.e *Epoque.*

Dans le Livre II, Moyse raconte de quelle manière la postérité de Jacob était traitée en Egypte, et comment elle échappa à ses persécuteurs, formant alors un peuple de plus de 600000 combattans. Ce fut vers l'an 2491 l'époque de l'esclavage de ce peuple.

TAB OLOGIQUE

De l'Histo vant l'Ere vulgaire).

1491. Sortie
1451. Moys
1445. Josué
1095. Saül,
1055. David
1015. Salom

Royaume	Royaume d'Israel.
976. Roboam, fils de Salo	oboam, usurpateur. . . . .
958. Abia.	
956. Asa.	
	bab. . . . .
	za. . . . .
	. . . . .
	ri. . . . .
	ri. . . . .
915. Josaphat.	ab. . . . .
	osias. . . . .
890. Joram.	um. . . . .
884. Ochosias.	

3.e *Époque.*

Cette émigration considérable erra pendant quarante ans dans la partie septentrionale de l'Arabie, qui n'est, à peu de chose près, qu'un désert immense. Pendant cet intervalle de quarante années, Moyse promulgua les rits religieux, dans le livre appelé *Lévitique* : fit le dénombrement de tout ce peuple, recueilli dans le livre appelé des *Nombres*; et enfin fit un code de lois civiles qui forme le cinquième de ses livres appelé *le Deutéronome.*

Ce législateur mourut avant d'avoir établi son peuple dans le pays qui est à l'ouest du Jourdain, et que d'après une ancienne nation on nommait *pays de Canaan.* Mais Josué qui avait été l'un de ses plus intimes confidens, se chargea de l'établissement du peuple, et y réussit après plusieurs combats contre les naturels du pays. Il a raconté lui-même les événemens auxquels il eut la principale part, et son ouvrage porte son nom sous le titre de *Livre de Josué.*

4.e *Époque.*

Cet établissement eut lieu vers 1445. Les Israélites que je nommerai les *Hébreux*, étaient, ainsi que les Arabes encore actuellement divisés par *familles*, désignés par le nom de *Tribus.* On en comptait douze portant les noms des fils ou petit-fils de Jacob : C'étaient les tribus de :

Ruben,	Nephtali,
Siméon,	Gad,
Lévi,	Aser,
Juda,	Benjamin,
Issachar,	Manassé,
Zabulon,	Ephraïm.
Dan,	

Les deux derniers patriarches étaient fils de Joseph.

Josué ne put établir à l'Ouest du Jourdain que neuf tribus et demie : la moitié de la tribu de Manassé avec celles de Ruben et de Gad restèrent à l'E. Quant à la tribu de Lévi, elle resta sans partage de terre, occupée de la conservation des lois et des cérémonies religieuses. Josué lui assura des revenus.

Moyse avait gouverné ce peuple au nom de Dieu, en hébreu *Jéhovah*; Josué et ses successeurs, grands prêtres et juges, continuèrent de même : c'est ce qu'on appelle *Théocratie*, ou gouvernement sacerdotal.

Cependant, soit que le peuple fût entraîné par une inconstance naturelle, ou par une intrigue, soit qu'il fût plus ou moins vexé par le despotisme des juges, il demanda un roi et il l'obtint. Alors commence la monarchie.

5.e *Époque.*

Le premier roi des Hébreux fut SAUL, vers l'an 1095. C'était le plus bel homme de son pays, mais l'un des moins capables de gouverner. Aussi son règne fut-il troublé par des guerres et des soulèvemens : cependant il fut de 40 ans.

DAVID lui succéda en 1055, et jeta le premier les fondemens de la grandeur où parvint son Etat sous le règne de Salomon qui lui succéda.

SALOMON, fils de David, fit des alliances utiles avec les Syriens, et à l'exemple des Phéniciens, s'occupa beaucoup du commerce. Il avait des flottes sur la mer Rouge qui rapportaient de grandes richesses du port oriental d'Ophir : son règne, comme celui de son père et de son aïeul, fut de 40 ans. Les livres des Hébreux, et même ceux des Orientaux modernes, vantent beaucoup la sagesse de ce prince et ses grandes richesses.

ROBOAM, son fils, lui succéda en 976. Mais il se

se conduisit mal, et l'un de ses généraux, JÉROBOAM, s'étant mis à la tête d'une partie de la nation, il se forma deux royaumes l'un au Sud, sous le nom de *royaume de Juda*, et l'autre au N. sous celui de *royaume d'Israël*. Cet événement eut lieu dès la première année même du règne de Roboam.

6e. *Époque.*

Il suffit d'ajouter, que le royaume d'Israël eut beaucoup de méchans rois, et qu'attaqué par Salmanasar, roi d'Assyrie, Samarie, qui en était la capitale, fut prise en 721, et que dix tribus qui le composaient furent arrachées de leurs foyers et dispersées à l'est de l'Euphrate et du Tigre.

Le royaume de Juda, renfermant la nombreuse tribu de Juda et celle de Benjamin, eut quelques bons rois, d'autres fort méchans, et finit, ainsi que le royaume d'Israël, par la prise de la capitale et la captivité de la nation.

7e. *Époque.*

En 588, Nabuchodonosor, roi de Babylone, ayant assiégé Jérusalem, en fit le roi prisonnier, et l'emmena avec tout son peuple. Cette conduite était celle d'un destructeur barbare, plutôt que d'un conquérant : au lieu d'ajouter à ses états une belle et riche province, Nabuchodonosor la convertissait en désert au moins inutile.

8e. *Époque.*

En 538, Cyrus, roi de Perse, remédia aux suites de cette fureur dévastatrice, dès qu'il se fut emparé de l'empire de Babylone. Vers l'an 536 un des premiers fruits de sa conquête fut le retour des Hébreux sur leur terre, après laquelle ils n'avaient cessé de soupirer ainsi qu'on le lit dans la touchante élégie qui

est dans le recueil des poésies attribuées à David. Ils reprirent leur ancien régime, recouvrèrent leurs lois, furent gouvernés par des grands pontifes qui remplaçaient les anciens *Juges*, et furent assez bien traités, dit-on, par Alexandre, lorsque, vainqueur des Perses dans deux batailles célèbres sur les bords du Granique et près d'Issus, il soumettait la Syrie, la Palestine, et marchait contre l'Egypte.

9e. *Epoque.*

Les Hébreux, que depuis le retour de la captivité les historiens nomment *Juifs*, furent maltraités par les rois de Syrie successeurs d'Alexandre. L'esprit de leur religion leur donnait de l'aversion pour toute nation étrangère, et les entretenait dans un fanatisme farouche qui leur rendait insupportable toute espèce de domination. Les rois de Syrie les regardaient comme des sujets, et les Juifs traitaient ces rois d'impies parce qu'ils ne respectaient ni leur religion ni leur temple. De là les guerres fréquentes qui eurent lieu entre les Juifs et les rois de Syrie.

10e. *Époque.*

Cependant un prince Asmonéen, nommé *Aristobule*, y fut reconnu roi en 106. Après quelques autres souverains de cette même dynastie, *Hérode*, prince Iduméen, parvint au trône l'an 37 avant l'ère vulg. et se concilia l'amitié de l'empereur Auguste.

11e *Époque.*

La bonne intelligence entre les Juifs et les Romains dura peu. L'an 14, la Judée fut réduite en province romaine. La nation se révolta. Une armée romaine

entra en Judée : enfin la ville de Jérusalem fut prise par *Tite*, sous le règne de Vespasien son père. Dès ce moment la nation cessa de former un corps politique.

Infiniment attachée à ses dogmes et à ses usages, elle s'est conservée jusqu'à présent, vivant de son commerce et de son industrie, au milieu des différentes nations modernes dont les persécutions ont perpétué la durée (1).

2. PHÉNICIENS.

Ce peuple, l'un des plus célèbres de l'antiquité, habitait, comme on l'a vu, sur les côtes de la Syrie et de la Palestine que baigne la Méditerranée. Les Phéniciens fesaient partie des nations que les Hébreux nous ont fait connaître sous le nom de *Cananéens*. Mais, entre ceux-ci, étaient les *Enakims*, d'où il paraît que les Egyptiens firent *Phénakim*, et les Grecs *Phéniciens*. On croit que ce fut de ce nom que l'arbre qui porte les palmes, reçut chez les Grecs, le nom de *Pœnix*, parce qu'ils le trouvèrent d'abord sur leurs côtes. Il en est de même de la couleur pourpre qui se recueillait d'un petit coquillage connu sur les côtes de Phénicie, et qui en reçut le nom de *phoënices*.

Il est très-difficile d'assigner l'origine des anciens peuples. Des conjectures heureuses ont fait croire à quelques savans que les Phéniciens étaient originairement ce peuple appelé *peuple de pasteurs* par Hérodote, et qui fut chassé de l'Egypte, sous le nom d'*Hycsos*. Manéthon, auteur égyptien, nous apprend que ce peuple était venu de l'Orient s'établir en Egypte à main armée. Ainsi son expulsion le rendit au pays à-peu-près d'où il était venu.

(1) Voyez le Précis de l'histoire des Hébreux par Mentelle.

Etablis sur les bords de la mer, ils cultivèrent la navigation et s'en servirent pour des opérations de commerce, qu'ils agrandirent encore par l'établissement de plusieurs colonies. C'est sans doute, parce qu'on avait une idée de la hardiesse de leurs entreprises, déjà anciennes au temps d'Hérodote, vers l'an 484, que cet historien ne craignit pas de dire qu'ils avaient fait le tour de l'Afrique. Le C. Gosselin, dans sa *Géographie des Grecs analysée*, a combattu victorieusement cette assertion. En effet cette navigation, dont on connaît actuellement toutes les difficultés pour nos bâtimens, était au-dessus des forces d'un peuple privé de l'usage de la boussole, et qui ne pouvant s'éloigner des côtes, n'exerçait que le petit cabotage.

Les principales marchandises qui sortaient des ports des Phéniciens, étaient sur-tout les bois de cèdre du Liban, la pourpre de Tyr, le verre de Sidon. Ils les transportaient dans tous les ports de la Méditerranée, et au-delà du détroit de Gibraltar, jusque dans l'Océan, sur les côtes occidentales de l'Hispanie, de la Gaule et de la Bretagne. Ayant eu près de cette dernière île connaissance des Sorlingues, que l'on nomma, à cause de leur production, *Cassitérides*, ou îles de l'étain, ils en rapportèrent ce métal, et le faisant entrer dans leur commerce, ils furent pendant long-temps les seuls qui pussent en fournir les autres nations.

Les Phéniciens transportèrent des colonies le long des côtes d'Afrique, sur celles de la Grèce, de l'Italie, et de l'Hispanie. On ne peut guère douter que tous les établissemens où l'on retrouve des traces d'un peuple venu de l'Orient, ne fussent des établissemens phéniciens. Mais entre toutes ces colonies, les plus célèbres furent celles de *Gadès*, très-ancienne, à ce qu'il paraît, et celle de *Carthage*, précédée par celle d'*Utique*. La

population et les arts signalaient cependant ce peuple industrieux.

C'est bien dommage que la vanité des Grecs, leur faisant regarder tous les autres peuples comme bien inférieurs à eux, leur ait fait négliger d'étudier les langues de l'Orient. Sans doute les Phéniciens avaient au moins des archives : si les Grecs les avaient traduites, nous aurions des connaissances bien précieuses sur ce peuple intelligent. A peine savons-nous les noms de quelques rois de *Sidon* qui fut d'abord la ville la plus considérable, et de *Tyr* qui lui enleva cet avantage.

Cette ville, sans qu'on en connaisse la cause et l'époque précise, tomba au pouvoir des rois de Babylone. On croit pourtant que ce fut en 573, ou selon d'autres 586, qu'elle fut prise après 13 ans de siége par Nabuchodonosor. Dans la suite elle devint une des provinces de la Perse, fut soumise par Alexandre, obéit à ses successeurs les rois de Syrie, et finit par devenir une des possessions romaines.

Sous le règne de Théodose et sous celui d'Arcadius, la Phénicie fut partagée en deux provinces : l'une appelée Phénicie *maritime* avait pour métropole TYR ; l'autre nommée, Phénicie du *Liban*, avait pour métropole DAMAS.

CHAPITRE SECOND.

PARTIES DE L'ASIE,

MOINS BIEN CONNUES.

Division générale.

Les parties de l'Asie qui ne paraissent pas avoir appartenu à l'Empire des Assyriens ni à celui des Perses, et qui sont moins bien connues, sont principalement la Scythie, l'Inde, la Sérique, la Chersonèse d'or, auxquelles j'ajoute l'Arabie et la mer Rouge.

1. SCYTHIE.

Ce pays auquel on ne connaît pas de bornes précises, devait être d'une grande étendue, puisqu'on trouve des Schytes dans la partie orientale de l'Europe et dans la partie septentrionale de l'Asie. Des savans trouvent une grande identité entre le nom des *Tchoudes* et celui des *Scythes*. Or ces Tchoudes formaient un peuple ancien, actuellement divisé en plusieurs branches. Hérodote nous représente de même plusieurs nations comprises sous le nom de Scythes. La conformité de mœurs entre celles des anciens Scythes, se couvrant de peaux de moutons, transportant leurs habitations, et celle des Tartares actuels, prouve, ce me semble, une très-grande identité entre les uns et les autres. Au reste, Hérodote est entré dans de grands détails sur les Scythes:

il sera utile de lire ce qu'il en dit (*Voyez* L. IV.). On a recueilli les noms de leurs rois, c'est-à-dire de ceux que l'on connaît, jusqu'au nombre de 21. Je ne citerai ici que quelques traits de leur histoire.

Ces peuples existaient, disaient-ils, comme nation, 2000 ans avant l'expédition de Darius, ce qui fait remonter leurs commencemens vers l'an 1500.

Vers l'an 635 ou 634, dit M. Larcher, des Scythes, sous la conduite de leur roi Madyas, en chassant d'Europe les Cimmériens, entrèrent en Asie, par le nord du mont Caucase. Après avoir passé le défilé qui se trouve entre le Caucase et la mer Caspienne, appelé anciennement, Portes Caspiennes (*Pylæ-Caspiæ*), actuellement, *Derbent Capi*, ils se jetèrent sur la Médie et parvinrent à s'y établir. Ils soumirent tout le pays jusqu'aux frontières de l'Egypte. Ils y auraient pénétré, si Psammitique ne se fût opposé à leur invasion. Cependant Cyaxare voulant délivrer l'Asie de ces hordes importunes, invita les chefs des Scythes à un grand repas, et les fit tous égorger, vers l'an 603 ou 605. Ceux qui échappèrent à ce massacre, retournèrent chez eux; mais pendant leur absence, leurs femmes qui se regardaient comme veuves, par l'établissement de leurs maris en pays éloignés, avaient épousé leurs esclaves. Ceux-ci, se voyant exposés à perdre tout-à-la-fois leurs femmes et leur liberté, marchèrent en armes contre leurs anciens maîtres. Mais ils furent maltraités, et prirent la fuite. Au reste je ne raconte pas ce trait pour qu'on le croie, mais on verra qu'Hérodote l'a rapporté.

Amazones. Les Anciens ont cru qu'il avait existé aux environs du Pont-Euxin une nation guerrière de femmes, qui n'admettaient chez elles d'hommes que pour de courts intervalles, à-peu-près tous les ans. On disait même qu'elles étaient venues jusque dans l'Attique.

Mais cette manière d'exister étant contre la nature, les Amazones n'ont point dû former long-temps une société politique et guerrière.

2. INDE.

Les géographes grecs et latins ont mal connu l'Inde, puisque, 1.° ils crurent pendant long-temps que toute la presqu'île occidentale, depuis le golfe actuel de Gouzerat jusqu'au golfe de Bengale, était détachée du continent : c'est cette presqu'île qu'ils nommèrent d'abord l'île de *Taprobane*;.... 2.° Eratosthène se trompait d'environ 26 degrés sur la position de l'embouchure du Gange, et Ptolémée de plus de 46 ;... 3.° Ils croyaient que l'embouchure de ce fleuve était dans la mer à l'E.... Cependant Ptolémée nomme un grand nombre de lieux appartenans à l'Inde. Une des villes les plus considérables était *Palibothra*, dont on retrouve les ruines près d'Ellahabad sur le Gange. On voit, dans Diodore, que, dès la plus haute antiquité, les Indiens étaient divisés par castes ; que leurs philosophes contemplatifs étaient nommés *Gymnosophistes* ou Sophistes nus, parce que c'était leur manière d'être ; et que les femmes s'y brûlaient à la mort de leurs maris.

3. SÉRIQUE.

La situation de ce pays n'a pas été bien indiquée par les Anciens ; aussi les Modernes s'y sont-ils trompés. Ce qu'on sait de mieux à cet égard, est dû au C. Gosselin. On ne connaissait la Sérique que par le nom de deux sortes d'étoffes que les Anciens nommaient *serica materies*.... et *sericum*. D'après les indications et les descriptions qu'ils ont données des pays d'où ils les obtenaient par le commerce, on voit que la *serica materies* ou matière sérique,

espèce de laine très-fine, se tirait d'un pays situé au N. du Tibet, où l'on trouve encore Seri-Nagar ; c'est la laine dont on fait les beaux châles dans le Cachemire. Quant au *sericum*, ou sérique, c'était des étoffes de soie qui se fabriquaient dans un pays plus chaud, parce qu'il est moins élevé et aussi plus méridional. On retrouve encore dans l'intérieur du pays compris sous le nom d'*Inde*, un lieu appelé *Ser Hend.* Ainsi les Serres étaient des Indiens, dont la capitale se nommait *Séra.* Il ne faut pas ignorer que les vers à soie furent apportés des Indes à Justinien, par deux religieux voyageurs.

4. CHERSONÈSE D'OR.

Le mot *Chersonèse*, emprunté du grec, signifie presqu'île. Les Grecs n'avaient aucune connaissance de la Chine, mais ils connaissaient un peu la presqu'île au-delà du Gange. D'Anville croyait qu'ils avaient connu toute la presqu'île de Malaca, qui termine la presqu'île au S. Le C. Gosselin a très-bien démontré que le nom de *Chersonèse d'or* se bornait à la partie qui est plus au N., entre-coupée par la rivière d'Ava, et où se trouve la pointe de Bragu, que Ptolémée nomme le *Grand Promontoire.* C'est là que l'auteur grec plaçait les *Sines*, qui ne sont pas les Chinois, comme l'ont prétendu quelques auteurs, mais les Siamois : le fleuve *Sénus* doit être la rivière Tana-Sérim, et la ville de *Thiæ* celle de Tana-Sérim. Quant à l'extrémité méridionale, les Anciens la connaissaient si mal, qu'ils avaient imaginé qu'elle allait se joindre à l'Afrique.

5. ARABIE.

Au S. O. de l'Asie se trouve une grande presqu'île que les Anciens, ainsi que les Modernes, ont nommé

Arabie : ils la divisaient en Arabie *pétrée*, Arabie *déserte* et Arabie *heureuse*. Celle-ci était la partie méridionale et fournissait, de son territoire ou par le commerce, de l'or, des gommes, des perles et des parfums.

L'opinion des Arabes est qu'ils descendent de Kahtan, qui eut treize fils. Moyse qui, probablement, avait pris d'eux cette opinion, leur donna pour ancêtre Jectan. Ibrahim ou Abraham, dans la suite, ayant eu un fils nommé *Ismaël*, qui, ainsi que son père, mena une vie nomade, les Arabes bédoins ou errans dans le désert, prétendent lui devoir leur origine.

La stérilité de ce pays l'a toujours garanti de toute domination étrangère. Alexandre en avait projeté la conquête, mais il mourut avant d'avoir pu commencer à réaliser cette entreprise. Antigone, l'un de ses successeurs, l'essaya et fut battu. Quelques généraux romains, tels que Gallus et les empereurs Trajan et Sévère, firent la guerre à quelques parties de l'Arabie; mais jamais la totalité du pays ne fut soumise, et celles qui le furent, ne le furent pas pour long-temps. Je parlerai des Arabes modernes dans le 3me. vol.

6. MER ROUGE.

On a vu, dans la Géographie physique, la situation de cette mer. L'étymologie de son nom a été plus d'une fois l'objet de discussions savantes. Le nom oriental est *Iam Edom*; les Grecs l'ont rendu par *Thalassa Erythrée*, et les Latins par *Mare Rubrum*; et ces mots, traduits les uns des autres, sont rendus exactement en français par les mots *Mer Rouge*. Quelques auteurs ont prétendu que du corail qui en occupe le fond, au moins dans certaines parties, avoit donné naissance à ce nom; d'autres ont dit que le soleil l'éclairant à son lever, sous un angle d'un certain

nombre de degrés, les eaux, à cause des sables qui les environnent, paraissent de couleur rougeâtre. On a dit aussi que c'était à cause des montagnes de granit rouge qui la bordent à l'ouest. Mais d'habiles critiques ont adopté l'opinion suivante, qui est la plus vraisemblable. On connaît un peuple qui habitait au N. sur les bords de cette mer; ce peuple se nommait *Edomite* ou *Iduméen*, ce qui signifierait aussi les *Rouges*, comme le mot *français* signifie *franc*, le mot *galli*, des *coqs*, etc. Ainsi la mer Rouge, ou mer d'Edom, ne signifie que la mer des Edomites ou des Iduméens.

C'est au N. de cette mer, entre deux golfes, celui *d'Heroopolis*, à l'O., et celui *d'Asiongaber*, à l'E., que s'avance une presqu'île où se trouvent les monts *Horeb* et *Sinaï*; à l'E. du golfe d'Ailath se trouvait au N. *Asiongaber*, et au S. *Madian*.

SUBDIVISION SECONDE.

AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Je comprendrai dans ce chapitre quatre peuples, dont les deux premiers sont sur-tout recommandables, l'un par sa haute antiquité, l'autre par l'étendue de sa puissance : ce sont les Egyptiens et les Carthaginois. Les autres occupant la partie occidentale de l'Afrique septentrionale, sont les Numides et les peuples de la Mauritanie.

ARTICLE PREMIER.

ÉGYPTE.

§. I. *Géographie physique.*

L'Égypte est en Afrique : elle en occupe la partie N. E. et communique avec l'Asie par un isthme, baigné au N. par la Méditerranée, à l'E. par la mer Rouge. Sa latitude est depuis le 23e. deg. 30′ jusqu'au 31e. deg. 30′. Sa longitude est entre 28 et 31 deg. Elle a 113 myriamètres de long, et de 3 à 5 de large.

Ce pays forme un long bassin incliné du S. au N. et bordé de chaque côté par de hautes montagnes qui laissent entr'elles une largeur moyenne de 20 à 25 lieues. Les montagnes qui sont à l'E. ne montent au N. que

jusque vers le 30e. deg. où commence la partie appelée *Delta*. Les montagnes qui sont à l'O. vont, à la vérité, jusqu'à la mer; mais il y a des endroits où elles laissent entre elles des plaines fort étendues.

Toute l'Antiquité s'accorde à vanter la fertilité de l'Egypte : on l'appelait *le grenier de Rome*. Les arbres y prennent plus de croissance en trois ans, qu'en dix ans dans l'Europe : à peine s'y dépouillent-ils de leurs feuilles. Un grain de bled y produit vingt-cinq à trente épis. Et lorsque la terre y a produit du bled, de l'orge ou du riz, on y sème encore des melons ou d'autres légumes. Mais on ne peut faire deux récoltes dans les jardins sans arroser au moins tous les quatre jours : car il n'y pleut jamais, si ce n'est dans la basse Egypte, ce qui arrive rarement.

Du Nil. C'est aux débordemens du Nil que l'Egypte doit cette extrême fertilité. Ce fleuve a plusieurs de ses sources dans les montagnes de l'Abyssinie, et se grossit des pluies qui y tombent avec violence pendant les trois mois du printemps. Mais il reçoit aussi les eaux d'un fleuve dont la source est plus au S. et commence aux monts que Ptolémée nomme les monts de la Lune, et les Arabes *Dgebel-el-Kamar*, ce qui a le même sens. Ce fleuve se nomme *Bahhr-el-Abyadh*, ou rivière Blanche. Le Nil traverse le lac Dambea, reçoit plusieurs autres grands fleuves. Le débordement devient très-sensible vers le Delta, dans le commencement de messidor, (à la mi-juin) c'est-à-dire, lorsque le soleil est au solstice d'été. Mais il y a déjà plus de deux mois qu'il s'annonce par le mouvement et l'élévation des eaux. En même temps souffle un vent du nord, que les Anciens nomment *vent éthésien*, qui s'oppose à la rapidité du courant, et contribue à l'inondation.

Arrivé à la hauteur de l'ancienne ville d'*Héliopolis*,

qui n'était pas loin du Caire actuel, le Nil se divisait en plusieurs branches, qui formaient un triangle, dont le troisième côté est du côté de la mer. C'est cette partie qui, à cause de sa configuration semblable à une lettre de l'alphabet grec, a été nommée *Delta*. Les Anciens ont pensé qu'il avait été primitivement un golfe que les eaux du Nil avaient rempli de sable et de terre végétale, enlevée chaque année de dessus les terres qu'il submerge. Pendant l'inondation les villes et les villages communiquent entre eux par des chaussées ou par des bateaux.

Comme la fertilité des terres dépendait de la juste proportion des débordemens avec le besoin des terres, les Anciens ainsi que les Modernes ont eu grand soin de s'assurer de la hauteur de ce fleuve chaque année. Au-dessous de seize coudées, et au-dessus de vingt-quatre, l'année est mauvaise. Je parlerai dans la *Géographie moderne*, de la manière dont on mesure actuellement cette élévation.

La qualité des eaux du Nil a été reconnue de bonne heure des Anciens, et leur réputation n'a rien perdu dans l'esprit des Modernes; lorsqu'elles sont clarifiées, elles pèsent un degré et demi de moins que les eaux de la Seine. Elles sont d'ailleurs d'un goût très-agréable. Les Anciens avaient déifié ce dieu, on en juge par des hiéroglifes.

Lacs. Les Anciens ont parlé de trois lacs considérables en Égypte, savoir: le lac *Mœris*,... le lac *Sirbon*,... le lac *Maréotis*.

Le lac Mœris avait, dit-on, pris son nom d'un ancien roi; il paraît que l'art y avait secondé la nature. Cet amas considérable d'eau servait à recevoir, au moins en partie, les eaux que les terres avaient de trop dans de grands débordemens, et à rendre des eaux

aux terres lorsque l'inondation n'était pas assez considérable. Ce que les Anciens ont dit de ce lac, a donné lieu à plusieurs dissertations savantes entre les modernes. On croit que ce qu'ils appelaient lac, était un grand canal, parallèle au Nil et plus à l'O. communiquant avec le fleuve lorsque les circonstances l'exigeaient, lors de la crue ou de la retraite des eaux. Le lac Sirbon était sur le bord de la Méditerranée, à l'E. du mont Casius : c'est dans ce lac que se rendaient les eaux que l'on nommait *torrens d'Égypte*.

Le lac Maréotis était à l'O. aussi sur les bords de la mer, avec laquelle il communiquait. C'était vers son embouchure qu'était la célèbre ville d'Alexandrie.

Productions. Entre les productions de l'Egypte, dont il est fait mention dans l'Antiquité, on remarque surtout le *lotus*, dont on mangeait la graine, et le *papyrus*, appelé aussi *biblos*, dont les feuilles collées les unes sur les autres en sens transversal, servaient à écrire ; le lin, dont on faisait de la toile, en usage pour les vêtemens des prêtres et des personnes d'une haute considération : on en faisait un grand cas dans tout l'Orient. Ils avaient des légumes excellens et des fruits délicieux. Il y a une sorte de melons qu'à cause de la finesse de son goût, les Arabes appellent *ab-delarin*, ou l'esclave de la douceur.

On ne trouve point de métaux en Égypte, mais des minéraux de différentes espèces.

Les Anciens et les Modernes s'accordent à peindre les Egyptiens comme étant d'une taille moyenne, ayant la couleur basanée, les cheveux crépus, le génie porté aux grandes choses, ce qui répugne cependant un peu avec leur penchant à la superstition. Mais on trouve la preuve de l'élévation de leurs idées dans la magnificence des ouvrages qui nous restent d'eux, et celle

de la puérilité de leur esprit dans les pratiques ridicules de leur religion. On sait d'ailleurs combien l'éducation peut élever ou avilir nos penchans.

Outre les animaux que nous connaissons ici, tels que le bœuf, le mouton, etc., il y avait quelques animaux particuliers à l'Egypte. Le *crocodile*, animal amphibie, long quelquefois de 20 pieds, et très-dangereux sur les bords du Nil ;.... *l'ichneumon*, espèce de rat, avide des œufs du crocodile qu'il découvre ordinairement dans le sable ;... *l'hypopotame* ou cheval de fleuve, qui arrive à une grosseur prodigieuse ;.... le *cinocéphale*, espèce de singe, dont la tête ressemble à celle du chien ; les *chats* tigrés, etc. Il est à remarquer qu'il n'est aucun de ces animaux qui n'ait eu son temple, et même une ville de son nom, dans quelque partie de l'Egypte.

Entre les oiseaux, *l'ibis* est un de ceux dont les Anciens ont le plus fait l'éloge par rapport à l'Egypte, parce qu'il s'y montrait sur-tout en certain temps et y dévorait les serpens qui s'y seraient fort multipliés. On remarque que, dès les temps anciens, il y a eu des familles qui se sont occupées du moyen de se garantir de la morsure des reptiles. Les anciens ont nommé *psilles* celles qui avaient, disait-on, ce secret. Il se trouve encore en Egypte des hommes qui ont la même prétention.

§. II. *Géographie politique.*

Nom. Le nom oriental de l'Egypte est *Misr*, et les Hébreux disaient *Misraïm*. On peut croire que le nom de la ville de *Coptos* a donné naissance au nom *Egypte*.

Bornes. Les géographes anciens ne s'accordent pas sur les bornes qui limitaient autrefois ce pays. Quelques-uns

ins ne comprenaient sous le nom *d'Égypte*, que le Delta, tandis que d'autres l'étendaient jusqu'à la Cyrénaïque à l'O. Il paraît par le témoignage d'Hérodote, qu'elle ne s'étendait guère à l'E. au-delà de Rhiconorura, et à l'O. jusques y compris le lac Maréotis; elle avait la Méditerranée au N. et l'Ethiopie au Sud.

Division. Il paraît certain que l'Egypte a été autrefois divisée en plusieurs royaumes. La division la plus généralement suivie est celle qui la partage en *haute* Egypte au S., *basse* Egypte au N., et *Heptanomie* ou les sept nomes, au milieu.

La *haute* Egypte, appelée aussi *Thébaïde*, et actuellement *al Saïd*, s'étendait depuis l'Ethiopie jusques un peu en-deçà du 28e deg. Sa capitale était Thèbes, appelée aussi *Diospolis*, ou ville de Jupiter. Quelques auteurs, d'après l'état actuel de ses ruines, ont cru que c'était moins une ville, continuellement habitée, qu'une très-vaste enceinte propre à recevoir le peuple de toute une province en cas de danger. On lui donne à peu près 4 myriamètres de circuit. Deux autres villes aussi méritent d'être connues...

Coptos, sur le Nil, et riche entrepôt de commerce sous les Ptolémées. Une route de 257 milles romains ou un peu plus de 36 myriamètres, conduisait par le S. E. jusqu'au port de Bérénice sur la mer Rouge. Les maîtres de l'Egypte moderne ont pratiqué une route plus courte qui va de Kons à Cosseir.

Syene, actuellement Assuan, à l'extrémité méridionale de l'Egypte, où se tenaient, aussi bien qu'à *Élephantine*, dans des temps plus rapprochés de nous, les cohortes romaines qui veillaient à la défense du pays. La haute Egypte renfermait 14 nomes ou préfectures.

L'Heptanomie ou division des sept nomes, ap-

pelée aussi Egypte du milieu, était au N. de la haute Egypte, avait pour capitale MEMPHIS, située à la gauche du Nil, et absolument ruinée depuis long-temps. Cette division de l'Egypte *moyenne* renfermait, sous les Romains, 10 préfectures.

La *basse* Egypte, que dans des temps modernes on a nommé le *Bahrin*, ou le pays maritime, comprenait un peu plus que le Delta; les villes les plus remarquables étaient.... PELUSIUM, autrefois la clef de l'Egypte à l'E. sur la mer, actuellement ruinée.....

ALEXANDRIE, devenue ensuite la capitale, et située entre la mer et le lac Maréotis. La ville d'Alexandrie moderne n'est pas sur le terrain de l'ancienne, mais sur le terrain appelé *Heptastade* qui joignait la ville à l'île de Pharos.....

Il y avait aussi les villes de SAIS, TANÈS, CANOPE qui étaient si considérables.

Monumens.

Les monumens les plus célèbres de l'Egypte étaient les pyramides à l'O. du Nil ,..... un palais très-vaste sous le nom de *Labyrinthe*, vers le lac Mœris ,..... des obélisques ou longues pierres quadrangulaires, de forme pyramidale. Beaucoup de descriptions modernes font connaître ces objets.

Les anciens Egyptiens avaient eu long-temps la vanité de se croire les plus anciens peuples de la terre.

Nous ne connaissons pas leur langue *parlée*, et quant à leur écriture, il paraît qu'elle était de trois sortes : *épistolaire* ou approchant du syriaque .... *hiéroglyphique*, c'est-à-dire, formée de caractères qui rappelaient des idées au lieu d'indiquer des sons ,... et *symbolique*, de lettres qui ne rappelaient le souvenir des objets que par des emblèmes.

Religion.

Celle des Egyptiens était une idolâtrie grossière. On leur trouve des divinités de deux ordres.

Celles du premier étaient... *Osiris* ou le soleil;.. *Isis* ou la lune;.... *Jupiter* dont le temple était à Thèbes;... *Mars* adoré à Paprennis, ville accordée aux gens de guerre ;.. *Sérapis*, représenté avec un boisseau sur la tête :..... *Canope*, célèbre par une victoire remportée sur le dieu des Chaldéens.

Celles du second ordre étaient..... le bœuf *Apis*, qui représentait *Osiris*;..... les *Crocodiles*, adorés à Arsinoé;... l'*Ichneumon*, adoré à Héracléopolis,... les *Chiens*, à Cynopolis;.... enfin, les *Chats*, les *Plantes*. On méprisait dans une ville l'objet que l'on adorait dans une autre. Il résultait même quelquefois des guerres de cette différence d'opinions. Les fêtes s'y célébraient avec une grande magnificence. Celles de Saïs étaient éblouissantes de lumières. On ne peut guère nier qu'ils aient eu des sacrifices humains, sur-tout dans les occasions où les prêtres croyaient devoir appaiser le Nil. Les funérailles et le soin d'ensevelir les morts étaient un des principaux articles de la religion. Et, à cet égard, ils ont porté l'art des embaumemens si loin, que nous trouvons encore actuellement des corps ensevelis par eux il y a plus de 3000 ans.

Gouvernement.

La nation égyptienne était partagée en *deux* grandes portions; 1.° les cultivateurs des terres;... 2.° les habitans des villes. Ces derniers, se subdivisaient en *trois classes*;... 1°. celle des prêtres fort révérée, et dans laquelle on choisissait les rois ;.... 2.° celle des soldats auxquels on attribuait des fonds de terre;....3.° celle des

artisans dans laquelle on ne pouvait abandonner la profession de son père.

Chaque ville avait un tribunal où l'on portait les affaires en première instance. Le conseil souverain de la nation, était composé de 30 juges, tirés d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes. On n'y plaidait pas, les affaires s'y traitaient par écrit.

Sciences.

Les Egyptiens ont connu de bonne heure les sciences et les ont cultivées avec succès, sur-tout l'astronomie, la sculpture et la médecine.

Ils avaient douze mois et trois sortes d'années;.... une année vague de 365 jours, sans aucune intercalation, et dont, par le laps des temps, les mois parcouraient toutes les saisons;..... une année solaire, exactement corrigée, ou du moins de 365 jours et 6 heures;... et une année lunaire.

Ils avaient de plus une année caniculaire, ou espèce de cycle de 1460, à la fin duquel le premier jour de leur année, au mois de Thoth, se rencontrait avec le lever de la canicule comme il s'y était trouvé au commencement (1).

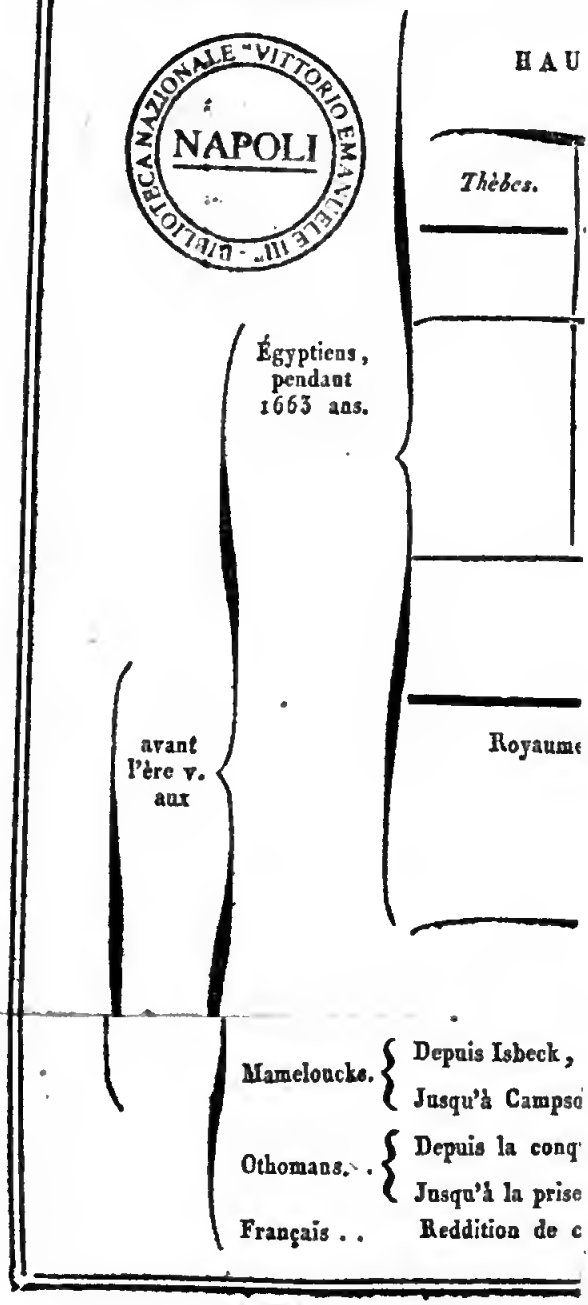
Quant aux mœurs, aux coutumes des Egyptiens, elles ont été fort estimées des anciens, ce qu'on ne peut admettre cependant sans quelque restriction; car Hérodote dit que, pendant assez long-temps, les hommes furent obligés de s'occuper des soins du ménage pendant que les femmes faisaient les affaires du dehors. C'étaient intervertir l'ordre de la nature, qui appelle l'être le plus fort aux plus rudes travaux.

---

(1) *Voyez*, sur les années égyptiennes, le 14e. volume des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, page 334.

TABLE
D

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI



AU CHRONOGRAPHIQUE

l'Égypte ancienne et moderne.

TE ÉGYPTE.		ÉGYPTE du MILIEU.	BASSE ÉGYPTE.			
This.	*Éléphantis.*	*Memphis.*	*Héliopolis.*	*Diospolis.*	*Héracléotès.*	*Xoïtes.*
		Menès. 2126.				
		2036. Rois Pasteurs.	1490. Sésostris.			

Sésostris, maître de toute l'Égypte en 1484.

de Thèbes, 1422.	Royaume de Memphis.	Royaume de Diospolis ou Delta, 1422.
	526. Psammenit.	

Psammenit, vaincu par Cambyse, en 525.

en	1205	
a-Gauri, en	1250	
êté par le sultan Sélim, en	1517	267.
par les Français, à la bataille du Caire, l'an 6 de la République. . .	1517	
pays aux Othomans par le traité d'Amiens.	1797	280.
	1803	6.

Chronologie.

La chronologie de l'histoire d'Egypte a exercé la critique de bien des hommes éclairés, et malgré leurs travaux, elle renferme encore une grande obscurité Leur histoire même n'est pas connue ; en voici la raison. Les livres des Hébreux qui ont précédé de beaucoup ceux des Grecs, n'en parlent qu'à l'occasion de leur propre histoire. Les historiens grecs, Hérodote et Diodore, ont parlé des rois d'Egypte d'une manière vague. Le premier en nomme vingt-un et en indique douze qu'il ne nomme pas : le second en nomme vingt-trois et en indique cent treize au-delà. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs ne s'est astreint à un ordre chronologique. Enfin, un écrivain égyptien, Manéthon, prêtre fort-instruit, a donné une liste de rois ainsi qu'Eratosthène, savant grec; mais ni l'un ni l'autre ne font connaître leurs règnes.

Ceux qui seraient curieux de recherches plus étendues, peuvent consulter les mémoires de l'académie des Belles-Lettres, *tom. XIX,... la Chronologie de l'Histoire sainte*, par Desvignoles,.... et l'*Ouvrage sur l'Egypte*, de M. d'Origny, etc. et la *traduction d'Hérodote* par M. Larcher. Je placerai ici un tableau chronologique, dressé d'après un de ces systèmes, auquel on pourra recourir au besoin. J'y comprends ce qui concerne la chronologie moderne, pour qu'on en saisisse mieux l'ensemble. Mais je suis bien éloigné d'infirmer toute autre opinion que celle que j'ai adoptée.

(Voyez le Tableau ci-joint.)

§. III. *Précis historique.*

1. ROIS ÉGYPTIENS.

Ménès ou *Manès* est généralement reconnu pour le premier roi d'Egypte. Ce pays, dit-on, n'était de son temps qu'un marais, excepté la Thébaïde, et l'on ne voyait pas de terre entre le lac Mœris et la Méditerranée. Il détourna le cours du Nil, bâtit la ville de Memphis dans l'ancien lit de ce fleuve, et il y fit construire le fameux temple de Vulcain, selon Hérodote. Il donna aux Egyptiens des principes de religion, introduisit le luxe et la magnificence, et institua des fêtes. Diodore dit qu'à cause de ce luxe, un de ses successeurs maudit sa mémoire.

Hérodote dit que les Egyptiens avaient un catalogue de cent trente rois depuis Ménès, terminé par Mœris. Mais, selon Diodore, Ménès eut cinquante successeurs de sa famille dont les règnes, joints à celui de Ménès, remplissent un espace de 1400 ans.

La suite des rois de Thèbes, par Eratosthène, est liée avec une époque connue dans l'histoire grecque, selon Dicéarque, qui dit que depuis le règne de *Sésonchosis*, qui succéda à *Orus*, jusqu'au règne de *Nilus*, il s'écoula 2500 ans, et 436 ans depuis *Nilus* jusqu'à la première olympiade.

Hérodote rapporte que *Sésostris* fut le successeur immédiat de *Mœris*. Son règne, s'il est vrai, est un des plus extraordinaires qu'il y ait eu en Egypte. On le représente puissant par terre et par mer, sage, juste, généreux et vaillant. Diodore dit que ses premières conquêtes furent sur les Ethyopiens et les

Troglodytes, et qu'il s'avança jusqu'à l'entrée de la mer Rouge au sud. Ses forces de terre n'étant pas suffisantes pour ses vastes desseins, il équipa deux flottes, l'une dans le golfe Arabique, selon Diodore; l'autre, dans la Méditerranée, selon Herodote. Avec la première, il subjugua les côtes de la mer Erythrée; avec la seconde, il se rendit maître de l'île de Cypre, des côtes de la Phénicie et de plusieurs des îles Cyclades. Presque tous les auteurs anciens conviennent qu'il envahit et pilla une partie de l'Asie et même de l'Europe. Il traversa le Gange, sur les bords duquel il fit élever des colonnes. A son retour, il fit la guerre aux Scythes et aux Thraces. Ceux-ci furent vaincus. Hérodote et Diodore assurent qu'il eut le même bonheur contre les Scythes; mais d'autres disent que son armée fut défaite par eux joints aux Colchidois. Selon quelques auteurs il établit en Colchide, une colonie, qui, selon d'autres, n'était que l'arrière-garde de son armée arrêtée par les fatigues: elle s'établit sur les bords du Phase. *Sésostris* rentra en Egypte après neuf ans d'absence. Il apprit à Péluse que son frère s'était révolté et avait outragé la reine et les autres princesses ses favorites. Cependant ce frère nommé *Armais*, qu'on dit être le même que le *Danaüs* des Grecs, le reçut avec une joie apparente, mais en secret projetant de le faire mourir. Ce projet ayant échoué, il se retira en Grèce. La suite du règne de Sésostris fut brillante. Il s'occupa de fortifier l'Egypte et de l'orner. Enfin, dit-on, il perdit la vue et se donna la mort.

Phéron, son fils, lui succéda, et fut ensuite dix ans aveugle. Après avoir recouvré la vue il éleva deux obélisques dans la ville d'Héliopolis.

Le trône d'Egypte, plusieurs siècles après, fut

occupé par *Amasis* ou *Ammosis* qui traita les peuples avec violence et toutes sortes d'injustices.

Artisanès, roi d'Ethiopie, instruit du mécontentement général, entra en Egypte, s'attacha les habitans, et, de concert avec eux, chassa le tyran Amasis. Ce conquérant jouit de sa victoire avec sagesse et modération, et se conduisit avec beaucoup de douceur envers ses nouveaux sujets.

Après sa mort, les Egyptiens se donnèrent pour roi, *Mendes*, ou Marus, ou *Mœris*. C'est à lui que l'on attribue la construction du fameux labyrinthe.

Il y eut un interrègne de cinq générations après Mendès. *Cétès*, memphite, d'une naissance obscure, fut, après ce temps, choisi pour roi. Hérodote et Diodore le font contemporain de la guerre de Troye. Ce fut, dit-on, pendant le règne de ce prince que Pâris, nommé aussi Alexandre fut jeté par une tempête, sur les côtes d'Egypte, et y aborda avec Hélène qu'il avait enlevée.

Remphis ou *Rampsinit*, qui lui succéda, est peint par Hérodote et Diodore, comme un prince avare, qui déshonora son règne, et laissa un trésor immense.

A ce prince, succédèrent sept autres qui furent peu renommés, excepté *Nilus* qui se rendit fameux par le grand nombre de canaux qu'il fit creuser pour la facilité des arrosemens. Son nom fut donné au fleuve qui, jusqu'alors s'était nommé *Egyptus*.

Diodore place *Chéops* au huitième règne, depuis *Rhampsinit*. Le commencement de son règne fut marqué, dit-on, par la tyrannie. Il fit fermer les temples, défendre les sacrifices publics. On lui attribue la plus grande des pyramides.

Cephrénès, son successeur, pendant un règne de 56 ans, marcha sur ses traces, et fit bâtir une pyramide, mais plus petite.

Après ce dernier, *Nicérinus*, fils de Chéops, monta sur le trône et rétablit le culte. Ce prince, doux et clément, aidait de ses trésors les particuliers qui lui révélaient leurs malheurs. Il fit aussi bâtir une pyramide.

Gnephacte se rendit célèbre par son extrême modération. Ce fut lui qui maudit la mémoire de Ménès, parce qu'il avait introduit le luxe et la bonne chère.

Bocchorès, fils du précédent, passe pour avoir été le quatrième législateur des Egyptiens. Ses lois eurent pour principal objet le commerce et les revenus publics. Ce prince eut le malheur d'être pris par Sabbaco, roi d'Ethiopie, qui le fit brûler vif.

Hérodote place *Asychis* après Mycérinus; cependant Diodore met, entr'eux, les deux règnes dont je viens de parler. Asychis fit bâtir le portique oriental du temple de Vulcain, et construire une pyramide toute de briques.

Anysis, prince aveugle, devint roi. Attaqué par Sabbaco, il fut mis en fuite et perdit son royaume.

Ce *Sabbaco*, qu'on croit être le même que le *So* des Hébreux, se distingua par sa bonté et par sa clémence lorsqu'il fut maître de l'Egypte. Après y avoir régné 50 ans, il abandonna le trône et retourna dans son pays.

Anysis sortit de sa retraite, reprit les rênes du gouvernement.

Séthon lui succéda. Il fut tout à-la-fois roi et prêtre de Vulcain. Son penchant pour les choses religieuses lui fit négliger les gens de guerre. Cependant il battit, dit-on, l'armée de Sennachérib, qui était venue jusqu'à Péluse dans le dessein d'envahir l'Égypte.

Après la mort de Séthon, l'Egypte fut partagée en 12 royaumes, dont les rois firent un plan d'association favorable au bien public. Ce furent ces princes qui

bâtirent le labyrinthe, tel qu'il fut connu des historiens grecs.

Psammétique était du nombre de ces 12 rois. Il avait eu les côtes maritimes en partage, ce qui lui procura de grandes richesses par le commerce avec les Grecs et les Phéniciens. Secouru par une armée d'Ioniens, de Cariens et d'Arabes, selon Diodore, il détrôna les autres rois et se rendit maître de toute l'Egypte. Il régna avec sagesse, satisfit aux engagemens pris avec ses alliés, et leur donna des terres des deux côtés du Nil. Ces Grecs passent pour les premiers étrangers auxquels il ait été permis de s'établir en Egypte, et c'est par eux qu'on a un peu mieux connu l'histoire de ce pays depuis le règne de Psammétique. Ce prince s'appliqua à rendre le commerce florissant: il ouvrit ses ports à tous les étrangers, et renouvela une alliance avec les Athéniens. Il prit la ville d'Azot en Phénicie, et mourut apres un règne de 54 ans.

Néchos son fils, qui paraît être le Pharaon Nécho des Hébreux, essaya, pour l'avantage du commerce, de creuser un canal depuis le Nil jusqu'à la mer Rouge. Il se rendit très-puissant sur mer. Josephe dit, après Ctésias, que Néchos fit la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens. Il mourut après un règne de 16 ans. *Psammis*, son fils, selon Hérodote, lui succéda, et 6 ans après mourut.

Apriès, selon Hérodote et Diodore, fut un prince guerrier, tant par mer que par terre. Il vainquit les Tyriens, les Sidoniens et les Cypriotes; mais il n'eut pas le même bonheur contre les Cyrénéens, par lesquels son armée fut défaite. *Amasis*, confident du roi, se révolta, et *Apriès*, fait prisonnier, fut étranglé par la populace de Sais.

Amasis reconnu roi, gouverna avec équité et gran-

deur. Jamais l'Egypte ne fut si heureuse que sous son règne. Aussi en a-t-il été regardé comme le cinquième législateur. Hérodote rapporte qu'il reçut une visite de Solon, et qu'il ouvrit les portes de l'Egypte à tous les Grecs, en leur permettant de s'y établir. Il donna même mille talens pour contribuer à la reconstruction du temple de Delphes. Ce prince subjugua l'île de Cypre, et la força de lui payer tribut. Mais la fin du règne d'Amasis ne fut pas heureuse. Trahi par son général Phanès, il était prêt d'avoir à soutenir la guerre contre Cambyse, roi de Perse, lorsqu'il mourut.

Psammétique, son fils, fut en effet attaqué et détrôné par *Cambyse*, et mourut après six mois d'une dure captivité.

Égypte sous les rois Perses.

L'Egypte devint alors une des provinces de l'empire des Perses ; mais le peuple s'y révolta sous le règne de *Darius*, fils d'Hystaspe, et ne fut entièrement soumis que la seconde année du règne de *Xercès*, 460 ans avant l'ère vulgaire. Les Egyptiens se révoltèrent encore, et appelèrent à leur secours les Athéniens, qui saisirent cette occasion pour chasser les Perses de l'Egypte. Mais enfin, vers la neuvième année du règne *d'Artaxercès*, les Egyptiens furent vaincus.

Vers l'an 414, sous le règne de *Darius Nothus*, ils se révoltèrent encore, sous la conduite d'Amyrthée, qui chassa les Perses usurpateurs, et devint roi. Il s'exposa trop en voulant attaquer les Perses dans la Phénicie; Darius le battit, ce qui fut suivi peu après de sa mort. L'Egypte, gouvernée par un Egyptien, continua d'être tributaire. Cependant on trouve un prince nommé *Pausiris*, puis un autre, *Psammétique*. Ce fut un prince ingrat et inhumain.

Néphéreus, son successeur, fut invité par les

Lacédémoniens à se liguer contre les Perses : il leur envoya des vaisseaux et du grain.

Acoris suivit le même plan. Il avait formé une ligue contre les Perses. Du moins lui et deux de ses successeurs parvinrent à se soutenir contre ces puissans oppresseurs.

Nectanèbe I, règna vers l'an 389. Les Perses essayèrent inutilement de se rendre maîtres de l'Égypte, la seconde année de son règne. Avant sa mort, Agésilas, roi de Sparte, était venu lui demander des secours contre les Thébains.

Tachos, son successeur, rassembla ses forces pour se défendre contre les Perses, chez lesquels il fut obligé de se réfugier, à cause d'une révolte dans son propre pays. On y mit *Nectanèbe* sur le trône.

Nectanèbe II, aidé des conseils d'Agésilas, appaisa un soulèvement. Il fut le dernier roi égyptien. Sous son règne, les Perses soumirent entièrement le pays. Ils ne le conservèrent pas long-temps, il est vrai ; Alexandre se présenta, l'an 332, chez les Égyptiens, et y fut reçu comme un libérateur. Il traça le plan d'une ville nouvelle qui prit son nom, et qu'il n'eut pas le temps de construire; car, sept ans après, il mourut.

Rois grecs nommés Ptolémées *ou* Lagides, *en* 323.

Après la mort d'Alexandre, ses généraux ayant partagé entr'eux ses vastes conquêtes, Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Égypte en partage. L'an 404, il avait achevé la construction d'Alexandrie, et y fonda une bibliothèque qui fut portée par ses fils à 700000 volumes. Ce prince fit aussi élever, dans l'île de Pharos, en face d'Alexandrie, une tour qui passait pour une des sept merveilles du monde, et qui servait à sup-

porter un fanal : de là le nom de *phare*. Il régna avec douceur et justice, et n'en fut pas moins un prince guerrier : il soumit la Libye, puis la basse Syrie et l'île de Cypre. Il mourut deux ans après avoir associé son fils au trône : il était âgé de 84 ans, dont il en avait régné 39.

Ptolémée *Philadelphe*, en 285, succéda à son père. Il avait épousé sa sœur Arsinoé. Ce prince fit alliance avec les Romains et les Carthaginois, fit fleurir le commerce dans ses états, et soutint une longue guerre contre Antiochus, roi de Syrie. Quoique ce prince aimât les plaisirs, il gouverna avec douceur et justice, et s'occupa toujours de rendre son royaume puissant et son règne illustre.

Ptolémée *Evergète* lui succéda en 246. Au commencement de son règne, il s'empara des états d'Antiochus *Théos*, roi de Syrie. Bérénice, sa femme, je ne sais à quelle occasion, fit couper ses cheveux et les consacra dans le temple de Vénus. Cette chevelure s'étant égarée, les prêtres dirent qu'elle avait été enlevée au ciel. Les astronomes se prêtant à cette fourberie, nommèrent *chevelure de Bérénice* sept étoiles qu'on voit près la queue du lion.

Ptolémée *Philopator*, ou l'ami de son père, monta sur le trône en 221, à l'âge de 20 ans. Au commencement de son règne, il fit mourir son frère Magas, et Cléomène, roi de Sparte, qui avait été chassé de la Grèce par Antigone. Il régna loin des affaires et resta plongé dans la débauche. Ses sujets indignés se révoltèrent : il les soumit, fit mourir sa femme Arsinoé, et périt lui-même à la fleur de son âge.

Ptolémée *Epiphane*, ou l'illustre, en 204, succéda à son père, et n'avait que cinq ans. Il fut mis sous la protection des Romains, et reprit la Palestine et la

Célé-Syrie qu'Antiochus lui avait enlevées. Mais dès qu'il fut indépendant, il s'abandonna aux mêmes vices que son père, et fit mourir ses meilleurs ministres. Sa cruauté eût encore fait périr plusieurs autres grands personnages, lorsqu'il fut prévenu par eux et empoisonné.

Ptolémée *Philométor*, ou l'ami de sa mère, régna en 180. Il était en bas âge lorsque son père mourut. Devenu majeur, il eut à soutenir la guerre contre Antiochus, qui remporta sur lui de grands avantages à la faveur de ces guerres. Son frère surnommé *Physcon*, ou le ventru, se fit reconnaître roi, et cependant se réunit à son frère contre le roi de Syrie. Ils auraient été défaits l'un et l'autre, sans l'entremise du peuple romain. De nouvelles brouilleries engagèrent Philométor à faire le voyage de Rome; il y fut bien reçu. La politique romaine favorisa ensuite son frère. Philométor mourut d'une blessure, après avoir fait régner la douceur et la justice.

Physcon, en 146, trouva moyen de s'emparer de l'autorité, au préjudice de son neveu, et continua de se faire détester par ses vices. Au surnom de *Physcon*, on substitua celui de *Cacoërgète*, ou le malfaisant. Il fit cependant la guerre avec succès contre Démétrius roi d'Assyrie: enfin il mourut détesté de sa nation et de sa propre famille.

Ptolémee *Lathure* eut beaucoup à souffrir de sa mère Cléopâtre, qui lui préférait Alexandre son second fils. Cette haine paraissait si dangereuse, que le jeune prince, de peur d'en être quelque jour l'objet, abdiqua la couronne et se retira. Son frère s'était retiré. Le peuple força Alexandre de remonter sur le trône; mais, par une prudence atroce, il crut avoir trop à craindre de sa mère tant qu'elle serait en vie, et il la

fit mourir. Il fut chassé, et l'on rappela Lathure qui mourut peu après.

Ptolémée *Alexandre*, fils de celui qu'on avait chassé, fut mis sur le trône par Sylla, alors dictateur perpétuel des Romains. Sa mauvaise conduite le fit détester. Le peuple d'Alexandrie le chassa, et mit en sa place un fils naturel de Lathure.

Ptolémée *Auletès*, ou le joueur de flûte, devenu roi en 73, s'occupa des moyens de captiver la faveur du peuple romain, et sur-tout de César qui avait une grande influence dans les affaires. Mais les exactions qu'il commit pour se procurer de l'argent, la lâcheté avec laquelle il laissa passer l'île de Cypre au pouvoir des Romains, et ses débauches continuelles, soulevèrent le peuple : il fut chassé. Après avoir demeuré longtemps à Rome, puis à Ephèse, il fut enfin rétabli par Gabinius, gouverneur de Syrie. Ce service devait être payé 10 mille talens. Les Égyptiens avaient à leur tête Archelaüs, qui avait épousé Bérénice, fille du roi. A son retour, son père l'exila, puis la fit mourir. Ce crime joint aux exactions qu'il commit pour payer Gabinius, le rendirent odieux. Il mourut en exécration. Par son testament, il ordonnait que la couronne appartiendrait aux deux aînés de ses enfans, Cléopâtre et Ptolemée *Denys*, qui devait l'épouser.

Ptolemée *Denys*, c'est-à-dire Bacchus, en 51, fut en effet reconnu roi : il était plus jeune que sa sœur. Les grands parvinrent à éloigner Cléopâtre des affaires. Ce fut pour recouvrer l'autorité qu'elle avait perdue, qu'elle fit un voyage en Syrie pour lever des troupes. Pendant ce temps, Pompée, défait à la bataille de Pharsale, arrivait en Egypte : il y fut massacré avant d'avoir mis pied à terre. César y arriva peu après, et paraissait disposé à traiter favorablement le

jeune roi, lorsque Cléopâtre revint. Elle s'empara de son esprit et de son cœur. Ptolémée prit les armes contre César, et périt. César, au nom du peuple romain, donna la couronne à Cléopâtre et à son autre frère, âgé seulement de 12 ans.

Ptolémée *le jeune*, en 47, conjointement avec sa sœur, accompagnèrent César à son retour à Rome. Ils y furent déclarés alliés et amis du peuple romain. De retour en Égypte, le jeune prince fut empoisonné par sa sœur, qui voulait régner seule. Cesar fut assassiné à-peu-près dans le même temps.

Cleopâtre, en 44, après s'être déclarée pour les triumvirs qui voulaient venger la mort de César, chercha particulièrement à s'attacher Antoine. Elle y réussit, au-delà même de ses espérances. Car l'ayant été trouver à Tharse, en Cilicie, ce romain en fut tellement épris, qu'il parut ne vouloir plus vivre que pour elle. Cependant Cléopâtre s'appliquait à l'étude des Langues étrangères, et augmentait la bibliothèque d'Alexandrie. Peut-être serait-elle aujourd'hui plus connue par son savoir que par son amour pour les plaisirs, sans l'attachement immodéré d'Antoine qui fit tout son malheur. De retour à Rome, il avait épousé Octavie, sœur d'Octave; mais il l'abandonna bientôt pour retourner vers Cléopâtre. Égarée par l'excès de son ambition et flattée d'avoir subjugué un homme si puissant, Cléopâtre rompit totalement avec Octave. Celui-ci, qui, de son côté, voulait rester maître de Rome, arma contre Antoine, et le battit à la bataille d'Actium. Il se retira en Égypte; Octave l'y suivit, et l'eût fait prisonnier, s'il ne se fût pas donné la mort, emportant la faible consolation de mourir sous les yeux de la femme qu'il avait tant aimée, et qui, l'ayant trahi à la bataille d'Actium, se préparait à le trahir encore. Elle eût été conduite

conduite dans Rome, attachée au char du vainqueur; mais elle se fit piquer, dit-on, par une vipère, et mourut sans avoir vu Octave. Cet événement eut lieu l'an 30 avant l'ère vulg.

Dès-lors l'Égypte, regardée comme une province de l'empire romain, fut partagée en un grand nombre de petits districts, portés dans la suite au nombre de 53.

Dans le partage de l'empire entre l'orient et l'occident, elle passa aux empereurs d'orient qui y entretenaient un gouverneur.

Enfin, l'an 640, sous le règne d'Héraclius, elle fut enlevée aux empereurs grecs par les Arabes. Je parlerai de cet événement dans l'histoire moderne.

Peut-être trouvera-t-on utile d'avoir ici un rapprochement des différens princes connus de l'Égypte, en exceptant cependant ceux des listes de Manéthon et d'Eratosthène.

ROIS ÉGYPTIENS.

Selon Hérodote.	*Selon Diodore.*
Menès, ... Nitocris, ... Mœris, ... Sésostris, ... Phéron, ... Protée, ... Rhampsinit, .. Chéops, .. Chéphren, .. Mycerinus, ... Asychis, ... Anysis, ... Sabacon, ... Sethon, ... 12 *rois*... Psammitiqué, ... Nécao, ... Psammis, . Apriès, .. Amasis, ... Psammenit...	Ménas, ... 52 *générations*.. Busiris, .. 7 *gener*... Busiris le 8^em^. Osymandias... 8. *gen*. Uchoréus.. le 8eme 12 *génér*.. Myris, 7 *gen*... Seson.. Sesoosis I, .. Sesoosis II, .. *plusieurs gener*.. Amasis, .. Actisanès, .. Mendès, .. 5 *gener*.. Protée, .. Remphis, .. Nitus, .. 6 *gener*.. Chemmis, ... Cephren, ... Mycerinus, ... Gnephacte, ... Bocchoris, ... Sébacon, ... 12 *rois*..... Psammitique, ... 4 *gener*... Apriès, ... Amasis.

Pendant l'oppression des Perses.

Avant l'ère vulgaire.

413. Amyrthée.
407. Néphérités I.
389. Achoris.
376. Psammuthis.
375. Néphérités II.
375. Nectanèbe I.
363. Tachos.
362. Nectanèbe II.

Les Grecs, sous Alexandre, en 332, *et restent jusqu'en* 323.

LAGIDES.

323. Ptolémée *Lagus.*
285. Ptolémée *Philadelphe.*
246. Ptolémée *Evergète.*
221. Ptolémée *Philopator.*
204. Ptolémée *Epiphanès.*
180. Ptolémée *Philométor.*
146. Ptolémée *Physcon.*
116. Ptolémée *Soter*, ou *Lathure.*
106. Ptolémée *Alexandre.*
88. Ptolémée *Soter*, *rétabli.*
80. Bérénice, nommée *Cléopâtre*, *seule.*
79. Bérénice et Alexandre.
73. Ptolémée *Aulétès.*
58. Bérénice, *pendant l'exil d'Aulétès.*
51. Ptolémée *Denys* et Cléopâtre.
47. Ptolémée le jeune et Cléopâtre.
44. Cléopâtre seule, pendant 14 ans.

ARTICLE II.

RÉPUBLIQUE DE CARTHAGE.

§. I. *Géographie.*

Le pays qui formait le territoire particulier de Carthage était la partie que les Anciens nommèrent *Afrique*. Il avait la Syrtique à l'E. et la Numidie à l'O. Ce pays est montueux, mais susceptible de culture. Le fleuve principal était le *Bagradas* (Medjerda) qui, coulant du S. O. au N. E. se jette dans la mer, assez près du lieu où était Carthage. Il ne faut pas ignorer qu'avec le temps, l'embouchure de ce fleuve s'est un peu reculée vers le nord. A l'E. était le promontoire de Mercure, ou *promontoire Hermæum* (Cap-Bon).

On trouvait, dans ce pays, des palmiers, des dattiers et d'autres arbres portant d'excellens fruits.

Cette province, dans les beaux jours de Carthage, renfermait un assez grand nombre de villes. Elle se subdivisait en deux parties, l'une au S. E. nommée *Bysacène;* l'autre, plus septentrionale, appelée *Zengitane.*

La Bysacène a quelquefois été nommée *Emporiæ*, ou marchés publics, *Comptoirs*, à cause du grand commerce qui se faisait dans ses ports. Les villes les plus considérables étaient BYSACÈNE (Begui) au fond du golfe appelé petite Syrte (golfe de Gabès)... TYSDRUS (el-Djem) dont les ruines offrent un reste d'amphithéâtre... HADRAMÈTE, dont il ne reste rien.

La Zengitane occupait la partie septentrionale et répond à la régence de Tunis. Elle renfermait un très-grand nombre de villes... UTIQUE, dont le nom oriental *Itica* signifie l'ancienne. Elle est célèbre par la mort

de Caton qui s'y tua pour ne pas survivre à sa liberté en reconnaissant un vainqueur... TUNES, actuellement Tunis... HIPPO-ZARITOS, (Biserte)... Enfin CARTHAGE dont je vais parler.

CARTHAGE. Les Phéniciens faisaient depuis long-temps le commerce sur cette côte, et même ils y avaient un comptoir qui fut depuis appelé *l'ancienne ville*, ou *Itica*, d'où les Latins ont fait *Utique*, lorsqu'une nouvelle colonie y arriva en force et fonda une ville, que pour cette raison on nomma ville nouvelle ou *Cartha-Hadath*. Les auteurs ont dit que cette colonie était composée de Tyriens, et qu'elle fut amenée en ce lieu par Didon. Les Grecs, en altérant le nom oriental, ont dit *Carchedon*; les Latins, par une autre altération, ont dit *Carthago*: nous nous rapprochons de ces derniers en disant *Carthage*. La forteresse se nommait *Byrsa*, venant de l'oriental *Bosra*. Il y avait un grand port formé par la nature; on en avait fait un autre à mains d'hommes, et que, pour cette raison, on appelait *Cothon*, venant de l'oriental, *Katoune*, coupure. La partie habitée par ce peuple commerçant était nommée *Magaria*, venant de l'oriental *Magars*, des magasins, des habitations.

L'entrée de ces deux ports qui se communiquaient, était fermée par une chaîne. La ville était entourée d'une forte muraille, dans l'intérieur de laquelle on avait pratiqué, par distances, de vastes espaces propres à contenir 300 éléphans, 4000 chevaux, 20000 soldats et 4000 cavaliers.

PEUPLE.

Origine. Les Carthaginois descendaient des Phéniciens. Plusieurs auteurs pensent qu'à l'arrivée des Hébreux dans le pays arrosé par le Jourdain, des Cananéens qui se sauvaient par mer, s'établirent dans

ce pays. Il est sûr qu'il y vint des colonies avant l'arrivée de Didon.

Leur *Langue* a été l'objet des recherches d'un grand nombre de savans. Ceux qui ont le mieux approfondi cette matière, pensent que la Langue des Carthaginois était la Langue phénicienne, altérée à la vérité par le temps et par un commerce continuel avec les étrangers, tant Libyens que Grecs, Numides et Romains. On croit, et il paraît prouvé, qu'ils employaient les lettres phéniciennes.

Religion. Nous connaissons assez mal leur religion et même les noms de leurs divinités; car les Grecs et les Latins ont substitué les noms qu'ils connaissaient, en les attribuant de leur mieux aux divinités qui leur semblaient avoir le même rang et les mêmes fonctions que chez eux. Ainsi le *Moloch* des Carthaginois est chez les Grecs, Saturne;... *Astarté*, Uranie;.... *Belus*, Jupiter;.... *Baal-Samen*, le Soleil;.... *Belisama*, la Lune;.... *Asumas*, Mercure;.... enfin un Hercule tyrien, dont on dit que le culte fut apporté par Didon. Ils empruntèrent ensuite des Grecs,... Esculape, qui avait un beau temple dans la citadelle;... Pluton, adoré comme dieu des enfers;... Triton, qui veillait à la conservation des vaisseaux. On rendait une espèce de culte aux deux frères Philènes, dont j'ai parlé plus haut.

Le Gouvernement des Carthaginois a été discuté par Aristote et estimé dans l'antiquité. Il paraît qu'il fut d'abord monarchique, mais cela ne dura pas. A la guerre seulement, les généraux jouissaient d'un pouvoir absolu.

Dans les beaux jours de cette république, l'autorité était balancée entre trois puissances... 1.° Les *Suffètes*, qui étaient le pouvoir exécutif. Ils n'étaient que deux, élus à la pluralité des voix, et se trouvaient, par leur place, à la tête de toutes les affaires... 2.° Le *Sénat* qui,

disposait et proposait les lois : on lui soumettait aussi les affaires de l'état... On croit que le nombre des sénateurs montait à plus de 600.... 3.° Le peuple, au jugement duquel on renvoyait les affaires que le sénat n'avait pas décidées. Cette puissance prévalut dans la suite.

Mais comme il paraît qu'un certain nombre de familles étaient en possession d'entrer dans le sénat, on voit que ce gouvernement était aristocratique, et que la masse de la nation n'avait quelque influence dans les affaires, que lorsque le sénat voulait bien lui en faire part.

Il y avait pour les affaires contentieuses, un conseil, ou plutôt un tribunal, composé de 104 personnes parmi lesquelles on choisissait cinq juges qui avaient une autorité supérieure à celle des autres.

Les premiers officiers de la république étaient.... le *préteur*, dont l'autorité influait sur toutes les affaires ;... le *questeur*, qui prenait soin des deniers publics ;... le *censeur*, dont la fonction était d'arrêter, autant que possible, la corruption des mœurs.

Il ne nous reste que quelques-unes de leurs lois ; encore ont-elles rapport à quelques objets particuliers.

Sciences. On n'a rien de positif sur l'état des sciences chez les Carthaginois ; mais on ne peut se refuser à croire qu'ils ne connussent plusieurs parties des mathématiques, l'architecture, la navigation sur-tout, et la géographie pratique. On a en grec la traduction d'un voyage qu'ils firent exécuter à un navigateur nommé Hannon, le long des côtes de l'Afrique, à partir des colonnes d'Hercule (1). Le C. Gosselin paraît prouver

(1) Ce voyage a donné lieu à bien des conjectures, et a été entendu assez différemment par plusieurs auteurs. Le C. Gosselin paraît en avoir mieux saisi le sens. *Voyez* sa Géographie de l'Afrique.

que, sur la côte occidentale d'Afrique, il ne s'avança pas au-delà de la rivière de Nun. Leurs connaissances s'étaient étendues avec leur commerce. On sait qu'Annibal entendait fort bien le grec et qu'il avait composé un ouvrage dans cette Langue. Magon, autre général, avait composé 28 volumes sur l'agriculture. Ils furent assez estimés des Romains, pour que ceux-ci les conservassent après la prise de Carthage, et les fissent traduire ; ils avaient déjà cependant ceux de Caton sur cette matière.

Il suffit à la gloire de Carthage d'avoir produit *Térence*, qui fut esclave de Terentius Lucanus, sénateur romain, dont ce poëte prit le nom, après avoir été affranchi, et qui peignit avec élégance et fidélité la nature dans ses comédies latines.

Asdrubal, connu parmi les Grecs sous le nom de *Clitomaque*, professa la philosophie à Athènes. Il est vrai qu'alors Carthage n'existait plus.

Commerce et navigation. Le commerce est sur-tout la partie intéressante de l'histoire des Carthaginois. C'était proprement leur occupation, comme la guerre était celle des Romains. Il était la source de leur puissance, l'objet essentiel de leur politique, leur principal soutien, le mobile et la fin de toutes leurs entreprises. La fertilité du territoire, l'un des meilleurs ports de la Méditerranée, une situation avantageuse sur cette mer, à portée de deux autres, l'Archipel et l'Océan, et des trois portions du monde alors connues, tout concourait à faire de Carthage le lien de l'occident, de l'orient et du midi, le centre d'une circulation facile et continuelle, et l'entrepôt de l'univers.

Le pays qu'ils habitaient est un des meilleurs de l'Afrique, et des plus fertiles de l'univers. Mise en valeur

par des mains actives, cette terre naturellement féconde, était pour eux une source inépuisable de richesses. Ses productions diverses nourrissaient un peuple immense, occupaient un nombre infini de manufactures et d'ateliers, et fournissaient une ample matière à des exportations avantageuses.

Non-seulement ils commercèrent dans tous les lieux où commerçaient les Phéniciens, c'est-à-dire, dans presque toute l'étendue du monde connu des Anciens ; mais même ils s'étaient formé des établissemens dans des lieux dont ils étaient seuls les maîtres.

Comme les Phéniciens, ils trouvaient en Egypte le lin, le papier, des voiles, des cables pour les vaisseaux ; et les côtes de la mer Rouge, ainsi que le golfe Persique, leur fournissaient l'encens, les aromates, les épiceries, les gommes, l'or, les perles et les pierres précieuses. De l'Inde et des îles voisines, on leur apportait des bois odoriférans, des oiseaux, des animaux rares, de l'or, de l'ivoire. Ils prenaient à Tyr et sur les côtes de la Phénicie, la pourpre et les riches étoffes, les tapis précieux. Ils étaient renommés pour les boiseries, pour la préparation des cuirs et des peaux appelées actuellement *maroquins*.

Enfin leurs vaisseaux, ainsi que ceux des Phéniciens, allaient sur les côtes occidentales de l'Océan, dans les ports de la Gaule et des îles Britanniques, chercher du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain. Ils tiraient de la mer Baltique le succin et l'ambre jaune.

On ne connaît d'eux que quelques coutumes et quelques usages, pour lesquels nous renvoyons à des ouvrages susceptibles de ces détails.

§. II. CHRONOLOGIE.

Les auteurs romains n'étaient pas eux-mêmes d'accord sur l'époque de la fondation de Carthage. Un examen sévère des opinions les plus raisonnables la fait remonter à l'an 883 avant l'ère vulgaire. Si le témoignage d'un poëte pouvait balancer celui d'un historien, on citerait celui de Virgile, qui suppose qu'après la prise de Troye, Enée arrivant en Afrique, trouva Didon occupée de la fondation de Carthage. Mais depuis long-temps il est reconnnu qu'il n'avait cherché, dans cette fiction, qu'à flatter la vanité des Romains par une haute antiquité, et à jeter de l'intérêt dans son poëme, par un brillant épisode.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Des principales Révolutions de CARTHAGE.

CARTHAGE a subsisté 737 ans, que l'on peut diviser en trois Epoques.

	ans.				
Première,	403	Depuis sa fondation par Didon, en.			833.
		Jusqu'à l'invasion de la Sicile, en.			480.
Seconde,	216	Depuis l'invasion de la Sicile, en			480.
		Jusqu'à la rupture avec les Romains, en.			264.
Troisième,	118	Pendant lesquelles arrivèrent les trois *Guerres Puniques.*	La 1re. dura 24 ans.	Depuis l'an.....	264.
				Jusqu'en.....	241.
			La 2e. . . . 17	Depuis l'an.....	218.
				Jusqu'en.....	201.
			La 3e. . . . 4	Depuis l'an.....	149.
				Jusqu'en.....	146.

§. III. PRÉCIS HISTORIQUES.

Première période. Didon, fille de Margenus, roi de Tyr, fuyant la cruelle avarice de son frère Pygmalion, qui venait de faire mourir Sichée, mari de cette princesse, pour s'emparer de ses biens, passa en Afrique, et fonda la ville de Carthage (883), ou du moins une forteresse qu'on nomma d'abord *Cadmea*, ou l'Orientale, puis *Byrsa*, qui signifie citadelle. L'histoire de ce nouvel établissement est peu connue. Trop sages pour s'occuper des affaires du dehors, les Carthaginois ne songèrent pendant long-temps qu'à étendre leur commerce, et à se former des établissemens dans les différentes parties du monde connu.... Ce qui prouve incontestablement que leur puissance fut portée à un haut degré pendant cette première période de leur histoire, c'est ce que Xercès, tout puissant qu'il était, ne regarda pas comme indigne de lui de les inviter par des ambassadeurs, à se ligner avec les Perses contre les Grecs. En effet ils se jetèrent sur la Sicile pendant que le roi de Perse dévastait la Grèce.

Seconde période. (480) Carthage avait envoyé 300 mille hommes en Sicile sous la conduite d'Amilcar. Ils furent défaits par Gélon, le jour même du combat des Thermopyles. Une fuite précipitée sauva les restes de ce prodigieux armement. On ignore l'époque de leur premier établissement en Sicile. Long-temps affaiblis et tranquilles, ils ne revinrent dans cette île qu'au bout de 70 ans (410), lorsque, appelés par les Ségestains, ils envoyèrent Annibal petit-fils d'Amilcar (409), avec une armée de cent mille hommes, ou même, selon Éphore, de 200 mille. La prise de Sélinonte et d'Himère suivit de près. La troisième année (406) ils s'emparèrent d'Agrigente, dont les habitans s'étaient enfin rendus

après huit mois d'une vigoureuse résistance. Ils égorgèrent les malades et les vieillards, pillèrent les maisons, détruisirent la ville : l'année suivante (405), ils s'emparèrent de deux autres places. Cependant la peste se mit dans l'armée. Passée de-là à Carthage, cette maladie désola une partie de l'Afrique.

Cependant Denys l'ancien, tyran de Syracuse, après avoir quelque temps observé la paix qu'à cause de sa faiblesse, il avait faite avec les Carthaginois, profita de leur situation, et souleva les Syracusains contre eux. Plusieurs d'entr'eux, sur la foi du Traité, y étaient attirés par le commerce ; ils s'étaient établis dans la ville. On les égorgea ; on pilla leurs maisons ; on s'empara des vaisseaux qu'ils avaient dans le port (398) : toute l'île suivit l'exemple de la capitale. Les Carthaginois, irrités de cette atrocité, se disposèrent à en tirer une vengeance éclatante. Imilcar, à la tête de 340 mille hommes, ayant 400 vaisseaux de guerre et 600 bâtimens de transport, avec un appareil formidable de machines, passa en Sicile, reprit ce qu'avaient déjà possédé les Carthaginois, et y ajouta la conquête de Messine, qu'il rasa de fond en comble. Ensuite il marcha contre Syracuse. Il en avait déjà forcé un des quartiers, lorsqu'une peste horrible porta la désolation et la mort dans son camp. Instruit à propos, Denys force les lignes des assiégeans, les extermine, prend et brûle leurs vaisseaux ; et Imilcar, contraint d'implorer la clémence du vainqueur, obtint la permission de retourner à Carthage avec le peu de troupes qui lui restaient. A son arrivée, il s'enferma dans sa maison et se donna la mort. Pendant ce temps, les Africains révoltés et maîtres de Tunes, marchaient contre Carthage. Cependant privés de chefs en état de diriger leurs opérations, et n'observant aucune discipline, ils ne purent continuer cette entreprise.

Denys, pour ne pas perdre ses avantages contre les Carthaginois, sut les amener à prendre les armes avant qu'il fussent en état de l'attaquer avec avantage (383). Les succès furent assez égaux de part et d'autre. Cependant ils obtinrent, à la paix (368), d'ajouter Sélinonte à leurs anciennes possessions. Enfin Denys mourut.

(345.) Profitant des troubles élevés en Sicile après la mort de ce prince, et sûrs de s'être fait des partisans en prodiguant l'or par toute la Sicile, et sur-tout à Syracuse, les Carthaginois y envoyèrent Hannon avec 150 vaisseaux, 50 mille hommes, des armes pour un plus grand nombre, et toutes sortes de munitions. C'en était fait de toute la Sicile, si, dans le même temps, Timoléon n'eût marché promptement au secours de Syracuse. Il arrivait de Corinthe avec un secours de dix vaisseaux et seulement mille soldats : il avait abordé à Rhège. Les Carthaginois étaient maîtres du port, Icétas de la ville, Denys le jeune de la citadelle : c'était un nouveau tyran qui succédait au premier. Timoléon bat Icétas, se concerte avec Denys, débauche les troupes grecques, honteuses d'être à la solde d'une nation ennemie, et force Magon, qui n'avait plus à ses ordres que des Carthaginois, à se retirer avec le peu de monde qui lui restait. Sa conduite, généralement blâmée, lui côuta la vie.

Vaiuement, pour réparer ce revers, les Carthaginois envoyèrent de nouveau en Sicile une armée de 70 mille hommes (340). A la tête de ses troupes grecques et syracusaines, Timoléon marcha à leur rencontre, et les defit entièrement. Il resta dix mille des leurs sur la place, entre lesquels étaient trois mille citoyens de Carthage, formant la cohorte sacrée. Par le traité qui suivit cette victoire, toutes les villes grecques de l'île furent déclarées libres. La Sicile, affranchie du joug de Carthage, prospéra bientôt par les soins de son libérateur.

C'est quelque temps après cet événement qu'on doit placer la conspiration d'Hannon, citoyen riche et puissant par son crédit. Il avait formé le projet de se rendre maître de la république en faisant périr tout le sénat: tous les membres de ce corps devaient être empoisonnés dans un repas aux noces de sa fille. Son projet découvert, il se retira vers les Africains avec vingt mille esclaves. Il fut pris ensuite armé contre sa patrie, et subit une mort dont les cœurs justes ne seraient pas affligés, si, par une barbarie féroce, les Carthaginois n'eussent fait périr, avec ce coupable, sa famille innocente.

(310) Agathocle, tyran de Syracuse, ne pouvant forcer les Carthaginois à lever le siége de cette place, concerta et exécuta un projet, par la raison même qu'il paraissait impraticable. Ayant rassemblé le plus qu'il lui fut possible de troupes entièrement dévouées à ses ordres, il s'embarqua secrètement, arriva en Afrique, brûla sa flotte, s'empara de plusieurs places, et porta la consternation jusqu'aux portes de Carthage. L'armée qu'on lui opposa fut battue. Peut-être, aidé des Africains et des Syracusains, se fut-il rendu maître de cette capitale opulente, mais mal défendue, si, après ses premiers succès, il n'eût fait un voyage en Sicile. Son absence découragea ses alliés, ralentit l'ardeur de ses troupes, et donna le temps aux Carthaginois de rassembler de nouvelles forces. A son retour il fut battu, et son armée à moitié détruite, passa au pouvoir de l'ennemi.

Par un traité conclu depuis avec les Carthaginois, les Romains prirent les armes contre Pyrrhus, roi d'Epire, qui voulait s'emparer de la Sicile (277). Ses conquêtes avaient été si rapides, que déjà il ne restait plus aux Carthaginois que Lilybée. Mais ce prince, rappelé en

Italie, ne put s'emparer de cette place; et toute l'île retomba sous la puissance de ses usurpateurs.

Troisième période. (1re. *Guerre Punique.*) La première guerre punique, ou carthaginoise, arriva à l'occasion des Mamertins, en Sicile, et des habitans de Rhège, en Italie. Des soldats campaniens, précédemment à la solde d'Agathocle, s'étant emparés de Messane, après en avoir égorgé les hommes dont ils avaient épousé les veuves, avaient pris le nom de *Mamertins.* Une légion romaine, séduite par cet horrible exemple, et soutenue par ceux qui l'avaient donné, traita la ville de Rhège de la même manière que l'avait été Messanne. Les Romains les en punirent après une guerre de dix ans. Mais comme ils ne punissaient les crimes de la légion révoltée que parce qu'elle leur portait préjudice, ils crurent devoir leur protection aux Mamertins, dont la révolte servait leurs intérêts. Les Carthaginois en furent indignés : de-là une rupture éclatante dont les semences fermentaient déjà par une jalousie mutuelle : de-là les événemens de la première guerre punique, dont je ne puis détailler ici les grands événemens.

Ce fut alors que les Romains apprirent l'art de combattre sur mer. Leur consul Duilius gagna la première bataille navale dont il soit fait mention dans leur histoire. Régulus ne fut pas moins heureux sur terre : il passa en Afrique, et réduisit à l'extrémité Carthage qui ne fut sauvée que par les talens d'un lacédémonien nommé Xantipe. Alors les affaires changèrent de face. Régulus fut battu et fait prisonnier. Deux grands naufrages ayant englouti les flottes romaines, les Carthaginois reprirent l'empire de la mer. Cependant les Romains réparèrent leur flotte. Une bataille navale fut gagnée par le consul Lutatius. On fit la paix, ou

plutôt on voulut paraître la faire. Carthage s'obligea de payer un tribut, et abandonna la Sicile, qui fut conservée à Hiéron (241).

Peu retenus par la foi des traités, les Romains, ne laissèrent pas de secourir les ennemis de ce même peuple avec lequel ils venaient de terminer tout différent. L'armée carthaginoise s'était révoltée sous les murs même de la capitale. La garnison de Sardaigne ouvrit ses portes aux Romains, qui se rendirent maîtres de l'île. La domination carthaginoise chancelait même en Hispanie. Amilcar y passa avec son fils Annibal qui n'avait que neuf ans. Amilcar étant mort après neuf campagnes, Asdrubal prit le commandement des troupes, et, pour mieux contenir le pays, bâtit la Carthage nouvelle (228). Les Romains ne voyaient pas ces progrès sans une extrême jalousie. Peut-être eussent-ils pris les armes contre Carthage; mais les Gaulois, maîtres de la partie septentrionale de l'Italie, venaient de rompre une paix de quinze ans: il fallait réserver les forces de la république; la politique agit seule et trouva moyen de pourvoir à tout.

Cependant le jeune Annibal, qui dans la suite obtint, à si juste titre, le nom de *Grand*, n'était encore que dans sa vingt-cinquième année lorsqu'il fut mis à la tête des troupes: Asdrubal venait de mourir. Aussi peu délicat que les Romains, il entreprit de soumettre aux Carthaginois la partie de l'Hispanie qui, au N. de l'Ebre, était encore au pouvoir des Romains. D'abord il tourna ses armes contre Sagonte, alliée de Rome, et la détruisit. Les Romains s'en plaignirent par une ambassade qui ne fut guère écoutée à Carthage: l'État s'était remis des pertes précédentes. Telle fut l'origine de la guerre suivante.

Seconde guerre punique. Annibal traversa l'Ebre, les

les Pyrénées (218). Toute la Gaule Trans-Alpine et les Alpes même avec une rapidité que n'attendaient pas les Romains, et dont les Français ont renouvelé la merveille au commencement du dix-neuvième siècle. A son arrivée en Italie, son armée fut grossie par les Gaulois, empressés de rétablir leur liberté chancelante, et de venger leurs défaites. Les quatre batailles du Tessin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes, mirent Rome dans le plus grand danger. Le mal fut augmenté par la révolution de la Sicile qui se déclara pour les Carthaginois; Hiéron même embrassa leur parti; toute l'Italie secoua le joug. Cependant telle était la conduite sage des Romains, et les combinaisons de leurs forces, qu'ils parurent toujours à craindre même à leurs vainqueurs. Annibal n'osa pas rester sous les murs de Rome, et marcha vers les fertiles campagnes de la Campanie. Son armée se reposa à Capoue: on prétend même qu'elle s'y amollit. Il est hors de doute, je crois, que, si les factions qui partageaient le sénat de Carthage n'eussent pas empêché de secourir Annibal à propos, il eût pu vaincre les Romains. Mais l'armée arrivée trop tard fut battue; lui-même ne put résister à Marcellus: il fut contraint de fuir à son tour. Le jeune Scipion, à l'âge de 24 ans, passa en Hispanie où son oncle et son père venaient de mourir: il prit Carthage la neuve, conquit les possessions des Carthaginois, et enfin traversa la mer, pour se jeter sur l'Afrique. Plusieurs princes se joignirent à lui. Carthage en peu de temps fut réduite à la même extrémité que Rome peu auparavant, et n'avait pas les mêmes ressources. On rappela Annibal qui, victorieux pendant seize ans, ne put sauver sa patrie: il fut battu. Alors il fallut demander la paix. Scipion revint avec le surnom d'*Africain*.

Troisième Guerre Punique. Environ 50 ans après (149), Carthage fit de nouveaux efforts pour recouvrer sa liberté ; les Romains ne leur en laissèrent pas le temps. Ils passèrent en Afrique. Scipion le jeune, petit-fils adoptif de celui qui avait terminé la guerre précédente, eut le commandement des troupes et prit Carthage (146), dont il abandonna pendant quelques jours le pillage à ses soldats. Il fit ensuite démolir la ville, et défenses furent faites, au nom du peuple romain, d'y habiter désormais, avec d'horribles imprécations contre quiconque oserait jamais transgresser une loi, présumée si utile au bien de l'état.

Appien rapporte que 30 ans après la destruction de Carthage, l'un des Gracques, pour faire sa cour au peuple, ou, ce qui est plus probable et plus digne d'un homme d'état, pour délivrer Rome d'une populace tumultueuse, y conduisit une colonie ; ce fut la première qui fut emmenée hors de l'Italie.

Strabon et Plutarque nous apprennent que Carthage fut rétablie par Jules César : cette nouvelle Carthage devint bientôt riche et florissante, parce que, par sa position, ce ne pouvait être qu'une ville commerçante, et que le résultat d'un grand commerce est d'enrichir. Sous les empereurs, on traitait Carthage de capitale de l'Afrique. C'est à ce titre qu'elle fut enviée par les usurpateurs, et prise par les peuples conquérans.

En 312 de l'ere vulg. elle fut saccagée par Maxence. En 439 le jeune Genseric, à la tête des Vandales, s'empara de Carthage. Bélisaire la reprit en 563.

J'ajoute que, lors de la conquête des Arabes en Afrique, elle fut prise par eux en 698 et détruite de fond en comble. On en voit seulement quelques ruines, dans un lieu nommé *Cortin*, et celles de la citadelle, à l'emplacement appelé *Bersik*.

ARTICLE III.

NUMIDIE.

La Numidie, située à l'O. de l'Afrique propre, avait pour bornes, du côté opposé, la Mauritanie. C'est l'étendue de la côte actuelle de la Barbarie où se trouve la régence d'Alger. Baignée au N. par la Méditerranée, elle avait au S. la Gétulie, pays assez peu connu.

La principale rivière était l'Ampsagas *(Wad-el-Kibir)* qui se jette dans la mer, auprès du promontoire de *Tretum*.

Les villes les plus considérables étaient.... HIPPO-REGIUS (Bona), connue sur-tout dans les premiers siècles de l'ère vulgaire ; et CIRTA qui fut nommée ensuite CONSTANTINA et conserve ce nom. C'était le séjour des rois de Numidie.

La Numidie était divisée entre deux nations qui portaient également le nom de *Numides*. Les uns étaient nommés *Massyli* ou *Massyliens* ; .... les autres *Massæsyli* ou *Massésyliens*. Les premiers s'étendaient depuis l'Afrique propre, jusques vers le promontoire Tretum ; les seconds, à partir de ce promontoire, s'étendaient à l'O. et occupaient toute la partie que les Romains nommèrent ensuite *Mauritanie-Césarienne*

On ne sait rien de leur origine. Il paraît qu'ils avaient à-peu-près la même religion que les Carthaginois.

Ceux des Numides qui furent soumis à des rois étaient gouvernés avec un pouvoir despotique. Comme ils avaient fort peu de lois, ils avaient adopté une partie de celles des Carthaginois, dans ce qu'elles avaient pour eux de plus utile. On a dit aussi qu'ils avaient reçu quelques lois persannes.

On sait peu de chose de leurs coutumes. Ils étaient divisés par tribus qui formaient, dans l'intérieur du pays, des espèces de hordes, habitant des villages ou campant sous des tentes. Ils passaient ainsi d'un lieu dans un autre. Ceci s'entend des naturels du pays. Ceux au contraire, qui descendaient des colonies phéniciennes, se bâtissaient des cabanes qui, avec le temps, devinrent des villes..... Ils avaient plusieurs femmes. Le plus âgé des frères du roi, lui succédait, mais non pas toujours son fils.... Ils étaient fort sobres, et ne buvaient pas de vin.... Ils montaient à cheval, sans selle et sans bride.... Le gros de la nation allait presque nud.... Ceux d'une condition plus distinguée mettaient une longue robe..... Ils étaient fort habiles à lancer le dard.... La désertion était regardée comme une faute, quand c'était une fuite; mais ils avaient la liberté de quitter l'armée pour se retirer chez eux..... Ceux des parties méridionales habitaient dans des lieux arides et possédaient à peine une coupe, une cruche et un couteau.

Quoique les états Numides fussent très-anciens, puisqu'Utique, était, dit-on, de deux cent quatre-vingt-dix-sept ans antérieure à Carthage, cependant on ne commence à connaître leur histoire qu'au temps des guerres puniques. Le plus connu des rois numides est *Syphax*. Son règne fut un tissu d'événemens heureux et malheureux. Il régnait sur les Massésyliens, pendant que Massinissa régnait sur les Massyliens. Ces deux princes se firent long-temps la guerre. Enfin Massinissa s'étant fortifié de l'alliance des Romains, Syphax succomba. Ce prince fait prisonnier, était destiné à orner le triomphe de Scipion: il mourut en chemin. Ses deux fils menèrent en Italie une vie privée. Tite-Live donne à entendre que la postérité de Syphax recouvra ses états; ce fait n'est pas sûr. Ce qu'on sait très-bien, c'est

qu'une grande partie de la Numidie fut accordée par les Romains, à Massinissa.

On peut ajouter aussi aux rois Numides, *Jugurtha*, neveu de Micipsa, qui lui avait laissé le gouvernement conjointement avec ses deux fils. Au lieu de remplir les intentions de son oncle, qui était en même-temps son bienfaiteur, il fit mourir les deux jeunes princes. Les Romains voulaient l'en punir; mais à force d'argent, il trouva le moyen de les détourner de ce dessein, et d'empêcher le succès de leurs armes en Afrique. Enfin les Romains y ayant mis de la persévérance, il fut trahi par Bocchus son beau-père, roi de Mauritanie, livré à Marius, et amené à Rome où il fut jeté dans un cachot Il y périt au bout de quelques jours.

L'histoire parle ensuite de Juba qui soutint ouvertement le parti de Pompée: il fut défait par César. C'est à peu près tout ce qu'on sait de ce royaume.

ARTICLE IV.

MAURITANIE.

La Mauritanie est appelée dans la plupart des auteurs latins *Mauretania* ou *Maurétanie*. Elle s'étendait depuis la Numidie jusqu'à la côte d'Afrique baignée par l'Océan, où elle comprenait une grande partie de l'Atlas. C'est à-peu-près les royaumes de Maroc et de Fez. Sous les Romains, il y eut la Mauritanie *Césarienne*, à l'E., et la Mauritanie *Tingitane*, à l'O. La première avait pris son nom de ce qu'elle était au nombre des provinces qui relevaient de l'Empereur; la seconde, de ce qu'elle avait pour capitale *Tingis*, à laquelle a succédé, par le rang et par le nom, la ville de Tanger, quoiqu'elle ne soit pas précisément dans le même emplacement.

De toutes les villes de cette partie je ne nommerai que *Tingis* qui était au N. sur le détroit de Gadès, et le *Lixus* sur la côte occidentale. On prétendait que c'était dans ce lieu qu'Hercule avait combattu Antée. Ce lieu est actuellement nommé l'*Araïs*, en français *Laracle*.

Ce n'est pas avoir des notions bien certaines sur l'origine des Mauritaniens, que d'admettre avec quelques auteurs qu'ils descendaient des compagnons d'armes d'Hercule, amenés dans ces contrees à la suite de ce héros. Aussi faut-il mieux convenir qu'on l'ignore. Dans la suite, des colonies phéniciennes et carthaginoises s'établirent sur les côtes.

Leur Langue paraît avoir été celle des Numides, mélange barbare d'un langage du pays, mêlé avec le carthaginois.

On n'a point de détails sur leur religion. Sénèque assure qu'ils offraient des sacrifices humains.

La Mauritanie renfermait différentes nations, que l'on comprenait quelquefois sous le nom générique de *Maurasii*, ou, comme nous disons, de Maures. Mais chaque nation avait son nom particulier. De-là la différence qui s'est quelquefois rencontrée sur la manière dont ils etaient gouvernes. Les uns vivaient independans, comme laplupart des Numides, pendant que d'autres étaient soumis à des rois. Et lorsque ces rois se sont trouvés assez puissans pour porter leurs armes au-dehors, ils se sont rendus redoutables à leurs voisins, et même ont joué un assez grand rôle en Afrique.

Ils ne combattaient guère qu'avec des massues... Tous les gens distingués portaient des vêtemens ornés d'or et d'argent... Ils avaient un grand soin de leurs dents, de leurs ongles, de leur barbe et de leurs cheveux.

L'infanterie se servait de boucliers faits de peaux

d'éléphans, et leurs habits militaires étaient faits de peaux de lion, de lézard, etc. : ces vêtemens ne les quittaient guère ni jour ni nuit.... La cavalerie, outre le bouclier et la massue, se servait de lances : ils avaient des flèches empoisonnées.... Les Mauritaniens, négligeant la culture des terres, vivaient en Nomades, et passaient d'un pays à l'autre avec leurs troupeaux.

Quant à leur histoire, je ne rapporterai point ici les fables débitées sur le prétendu roi Atlas et sur les combats d'Antée. Quelques auteurs ont cru s'en tirer heureusement, en disant du premier, qu'il était un habile astronome, et du second, qu'en combattant Hercule sur mer, il recevait de la terre de fréquens secours. Toutes ces explications sont plus ingénieuses que solides. Ce qu'on sait de positif sur la Mauritanie, ne se trouve guère que vers le temps de Jugurtha, qui fut livré aux Romains par Bocchus II, le second roi qu'on connaisse en ce pays.

Le dernier fut Juba, surnommé le *jeune* : ayant été élevé à Rome, il reçut d'Auguste, dont il était fort aimé, les deux Mauritanies et une partie de la Gétulie, en échange du royaume de Numidie. Il épousa Cléopâtre, fille de la fameuse princesse de ce nom, et en eut un fils qui fut nommé Ptolémée. Ce prince succéda à son père ; mais il fut tué par ordre de Claude, avide de ses trésors. Edémon, l'un de ses affranchis, voulut en vain venger sa mort. L'empereur Claude soumit ce pays, et en confia l'administration à deux chevaliers romains. Auguste y avait établi neuf colonies : Claude y en ajouta trois autres.

CHAPITRE SECOND.

PARTIES DE L'AFRIQUE, MOINS BIEN CONNUES.

Toute discussion relative aux connaissances qu'ont pu nous laisser les Anciens sur l'intérieur de l'Afrique est étrangère à mon sujet; je cherche moins à établir des opinions nouvelles qu'à enseigner des vérités connues. Je me bornerai donc à dire ce qu'on sait de mieux jusqu'à présent sur la *Marmarique*, les *Oasis*, la *Cyrénaïque*, la *Pentapole*, les *Nasamons*, les *Garamantes*, les *Lotophages*, et les *Gétules*. J'avoue que, sur plusieurs de ces points géographiques, l'ouvrage de l'habile Renelle (*The géographical system of Herodotus examined, etc.*) aussi bien que les lumières du savant Langlès, mon collègue et mon ami, m'ont été du plus grand secours.

1. MARMARIQUE.

La Marmarique, à l'O. de l'Egypte, et près de la mer, fut, au temps des Ptolémées, soumise à l'Egypte et fit partie du Nome libyque. C'est de ce côté que se trouvent entre les montagnes et la mer deux défilés que les anciens nommèrent *Catabathmos*; l'un le *petit*, l'autre le *grand*. Le grand Catabathmos sous le 23ème

deg. de longitude à l'E. est nommé aujourd'hui *Akabet-Assolon*. Le lieu le plus remarquable de cette côte, entre Alexandrie et le Catabathmos était *Parætonium* (al-Baretoun). Les habitans de la Marmarique étaient nommés *Marmarides*. Hérodote nomme en leur place les Adyrmachides, appelés par Ptolémée *Adyrmachites*. Lorsque les Grecs prirent des établissemens sur cette côte, ils repoussèrent ces peuples dans l'intérieur du pays.

Au reste, on a peu de détails sur ces peuples. Ils faisaient, dit-on, grand usage de la bierre. Les femmes portaient ordinairement une chaîne de cuivre à chaque bras: elles prenaient un grand soin de leurs cheveux. Leurs filles, ayant d'être mariées, étaient amenées au roi, qui retenait, pendant quelques jours auprès de lui, celles qui lui paraissaient les plus aimables.

2. *Des Oasis, et particulièrement du temple de Jupiter Ammon.*

Par le mot *Oasis*, les Grecs entendaient un espace de terrain qui avait des sources d'eaux et la végétation qui en est la suite. Le citoyen Langlès a démontré que ce mot était une altération d'*Ouahe* qui, en Égyptien, signifiait *un lieu habité*: mais on n'appelait ainsi que les espaces habitables, au milieu de déserts qui ne l'étaient pas.

Les Grecs n'ont connu que trois Oasis, la grande, la petite, et l'Oasis d'Ammon.

Les voyageurs modernes ainsi que les géographes arabes nous les ont fait retrouver.

La grande Oasis est la plus méridionale: les Grecs la nommaient l'île des heureux. Elle est entre le 26 et 27 deg. de lat., éloignée d'environ 1 deg. à l'O. du méridien

d'Alexandrie, dans un canton actuellement appelé *el-Oùâhh*, et renfermant environ 100 milles anglais de traversée du N. au S. On y trouve une verdure continuelle entretenue par un grand nombre de ruisseaux C'est un lieu de rafraîchissement pour les caravanes.

La petite Oasis, peu éloignée, à peu près au N. de la grande, est moins considérable et moins connue. Le nom actuel est *el-Oùâhh el-Gharbeyh*. On y trouve des palmiers et des dattes : le voyageur *Brown* l'a traversée : on y voit des ruines.

3. TEMPLE DE JUPITER AMMON.

L'Oasis d'Ammon, dont la position actuellement bien connue est celle de *Syouah*, est au N. O. de la grande Oasis, dont elle est éloignée de douze journées, sous le 24me deg. de longitude à l'E. et 29° 15′ de latitude. Les Arabes modernes comptent quatorze journées de ce lieu à Alexandrie, c'est là qu'était un temple très-ancien et célèbre par ses oracles, et que visita Alexandre.

C'est ici que se place naturellement une réflexion du C. Félix *Bonjour*, long-temps consul à Thessalonique, qui a publié un excellent ouvrage *sur le commerce du Levant*. C'est une chose remarquable que la politique des Anciens, soit princes, soit prêtres, plaça toujours les oracles dans des lieux où la nature du pays n'attirerait personne ou ne fournirait qu'avec peine un moyen de subsistance.

L'Oasis d'Ammon renferme, il est vrai, des ruisseaux et produit des dattes ; mais il faut y arriver à travers un désert. Les habitans, réduits à leur eau, à leurs dattes et à leur sel (car on y en trouve), eussent été de véritables reclus manquant de la plupart des choses utiles à la vie. L'établissement et bientôt la réputation de l'oracle y

attira des dévots, des curieux, et immanquablement les présens offerts aux dieux et l'argent que nécessitait la dépense de chaque pélerin voyageur. Il en fut de même de l'oracle de Dodone, dans un canton retiré de l'Epire; de l'oracle de Delphes, entre des montagnes, et dans l'emplacement le moins habitable de la Phocide. L'étude de l'histoire montre à-peu-près partout et dans tous les temps, les établissemens de ce genre placés dans des lieux qu'on voulut enrichir, ou dans des temps où les fondateurs eux-mêmes manquèrent d'argent. La solitude ne semblerait-elle pas ajouter au merveilleux, et l'imagination moins distraite n'est-elle pas toute entière à l'objet de sa vénération?

Le voyageur *Brown* paraît être, entre les voyageurs modernes, celui qui nous a le premier fait connaître l'état actuel de l'ancienne Ammonite; et peu après le voyageur *Hornemann* a reconnu l'identité de Syouah avec le temple de Jupiter Ammon.

4. CYRÉNAIQUE ET PENTAPOLE.

La Cyrénaïque était à l'O. de la Marmarique et à l'E. de l'Afrique propre. Elle avait pris son nom de la ville de Cyrène, sa capitale. On y trouvait le lac Paliuri qui communiquait à la mer. Une grande partie de ce pays était stérile; cependant on trouvait en quelques endroits des fleurs agréables. Une plante estimée, sous le nom de *Sylphium*; était employée de différentes manières, tant pour la nourriture des hommes que pour celle des animaux. Ce pays fournissait aussi de l'huile excellente et de bons chevaux.

Les principales villes étaient DARNIS (Derne), CYRÈNE (Curen) fondée par des Lacédémoniens, sous la conduite de Battus, l'an 631. Elle eut 7 rois,

Arcésilas IV, le dernier, fut chassé en 483. Baltus son fils fut chassé.....

Apollonie (Marza - Susa) était le portde Cyrène. Cette dernière fut la patrie d'*Aristippe*, disciple de Socrate, et fondateur de la secte cyrénaïque, qui vivait en 399; d'*Ératosthène*, bibliothécaire d'Alexandrie, qui, le premier trouva la manière de mesurer la grandeur de la terre (255); de *Callimaque*, poëte, grammairien et critique grec, que Quintilien nommait le prince des poëtes élégiaques.

Phycus (Ras-el-Sem) et Bérénice (Ben-gabi). Ces villes sont quelquefois appelées avec les 3 précédentes la *Pentapole*.

5. NASAMONS.

Entre les peuples qu'Hérodote indique de ce côté, les Nasamons sont ceux qui sont le plus connus des géographes modernes. « Les Nasamons (dit Hérodote, liv. IV, §. 172 et 173), forment un peuple nombreux. En été ils laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer, et se rendent à un canton nommé *Angiles*, pour y recueillir les dattes en automne. Les palmiers y croissent en abondance, y viennent très-beaux, y portent tous du fruit ». On trouve encore des dattes dans ce même pays, actuellement appelé *Gégabib*. « Ils vont à la chasse aux sauterelles, les font sécher au soleil, et, les ayant réduites en poudre, ils mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite ». J'observe que le voyageur *Hornemann* a mangé des sauterelles, dans le même pays et préparées à-peu-près de la même manière : et même il donne avec quelques détails, la méthode en usage dans le pays, et dit avoir trouvé ce mets assez bon. Lorsqu'un Nasamon se mariait pour la première fois, la jeune mariée faisait le meilleur accueil possible

à chacun des convives, et en recevait un présent.... Pour faire leurs sermens ou exercer la divination, ils mettent les mains sur les tombeaux des hommes qui ont la réputation d'avoir été les plus vertueux, et jurent par eux : quant à la divination, ils font des prières sur les tombeaux de leurs ancêtres, y donnent et prennent, comme autant d'avertissemens du ciel, les songes qu'ils ont eus pendant ce sommeil. Ils se donnent mutuellement leur foi en buvant réciproquement de la main l'un de l'autre. S'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent. On sait que Mahomet, dans l'ablution, suppléa à l'eau par de la poussière.

6. SYRTIQUE, LOTOPHAGES, PSILLES.

La région appelée *Syrtique*, prenait son nom des deux golfes qu'elle avoisinait et dont j'ai parlé. La navigation en passait alors pour dangereuse. Entre les productions du pays qui avoisinent ces côtes, les Anciens ont parlé du *Lotus*, qui leur servait pour l'usage de la vie et pour la médecine. Hérodote dit que c'était leur seule nourriture et qu'ils en faisaient aussi du vin. M. Larcher a donné trois descriptions de ce fruit, d'après autant d'auteurs différens. Mais la quatrième, plus nouvelle encore, et qu'il cite ensuite, est prise du voyage de Mango Park; la voici : « Le lotus est plutôt un arbuste épineux qu'un arbre; son fruit est une baie farineuse, de la grosseur d'une olive, qu'on pile et qu'on fait sécher au soleil pour en faire des gâteaux qui ont un goût fort agréable ». Le peuple qui se nourrissait de ce fruit était appelé par les Grecs *Lotophage* ou mangeurs de lotus.

Les *Psilles* étaient vers le milieu de la grande Syrte au sud. On a dit qu'ils avaient le secret de charmer les serpens; ce qui peut signifier tout au plus qu'ils prenaient

familièrement ceux qui n'avaient pas de venin, ou qu'ils épuisaient ce venin avant de manier l'animal. On voit souvent en Égypte, aux Indes, etc. des hommes qui prétendent avoir ce secret, amuser les passans, en faisant ce qu'ils appelent, danser ces animaux. Hérodote en parle comme d'un peuple qui n'existait plus de son temps : selon les récits qu'on lui en avait faits, ces peuples voulant se venger du soleil qui avait desséché leurs citernes, avaient quitté leur pays pour aller lui faire la guerre, et ces malheureux étaient péris dans cette expédition. Mais qu'est-ce que faire la guerre au soleil ? Ceci peut se réduire à l'exposé suivant. Les Psilles, privés d'eau par une grande sécheresse, crurent, par ignorance de la disposition des lieux, qu'ils trouveraient quelque Oasis, dans lequel ils pourraient s'établir, et furent ensevelis dans les sables par un vent de sud, ou périrent de misère faute d'eau et de fruits.

7. GARAMANTES.

Les *Garamantes*, d'après les récits d'Hérodote, étaient partagés en deux peuples, les uns fixés dans un lieu, et les autres nomades.

Les *Garamantes*, qui avaient une demeure fixe, menaient une vie tranquille dans un territoire qui forme une espèce d'Oasis très-étendu. Ils tiraient leur nom de Garama, leur capitale. Les Romains les soumirent sous la conduite du jeune Balbus. Le très-habile Renell a retrouvé leur pays, dans le Fezzan actuel, et la ville de Djerma, qui paraît répondre à l'ancienne Garama, vers le 16 deg. 38′ de long. O. du M. de Greenwich, et le 27 de lat.

Les *Garamantes* nomades, étaient errans et pillards : ils faisaient la guerre à des peuples habitant les creux

des montagnes, et que, par cette raison, on nommait *Troglodytes éthyopiens*. Ceux-ci sont peut-être les ancêtres des Tibbous *Rochadès* ou des rochers, au S. E. du Fezzan.

8. GÉTULES.

Les *Gètules* qui habitaient le Biledulgérid, à ce qu'il me semble, et parcouraient le désert, paraissent répondre aux peuples appelés actuellement les *Touâryks*, que Léon l'Africain appelle *Terga*. Quelques écrivains ont dit qu'ils avaient des chefs de tribus. Cette place répond à celle des Cheiks actuels que les Grecs nomment *Philarques*. Ils adoraient le soleil et le feu. Annibal ainsi que Jugurtha avaient des Gétules dans leurs armees. C'étaient des nègres, tels qu'ils le sont encore.

Les Anciens ont encore nommé d'autres peuples en Afrique, il suffit de connaître ceux que j'ai indiqués ci-dessus.

SUBDIVISION TROISIÈME.

EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GRÈCE ET DES GRECS.

On comprend assez généralement sous le nom de *Grèce*, cette grande presqu'île que forme l'Europe, en s'étendant, du N. au S. dans la partie qui en occupe le S.-E.: cette presqu'île est entre la mer Ionienne, à l'O. et la mer de l'Archipel à l'E., mais il s'en faut de beaucoup que l'ancienne Grèce ait eu cette étendue.

Le nom de Grèce ne s'étendit que depuis la mer qui baigne les côtes méridionales du Péloponèse jusqu'aux montagnes qui bornent la Thessalie, au N. Là commençait la Macédoine qui ne put être regardée comme appartenant à la Grèce, que depuis le règne d'Alexandre qui s'en fit reconnaître le généralissime, puisque même son père Philippe en était l'ennemi, et que Démosthène le traite de *barbare*, c'est-à-dire d'étranger. La Macédoine ayant conquis une portion de l'Illyrie à l'O., une portion de la Thrace à l'E., ces nouvelles acquisitions faisant partie du royaume, purent être dans la suite réputées aussi provinces grecques. Je vais donner à la Grèce toute l'étendue qu'elle eut au temps d'Alexandre. Quant aux Grecs, quelle que soit leur origine, dont je ne m'occuperai

m'occuperai pas ici, il s'en faut de beaucoup qu'il faille les circonscrire de la seule étendue des pays que je viens d'indiquer. Les Grecs, considérés comme nos maîtres en littérature, peut-être même en philosophie, mais certainement dans plusieurs arts, étaient répandus sur plusieurs points des côtes de la Méditerranée.

Au retour de la guerre de Troye, prise en 1270, les principaux chefs, mauvais navigateurs, furent jetés les uns sur des îles, les autres sur les côtes de l'Italie. Leurs successeurs y formèrent un nombre considérable de petits États qui devinrent assez illustres pour mériter au pays qu'ils occupaient le nom de *Grande-Grèce*. D'autres colonies s'établirent plus tard sur les côtes méridionales de la Gaule et les côtes orientales de l'Hispanie.

Plus tard même, lorsque les Ptolémées eurent fixé en Egypte le goût des arts et des Lettres, il s'y forma une école de philosophie qui devint célèbre, sous le nom d'école d'Alexandrie. Je séparerai donc ce que je restreins à la Grèce d'Europe comme géographie, d'avec ce que je dirai des Grecs sous le rapport de l'histoire.

ARTICLE PREMIER.

GÉOGRAPHIE DE LA GRÈCE.

Par rapport à la géographie, on peut diviser la Grèce en terre-ferme et en îles.

La nature elle-même a divisé en deux parties très-distinctes les états de la Grèce qui se trouvaient en terre-ferme, en plaçant au midi une grande presqu'île qui ne tient au continent que par un isthme. Cette presqu'île, que les modernes appellent *Morée*, portait alors le nom de Péloponèse; l'isthme, nommé *Examili*, s'appelait isthme de Corinthe; et les pays hors de l'isthme,

que les Grecs modernes nomment *Livadie*, était appelée Grèce proprement dite, et dans la suite Achaïe. D'après cette indication générale donnée par la nature, je diviserai les pays d'abord en deux grandes sections, *continent* et *îles* ; puis en Etats situés *au-delà* de l'isthme et *en-deçà* de l'isthme. Cette marche me paraît assez régulière et plus commode pour ceux qui étudient.

§. 1. *Parties de la Grèce dans le Continent.*

Etats situés au N. de l'isthme de Corinthe.

1.° MACÉDOINE.

Ce pays, moins étendu d'abord qu'il ne le fut dans la suite, porta long-temps le nom d'Emathie. Pendant long-temps aussi il fut étranger à la Grèce. Les Anciens ont dit que son nouveau nom lui vient d'un roi appelé *Macédon*.

Ce pays, fort montagneux dans la partie septentrionale, est plus froid que chaud. On y trouvait plusieurs fontaines minérales ; le pays produisait d'excellens fourrages; on y élevait de fort beaux chevaux; les montagnes renfermaient des mines d'or et d'argent.

Les principales montagnes étaient les monts *Scardus* et *Orbelus*, comprises aujourd'hui sous le nom de *Monte Argentorato*. Le mont *Pangeus* est aujourd'hui les monts Castagnats : et le mont *Athos*, au S. E. de la presqu'île appelée Chalcidique, est aujourd'hui le *Monte Santo*, ou l'*Haghiooros* des Grecs modernes.

La Macédoine se divisait en *haute* dans l'intérieur du pays, et en *basse* le long de la mer Egée. Dans la suite les rois de Macédoine y ajoutèrent la presqu'île appelée *Chalcidique*.

Les principaux fleuves étaient l'*Haliacmon* (Iénicera)

arrosant la partie Mérid^le de l'O. à l'E...., et l'*Axius* (Vardari), qui tombe dans le golfe *Thermaïque* (de Salonique); le *Strimon* à l'Est (riv. de Sérès). Il avait appartenu à la Thrace; mais les conquêtes des Macédoniens l'avaient fait comprendre dans leur pays.

La Macédoine était divisée en plusieurs pays qui avaient autrefois formé autant d'Etats particuliers, c'était l'Edonie, la Migdonie, la Pœonie, la Pélagonie, l'Emathie, etc.

Les villes principales étaient:

Edesse (appelée act. *Vodina*). Le premier nom avait été celui d'*AEge* ou ville des chèvres. Elle fut ville royale avant Pella, et renfermait la sépulture des rois de Macédoine...

Pella (*Palatizza*, vestiges), avantageusement située sur un lac, l'emporta sur la précédeute. Alexandre y avait pris naissance, et Philippe son père y avait été élevé. Le poëte Euripide s'y était retiré auprès du roi Archélaüs: il y mourut âgé de 76 ans, l'an 407. Le roi lui fit élever un tombeau.

La Chalcidique à l'E. avait appartenu à la Thrace: mais des Grecs s'y étaient établis avant que Philippe II, père d'Alexandre, en eût fait la conquête. On pourrait croire à l'inspection des cartes qu'elle ne comprenait que les presqu'îles qui la terminent au S.; mais elle s'étendait aussi un peu au N. dans les terres où était la ville même de Chalcidique.

Les principales villes étaient:

Thessalonique, appelée d'abord *Therma* (Saloniki), au fond du golfe Thesmaïque. Elle reçut son second nom du roi Cassandre, qui lui fit prendre le nom de sa femme, sœur d'Alexandre. J'ajoute que cette ville était dépendante de la Mygdonie.

Olinthe (*Hagies-mama*) au fond du petit golfe Toro-

néen. Lorsqu'Artabaze, Général Perse, se trouvait dans ce pays, soupçonnant que les habitans d'Olynthe, qui étaient grecs, voulaient se révolter, il les fit égorger, et donna leur ville à des Chalcidiens. Cette ville, parvenue à un grand degré de puissance, eut de fréquentes querelles avec les Lacédémoniens, avec les Athéniens; et de plus, ce qui leur fut plus funeste, avec Philippe II, qui prit la ville et la détruisit de fond en comble en 348: cependant elle fut rétablie dans la suite.

Potidée, isthme qui joint à la Chalcidique la presqu'île de Pallène, avait commencé par une colonie de Corinthiens, et la métropole y envoyait des magistrats. Cependant les Potidéens étaient alliés et tributaires des Athéniens. Dans la suite ils se révoltèrent contre eux; mais ils furent pris et chassés de leur ville: les Athéniens mirent en leur place une colonie sortie de l'Attique, vers l'an 429. Dans la suite Philippe, ayant pris Potidée, la céda aux Olynthiens. En 315 Cassandre en transporta les habitans dans la ville de *Cassandria*, qu'il avait fait bâtir dans le voisinage.

Stagyre (Stamos), sur la côte occidentale, baignée par le golfe Strymonien ou de Piérie, est célèbre pour avoir été la patrie d'Aristote, qui mourut âgé de 63 ans en 322.

Le royaume de Macédoine fut fondé par Caranus, l'un des princes Héraclides, et frère de Phidon, qui fut roi d'Argos. Il avait fait la conquête de ce pays, secouru par les Argiens. Son règne peut être fixé à l'an 814. Il eut 39 successeurs; ce qui fait en tout 40 rois, dont les derniers furent vaincus par les Romains qui soumirent le pays en 168 av. l'ère.

2°. ILLYRIE.

Je n'entends pas faire ici connaître le pays appelé par les Romains *Illyricum*, mais la côte habitée par quelques nations illyriques, et comprise ensuite dans

le royaume de Macédoine. C'est ce pays que les Romains nommèrent *nouvelle Epire*.

Les principales villes étaient :

EPIDAMNE (*Durazzo*), sur la côte de la mer Ionienne, presqu'en face de *Brundusium* (Brindisi). Cette ville, bâtie par des Corcyréens, avait d'abord reçu le nom de *Dyrrhachion* ou *Dyrrhachium*, parce qu'il y a des rochers dangereux sur cette côte. Les Corcyréens voulant employer un nom plus doux, la nommèrent *Epidamne*, mais les Romains regardant ce nom comme présentant un sens encore moins favorable, lui firent reprendre l'ancien nom.

APOLLONIE (*Pollina*), au S. de la précédente, et près de l'embouchure du fl. Aous, à 2 l. $\frac{1}{2}$ de la mer. C'était une colonie de Corinthiens. Elle devint célèbre par le goût de ses habitans pour la littérature grecque.

3.° ÉPIRE.

Ce mot signifie le *Continent;* il est probable qu'on le lui avait donné par opposition aux îles qui se trouvaient en face, à l'entrée dans la mer Ionienne. Ce pays, fort montagneux, renfermait de gras pâturages où l'on nourrissait de nombreux troupeaux de bœufs, et des chevaux devenus célèbres par leurs triomphes aux jeux Olympiques. Ce fut de l'Epire que les premiers abricots furent transportés en Italie.

L'Epire renfermait jusqu'à 14 nations différentes; les plus connues étaient les Chaoniens, les Thespotes, les Molosses, les Ethiciens, les Athamanes, les Ambraciens, etc. (Mém. de Litt., vol. VII., p. 151) Il paraîtrait que ce fût l'Epire que les poëtes ayent eu en vue dans l'indication de plusieurs lieux placés dans les enfers.

Les principales villes étaient :

BUTHROTUM (Butrinto), peu éloignée de Corcyre

et NICOPOLIS (*ruines*), dont le nom signifie *ville de la victoire.* Elle avait été bâtie par Auguste, près du golfe d'Ambracie dans le lieu qu'avait occupé son camp. Après le gain de la bataille d'Actium, l'an 31, il la peupla d'habitans de villes detruites pendant la guerre.

Les premiers habitans de l'Epire furent des peuples sauvages. Quelques-uns d'entr'eux, ou quelques Grecs voyageurs, eurent l'adresse de faire croire qu'il existait dans le pays une forêt dont les chênes rendaient des oracles. On a varié sur la manière dont ces oracles étaient rendus; ce qu'il y a de certain, c'est que cette erreur avait précédé le temps d'Homère, et que l'oracle jouissait d'une grande réputation.

On ne connaît pas la forme du gouvernement de l'Epire dans les temps très-reculés. Quelques-uns des peuples que j'ai nommés avaient des rois, d'autres vivaient en républiques. Ce fut le royaume des Molosses qui effaça et bientôt renferma tous les autres. Le premier roi dont l'histoire est un peu connue, est Pyrrhus fils d'Achille, dont le père Pélée était fils d'Æacus qui régna dans l'île d'Egine. De là vint que l'on nomma *Æacides* les princes de cette famille. Pyrrhus, après la mort d'Achille tué devant Troye, se permit toutes sortes de cruautés contre la famille de Priam, lorsque les Grecs se furent rendus maîtres de cette ville; puis par les conseils du devin Hélénus, vint s'établir, avec ses Myrmidons, dans l'Epire où il emmena Andromaque. Il s'y soutint, soutenu par les Pélopides; mais son règne fut court : il fut tué par Oreste. Il eut 12 ou 14 successeurs dont le plus célèbre est Pyrrhus II qui, après avoir porté la guerre en Italie en 274, puis en Macédoine, fut tué dans Argos. Déidamie, fille de Pyrrhus III, fut la dernière souveraine de l'Epire. Le pays fut pen-

dant quelque temps gouverné par ses propres magistrats, puis passa au pouvoir des Romains.

4.° THESSALIE.

La Thessalie occupait un bassin assez vaste, borné au nord par les montagnes qui la séparaient de la Macédoine, et que l'on nommait mont *Olympe*; à l'E. une chaîne de montagnes allant du N. au S portait le nom de *Pinde* (metzovo); au S. les monts *Othrys* et *OEta*, L'Olympe était cité par les poëtes pour être le séjour des Dieux; le Pinde, le séjour d'Apollon; le mont Œta, parce qu'on disait qu'Hercule s'y était brûlé sur un bûcher pour se délivrer des maux qu'il souffrait depuis qu'il avait mis sur son corps, par le conseil de Déjanire, la chemise empoisonnée du sang du centaure Nessus. A l'ouest, la côte d'une partie de la Thessalie au S. du fl. Pénée était séparée de la mer Egée par les monts *Ossa* et *Pélion*, que les géants, dit-on, avaient autrefois placés l'un sur l'autre pour escalader le ciel dans leur guerre contre les dieux.

Dans l'intérieur de ce vaste bassin, très-coupé par un grand nombre de rivières, coule une espèce de fleuve que les Anciens nommaient Pénée (Salampria), qui reçoit à droite et à gauche presque toutes les eaux du pays, et, avant de se rendre à la mer, traverse une vallée étroite que les Anciens nommaient *vallée de Tempé*. Cette vallée, qui n'a guère qu'un demi-arpent de largeur, occupe 5 milles de terrain en longueur, est couverte d'herbes toujours fraîches, et porte actuellement le nom de *Baba*.

Le Pénée, au sortir de la rive, remonte par le N. pour se rendre à la mer sur les confins de la Macédoine.

Le *Sperchius* était dans la partie méridionale, et tombait dans le golfe Maliaque.

On divisait la Thessalie en cinq parties 1.° l'Histiotide... 2.° la Pélasgiotide... 3.° la Thessaliotide... 4.° la Phthiotide... 5.° la Perrhæbie.

1. L'Histiotide, était à l'O. dans la partie que le Pénée bornait au S. Elle s'était d'abord fort étendue à l'E. Dans la suite les Perrhèbes s'emparèrent de la partie orientale. Le Pénée la traversait du N. au S. jusqu'au-dessous de *Gomphi*, puis tournait à l'E. pour se reudre à Larisse.

2. La Pélasgiotide, ou Pélasgie, au S. du Pénée dans la partie orientale, avait été, dans les commencemens, plus étendue qu'elle ne le fut dans la suite. Elle avait dans les derniers temps au N. le Pénée, au S. et au S.E. la Thessaliotique et la Phthiotide, à l'E. la Magnésie, à l'O. l'Apidanus.

3. La Thessalotide, au S. du Pénée, était entre le Pinde à l'O. et la Pelasgiotide à l'E.: elle avait au S. le mont Œta.

4. La Phthiotide était au S. E. de la Thessaliotide, ayant au N. E. la Magnésie, à l'E. le golfe Pelasgiaque, au S. un détroit et le golfe Maliaque. Hérodote, qui nomme ce pays *Achaïe*, en fait un pays différent de la Thessalie. Elle y fut comprise par ordre d'Auguste.

5. La Perrhébie était au N. du Pénée et au S. du mont Olympe. Mais il faut remarquer que les Perrhèbes qui habitaient d'abord vers la mer, furent chassés de leurs habitations premières par différens peuples, et sur-tout par les Lapithes. Ils s'enfoncèrent dans les terres, ils se mêlèrent même avec les autres peuples.

J'ajoute qu'à l'E., entre les monts Ossa et Pélion, était une contrée appelée *Magnésie*. Elle avait fait autrefois partie de la Pélasgiotide.

La Fable avait placé en Thessalie les Centaures, que l'on disait être des êtres moitié chevaux et moitié hommes, mais dont le nom en le décomposant signifie *Pic-bœufs*:

ainsi l'on doit croire que ce nom fut donné à ceux qui, les premiers en ce pays, conduisirent, montés sur des chevaux, de nombreux troupeaux sur des terres marécageuses. Les parties méridionales étaient habitées par les Dolopes et les Myrmidons qu'Achille conduisit au siége de Troye.

Les principales villes étaient :

Larisse (Larisse), sur le Pénée, à l'endroit où ce fleuve remonte vers le N. Ce fut dans cette ville que se retira Acrisius, roi d'Argos, pour éviter de périr de la main de son petit-fils, ainsi que l'oracle l'en avait menacé. Ce prince était père de Danaë qui, étant devenue enceinte, avait été jetée par son ordre à la mer, enfermée dans un tonneau avec son fils Persée. Tout ceci est très-fabuleux. Les dieux avaient protégé le tonneau flottant : la mère et l'enfant avaient été sauvés. A la mort de Tentamias, roi de Larisse, on célébra des jeux vers 1350. Persée s'y rendit, et, sans le vouloir, tua son aïeul d'un coup de disque. Cette ville tint un rang distingué entre les villes de la Grèce.

Pharsale (Tarsa), au S. de Larisse et même du fleuve Apidanus, n'est guère connue que par la célèbre bataille qui se donna dans la plaine à l'O. entre César et Pompée, en 48.

Magnésie, appelée aussi *Sépias*, à l'E. de la presqu'île qui enveloppe à l'E. le golfe *Pélasgique* (golfe de Volo), appelé aussi *Pégasétique*. Le promontoire où se trouvait cette ville porte actuellement le nom de cap S. Georges, et cap Berlici. La flotte de Xercès y fut détruite par la tempête. On rapporte que, pour livrer les vaisseaux des Perses à toute l'impétuosité des vents, un Grec et sa fille très-habiles nageurs, allèrent, entre deux eaux, couper les cables qui attachaient les vaisseaux à leurs ancres.

Iolcnos, au fond du golfe Pélasgique, était la patrie

d'Acaste, fils de Pélias, et l'inventeur des jeux funèbres. Ce fut à l'occasion de la mort de son père, et Pélée y fut vaincu à la course par Atalante. Cette ville fut la patrie de Jason. Au N. était la ville de Phères, dont Lycophron avait jeté les fondemens, et dont Jason, son successeur, se servit en la fortifiant pour dominer dans la Grèce, vers l'an 400. Ce prince eut de grandes qualités et gouverna avec douceur. Alexandre son successeur n'est connu que sous le nom de tyran de Phères. Cette ville était assez belle, et entourée de beaux jardins... *Démétrias*, près de l'ancienne Iolchos, avait été fondée par Démétrius Polyorcète, vers 300.

Lamia, au S. de la Thessalie, et au fond du golfe de Lamiaque, où se rendait de l'O. le fleuve *Sperchius*, était célèbre par la guerre de son nom entre les généraux d'Alexandre.

Héraclée, un peu au S. dans la Trachinie, avait été bâtie par les Lacédémoniens pour la défense des Thermopyles, ou plutôt pour s'en rendre maîtres, car ils y envoyèrent 10000 colons, et tous les peuples voisins en prirent ombrage.

On nommait *Thermopyles*, ou simplement *Pyles*, c'est-à-dire, portes, un passage resserré entre l'extrémité du mont Œta et la mer, où se trouvent des terres couvertes d'eau et de fange. C'est parce qu'il y avait en ce lieu des eaux thermales, que l'on appelait ce défilé les *portes chaudes*. Dans le lieu nommé Thermopyles le défilé pouvait avoir 45 toises; mais plus au N., où combattit Léonidas, il n'avait guère que 8 pieds. La partie de la chaîne de l'Ossa qui forme ici une haute montagne, était nommée mont *Anopée*, puis *Callidrome*. Les Phocidiens, pour avoir une barrière entre eux et les Thessaliens, leurs implacables ennemis, avaient très-anciennement bâti une muraille dans ce passage,

et n'avaient laissé que quelques ouvertures qui furent appelées portes, *Pylæ*. C'est à l'O. de ce mont que se trouve un défilé qui fut indiqué aux Perses par le traître Ephialte, Trachinien. Dans une assemblée générale on mit sa tête à prix.

Histoire. Ce que l'on sait en particulier de l'histoire de Thessalie se réduit à un petit nombre de faits. Eson, roi d'une partie de ce pays, las du gouvèrnement, se retira en établissant son frère Pélias, pour conduire l'Etat, avec le titre de régent. Celui-ci craignant les entreprises de Jason, son neveu, l'envoya dans la Colchide, d'où ce prince revint avec les trésors qu'il était allé conquérir, et Médée, fille d'Ætès, roi de ce pays. Pélias périt par les artifices de Médée. Acaste, qui succéda à son père Pélias, chassa de ses Etats Médée et Jason. Nous ne dirons rien de l'histoire d'Achille: elle appartient plus aux poëtes qu'aux historiens.

On trouve ensuite les deux faits suivans. Pendant une guerre considérable entre les Phocidiens et les Thessaliens, ces derniers incommodaient beaucoup leurs ennemis par une cavalerie redoutable. Pour s'en garantir, les Phocidiens remplirent de pots cassés l'entrée d'un défilé par lequel ils fuyaient, et dans lequel la cavalerie ne les suivit qu'en blessant leurs chevaux qui furent bientôt hors de service.

Une autre fois les Phocidiens envoyèrent de nuit dans le camp des Thessaliens cinq cents hommes, auxquels on avait couvert le visage et le reste du corps d'une espèce de plâtre. Les gardes avancées et le camp même où ils pénetrèrent les prirent pour des fantômes, et s'enfuirent dans la plus grande confusion. Les ennemis en firent un grand carnage.

5.° ACARNANIE.

Ce pays était le plus occidental de la Grèce propre-

ment dite : il était en grande partie au S. du golfe d'Ambracie qui le séparait de l'Epire, avait à l'O. la mer et l'île de Leucade, à l'E. l'Achéloüs (Aspro-Potamo). Ce fleuve, débordant pendant l'hiver, causait des ravages considérables. Il est probable que dans des temps très-anciens un homme intelligent ayant opposé des digues à l'impétuosité de ce fleuve, on imagina la fable du combat d'Hercule qui l'avait vaincu.

Ce fut à l'entrée du golfe d'Ambracie que se donna la bataille d'*Actium* l'an 31. La ville d'*Actium* (Azio) était sur la côte méridionale, et ne serait pas connue sans cet événement. Elle renfermait un temple d'Apollon dont on attribuait la fondation aux Argonautes... *Argos Amphilochicum* (Filokia), à l'E., avait été fondée, disait-on, par Alcméon, pour perpétuer la tendre amitié qui l'unissait à son frère Amphiloque. Cette ville fut long-temps opulente. *Stratos* ou *Stratus* au S. sur l'Achéloüs, à sa droite, était une ville assez forte ; elle eut beaucoup de part aux guerres des Romains et de Persée roi de Macédoine.

L'Acarnanie était un pays libre, dont les habitans avaient fait entr'eux une association amphictyonique. Ils étaient gouvernés par un magistrat supérieur aidé de quelques magistrats subalternes, et les affaires se traitaient dans une assemblée générale de la nation. Ce peuple, d'une fidélité inviolable à l'égard des traités, se montra toujours fortement attaché aux rois de Macédoine, leurs alliés. Dans la guerre des Romains contre Philippe roi de Macédoine, Lévinus ayant fait un traité avec les Etoliens, Scopas se préparait à entrer en Acarnanie. Ceux-ci se voyant près d'être accablés, envoyèrent en Epire leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, en priant seulement les Epirotes, non pas de leur envoyer du secours, puisqu'il était en quelque sorte démontré qu'aucun secours ne pouvait les préserver d'une perte

inévitable ; mais seulement de les enterrer tous en un même lieu, avec cette inscription : « Ci-gissent les Acarnaniens qui sont morts en combattant pour leur patrie contre la violence et l'injustice de ceux d'Etolie ». Aussitôt après ils coururent en armes au combat ; mais cette résolution fit tomber les armes des mains de leurs ennemis, qui s'en retournèrent chez eux. Ils passèrent dans la suite au pouvoir des Romains. Leur pays s'appelle encore *Carnie*.

6.° ETOLIE.

L'Etolie était au S. de l'Epire et du Pinde, ayant à l'E. la Doride, la Phocide et les Locriens-*Ozoles*, qui s'étendait par le S. E. jusqu'au détroit qui forme l'entrée du golfe de Corinthe. Elle avait au S. la mer ; et à l'O. l'Achéloüs qui la séparait de l'Acarnanie. Cette région, assez stérile vers la mer, était fertile dans la partie septentrionale. Le fleuve *Evenus* (Fidari), coulant du N. E. au S. O. en arrosait la partie orientale. Ce fut sur les bords de ce fleuve, disait la Fable, qu'Hercule tua le centaure Nessus enlevant Déjanire. Les lieux les plus connus étaient *Thermus* dont le nom porte à croire qu'il y avait des bains. C'était dans cette ville que les députés ou représentans de la nation s'assemblaient tous les ans pour élire leurs magistrats. Ces réunions n'étaient pas sans quelque magnificence. *Calydon*, au S., était connue par la chasse du sanglier que tua Méléagre.

Les Etoliens, dit Pausanias, s'étaient d'abord nommés *Curètes*. Ils prirent ensuite le nom d'*Etoliens*, d'après Etolus, fils d'Endymion, qui s'était retiré chez eux pour éviter les poursuites des fils de Jason, fils d'Apis qu'il avait tué involontairement. Ils avaient eu d'abord des rois. Les seuls connus, ce me semble, sont Œnée et son fils Méléagre, époux d'Atalante. Ils

adoptèrent ensuite la forme républicaine, et furent toujours ennemis des rois de Macédoine. Ils avaient un conseil souverain composé des chefs des différens peuples de l'Etolie, et, par cette raison, appelé *Panetolium* (1). Les traits divers sous lesquels les ont peints les différens historiens ne sont pas à leur avantage. Selon Tite-Live (liv. 36), ils étaient vains et ingrats; selon Maxime de Tyr qui vivait l'an 146, et Strabon, c'étaient des pirates. Mais tous s'accordent à les donner pour braves et bons guerriers. On a dit qu'ils combattaient chaussés seulement d'un pied (2). Je ne vois pas ce qui avait pu donner lieu à cet usage, ni quelle était son utilité. Ayant voulu tenir tête aux Romains, ils furent vaincus par Fulvius Nobilior.

7.° LOCRIDE.

Le pays dont il est ici question, est celui qu'habitaient les Locriens *Ozoles*. Je préviens qu'il est configuré différemment sur la carte *Græcia antiqua* de M. d'Anville, et sur celle de l'Atlas de M. Barbié du Bocage, pour le voyage du jeune Anacharsis. Ce savant géographe ne se serait pas éloigné de l'opinion de son maître, s'il n'avait obtenu des renseignemens plus conformes à l'état des lieux. Je me conforme donc à la carte de ce dernier. *Planche* 26 de l'atlas, nouvelle édition.

Quelle que soit l'origine de la nation grecque appelée *les Locriens*, les anciens historiens et les géographes nous les représentent subdivisés en quatre branches, dont

---

(1) C'est-à-dire, Tout-Etolie : les Grecs composaient ainsi plusieurs noms en y joignant le mot *pan* qui signifie (tout); de même qu'en *Panathénées*, etc.

(2) Aussi quelques poëtes leur ont donné l'épithète de *Monocrépides*, (chaussés d'un pied).

trois dans la Grèce, et une en Italie. Ceux de la Grèce étaient les Locriens *Ozoles*, les Locriens *Epicnémidiens*, et les Locriens *Opontiens*. Ceux d'Italie étaient les Locriens *Epizéphyriens* : j'en parlerai à l'article du Brutium, divis. de la grande Grèce, en Italie, et des autres Locriens dans l'ordre de leur emplacement géographique. Je diviserai ceux de la Grèce en *Locriens occidentaux* et en *orientaux*.

Les Locriens *Ozoles* habitaient une assez longue côte (V. la carte de l'atlas du jeune Anacharsis) qui s'etend au S. E. de l'Etolie, baignée par le golfe de Corinthe, depuis l'entrée de ce golfe où était le promontoire *Anti-Rhium* formé par le mont Chalcis jusqu'à la Phocide. Les villes qui méritent d'être remarquées sur leur territoire sont :

Naupacte (*Lépante*), au S. près d'un temple de Neptune, située sur le prom. Anti-Rhium. Son nom était bien convenable pour une ville maritime, puisqu'il est évidemment formé de (naus) un vaisseau. Ce fut à ce port, dit-on, que s'embarquèrent les Héraclides, lorsqu'ils passèrent dans le Péloponèse..... Plus loin, au N. E. était :

Amphissa (Salone), au-dessus de la plaine de Crissa, à 60 stades N. O. de Delphes. Elle est sur une petite rivière appelée aujourd'hui *Potamo Salonities*. On lui avait donné le nom d'*Amphissa* (entourée), parce que cette position est entourée de montagnes. Philippe, lors de la guerre sacrée contre les Phocidiens, parvint à s'emparer de cette ville, en faisant parvenir une fausse nouvelle aux généraux Charès et Proxène qui en gardaient les approches.

Cirrha, près la mer, au S. d'Amphisse. Cette ville habitée par des Phocidiens, et fort commerçante, avait excité un mécontentement général ; et pour légitimer la

vengeance que l'on voulait en tirer, on accusa les habitans d'avoir usurpé des terres consacrées au service du temple de Delphes. Le tribunal des Amphictyons condamna cette ville à la destruction. Des peuples voisins, jaloux du commerce de cette ville, et particulièrement Solon et Clisthène, armèrent des troupes. La ville fut prise et détruite. Et pour empêcher qu'elle ne se relevât, les Amphictyons en consacrèrent le territoire à Apollon : tel fut le sujet de la première guerre dite *Sacree*, vers 570. J'ajoute que le terrain de Cyrrha, demeuré inculte, fut le sujet de la 3e. guerre sacrée commencée en 356, et qui dura 10 ans. Il paraît qu'une autre ville bâtie depuis eut le nom de *Crissa*.

Crissa : elle était un peu plus avant dans les terres. Elle donna son nom à une partie du golfe de Corinthe, appelée golfe Criséen, ainsi qu'à la plaine Criséenne au N. E. du golfe. Strabon en parle comme d'une ville qui n'existait plus; et Pline, comme d'une ville qui mérite d'être citée. Au S. E., sur la même côte, était la ville d'Anticyre, où l'on préparait mieux l'ellébore que dans la ville d'Anticyre-Maliaque, à l'embouchure du Sperchius, quoique celui-ci fût de meilleure qualité.

Les Locriens du golfe de Corinthe, pour se justifier en quelque sorte de l'épithète d'*Ozoles*, ou les *Puans*, disaient qu'on ne les avait nommés ainsi qu'à l'occasion des flèches d'Hercule, enterrées autrefois dans leur pays, ou des restes du centaure Nessus, qui l'avaient infecté. D'autres ont pensé que cette épithète était méritée, parce qu'en effet ils avaient conservé plus longtemps que beaucoup d'autres peuples de ces contrées l'usage de s'habiller de peaux de boucs et de chèvres. Ils étaient fort décriés par leurs mœurs, et s'adonnaient à la piraterie. Ils avaient plusieurs femmes, et faisaient de grands festins aux funérailles des morts.

DORIDE

8.° DORIDE.

La traduction d'Hérodote par Larcher (nouvelle édition) me fournit les lumières les plus sûres.

« Les Doriens étaient dans l'origine des Curètes et des Lélèges, appelés depuis *Etoliens* et *Locriens*, auxquels se joignirent beaucoup d'habitans du Parnasse. Ayant mis à leur tête Deucalion fils de Prométhée, ils conquirent la Phthiotide sur les Pélasges qu'ils en chassèrent, prirent le nom d'Hellènes, sous Hellen, fils de Deucalion, et enfin, celui de Doriens, sous Dorus, fils d'Hellen, sans pourtant renoncer à celui d'Hellènes, qui devint commun à d'autres peuplades. Ce fut sous Dorus qu'ils se rendirent maîtres de l'Histiœotide, contrée alors fort étendue de la Thessalie. Ayant été chassés par les Cadméens, ils passèrent au S. du mont Œta, dans le petit pays qui prit leur nom. Ils en sortirent ensuite, et sous des chefs habiles firent la conquête du Péloponèse, sous la conduite de Cléodœus, fils d'Hyllus, en 1245 (1) ».

La Doride de la Grèce était un petit pays resserré entre le mont Œta au N. et à l'E.; la Phocide au S., l'Etolie à l'O. On l'appelait d'abord *Dryopide*. Elle renfermait quatre villes assez petites, *Pindus*, appelée aussi *Cyphante*, *Erinée*, *Boïon*, et *Cytinium*, ce qui lui fit donner le nom de *Tetrapole*. On raconte qu'Ægimius, roi de ce petit pays, ayant été chassé de ses états par les Lapithes, y fut rétabli par Hercule. Ce prince, par reconnaissance, adopta Hyllus fils de son bienfaiteur, et lui laissa, en mourant, sa principauté. Hyllus et ses

(1) Il ne faut pas confondre cette troisième entreprise des Héraclides avec celle que dirigea plus tard Aristomaque, fils de Cleodœus, et dans laquelle il fut tué en 1210.

enfans y régnèrent. C'est ici le commencement de l'expédition des Héraclides. Ce fut de ce pays qu'ils partirent pour faire la conquête du Péloponèse.

Toujours les Doriens tinrent un rang distingué entre les Grècs; ils parlaient un dialecte fort estimé. Ils ont été les inventeurs d'un mode de musique et d'un des ordres d'architecture : cet ordre est plus simple, peut-être parce qu'il était plus ancien. Les Doriens, outre ceux dont on a parlé à l'article de l'Asie mineure, avaient fondé ailleurs des colonies célèbres, telles que Chalcédoine, Syracuse, etc.

9°. PHOCIDE.

La Phocide était à l'E. de la Locride, au S. du mont Œta, ayant au S. E. la Béotie, et au S. une partie du golfe de Corinthe. Elle avait été d'abord plus étendue; mais des Locriens s'étant établis à l'E. sur le détroit qui sépare la Phocide de l'île d'Eubée, cette province en fut diminuée d'autant. La Phocide avait, disait-on, reçu son nom de *Phocus*, petit-fils de Sisyphe. Elle était traversée du N. O. au S. E. par le fleuve *Cephissus*, qui prenait sa source dans la Doride, et se rendait dans le lac Copais, en Béotie.... La Phocide était célèbre par la chaîne de montagnes qu'on appelait *Parnasse*, et par la ville de Delphes.

Le Parnasse est une des plus hautes montagnes de l'Europe, entre celles du second ordre : on y distinguait sur-tout deux sommets par les noms d'*Hyampée* et de *Nauplis*. On disait que Deucalion sauvé du déluge qui, de son temps, inonda la Béotie et les pays voisins, s'était arrêté sur cette montagne dans l'arche (Larnax) qui le transportait; la montagne en avait reçu le nom de *Larnassos*, d'où, par corruption, s'était formé *Parnassos*. Cette montagne était consacrée aux muses

à Apollon, à Bacchus. Il y a des vallons et des bocages de pins très-agréables; mais elle n'est habitée que vers le bas : elle a, de tour, une grande journée de chemin.

Delphes (Castri), qui devint une ville, ne fut d'abord qu'un lieu nommé *Parnasia Nape*, ou vallée du Parnasse, et *Pytho*, parce qu'elle était dans un fond bourbeux. Même dans son état florissant elle n'avait que 1500 toises de circuit. Les poëtes ont dit que ce nom venait de ce qu'Apollon y avait tué à coups de flèches le serpent Python. Enfin elle prit le nom de Delphes à cause des vapeurs qui donnaient à ce séjour un air mystérieux. C'est une opération de la nature actuellement bien connue des naturalistes, qu'en différens lieux de la terre, il sort des gaz de nature différente, mais plus ordinairement *d'acide carbonique*. Ce gaz, *Azoté*, c'est-à-dire, non respirable, tue l'animal qui s'y trouve entièrement plongé, et incommode plus ou moins ceux qui en ont respiré. Le gaz qui s'élevait d'une ouverture située au pied du S. E. de la croupe du Parnasse nommée Tithorée, offrit en ce lieu quelque chose de surnaturel à des hommes ignorans et crédules. L'ignorance des effets de la nature multiplia les prodiges attribués aux dieux. Les vertiges occasionnés par ce *gaz* furent pris pour un miracle; et des mots balbutiés sans suite et sans raison, pour des manifestations de la volonté d'une divinité. La politique de quelque chef intelligent, ou d'un particulier ambitieux, attribua à ce lieu le pouvoir de faire rendre des oracles. On en fit d'abord honneur à la Terre, à Neptune, à Thémis : enfin Apollon, ou plutôt ses ministres, s'en rendirent les maîtres. L'oracle acquit de la célébrité; on ne le consultait qu'en offrant au dieu des présens. Insensiblement on bâtit une ville

et un temple, cette fourberie adroite fit subsister une population considérable dans un lieu inhabitable de sa nature, à cause des rochers dont il est entouré. Pendant long-temps ce lieu fut regardé comme assez sacré, pour que différens peuples de la Grèce y conservassent les trésors qu'ils employaient aux dépenses communes. Cependant ce temple fut pillé par les Phocidiens eux-mêmes vers 358, puis par les Gaulois, sous la conduite de Brennus en 268. La réputation de l'oracle ne s'en soutint pas moins, et continua jusqu'aux premiers siècles de l'ère vulgaire. C'était une femme âgée qui rendait les oracles, sous le nom de Pythonisse ; mais elle était secondée par un grand nombre de prêtres. Les soins religieux de Delphes étaient confiés essentiellement au pouvoir des Amphictyons, tribunal que je ferai connaître en parlant des Grecs. A quelque distance de Delphes au S. O., on voyait un sentier appelé le *chemin qui fourche*, où, disait-on, Œdipe avait tué son père Laïus.

Elatée (Leuta) (1), la plus grande ville de la Phocide, était au N. E. de Delphes, dans une situation avantageuse, et près du Cephisse, sur la gauche. Quoique brûlée par les Perses, elle se rétablit et subsistait encore au temps des Romains. Ce pays renfermait encore d'autres villes, la plupart à l'entrée des défilés qui conduisaient dans le pays, et fortifiées de murailles et de tours. On estimait les huiles de Titherée, et l'ellébore d'Anticyre, sur le golfe de Corinthe ; et près de Bulis, on ramassait des coquillages qui donnaient la couleur pourpre.

(1) M. D'anville dit : *Turca Charia ;* mais le dictionnaire géographique de Mélétius place ailleurs ce lieu et donne aux ruines d'Elatée le nom de Leuta.

Digitized by Google

Les habitans de la Phocide ont été nommés en français par presque tous les écrivains, Phocéens; et c'est aussi le nom des habitans de Phocée en Asie. En grec, il y a une différence qu'on ne peut rendre sensible ici qu'en latin. Les habitans de la Phocide étaient nommés *Phocenses*; les habitans de Phocée, *Phocœnses*. C'est ce qui a engagé M. Larcher et les auteurs actuels, à donner aux premiers le nom de Phocidiens. On a peu de détails sur la nature de leur gouvernement. Ils avaient aussi un conseil amphictyonique pour tout ce qui regardait les choses de la religion et les affaires de l'état : leurs députés se réunissaient en un lieu appelé le *Phocique*, entre Delphes et Daulis. Pendant long-temps ils n'eurent pas d'esclaves. Les Phocidiens avaient principalement pour ennemis les Thessaliens. Ceux-ci les firent condamner par le conseil des Amphictyons à une amende considérable, pour avoir cultivé quelques terres du territoire de Cyrrha, qui étaient dès long-temps consacrées à Apollon. Ce décret parut injuste à l'une des sections qui divisait alors les Phocidiens. Philomèle l'un d'eux, homme éloquent et riche, s'éleva contre ce décret, engagea ses compatriotes à s'emparer du temple de Delphes, et leur en procura les moyens, en soudoyant une petite armée. Le peuple de Delphes et les Phocidiens enlevèrent des richesses estimées 54 millions. Cette violation du droit public de la Grèce produisit la *guerre sacrée*. A la fin de cette guerre, les Phocidiens perdirent le droit d'envoyer leurs députés au conseil des Amphictyons, et Philippe roi de Macédoine, qui avait été appelé à cette guerre par les Thessaliens, se fit admettre en leur place.

Locriens orientaux.

Des Locriens établis au N. E. de la Phocide, auprès

du mont Cnémis au S. E., et des Thermopyles au N. O., avaient reçu le nom d'*Epi- Cnémidiens*, d'après celui de la montagne, comme si l'on eût dit, ceux qui habitent près du mont Cnémis. Leur ville était *Thronium*, près du torrent *Boagrius*. Quelques auteurs donnent cette ville à la Phocide ; cela peut être vrai pour des époques différentes.

D'autres Locriens, à peu de distance au S. E., habitaient la ville d'*Opunte*, en face de la pointe de l'Eubée : ils en reçurent le nom de Locriens *Opuntiens*.

10.° BÉOTIE.

Ce pays situé entre la mer d'Eubée, au N. E., et le golfe de Corinthe, au S. E., avait au N. O. la Phocide, au S. E. la chaîne du mont Cythéron qui le séparait de la Mégaride et de l'Attique. Il avait porté le nom d'Aonie, et avait été habité par des peuples barbares, les Aones les Temnices, les Lélèges, les Hyantes. Il y eut même un petit peuple sous le nom de Thraces. Ceux-ci habitaient un petit pays au N. O., dont la ville principale était Daulis, qui appartint dans la suite aux Phocéens: c'était sur ces *Thraces* que régnait Térée, qui épousa Procné, fille de Pandion, roi d'Athènes. Des Phéniciens y étant venus sous la conduite de Cadmus en 1549, fondèrent la ville de Cadmée, qui, dans la suite, ne fut plus que la citadelle de Thèbes.

La Béotie, quoique montagneuse, formait cependant un bassin assez considérable, renfermant beaucoup d'eaux stagnantes, qui y rendaient l'air épais ; c'était sur-tout dans la partie septentrionale. La plus grande partie de ces eaux, ainsi que celles du *Céphissus*, s'écoulaient dans le lac *Copaïs*, qui était d'une étendue considérable. On parvint dans la suite à faire écouler ces eaux à la mer. Un voyageur anglais, Wheler, rapporte

avoir vu des restes de ces anciens travaux. Le petit lac *Hylica,* au S. E., était bien moins grand. Ce sont probablement quelques grands débordemens de ces eaux qui ont été désignés par le nom de *déluge d'Ogygès*, roi de ce pays en 1790. Deux montagnes de la Béotie méritent particulièrement d'être connues.

L'Helicon (Zagaro-Vouni) était consacré aux muses, et célèbre par leur culte, ainsi que par la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées, la fraîcheur des ombrages, et la beauté des arbres antiques dont il était couvert. On disait même que les serpens perdaient leur venin, en se nourrissant des plantes qui croissaient au pied de cette montagne. On y voyait un grand nombre de belles statues d'Apollon, des muses, etc., et des trépieds consacrés par des vainqueurs aux joûtes de poésie et de musique, entre autres celui qu'Hésiode avait gagné à Chalcis en Eubée. Assez près était la fontaine *Aganippe*, le petit fleuve appelé *Permesse,* la fontaine d'*Hippocrène*, et celle de *Narcisse*, où ce jeune homme mourut en contemplant sa propre image.

Le mont Cythéron (Elatéias), formait une chaîne, au S. du fleuve Asope, qui y prenait sa source : elle servait, de ce côté, de borne à la Béotie. C'est sur cette montagne que fut exposé, suspendu par les pieds, le jeune Œdipe que l'oracle avait annoncé devoir donner la mort à son père. Elle était consacrée à Jupiter Cythéronien; mais avait d'abord porté le nom d'*Astérion.*

En général l'air est froid dans ce pays : on le trouvait insupportable à Thèbes pendant l'hiver.

Thèbes (Stiva), entre le lac Hylica au N., et l'Asope au S., en était la principale ville. Cadmus avait bâti en ce lieu, sur le coté occidental de l'Ismenus, en 1549, la partie qui fut appelée Cadmée, et devint la citadelle

de la ville que construisirent ensuite Amphion et Zéthus, et lui donnèrent le nom de Thébé, leur tante maternelle. Elle devint une des plus considérables villes de la Grèce, fut entourée de bonnes murailles et défendue par des tours : l'enceinte était de plus d'une lieue et demie. On y entrait par sept portes. On y voyait plusieurs temples, un théâtre, un gymnase, et un très-grand nombre de statues. Les dehors étaient embellis par le cours de deux rivières, des jardins et des prairies. La population pouvait y être au temps d'Alexandre de 50,000 âmes. Voici le portrait que fait Barthélemi des qualités morales de ce peuple. « Les Thébains, dit-il, sont courageux, insolens, audacieux et vains : ils passent rapidement de la colère à l'insulte, et du mépris des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne, chez eux, lieu à des injustices criantes ; et le moindre prétexte, à des assassinats. Les femmes étaient grandes, bien faites, blondes pour la plupart... leur voix était douce et sensible ; celle des hommes rude, désagrable, et en quelque façon, assortie à leur caractère ». Chez les Thébains il y avait un corps militaire sous le nom de *bataillon sacré*, composé de 300 jeunes-gens. Chaque guerrier se choisissait, dans le corps, un ami, dont il devait toute sa vie partager les plaisirs et les dangers.

La ville de Thèbes est célèbre par les malheurs d'Œdipe, les guerres qui en furent la suite, par la naissance de Pindare vers l'an 499, par les généraux Epaminondas et Pélopidas, sa destruction par Alexandre en 335. Elle fut ensuite rétablie par Démétrius vers 296, et encore ruinée par Sylla. Il y eut des rois à Thèbes pendant près de 500 ans; le dernier fut Xanthus. Les Thébains se gouvernèrent depuis en république, et

furent en quelque sorte les maîtres de toute la Béotie. Les villes sont dans cet ordre; Chéronée, Lébadée, Orchomène, Thespies, Leuctres et Platée.

Chéronée, au N. O., avait d'abord porté le nom d'Arné, fille d'Eole. Cette ville est sur-tout fameuse par la bataille de son nom que Philippe remporta sur les Athéniens en 338, et par la naissance de Plutarque, mort vers l'an 119. Pausanias rapporte qu'on voyait encore de son temps les tombeaux des guerriers tués à cette bataille. Ils supportaient un lion, symbole de leur courage.

Lébadée ou *Lébadie* (Livadie), au S. E., célèbre par l'antre et l'oracle de Trophonius. La ville était fort ornée d'édifices ainsi que le chemin qui conduisait à l'antre.

Orchomène, au N. E. de Chéronée. Elle avait d'abord porté le nom d'Andréide, et pris ensuite celui d'un fils de Mynias. Cette ville et son territoire avait été soumise à ce Phlégias qui avait pillé le temple de Delphes, et dont les poëtes ont décrit le supplice aux enfers. On prétendait y conserver les cendres d'Hésiode, mort vers l'an 944. Cette ville fameuse par ses richesses, fut aussi renommée par ses excellens chevaux.

Thespies (Néochori ou Cacosi), à l'E. de l'Hélicon, et au S. O. de Thèbes. Elle fut détruite au temps de la guerre du Péloponèse ainsi que Platée. Cependant les Thébains y conservèrent quelques monumens sacrés, entr'autres un temple d'Hercule.

Leuctres, au S. E. de Thespies, n'est guère mémorable que par la fameuse bataille que gagnèrent les Thébains, n'ayant que 400 chevaux et 600 hommes de pied, sur les Lacédémoniens, au nombre de 24,000 hommes d'infanterie et 1600 chevaux, en 371. Epaminondas et Pélopidas commandaient les Thébains.

Platée (Cocla), sur l'*Asopus*, vers la source de

ce fleuve. Les Thébains s'en regardaient comme les fondateurs, et en devinrent les plus ardens ennemis, lorsqu'ils virent les Platéens s'unir contre eux avec les Athéniens. Après plusieurs guerres, les Thébains parvinrent à la détruire, et n'y respectèrent que quelques monumens. Ce fut près de cette ville que Mardonius, général des Perses, commandant une armée de 300,000 hommes selon Hérodote (L. IX), ou de 500,000 selon Diodore (L. XI), fut défait et battu par les Athéniens et les Lacédémoniens, sous la conduite d'Aristide et de Pausanias, en 479. Les Platéens eurent une grande part à cette victoire, et les Grecs instituèrent chez eux une fête annuelle propre à en perpétuer le souvenir.... Sur la côte orientale, à l'est de Thèbes, était sur le détroit appelé Euripe, la petite bourgade d'*Aulis*, où la flotte des Grecs, allant au siége de Troie, avait été long-temps retenue par les vents contraires.

Quant aux Béotiens en général, on n'en sait que quelques faits épars. On voit que très-anciennement ils s'étaient réunis pour célébrer des fêtes en commun, on les nommait *Panbéotiennes*. Après le rétablissement de Thèbes par Démétrius, vers l'an 296, les Béotiens eurent des états généraux. Ils s'assemblaient dans le territoire de Coronée, près du temple de Minerve Itonienne, vers le solstice d'hiver. Les magistrats se nommaient Béotarques : ils étaient au nombre de onze; à la tête de toute la confédération était un magistrat, sous le nom de stratége, ou général.

L'air épais de ce pays, sur-tout en comparaison de l'Attique, avait donné aux habitans la réputation de n'être pas doués d'un esprit vif et délié.... Cependant on trouve chez eux des grands hommes dans tous les genres... Par une loi fort sage, il était défendu de se défaire des enfans dont la naissance devait être cachée,

ou que les parens ne pouvaient élever ; mais on les portait aux magistrats, qui en prenaient soin, et les élevaient comme des enfans de l'état. Celui qui, après avoir dissipé son bien, faisait banqueroute ou restait insolvable, s'il était arrêté, était conduit dans la place publique avec un panier d'osier sur la tête : l'infamie suivait cette punition. On conduisait les nouvelles mariées dans la maison de leurs époux, sur un char dont on brisait ensuite et brûlait le timon, pour leur faire entendre que ce voyage était sans retour.

II.° MEGARIDE.

Cette contrée, dont la capitale était *Mégare*, avait été dans les premiers temps au pouvoir des Athéniens : c'était un fort beau pays, tout près de l'Isthme ; il avait eu, d'abord, des rois. Les Corinthiens s'en étant emparés sous le règne de Codrus, la peuplèrent de Doriens. Selon quelques traditions, le nom de ce pays venait de Mégaréus, fils de Neptune ; selon celles du pays même, ce nom venait des anciens temples élevés à Cérès, et appelés *Mègara*, nom Oriental qui signifie *magasin*, sans doute parce que l'on y cultiva de bonne heure le blé. Ce pays était assez uni et fort sec, à-peu-près comme l'Attique : leurs principales villes étaient.....

MÉGARIDE, qui avait donné son nom au pays, avait, entre autres monumens publics, un fort bel acqueduc, plusieurs temples magnifiques, et le tombeau d'Alcmène, épouse d'Amphitrion, avec une bonne citadelle. Il y eut une école de philosophie fondée par Euclides, disciple de Socrate.

NISÉE, qui par quelques auteurs a été confondue avec Mégare, était sur le bord du golfe Saronique, et servait de port à la ville. Il avait pris le nom de Nisus,

l'un des fils de Pandion, qui, chassé d'Athènes, avait régné à Mégare.

Les Mégariens tenaient, dans leurs mœurs, des Athéniens, leurs anciens maîtres, et des Corinthiens, dont ils étaient également voisins. Ils prétendaient avoir eu chez eux Cérès et Triptolème. A peine eurent-ils quelques beaux jours pendant lesquels ils envoyèrent au loin plusieurs Colonies. Les guerres extérieures et les divisions intestines les avaient fait tomber d'un état d'opulence dans une extrême pauvreté. Ils suivirent le sort de la Grèce et passèrent au pouvoir des Romains.

2.° ATTIQUE.

L'Attique était renfermée dans une presqu'île qui a la forme d'un triangle, dont la base est en grande partie fermée par le mont Cythéron et la Béotie. Cette base est de 9 lieues, parce qu'il en faut excepter la Mégaride. La côte occidentale a de long, en ligne droite, environ 13 lieues et demie; la côte orientale, presque 15 l. et demie: la surface totale est de 76 lieues carrées. Ce petit pays, par-tout entrecoupé de montagnes et de rochers, est très-stérile de lui-même. Il avait éprouvé une inondation si considérable, qu'on la nomma *déluge*. Elle eut lieu sous Ogygès, la 87.e année de son règne en 1759. Mais au temps des Athéniens le travail et l'industrie y entretenaient cependant une fort grande population.... Vers l'an 316, sous le gouvernement de Démétrius de Phalère, il fut fait un dénombrement de tous les habitans, et l'on trouva 21,000 *citoyens*, 10, 000 *domiciliés* et 400,000 *esclaves*. Ceux que l'on appelle ici domiciliés, sont les étrangers établis dans le pays, auxquels il faut joindre le peu d'affranchis sortis de l'esclavage. Cette population occupait, outre

Athènes, 174 bourgs, dont quelques-uns valaient des villes : elle était partagée en 13 tribus (1).

Les principales montagnes étaient, dans la partie septentrionale, le mont *Parnès*; et revenant vers le S., le mont *Brilessus* : elles étaient couvertes de pins, de sapins, de cèdres, et nourrissaient beaucoup de chèvres. Cette partie de l'Attique ne fournissait guère que du seigle. Au N. E. d'Athènes était, jusques vers la mer, le mont *Pantélique*, célèbre par la beauté des marbres qu'il renferme, et très-près, au S. E. d'Athènes, le mont Hymète, si connu pour l'excellente qualité de miel qui s'y recueille encore de nos jours : il renferme aussi du beau marbre. Tout ce milieu de l'Attique était plus fertile, et donnait du froment, des vignes, sur-tout une grande quantité d'oliviers dont le gouvernement surveillait la culture. La partie méridionale était sèche et stérile ; mais à l'extrémité, au mont *Laurium*, on trouvait des mines d'or et d'argent.

L'Attique n'a guère de rivière que le *Céphissus*, qui, commençant au mont Parnès, près de Triremis, coule au S., et se rend dans la mer, à l'E. d'Eleusis. Deux forts ruisseaux se trouvent près d'Athènes, l'un à l'O., appelé aussi *Céphissus*, l'autre passant dans la ville, au S., appelé *Ilissus*.

La partie montagneuse qui occupait le N. E. de l'Attique, était désignée par le nom de *Diacrie*, et renfermait les chasseurs, les bergers, les vignerons; la partie méridionale, resserrée entre les deux côtes qui se rapprochent, était nommée *Paralie*, c'est-à-

(1) Savoir, 1. l'Acamantide, 2. l'Ætaulide, 3. l'Antiochide, 4. l'Attalide, 5. l'Egoïde, 6. l'Erechtéide, 7. l'Hadrianide, 8. l'Hippothoontide, 9. la Cécropide, 10. la Leontide, 11. l'Œnéide, 12. la Ptolémaïde, 13. la Pandionide. Hérodote nomme les quatre anciennes tribus, dont les noms ne se trouvent point ici.

dire, maritime : elle était, en effet, habitée par des gens de mer. Enfin les environs d'Athènes portaient le nom de *Pédion*, ou campagne. C'était une vallée de figure ovale, longue à peu près de 9 lieues, et large de deux. Les habitans du Pédion étaient les plus riches comme les plus spirituels des Athéniens. Je ne ferai connaître que les lieux les plus remarquables.

Athènes (Atheni) n'occupait d'abord, et sous le nom de *Cécropie*, que le haut du monticule où s'établit d'abord Cécrops en 1570. Il avait épousé la fille d'Actæus, roi de l'Attique. Cette partie, sous le nom de ville *haute* ou d'Acropolis, fut reservée ensuite à la citadelle : la ville, en s'agrandissant au tour du monticule, reçut le nom d'Athènes, parce qu'on la mit sous la protection de Minerve, appelée par les Grecs *Athéné*. Les maisons en étaient petites et basses, les rues mal alignées et montueuses ; mais la ville ainsi que la citadelle étaient ornées de bâtimens publics célèbres. Tels étaient le superbe temple de Minerve et les Propilées, dans l'Acropolis ; le théatre de Bacchus, l'Odéon, le Prytanée, le temple de Thésée, etc. La partie N. par O. de la ville était nommée Céramique (ou les Tuileries), ainsi nommée à cause des ouvrages en terre cuite que l'on y fabriquait autrefois : c'était un quartier fort orné, où se trouvait la grande place, le palais du sénat, la colline où s'assemblait l'aréopage. C'était dans la partie extérieure du Céramique, hors des murs, qu'était l'académie. Les Athéniens qui donnaient beaucoup d'attention aux exercices du corps, avaient, pour y former la jeunesse, trois gymnases, l'un appelé gymnase du *Lycée*, un autre, gymnase de *Cynosarge*, tous deux hors et très-près de la ville, à l'E., et celui que l'on nommait Académie au N. O. Outre les exercices du corps, on y formait aussi l'esprit à l'éloquence.

La ville d'Athènes, éloignée de la mer d'une lieue et demie (40 stades), y communiquait en sûreté, au moyen d'une longue avenue formée de deux murailles, construites par les soins de Thémistocle, et hautes de 56 pieds. Aux portesd'Athènes,elles étaient peu éloignées l'une de l'autre,mais divergentes entr'elles;l'une, appelée australe, aboutissait au port de Phalère, et l'autre, appelée mur boréal, allait jusqu'au *Pirée*. C'est ce dernier port qui était le plus considérable. Il était au N. O. d'une presqu'île, occupée par une espèce de bourg, de même nom: au S. de l'isthme était tout proche, au S. O. de Phalère, le petit port *Munychie*.

Éleusis (Lefsina et Éleusia), était à un peu plus de 3 l. au N. O. d'Athènes: le chemin qui y conduisait se nommait *voie sacrée*, parce que tous les ans les Athéniens s'y rendaient en procession. Le nom de cette ville qui signifie *arrivée*, lui avait été donné, disait-on, parce que Cérès y était venue, et y avait enseigné l'agriculture. Cette ville avait un temple consacré à Cérès et à Proserpine, et l'on y célébrait des mystères en leur honneur.

Marathon était un bourg au N. E. d'Athènes, peu loin de la mer. Il était déjà célèbre par l'action courageuse de Thésée qui y avait combattu et tué un taureau qui ravageait l'Attique; mais il le devint bien davantage, par la victoire que 10,000 Athéniens, sous la conduite de Miltiade, remportèrent en 490, sur 100,000 hommes d'infanterie et 10,000 chevaux, commandés par Datis, général des Perses. Au temps de Pausanias, dans le 2.e siècle de l'ère vulgaire, on y voyait encore les tombeaux des Athéniens tués à cette bataille; et même les gens du peuple croyaient que, de temps en temps, on entendait un grand bruit causé par leurs mânes.

A l'extrémité méridionale était un promontoire appelé

Sunium (cap Coloni), sur lequel on avait élevé un temple à Minerve surnommee *Funiate*. Platon y donna quelquefois des leçons.

L'île de Salamine, séparée seulement par un détroit de l'Attique, dépendait d'Athènes, et n'a guère que 4 lieues carrées de surface. On a remarqué que les grains y mûrissent plutôt que sur le continent. Il y avait à l'O. une ville de même nom. Cette île est célèbre par la victoire que les Grecs, sous la conduite de Thémistocle, remportèrent sur la flotte des Perses, en 480. Les Grecs n'avaient que 380 vaisseaux, les Perses 1207.

Originairement l'Attique était habitée par des peuples appelés *Pélasges*, lorsque Cécrops, Egyptien, y arriva, et, réunissant ceux qu'il amenait, il fonda sur une hauteur la petite ville alors appelée *Cécropia*, ensuite *Acropolis*, dans laquelle il établit le gouvernement monarchique. La civilisation lui donna de nouveaux sujets; avec le temps, il s'en trouva dans douze bourgades, formant autant de petits états séparés, mais se réunissant pour la défense commune. Cécrops, dit-on, venait de Sais. Les Athéniens après sa mort lui consacrèrent la constellation du verseau. Dans la suite Thésée ne fit qu'un tout de ces parties différentes.

Cependant la famille de ce prince perdit le trône, et les Athéniens, mécontens de leurs rois, s'abandonnèrent à leur amour pour la liberté. La maison des Néléides qui succéda à celle de Thésée, fut obligée de se prêter aux prétentions du peuple. La royauté avait beaucoup perdu des droits qu'elle s'était d'abord arrogés, lorsque Codrus, voulant faire triompher l'armée qu'il opposait aux Héraclides, et croyant, sur la foi d'un oracle, que la mort d'un des deux rois assurerait la victoire à son parti, il se fit tuer pour procurer la victoire aux Athéniens en 1132. Le peuple saisit cette occasion de n'avoir plus

plus de rois. Cependant pour paraître accorder quelque chose à un si grand dévouement, on déféra la nouvelle magistrature, celle d'Archonte, à l'un des fils de Codrus ; cette dignité devait être perpétuelle.

Médon, le premier des archontes, en 1152 ou 53, donna à ses successeurs le nom de *Médonides* : il y en eut douze. Après Alcméon, le dernier des archontes perpétuels, la forme du gouvernement changea, en 752. L'archontat devint électif : on possédait cette charge pendant dix ans. Sept archontes se succédèrent ainsi pendant 70 ans. Enfin la durée de l'archontat parut trop longue et l'étendue de son pouvoir trop peu circonscrite, ils crurent devoir abréger l'une et limiter l'autre. On fixa en 684 l'exercice de cette charge à un an, et l'autorité fut partagée entre neuf magistrats, dont un, regardé comme le premier, était l'archonte *Eponyme* : cela signifiait, qu'il donnait son nom à l'année. Le second était l'archonte *Basileus*, ou roi, chargé de ce qui concernait les cérémonies religieuses ; le troisième était l'archonte *Polémarque*, ou chargé de la guerre : les autres étaient les archontes *Thesmothètes*, ou conservateurs des lois.

Les archontes étaient proprement le pouvoir exécutif. La législation était entre les mains du peuple assemblé. Il y avait de plus des conseils et des tribunaux. Les plus connus sont : celui des *Nomothètes*, au nombre de mille et un juges chargés de la revue et de l'examen des lois, celui de l'*Aréopage*, etc.

En 632, pendant la célébration des jeux à Olympie, Cylon, gendre de Théagène, tyran de Mégare, entreprit de s'emparer de la souveraineté ; il y périt : il en résulta des troubles. Le peuple chargea Dracon d'y remédier : il fit des lois en 624, mais il leur imprima la dureté de son caractère. Par cela même que ces lois étaient

trop sévères, elles devinrent bientôt insuffisantes.

Les rares qualités de Solon le firent choisir comme propre à remédier à tant de maux. Quoi qu'en dise Mably, sa législation ne peut être qu'admirée : il connaissait bien les hommes qu'il avait à gouverner. Il refusa constamment le pouvoir suprême, préférant l'honneur de les conduire, à l'avantage dangereux de les commander. Selon lui, il avait donné aux Athéniens les meilleures lois qu'ils fussent capables de recevoir.

Si, dans la suite, le gouvernement d'Athènes éprouva des vicissitudes, c'est que la multitude se laisse trop souvent égarer par les apparences du zèle, et qu'elle décide sans être en état de bien juger.

L'histoire d'Athènes se confond, au cinquième siècle, avec celle de la Grèce entière. A peine est-elle au plus haut degré de la puissance qu'une rivalité funeste éclate entre cette république et Lacédémone. Une guerre opiniâtre les déchire pendant cinquante ans. Les Spartiates sollicitent des secours auprès du roi de Perse, pour subjuguer Athènes qui souscrit enfin à une paix honteuse.

On la voit se relever de cette humiliante attitude sous Philippe, roi de Macédoine. Il lui envoie des ambassadeurs pour négocier la paix. Démosthènes, lui seul, arrête les entreprises du prince macédonien.

Au troisième siècle, Athènes est malheureusement le jouet de ses intrigues. Elle est en proie à la tyrannie de quelques usurpateurs. Enfin lassés de lutter contre la fortune, les Athéniens consentent à jouir du repos et de leurs lois sous la protection des rois de Macédoine.

En 89, Athènes subit le sort de la Grèce qui, réduite en province romaine, est gouvernée par un préteur sous le nom de province d'Achaïe.

Deux ans après, les conquêtes rapides de Mithridate

inquiètent les Athéniens. Archelaüs, son lieutenant, se rend maître d'Athenes; le traître Aristion en ouvre les portes à son armee : la soumission de cette ville en impose à la Grèce. Cependant Rome, dont la puissance avait renversé tant de trônes, fait partir Sylla à la tête de cinq légions pour arreter les conquêtes du roi de Pont. Il fait rentrer dans la domination romaine les villes qu'Archelaüs avait pu détourner de l'obéissance à ses lois. Il forme le siége d'Athènes. Ses énormes machines en sapent les murailles nuit et jour. Il entre, tout tombe sous le fer du vainqueur. Les fortifications du Pirée et les citadelles sont renversées. Aristion lui-même est condamné à la mort. Archelaüs se sauve en Thessalie. Sylla veut raser la ville, mais il se laisse fléchir par les larmes des habitans. Il pardonnait, dit-il, au grand nombre d'ennemis en faveur du petit nombre d'alliés fidèles, et aux vivans en faveur des morts.

Les malheurs d'Athènes n'étouffèrent point chez elle l'amour de la liberté; on vit les Athéniens dans les guerres civiles d'Italie, embrasser avec chaleur le parti de Pompée qui combattait pour la République contre Jules-César : ils élevèrent des statues à Brutus et à Cassius, les meurtriers de ce même César qui ne s'était vengé d'Athènes qu'en lui pardonnant.

Athènes s'honore d'avoir produit une partie des grands hommes qui immortalisèrent la Grèce : Tirtée, Solon, Cherille, Thucydide, Sophocle, Eschyle, Phidias, Myron, Polyclète, Socrate, Euripide, Platon, Aristophane, Antisthène, Eschine, Praxitèle, Timanthe, Ménandre, Épicure, Xénophon, Démétrius, étaient nés dans son sein (1).

(1) Voyez le plan d'*Athènes* dans l'Atlas.

II. *États situés en-deçà de l'isthme de Corinthe dans la presqu'île appelée* PÉLOPONÈSE.

La Grèce proprement dite, dont on vient de voir les détails, communique au S. par un isthme large de six milles, avec une presqu'île qui porta d'abord le nom d'*Apia*, et de *Pelasgia*, ou Pelasgie. M. Larcher place l'arrivée des Pelasges dans cette presqu'île vers l'an 1896. Dans la suite un prince phrygien, Pelops, fils de Tantale, chassé de son pays par un ennemi puissant, arriva en 1362, sur les côtes de l'Élide, et s'empara de Pise et d'Élis. Sa famille y étant devenue puissante, le pays en reçut le nom d'île de Pélops, ou *Péloponèse*. Ce n'est pas qu'il n'y existât déjà quelques royaumes, mais leur puissance fut effacée par celle du conquérant. Cependant le royaume d'Argos avait eu pour roi avant cette époque Acrisius, et son petit-fils Persée avait fondé le royaume de Mycènes; son petit-fils Amphytrion fut père d'Hercule, prince qui fut un des plus grands héros de son temps. Il naquit en 1384. Sa naissance lui donnait des droits au trône de Mycènes, étant fils d'Alcmène et d'Amphytrion, petit-fils de Persée, par son père Alcée. Mais il en fut écarté par les intrigues de son oncle Eurysthée. Je laisse tout ce que la fable rapporte à ce sujet de 12 travaux d'Hercule. J'ajoute seulement, d'après l'histoire, qu'Hyllus fils d'Hercule, n'étant pas assez puissant pour reprendre le trône usurpé sur son père, se retira vers Thésée, roi d'*Athènes*, dont il implora le secours. Eurysthée et ses fils périrent dans la guerre qui suivit cette première démarche, en 1310.

Hyllus et ses troupes sous le nom d'Héraclides entrèrent dans le *Péloponèse*; mais ils en sortirent bientôt, à cause des ravages qu'y faisait la peste. Ce prince y

revint cependant ; mais il fut tué en 1290. Son fils Cléodœus entreprit aussi de s'établir dans le *Péloponèse* ce fut la troisième entreprise des princes Héraclides, elle est de l'an 1245. Elle fut sans succès ainsi qu'une quatrième en 1210 sous la conduite d'Aristomaque, fils de Cléodœus. Ce prince y périt. Enfin, ses fils, Aristodème, Téménus et Cresphontes, étant entrés en 1190, dans le Péloponèse, en chassèrent Penthilus et Tisamène, fils d'Oreste, lesquels régnaient à Mycènes, et s'établirent dans le Péloponèse. Ce fut alors que les Ioniens abandonnèrent ce pays : et même on éleva sur l'isthme une colonne, où l'on lisait, du côté de Corinthe, *c'est de ce côté le Péloponèse et non l'Ionie ;* et du côté opposé, c'est-à-dire, vers l'Attique, on écrivit : *c'est ici l'Ionie et non le Péloponèse.*

Les princes vainqueurs se partagèrent au sort les principaux États; Aristodème eut la *Laconie,* Cresphonte la *Messénie,* Téménus l'*Argolide.*

Aristodème mourut, laissant deux enfans jumeaux qui venaient de naître : d'après le conseil d'un oracle, on les plaça l'un et l'autre sur le trône. L'un se nommait Eurysthènes, et l'autre Proclès. Celui-ci donna son nom à l'une des deux familles des rois de Lacédémone, appelés les *Proclides ;* les *Agides* prirent le leur d'Agis, arrière-petit-fils d'Eurysthènes. Le commencement de ces règnes est de 1175.

Cresphonte eut quelques successeurs en Messénie.

Quant à Téménus, qui régna dans Argos, l'un de ses descendans, Phidon, roi d'Argos, eut un frère nommé Caranus qui naquit en 906. Ce dernier voulant aussi se faire un royaume, obtint de son frère des troupes, et sous le nom de princes Téménides, il alla avec les siens faire des conquêtes. C'est ainsi qu'environ vers l'an 801 il fonda le royaume de Macédoine.

Je me suis un peu étendu sur ce commencement des Héraclides, parce que c'est un point de l'histoire ancienne qui est trop négligé dans les ouvrages élémentaires. Je passe maintenant à la Géographie.

Les principales divisions du Péloponèse étaient, au N. l'Achaïe, la Sicyonie et la Corinthie; au S. E. l'Argolide; au S. la Laconie; au S. O. la Messénie; à l'O. l'Elide; au centre, l'Arcadie.

1.° ACHAIE.

L'Achaïe occupait la plus grande partie de la côte nord du Péloponèse, et s'étendait depuis le promontoire *Araxum* (cap Papa) à l'O., jusqu'à la Sicyonie, à l'E. Ce pays avait d'abord porté le nom d'*Egialée* ou *rivage*, à cause de sa situation. Habité par des Ioniens, il fut nommé *Ionie*. Mais les descendans d'Achéus, fils de Xuthus et petits-fils d'Hellen, et connus sous le nom d'Achéens, ayant été chassés de l'Argolide par les Héraclides, en 1190, se jetèrent sur cette côte, en chassèrent les Ioniens et s'y établirent : d'après eux le pays prit le nom d'Achaïe. Ils y possedèrent 12 villes, savoir, de l'E. à l'O. Pellène, Ægire, Bure, Hélicé, Ægium, Rhypes, Patrées, Phares, Olenos, Dyme, Tritée. Chacune de ces villes avait, dans sa dépendance, sept à huit bourgades. Je ne ferai connaître ici que les principales.

Dyme (Papas) ou l'occidentale, avait d'abord porté le nom de Stratos. De toutes les villes de l'Achaie, elle fut la seule qui suivit le parti de Philippe, fils de Démétrius, dans la guerre qu'il fit aux Romains vers l'an 180. Aussi Sulpicius l'abandonna-t-il au pillage, après l'avoir prise. Auguste, dans la suite, la réunit au domaine de Patrées.

Patrées ou Patres (Patras), sur la côte, à l'O.

et peu loin de l'embouchure du golfe de Corinthe, était dominée par le mont Panachaicus. Son premier nom était Eroé, lors de sa fondation par Eumelas; mais Patréus fils d'Agénor, l'ayant agrandie et entourée d'un mur, lui donna son nom. Auguste ayant trouvé la situation de cette ville très-avantageuse, la prit en affection, la repeupla, et, seule de toute l'Achaïe, la laissa jouir de sa liberté, avec le titre de *colonie romaine*.

Tritée (Triti), au S. E., assez avant dans l'intérieur des terres, avait été fondée, disait-on, par une princesse qui lui avait donné son nom, et à laquelle, tous les ans, on offrait des sacrifices. Auguste la mit aussi dans la dépendance de Patrées.

Egium ou Ægium (Vostitza), assez loin à l'E. de Patrées sur le golfe de Corinthe, avait été formée de la réunion de sept bourgades réunies. Elle était belle et fort ornée de temples. On distinguait sur-tout celui de Jupiter *Homagyrien* (qui rassemble), ainsi nommé, parce que, disait-on, c'était en ce lieu qu'Agamemnon assembla les principaux chefs de la Grèce, pour délibérer avec eux sur la manière d'attaquer les États de Priam. C'était dans le territoire d'Egium, au lieu nommé *Æenarium*, que s'assemblaïent, au moins pendant quelque temps, les Etats-Généraux de l'Achaïe. On y était dans l'usage de prendre le plus bel enfant du pays, pour en faire un prêtre de Jupiter : lorsqu'il avait atteint l'âge de puberté, on lui donnait un successeur.

Egire ou Ægire (*Xilo-Castro*), à quelque distance à l'E., avait d'abord porté le nom d'*Hypærésie*. Dans une guerre que ses habitans eurent à soutenir contre les Sicyoniens, n'étant pas les plus forts, ils rassemblèrent des chèvres en grand nombre, leur lièrent du sarment aux cornes, et l'allumèrent par une nuit obscure. Les ennemis

appercevant de loin ces feux, crurent qu'il arrivait du secours à la ville, et se hâtèrent de se retirer. On bâtit un temple à Diane dans le lieu où la plus belle des chèvres s'était arrêtée, et l'on donna à la ville un nom propre à rappeler la mémoire de cet événement.

PELLENE (Doucha), à l'E. un peu S., était dans l'intérieur des terres. On disait qu'elle avait été fondée par un Argien appelé Pellen, et fils de Phorbas. On y rassemblait les eaux de la pluie pour l'usage des bains publics. Au temps d'Alexandre-le-Grand, un certain Chéron, célèbre par ses victoires aux jeux Olympiques, abolit le gouvernement républicain, et devint le tyran de sa patrie: cette révolution ne se soutint pas long-temps

Je reprends en deux mots ce que j'ai dit du commencement des Achéens.

Les fils ou petits-fils d'Achéus, dont on parlé plus haut, s'étaient d'abord établis à Lacédémone et à Argos : c'est là que d'abord fut connu le nom d'Achéens. Comme ils avaient une origine commune avec les Ioniens, ils furent dans la suite compris sous cette même dénomination. A l'arrivée des Doriens dans le Péloponèse, les Achéens, forcés de leur abandonner leurs possessions, les engagèrent à forcer les Ioniens établis sur le golfe de Corinthe à leur céder leur place. Ces derniers ayant été battus, se replièrent sur l'Attique, et les Achéens partagèrent entr'eux les terres que les Ioniens venaient d'abandonner. Ce domaine consistait en douze villes. Ils avaient alors des rois ; mais ils se réunirent bientôt en une espèce de confédération formée de la réunion des différentes villes, qui, chacune séparément, se gouvernaient en républiques. On fut assez long-temps sans entendre parler des Achéens; et ce ne fut guère qu'au temps de Philippe qu'on les

vit se mêler des affaires de la Grèce. Ils montrèrent toujours depuis beaucoup de courage et d'habileté.

En 242 la ligue des Achéens commença à jouer un rôle important dans les affaires générales. C'est dans ce temps qu'ils furent commandés par deux des plus grands hommes qu'ait eu la Grèce, Aratus et Philopémen; le premier pour le conseil, le second pour la conduite des armées. Peu après la mort de ce dernier, l'Achaïe fut réduite en province romaine; son nom passa même à toute la Grèce, en 146.

2.° SICYONIE.

Ce petit pays était à l'E. du pays des Pellénéens en Achaïe, et traversé du S. au N. par le fleuve *Asope*. Les gens du pays, par une vaine et grossière ignorance, prétendaient que la source de ce fleuve était en Asie, près de Milet, dans le lieu où le Méandre se jette à la mer. D'où ils concluaient que c'était le Méandre, qui, prolongé ainsi, venait arroser cette contrée. Ce canton, qui produisait en abondance du blé, du vin et de l'huile, était un des plus beaux pays de la Grèce.

Sicyone (Vasilico) était à une petite distance de la mer, à l'E. du petit fleuve Elisson. On la disait fondée par Egialée en 2164. Elle porta successivement les noms de *Telchinia* et de *Démétrias*. Ce dernier nom lui avait été donné par Démétrius, fils d'Antigone, qui, ayant démoli l'ancienne ville, en bâtit une autre, réunie à l'ancienne citadelle. Sicyone était célèbre par ses écoles de peinture et de sculpture. Ce fut la première ville de la Grèce où le dessin soit entré dans l'éducation des Sicyoniens. Cette ville eut, entre autres tyrans (c'est-à-dire, usurpateurs du pouvoir), vers 596, Clisthène qui se fit adorer par ses vertus et admirer par son courage.

Titane au S. sur une montagne, n'était qu'un bourg où se voyait, dans un bois de cyprès, un temple d'Esculape.

Phlionte, dans un petit canton appelé Phliasie, formait un petit État indépendant de la Sicyonie. On a parlé avec éloge de sa fidélité à tenir ses engagemens. Elle était liée d'amitié avec Sparte; et lorsqu'après la perte de la bataille de Leuctres, en 371, tous les alliés des Lacédémoniens, et jusqu'à leurs esclaves, les abandonnèrent, les Phliontiens leur restèrent fidèles.

La religion et les mœurs des Sicyoniens étant assez semblables à celles des autres Grecs, ils réussissaient dans plusieurs arts, tels que l'architecture, la sculpture, etc. Ils avaient une manière d'enterrer les morts, qui leur était particulière. Ils jetaient le corps dans un fossé, contruisaient un petit mur qui régnait tout autour, puis ils élevaient quatre colonnes soutenant un toit. Ils ne mettaient cependant aucune inscription; mais, en rendant les derniers devoirs au mort, ils l'appelaient par son nom, et lui disaient le dernier *adieu*. Ce royaume, qui avait commencé sous Egialée, en 2164 avant J.C., passa au pouvoir des Héraclides, en 1190. Les prêtres d'Apollon gouvernèrent ensuite le pays. Depuis le temps d'Alexandre, Sicyone s'était un peu rétablie. Elle déchut beaucoup lorsque la Grèce fut passée au pouvoir des Romains; et Pausanias dit que ses habitans, lorsqu'il les vit, étaient très-pauvres et très-misérables.

3.° CORINTHIE.

Cette contrée s'étendait à l'E, et s'y trouvait resserrée entre le golfe de Corinthe au N. et celui de Saron au S., puisqu'elle occupait une grande partie de l'isthme, jusqu'à la Mégaride, qui en occupait un tiers. Elle était

remplie de monticules, et, par cette raison, en général, peu fertile: on y trouvait cependant quelques riches campagnes, et l'on y recueillait du vin, mais d'assez mauvaise qualité.

Dans les temps anciens, la route, pour passer de l'Attique en Argolide, se faisait le long de la côte méridionale, par dessus les rochers qui la bordent, et dont le danger était d'autant plus grand qu'ils recelaient des brigands toujours prêts à nuire aux voyageurs. D'abord sur la côte de la Mégaride on trouvait les roches *Scirennes*, où l'on dit que Sciron arrêtait les étrangers, les dépouillait et les précipitait dans la mer. Thésée lui fit subir ce même genre de mort. Un peu à l'O. sur le territoire de Corinthe, à Crommyon, vivait, dans le même temps, un brigand célèbre par le surnom de *Pityocamptès* ou le courbeur de pins, quoique son nom fût Sinis. Ce barbare arrêtait les voyageurs, leur attachait les membres à quatre branches de pins courbés avec violence, qu'ensuite il rendait à leur élasticité: Thésée lui fit éprouver le même supplice. A la même époque, et à-peu-près dans les mêmes lieux, vivait le féroce Procuste, qui, après avoir bien accueilli les étrangers, les faisait placer sur un lit de fer. S'ils en excédaient la longueur, il leur faisait couper les pieds en tout ou en partie, et si leur stature n'atteignait pas à la longueur du lit, il leur faisait tirailler les jambes avec un cabestan, jusqu'à ce qu'il y eût égalité. Il fut aussi puni du même supplice par Thésée.

Cet isthme n'a que six milles dans cet endroit, d'où s'est formé le nom *hexamili*; ce qui répond à une lieue et demie. On avait entrepris à différentes époques de couper cet isthme, afin de faire communiquer ensemble les deux golfes, et toujours l'ouvrage n'a été que commencé. On cite successivement Démétrius

de Phalère, Hérode, Jules-César, Néron. On y célébrait tous les trois ans des jeux. D'abord, ils avaient été institués en l'honneur de Mélicerte, le même que Palémon, dieu marin : on en attribue la fondation à Sisyphe dont le règne commença en 1328. Le vainqueur y recevait une couronne d'ache. Ces jeux se célébraient la nuit ; cela donna lieu à des brigandages : ils furent interrompus. Thésée les rétablit, et obtint que les Athéniens spectateurs seraient assis au premier rang. Les Corinthiens étaient les juges de ces jeux. Après la prise et la destruction de la ville, Mummius transporta ce droit aux Sicyoniens. Mais lorsque la ville fut rétablie, les Corinthiens rentrèrent dans leurs droits.

La ville de CORINTHE (Corinthe), fondée par Sisyphe, n'occupait d'abord que le haut de la montagne, au bas de laquelle fut depuis la ville. La fondation de Sisyphe en devint la citadelle sous le nom d'Acropolis, ou Acro-Corinthe ; le reste fut entouré de murailles, et pouvait avoir 3 lieues un quart de tour. Cette situation entre deux mers fit de Corinthe une ville de commerce : elle eut deux ports *Lecheum* au N., *Cenchrées* au S. E. Les vaisseaux qui communiquaient avec Lecheum faisaient le commerce de l'Italie et des îles occidentales : Chencrées recevait les vaisseaux phéniciens et ceux des colonies grecques de l'Asie, et de toutes les îles de l'Archipel. Cette ville en était devenue si riche, qu'on disait, à cause des dépenses excessives, *qu'il n'était pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.* Cette ville était fort ornée. Le jeune Anacharsis dit que les femmes s'y faisaient distinguer par leur beauté, les hommes par l'amour du gain et des plaisirs. C'était sur le chemin qui conduisait de la ville à la citadelle qu'on montrait la fontaine Pirène, où l'on assurait que Bellérophon avait trouvé le cheval Pégase.

On ne sait rien d'intéressant de l'histoire de Corinthe depuis sa fondation jusqu'au temps où Alétas, prince Héraclide, s'empara de ce royaume en 1160. Il y eut quelques règnes, et le fils succédait à son père. Mais la royauté fut abolie en 833. Le pouvoir fut remis entre les mains de 200 citoyens du sang des Héraclides, et qu'on connaît sous le nom de *Bacchides*, d'après Bacchis, 5e roi de Corinthe: un d'eux, choisi chaque année au sort, était à la tête des affaires sous le nom de *Prytane*. Ce gouvernement aristocratique pesa sur la nation et particulièrement sur une famille puissante qu'on appelait *les Mélanines*. Cypsèle, l'un des hommes puissans de cette famille, s'étant assuré des dispositions du peuple, détruisit le gouvernement des Prytanes et s'empara de l'autorité en 663. Il régna 30 ans, et persécuta beaucoup ceux qui avaient la richesse et la puissance. Son fils Périandre lui succéda en 633, régna d'abord avec douceur et sagesse, puis finit par se livrer à toute la violence de son caractère : il commit des injustices, des cruautés, et finit tourmenté de la rage de n'en pouvoir faire davantage à l'âge de quatre-vingts ans. Il en avait régné quarante-quatre. Après lui les Corinthiens firent disparaître les traces de la tyrannie en 563. Il eut un successeur qui ne régna que trois ans. Alors les Corinthiens se formèrent en république: elle eut beaucoup de part aux guerres qui se firent dans la Grèce. Les Athéniens défirent les Corinthiens, et cette guerre fut comme le prélude de celle du Péloponèse.

On voit Aratus préteur des Achéens, trois siècles après, surprendre la citadelle de Corinthe, et en chasser la garnison macédonienne qui y résidait. Cette ville eut aussi beaucoup de part aux malheurs de la Grèce, sous les règnes de Philippe, d'Alexandre et de leurs successeurs.

Cette ville produisit d'excellens ouvriers, des peintres, des architectes et des sculpteurs. On cite avec éloge le *législateur Phidon*, contemporain de Lycurgue, comme devant le jour à cette ville.

146 ans avant l'ère vulgaire, Lucius Mummius, général romain, la détruisit. L'incendie y consuma beaucoup de richesses et de monumens.

On a beaucoup parlé du cuivre de Corinthe; Jules-César fit rebâtir et repeupler cette ville, dont il fit une colonie romaine nommée *Laus Julia Corinthus*, bourg où St. Paul écrivait.

4.° ARGOLIDE.

L'Argolide, située au S. E. du Péloponèse, y occupait sur-tout une assez longue presqu'île, entre le golfe Saronique à l'E, et le golfe d'Argos à l'ouest. La partie occidentale confinait à l'Arcadie, à l'O.; au S., à la Laconie. C'est un pays entrecoupé de montagnes, de collines et de vallées, en général assez fertiles.

Le fleuve principal était l'*Inachus* (le Planitza), qui prenant sa source au N.O. d'Argos, venait par l'E. de cette ville se jeter au S. dans des lagunes près la mer. Au S.O. de l'embouchure de ce fleuve était le marais de Lerne où l'on disait que se retirait l'hydre que tua Hercule, et dans le sang duquel il empoisonna ses flèches. Assez près était la fontaine Amymone. L'*Erasinus* et le *Phryxus* étaient dans le même local.

Tout le pays pouvait être divisé en *Argolide* proprement dite; à l'E., en *Epidaurie*, *Trézenie*; au S. E. en *Hermionide*; au S., dans la partie occidentale, en *Cynurie*.

1.° ARGOLIDE PROPRE. *Argos* (Argos), capitale du pays, était au pied d'une colline sur laquelle

était la citadelle, et au pied de laquelle coulait l'Eurotas à l'E. Elle avait été fondée par Inachus en 1986. Cette ville était remplie d'édifices et de statues; mais, comme par-tout, les monumens y étaient communs et les chefs-d'œuvre rares. On y distinguait, entre autres édifices, un portique élevé en mémoire de la défaite et de la mort de Pyrrhus, tué dans cette ville en voulant la prendre en 272. Argos, surnommé quelquefois *Hippobotos* (nourrissant des chevaux), était consacrée à Junon.

A une lieue et demie de cette ville, par le N. E., était un célèbre temple près d'un petit ruisseau nommé *Astérion*. Il est désigné sur la carte de M. d'Anville par le nom d'*Heræum*, c'est-à-dire, monument ou temple de Junon, appelée *Hèra* en grec. Ce temple était un des plus célèbres de la Grèce, et fut commun à la ville d'Argos comme à celle de Mycènes. Le temple, dont on voit encore les ruines, avait succédé à un plus ancien, et fut construit au pied du mont Eubée. On y voyait une statue de Junon, du sculpteur Polyclète. On se servit long-temps du pontificat de la prêtresse de ce temple, pour indiquer les faits de la chronologie grecque, avant l'usage de compter par olympiades.

Mycènes (Carvathy), était à plus d'une lieue $\frac{1}{2}$ au N. du temple : on en attribuait la fondation à Persée vers 1348, et l'architecture, à des Cyclopes. Cependant d'autres auteurs l'attribuent à Myceneüs, fils de Sparton, en 1884. On ajoute que Persée, ayant tué Acrisius, se retira à Tiryns, où régnait Megapenthès, fils de Prætus. Ce prince lui céda Tiryns et passa à Argos. L'architecture qu'on apperçoit dans les débris des murs, ainsi que de Tiryns, tout-à-fait semblable à celle de quelques anciennes villes détruites en Italie, est

différente de celle pratiquée ailleurs. Un artiste moderne l'attribue aux Pelasges. Quelque temps après sa fondation, Mycènes passa à Atrée, fils de Pélops, dont la sœur Lysidice avait épousé Mestor, fils de Persée. Dans la suite les Argiens la détruisirent, pour en punir les habitans de ne s'être pas joints aux autres Grecs, contre les Perses. Près de Mycènes étaient les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon, d'Oreste et d'Electre.

Tirynthe (*Palæo Nauplia*), éloignée d'Argos, d'environ 2 lieues $\frac{1}{2}$ vers le S. E. Elle avait été fondée, disait-on, par Tiryus, fils d'Argus, et détruite par les Argiens. On a raconté qu'ayant la manie de tourner tout en plaisanterie, ils s'étaient proposé, pour se guérir de cette espèce de folie, d'assister sans rire au sacrifice d'un taureau. Cependant un enfant qu'on voulait éloigner du lieu du sacrifice, ayant dit à ceux qui le repoussaient : « Est-ce que vous avez peur que je n'avale votre taureau ? » toute l'assemblée éclata de rire, et en conserva le besoin habituel.

Nauplia (*Anapli*, *Napoli de Romani*), sur une presqu'île qui s'avance de l'E. au fond du golfe Argolique. Elle fut pendant long-temps le port des Argiens : Strabon dit que son nom lui venait de ce qu'il s'y rassemblait des vaisseaux. A peine en voyait-on des ruines au temps de Pausanias.

Nemée, au N. de Mycènes, en était séparée par une petite chaîne de montagnes, où prenait sa source une petite rivière de même nom, qui coulait au N. A peu de distance de la ville, vers l'E., une caverne profonde avait, disait-on, servi de retraite au lion que tua Hercule. On y célébrait tous les trois ans des jeux en l'honneur de Jupiter : les Argiens y présidaient.

Cléones

Cléones, à l'E. près des frontières de la Corinthie, n'avait rien de remarquable; c'était un lieu de passage.

Epidaurie. On nommait ainsi un petit canton de l'Argolide, entre des montagnes à l'O., et le golfe Saronique à l'E., en face de l'île d'Egine. Ce territoire était fertile en vignes; les montagnes étaient couvertes de chênes. Un conseil de 180 citoyens était chargé de l'administration de ce petit pays.

Épidaure (Épitauro), était une petite ville remarquable, sur-tout par l'opinion, que la protection particulière d'Esculape y opérait continuellement des *cures*. A une lieue et demie de la ville, il y avait un bois et un temple consacrés à ce dieu. On y voyait une superbe statue d'Esculape et quantité de colonnes, où l'on suspendait, non-seulement les noms des malades et le genre de leurs maladies, mais aussi les recettes ou les procédés qui leur avaient rendu la santé. On assure que ce fut dans une suite d'inscriptions pareilles qu'Hippocrate, mort en 361, âgé de 99 ans, puisa une partie de sa doctrine sur le régime et de ses livres. Pour conserver toujours intacte, la réputation du dieu, on transportait hors du bois sacré, qui entourait le temple, les femmes arrivées au dernier terme de leur grossesse, et les malades réduits à l'agonie; parce que c'eût été une profanation d'y laisser mourir un de ceux qui venaient y demander la vie. Ce territoire nourrissait une espèce de serpent qui se laissait apprivoiser; et les prêtres en élevaient quelques-uns, qui passaient aux yeux du peuple pour Esculape lui-même.

Trésénie, au S.E., était le petit territoire de Trézène, qui avait autrefois formé un royaume, dont les habitans se vantaient d'avoir eu beaucoup de dieux

pour hôtes et premiers protecteurs. On comptait entre les anciens rois :

« Pithée, estimé sage entre tous les humains. »

Il était aïeul de Thésée par sa fille, mère d'Égée. On montrait, au temps de Pausanias, un livre composé par ce prince. Mais on voyait aussi à la porte de la ville, trois siéges de marbre où se plaçait le prince avec deux ministres pour rendre la justice à son peuple. Ailleurs on voyait la maison qu'avait habitée Hyppolite, et le lieu d'où Phèdre venait admirer ce héros exerçant ses chevaux à la course ; plus loin leurs tombeaux. On prétendait aussi montrer l'édifice où fut relégué Oreste avant le temps prescrit pour qu'il fût purifié. Ce dont on pouvait le moins douter, c'était un temple consacré à Hyppolite, et dans lequel les jeunes filles déposaient leur chevelure avant de se marier.

TROEZÈNE (Damala) était bâtie en partie sur une montagne, et en partie dans une plaine qui s'étend jusqu'au port où se rendait le petit fleuve *Chrysorhoas*. Quoiqu'on ait parlé des vignes, des grenadiers, des myrtes de ce pays, des voyageurs exacts rapportent qu'en quelques saisons, l'air y est mal-sain, le vin d'une qualité médiocre, et l'unique fontaine ayant de l'eau tout au plus potable.

En face du port qu'on nommait *Port-Pogon* (ou Barbu), était la petite île de *Calaurie* où Démosthène, poursuivi par le roi de Macédoine, s'empoisonna.

Plus au N. est l'île d'*Égine* (Engia), appelée d'abord Œnopée et Œnone. Eacus est le seul roi de cette île dont on ait conservé le nom ; ce fut lui qui donna à l'île le nom de sa mère. Ce prince régna avec tant de justice, qu'après sa mort on le supposa l'un des juges

des Enfers. Elle était ornée de portiques. Lorsque les Perses entrèrent dans l'Attique, les Athéniens envoyèrent dans cette île leurs femmes et leurs enfans, qui y furent bien reçus. Cependant ce furent dans la suite les Athéniens qui, jaloux du commerce des Éginètes, les chassèrent de leur île.

Hermionide. On nommait ainsi le territoire d'Hermione formant la partie la plus méridionale de l'Argolide, au S. à l'extrémité d'une petite chaîne de montagnes, et le promontoire d'Acra.

Hermione (Castri) fut pendant quelque temps une ville assez considérable. On y voyait un petit bois consacré aux Grâces, un temple de Vénus, où les filles prêtes à se marier devaient offrir un sacrifice ; un temple de Cérès, où l'on célébrait tous les ans une fête; et, derrière ce temple, un abîme profond par lequel, disait-on, Pluton était descendu emmenant Proserpine aux Enfers.

La Cynurie, à l'O. du golfe, séparait l'Argolide propre de la Laconie. Ce petit pays était traversé dans toute son étendue de l'O. à l'E. par le Tanus, et formait une assez longue vallée. Il fut long-temps disputé entre les Argiens et les Lacédémoniens. La ville de *Thyrée* était près de l'embouchure du fleuve. Les Cynuriens étaient une colonie d'Argiens, établie par Cynurus, fils de Persée. Depuis la conquête des Héraclides, ils se regardèrent comme indépendans. Dans une des guerres qui eurent lieu à l'occasion de ce pays, les Argiens et les Lacédémoniens convinrent de remettre le sort du combat à six cents guerriers, qui se dévoueraient pour leur patrie. Un seul Lacédémonien restait sur le champ de bataille et paraissait mort; deux Argiens demeuraient : ils coururent à Argos porter la nouvelle de la victoire. Mais quand on vint sur le champ de

bataille, on trouva que le Lacédémonien Othryadès avait dépouillé les morts, porté leurs armes dans son camp, et s'était remis à son poste. Il s'eleva une dispute nouvelle à ce sujet : les deux armées combattirent, les Lacédémoniens furent vainqueurs. Cet événement eut lieu vers l'an 545 ou 544. Plutarque dit que les Amphyctions jugèrent cette cause en faveur d'Othryadès et des Lacédémoniens.

Les Argiens avaient la réputation d'être bons musiciens, mais mauvais orateurs : ils étaient assez bons guerriers. Leur royaume avait été fondé par Inachus venu d'Egypte avec une colonie, en 1986. Comme le mot *Anack* ou *Enack*, signifie *roi* en langue orientale, on pourrait regarder comme très-vraisemblable que ce fut de ce mot, que les Grecs n'ayant dans la suite que des idées vagues sur ces premiers établissemens, firent le nom d'un ancien fondateur. Quoi qu'il en soit, les descendans de ce premier roi portèrent le nom d'*Inachides*. A cette famille succéda celle de Danaüs, venue aussi d'Egypte vers 1572 ; elle porta le nom de Danaïdes. Sous Prétus et Acrisius, le royaume fut partagé pour récompenser les services rendus par Mélampe, habile médecin, entre la famille de Prétus, Mélampe et son frère Bias ; ce qui donna lieu aux *Prétides*, aux *Mélampotides*, et aux *Biantides*. Vers l'an 1348, Persée, ayant fondé la ville de Mycènes donna lieu à un nouveau royaume, ou plutôt à un nom nouveau, quoique le royaume fût ancien, car Agamemnon, roi de Mycènes régnait sur toute l'Argolide. A la dernière expédition en 1190, Tisamène eut pour sa part l'Argolide. Metta, troisième roi depuis Téménus, ayant perdu la vie par la fureur du peuple, Argos devint une république démocratique. Cette république eut assez peu de part aux grandes affaires de la Grèce : elle passa avec tout le Péloponèse au pouvoir des Romains.

5. LACONIE.

La Laconie porta d'abord le nom de *Lélégie* et d'*OEbalie*, enfin le nom de *Laconie*. Quelle que soit son origine, ce dernier nom prévalut, et c'est en l'altérant que, sous le Bas-Empire, on a dit *Tzaconie*. Ce pays qui n'est qu'une espèce de presqu'île, entre les golfes argolique à l'E. et de Messénie à l'O. en forme deux plus petites qui s'avancent jusqu'au promontoire Mâlée pour celle de l'E et au promontoire de Ténare, pour celle de l'O., laissant entr'elles le golfe de Laconie. Le pays est coupé de montagnes et de collines, laissant entr'elles des vallées agréables. Les plus considérables sont: 1.° celle de l'*Eurotas* (Vasili-Potamo), qui commence au N. O. près de Belmina, sur les frontières de l'Arcadie, au S. E. de Mégalopolis. Ce fleuve en coulant par le S. E. et le S., passe à l'E. et tout près de Sparte, d'où il se rend au S. dans le golfe entre Trinase à l'O. et l'ancienne Hélos, à l'E.... 2.° La vallée de *l'OEnus*, à l'E., qui, prenant sa source au N. de Sellasie, coule au S., passe à *OEnus*, puis se rend plus bas, dans l'Eurotas.... 3.° Enfin la vallée d'un troisième fleuve plus oriental, lequel passait à *Marios*, à *Geronthrées*, et se rendait dans le golfe au port d'*Acries*.... Un assez grand nombre de ruisseaux se rendent dans ces rivières principales, ou à la mer... Toute la partie occidentale est occupée du N. au S. par une longue chaîne de montagnes que l'on nommait *Taygete* (Mont Pente-dactylon) couvertes d'une épaisse forêt, et renfermant beaucoup de bêtes fauves. Le *Talet* et l'*Evoras* étaient remarquables, l'un par sa hauteur, l'autre par l'abondance de la chose. D'autres montagnes défendaient le pays dans toute la partie septentrionale. Vers Sparte et plus

au S. encore, le pays offre des plaines et des cantons assez fertiles, mais ce pays est sujet aux tremblemens de terre.

Lacédémone ou Sparte (près de Misitra), sur la droite et à une petite distance de l'Eurotas, était la capitale de tout le pays. Elle fut fondée, disait-on, par Lelex, vers 1560. Elle n'était pas entourée de murailles: une éminence, terminée par un grand plateau, tenait lieu de citadelle. Au tour de cette colline étaient formées cinq bourgades, occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates (1). Ces différens quartiers n'étaient pas joints comme ceux d'Athènes. Quoique les Spartiates affectassent une sévérité de mœurs qui ne leur permît de donner rien au luxe, cependant la grande place était ornée de temples et de statues; on en voyait encore ailleurs. Un portique construit du produit des dépouilles des Perses, après la bataille de Platée en 479, perpétuait le souvenir de cette victoire de leur roi Pausanias. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'ils l'avaient orné des statues de leurs ennemis: on y voyait celles de Mardonius, d'Artémise, etc. On montra pendant long-temps, au haut d'une petite colline, un temple de Minerve, et une petite maison qui en relevait, dans laquelle on laissa mourir de faim Pausanias, ennemi caché de la liberté des Grecs. Les tombeaux des deux familles des rois occupaient deux quartiers différens. Toutes les maisons étaient petites et sans ornemens. C'était dans des salles, ou sous des portiques publics, que les Spartiates se

(1) 1. Les *Limnades* au N. près l'Eurotas à la droite; 2. les *Cynosures*, à l'O. des précédens...; 3. les *Pitanates* au S. de ceux-ci; 4. les *Egides* à l'E. des Pitanates, et au S. E. de la citadelle....; 5. enfin les *Messoates*, au S. de ces derniers, occupant les terres renfermées entre le Cnacion et l'un des bras de l'Eurotas.

réunissaient pour traiter les affaires, soit particulières, soit générales. Au S. vers l'O. de la citadelle, était l'Hippodrome, destiné aux courses de chevaux ; et au S. E. le Plataniste, séparé de la tribu des Messoates, par une espèce de canal communiquant; au N. E., avec l'Eurotas ; au S. O., avec le Cnacion. (1)

Au S. et assez près de Sparte était *Amyclées* (Sclavochori), où se voyait un des plus superbes temples d'Apollon, dont la statue, faite dans le goût égyptien, annonçait une haute antiquité : ce temple était desservi par des prêtresses. La ville était dans une belle situation, et d'un séjour très-agréable.

Brissées, au S. O., était un temple de Bacchus, dont l'entrée était interdite aux hommes, où les femmes seules avaient le droit de sacrifier.

Au N. E. de Sparte, sur le bord de la mer, était *Prasies* ou *Brasies*, qui fut tantôt aux Argiens, et tantôt aux Lacédémoniens. En redescendant au S. était *Cyphante*, qui avait eu un temple d'Esculape. Auprès était une fontaine, qui donna de l'eau, disait-on, pour la première fois, lorsqu'Atalante, épuisée de fatigues, vint se reposer en ce lieu. *Zarex* ou *Zarax*, avait une baie où les vaisseaux étaient aussi-bien que dans un port.

Marios, au S. O. dans l'intérieur des terres, était dans un terrain aqueux : un bois assez étendu y procurait une fraîcheur agréable. Tout près était un temple que l'on pourrait nommer un Panthéon, puisqu'il était dédié à tous les dieux.

Hélos, sur le bord de la mer, avait été bâtie par des Achéens ; mais ayant entrepris de se défendre contre

(1) *Voyez* le plan de *Sparte* dans l'Atlas.

les Héraclides, elle fut soumise par eux, et les habitans réduits en esclavage. Ils sont connus sous le nom d'Helotes ou d'Ilotes.

GYTHIUM était entourée de murailles et très-forte: à une lieue environ, au S. E. était le port où les Lacédémoniens tenaient leurs flottes.

Les extrémités des deux presqu'îles étaient terminées par deux promontoires célèbres, celui de l'est, le promontoire *Malée* (Capo Malio), par la difficulté qu'il offrit long-temps à la navigation: un proverbe disait qu'il *fallait faire son testament* avant de doubler ce cap. Celui de l'ouest, le promontoire de *Tenare* (cap Matapan), par un ancien temple de Neptune, entouré d'un bois sacré, ayant droit d'asile pour les coupables. Une caverne profonde était, disait-on, l'entrée de l'Enfer par laquelle Hercule avait emmené Cerbère, et Orphée ramené son épouse Euridice. Des prêtres y venaient évoquer les ames des morts, afin d'apprendre d'elles l'avenir. Au bord de la mer, il y avait une ville de Ténare.

Des Lacédémoniens.

On a vu, à l'article d'Athènes, que Codrus avait péri en combattant contre les Doriens, dont les chefs se prétendaient descendans d'Hercule. Ces guerriers ambitieux furent en effet repoussés de l'Attique, mais ils entrèrent dans le Péloponèse, y vainquirent, et s'en partagèrent sur-tout la partie méridionale. Aristomaque avait eté le chef de l'entreprise: Aristodème, Téménus et Cresphonte, ses fils, partagèrent le pays vaincu. Deux fils d'Aristodème régnèrent ensemble à Sparte, et leurs descendans y furent distingués par les noms d'*Eurysthénides*, ou plutôt *Agides*, d'après Agis, fils d'Eurysthène, et des *Proclides*.

Leur premier soin fut de peupler un pays dévasté

par la guerre. Ils tâchèrent d'adoucir le sort des vaincus, leur associèrent aussi des étrangers auxquels ils accordèrent les mêmes priviléges qu'aux naturels du pays : mais par cela même ils firent de Sparte un réceptacle de gens plus ou moins pauvres et presque tous sans moralité. Au reste, on ne sait pas quelles lois y furent d'abord observées; on croit seulement qu'ils séparèrent la Laconie en *six* parties.

Agis, qui succéda à son père, sentit le mal que produisait l'abus de ces priviléges; il forma le projet de les restreindre, et y réussit presque sans combat. Mais les habitans d'Hélos, ville maritime, entreprirent de lui résister; de là l'acharnement des Spartiates, non-seulement à les soumettre pour leur enlever leurs priviléges, mais même pour les anéantir en quelque sorte. En effet, les Hélotes ou Ilotes furent vaincus, et vendus avec injonction à leurs maîtres de n'accorder la liberté à aucun d'eux, ni de les vendre hors du royaume. Leur sort fut adouci par les lois de Lycurgue. Ce législateur, en leur confiant la culture des terres, les rendit nécessaires à la conservation de son nouvel État, qui ne renfermait qu'un peuple de soldats.

On admire avec raison la reforme que fit Lycurgue lorsqu'il donna des lois à ses concitoyens, encore féroces. Mais à présent que nous avons sous les yeux une des plus étonnantes révolutions du monde politique, convenons qu'il serait plus surprenant encore qu'un législateur parvînt à porter la réforme dans les mœurs d'une nation policée. La corruption y est portée trop loin, et chacun se croit trop éclairé est trop attaché à ses habitudes, pour céder volontiers aux lumières d'un philosophe législateur ; ne fût-ce même que par la force d'inertie, la résistance est trop considérable pour la surmonter.

Lycurgue trouvait, au contraire, une multitude accablée de maux présens, et qui pouvait s'abandonner à l'espérance d'un meilleur sort. Il avait prouvé qu'il s'intéressait à la gloire et au bonheur des Grecs, en travaillant avec Iphitus, roi d'Elide, au rétablissement des jeux olympiques. Pendant la célébration de ces jeux, il y avait suspension d'armes entre les nations *Hellènes* qui se faisaient la guerre. On les célébrait, tous les quatre ans, à la pleine lune la plus voisine du solstice d'été.

Ce service rendu à la Grèce, l'instruction que Lycurgue avait acquise par ses voyages en Crète, et peut-être en Egypte, la publication des poésies d'Homère, après avoir été le tuteur de Charilaüs, son neveu, fixèrent sur lui l'opinion des hommes éclairés et de la multitude, pour en obtenir des lois. Il y consentit; mais il eut la faiblesse, comme beaucoup d'autres législateurs, de faire intervenir, dans sa mission purement politique, la volonté toujours supposée, et toujours heureuse, de la divinité.

Il se fit nommer par la Pythie *plutôt un dieu qu'un homme:* quel peuple eût osé lui résister, même ayant dans son sein quelques esprits capables de démêler l'imposture ? La multitude aime le merveilleux, et court d'elle-même au-devant de la séduction.

La nation était divisée en six tribus, et gouvernée par deux rois. Lycurgue laissa subsister la royauté, mais ne lui laissant de pouvoir absolu qu'à la tête des armées; en paix, les rois n'étaient que magistrats, et, de même que le sénat, n'étaient que les ministres des lois : le corps de la nation eut le droit de faire la paix ou la guerre, et d'élire les magistrats.

Le sénat fut composé de deux rois et de vingt-huit citoyens âgés de soixante ans accomplis. Deux

magistrats uniques, sous le nom d'*Éphores* ou d'*Inspecteurs*; devaient, par la loi de Lycurgue, administrer en l'absence des rois; mais, dans la suite, le roi Théopompe ayant senti que le peuple qui, d'abord ne devait délibérer que sur les matières soumises à sa sanction, usurpait l'initiative; Théopompe, dis-je, après avoir restreint l'autorité du peuple, étendit l'autorité des Ephores, pour protéger la nation contre l'ambition toujours à craindre des rois et des sénateurs ils reçurent le droit de forcer les uns et les autres à rendre compte de leur administration. Ainsi les rois eux-mêmes eurent deux souverains, les Éphores et le peuple : mais aussi les Ephores ne restaient qu'un an en charge.

Le partage des terres que fit Lycurgue rétablit l'égalité entre les fortunes; et, quoiqu'il fit des mécontens, il n'offrit pas le danger qu'il aurait eu dans un plus grand pays. Toute la Laconie fut divisée en 30000 parts distribuées aux habitans de tout le pays, sous le nom de *Lacédémoniens :* le territoire de la ville de Sparte fut partagé en 9000 portions, et devint l'héritage d'autant de citoyens appelés particulièrement *Spartiates*. Chaque part pouvait suffire à l'entretien d'une famille, qui, à la vérité, devait vivre frugalement. De chaque produit de la terre, en grain, en vin ou en fruits, on donnait 70 parts au mari qui se chargeait des enfans et des domestiques, et 12 parts à la femme; c'était ordinairement sa dot.

Il eût été plus difficile et plus injuste d'aller fouiller dans les coffres des riches, pour leur faire partager leur argent avec les pauvres. Lycurgue n'eut pas cette folie, qui n'eût été qu'un pillage. Mais il releva la condition des pauvres en rendant l'argent des riches inutile. Toute espèce d'or et d'argent fut déclarée hors d'usage : il leur

substitua la monnaie de fer : et, dit un Ancien, les crimes furent bannis de Sparte avec l'or.

Je ne peux m'étendre davantage sur les lois de Lycurgue, dont plusieurs ne nous paraissent pas aussi raisonnables. Ce législateur avait trop contrarié la nature. Cependant ses lois furent exécutées pendant 700 ans environ ; et, tant qu'elles le furent, Sparte conserva ses vertus et sa puissance.

Sparte, en s'éloignant des principes de son législateur, se livra à l'ambition des conquêtes ; ses rois et ses généraux, à l'amour des richesses. Jalouse de la gloire d'Athènes, elle lui suscita cette guerre cruelle du Pélopénèse qui affaiblit les deux rivales. Pendant dix-sept ans, les Lacédémoniens, secondés par Alcibiade, furent les maîtres de la mer. Athènes se rendit, et reçut une garnison lacédémonienne : ses murailles furent rasées. Sparte domina sur les Grecs ; mais la la fortune et la bataille de Leuctres ôtèrent aux Spartiates l'empire de la Grèce ; Épaminondas saccagea la Laconie, et les Thébains vengèrent Athènes.

La Macédoine qui se réveillait, causa de l'ombrage à Lacédémone. Elle seule ne voulut pas reconnaître Alexandre pour capitaine général de la Grèce dans son expédition contre les Perses.

Bientôt après, on la voit équiper une flotte contre les Romains en faveur des Tarentins ; elle gagna même quelques batailles contre les alliés de Rome avant d'être vaincue par Émilius.

Les Spartiates se défendent avec courage contre les successeurs d'Alexandre, et contre Pyrrhus qui mit le siége devant Sparte ; mais, vainqueurs de leurs ennemis extérieurs, les Lacédémoniens succombèrent sous le poids de leurs divisions intestines. Agis voulut réformer les mœurs d'une république corrompue, et

fut la victime de son zèle. Alors s'évanouit la splendeur de Lacédémone.

Philopœmen l'associe vainement à la ligue Achéenne, elle s'en détache neuf ans après. Rome rend à Sparte sa liberté, et lui permet de suivre ses propres lois, à la seule condition de fournir des troupes auxiliaires, quand Rome en demanderait. Cette condition était délicate dans des temps où l'Empire était divisé. Heureusement, les Lacédémoniens suivirent le parti du vainqueur; et, après la mort de César, fidèles à son successeur, ils combattirent contre Brutus à la bataille de Philippes.

Lacédémone est ensuite fort paisible sous les empereurs romains. Xiphilin remarque même que, lorsque Néron visita les villes de la Grèce, et qu'il entreprit de couper l'isthme, il n'osa entrer à Sparte, parce que les mœurs et les lois de Lycurgue, qui étaient encore en vigueur, contrastaient avec les siennes. Auguste avait affranchi dix-huit villes de la Laconie, dont les habitans prirent le nom de *Lacons libres*, ou *Éleuthero-Lacons*; et Sparte ne conserva de son ancienne splendeur qu'une espèce de suprématie sur l'ancienne Laconie.

6. MESSÉNIE.

La Messénie occupait la partie S. O. du Péloponèse séparée à l'E. de la Laconie, par des montagnes et le petit fleuve *Pamisus*; au N. de l'Elide, par la *Néda*. C'est un pays montagneux, cependant fertile. Le principal fleuve était le *Pamisus* (la Pirnatza). Il coulait du N. au S. vers l'E. de Messène: c'est un des plus larges du Péloponèse, et les eaux en sont très-salubres.

Messene (Mavra Mathia), capitale, était à quelque distance de la mer, au pied du mont Ithome, que l'on comprit dans l'enceinte de la ville, en la bâtissant au temps d'Épaminondas. Elle était entourée de bonnes murailles flanquées de tours, et renfermait, dans l'intérieur, de fort beaux édifices. Sur le mont Ithome, devenu citadelle, il y avait un temple de Jupiter, qui disait-on, y avait été élevé par des nymphes.

Stenyclare, dans une belle plaine, avait été la demeure de Cresphonte, premier roi héraclide.

Coroné (Coron), au S. à la côte orientale de la presqu'île, qui s'avance et forme le golfe à l'ouest, était aussi l'ouvrage d'Epaminondas. Elle avait succédé à l'ancienne ville d'*Epéa*. Elle était ornée de plusieurs temples et avait une citadelle.

Mothone ou *Méthone* (Modon), sur la côte S. O. On croit que c'est la même que *Pédasos*, dont parle Homère. On y voyait un puits dont l'eau imprégnée de particules de poix, avait une odeur très-désagréable.

Pylos (Zonchio, ou le Vieux Navarin), au S. O., était bâtie au pied du mont Ægialée; et, comme la côte y rentre en croissant, et qu'en face de l'île de Sphacterie; les vaisseaux trouvaient et trouvent encore une retraite sûre dans cette rade. Cette ville et toute la contrée, en remontant par le N. jusqu'en Elide, avait autrefois formé le royaume de Nestor. Mais de bons critiques mettent en Elide, au nord de Lépréum, la Pylos où régnait Nestor.

La Messénie, après avoir fait partie du royaume de Lacédémone, fit ensuite un royaume à part, dont cependant Ménélas eut une portion, tandis que Nestor

possédait l'autre. A l'arrivée des Héraclides, Cresphonte, l'un deux, l'eut en partage. Ensuite les Lacédémoniens firent successivement trois guerres aux Messéniens. La première commença sous Polydore, en 743, et dura 20 ans. Les Messéniens voulurent s'affranchir de la tyrannie de Lacédémone ; la guerre recommença en 682, et finit en 668. Les Lacédémoniens avaient pris la forteresse d'Ira, au N. du pays. Une troisième guerre recommença en 465, et dura 10 ans. Ce fut pendant la seconde de ces guerres que commanda le vaillant Aristomène. A la fin de la troisième guerre les Lacédémoniens, abusant de leur victoire, chassèrent de leurs foyers les malheureux Messéniens, et les réduisirent au sort des Ilotes. De ceux qui échappèrent, les uns se retirèrent en Sicile, où la ville de *Zancle* les reçut et prit leur nom ; d'autres passèrent en Libye ; mais dans la suite Epaminondas, vainqueur des Lacédémoniens à la bataille de Leuctres, pour leur ôter tout moyen de recouvrer leur ancienne puissance, rappela les Messéniens dispersés. Ils traitèrent avec humanité les habitans que leur avaient substitué les Lacédémoniens, et s'applaudirent de n'avoir perdu ni leur langue ni leurs usages. Ils se gouvernèrent en République.

7. ELIDE.

L'Elide s'étendait du N. au S. depuis l'Achaïe jusqu'à la Messénie dans la partie occidentale du Péloponèse. La longueur du N. au S. était d'environ 20 lieues sur 7 à 8. de largeur. La partie septentrionale qui était la plus large était la moins montagneuse : un fleuve assez considérable nommé *Pénée* l'arrosait de l'E. à l'O. On la nommait *Elide* proprement dite, et quelquefois *Elide Creuse* ou *Cœlé-Elide*. La partie méridionale

portait le nom de *Triphylie* ou pays de *Trois-Tribus*. On a quelquefois nommé *Pisatide* le bassin de l'Alphée, qui était entre les deux autres parties. L'Alphée traversait de l'E. à l'O.

Ce pays était un des plus abondans et des mieux peuplés du Péloponèse.

Elis (Plæapolis), occupait le centre de l'Elide propre; elle était sur la gauche du Pénée, et fort ornée de temples, de gymnases, de portiques dans lesquels on formait des athlètes aux différentes sortes de combats.

Olympie (Mirala), sur l'Alphée, paraît avoir été une ville différente de Pise. Cependant il se pourrait très-bien que la ville de Pise eût été très-anciennement en ce lieu, que par la suite en l'étendant et la rebâtissant on l'eût nommée *Olympie*. Quoi qu'il en soit, les plus savans auteurs varient sur ce sujet. Les uns croient qu'Olympie et Pise formèrent deux villes différentes, voisines et à côté du même bois. D'autres pensent que ces deux noms n'indiquent que le même lieu. J'en parlerai comme d'une seule ville. Elle était située au pied d'une colline appelée *Mont-de-Saturne*; à l'E. de ce mont était le bois sacré appelé l'*Altis*, renfermant entre autres temples, celui de Jupiter Olympien, où se voyait une statue de ce dieu en or et en ivoire, exécutée par Phidias ..... Du côté opposé, c'est-à-dire, à l'O. de l'Altis, étaient les monts qui formaient la ville, ayant au N. le stade, près du mont de Saturne, et à l'O. l'Hippodrome. Il est probable que les jeux qui s'y célébraient avaient été imaginés très-anciennement, pour rapprocher, à certaines époques, les peuples du Péloponèse et servir de lien entr'eux. On attribuait cette ancienne fondation à Hercule qui selon le C. Larcher naquit en 1384. D'autres auteurs attribuent ces jeux à Pélops qui arriva dans le Péloponèse en 1362. Quoi qu'il

qu'il en soit, il est très-certain que ces jeux furent rétablis par les conseils de Lycurgue et d'Iphitus, souverain d'un petit canton de l'Élide en 884. Cependant ce ne fut qu'en 776, que l'on inscrivit sur un registre public le nom du vainqueur à la course, ce fut Corébus: cet usage continua. Et comme on célébrait ces jeux régulièrement après 4 ans révolus, on s'en est servi pour indiquer les époques de l'histoire grecque. Quelque temps après le rétablissement des jeux, ce furent les Eléens qui en eurent l'administration.

Lepreum, au S. dans la Triphylie, n'ayant qu'un petit temple de Cérès, se vantait d'avoir été le théâtre de deux luttes de Lépréos son fondateur, contre Hercule. Dans la première, il eut aussitôt mangé un bœuf qu'Hercule; mais dans la seconde, il fut vaincu à la lutte.

J'ajoute que l'Alphée (Ronfia), qui a sa source dans l'ancienne Arcadie, au S. E. de Mégalopolis, se rend dans la mer par plusieurs embouchures. La fable ajoutait que ce fleuve, amoureux de la fontaine Aréthuse, l'avait poursuivie jusqu'au bord de la mer, et qu'elle s'y était précipitée ainsi que lui jusqu'à ce qu'enfin, il l'avait rejointe sur les côtes de la Sicile, dans la petite île d'Orthygie.

Les Eléens, après avoir eu des rois, dont 12 seulement sont connus, entr'autres Augias, si riche en troupeaux, se gouvernèrent en république, et eurent part aux affaires de la Grèce. Ils défirent même les Lacédémoniens. Lors des guerres de Philippe, quoiqu'ils eussent pris son parti, ils ne voulurent cependant pas combattre à la bataille de Chéronée. Quoique le pays fût censé libre, les Eléens dominaient plus ou moins sur toutes les autres villes de la contrée. Toute la nation était divisée en 8 tribus, dirigées par un corps de 90 sénateurs dont les places étaient à vie. Les Eléens, étant entrés dans

la ligue des Achéens, passèrent comme eux au pouvoir des Romains.

8. ARCADIE.

L'Arcadie occupait le centre du Péloponèse. Après avoir vu les pays précédens, il est inutile d'en indiquer les bornes. Elle avait à-peu-près 17 lieues du N. au S., et 12 de l'O. à l'E.

Ce pays que l'on ne connaît assez généralement que par les amours de ses bergers, et ses excellens ânes, était très-montueux, et très-fertile en pâturages. On y nourrissait du bétail de toute espèce, sur-tout des porcs, à cause de la grande quantité de glands qui s'y trouvent. On prétendait même que les habitans en avaient fait autrefois leur principale nourriture.

Les principales montagnes étaient le mont *Erymanthe* au N. O., fameux par le sanglier qu'y tua Hercule, et formant une vallée où coulait un fleuve du même nom. Le mont *Lycéus*, au S. de l'Alphée, et sur lequel on prétendait que Jupiter avait pris naissance. Ce dieu y avait un temple près duquel était une enceinte dans laquelle aucun mortel ne pouvait entrer. Le mont *Ménale*, entre le centre et l'Est; il était cher aux bergers, et consacré particulièrement au dieu Pan.

Les fleuves principaux étaient l'*Alphée* qui prenait sa source au mont Borée, dans le S. E., coulait dans un bassin fermé, rentrait sous terre, et ressortait à l'E. de Mégalopolis, passait par le S. de cette ville, remontait un peu au N. O., et coulait à l'O. pour entrer dans l'Elide, où il se rendait à la mer.... L'*Hélisson* était un petit fleuve qui venait du N., passait à Mégalopolis, au-delà de laquelle il se jettait dans l'Alphée..... La partie septentrionale était arrosée par *l'Aroanius* qui, après l'avoir parcourue, venait en coulant au S. O., se joindre à

l'Erimanthe à Psophis.... l'*Erymanthe*, en coulant au S., séparait en partie l'Arcadie de l'Elide, et se rendait dans l'Alphée... Près de cette embouchure, un peu à l'E., était celle du *Ladon*, qui venait de très-haut vers le nord. Les eaux de ce fleuve sont très-belles : aussi, disait-on que Daphné s'y baignait lorsqu'elle fut aperçue par Apollon.

Un des grands désavantages de l'Arcadie, c'était d'être en beaucoup d'endroits couverte d'eaux stagnantes, les unes formant des lacs; d'autres, plus funestes encore, formant de vastes marais, tels que celui Stymphale, où l'on disait que l'Erasinus avait sa source, et de là, au travers des montagnes, passait en Argolide. La Fable disait qu'Hercule avait tué, sur ces marais, appelés quelquefois *lacs*, des Oiseaux dont le nombre et la grandeur obscurcissaient l'horizon. C'était particulièrement la partie septentrionale qui était incommodée de cette surabondance d'eau..... C'était aussi au N. près de Nonacis que coulait une espèce de ruisseau, nommé *Styx*, dont les eaux étaient si corrosives, qu'elles rongeaient le métal : de là peut-être l'idée de faire du *Styx* un fleuve des Enfers.

La configuration physique de la surface de l'Arcadie, distribuée en un assez grand nombre de *bassins* ou vallées séparées entr'elles par des montagnes, avait donné lieu à la dispersion de peuples qui vécurent asses long-temps isolés entr'eux. On ne sait pas leur origine; mais parce qu'on a dit que pendant long-temps ils ne se nourrirent que de glands, et que sous Lycaon, le second de leurs rois, on sacrifia un enfant, on voit que c'était alors une nation sauvage et féroce. Le régne de ce prince commença en 1883. On dit qu'il était fils de Pélasgus et de Déjanire. Ils passent pour avoir été les premiers des Grecs à faire usage de laine, de fromage,

d'huile et de miel. Leur dernier roi fut Aristocrate II vers l'an 600. Ils le mirent à mort pour s'être rendu coupable de perfidie à l'égard des Messéniens. Lorsqu'en adoucissant leurs mœurs, ils eurent commencé à se construire des habitations, la population s'augmenta; ils se divisèrent insensiblement en plusieurs peuplades, et n'eurent pendant long-temps entr'eux que des rapports généraux. Je vais donner ici la division de ces principaux peuples, parce qu'elle peut aider à entendre mieux ce que dit l'histoire touchant leurs guerres, leur force politique au temps d'Epaminondas, et leur réunion à la Ligue achéenne. Je les diviserai d'après les dispositions physiques de leurs emplacemens, par bassins, qu'on peut étudier avec beaucoup de fruit, sur l'excellente carte des voyages d'Anacharsis.

1.° Au N. O. au-delà des montagnes, où commençait le *Sélinus* qui coulait en Arcadie, étaient les *Cynéthéens*, les moins civilisés des Arcadiens. Leur ville *Cynætha* (Calavrita) était sur le *Sélinus*: elle devait sa fondation à un fils de Lycaon et fut dans la suite ornée de temples, d'autels et de statues.

2.° Dans le bassin de l'Erymanthe au S. des précédens, les *Psophidiens*, qui s'étendaient aussi à la gauche de ce fleuve au-dessous de sa jonction avec l'*Aroanius*. *Psophis* (Dimizâna) était au confluent. C'était une des plus considérables villes du pays. Elle se soutint avec éclat jusqu'au temps de Philippe, fils de Démétrius, qui la prit vers 219 et la donna aux Achéens.

3.° Au N. E. dans le bassin de l'*Aroanius*, les Clitoriens avaient leur capitale *Clitor* (Gardichi) au confluent d'un petit fleuve de même nom, qui venait de l'E. Elle était dans une situation agréable, et renfermait les temples de Cérès d'Esculape, de Castor et Pollux.

Digitized by Google

4.° Dans le bassin du même fleuve, mais vers sa source plus au N., les *Phénéates* dont la capitale *Phéneos* (Phonia) était à l'embouchure de l'*Olbius*. Elle avait été d'abord bâtie sur une montagne. Dans les environs on avait exécuté des travaux importans pour l'écoulement des eaux ; et ces ouvrages étaient si considérables qu'au temps de Pausanias on les attribuait à Hercule. Un frère de ce héros nommé Iphiclès, y avait son tombeau. Mercure était la pincipale divinité du pays.

5.° A l'E. des précédens, dans l'angle N. E. de l'Arcadie, au-delà des monts Ligyrgnes, étaient les *Stymphaliens*, dont la capitale était *Stymphale* (Zaraca). Une ancienne ville de ce nom avait existé et dans laquelle, disait-on, Téminion, fils de Pélagus, avait élevé Junon. Une seconde ville du même nom avait succedé à cette première, et elle était ornée de quelques temples ; mais le séjour devait en être mal sain, à cause des eaux stagnantes qui l'environnaient.

6.° et 7.° Au S. O. des monts Ligyrgnes, dans un grand bassin où était un grand lac, étaient les *Orchoméniens* à l'E., les *Caphyens* à l'O.

Les premiers avaient pour capitale *Orchomène*, qui n'avait été bâtie au bas de la montagne où fut la première ville de ce nom, qu'après l'écoulement des eaux, dont ont s'était délivré par des travaux considérables, aussi attribués à Hercule. Elle renfermait entr'autres monumens deux beaux temples, l'un de Neptune, l'autre de Vénus. Elle eut beaucoup à souffrir dans la guerre entre Antigone, roi de Macédoine, et Cléomène roi de Sparte, vers l'an 230.

Les *Caphyens* avaient pour capitale, *Caphyes*, près des montagnes qui étaient à l'O., bâtie disait-on, par Céphée. Elle renfermait les temples de Neptune et de Diane. Elle eut aussi beaucoup à souffrir dans la guerre dont je viens de parler. Au temps de Pausanias, on

des Romains, l'empereur Adrien ordonna à cette ville de reprendre son ancien nom. Au reste elle était fort ornée ; et même Pausanias y vit sur une colonne une statue élevée en l'honneur de l'historien Polybe, qui pourtant était de Mégalopolis.

A peu de distance au S. de Mantinée, était le petit bois *Pélagos*, où se donna le combat dans lequel périt Epaminondas, et près duquel on lui eleva un tombau.

9.° Les *Tégéates*, étaient au S. des Mantinéens, et presqu'aussi célèbres.

Tégée (Palæo-Tripolitza), leur ville, était fort ancienne : un ancien temple de Minerve y ayant été consumé par un incendie en 395, on en reconstruisit un autre, qui était, selon Pausanias, le plus beau de tout le Péloponèse : il en fait une belle description. On prétendait y avoir conservé les dents du sanglier de Calidon, jusqu'au temps où Auguste les fit transporter à Rome pour se venger des Tégéates. Cette ville était fort ornée. Sur un piédestal de la statue de Philopémen, on lisait son épitaphe en vers grecs, rendus ainsi par l'abbé Gédoyn, qui n'entendait guère la langue originale, mais écrivait fort bien la sienne, quoique ses vers ne soient pas trop bons.

Tel fut Philopémen, l'honneur de l'Arcadie,
Pour le salut des Grecs prodigue de sa vie ;
A deux tyrans de Sparte il livra des combats (1),
Et les fit succomber sous l'effort de son bras.
Autant que son courage éclata sa prudence,
L'un et l'autre toujours furent d'intelligence.

(1) Philopémen avait tué Machanidas, tyran de Sparte en 206, et défait plusieurs fois Nabys, autre tyran, successeur du premier. Ce grand homme, surnommé le dernier des Grecs, ayant été fait prisonnier par les Messéniens, fut par eux mis à mort à l'âge de 70 ans, l'an 183.

Tégée à ce héros devait la liberté ;
Puisse un si grand bienfait, par ce marbre attesté,
De nos derniers neveux présent à la mémoire,
Du héros à jamais éterniser la gloire.

Je passe actuellement aux peuples de la partie occidentale.

10.° Au S. de Psophis, dans le bassin du Ladon, etaient les *Telphussiens*, dont la capitale était *Telphuse* sur la gauche à quelque distance de ce fleuve. On prétendait qu'à sa naissance Esculape avait été exposé dans cette ville ; elle était peu considérable au temps de Strabon.

11.° Les *Héréens*, plus au S., occupaient l'espèce de presqu'île que formaient entr'eux l'Alphée et le Ladon qui s'y rend sur la droite. *Hérée* (Khauli) leur capitale, était sur la droite du premier de ces fleuves ; on la disait fondée par Lycaon. Cette ville avait un Hippodrome, plusieurs temples, etc. Elle eut beaucoup à souffrir lors des guerres entre Antigone et Cléomène, vers l'an 224, et dans la suite Philippe y fit un grand butin. Elle recouvra une partie de son ancien état, lorsque les Romains parurent rendre la liberté à la Grèce, en 196.

12.° Les *Aliphéréens* étaient en face au S., séparés des Héréens seulement par l'Alphée, et de la Triphylie par une petite chaîne de montagnes.

Aliphère, leur capitale, était à la source d'un petit ruisseau, appelé Triton. La tradition du pays portait que Minerve était née dans cette ville, et y avait été élevée. Aussi l'y révérait-on d'un culte particulier, et sa statue était d'une grande beauté.

13.° Les *Phigaliens*, au S. E. des précédens, les plus méridionaux de l'Arcadie : ils étaient séparés de la Messénie par la Néda.

Phigalie (Davia) leur capitale, était sur un rocher fort escarpé, au bas duquel coulait la *Limax*, qui se rendait dans la Néda. La situation avantageuse de cette ville l'avait fait convoiter par les Lacédémoniens qui la prirent vers l'an 659, et en chassèrent les habitans. On voyait à Phigalie une statue de l'athlète Arrechion, qui, sur le point d'être étranglé par son adversaire, lui arracha l'aveu de sa défaite, en lui cassant le petit doigt du pied. On y voyait aussi le tombeau de 100 guerriers *d'Oresthasium*, tout près à l'E. de Mégalopolis, qui s'étaient dévoués à une mort annoncée comme certaine par l'oracle, pour remettre les Phigaliens en possession de leur ville.

Les douze peuples dont je viens de parler formaient bien entr'eux une fédération religieuse et se réunissaient pour certaines fêtes. Mais, quant aux affaires politiques, soit jalousie contre les plus puissans, soit sentiment de leur propre faiblesse, ils vivaient fort séparés d'intérêts, et ne se secouraient pas mutuellement. Ils étaient cependant braves et recherchés comme soldats par les puissances étrangères.

Mais après le gain de la bataille de Leuctres, Epaminondas en 365, voulant opposer aux Lacédémoniens une force capable de les contenir, engagea les Arcadiens à quitter plutôt quelques-unes de leurs villes les moins considérables pour en fonder une qui pût résister à l'ennemi. En effet on fonda une ville fort grande, et on lui donna un nom qui l'annonçait: on la nomma *Mégalopolis* (Sinano): quarante deux villes contribuèrent à cet établissement.

Cette ville fut prise cependant par Cléomène en 225, mais ce fut par surprise et contre la foi des traités. Ce prince ambitieux et sans principes, voyant que les Mégalopolitains ne voulaient pas renoncer à la ligue des

Achéens, fit tuer tous ceux qui tombèrent entre ses mains. Après la mort de ce prince, ceux qui s'étaient échappés revinrent, rebâtirent et ornèrent Mégalopolis qui était partagée en deux par le petit fl. Hélisson. On y admirait sur-tout le théâtre.

Ce fut Lycomède de Mantinée qui, vers 370, engagea les Arcadiens à former une république fédérative. Les villes envoyaient à Mégalopolis des députés sous le nom de prostales: ce rassemblement était nombreux, s'il est vrai qu'ils étaient, 10,000. Ils se réunissaient dans un édifice appelé *Tersilion*, et jouissaient du droit de faire la paix ou la guerre: mais ils manquaient de bonnes lois, et en demandèrent à Platon qui leur envoya son disciple Aristonime. Dans la suite les Arcadiens entrèrent dans la ligue des Achéens, et passèrent sous le pouvoir des Romains, avec toute la Grèce.

§. 2. *Des îles de la Grèce.*

Je ferai connaître ces îles dans l'ordre qu'offre le tableau, c'est-à-dire... 1.° celles qui sont à l'O. dans la mer dite *Ionienne*... 2.° celles de l'E. dans la mer de l'Archipel, appelée aussi presque en totalité mer *Egée*... 3.° celles qui sont au S. dans la mer appelée quelquefois mer *Icarienne*... 4.° Enfin, je parlerai de celles qui avoisinent l'Asie, parce qu'elles étaient peuplées de Grecs et qu'on put les regarder comme appartenant à la Grèce.

1. *Isles situées à l'ouest en allant du N. au sud.*

Corcyre (Corfou) est en face de l'ancienne Epire; elle avait pris ce nom d'une nymphe ainsi appelée, qui avait été enlevée par Neptune: Homère la nomme l'île des *Phéaciens* ou *Phéaques*. Elle a environ douze lieues de long, du S. E. au N. O., et seulement cinq dans

la plus grande largeur. Un canal assez étroit la sépare du continent.

Le terrain y est bon ; et les soins que ses habitans avaient pris de sa culture, en avaient fait un pays très-fertile.

Quant à leurs mœurs, elles approchaient beaucoup de celles des Macédoniens. Leur habileté et leur succès dans la navigation les avaient rendus fort riches ; et la richesse, très-vains.

Ils eurent au commencement des rois, entre lesquels on compte Alcmœus, et Alcinoüs. Ensuite ils adoptèrent la forme républicaine. Ils s'étaient de bonne heure adonnés à la navigation. Homère la nomme l'île des *Phéaciens*, et lui donne Alcinoüs pour roi. Vers l'an 756, un prétendu fils d'Hercule y établit une colonie de Corinthiens bannis. Eux-mêmes en envoyèrent au dehors, et selon Thucydide (*L. I.*) des Corcyréens, sous la conduite de Phalie, avaient fondé la ville d'Epidamne dont j'ai parlé plus haut. Ils déchurent de cet état de grandeur, et sur la fin des beaux jours de la Grèce, ils n'étaient presque plus considérés. Il y avait eu long-temps concurrence de commerce entre Corinthe et Corcyre : cette concurrence parut donner lieu à la *guerre* dite du *Péloponèse*.

Leucade, actuellement (*Ste. Maure*), appelée primitivement *Néritus*, n'était d'abord qu'une presqu'île, jointe au continent : les Corinthiens coupèrent ensuite l'isthme et en firent une île. Au N., était *Leucas* qui en était la capitale. Au midi de l'île était un temple d'Apollon et un promontoire fameux par la folie des amans malheureux qui, de préférence, choisissaient ce lieu pour se jeter dans la mer. Du haut de ce même rocher, les Leucadiens jetaient tous les ans un criminel dans l'eau, afin de détourner les malheurs dont leur

ville était menacée. Ils attachaient à son corps un grand nombre de plumes afin de rendre la chute moins violente. On lui laissait la vie, s'il en réchappait, mais il était banni à perpétuité.

Céphallonie (Céfalonie), que les Grecs, et Strabon particulièrement, appellent *Cephallènie*, a aussi porté le nom de *Same*, à cause d'une ville de ce nom, située au N. E. au fond du petit golfe et qui était connu par son commerce. Quoique moins longue que Corcyre, elle est cependant plus grande. Sous le règne de son ancien roi Ptérélas, auquel Amphytrion faisait la guerre, Céphale, Athénien, ayant, par accident tué sa femme Procris, se retira auprès du roi de Thèbes dans le temps qu'il venait de tuer Ptérélas. Il lui donna le gouvernement de l'île. De-là lui vint le nom de *Cephallenie*. Cette île fut long-temps sous la dépendance des Thébains, puis des Macédoniens : les Etoliens en étaient les maîtres lorsque les Romains, en 189, s'en emparèrent sous la conduite de M. Fulvius-Nobilior, qui en fit vendre les habitans à l'encan. On croit qu'Ulysse commandait aux Céphalléniens.

Ithaque (Thiaki), au N. E. de Céphallénie, dont elle n'est séparée que par un petit détroit. Les chants divins d'Homère qui vivait en 907 ont donné, à cette espèce de rocher, une réputation immortelle. Cependant quelques auteurs pensent que l'Ithaque d'Homère est la même que Dulichium.

Dulichium est donc soupçonnée avoir été la même qu'Ithaque, si célèbre dans Homère pour avoir été le siége principal des états d'Ulysse, qui commandait aussi sur une partie de l'Acarnanie. Strabon (*Liv. VIII, pag.* 516), la met au nombre des Eschinades, mais elle ne laisse pas d'en être éloignée.

Zacynte (Zante) : cette petite île avait pris son nom

de Zacynthe, fils de Dardanus, qui s'y était établi avec une colonie. Cette île a sept lieues de circonférence, et passait pour être fertile : il y avait un port.

Strophades (les) (Strivali *roches*). Ces îles avaient d'abord porté le nom de *Plotæ* ou *Flottantes*, peut-être, parce que les nautoniers en passant plus ou moins près les voyaient ou ne les voyaient pas, et de-là crurent qu'elles flottaient sur la mer. Depuis que Zéthus et Calais, fils de Borée, y avait laissé les Harpies et s'en étaient éloignés, ou du moins depuis que l'on avait imaginé qu'allant en Colchide avec Jason, ils avaient trouvé Phinée, roi de Bithinie, persécuté par les Harpies, qu'ils les avaient chassées et poursuivies jusqu'aux îles Plotées, où par ordre de Jupiter il leur fut défendu d'aller plus loin; on avait donné à ces îles le nom de *Strophades* qui signifie *retour*. Il s'y trouvait une fontaine d'eau douce fort agréable.

2. *Isles situées à l'Est dans la mer de l'Archipel en commençant par le Nord.*

Thasos (Taso), auprès de la Thrace. Cette île avait eu plusieurs autres noms, entr'autres, celui de *Chrysé*, à cause de ses riches mines d'or. Elle devait son nom à Thasus, frère de Cadmus, lequel s'y était établi et y avait bâti une ville. C'est la patrie de Polygnote, célèbre peintre, vers 422. La fertilité du sol était passée en proverbe, pour exprimer un pays qui fournissait abondamment toutes les choses nécessaires à la vie. On y recueillait sur-tout d'excellent vin. Son marbre était fort estimé. Peuplée d'abord par les Phéniciens, elle reçut ensuite une colonie de Grecs, venus de Paros. Des Perses, sous le règne de Darius, s'en étaient emparés; mais elle revint bientôt aux Grecs, et fut long-

temps attaquée par les Athéniens et défendue par les Lacédémoniens. Au temps d'Alexandre, les Thasiens se soumirent à la Macédoine, et ne recouvrèrent leur liberté que par le Traité fait entre le dernier Philippe et les Romains, représentés par le consul Flaminius.

Scyros (Skiro), à l'E. de l'Eubée, avait pris son nom de ses rochers ; Scyros ou Sciros, signifie en grec, pierres, et éclats de marbre. On y trouvait en effet des marbres fort beaux. Son vin était excellent, et ses chèvres estimées. Mais d'ailleurs elle était si mal pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie, que pour exprimer un pays pauvre, on disait, d'une façon proverbiale : *C'est la principauté de Scyros.* Après avoir été peuplée par les Pélasges et les Cariens, elle passa en partie aux Chalcidiens d'Eubée, qui y envoyèrent une colonie. On connaît plusieurs rois de Scyros du nom de Lycomède. C'était chez un prince de ce nom qu'Achille vivait sous l'habit de fille, lorsqu'on le cherchait pour l'emmener à la guerre de Troye. Thésée, s'enfuyant d'Athènes, avait été précipité dans la mer par un prince appelé Lycomède. On conjectura que son corps avait été reporté sur le rivage, lorsque Cimon l'athénien, fils de Miltiade, trouva sur une éminence le tombeau d'un ancien héros : il le rapporta à Athènes, où toute la ville célébra cette translation du corps de Thésée. Les Perses avaient pris cette île sur les Grecs : elle fut rendue à la paix d'Antalcides. Dans la suite, Démétrius Poliorcète lui rendit son entière liberté, qu'elle ne perdit qu'à la conquête de la Grèce par les Romains.

Eubée (Negrepont). Cette île, étroite à la vérité, mais qui a au moins trente-deux lieues de long, n'est séparée du continent de la Grèce que par un détroit, si peu large, sur-tout vis-à-vis de Chalcis, qu'une galère y

passait difficilement. La mer en cet endroit, éprouve un flux reflux très-violent, et qui a bien étonné les Anciens. Son terroir, extrêmement fertile, fournissait beaucoup de blé, d'huile, de vin et toutes sortes de fruits délicieux. Ses pâturages étaient sur-tout fort estimés. Ses deux principales villes étaient... *Chalcis*, à l'O., sur un détroit fort resserré, où il y avait un pont qui se levait pour laisser passer les vaisseaux, et *Erétrie*, qui se vantait d'avoir résisté aux Perses, et renfermait beaucoup de statues et de tableaux... *Orée*, au N., était forte par sa position et par les ouvrages qui la défendaient : ses vignobles étaient estimés... *Caryiste*, au S., avec un port. Tout près était le mont Ocha, renfermant de l'asbeste et un marbre de verd grisâtre, propre à faire des colonnes. Les peuples en étaient célèbres par leur valeur ; mais leurs mœurs étaient fort décriées. Leur histoire tient à celle de la Grèce, et offre des détails que malheureusement nous ne pouvons insérer ici. On voit que jusques sous le règne de Vespasien, cette île avait conservé son opulence, et qu'alors elle jouissait encore de la liberté qui lui avait été rendue par Auguste.

Les *sept* îles dont nous allons parler, étaient comprises sous le nom de *Cyclades*, du mot grec *Cyclos*, cercle, parce qu'elles sont à-peu-près arrangées ainsi.

Andros (Andro). Cette île avait pris son nom d'Andréus, l'un des généraux de Rhadamante, et préposé par ce prince pour gouverner les Cyclades. Son territoire était extrêmement fertile ; il abondait en fruits délicieux : on y trouvait des sources très-limpides et très-fraîches. On a débité quelques contes sur une fontaine qui, tous les ans, pendant la fête de Bacchus, avait le goût de vin. Selon d'autres auteurs, le vin coulait d'un endroit du temple; ce qui est plus probable.

Aussi cette adresse des prêtres y avait-elle mis le culte de Bacchus en grande vénération. Les Andriens furent les premiers de tous les insulaires qui se joignirent aux Perses lors de leur invasion. Par ambition, ou pour venger la cause commune, les Athéniens s'emparèrent de leur île. Les Perses s'en rendirent de nouveau les maîtres. Après avoir, dans la suite, passé au pouvoir d'Alexandre, d'Antigone, de Ptolémée, d'Attale, roi de Pergame, elle vint, comme de droit, aux Romains par le testament de ce prince.

Tenos (Tine), après avoir porté le nom d'*Hydrusia*, c'est-à-dire l'*Aqueuse*, à cause des belles fontaines qui s'y trouvent, prit celui de Tenos, l'un de ceux qui y formèrent un établissement considérable. Quoique montagneux, le pays ne laisse pas de produire d'excellent vin. Ses habitans s'étaient rendus fort puissans sur mer : cependant n'osant pas résister à la puissance des Perses, ils se soumirent à Xercès, sans faire aucune résistance. Leur sort fut ensuite à-peu-près le même que celui d'Andros. Il y avait un beau temple de Neptune.

Mycone (Miconi) tire aussi son nom d'un personnage distingué, qui forma dans cette île un établissement considérable. Elle fut long-temps sujette à de grands tremblemens de terre. Son vin était très-estimé : le pays abondait en chèvres. Ce qui paraît être particulier à cette île, et peut-être vient de la qualité des eaux, c'est que les hommes et les femmes y deviennent chauves de très-bonne heure, c'est-à-dire, dès l'âge de 20 ou 25 ans. Et Pline dit que les enfans y viennent au monde sans cheveux. Elle a eu le même sort que la précédente.

Délos. Cette île, l'une des moins grandes de l'Archipel, est incontestablement la plus célèbre dans l'antiquité, par son temple et son oracle d'Apollon qui, aussi bien que Diane, y avaient, disait-on, pris nais-

sance

sance. La vénération pour ce lieu était si grande, que les Perses même, sous la conduite de Datis, n'y portèrent ni leurs ravages, ni leurs armes. On crut, dans certaines circonstances, devoir purifier l'île, et, pour cet effet, on enleva tous les corps morts et même les ossemens; et il fut ordonné que dans la suite on n'y laisserait mourir personne: il n'y avait même ni chiens, ni chats, parce qu'ils exercent la chasse. Quoique très-respectée, cette île eut pourtant le malheur d'être pillée par Mithridate, auquel elle fut enlevée par les Romains. Ils accordèrent de grands priviléges à ses habitans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette île, si célèbre et si fréquentée, n'est plus qu'un amas de rochers servant de retraite à quelques pirates. Dans les beaux jours de la Grèce, elle était célèbre par un ancien temple et une ancienne statue d'Apollon. L'autel de ce dieu passait pour une des merveilles du monde. Pythagore avait offert, sur un autre autel, des gâteaux, de l'orge et du froment. Cette île, réunie à l'ancienne *Rhenœa* porte le nom de *Sdili*.

Céos (Zia), assez près de l'Attique, a été très-renommée pour sa fertilité et la richesse de ses pâturages: on en estimait sur-tout les figues. De quatre villes célèbres qu'elle avait eues anciennement, deux seulement subsistaient au temps de Strabon; les deux autres avaient été englouties par un tremblement de terre. Aristée, disait-on, y avait le premier conduit des troupeaux. On rapporte que ce peuple avait une loi par laquelle il était ordonné que tous ceux qui avaient plus de soixante ans, seraient empoisonnés, à moins qu'ils n'aimassent mieux quitter l'île, afin, ajoute Strabon (*Liv. X*), qu'il y eût de la place pour les autres. Il y avait quatre villes, dont *Ioulis* était la principale. *Caressus*, port; Céos fut la patrie de Simonide,

en 477 ; de Bacchilide, son neveu, aussi poëte lyrique, en 461, et en 400 de Prodicus, orateur. On ignore si les Athéniens furent de bonne heure les maîtres de cette île : on voit qu'ils ne la possédaient pas au temps de Marc-Antoine qui la leur donna après l'avoir conquise. Elle fut réduite en province romaine par Vespasien.

Cythnos (Thermia), au S. tirant vers l'E., était renommée par ses pâturages.

Sériphe (Serpho), au S., où des montagnes escarpées et arides ne laissent entr'elles que des gouffres profonds. Aussi disait-on que ses anciens habitans avaient été changés en objets effrayans par Persée, armé de la tête de Méduse.

Siphnos (Siphanto), au S., fertile, ayant des campagnes émaillées de fleurs et couvertes de fruits. L'air pur y prolongeait la vie au-delà des bornes ordinaires : il y avait des mines d'or et d'argent.

Mélos (Milo), assez grande, au S., et l'une des plus fertiles de la mer Egée. Cette île, au temps d'Alcibiade, fut soumise par les Athéniens qui y mirent à mort ou en esclavage tous les habitans en état de porter les armes. Ce fut la patrie de Diagoras, superstitieux d'abord, ensuite athée.

Naxos (Naxia). Cette île avait pris son nom d'un chef de Cariens qui s'y établit le premier. Elle est la plus fertile de tout l'Archipel, et, par cette raison, on la nommait quelquefois *la petite Sicile*. De plus, elle a l'avantage d'être entourée de montagnes qui en garantissent l'intérieur. Ses vins étaient excellens. Ce fut peut-être cette raison qui donna lieu à l'ancienne fable du séjour de Bacchus dans cette île, à laquelle on ajouta ses amours avec Ariane. Elle abondait d'ailleurs en fruits de toute espèce : on y trouvait un marbre verd et blanc, que les Grecs nommaient *ophites*. Le principal fleuve était le

Biblinus. Les commencemens de l'histoire de ce peuple sont enveloppés de fables, dans lesquelles Bacchus joue un grand rôle. Ce qu'on peut regarder comme certain, c'est qu'après avoir formé un royaume, ils formèrent pendant long-temps une république, et conservèrent leur liberté jusqu'au temps de Pisistrate. Ce tyran d'Athènes ayant soumis l'île, en donna la souveraineté à l'un des plus riches Naxiens nommé Lygdamis. Depuis ce temps, elle fut presque toujours agitée. Tantôt soumise aux Perses, tantôt alliée des Athéniens, et enfin réduite en esclavage, elle fut donnée par Marc-Antoine aux Rhodiens ; Vespasien lui rendit ensuite sa liberté.

Paros (Paro) est bien moins grande que la précédente, puisqu'elle n'a guère que 5 myriamètres de circuit ; elle avait pris ce nom de *Paros*, fils de Parrhasius, arcadien, qui s'y établit d'assez bonne heure. Cette île fut long-temps riche et opulente : on estimait sur-tout son marbre. Peut-être la beauté du pays autant que la faiblesse de ses premiers habitans, contribuèrent-elles à y attirer des étrangers, qui tour-à-tour s'en rendaient les maîtres. On voit qu'elle passa des Phéniciens aux Cariens ; de ceux-ci aux Arcadiens et aux Crétois, au temps de Minos. Lors de l'expédition de Darius, les Pariens lui fournirent une escadre considérable. Ils en auraient été sévèrement punis par Miltiade, après la journée de Marathon, si ce grand général n'eût échoué au siége de la capitale. Thémistocle, plus heureux, leur fit payer des sommes considérables pour les punir d'avoir assisté les Perses. Quoiqu'ayant été quelque temps soumise aux Ptolémées, Paros était cependant au pouvoir des Athéniens lorsqu'ils en furent chassés par Mithridate le Grand. Elle passa depuis aux Romains.

Ce fut la patrie du poëte Archiloque, vers l'an 700,

que son goût et son talent pour la satire ont fait repousser dans la classe des *méchans*. Quoiqu'il eût fait de belles poésies et récité un hymne couronné et chanté aux jeux olympiques, sa mémoire est détestée, et son nom cité avec indignation et mépris. Telle doit être la peine d'un des vices les plus odieux de la société.

Théra (Santorin), avait été d'abord peuplée par les Phéniciens. Ensuite Théras, lacédémonien, y transporta une colonie, d'où elle prit son second nom : elle s'appelait d'abord *Callista*. Cette île a été souvent maltraitée par des tremblemens de terre. Elle n'est pas très-fertile. On ne connaît pas trop bien les détails de son histoire. On voit que, dans la guerre du Péloponèse, elle resta constamment attachée aux Lacédémoniens.

III. *Isles au Sud de la Grèce.*

Cythère (Cérigo), touchant presque à la Laconie, avait pris son nom d'un Phénicien qui était venu s'y établir. Elle était assez fertile. Mais ce qui l'a rendue sur-tout si fameuse, c'est le culte qu'on y rendait à Vénus, et l'ancienne fable que cette déesse, nouvellement formée de l'écume de la mer, y avait été transportée par les zéphirs. Ce conte apprécié à sa juste valeur, rend probable l'opinion de ceux qui croient que des Phéniciens y avaient autrefois bâti un temple en l'honneur de Vénus-Uranie. Cette déesse y était représentée avec une armure. Des Lacédémoniens, elle passa aux Athéniens, qui la prirent sous la conduite de Nicias.

Crète (Candie). Cette île, qui a plus de 95 lieues ou 37 à 38 myriamètres de longueur, sur 15 lieues ou 6 à 7 myriamètres de largeur, est la plus grande

de toutes les îles de la Grèce. On croit qu'elle prit ce nom de Crétus, fils de Jupiter, ou de Crès, l'un des Curètes. Elle est hérissée de montagnes. La principale était le mont *Ida*, sur lequel on disait qu'avait été nourri Jupiter par la chèvre Amalthée. A l'O. sont les *Monts-Blancs*, qui forment une chaîne de plus de 11 lieues ou 5 myriamètres. Ses ports étaient bons, et le terroir était extrêmement fertile en grains, en fruits et en vignes. Les vins y étaient forts, quoique bienfaisans. Il y a des salines, des carrières de marbre, et la mer qui l'entoure est très-poissonneuse. Auprès de Gorthyne, vers le centre de l'île, on a long-temps admiré un platane dont les feuilles ne tombaient qu'au temps qu'il lui en revenait d'autres. Les Crétois prétendaient que c'était sous cet arbre que se passa la première conversation entre Europe et Jupiter. L'air est pur et sain dans toute l'étendue de l'île, et il y fait assez frais vers les montagnes. On y avait autrefois compté jusqu'à cent villes : au temps de Ptoléinée il n'en restait plus que quarante. Les plus considérables étaient *Gnossus*, à l'E., où Minos faisait sa résidence, et *Cydonie*, à l'O, la plus puissante et la plus riche. C'est près de Gorthyne, vers le centre de l'île, au S. des montagnes, qu'une issue tortueuse, basse, étroite, et longue d'environ 1200 pas, conduit à deux salles presque rondes, ayant chacune 24 pieds ou 8 mètres de diamètre ; elle passe pour avoir été le fameux labyrinthe de Dédale, où Thésée tua le Minotaure. Près de Gnossus, vers le N. E., de l'autre côté des montagnes, on montrait une caverne où était, disait-on, le tombeau de Jupiter. On prétendait même que ce dieu se manifestait à ceux qui venaient le consulter. *Cydonie*, actuellement la *Canée*, avait été bâtie par Minos, et augmentée par les Samiens.

L'île de Crète, par sa position, doit avoir reçu de bonne heure des colonies orientales, soit de Phénicie, soit d'Egypte. Les très-anciens habitans sont nommés *Dactyles, Titans, Curètes.* Mais les sauvages habitans, les premiers connus, sont appelés *Etéocrètes.* Ceux-ci et les Cydoniens étaient maîtres du pays, lorsque les Pélasges y passèrent et se mêlèrent avec eux. Quant au nom de Curètes, il ne désigne pas un peuple, mais seulement ceux dont les Crétois tenaient leurs arts et leur religion: ils avaient particulièrement habité le mont Ida, où l'on dit qu'ils avaient découvert le fer.

Quelques auteurs, entre lesquels on doit compter le savant Larcher, croient qu'il y eut en Crète deux rois du nom de Minos; Minos I, né an 1548...; Minos II, son petit-fils par Lycastus, né en 1428, et mort en Sicile, étouffé dans un bain par Cocale, en 1353. Ce fut sous le dernier que vécut Dédale. Mais M. de Ste. Croix, également très-habile et connaissant parfaitement l'Antiquité, révoque en doute l'existence de ce second Minos, et prétend qu'un seul Minos fut frère de Rhadamante, employa les talens de Dédale et fit la guerre aux Athéniens.

Quoi qu'il en soit, le Minos législateur fut réellement le premier souverain de toute l'île, et la partagea en 3 parties. Après avoir feint de passer avec Jupiter 9 ans sur le mont Ida, à s'instruire de la science du Gouvernement, il publia ses lois dont Aristote fait un grand éloge, et dont Lycurgue emprunta beaucoup de choses, entr'autres de n'avoir que des lois orales appelées *Rhètres.* On peut voir sur ces lois, l'excellent mémoire de M. Ste Croix (anc. gouv. fédératifs, p. 327). Je dirai seulement qu'un conseil souverain, composé de trente personnes, délibérait sur les affaires de la nation; et l'assemblée du peuple confirmait ses décisions pour

leur donner force de loi. Cependant plusieurs des grandes villes continuaient de se faire la guerre entr'elles. Ce fut peut-être de cet exercice continuel que vint aux Crétois leur habileté dans la guerre : on les voit souvent dans les armées des Grecs et dans celles des Perses, estimés les plus heureux frondeurs. Ils entendaient aussi très-bien la marine. Enfin ils furent soumis aux Romains par Cœcilius Métellus, qui eut à cette occasion quelques démêlés avec Pompée. Au bout de deux ans il obtint l'honneur du triomphe et le surnom de *Crétois*.

Egine, actuellement *Engia*, à l'entrée du golfe Saronique, fut d'assez bonne heure peuplée par des Argiens. Elle avait eu pour roi Eacus dont la Fable a fait un juge des enfers. Le terrain y est sec et sablonneux ; mais l'industrie de ses habitans la rendait fertile. Les Eginètes se signalèrent dans la guerre des Perses; Chassés ensuite de leur île par les Athéniens, ils se retirèrent à Thirée, petite île du golfe Argolique, sur la côte de la Laconie. La ville et le port d'Egine étaient ornés de statues.

Salamine, actuellement *Colouri*, est une très-petite île du golfe Saronique, en face d'Eleusis, où elle forme une grande baie. Elle est célèbre par la bataille de son nom.

IV. *Isles situées sur la côte de l'Asie, en allant du Nord au Sud.*

Lemnos (Lemno ou Stalimène), sous le 40ᵉ degré de latitude, en face de l'embouchure de l'Hellespont. Cette île volcanique jetait autrefois des flammes : on l'avait supposée le séjour de Vulcain et des Cyclopes qui y forgeaient les foudres de Jupiter.

Au N. étaient les îles de *Samothrace*, célèbre par

la sainteté de ses mystères, et d'*Imbros*, peu considérable.

Ténédos (Tenedo), au S. E. près du continent, avait servi de retraite aux Grecs, lors du siége de Troie.

Lesbos (Metelin), au S. d'une espèce de presqu'île que forme la Troade, au N., et touchant par le S. au 39e. degré. On lui donne près de 42 lieues de tour. Elle est coupée, de l'O. à l'E., par des montagnes et des collines, les unes couvertes de vignes, d'autres de hêtres, de cyprès, de pins: les plaines y fournissaient du blé abondamment. Il s'y trouvait des sources d'eau chaude, des agates, et différentes pierres précieuses; presque par-tout des myrtes, des oliviers, des figuiers, et sur-tout des vignes qui produisaient le meilleur vin de la Grèce. Les principales villes étaient... *Mytilène*, à l'E., long-temps florissante, mais prise enfin par les Athéniens, qui en rasèrent les murs et y firent périr mille habitans; elle reprit ensuite son ancien nom comme ville nouvelle... *Méthimne*, au N., moins considérable, fut respectée par les Athéniens, parce qu'elle n'avait pas donné de secours contre eux à Mytilène: c'était la patrie du poëte Arion, en 630, qui fut, porté, disait-on, en pleine mer par un dauphin, au promontoire de Ténare; c'est là aussi qu'aborda la tête d'Orphée, vers 1249, accompagnée de sa lyre, après avoir été jeté dans l'Hèbre par les Bacchantes. Les Athéniens partagèrent l'île (excepté le territoire de Méthymne) en trois mille portions, dont trois cents furent attribuées à la dépense du culte; ils se partagèrent les autres au sort, puis les affermèrent aux anciens habitans. On cultiva particulièrement la poésie et la musique à Lesbos. Elle fut la patrie de Pittacus, en 645, l'un des sept sages; d'Arion, dont j'ai parlé; de Terpandre, en 601, qui ajouta trois cordes

à la lyre, qui n'en avait alors que quatre, et introduisit de nouveaux rythmes dans la poésie; d'Alcée, en 604, qui réunissait la douceur à la force, la richesse à la précision; de Sapho, en 603 dont on connaît les grands talens en poésie, et à laquelle un grand mérite fit de nombreux ennemis. Malgré ses avantages, Lesbos était décriée par la licence effrénée de ses habitans.

Chio (Scio), au S. de Lesbos, s'étend du N. au S., et, dans ce sens, est traversée par une chaîne de montagnes couronnées de beaux arbres. Il y avait des vallées délicieuses, et des collines dont les vignes produisaient un vin excellent, sur-tout dans le canton nommé *Arvisia*. On assurait qu'Homère y avait pris naissance. Les habitans possédèrent pendant quelque temps l'empire de la mer. On prétendait qu'ils avaient introduit parmi les Grecs l'usage d'acheter des esclaves.

Samos (Samos), au S. E. de Chio, et au S. d'une grande presqu'île : on lui donne 22 lieues de circuit. Les montagnes y étaient couvertes d'arbres et de verdure; à leurs pieds jaillissaient des fontaines qui fertilisaient les campagnes, où se trouvaient des perdrix et d'autres gibier; mais le vin n'y était pas d'une bonne qualité. La ville, du même nom que l'île, avait un môle, un temple de Junon, un aqueduc superbe, un canal long de près de 700 toises, conduisant l'eau au travers d'une montagne. Dans le faubourg était le temple de Junon, sur les bords de l'*Imbrasus*, très-vaste et d'une grande élégance : on prétend que cette déesse y était sous un arbuste nommé *Agnus Castus*, et qu'elle y épousa Jupiter. Les Samiens étaient le peuple le plus riche et le plus puissant de ceux qui composaient la confédération Ionienne. Cette île à donné naissance à Créophyle qui accueillit Homère, et conserva ses écrits; à Pythagore, en 533, dont le nom illustrerait le plus beau siècle et

le plus puissant Empire; à Rhécus en 507, et à Théodore, sculpteurs habiles qui découvrirent les moyens de faire des statues de métal. C'est là que Polycrate, en 532, parvint, par le meurtre de ses frères, et son adresse à tromper le peuple, à succéder à son père Eacès, qui avait usurpé la souveraine puissance. Sous ce règne, les Samiens arrivèrent à un haut degré de puissance. Il reçut à sa cour Anacréon, en 535, et mourut attaché à une croix, vers l'an 522.

Icaros, ou *Icaria*, à l'O. avait, disait-on, pris son nom d'Icare, fils de Dédale.

Patmos, au S., n'est guère connue que par l'Apocalypse.

Cos (Stanchio), au S. E. des précédentes, et au N. O. de Rhodes. Cette île est petite, mais d'une grande fécondité. Un tremblement de terre ayant ruiné l'ancienne ville, on en rebâtit une qui devint magnifique. Il y avait un temple d'Esculape, célèbre par ses richesses, tribut de la reconnaissance ou de la crédulité confiante qui en attendait du soulagement. Il était d'usage de placer une inscription qui apprenait en même temps le mal et le remède qui l'avait chassé. Lorsque Mithridate ravagea les îles de la Grèce, il ordonna de respecter Cos. Ce fut la patrie d'Hippocrate, en 460; du peintre Appelle, en 330, et du philosophe Ariston, en 280.

Rhodes. Cette île touche, par sa partie méridionale, au 36.e degré de latitude. On l'appela d'abord *Ophiusa*. L'air y est pur et serein. Il y a des montagnes couvertes d'arbres toujours verds; le reste du pays est très-fertile: on y fait d'excellent vin; on y recueille du miel très-estimé. Il y a des salines, des carrières de marbre, et la mer qui l'entoure est très-poissonneuse. Au temps d'Homère, les forces de l'île étaient partagées entre les villes d'*Ialyce*, de *Camire* et de *Linde*. Dans la suite,

Digitized by Google

TABLEQUE

DE L'HI[STOIRE].

PREMIER AGE.

PREMIER AGE.

2164. { Colonies venues de l'Orient, et co
(Péloponèse, qui dure 28 ans...
(ucydide.

1759. Délnge d'Ogygès.

1529. Déluge de Deucalion.

1523. Conseil des Amphyctions.

1350. Expédition des Argonautes.

1321. Les princes Héraclides chassés du

1317. Guerre de Thèbes entre Étéocle et

1310. Première tentative des Héraclide
dans le Péloponèse.

1307. 2.e Guerre de Thèbes, ou des Épi

1290. 2.e Tentative des Héraclides. Mor

1270. Prise de Troye.

1245. 3.e Tentative des Argonautes son

1210. 4.e Entreprise des Héraclides, so

1190. 5.e et Dernière entreprise des H

moniens. Les 30 tyrans établis

ire de Sparte.

t de Socrate... Enripide.

les Laecédémoniens.

hèbes.

ur patrie.

te.

oine et Athènes.

pte.

SECOND. A

490. Bataille de Marathon.

480. Combat des Thermopyles. Comb
Gloire d'Athènes.

465. 3.e Guerre de Messénie.

454. Les décemvirs viennent chercher

444. Périclès gouverne seul.... Héroc

cu par les Romains.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

au temps de la guerre du Péloponèse, les habitans bâtirent une ville du nom de l'île, pour y réunir leurs forces, et l'embellirent des dépouilles des anciennes villes; elle était disposée en amphithéâtre, et si belle, que les Anciens ne lui en préféraient aucune autre en Grèce. On y admirait un temple du Soleil, divinité tutélaire de l'île, un temple de Bacchus, et sur-tout ce célèbre colosse de cuivre, haut de cinq cents pieds, et placé à l'entrée du port, où il tomba 70 ans après. Les Rhodiens étaient estimés par la sagesse de leurs lois, et puissans par l'activité de leur marine. Ce fut la patrie de Cléobule, en 571, l'un des sept sages; de Timocréon, en 474, et d'Anaxandride, en 377.

Cypre, actuellement Chypre, est fort reculée à l'*E.* de l'île de Rhodes, sous le 35e. degré de latitude et le 31e. de longitude du méridien de Paris. Elle a porté différens noms dans l'Antiquité, elle est fertile en toute sorte de productions. Les poëtes disaient que Vénus y était née. Des tyrans particuliers en furent les premiers souverains: les rois d'Egypte y établi rent ensuite leur autorité. Les villes de *Salamis*, célèbre par un temple de Jupiter, et de *Paphos*, illustre par un temple de Vénus, furent pendant long-temps les plus considérables de l'île: la première était à l'E.; la seconde, à l'O. *Amathonte* était entr'elles deux. Une montagne appelée *Olympe* était dans la partie du S. Enfin, les Romains s'en emparèrent.

Chronologie.

La Chronologie des premiers temps de la Grèce est enveloppée des plus épaisses ténèbres. Ce n'est pas le lieu de se livrer à des discussions sur cet objet. Il paraît que d'abord les Grecs comptèrent par générations, dont trois font à-peu-près un siècle. Enfin ils convinrent de

dater leurs événemens du rétablissement des jeux olympiques, ou plutôt de l'année ou Corébus y remporta le prix ; ce qui tombe à l'an 776 avant l'ère vulgaire.

Je ne place ici que quelques listes des rois : à la fin de tout ce qui appartient à la Grèce je placerai un tableau chronologique qui traite des hommes et des événemens.

ROIS DE SICYONE.

2164. Egialée.
. Apis.
. Egyre.
. Erate.
. Plemnée.
. Orthopolis.
. Corone.
. Laomédon.
. Sicyon avec Laomédon.
. Sicyon.
. Polybe.
. Janisque.
. Phoeste.
. Adraste.
. Zexippe.
1285. Agamemnon.
. Hippolite et Lacestade entre eux.
1190. Les Héraclides.

ROIS D'ARGOS.

1986. Inachus.
1926. Phoronée.
1895. Apis, tyran contempor.
1866. Argus.
1846. Criasus ou Pirasus.
1790. Phorbas.
1742. Triopas.
1678. Crotopus.
1625. Stélénus.
1573. Gélanor.
1571. Danaüs.
1568. Lyncée.
. Abas.
. Proetus.
1379. Acrisius.

ROIS DE MYCÈNES.

1348. Persée.
1337. Sténélus.
1329. Eurysthée.
1310. Astrée et Thyeste.
1285. Agamemnon.
1270. Egiste.
1261. Oreste.
1213. Tisamène.
1193. Penthiles et Comètes.
1190. Les Héraclides.

ROIS D'ATHÈNES.

1790. Ogygès, roi de l'Attique et de la Béotie.
1759. *Déluge d'Ogygès.*
1570. Cécrops.

1520.	Cranaus.	1198.	Thymoëtes.
1510.	Amphyction.	1190.	Mélanthe.
1498.	Erictonius.	1153.	Codrus.
1462.	Pandion I.		*Archontes perpétuels.*
1431.	Erechtée.	1132.	Médon.
1397.	Cécrops II.		*Archontes décennaires.*
1387.	Pandion II.	752.	Charops.
1354.	Egée.		*Archontes annuels.*
1322.	Thésée.	684.	Créon.
1293.	Ménestée.		*Dates mémorables.*
1270.	Demophoon.	624.	Dracon donne ses lois.
1229.	Oxyhtès, ou Zinthis.	597.	Epiménide, *Crétois.*
1199.	Aphydas.	594.	Solon donne ses lois
		561.	Pysistrate, tyran.

ROIS DE LACÉDÉMONE.

1516.	Lelex.		OEbalus.
	Myles.		Hippocoon.
	Eurotas.		Tyndare.
	Lacédémon.		Ménélas.
	Amyclas.	1260.	Oreste.
	Argalus.	1213.	Tisamène.
	Cynortas.		

ROIS HÉRACLIDES, A LACÉDÉMONE.

Ils descendaient, dit-on, d'Hercule, né en 1384, et fils d'Amphytrion par Hyllus, Cléodæus, et Aristomachus.

1190. ARISTODÈME.

Maison des Agides.		*Maison des Proclides ou Euripontides.*	
1178.	Eurysthènes.	1178.	Proclès ou Patroclès.
1114.	Agis.	1125.	Soüs.
1074.	Echestratus.	1081.	Euripon.
1035.	Léobotas ou Labotas.	1033.	Pritanis.
999.	Doryssus.	965.	Eunomus, *père de* Lycurgue.
957.	Agesilaüs I.		
913.	Archelaüs.	912.	Polidectes.
853.	Téléclus.	898.	Charillus ou Charilaüs.

813. Alcamenès.
775. Polydore.
720. Eurycratès I.
685. Anaxandre.
651. Eurycratès II ou Eurycratidès.
615. Léon.
570. Anaxandride, *père de* Cléomène, *de* Léonidas, *de* Cléombrote, *père de* Pausanias.
515. Cléomène.
489. Léonidas.
480. *Combat des Termopyles.*
480. Plistarque ; *il a pour tuteur* Pausanias.
476. Plistoanax, *exilé* 445.
411. Pausanias.
397. Agésipolis I.
380. Cléombrote.
371. Agésipolis II.
370. Cléomène.
309. Aréüs.
268. Acrotatus.
267. Aréus II.
260. Léonidas II, *détroné.*
254. Cléombrote.
244. Léonidas II, *rétabli.*
224. Cléomène.
221. Agésipolis, *dernier prince Héraclide*, périt chassé par le tyran Lycurgue.
200. *Fin des Héraclides.* Machanidas tué.
192. Nabis, tué.

Lycurgue, *tuteur.*
771. Théopompe.
724. Zeuxidamus.
684. Anaxidamus I.
624. Agasiclès.
574. Ariston.
520. Démarate.
492. Léotichides.
469. Archidamus II.
426. Agis I.
399. Agésilas.
361. Archidamus III.
338. Agis II.
329. Eudamidas I.
304. Archidamus IV.
258. Eudamidas II.
246. Agis III.
226. Eudamidas III, *dernier prince Héraclide.*

Fin des Héraclides.

Tyrans.

Agis.
Euridamus.
Epiclidas.
Lycurgue.

ROIS DE THÈBES.

1549. Cadmus, *frère de Thasus.*
1514. Penthée.
1497. Polydore.
1450. Labdacus.

1416. Lycus.
1401. Amphion.
1390. Laïus.
1358. Créon, *régent.*
1354. Œdipe, *renfermé aveugle en* 1342.
1342. Créon, *tuteur.*
1320. Etéocle.
1317. *Mort d'Œdipe dans l'Attique.*
1317. I. *guerre de Thèbes.*
1307. II. *guerre de Thèbes.*
1299. Thersandre, fils de Polynice.
1280. Pénélée *régent.*
1279. Tisamène, fils de Thersandre.
1249. Damasychton.
1234. Ptolémée son fils.
1200. Xanthus son fils.
1190. Thèbes en république.

ROIS DE MACÉDOINE.

817. Caranus.
779. Cœnus.
767. Thurimas.
729. Perdiccas I.
678. Argée.
640. Philippe I.
602. Eupas.
576. Alcétas.
547. Amyntas I.
497. Alexandre I.
454. Perdiccas II.
413. Archélaüs.
399. Amyntas.
398. Pausanias.
397. Amyntas II.
392. Argée II, *tyran.*
390. Amyntas, *rétabli.*
371. Alexandre II.
370. Ptolémée-Alorites.
366. Perdiccas III.
360. Philippe II.
336. Alexandre III, surnommé le *Grand.*
324. Philippe III, *Aridée.*
317. Alexandre IV, *Aigus.*
317. Cassandre, *usurpateur.*
298. Philippe IV.
297. Antipater et Alexandre.
292. Démétrius-Polyorcète.
287. Pyrrhus.
286. Lysimaque.
281. Arsinoé.
280. Seleucus
280. Ptolémée-Céraunus.
279. Méléager.
279. Antipater.
279. Sosthène.
277. *Anarchie.*
276. Antigonus-Gonatas.
243. Démétrius II.
232. Antigonus-Doson.
220. Philippe V.
179. Persée.
168. Persée vaincu.
149. Andrisque.
148. La Macédoine réduite.

ROIS DE CORINTHE.

328. Sisyphe Ier. roi de la race des Sisyphides.
Ornythion.
Thoas.

	Damophon.	947.	Eudème.
	Propodas.	922.	Aristodème.
	Doridas.	887.	Agémon.
	Hyantidas.	871.	Alexandre.
1160.	Princes Héraclides.	846.	Telestès.
1160.	Alétès, I roi de la race des Héraclides.	834.	Automène.
		833.	Les Prytanes.
1122.	Ixion.	656.	Cypsèle, *tyran.*
1084.	Agélas.	626.	Périandre.
1047.	Prumnis.	585	Psammétichus.
1012.	Bacchis.	582.	Corinthe en république.
997.	Agélas.		

ROIS D'ARCADIE.

1883.	Pélasgus.		Cypsèle.
	Lycaon.		Laïus.
	Nyctimus.		Bucolion.
	Archas.		Phialius.
	Clitor.		Simus.
	Azan.		Pompus.
	Epitus I.		Éginète.
	Alée.		Polymestor.
	Lycurgue.		Echmis.
	Echémus.		Aristocrate I.
	Agapénor.		Hicélas.
	Hippotohüs.		Aristocrate II, mis à mort en 668.
	Epytus II.		

1759. Déluge d'Ogygès.
1529. Déluge de Deucalion.

Précis historique des principales révolutions de la Grèce.

Je ne peux donner ici qu'un précis le moins étendu possible ; mais, au défaut des Anciens et des grands ouvrages modernes, tels que *Rollin*, *Cousin*, *Gillies*, *Stanyan*, et *Barthèlemy*, j'invite les maîtres à conseiller à leurs élèves, l'étude du nouvel *Abrégé de l'histoire*

l'Histoire de la Grèce, 2 vol. *in*-8°. par Bernard, libraire, quai des Augustins, n°. 31; il contient le précis de tout ce qu'on peut desirer connaître sur les Grecs, depuis leur origine jusqu'à ce jour, avec des cartes et des tableaux. On fera bien d'y joindre pour toute l'histoire ancienne, l'abrégé publié par M. *Royou*, 4 vol. *in*-8°.

On divise ordinairement l'histoire de la Grèce en *quatre âges*, marqués par autant d'événemens mémorables.

Le premier s'étend depuis les premiers temps connus, jusqu'au siége de Troie: il comprend plus de 700 ans.

Le second, depuis ce siége fameux, jusqu'à la bataille de Marathon: il comprend environ 800 ans.

Le troisième, moins long, mais plus fécond en événemens, renferme 200 ans, et finit à la mort d'Alexandre.

Le quatrième, qui contient à-peu-près aussi 200 ans, s'étend depuis ce prince jusqu'au temps où l'ambition des Romains mit fin à la liberté des Grecs.

Premier age. Ce premier âge, si fécond en événemens embellis par l'imagination brillante des poëtes et des mythologues, n'offre que de l'obscurité au calcul du chronologiste, de l'incertitude et de l'aridité à la critique de l'histoire..... C'est proprement l'enfance de la Grèce.

On y trouve la fondation d'Argos, de Sicyone, d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe; l'attentat des Danaïdes, les travaux d'Hercule, les malheurs d'Œdipe; l'expédition des Argonautes, celle des sept chefs devant Thèbes (1), les exploits vrais ou supposés de Thésée,

(1) En 1254, avant l'Ere vulgaire. Ces chefs étaient, 1 Adraste, roi d'Argos; 2 Polynice; 3 Tydée, fils d'Atrée, roi d'Etolie; 4 Capanée; 5 Amphiaraüs le devin; 6 Hippomédon; 7 Parthénopée.

entre ces exploits il faut connaître la défaite du Minotaure que Thésée tua. Minos accusant les Athéniens d'avoir fait périr son fils Androgée, les avait contraints de lui livrer un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles tous les ans. Thésée s'offrit pour être du nombre des jeunes gens, combattit le monstre, et revint victorieux, emmenant avec lui Ariane qu'il abandonna dans l'île de Naxe.

L'événement le plus marqué de ce premier âge, est l'invasion de la presqu'île au S. de la Grèce, par Pélops, qui lui donna son nom. Elle eut lieu vers l'an 1362, avant l'ère vulgaire. Voici, selon quelques historiens, ce qui y donna lieu.

Tantale, roi de Phrygie et père de Pélops, ayant enlevé un jeune prince, nommé Ganimède, frère d'Illus, celui-ci, pour venger cette injure, dépouilla Tantale de ses états, et le força de chercher un établissement ailleurs. Pélops, fils de Tantale, passa avec les siens en Grèce. Il s'y empara de la presqu'île, appelée d'abord *Apie*, et qui fut depuis nommée *île de Pélops* ou Péloponèse. De là, disent quelques historiens, les semences de division et de haine qui éclatèrent en tant d'occasions, entre les Grecs et les Asiatiques. Car, Pélops est le père, ou selon quelques autres auteurs, l'aïeul d'Agamemnon. Il faut aussi remarquer que, selon les Grecs, le royaume de Troie devait sa fondation à Dardanus, qui était sorti de l'Arcadie : ainsi les uns et les autres auraient eu la même origine.

Second age. Le siége et la prise de Troie, événemens les plus mémorables de l'antiquité, ne sont guère connus que par les poésies d'Homère, et par le poëme de Quintus, trad. par le C. Tourlet, 2 v. *in*-8.° L'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, par Alexandre, appelé aussi Pâris, fils de Priam, roi de

Troie, fut le sujet de cette guerre (1290). La ruine totale de la ville et la dispersion de la nation troyenne en furent les suites (1270). Voilà les seuls points sur lesquels les poëtes et les historiens soient d'accord ; ils diffèrent d'ailleurs entr'eux sur des circonstances très-essentielles. Hérodote prétend qu'Hélène n'entra jamais dans la ville de Troie, mais que, jetée avec Pâris, par une tempête, sur les côtes d'Egypte, ils furent accueillis l'un et l'autre par Protée, roi du pays, qui renvoya ensuite cette princesse à Ménélas, son époux.

Quatre-vingts ans depuis la prise de Troie, les descendans d'Hercule, ou peut-être des princes qui usurpaient ce titre (car l'existence d'Hercule n'est rien moins que prouvée), s'étant aidés des Doriens, entrèrent, à main armée dans le Péloponèse, et s'y établirent (1190).

Ce fut 245 ans après le retour des Héraclides, que Iphitus, roi d'Elide, et Lycurgue, gouvernant Lacédémone, et contemporains d'Homère, rétablirent les jeux olympiques, dont la politique et la religion se servirent également pour rapprocher des peuplades grecques, séparées par les lieux et par les intérêts (884); mais ce fut plus tard qu'on se servit de l'ère de ces jeux : je l'ai dit précédemment.

Sur la fin du second âge, on trouve les entreprises opiniâtres des Lacédémoniens qui, par trois guerres consécutives, parvinrent à dépouiller de leurs terres les infortunés Messéniens, malgré leur vigoureuse résistance et la défense de plusieurs braves généraux (465) D'autres Messéniens fugitifs avaient précédemment fait voile vers la Sicile, où ils s'étaient rendus maîtres de Zancle, qui, d'après eux, prit le nom de Messane (668).

Mais, quoique la conduite des Lacédémoniens tînt encore de la férocité des temps de barbarie, les lettres

et la philosophie ne laissaient pas d'être cultivées depuis long-temps. On distinguait entre autres philosophes, ces sept sages, dont les noms ont été conservés avec vénération (612); ce sont : Thalès de Milet (600); Pittacus de Mylitène (601); Bias de Prière dans l'Ionie (581); Solon d'Athènes (595); il dicta ses lois en 594; Cléobule de Lindos (571); Myson de Chen en Laconie (591); Chilon de Lacédémone (542); quelques auteurs mettent à la place de Myson, Périaudre de Corinthe (629); et Anacharsis, philosophe et frère d'un roi des Scythes en (592). La maxime fondamentale de leur morale était, qu'il fallait se connaître soi-même; et cette autre, qui renferme un grand sens, *ne quid nimis*, rien de trop.

Troisième age, ou selon d'autres le 2e. Quelque brillante qu'eût été l'aurore de la Grèce, cette lumière naissante fut bientôt effacée par le troisième âge, qui eut tout l'éclat et les feux du midi.

Darius, roi de Perse, indigné des secours qu'on avait donnés aux Grecs d'Asie, avait pris la résolution de se transporter en Europe (496 *et suiv.*). Mais cette entreprise et celle de Xercès, son fils, qui fit passer l'Hellespont à un million d'hommes, eurent le plus mauvais succès. Les Grecs, trop fiers pour subir un joug étranger et défenseurs intrépides de leur liberté, prirent les armes et défirent les ennemis à Marathon (490), aux Thermopyles, à Salamine (480), à Platée, à Mycale (479), et généralement dans tous les lieux où ils purent les atteindre et les combattre.

Mais l'effort qu'avaient fait les Grecs, leur devint funeste. Une fermentation violente succéda au calme général dont ils jouissaient avant la guerre des Perses. On les a comparés à une machine qui se fatigue et s'use par son propre frottement. En effet, l'agitation à

laquelle ils s'étaient livrés leur devint funeste, à eux et à leurs alliés. La vanité des succès et l'esprit de domination leur fit tourner les armes contre eux-mêmes. Sparte ne put souffrir l'élévation d'Athènes; Athènes crut pouvoir tout oser contre sa jalouse rivale (431). De là cette guerre entre ces deux peuples, connue sous le nom de *guerre du Péloponèse*, qui dura 28 ans. Elle eût infailliblement entraîné la perte de l'une ou de l'autre; mais Sparte y mit de la lenteur. Athènes se laissa entraîner dans une autre guerre : elle porta ses armes en Sicile, où la défaite de ses troupes fut la fin méritée d'une si folle entreprise (414).

Ce revers, joint à l'abandon de ses alliés et à l'alliance de Sparte avec le roi de Perse, entraîna la ruine presque entière d'Athènes. Elle fut obligée de se rendre à discrétion (404). La plupart des États de la Grèce voulaient qu'on la ruinât de fond en comble. Les Lacédémoniens se contentèrent d'abattre les fortifications du Pyrée : de plus ils y établirent 70 magistrats, qui se conduisirent et furent regardés comme 70 tyrans. Cet état d'abaissement ne fut pas de longue durée. Sparte avait porté ses armes en Asie, le grand roi n'avait pu lui résister. Ce prince fit passer son argent en Grèce, et Sparte fut bientôt hors d'état de lui nuire. Athènes à la tête des mécontens, car les Spartiates gouvernaient par-tout avec un sceptre de fer; défit la flotte des ennemis (403), rebâtit les murs du Pyrée, et peu après triompha, à Corinthe, à Naxe, à Corcyre, à Leucade.

L'abaissement de Sparte et l'élévation d'Athènes produisirent une espèce d'équilibre, qui eût amené le calme sans les prétentions de Thèbes qui, s'appuyant de l'une pour se venger de l'autre, voulait s'affranchir également de toutes deux. En effet, sous la conduite

d'Epaminondas, guerrier philosophe, les Thébains entrèrent dans le Péloponèse, pénétrèrent jusqu'aux portes de Sparte, et, par le gain des batailles de Leuctres et de Mantinée (371 et 363), portèrent à leurs ennemis un coup dont ils ne se relevèrent jamais. Le rétablissement des Messéniens fut une des humiliations que Sparte eut à subir.

Mais, pendant que, des trois principaux États du midi, deux se faisaient la guerre, et qu'Athènes attendait l'instant où, profitant de leur faiblesse, elle pourrait les accabler tous les deux, un nouvel ennemi se disposait dans le nord à leur imposer aux uns et aux autres un joug également accablant. Philippe, de la maison d'Epaminondas, où il avait été en otage, et pour ainsi dire à l'école, avait passé sur le trône de Macédoine, dont il était devenu roi. Il essaya d'abord ses forces contre les Illyriens et les Thraces. Enhardi par ses premiers succès, il s'empara de quelques villes qui relevaient d'Athènes (358 et 348). Cependant les vertus guerrières de ce prince, n'étaient pas encore les plus redoutables. La finesse, la ruse, la souplesse, armes ordinaires de cette fausseté lâche, qu'on décore du nom de politique, étaient pour Philippe des moyens encore plus sûrs pour subjuguer a Grèce.

Dès qu'il fut parvenu à se faire charger par les Thébains de la vengeance du temple de Delphes, profané et pillé par les Phocidiens, il entra dans le pays avec ses troupes en armes, et ne manqua pas de prétextes pour affaiblir les différens états de la Grèce. En vain le premier des orateurs déployait toutes les beautés de son art, et mettait en usage toutes les ressources de l'éloquence, pour éclairer les Athéniens sur leurs véritables intérêts; l'engourdissement de ce peuple, amolli

par l'ivresse des plaisirs, et les libéralités de Philippe, plus puissantes que les talens de Démosthène, les retinrent dans cet état d'avilissement, où tombe tout gouvernement, chez lequel le goût des fêtes et de la mollesse a pris la place de l'amour de la patrie et du sentiment de la véritable gloire.

On fit cependant, mais trop tard, un effort qui eut le plus mauvais succès. La bataille de Chéronée que gagna Philippe (338), mit pour toujours les Athéniens hors d'état de rien entreprendre contre lui. Il se préparait à de plus grands exploits, et chargé de venger les Grecs des outrages qu'ils avaient si souvent éprouvés de la part des Perses, il allait passer en Asie (336), lorsque la mort l'enleva à l'âge de 47 ans.

Alexandre, son fils et son successeur, se proposa d'exécuter ce projet, digne de son ambition et de son amour pour les conquêtes. Après avoir soumis les Thessaliens rebelles (335), pris et rasé Thèbes qui avait essayé de recouvrer sa liberté, il partit pour la guerre contre les Perses avec le titre de généralissime des Grecs. Trois batailles fameuses, un siége mémorable par la difficulté de l'attaque et les ressources pour la défense, décidèrent du sort de la plus grande partie de l'Asie. Alexandre s'avança au midi, jusqu'en Egypte et au temple de Jupiter-Ammon; à l'E. jusqu'à l'Inde : son armée cotoyait au N. les bords de la mer Caspienne, et sa flotte, au S. voyageait sur l'Océan et le golfe Persique.

Ce conquérant, dont les exploits sont trop connus pour avoir besoin d'être racontés ici, et dont les combats les plus célèbres sont les batailles du Granique en 334;... d'Issus, en 333;... siége de Tyr, 332;... bataille d'Arbelles, en 331..., venait à peine d'étaler aux yeux des Babyloniens la pompe magnifique de

son triomphe (324), qu'il fut enlevé par une mort précipitée, qui n'était probablement qu'une suite de son intempérance.

Quatrième age. A sa mort, ses lieutenans, dignes élèves d'une école où le droit du plus fort et la gloire des armes étaient regardés comme les premiers principes du gouvernement, essayèrent de se faire des états chacun à sa bienséance. Perdiccas, tuteur du jeune Aridée, autre fils de Philippe, trop peu puissant pour leur rien donner qu'ils ne pussent prendre eux-mêmes, et trop faible pour les empêcher de se faire différens partis, fut bientôt en butte à la haine générale : il périt dans une sédition (322). L'état de la Grèce fut toujours perplexe et malheureux sous les princes qui suivirent. Alternativement soumise aux rois de Macédoine ou de Syrie, elle ne commença à retrouver le charme de la liberté, perdue depuis si long-temps, que quand les Achéens eurent jeté les fondemens d'une ligue (243 ou 242), qui fit revivre l'ancien gouvernement des Grecs, et qu'ils eurent recouvré la place qu'avaient autrefois occupée Athènes et Lacédémone.

Un citoyen de Sicyone, doué des plus grandes vertus, fixa sur lui l'attention de la Ligue, et mérita d'en être le préteur perpétuel. Sous le gouvernement d'Aratus, les Achéens déclarèrent la guerre à tous les petits tyrans de la Grèce; et si ce grand homme eût réuni, à un degré aussi éminent, les qualités militaires aux vertus civiles, il aurait maintenu le Péloponèse dans cet état heureux où l'avaient mis sa politique et sa prudence : il aurait forcé les ennemis des Achéens à reconnaître un pouvoir fondé sur l'amour de la justice et de la liberté.

Cependant un autre Philippe, aussi roi de Macédoine, exerçait mille violences contre les Grecs (220 et *suiv.*).

Ceux-ci, éblouis par le succès des armes des Romains, qui venaient de battre Pyrrhus et les Carthaginois; trompés sur-tout par leur politique astucieuse qui semblait ne se mêler des affaires des autres nations, que pour l'avantage des parties intéressées, implorèrent leur protection contre le roi de Macédoine (189). Philippe ne put tenir contre de si puissans adversaires. Mais l'exemple de Persée, son fils et son successeur, fait prisonnier et mené à Rome en triomphe (167), dut faire pressentir à la Grèce ce qu'elle pourrait avoir à redouter de protecteurs qui déjà se conduisaient en maîtres. En effet la ligue des Achéens, ayant pour chef Philopémen, obtint d'abord, à force de ménagemens, la protection des Romains. Mais, comme ceux-ci voulaient perdre les Grecs, ils employèrent contre eux l'adresse dont ils avaient coutume d'user dans de semblables conjonctures. Ils les fatiguèrent de leurs députations: et quand les Achéens, trop fiers pour leur condition actuelle, eurent laissé échapper seulement quelques étincelles de ce feu qui enflammait leurs ancêtres pour la liberté, les Romains y envoyèrent une armée qui les battit et les soumit (146). On détruisit Corinthe, devenue leur ville principale; et la Grèce, sous le nom d'*Achaïe*, fut réduite en province romaine, gouvernée par un préteur qu'on y envoyait tous les ans.

C'est en Egypte, sous les rois grecs nommés *Ptolémées*, que, depuis cette époque, on trouve les arts de la Grèce, qui vont y chercher un asyle contre l'oppression des Romains.

Je n'ajoute plus qu'un mot sur les progrès des arts et de la philosophie chez les Grecs.

ARTICLE IV.

Des Connaissances et des Arts des Grecs.

Pour donner plus d'ensemble à ce que je puis dire sur un sujet si vaste, chez un peuple qui a été notre maître dans presque tous les genres, je vais présenter un essai de l'ordre que j'adopte dans mon Cours.

TABLEAU

DES CONNAISSANCES PRATIQUES ET SPÉCULATIVES DES GRECS.

USAGE DES FACULTÉS DU CORPS.

Je distingue l'usage des facultés du corps chez les Grecs, en *Arts* et en *Exercices Athlétiques*, et ces arts en trois classes. : 1.° de PREMIER BESOIN; 2.° d'UTILITÉ; 3.° d'AGRÉMENT.

ARTS.

1.° *Arts de premier besoin.* AGRICULTURE, COMMERCE. Dans les villes grecques qui avaient pour objet principal la guerre, l'agriculture était une profession servile, et faite pour le peuple vaincu; les Ilotes, chez les Lacédémoniens; les Périéliens, chez les Crétois; les Pénestres, chez les Thessaliens; d'autres peuples esclaves dans d'autres républiques. Platon veut qu'on punisse un citoyen qui ferait le commerce. Mais ce préjugé n'existait point chez les Grecs d'Asie et de la grande Grèce. La plupart des arts, dit Xénophon, corrompent le corps de ceux qui les exercent; et Aristote soutenait qu'une bonne république ne devait jamais donner le droit de cité à ceux qui les exerçaient.

La culture du sol habité est, pour les peuples, le premier besoin; l'échange du superflu des denrées d'un pays et du produit de son industrie, forme le commerce.

L'histoire du commerce est celle de la communication des peuples. Les premiers Grecs étaient tous pirates. Athènes ne fit point ce grand commerce que lui permettaient le travail de ses mines, la multitude de ses esclaves, le nombre de ses marins, son autorité sur les villes grecques, et ses belles institutions. Son négoce fut presque borné à la Grèce et au Pont-Euxin, d'où elle tira sa subsistance, c'est-à-dire, 400,000 médimnes de blé tous les ans.

Corinthe, la clef du Péloponèse, fit un plus grand commerce; elle avait un port pour recevoir les marchandises d'Asie, et un autre pour recevoir celles d'Italie.

Orchomène, près de l'Hellespont, de la Propontide et du Pont-Euxin, tirait ses richesses d'un commerce sur les côtes qui l'avoisinaient.

Rhodes, Corinthe et Orchomène eurent une puissance commerciale. Rhodes et Corinthe la conservèrent; Orchomène la perdit à mesure que les colonies grecques se multiplièrent.

Entourée d'une grande étendue de côtes, de golfes et de mers, la Grèce avait autour d'elle une immense circonférence de colonies, et d'iles sans nombre, situées en première ligne. Quelle source de prospérités, que des ports nombreux qui aspiraient toutes les richesses étrangères; que des jeux qu'elle donnait à l'univers; des temples où tous les rois envoyaient des offrandes, des oracles, un goût et des arts qui attiraient chez elle tous les peuples voisins.

La prise de Tyr, et la conquête de l'Égypte par Alexandre, son arrivée à l'Indus, et la découverte de la mer qui est au midi de ce pays par Néarque, firent dans le commerce une grande révolution.

Il est difficile de penser qu'Alexandre eût dans ces quatre événemens, le projet d'établir à Alexandrie l'entrepôt du commerce de l'Inde et de l'Europe, sans connaître l'Asie. On connaissait peu la mer Rouge, encore bien moins l'Océan d'Afrique et d'Arabie. Les Perses ignoraient la navigation.

Il fallut découvrir la mer Rouge et l'Océan une seconde fois, et remonter le Nil. Les Grecs fixés en Égypte eurent cet honneur. Les noms de ces côtes sont grecs, les temples consacrés à des divinités grecques.

Les Ptolémées n'avaient point à diriger leur génie, ils n'avaient qu'à le suivre.

Jusqu'au règne Alexandre les Grecs se bornèrent donc à un très-petit commerce. Quand les Athéniens sentirent la nécessité de la marine, remplis de l'esprit des conquêtes, ils n'aspirèrent à l'empire de la mer que pour usurper celui du continent, et leur commerce était borné à tirer des autres pays les denrées de première nécessité. L'Égypte, la Sicile, Panticapée et Théodosie dans la Chersonèse Taurique, fournissaient du blé à la stérile Attique; du Pont-Euxin, on lui envoyait des bois de construction, des esclaves, de la saline, du miel, de la cire, de la laine, des cuirs et des peaux de chèvres; de Bysance, de la Thrace, et de la Macédoine; les Athéniens tiraient du poisson salé, des bois de charpente et de construction; de la Phrygie, des tapis, des couvertures de lits, des laines pour la fabrication des draps; de l'Archipel Ionien, du vin et des fruits; de la Thessalie, des esclaves.

L'huile était la seule denrée qu'il fût permis aux Athéniens d'exporter. Leurs mines d'argent leur procuraient des échanges avantageux avec leurs monnaies toujours sans alliage, leurs épées, leurs draps, leurs livres, etc.

Le prix ordinaire du blé était de cinq drachmes par médimne, c'est-à-dire, 4liv. 10 s.; pour quatre boisseaux, environ 20 centimes.

Des philosophes célèbres, tels que Démocrite, Archytas, Épicharme, ont laissé chez les Grecs des instructions utiles pour la campagne; et plusieurs siècles auparavant, Hésiode avait chanté ses travaux dans un de ses poëmes. Mais tous les préceptes de l'agriculture que sont-ils sans la pratique? C'est dans l'Attique qu'ils étaient le plus en vigueur.

Elle était couverte d'oliviers; c'était l'espèce d'arbre le plus soigné : il ne prospérait pas à quinze lieues de la mer. On en prélevait le dixième pour le trésor de Minerve. Les coteaux étaient couverts de vignes ; on semait l'orge dans les plaines, cette espèce de blé y réussissait; le froment qu'on y recueillait, avait un goût très-agréable, mais moins nourrissant que celui de la Béotie. Le figuier offrait un suc balsamique ; l'amandier, le grenadier, le citronier, apporté de la Perse, y tempéraient l'activité du sang par leur jus délicieux; les palmiers ne s'élevaient que pour l'ornement des jardins, et leur maturité était stérile en dattes.

Dans leurs potagers et dans leurs vergers, les Grecs avaient les fleurs et les légumes de nos provinces méridionales; les narcisses, les jacinthes, les anémones, les iris, les violettes de différentes couleurs, les diverses espèces de roses, le jasmin et les plantes odoriférantes, embellissaient les festins de Périclès, les statues des héros, et les temples des dieux.

Navigation. Quand même le besoin n'eût pas fait inventer aux Grecs la navigation, l'arrivée des colonies venues par mer, leur en aurait fait sentir l'avantage. Ils s'en occupèrent et réussirent. Mais, comme les Anciens n'avaient pas l'usage de la boussole, ils continuèrent à se servir de rames. Des bancs placés en plus ou moins grand nombre sur des bâtimens qui ensuite prirent des noms différens, du nombre des bancs de rameurs, comme *Tritrèmes*, etc., faisaient mouvoir le bâtiment dont on n'eût pas aussi bien réglé la marche, si elle n'eût été abandonnée qu'au secours des voiles. Pendant longtemps, les vaisseaux des Grecs ne portèrent que 100 ou 120 hommes. Mais leurs navigations de long cours ne nous sont guère connues que par l'expédition de Jason et des Argonautes.

TACTIQUE MILITAIRE. Cet art si heureusement utile, lorsqu'il ne fait qu'aider la faiblesse à se défendre, devint dans la suite un moyen funeste d'attaque. Il paraît que les Grecs entendirent l'art de former le soldat, de composer des corps militaires, de disposer des armes; ce qu'on appelle proprement *Tactique*. Leurs succès contre les armées des Perses en sont des preuves irrécusables; mais les efforts du courage étaient animés par le plus ardent amour de la liberté.

ÉCRITURE. L'écriture, qui avait commencé, ainsi que chez les Égyptiens, par n'être qu'une peinture, ou quelquefois qu'un symbole des objets, devint un simple signe conventionnel des sons et des articulations de la voix. Telle était celle que les Grecs reçurent des Orientaux. On dit que ce fut Cadmus qui l'apporta en Grèce. Il faut observer une singularité, c'est que les Orientaux écrivaient de droite à gauche; que les Grecs trouvèrent plus commode d'écrire la première ligne aussi de droite à gauche; mais la seconde de gauche à droite et ainsi successivement; lorsque cette manière fut abandonnée, on ne l'employa plus que rarement sous le nom *Bouostrophédon* (1). Enfin les Grecs écrivirent constamment de gauche à droite et ajoutèrent quelques lettres à l'alphabet phénicien.

2.° *Arts d'Utilité*. ARCHITECTURE. Tant que les Arcadiens vécurent de gland, ils durent se contenter de cabanes de verdure. Mais les étrangers, ayant bâti des maisons, on en perfectionna la forme : et cet art fut appelé *Architecture*. Aucun peuple ne l'a porté à un plus haut degré de perfection; la variété de leurs colonnes et des ornemens qui les accompagnent a donné lieu à la division de plusieurs *Ordres d'Archi-*

(1) C'est-à-dire, à la manière des bœufs qui labourent.

tecture. Le *Dorique* le plus simple et le plus ancien; *l'Ionique*, plus élégant; le *Corinthien* plus orné, et le *Composite* formé de la réunion de quelques-uns des précédens. Les Égyptiens avaient élevé des masses imposantes; les Grecs construisirent des monumens admirables par la variété et la perfection des formes. On n'a rien ajouté à ces nobles proportions, depuis le développement de l'art. Le temple de Jupiter à Athènes, celui de Thésée, de Bacchus, celui de Minerve, de Castor et Pollux, de Cérès et de Proserpine; le Pompéion, le Pœcile, le Prytanée, les Propylées, le temple de la Victoire, et l'Odéon; le temple de Diane à Éphèse étaient des monumens distingués, et servirent de modèles à la postérité.

Astronomie. Cette science qui avait commencé, dit-on, en Chaldée, ou peut-être en Éthoypie, où sous un beau ciel, on s'assurait du mouvement des astres et des signes célestes pour prévoir le retour des saisons, elle passa en Grèce et y fut cultivée. Quand je dis en Grèce, j'entends chez les Grecs, car ce furent les Ioniens d'Asie qui précédèrent ceux d'Europe dans la carrière du savoir. Thalès de Milet vers 600 est le plus anciennement connu. Ensuite vinrent Anaximandre en 552, Anaximène, Méton, astronome Athénien, si justement célèbre pour avoir trouvé le cycle lunaire composé de 19 années lunaires formant ensemble 235 lunaisons, et servant à calculer les éclipses. Pythéas, Eudox, Eratosthène, Hipparque, Ptolémée; mais ce dernier n'est que du premier siècle de l'Ère vulgaire. L'Astronomie enfanta la Géographie, ou du moins l'aida beaucoup dans ses développemens.

Géographie. Le besoin de communiquer soit par terre, soit par mer, donna naissance à la Géographie. Cette science utile doit être ancienne. On cherche à connaître

connaître, soit par une courte description, soit par une indication tracée comme l'écriture, les distances et la situation des pays avec lesquels on avait, ou l'on voulait avoir quelque rapport. Il est probable que l'on faisait des espèces de cartes avant qu'Anaximandre inventât l'usage du globe et de la sphère, Il est en quelque sorte démontré qu'il existe très-anciennement des cartes dont les auteurs Grecs firent depuis usage. Entre autres Eratosthène donna une mesure de la circonférence de la terre donnant au deg. de l'équateur 700 stades, ce qui faisait pour la circonférence 252000. Il observa aussi l'obliquité de l'écliptique de 23° 51′ 15′.

On a eu depuis, Strabon qui a écrit avec tant d'exactitude et de philosophie; Pausanias, avec tant de détails intéressans; enfin, Ptolémée compte aussi entre les astronomes.

A la suite de ces premiers arts d'utilité, je place aussi tous les moyens que l'industrie avait créés bien auparavant pour tous les besoins de la vie. Les Grecs ne nous ont laissé aucun détail sur leurs travaux, sur leurs manufactures. Dans les premiers temps, les femmes, les princesses même, ourdissaient les étoffes dont elles s'habillaient, ainsi que les rois leurs époux. Dans la suite, toute espèce de travail manuel fut abandouné au soin des esclaves de l'un et l'autre sexe, et de là vint le nom *de travaux serviles.*

III. ARTS D'AGRÉMENT.

Dessin. On a dit que le dessin avait commencé par le desir qu'avait eu une amante de conserver sur la muraille, les contours de la figure de celui qu'elle aimait : ce ne fut donc qu'un profil. Insensiblement

les Grecs excellèrent pour la justesse et pour la précision.

Sculpture. Les Egyptiens avaient pratiqué l'art d'imiter en pierre, ou en granit, la figure approchée des hommes et des animaux. Les Grecs ont porté cet art à un degré de perfection qui fait le désespoir des modernes. Leurs plus célèbres statuaires sont, Phidias d'Athènes, Polyclète, Myron, dans le cinquième siècle avant l'ère vulgaire : Praxitèle, Leusippe, etc., au temps d'Alexandre.

Peinture. On commença, dit-on, à Corinthe à essayer d'ajouter des couleurs au dessin; nous ne pouvons juger de la perfection que les Grecs purent donner à leurs tableaux. Les peintures trouvées à Herculanum et ailleurs, quoiqu'assez bien conservées, ne sont après tout que des morceaux destinés à faire ornement. Ce ne sont pas, on le sent bien, des chefs-d'œuvre. Mais on peut faire à l'occasion de la perfection où fut portée la peinture, un raisonnement qui me paraît bien concluant, c'est que les mêmes hommes qui avaient habituellement sous les yeux les chefs-d'œuvre de sculpture que nous admirons actuellement, n'auraient pas fait tant d'éloges des tableaux de leurs grands peintres, s'ils eussent été inférieurs en mérite à la sculpture. On croit seulement que sublimes par la correction du dessin, et même par la composition et l'ordonnance du tableau, ils ne portèrent pas aussi loin que les modernes la science du clair obscur et la magie des couleurs. On cite les peintres grecs dans cet ordre à peu près : Dans le 5me siècle, Panénos frère de Phidias, Polygnote de Thasos; dans le 4me Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, célèbre par l'entente des couleurs. On rapporte de lui qu'il peignit une corbeille de raisins qui trompa des oiseaux.... Parrhasius d'Ephèse, peignit si bien un rideau que son

émule Zeuxis y fut trompé. Pamphile ouvrit des écoles de dessin, mais fit défendre par un décret d'y occuper les esclaves... Timanthe de Sicyone, ... Enfin Apelle, de l'île de Cos, le plus célèbre de l'antiquité.... On cite encore Aristide de Thèbes, Protogène de Caunus, en Carie et presque l'émule d'Apelle... Pausias de Sicyone, qui excellait dans l'art de peindre l'encaustique... Nicias, etc.

Musique, Déclamation, Pantomime. La musique fut portée chez les Grecs à un très-grand point de perfection, si l'on en juge par les effets qu'ils lui ont attribués, plutôt que parce qu'ils ont laissé comme *Traités.* C'était un usage de chanter les vers; de là vient cette expression d'Homère et des autres poëtes, *Muse, chante,* ou *Je voulais chanter les Atrides*, etc. Ordinairement on accompagnait la voix du son de la lyre. Elle n'eut d'abord que trois cordes; le nombre s'en augmenta ensuite. On croit cependant que ce fut sur-tout par la mélodie que brillèrent les musiciens grecs, et qu'ils ignorèrent l'art de faire chanter à plusieurs parties, de composer ce que nous appelons des *chœurs*: ils en avaient; mais on suppose qu'ils chantaient à l'unisson : on peut croire que cet art fut distingué chez eux, puisque les poëtes et les spectateurs en étaient contens. Au temps de Cicéron, on citait à Rome un célèbre pantomime, Roscius, qui probablement était le Garick (1) de ce temps.

Exercices gymnastiques et athlétiques.

On nomme exercices *Gymnastiques*, les exercices du corps, tels que la danse, la course, les armes, etc. Et quand on les nomme *athlétiques*, c'est qu'on les

(1) Le plus célèbre des pantomimes modernes. Il était Anglais.

désigne comme entrant particulièrement dans les combats simulés qui avaient lieu aux funérailles des héros, ou dans la célébration des jeux publics d'Olympie, de l'isthme de Corinthe, etc. Ces exercices furent très-cultivés chez les Grecs; d'abord, parce qu'ils faisaient partie de ceux que devait pratiquer un guerrier, dans un temps où l'on ne connaissait d'armes que celles avec lesquelles on combattait corps-à-corps. Ainsi la course, la lutte, le pugilat, la sphéristique et le palet, etc., étaient les exercices avec lesquels on disputait le prix. A la course, les combattans couraient vers une *borne*, la tournaient et revenaient au point du départ; le premier de retour était le vainqueur. A la lutte, les combattans ne se frappaient pas, mais s'entrelaçaient de manière à se terrasser, et à forcer l'un des deux de se déclarer vaincu. Au pugilat, l'art était double, celui de frapper de grands coups et celui de les éviter. La sphéristique consistait à se lancer une espèce de ballon rempli de sable, et suspendu à une corde entre les combattans. La paume ressemblait à celui des jeux qui porte ce nom, et qu'on joue en repoussant la paume avec la main. Le palet était un morceau de fer rond et assez large, que le joueur lançait le plus loin possible. La danse n'avait guère lieu qu'à la célébration des funérailles: celle qu'on nommait la *Pyrrhique*, parce que, disait-on, elle avait été inventée par Pyrrhus, s'exécutait par un danseur tout armé.

Usage des facultés de l'esprit et du génie.

Je subdivise les opérations de l'esprit seulement d'une manière générale, sans prétendre arriver à des distinctions métaphysiques. J'examine, 1.° Ce qui tient à la *mémoire* et à l'*imagination*; 2.° Ce qui est

le fruit de la *réflexion* et de la *pensée* ; 3.° Enfin, ce qui n'est que *l'usage de la parole*, ou l'art de discourir.

I. *Mémoire et imagination.*

Je comprends sous ce titre les différentes sortes de poésie, soit que le poëte ait embrassé tous les détails d'un grand événementpour en faire un poëme ; tel fut Homère chez les Grecs. Ces ouvrages sont appelés *poëmes épiques ;* soit que les sujets fussent traités de manière à être représentés sur la scène, ce que l'on nomme ouvrages *dramatiques ;* soit qu'ils fussent destinés à être chantés par strophes, ouvrages que l'on nomme particulièrement *poésies lyriques.*

On fait remonter les commencemens de la poésie chez les Grecs aux temps un peu fabuleux de Musée, d'Amphion, d'Orphée. Le premier vers l'an 1359, se transporta de Thrace à Athènes : il était poëte et philosophe..... La Fable a dit du second, qu'il avait bâti les murs d'Athènes en faisant mouvoir les pierres par le charme des sons de sa lyre.

Quant au troisième, s'il a existé vers 1248, il est probable qu'il était de cette partie de la Béotie qui portait le nom de Thrace, dans laquelle avait régné le féroce époux de Progné ; pays que l'on a ensuite confondu avec la Thrace située entre la Macédoine et le Pont-Euxin. On a dit qu'Orphée était de l'expédition des Argonautes ; que par la beauté de son chant, il avait arraché sa femme aux enfers, enfin qu'il avait été mis en pièces par les Bacchantes. On cite encore Eumolpe, fils de Musée. Mais il n'est rien resté de grand ni de beau avant Homère.

Homère, qui florissait vers 900, est le premier entre les poëtes épiques : il a composé entr'autres ouvrages, l'*Iliade*, c'est la guerre de Troie, et l'*Odissée*

ce sont les aventures d'Ulysse revenant dans sa patrie. Ce poëte divin était de l'Ionie, et plusieurs villes se sont disputé l'honneur de lui avoir donné la naissance. *Hésiode* écrivait un peu avant Homère : il a donné, entr'autres ouvrages une *théogonie* ou origine des dieux.

La poésie dramatique ne commença qu'au temps de Solon. *Thespis* et *Susarion* imaginèrent de mettre, le premier dans un chariot, le second sur des tréteaux, des acteurs qui dialogueraient entr'eux. *Phrynias* fit des changemens heureux à ce genre; enfin *Eschile*, le père de la tragédie grecque, mit en scène plusieurs acteurs, et orna le théâtre de machines. Ce poëte et même Thespis sont du sixième siècle avant l'ère vulgaire. *Sophocle* parut au commencement du siècle suivant, montra un grand talent et l'emporta sur Eschile; il mourut très-âgé et fit à 80 ans son Œdipe à Colonne... *Euripide* commençait lorsque Sophocle achevait sa carrière. Il fut l'ami de Socrate.

La comédie qui est aussi un drame, commença de même dans le sixième siècle, et ne consistait d'abord qu'en farces grossières : elle commença à devenir raisonnable et intéressante, lorsqu'elle fut traitée par *Cratinus*, *Cratès*, *Eupolis*. Celui que nous connaissons le plus et qui réussit le mieux, fut *Aristophane :* mais il se permettait des satires personnelles.

Les poëtes lyriques, auxquels je joins les poëtes élégiaques, remontent jusqu'au septième siècle; ce sont entr'autres *Therpandre* de Lesbos, *Tyrtée* d'Athènes, *Aratus* de Soles en Cilicie, *Linus*, *Stesichore* d'Hymère en Sicile, *Alcée* de Mitylène dans l'île de Lesbos, *Sapho* de Lesbos, surnommée la dixième muse; *Anacréon* de Téos, *Simonide* de Céos, *Pindare* de Thèbes, né en 517; *Callimaque* d'Halicarnasse, *Longus*, *Théocrite* de Cos, *Bion*, *Moschus*, etc.

II. *Exercice de la Pensée.*

MÉDECINE. Les différentes infirmités auxquelles sont assujétis les hommes, et les accidens divers auxquels ils sont exposés, les ont portés à s'occuper des vrais moyens d'y remédier. Les Grecs cultivèrent l'art de guérir dès les temps héroïques. *Chiron*, *Esculape*, *Machaon* y réussissaient également bien. Mais le plus célèbre des médecins Grecs, et le père de la médecine de tous les siècles passés et à venir est *Hippocrate*, né en 460 dans la petite île de Cos. Il étudia l'homme physique en lui-même et dans les élémens qui sont en rapport avec lui, il rédigea des ouvrages qui jouiront ainsi que sa gloire de l'immortalité. On dit de ce grand homme, qu'appelé en Perse, par des sollicitations pressantes et l'assurance de grandes récompenses, il préféra de demeurer avec les Grecs, moissonnés par une peste qui leur rendait ses connaissances infiniment salutaires.

PHILOSOPHIE. Le mot philosophie qui n'exprime qu'*amour de la sagesse*, n'a dû s'appliquer d'abord, comme on le faisait dans l'Inde, qu'à des hommes occupés de contemplations qu'ils croyaient propres à les rendre meilleurs. Dans la suite on étendit le nom de philosophes à ceux qui s'occupaient aussi de vérités physiques : de là deux classes de philosophes, les *spéculatifs* et les *laborieux*.

Les Grecs n'eurent guère de philosophes purement spéculatifs ou contemplatifs, à moins qu'on ne range dans cette classe *Socrate*, *Platon*, etc., qui ne se sont occupés que de morale et d'idéologie. D'autres se sont donnés à la médecine, à la géométrie, à l'astronomie, etc. Je ne prétends pas leur assigner de rangs ; il suffit de les faire connaître sous le rapport de l'histoire.

Plusieurs de ces philosophes se firent des disciples et

formèrent en quelque sorte des sectes qu'on nomme *Écoles*.

1.° *École Ionienne.* Thalès né à Milet en 640, ayant pris en Égypte des connaissances mathématiques, les rapporta dans son pays, où il pût annoncer une éclipse. Il fut le fondateur de l'École Ionienne et vécut 92 ans.

Il eut pour successeur ANAXAGORE de Clazomène vers 500. Ce philosophe, le premier qui enseigna la philosophie dans Athènes, avait été précédé par Anaximandre et Anaximène.

Secte Cyrénaïque. Cette secte fut une branche de la secte Ionique, et eut pour fondateur Aristippe de Cyrène qui vivait en 400. Il parut à la cour de Denys le tyran, et répondit à ce prince qui lui demandait pourquoi l'on voyait les philosophes à la cour des rois et non pas les rois aux écoles des philosophes: « C'est que les philosophes connaissent leurs besoins et que les princes ne connaissent point les leurs ».

Ce philosophe avait été disciple de Socrate, et fut le premier qui fit payer ses leçons.

J'ai nommé SOCRATE! Ce fut le premier des philosophes de l'Antiquité, et personne ne l'a surpassé dans la philosophie moderne. Aucun d'eux n'avait avant lui prêché la morale; il la prêcha et la pratiqua. On sait qu'il mourut victime de l'envie, et qu'après sa mort il fut honoré par ces mêmes Athéniens qui l'avaient condamné.

2.° *Académie Ancienne.* PLATON, né à Athènes en 429, fut un des plus célèbres disciples de Socrate. Il se fit un système de doctrine composé des opinions de trois philosophes, et adopta la physique d'Héraclite, la métaphysique de Pythagore, et la morale de Socrate. Comme il enseignait dans des jardins qui, disait-on, avaient appartenu à un certain Académus, son école fut appelée *Académie*.

Après sa mort, ses disciples se partagèrent, au moins quant au local : les uns continuèrent d'enseigner dans l'Académie ; les autres se placèrent au Lycée, hors d'Athènes, dans un lieu entouré de portiques et de jardins, d'où, à cause de leurs *promenades*, ils prirent le nom de *Péripatéticiens*.

XENOCRATE fut un des élèves les plus distingués de Platon. Il mourut fort âgé en 316. « Les véritables philosophes, disait-il, font de plein gré, ce que les autres ne font que par la crainte des lois ».

3.° *Académie du second âge.* Arcésilas, né à Pitane en Eolie : il affectait de douter de tout.

4.° *Académie nouvelle.* Carnéade de Cyrène fut le fondateur de cette nouvelle académie. Il disait assez plaisamment que « le *manége* où l'on enseigne l'équitation est le lieu le plus convenable à l'éducation d'un prince, parce que c'est le seul endroit où il ne soit point flatté ; les chevaux jetant à terre sans distinction tous les mal-adroits ».

5.° *Péripatéticiens.* ARISTOTE, qui en fut le chef, était de Stagyre en 384, et fut disciple de Platon. C'est un des plus vastes génies de l'Antiquité. Il a écrit sur la logique qu'il créa, sur la poétique, sur l'histoire naturelle dont il nous reste quelques morceaux. Philippe lui avait confié l'éducation d'Alexandre.

THÉOPHRASTE de Lesbos fut son disciple. Son ouvrage le plus connu est celui des *Caractères*.

6.° *Cyniques.* ANTISTHÈNE, disciple de Socrate, fut le fondateur de cette secte, et tenait son école à Cynosarge, faubourg d'Athènes. Il porta le goût pour la vertu jusqu'au délire, et la pratiquant avec une affectation très-ridicule, il prouva que, sous ce nom imposant, il ne comprenait pas cette qualité sage qu'on appelle *modestie*.

Diogène de Sinope dans le Pont, fut un cynique des plus vains. Il fut cause que le nom de *Cynique* devint une injure et qu'on en fit remonter l'origine au mot *Cynos* (Kunos) qui, en Grec, signifie un chien.

Cratès, son disciple et difforme, embrassa le cynisme dans toute sa rigueur, et se dépouilla de ses biens, se contenta de parcourir les villes avec une besace sur le dos et un bâton à la main.

7.° *Stoïciens.* Zénon qui fut un disciple de Cratès vivait dans le 4 ^me^ siècle; il était de Citium en Crète. Ayant établi son école dans un portique, lui et ses disciples reçurent le nom de *philosophes de galeries* ou *Stoïciens.* Ce fut une des branches du cynisme; ils affectaient de ne s'émouvoir de rien et d'être insensibles à tout. On rapporte qu'il disait à un jeune homme un peu ardent à prendre la parole « Souvenez-vous que la nature en vous donnant deux oreilles et une seule bouche, nous enseigne qu'il faut plus entendre que parler».

Epictète, né à Hiérapolis en Phrygie, est un des stoïciens les plus connus. Il avait été esclave d'Epaphrodite, puis affranchi de Néron. Il recommandait sur-tout ces deux maximes: *souffrir* et *s'abstenir.* On conserve un ouvrage de maximes excellentes, sous le titre de *Manuel d'Epictète.*

8.° *Secte Italique.* Cette secte eut pour fondateur Pythagore, vers l'an 600. Il quitta Samos, sa patrie, voyagea beaucoup et vint en Italie s'établir à Crotone. On croit que ce fut ce philosophe qui fit connaître aux Grecs la métempsycose des Brames de l'Inde. On n'a rien conservé de ses écrits. Le régime qu'il imposait à ses disciples, soit pour les habillemens ou pour la nourriture, les faisait ressembler bien plus à une fraternité de moines qu'à une association de philo-

sophes. Aussi ne purent-ils se soutenir long-temps dans les pays où ils vécurent, parce qu'ils formaient des membres trop séparés de la société.

Empédocle d'Agrigente, se distingua par son amour pour les vertus : c'est lui qui reprochait aux Agrigentins, « qu'ils bâtissaient comme s'ils eussent dû être immortels, et se livraient aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourrir le lendemain ».

9.° La secte italique se divise en 4 autres sectes, *l'Héraclite*, *l'Eléatique*, la *Sceptique* et *l'Epicurienne*.

10.° *Secte d'Héraclite. Héraclite*, qui en fut le fondateur, naquit à Ephèse, dans le 6ème. siecle. Il est sur-tout connu par sa misanthropie qui lui fit prendre en pitié tout le genre humain : il s'était retiré pour vivre dans les montagnes.

11.° *Secte Eléatique.* Cette secte eut pour chef *Xénophane*, né à Colophon, en Ionie vers 555, et qui s'établit à Elée plus au N. Mais le plus illustre philosophe de cette secte fut Démocrite, natif d'Abdère en Thrace vers 476. Il voyagea beaucoup, s'occupa de physique, de morale, de mathématiques et de Belles-lettres. Il attribuait la formation du monde et le mouvement à la force motrice imprimée aux êtres par la nature. Quant aux vices et aux faiblesses des hommes, il avait pris le parti d'en rire.

12.° *Sceptiques* ou *Pirrhoniens.* Le premier de ces noms signifie les *Contemplatifs*; le second est formé de *Pirrhon*, natif d'Elide et contemporain d'Alexandre. La base de son système était de douter de tout; il disait que le juste et l'injuste n'étaient qu'une convenance d'après les lois.

13.° *Epicuriens.* Cette secte a pris son nom d'Epicure, né dans l'Attique vers 341. Il enseignait, comme Démocrite, la formation de l'univers par le concours

fortuit des atomes, et n'admettait pas de néant. On a eu tort de lui imputer le goût des voluptés. Il n'entendait par ce mot que le bonheur que peuvent procurer les vertus de l'ame et l'usage modéré de tous les plaisirs du corps.

14.° *Eclectisme.* On donna ce nom à la doctrine des philosophes que l'on appelle des *Choisisseurs* ou *Eclectiques*, parce qu'ils examinaient les opinions de tous les autres philosophes et n'admettaient que celles qui leur paraissaient les plus vraies. Cette manière de philosopher était déjà mise en pratique, lorsque Potamon en fonda une école dans sa ville natale d'Alexandrie. Il réduisit toute sa morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse possible.

Il vivait sous le règne de l'empereur Sévère. Ammonius lui succéda, puis Longin, ensuite Hérénius, Origène et Photius; ce dernier avait réellement de grandes qualités et fut estimé de l'empereur Gallien.

Cette école compte encore entre ses membres Amélius, *Porphire*, cet actif ennemi du nom chrétien, né à Tyr en 233 de l'ère vulgaire. *Iamblique* parut ensuite; il était de Chalcis et grand ami du polythéïsme. On pourrait citer un assez grand nombre de philosophes Eclectiques, à plusieurs desquels on reproche avec raison de croire aux erreurs de la divination et des effets surnaturels. Julien l'apostat était de cette secte qu'on appela aussi nouveaux platonistes.

Mathématiciens. Les mathématiciens doivent être traités à part, parce que ne s'attachant qu'à des vérités qui se démontrent, ils ne cherchaient point à se faire des partisans de leurs opinions comme ceux qui imaginaient des systèmes. Tels furent *Euclide* d'Alexandrie vers 288; il a donné des élémens de géométrie.... *Archimède*, de Syracuse en 212, célèbre mécanicien dont on a la solution de plusieurs problèmes très-ingénieux... *Pappus*,

Théon, *Philon*, etc., qui appartiennent aux premiers siècles de l'ère vulgaire.

Je n'ai nommé que quelques-uns des philosophes de l'Antiquité. On y compte aussi sept philosophes, désignés par le nom des *sept sages*. Ce furent,

Thalès, dont j'ai parlé.

Solon, mort en 559 à l'âge de 80 ans, et législateur d'Athènes; il avait pour maxime, *Cognosce te ipsum*: connais-toi toi-même.

Chilon, qui fut éphore à Sparte, qui croyait que ce qu'il y avait de plus difficile à exécuter entre les hommes, c'était « de garder un secret, de bien employer le temps et de souffrir sans murmurer ».

Pittacus, de Mytilène, qui gouverna sa patrie 10 ans avec beaucoup de sagesse, et abdiqua ensuite volontairement.

Bias, de Priène, dont on a la sentence « *omnia mecum porto*. Je porte avec moi tout mon bien »; ce qui doit s'entendre, que les vertus sont les seules véritables.

Periandre, tyran de Corinthe, mérita d'abord par sa conduite le haut rang où l'avaient placé son esprit et sa sagesse, mais la suite démentit un si beau commencement.

Cléobule, de Lindos, reçut chez lui Solon, lorsque Pisistrate se fut emparé du pouvoir à Athènes. On n'a conservé de lui que sa réputation.

Quelques auteurs ont placé Ésope entre les sept sages; mais j'avoue que, quoiqu'on ait des fables qui portent son nom, je serais assez disposé à adopter l'opinion de ceux qui le regardent comme un personnage supposé. Les fables qu'on nous donne comme de lui, se retrouvent dans un auteur indien nommé Bil-pai.

Histoire. L'histoire, telle que l'ont connue les Grecs, est un des usages de l'esprit, qui tient de plus près à l'exercice de la pensée. *Cadmus* de Milet, fut, dit-on,

le premier des Grecs qui écrivit l'histoire en prose. Il vivait vers 598. Il avait écrit l'histoire d'Ionie; il ne nous en reste rien. C'est une chose remarquable que, chez les Grecs, comme dans le N., de l'Europe, il y eut des poètes bien plutôt et en bien plus grand nombre. On cite ensuite depuis Cadmus, *Denys* de Milet, vers 521, et Acusilaüs d'Argos, mais il ne nous reste rien de l'un et de l'autre. Le plus ancien de ceux qui nous sont restés, est *Herodote* d'Halicarnasse, né en 484. Son ouvrage qui commence au règne de Cyrus et finit à la bataille de Mycale, embrasse un espace de 120 ans; mais il y parle d'événemens qui répondent à un intervalle de 240 ans, et nous fait connaître un grand nombre de peuples d'Asie et d'Afrique, dont on n'aurait sans lui aucune connaissance. Il a été traduit et savamment expliqué par le très-savant Larcher. *Thucydide*, de famille athénienne, parut peu après, publia 20 années de la guerre du Péloponèse. *Xénophon*, né aussi dans l'Attique, a continué l'ouvrage de Thucydide, et donné la Cyropédie, etc. *Ctésias* de Cnide, qui vivait dans le même temps, avait écrit une histoire d'Assyrie; mais il a paru suspect sous le rapport de la véracité. *Polybe* de Mégolapolis, naquit en 204. Il avait composé une histoire universelle en 40 livres; on n'en a que cinq. Il était fort lié avec la famille romaine des Scipions. *Diodore* de Sicile, natif d'Agrigente, avait aussi composé 40 livres d'une bibliothèque historique; il en reste 15; il a suivi Ctésias. *Denis* d'Halicarnasse, vivait à Rome 31 ans avant l'ère vulg.; il avait écrit les antiquités romaines en 20 livres; on n'en a que 11 qui finissent à l'an 312 de Rome. *Josephe*, quoique juif et né à Jérusalem, peut-être compté au rang des historiens grecs, parce qu'il a écrit en cette Langue, du moins il y a traduit l'ouvrage qu'il avait d'abord fait en Syrien sur les guerres de Syrie. Il a fait aussi en 20 livres les antiquités de sa nation. *Plutarque* de

Chéronée en Béotie, très-estimable comme biographe, a écrit aussi des ouvrages de morale. *Pausanias* qui vivait au milieu du 2me siecle de l'ère vulgaire, contient une foule de faits appartenant à la Mythologie et à l'Histoire, heureusement enclavés dans son voyage de la Grèce. *Appien* d'Alexandrie, vivait au temps d'Antonin; il a écrit une histoire romaine, en grande partie. *Arien*, contemporain de Marc-Aurèle, était de Nicomédie, a composé 7 livres des expéditions d'Alexandre. *Diogène Laerce* a écrit 10 livres de la vie des philosophes. *Dion Cassius*, de Nicée en Bythinie, avait composé une histoire Romaine qui remontait fort haut, et finissait au règne d'Alexandre empereur, en 222 de l'ère vulg.; presque tout est perdu. *Hérodien* d'Alexandrie, a écrit l'histoire des empereurs, depuis la mort de Marc-Aurèle, jusqu'à la mort de Balbin. *Photius*, si savant et si célèbre par le schisme de l'église grecque auquel il eut part, a donné sous le titre de bibliothèque, des extraits de 80 auteurs. On estime sa critique.

III. *Exercice de la Parole.*

1.° *Grammairiens.* La connaissance qui ne conduit chez les peuples modernes qu'à écrire correctement sa langue, embrassait chez les Grecs, un champ bien plus vaste. Elle renfermait au moins les élémens de tous les genres de littérature. PLATON d'abord, puis ARISTOTE, s'en occupèrent; ce dernier sur-tout, qui classa les mots et en examina les différentes propriétés.

ARISTARQUE se livra plus particulièrement à ce genre d'étude. Il était de Samothrace et vécut à Alexandrie. On dit que ce fut lui qui divisa les deux poëmes d'Homère en 24 livres chacun. Son nom est passé en proverbe pour désigner un censeur trop sévère.

2.° PHILOLOGUES. On nomma Philologues, ou amateurs d'ouvrages littéraires, ceux qui s'occupèrent de corriger les textes des auteurs plus anciens qu'eux. Plusieurs firent eux-mêmes des ouvrages. Tels sont LUCIEN de Samosate, dont la réputation s'est surtout étendue à cause du sel qui règne dans ses dialogues des morts.

ATHÉNÉE, qui a donné dans ses *Dipnosophistes* beaucoup de lumières sur les antiquités grecques.

JULIUS POLLUX, contemporain et compatriote d'Athénée, a donné un recueil de mots synonymes sous le titre *d'Onomasticon*.

3.° RHÉTEURS. On appella ainsi ceux qui enseignaient l'art de cultiver la parole, soit comme simple élocution, soit comme art oratoire. Ceux des orateurs grecs qui se sont le plus distingués par leurs talens sublimes, en éloquence, sont :

LYSIAS d'Athènes, né en 459. Il ne plaida pas, mais il écrivit des plaidoyers.

ISOCRATE aussi d'Athènes, connu par une éloquence douce et persuasive, eut le courage de prendre le deuil à la mort de Socrate.

ESCHINE et DEMOSTHÈNE portèrent l'éloquence au plus haut degré. Demosthène sur-tout terrassait son adversaire par la force des raisonnemens, ou l'étonnait par la grandeur des images. On dit qu'étant né avec quelque difficulté dans l'organe de la voix, il était parvenu à la vaincre, en s'exerçant à déclamer au bord de la mer, ayant des cailloux dans la bouche.

DÉMÉTRIUS, né à Phalère, l'un des ports d'Athènes, fut un des premiers orateurs sous lesquels l'éloquence commença à perdre son mérite. La Grèce perdait sa liberté; l'art de la parole ne fut plus que le talent de dire des choses qui pussent plaire, soit aux souverains, soit au peuple.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

RÉPUBLIQUE ROMAINE.

On est déjà fort avancé dans la connaissance des pays et des peuples qui ont fait partie de l'Empire Romain, lorsqu'on a étudié tout ce qui précède ; car, excepté les pays situés au-delà du Tigre, tout fut soumis à Rome vers la fin de la république, et dans les commencemens de l'empire. Il ne reste donc plus qu'à étudier les parties occidentales de l'ancien continent, en y joignant ce que les Anciens connurent des parties de l'intérieur, et les parties septentrionales.

Je vais donc traiter successivement.... 1.° de l'*Italie*,... de l'*Hispanie*,..... de la *Gaule*,..... de la *Bretagne*,.... de la *Germanie*,..... 2.° de la *Rhétie*,..... de la *Norique*,... de la *Pannonie*, bien moins connues des Anciens.

ARTICLE PREMIER.

ITALIE.

La partie de l'Europe que nous nommons *Italie*, s'avance au S., depuis les Alpes qui l'environnent au N. jusques avant dans la Méditerranée, où elle forme une grande presqu'île ayant la figure d'une botte, inclinée du N. O. au S. E. Ce ne fut que la presqu'île qui, pendant long-temps chez les Romains, porta le nom d'*Italie* : sa longueur est de 330 lieues, sa largeur est fort inégale.

La forme de cette presqu'île paraît avoir été primitivement déterminée par la direction d'une longue chaîne de montagnes qui la parcourt dans toute son étendue jusqu'au détroit de Sicile, et donne lieu à l'écoulement différent des rivieres, dont les unes tombent à l'O. dans la Méditerranée, et les autres, à l'E. dans le golfe ou mer Adriatique.

L'Italie, sous le rapport de la géographie, se divisait en *Gaule-Cisalpine*, au N..... *Italie* proprement dite, au milieu,.... *Grande-Grèce*, au S., et en quelques parties moins célèbres. Je les comprendrai toutes en distinguant... les parties.... *septentrionales*,.... du *milieu*,... et *méridionales*.

Parties septentrionales.

GAULE-CISALPINE.

Il est probable que les Romains connurent ceux des Gaulois qui s'étaient établis en Italie, avant ceux dont ils n'étaient que des colonies. Ils nommèrent donc le pays habité par eux, *Gallia* ou *Gaule*. Mais ayant ensuite connu une autre Gaule et d'autres Gaulois au-delà des Alpes, ils employèrent pour les distinguer, les expressions de *Cisalpine* et de *Transalpine*. Cette dernière était la France actuelle.

La Gaule Cis-Alpine (Lombardie), ou en-deçà des Alpes, était presque toute entière hors de la presqu'île, dans laquelle n'étaient pas comprises non plus la *Ligurie* ni la *Vénétie*.

Cette Gaule forme un vaste bassin au S. d'une partie des Alpes, s'étendant de l'O. à l'E., et dont toutes les eaux se réunissent dans un long fleuve qui, partant du mont *Vesulus* (mont Viso), va les porter dans le golfe Adriatique.

Le fleuve appelé *Padus* par les Latins, et *Heridanos* par les Grecs, séparait les possessions des Gaulois Cis-Alpins, en parties..... septentrionale, dite *Transpadane*..... et méridionale, dite *Cispadane*.

Un tableau géographique, va exposer les points les plus importans de chacune de ces divisions (1).

(1) *Voyez* l'Atlas d'Italie ancienne et moderne dessiné par *Lapie* et gravé par *Tardieu* en sept cartes neuves *in-fo.* en 1804, chez *Bernard*.

Invasion des Gaulois.

On ignore comment se nommait la partie septentrionale de l'Italie, lorsque des Gaulois vinrent s'y établir, à cinq reprises différentes. On voit qu'il y avait alors des *Tusci* ou *Etrusques.*

La première, vers l'an 600 avant l'ère vulgaire, Ambigat, roi puissant des Avernes ou Auvergnats, dans la Gaule Trans-Alpine, envoya ses deux neveux, Sigovèse et Bellovèse, établir au loin des colonies. Le premier entra en Germanie, et s'établit dans la partie depuis appelée *Bohême ;* le second entra en Italie. Ambigat était un des plus puissans rois de la Gaule. Il régnait à *Augustonemetum* (Clermont).

La deuxième, dont la date n'est pas sûre, fut celle des Cénomans ou habitans du Maine, venus d'entre la Loire et la Seine, actuellement le département de la Sarthe.

La troisième amena les Lèves et les Anamans venus des environs de Langre, département de Haute-Marne. Leur capitale était *Ageducum*, puis *Senones* (Sens), département de l'Yonne.

La quatrième, les Boïens et les Lingons. Ceux-ci repoussèrent encore les *Tusci* ou *Etrusques* et les Ombriens.

La cinquième fut celle des Sénonois, sous la conduite de Brennus, vers l'an de Rome 363 ou 390 avant l'ère vulgaire.

Des Alpes.

Il paraît que le mot *Alpe* vient du Celte, et emporte avec soi l'idée d'élévation. Les Latins emploient ce mot au singulier.

L'*Alpis - Cottia* ou *Alpe - Cotienne,* avait pris son nom du roi Cottus, qui vivait au temps d'Auguste,

et fit faire une route au milieu de ses états, ce qui plut fort aux Romains.

L'*Alpis-Graïa* ou *Alpe-Grée*, répondait au Petit-Saint-Bernard. Quelques auteurs pensent que ce fut par les défilés de cette montagne qu'Annibal entra en Italie (1).

L'*Alpis-Pennia* ou *Alpe-Pennine* (le Grand S. Bernard) avait d'abord porté le nom de *Mons Jovis* ou mont de *Jupiter*. Un prêtre d'Aoust, vers l'an 1294 de notre ère, y avait établi une église. Depuis il s'y est formé un établissement bien respectable sous le nom d'Hospice, en faveur des voyageurs.

On a vu quels sont les lacs anciens, je n'y ajouterai rien, sinon, que ces lacs n'étaient pas compris tout entiers dans l'Italie ancienne, comme ils le sont dans l'Italie moderne.

Le *Padus* ou *Pô*, est, comme je l'ai déjà dit, le plus grand fleuve de cette partie : tous les autres s'y rendent, et vont avec lui se jeter à la mer, où les Anciens admettaient sept embouchures : on en connaît aujourd'hui plus de douze. Les Grecs le nommaient *Eridanos* ou *Eridan*, et prétendaient que c'était sur ses bords que les sœurs de Phaéton avaient pleuré la chute de leur frère, et qu'elles avaient été changées en peupliers.

GAULE TRANSPADANE.

Peuples et Villes.

1.° Les Salasses habitaient la belle vallée de la *Sessites*, qu'on nomme aujourd'hui *Val d'Aouste ou d'Aoste.*

(1) Voyez la belle dissertation sur les divers passages des Alpes par Annibal, Charlemagne et Bonaparte, Tome I de l'*Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellavèse jusqu'à Banaparte*, par le général Servan, chez *Bernard*, 5 vol. *in*-8°. et Atlas avec planches.

Les Romains, l'an 610 de Rome (143 av. l'ère vulg.), ayant voulu pénétrer dans leur pays, sous la conduite d'Appius Pulcher, furent d'abord battus, et les battirent ensuite. Sur la fin de l'an 728, 26 avant J.-C. et 108 ans après, les malheureux Salasses furent traités par les Romains vainqueurs, avec une barbarie révoltante. On en détruisit 40 mille, dont 4 mille seulement furent incorporés dans les légions; les autres furent vendus au loin comme esclaves.

Leur principale ville se forma dans le lieu même où Muréna, leur vainqueur, avait établi son camp. Son nom d'*Auguste*, siége d'un préteur (*Augusta pretoria*), s'est en quelque sorte conservé dans celui d'*Aoste* ou d'*Aouste*.

2.° Les Ségusiens possédaient la ville et le territoire de *Ségusio* ou Suze : ils étaient au S. O. des Salasses. Au commencement de l'Empire, ils avaient Cottus pour chef. Ce prince gagna l'amitié des Romains en recherchant leur alliance et pratiquant pour leurs troupes une route au milieu de ses États. C'était pour flatter Auguste qu'il se fit appeler *Julius* Cottus. L'empereur Claude lui accorda le titre de roi. Au temps d'Ammien Marcellin, vers l'an 370 de l'ère vulgaire, on montrait son tombeau.

Ségusio, ou Suze, dont le nom paraît venir de *Ségehausen*, qui, en langue Teutone, pouvait signifier *habitation sur la Sège* : c'est un torrent que l'on nomme actuellement Sémar. Il faut que cette ville ait été considérable.

On y voit encore un arc de triomphe sur lequel sont inscrits les noms des peuples qui obéissaient à Cottus ou Cottius au temps d'Auguste. Il paraîtrait

d'après ces noms, que les domaines de ce prince s'étendaient plus dans les Gaules qu'en Italie.

3.° Les Taurins ou Tauriniens, habitaient à l'E. des Ségusiens. Quelques auteurs ont cru qu'ils étaient Liguriens d'origine; Illyriens selon Polybe.

Leur capitale, qui se nommait d'abord *Taurasia*, prit le nom d'*Augusta*, après qu'Auguste y eut établi une colonie. Le nom des premiers habitans s'est perpétué dans le nom actuel de *Turin*.

4.° Les Libicins sont assez peu connus.

Le chef-lieu *Vercellæ*, *Verceil*, n'est guère cité par Strabon que comme un village. Il y avait auprès des mines d'or.

5.° Les Leviens étaient Gaulois d'origine, ou selon d'autres, Liguriens. Ils sont nommés *Laïs* par Polybe.

Leur ville, appelée alors *Ticinum*, devint municipale et fut détruite par Odoacre, roi des Hérules. Elle fut rétablie sous le nom de *Papia*. En 568, les Lombards en firent la capitale de leur monarchie. Le nom moderne est celui de Papia altéré et changé en celui de Pavie. Son nom ancien est célèbre par les victoires d'Annibal 218 av. l'E. vulg. et son nom moderne, par la défaite et la prise de François I.er en 1525 de la même ère.

6.° Les Insubres ou Insubriens, ne sont guère connus, et paraissent avoir été aussi désignés par le nom d'*Ombri* (c'est-à-dire vaillans), ou *Isombri*. Ils étaient Gaulois d'origine, et venaient, selon César, d'un petit canton dépendant des Eduéens au S. Ce fut dans leur territoire, au lieu appelé *Raudii Campi* ou Champs Raudiens, que Marius défit les Cimbres, l'an de Rome 652, 101 avant l'ère vulg.

Leur ville, appelée alors *Medio lanum*, et, depuis *Milan*, devint d'assez bonne heure une des plus considé-

rables de cette partie de la Gaule. Au temps de Pline le jeune, on y étudiait les Lettres avec succès. Ce Pline était de la ville de Comnor, et neveu de Pline le naturaliste.

7.° Les Orobiens portaient un nom dont l'étymologie est grecque, quoiqu'ils parussent être d'origine celtique. Ce qui ajoute à la singularité, c'est qu'il signifie *ceux qui vivent dans les montagnes*, et que leur ville, *Bergomum*, a le même sens en langue tudesque, où *berg* signifie montagne, et *ham* habitation: on la nomme Bergame.

8.° Les Cénomans, originaires du pays que nous nommions le *Maine*, avaient pour capitale *Brixia*, dont le nom paraît avoir indiqué, en langue tudesque, qu'elle servait de pont ou de passage; on nomme encore en allemand un pont, *die brücke*; en anglais, *bridge*. Cette ville est en effet sur la Garza qu'on nommait anciennement Mets. C'est actuellement *Brescia* ou Bresse.

Mantua ou Mantoue avait été fondée plus de 600 ans avant l'ère vulgaire par les Tusques. Elle est encore célèbre par la naissance de Virgile, qui était d'*Andès*, petit village tout près de la ville, et par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire.

Gaule Cispadane.

Entre les différentes rivières indiquées pour cette partie de la Gaule, et qui prennent toutes leur source dans l'Apennin, on doit sur-tout connaître... la *Trebie*, sur les bords de laquelle Annibal gagna sa seconde bataille contre les Romains, l'an 535 de Rome, 218 av. l'Èr. vulg.; et le *Rubicon* qui séparait, du temps de César, le département de la Gaule du département de l'Italie.

Peuples et Villes.

1.° Les Anamans étaient Celtes d'origine, mais on ignore de quel pays ils étaient venus : ils devinrent amis des Romains.

Placentia, près de l'embouchure de la Trébie. Plaisance qui était dans leur pays, dut ses commencemens à la bonne intelligence qui régnait entre ces deux peuples.

2.° Les Lingons étaient venus de la Gaule, où ils habitaient vers les sources de la Marne, au territoire de la ville actuelle de Langres.

Forum Alieni, par eux nommée *Trigaboli*, prit son nom nouveau du romain Alienus, qui l'avait fait réparer. C'était une de leurs principales villes. C'est actuellement Ferrare.

3.° Les Boïens ont été les plus connus des Gaulois de la Cispadane, à cause de leurs fréquentes guerres contre les Romains. L'an 395 de Rome, 358 av. l'Èr. V. ils furent défaits dans la plaine de Préneste, par le dictateur C. Sulpicius. On connaît dans leur pays quatre villes considérables.

Parma ou Parme, déjà ancienne lorsque les Romains y établirent une colonie, l'an de Rome 570... (183 av. l'Èr. V.) *Mutina* ou Modène, ville opulente qui eut beaucoup à souffrir pendant le triumvirat.

Bononia ou Bologne, qui, au temps des Tusques, avait porté le nom de *Felsina*, et devint colonie romaine l'an 564 de Rome (189. av. l'Èr. V.).

Forum novum, Fornove, célèbre par la valeur des Français sous Charles VIII. Enfin, *Ravenna* ou Ravenne, fondée près la mer Adriatique par des Thes-

saliens, disait-on. Elle avait alors un petit port qu'Auguste fit agrandir, et qui pouvait contenir une flotte considérable. Théodoric, roi des Goths, en fit le siége de son empire en 493. Les empereurs grecs l'ayant reprise, y établirent le siége de l'Exarquat en 568. En 753, Pepin, roi de France la reprit sur les Lombards et la donna au pape. La mer s'étant retirée depuis de ce rivage, Ravenne en est loin actuellement.

Ligurie.

La Ligurie était comprise dans l'Italie septentrionale, et s'étendait plus dans la partie N. O. depuis le Pô jusqu'à la mer : c'était plus que la république actuelle de ce nom.

Elle renfermait le commencement de la chaîne de l'Apennin, et partageait le cours des fleuves du *Pô*, du *Tanarus* et de la *Trébie*. La *Macra*, ou Magra, la séparait à l'E. de l'Etrurie.

Peuples et Villes.

Les Ligures, dont l'origine et incertaine, et que quelques auteurs ont divisés en *Montagnards* et en *Chevelus*, étaient un peuple dur, adonné au travail, et supportant volontiers les fatigues de la guerre : on les accusait de mauvaise foi. Ils étaient divisés en plusieurs petits peuples. Selon M. Court de Gebelin, leur nom signifiait : *voisins des eaux*.

Genua ou Gênes, était leur ville la plus importante, à cause de sa communication avec la mer. Magon, général Carthaginois, voulant porter la guerre d'Espagne en Italie, s'y rendit avec une flotte, l'an de Rome 548 (205). Les Romains s'en emparèrent et lui accordèrent le titre de municipale.

VÉNÉTIE.

La Venetie était à l'E. de la Gaule Transpadane. Elle ne fut connue des Romains que plus tard. La continuation des Alpes la bornait au nord.

Les principaux fleuves étaient... l'*Athesis* ou Adige, le *Medoacus* major ou Brenta, *Medoacus minor* (*le Barchilione*) et le *Plavis* ou Piave.

Ce pays était fertile en pâturages, et fournissait, outre de nombreux troupeaux, d'excellens chevaux.

Peuples et Villes.

On croit que les premiers habitans de ce pays étaient Illyriens d'origine et qu'ils reçurent ensuite des Grecs. Ils eurent des villes encore celèbres aujourd'hui.

Vérone, située sur l'Athésis, avait vu naître Catule, 59 av. J.-C, et Pline l'ancien 23 av. cette même ère. Elle fut le siége d'un grand nombre d'exploits militaires au temps des Empereurs : les Romains y avaient bâtit un superbe amphithéâtre, dont on voit encore de beaux restes.

Vicence devint colonie romaine, et fut la patrie de Cecina fameux général, si connu dans l'histoire de Vitellius, pour lequel il combattait et qu'il trahit ensuite.

Patavium ou Padoue, devait, disait-on, sa fondation au troyen Anténor. Elle est dans un terrain fertile, et fut constamment amie des Romains. C'est la patrie de Tite-Live, qui y naquit 17 ans av. l'ère vulgaire. Il vécut 70 ans.

Hadria ou Adria, dont on attribuait la fondation à des Grecs, passait pour avoir donné son nom au golfe Adriatique. Elle avait alors un bon port sur le golfe dont elle était peu éloignée.

Carnie.

La Carnie était un petit pays qui répondait au Frioul actuel et à la Carniole. Au N. les montagnes avaient le nom d'Alpes *carniques* et *Juliennes*, parce que Jules-César y avait ouvert un passage perfectionné ensuite par Auguste. On a dit aussi Alpes *Venètes* ou *Pannoniques*, parce qu'on les traversait pour aller en Pannonie.

Les Carnes furent attaqués par les Romains lorsque ceux-ci eurent subjugué les Gaulois et les Vénètes. Ils en triompèrent l'an de Rome 635 (118 av. l'Èr. Vulg.).

Aquilée, qui fut bâtie pour contenir les Barbares de ce côté, est postérieure à la conquête du pays. Elle devint très-importante sous les Empereurs.

Histria *ou* Istrie.

Ce petit pays était presque tout renfermé dans la presqu'île que forment les terres au N. E. du golfe. Les Anciens prétendaient que les Argonautes s'y étaient rendus au retour de la Colchide, ce qui n'était pas vrai, du moins par la route qu'on leur supposait, puisque c'était, disait-on, en remontant le Danube. Ce pays était fertile ; on en estimait les olives.

Pola, connue sur-tout pour avoir été le lieu d'exil de Crispus, fils de Constantin, qui le fit ensuite mourir, a conservé les ruines d'un temple antique.

Parties du milieu.

Etrurie.

L'Etrurie répondait à la Toscane mais s'étendait jusqu'au Tibre. Elle avait au N. et à l'E. la chaîne de l'Apennin. L'*Arno*, l'*Ombron* et le *Clanis* ou Chiana, en étaient les principaux fleuves. Deux lacs y ont acquis

une célébrité conservée par l'histoire. Le lac de *Trasimène*, parce que ce fut tout près, au N., qu'Annibal remporta sa troisième bataille contre les Romains, l'an de Rome 536 (17), et le lac *Vulsinien*. Pline parle de deux îles flottantes dans ce lac, auxquelles les vents donnaient quelquefois une figure triangulaire, et d'autres fois ronde. Je sais qu'il y a dans ce lac une île appelée l'île de St. Giacono, dans laquelle la princesse Amalasonthe, reine des Goths, fut exilée par Théodat qui la fit étrangler peu de jours après en 534.

Les Etrusques sont un des peuples les plus distingués de l'Antiquité. Ils avaient cultivé de bonne heure et avec un grand succès la législation et les arts. On ne peut douter qu'ils ne fussent d'origine orientale, et qu'ils n'eussent possédé, en Italie, depuis Milan et Mantoue, jusqu'à Nole et Capoue. Resserrés ensuite par des voisins ambitieux, ils se renfermèrent dans les limites du pays, où les Romains les connurent. En raison de leur civilisation, leur religion s'était chargée de cérémonies ridicules, sacrifices, aruspices, divinations, etc. Et de même, en se civilisant, les Romains firent passer chez eux ces chimères de l'ignorance des peuples et de la fourberie des prêtres.

Leur pays était divisé en plusieurs petits États, que l'on nommait *Lucumonies*, dont le chef était qualifié de *Lucumon*, c'est-à-dire, en langue orientale, chef du peuple. Quelques auteurs ont cru qu'il y en avait douze. Voici les principales.

Luca (Luques), dont on a vanté la situation et loué les vertus de ses habitans.

Pisæ (Pise), que l'on disait avoir été bâtie par des Péloponésiens.

Fæsulæ (Fésules) était une des plus anciennes villes de l'Etrurie. Catilina s'en était fait une place d'armes.

Volaterræ (Volterres), sur une montagne peu loin de la mer : devenue soumise aux Romains, elle leur demeura toujours fidèle.

Sena Julia (Sienne), que quelques auteurs croient n'être pas étrusque d'origine, mais gauloise : elle devint colonie romaine l'an de Rome 465, 288 av. l'Èr. V, et prit au temps de César le surnom de *Julia*, d'après ce romain qui y envoya une colonie.

Arrétium (Arrezzo), sur une colline vers l'E. : elle était célèbre par ses ouvrages en terre, son vin, et les oracles que rendait une fontaine.

Cortone (Cortone), peu loin du lac Trasimène. On la croyait très-ancienne. Et elle avait eu des rois avant la fondation de Rome.

Pérouse, sur une colline. Elle prit parti contre Octave dans sa guerre contre Antoine.

Clusium (Chiusi), dans laquelle le lucumon ou roi Porsenna tenait sa cour. Cette ville fut assiégée par les Gaulois, qui abandonnèrent ce siége pour marcher contre Rome.

Vétulonia ou Vétulonie détruite l'an de R. 364, avait, disait-on, procuré aux Romains l'usage des faisceaux, des licteurs, de la chaire curule, des trompettes d'airain : elle était une des plus illustres de l'Étrurie.

Populonium, sur un promontoire, était fort ancienne.

Cosa, sur un petit isthme. On a dit qu'elle avait été désolée par une si grande quantité de rats, que les habitans avaient été obligés de l'abandonner.

Vulsinii (Bolséna), sur le bord septentrional du lac de ce nom. Les esclaves, à une certaine époque, étaient parvenus à s'en rendre les maîtres.

Tarquinii, *la Turchina* sur la Marta qui sort du lac de Bolséna pour s'aller rendre à la mer : elle avait donné son nom à la famille des Tarquins.

Falerii ou (Falères détruite), assez près du Tibre. Les habitans étaient nommés Falisques. On se rappelle que Camille fit reconduire, les mains liées, l'instituteur des enfans de cette ville, qui était venu les lui livrer en trahison pendant le siége. Ces enfans reconduisirent leur maître en le fouettant. Lorsque les Romains se furent emparés de Falères, il y établirent une colonie.

Cœre ou Céré (Cer veteri), près de la mer : le premier nom de cette ville était *Agylla*. Ce fut dans cette ville que furent exilés les fils de Tarquin. Ce fut aussi à Céré que les Vestales se retirèrent avec le feu sacré, lorsque, l'an 363, les Gaulois vinrent assiéger Rome. On a parlé avec éloge de sa police.

Veii ou Veies, ruinée presqu'au N. de Rome, était considérable par ses richesses. Elle se rendit recommandable par le courage de ses habitans. Les Romains ayant voulu la prendre, le siége dura dix ans. La situation en était si belle, qu'on mit en délibération si l'on n'y transporterait pas le siége de la république romaine.

Je n'ai pas parlé de Florence, en latin *Florentia*, et en italien *Firenze*, sur l'Arno; c'est qu'elle ne paraît pas avoir appartenu aux anciens Etrusques. Quelques auteurs en placent la fondation au temps de la proscription de Sylla. Cependant il paraît par Pline qu'alors elle était déjà célèbre. Mais lorsqu'on y conduisit une colonie romaine, elle existait et devait sa fondation aux habitans de Fesules.

OMBRIE.

L'Ombrie était au N. E. de l'Etrurie, et s'étendait de l'Apennin à la mer Adriatique. Occupée d'abord toute entière par les Ombriens, elle fut ensuite partagée entr'eux et les Sénonois.

Sénonois.

Les Sénonois occupaient la partie la plus septentrionale : on entrait chez eux dès qu'on avait traversé le Rubicon.... Leur fleuve le plus considérable était le *Métaurus* ou Metoro.

Ces peuples furent les derniers Gaulois qui passèrent en Italie. Ils venaient d'un territoire qui serait aujourd'hui celui de Sens. Ils mirent le siége devant Clusium, éprouvèrent un procédé hostile de la part des Romains, s'approchèrent de Rome, et en battirent l'armée sur les bords de l'Allia : il y périt 40,000 Romains le 18 juillet 390. Ils s'avancèrent à Rome, qu'ils trouvèrent sans défense, mais furent battus par Camille près de Gabies, à l'E. de Rome. Dans la suite les Romains parvinrent à les détruire sur les bords de *l'Allia*, l'an de Rome 463.

Leurs principales villes étaient *Ariminum* ou Rimini, dont on attribue la fondation aux Ombriens.... *Pisaurum* ou Pisaro, qui n'est guère connue que pour avoir reçu successivement deux colonies, dont l'une en 569, 184 avant l'ère vulgaire.

Ombriens.

Ce peuple s'était reculé à l'approche des Sénonois : ils étaient entre l'Apennin, l'Étrurie et les Sabins.

Le *Tibre* et le *Nar*, la *Néra*, étaient leurs principales rivières.

Les Ombriens étaient forts et vaillans; on croit que leur nom signifiait *bon*, *grand*, *noble*.

Spoletium ou Spolette, était leur principale ville ; elle devint colonie romaine.

PICENUM.

On croit que son nom s'est formé de *Pice*, de la poix, parce qu'on y en recueille beaucoup.

Le

Le Picénum était un petit pays, vers la mer Adriatique, plus propre à produire des fruits que du grain. On y trouvait deux villes assez considérables.

Ancone, après l'embouchure de l'*Æsis*. Les Ancien en attribuaient la fondation à des Syracusains qui fuyaient la tyrannie de Denys l'ancien. L'empereur Trajan y fit construire un beau port. Par reconnaissance on lui éleva un arc de triomphe qu'on y voit encore.

Firmum ou Fermo, à quelque distance de la mer: elle reçut une colonie romaine au commencement de la première guerre punique.

Asculum, ou Ascoli, située sur une montagne au bas de laquelle coule le *Truentus* (le Tronto), devint considérable sous les Romains: elle fut colonie et municipale.

Prétutiens.

Les Prétutiens n'ont jamais joué un grand rôle en Italie. Ils ont été quelquefois confondus avec leurs voisins.

Leur principale ville était *Hadria*, qui disputait à l'autre ville de ce nom, dont il a été parlé plus haut, l'honneur d'avoir donné au golfe l'épithète d'*Adriatique*. Quelques auteurs ont cru qu'elle avait été bâtie par les Etrusques.

Sabins.

Ce peuple était déjà considérable lorsqu'il n'existait encore rien de Rome. On sait par quelle trahison les Romains enlevèrent leurs femmes l'an 3 de R., 750 av. l'ère. vulg.; ensuite ils firent ensemble la paix et partagèrent avec eux la royauté. Cependant toute la nation ne fut pas soumise; car ils firent encore long-temps la guerre aux Romains. Leurs principales villes étaient:

NURSIA (Norcia), dans les montagnes, ce qui lui fit donner par les Romains l'épithète de *froide*. Elle fut la patrie de Sertorius, l'an de R. 770, 83 av. l'èr.vulg.

RÉATE ou Rieti, était une des premières de leur territoire, que Cicéron compare à la vallée de Tempé. Pline parle avec éloge de ses ânes.

CURES paraît avoir été le lieu des assemblées générales des Sabins. Tatius y régnait lors de l'enlèvement des Sabines. C'est de là qu'il passa à Rome, et que vint aux Romains le nom de *Curites* ou *Quirites*.

TIBUR, actuellement Tivoli. Sa situation, la qualité de ses eaux et le spectacle de la belle cascade de l'Anio (le Teverone), en faisaient une des plus agréables villes de l'Italie : aussi ses environs étaient-ils occupés par les maisons de campagne des premiers personnages de la république. Horace né à Vénusia, en Apulie, avait une maison près de Tibur.

Marses.

Les Marses étaient à l'E. du pays des Sabins : ils habitaient des montagnes. C'était chez eux qu'était le lac *Fucinus*, aujourd'hui lac de Celano, dont les Romains voulaient, au temps de César, faire écouler les eaux par un canal fait à ce dessein. L'ouvrage fut presque achevé au temps de Claude, qui y donna une fête sanguinaire, digne du peuple qui y assistait. On y donna une *naumachie*, ou combat sur les eaux, dans lequel 19000 criminels ou supposés tels, furent obligés de combattre et de s'égorger pour amuser ce peuple féroce, et son imbécille souverain. On attribuait aux Marses la faculté de braver la morsure des serpens et celle d'être d'excellens augures. *Marrubium* était leur capitale; on n'en voit plus que des ruines.

Digitized by Google

Vestins.

On prétend que ce peuple était illyrien d'origine. *Amiternum*, patrie de l'historien Salluste, 54 av. l'Èr. vulg., était leur capitale. On n'en voit plus que des ruines.

Marrucins.

C'était un fort petit peuple, dont la capitale était *Téate* (Chieti), sur une montagne de ce nom, se forma, dans des temps modernes, celui d'un ordre de religieux, appelés *Théatins.*

Pélignes.

Ils habitaient au S. O. des précédens. Quelques écrivains les ont compris entre les Samnites. Leur ville principale était *Corfinium* (San Perino). Les Romains, lors de la guerre que l'on nomma *sociale*, l'an de R. 562, av. l'èr vulg. 191, en firent une place d'armes. On voit que depuis elle fut assiégée et prise par César.

Frentans.

Ce peuple occupait un pays assez étendu le long de la mer Adriatique; mais il est peu connu. Leur ville était *Anxanum*, actuellement Anciano. Ce ne fut jamais une ville considérable.

SAMNIUM.

Ce pays situé au N. de la Campanie, occupait une partie considérable de l'Apennin. Sous le nom de Samnites on comprenait plusieurs petits peuples qui avaient chacun leur nom particulier : tels étaient les *Caraciens*, les *Pentris*, les *Hirpins.*

En général les peuples Samnites étaient braves;

aucun peuple ne fut si souvent en armes contre les Romains; aucun ne leur opposa une résistance aussi opiniâtre. Pour prix de cette valeur et de cet amour de la liberté, les Romains eurent la barbarie de ne cesser la guerre qu'après qu'ils eurent entièrement détruit ces petites nations. Le féroce Sylla faisait sans pitié massacrer tous ceux qui tombaient en son pouvoir, prétendant que ce moyen était le seul pour obtenir la paix. Chez eux le mariage était un encouragement à la vertu. On donnait la plus belle fille au jeune homme le plus estimé. S'il perdait son mérite, on lui ôtait sa femme.

Les *Caraciens* avaient pour ville principale *Aufidène* (Alfidena), prise par le consul Fulvius l'an 455 (298 avant l'ère vulg.).

Les *Pentris* possédaient *Bovianum* (Boïano), célèbre par une bataille de son nom, l'an 455 (298 avant l'èr. vulg.), après laquelle elle tomba au pouvoir du vainqueur Fulvius. Sylla la reprit pour la dernière fois, l'an 664 (89 av.). Les richesses y étaient considérables : elle devint colonie romaine.

Les *Hirpins* possédaient *Beneventum* (Bénévent). Cette ville avait été d'abord nommée *Male-Ventum*, pour indiquer la violence des vents qui s'y font quelquefois sentir. Elle passait pour avoir été fondée par Diomède. Les Romains y envoyèrent des colonies à différentes époques.

Le Latium.

Le Latium est la partie la plus intéressante de l'Italie sous le rapport de l'histoire. C'est dans ce pays que se trouvait la capitale de l'Empire Romain : c'est de lui que la Langue qui s'y parlait avait pris son nom.

Il était séparé de l'Etrurie par le Tibre, était arrosé

à l'E. par l'*Anio*, actuellement le Teverone, et un peu au-delà par le *Liris*, actuellement le Garigliano.

Plusieurs petits peuples étaient compris dans l'étendue du Latium, avant l'existence des Romains : c'étaient entr'autres, les *Latins*, les *Rutules*, les *Volsques*, les *Arunces*, les *Herniques* et les *Eques*, contre lesquels les Romains eurent successivement à combattre, et qu'ils vainquirent. Ces peuples, ou du moins la plupart, disparurent bientôt par la manière dont les Romains usaient de leur victoire.

Ils marchaient en armes contre eux, prenaient une ou plusieurs villes, s'emparaient du territoire, le partageaient entr'eux, et en réduisaient les habitans, les cultivateurs, à l'état d'esclaves.

Je passe à l'indication des villes qui méritent le plus d'être connues.

Rome fut, à ce qu'on croit généralement, fondée sur le *Tiberis* ou *Tibre*, par Rémus et Romulus, l'an 753 avant l'ère vulgaire. D'habiles critiques ont vu que *Rome*, dans la Langue grecque qu'on parlait alors en Italie dans toute la partie méridionale, signifie *forteresse*, et qu'il peut bien être arrivé, 1.° que de cette d'épithète on ait fait un nom propre ;... 2.° que l'on ait ensuite imaginé un homme pour lui donner un nom formé de celui de la ville. Les premiers Romains étaient fort grossiers et féroces ; ils n'écrivirent pas leur histoire. Lorsque des gens plus éclairés voulurent s'en occuper dans la suite, ils furent obligés de consulter de vieilles traditions et d'inventer le reste. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est que la nature de son gouvernement lui procura une forte constitution, et que l'amour de la patrie y fit faire les plus grands sacrifices. Cependant si l'on mettait en question s'il ne vaudrait pas mieux que cette république n'eût jamais existé, je ne dissimule

pas que je serais pour la négative. Elle a fait le malheur d'une grande partie du monde alors connu, sans faire le bonheur des membres qui la composaient. L'aristocratie y écrasait le peuple, qu'on sacrifia d'abord à l'ambition des patriciens, et qu'ensuite on laissa languir dans une méprisable inertie, en lui faisant des largesses qui, sans effort de sa part, suffisaient à ses premiers besoins.

Au reste ne cherchons pas à nous abuser sur nos connaissances en histoire; nous ne connaissons pas véritablement celle des premiers siècles de Rome, et moins encore celle des peuples qui les ont précédés. Plusieurs restes de constructions encore existantes, attestent qu'un peuple très-ancien, *Pelasge*, ou un autre, arégué en Italie, puisqu'il y a construit des villes et connu les arts, puisque son architecture adoptait des principes raisonnés.

Rome, fondée d'abord sur une ou deux montagnes, en comprit ensuite *huit* dans son enceinte. Ses premiers fondateurs renfermèrent de murs le *Capitole*, le *Palatium*, le *Quirinal*; Ancus Martius y ajouta le mont *Célius* et le mont *Aventin*; Servius, l'*Esquilin* et le *Viminal*. Les monts *Capitolin* et *Palatin* étaient au centre; le *Quirinal* au nord; au N. E. le mont *Viminal*; à l'E. les monts *Esquilin* et *Célius*; au S. l'*Aventin*; à l'O., au-delà du Tibre, le mont *Janicule*. Rome fut divisée par Auguste en *quatorze* quartiers ou régions; elle avait *huit* ponts; communiquait au-dehors par *quinze* portes; recevait de l'eau par *vingt* aqueducs; et pouvait faire passer ses armées d'un bout à l'autre de l'Italie, par un grand nombre de beaux chemins ou *voies* publiques, dont *quinze* sortaient des portes de Rome, et aboutissaient dans l'intérieur à une colonne appelée *Millium Aureum*, ou mille doré, d'où on commençait

à compter les distances. Il était dans le *forum* ou la place publique. Rome n'avait été, au commencement, qu'un lieu de retraite pour y déposer les troupeaux et les effets enlevés à l'ennemi : aussi n'eut-elle long-temps que des cabanes. Le goût des arts et les richesses la remplirent ensuite des plus superbes monumens. C'est dans les temps modernes qu'on s'est aperçu que cette ville avait été fondée sur un terrain volcanique, autrefois travaillé par le feu (1).

Ostie (Osti), à l'embouchure du Tibre, avait été construite par Ancus Martius, pour être le port de Rome : et son nom même signifie *porte*, *entrée*. Les atterrissemens l'ont éloignée de la mer : il n'y a qu'une église et quelques cabanes de pêcheurs.

Lavinium (Pratica), au S. E., et presque sur le bord de la mer, passait, chez les Romains, pour avoir été fondée par Enée. Cette ville devint assez puissante.

Ardée (*détruite*), au S. O., était si ancienne que les Grecs en attribuaient la fondation à Danaé. Elle avait été la capitale des Rutules. Le territoire était marécageux et mal-sain. Ce fut d'Ardée, devenue colonie romaine, l'an 311, que sortit une autre colonie qui fonda Sagonte, en Hispanie.

Albe (près d'Albano) avait été fondée, disait-on, par Ascagne, fils d'Enée. Comme elle s'étendait entre une montagne et un lac, on la surnomma la *longue*. On lui donne une suite de rois entre lesquels est Numitor, dont la fille Vesta fut mère de Romulus et de Rémus. Albe se montra rivale de Rome : elle osa opposer les trois frères Curiaces aux trois romains Horaces, et la

(1) *Voyez* le plan détaillé de Rome, dans le XXX vol. des Mémoires de l'Académie.

victoire ne fut pas de son côté. Sous le roi de Rome Tullus Hostilius, elle fut entièrement soumise.

Tusculum, actuellement Frascati, devait sa fondation disait-on, à Télégone, prétendu fils d'Ulysse et de Circé. Elle devint municipale. Cicéron avait dans les environs une maison de campagne qu'il appelait son *Tusculanum*.

Prœneste, actuellement Palestrine, était sur une montagne, et remontait à une haute antiquité. Il y existait un temple de la Fortune, célèbre par son oracle.

Anagnie (Anagni) était la principale ville des Herniques. On la surnomma la *noble*, la *belle*, la *riche*. En effet, elle est bien située, et son territoire est gras et fertile.

Arpinum (Arpino) était une ville ancienne. Un peu avant la première guerre punique, on lui avait accordé le droit de citoyens romains. Elle est célèbre sur-tout par la naissance de Marius et par celle de Cicéron.

Antium ou Capo d'Anzo, était sur un promontoire, et passait pour avoir été fondée par Circé. Il y avait un temple d'Esculape, et un autre temple dédié à la Fortune. Elle appartint long-temps aux Volsques. Néron et Caligula étaient nés dans cette ville.

Suessa Pométia, au S. E. d'Antium, était la capitale des Volsques, et de son nom s'est formé celui des marais *Pomptins*, qui recouvrent à présent l'emplacement qu'elle occupait.

Circeii ou Circée (Santa Felicita), était bâtie sur un promontoire, et l'on croyait que Circé l'avait fait construire. Cette espèce de divinité, fille du soleil, y eut long-temps un temple. Cette ville devint colonie romaine.

Minturne (détruite), ville ancienne, fut prise par

les Romains, l'an 439, et ce fut par une trahison. Elle est sur-tout connue par un trait de l'histoire de Marius, qui, prêt d'être égorgé en prison par un Cimbre, étonna ce barbare par la fierté de son regard. Peu après les habitans le mirent en liberté. Cette pitié déplacée, à l'égard d'un monstre, causa dans la suite de nouveaux malheurs.

CAMPANIE.

La Campanie s'étendait le long de la mer, depuis et après le *Liris* jusqu'à la Lucanie, dont elle était séparée par le *Silarus*. C'est le plus beau pays de l'Italie et l'un des premiers de l'Europe. Aussi les Anciens lui accordaient-ils les épithètes les plus magnifiques. Selon plusieurs d'entr'eux, et Strabon particulièrement, le Vésuve ne l'avait pas, depuis les temps les plus reculés, épouvanté de ses feux; on n'y avait pas même le souvenir d'aucune destruction. Il était cultivé presque tout alentour jusqu'à la cime. La première de toutes les éruptions connues eut lieu l'an 79 de l'ère vulgaire, et fut si terrible, qu'elle détruisit et fit disparaître deux villes *Herculanum* et *Pompeia*.

Au lieu de craindre les feux souterrains, les Romains goûtaient en paix les délices qu'ils leur procuraient. La lave, passée à l'état de terre végétable, y rendait les fruits délicieux, les récoltes abondantes, et leur offrait, sur la côte, à l'O. de Naples, des bains chauds, qu'ils s'appropriaient dans l'étendue de leurs vastes maisons de campagne.

Un lac, situé plus à l'E., sous le nom de lac *Averne*, y était ombragé d'arbres assez épais pour s'opposer à toute circulation dans l'air : les oiseaux y périssaient; de là son nom grec *Aornos*, sans oiseaux; de là aussi l'idée

que c'était un lac des enfers.... Mais près de là était le lac Lucrin, qui nourrissait d'excellens poissons, dont la sensualité romaine était si avide.

On croit que la Campanie fut d'abord habitée par les Etrusques; des Grecs s'y établirent ensuite. Dans l'an 410, ils se rendirent aux Romains, et en furent bien traités.

Je passe à leurs villes.

Capoue fut long-temps, après Rome, la première ville de l'Italie. Annibal y avait été bien reçu; mais elle fut reprise par Appius, l'an 542, et ses habitans traités avec une férocité révoltante. Tout le peuple fut réduit en esclavage; les autres condamnés à la mort. La ville de Capoue actuelle est à trois milles de l'ancienne.

Neapolis, ou Naples, qui avait d'abord porté le nom de Parthenopé, avait été détruite par les habitans de Cumes. Rebâtie par eux, elle fut dans la suite colonie romaine; et, au temps de Strabon, c'était un séjour de délices pour les Romains, qui y cherchaient les jouissances du luxe des Grecs.

Nole, située dans une plaine, devait, disait-on, sa fondation à des Grecs de Chalcis en Eubée. Ce fut près de cette ville que Marcellus commença à prendre de la supériorité sur les armes d'Annibal.

Salerne n'est pas célèbre dans l'histoire des Romains, qui y avaient bâti une forteresse. En 559, elle reçut une colonie romaine.

Picentia (Bicenza), était la capitale d'un petit peuple appelé *Picintins*. Elle est d'ailleurs peu connue.

Parties méridionales.

Grande Grèce.

Les Romains n'avaient pas encore paru, que déjà

cette partie de l'Italie était habitée par un peuple actif, industrieux, ami des arts. Des Orientaux d'abord, puis des Grecs, y avaient apporté le commerce et les jouissances dont il paie l'industrie et l'activité. Quant à l'épithète de *grande* que reçut cette Grèce, elle la doit autant à la fameuse école de philosophie qu'y fonda Pythagore qu'à la gloire d'avoir vu naître les plus célèbres des vainqueurs à Olympie. On commença à s'en servir vers l'an 210 de Rome, 542 av. l'E. V., et l'on cessa vers 600, 253 av. cette même ère.

La Grande Grèce comprenait plusieurs provinces.

APULIE (Capitanate).

L'APULIE était à l'E., et ses côtes étaient baignées par le golfe Adriatique. Elle se divisait en *Daunia* et *Peucetia*. Cette dernière se nomme Terre de Bari.

Le *Garganus* (Mont Sant-Angelo), et le *Vultur* (le mont Volturno) en étaient les montagnes principales.... L'*Aufidus* (l'Ofanto), le plus grand fleuve. Il est célèbre, sur-tout, parce que ce fut sur ses bords et près du village de Cannes (Cannea petit lieu) qu'Annibal défit les Romains, en 537 (217 av. l'E. V.). Ils y perdirent 70 mille hommes, sans les officiers de marque.

Les principales villes étaient :

SIPUNTUM (des vestiges sous le nom de Siponto), qui devait sa fondation à des Grecs, et devint colonie romaine.

LUCÉRIE (Lucera), dont on attribuait la fondation à Diomède. Ce fut en allant au secours de cette ville, qu'ils croyaient assiégée, que les Romains tombèrent dans l'embuscade des fourches caudines.

VENUSIA (Venosa), était aussi, disait-on, l'ouvrage de Diomède. On croit avec plus de raison qu'elle devait son nom, qui rappelle l'idée de la beauté, aux

agrémens de sa situation. Elle est à jamais célèbre pour avoir été la patrie d'Horace, 30 avant l'E. V.

Barium (Bari), sur le bord de la mer, avait un beau port, et la mer y était abondante en poissons.

Iapygie *ou* Messapie (Terre d'Otrante).

Cette partie comprenait un peu plus que ce qu'on appelle le *Talon* de la botte que forme l'Italie. On n'en connaît pas l'histoire sous les Orientaux qui s'y étaient établis avant les Grecs. Au temps de Strabon, la population y était fort considérable.

Brundusium, ou Brindes (Brindisi), en était une ville considérable par son port, où l'on s'embarquait ordinairement pour aller d'Italie en Grèce. On dit que des Crétois y avaient fondé une colonie.

Hydruntum, ou Otrante, était la ville la plus orientale de l'Italie. La mer, en cet endroit, n'a guère que cinq myriamètres et demi entre l'Italie et le continent de l'Epire : c'était un lieu de passage. Au S. était le promontoire *Iapygium* (S. Leca).

Tarentum(*Tarente*), au fond d'un golfe, qui s'ouvre au S. E., fut une des villes les plus célèbres de la Grande Grèce. On dit aussi que des Crétois s'y étaient établis de très-bonne heure. Des Lacédémoniens, nés des Ilotes et des femmes Lacédémoniennes, pendant la première guerre de Messénie, y vinrent sous la conduite de Phalante, l'an 743 avant l'ère vulgaire. On les nommait Parthéniens. Le gouvernement y fut d'abord aristocratique, puis démocratique. Pendant qu'Architas y avait la principale autorité, le philosophe Pythagore y avait ouvert une école célèbre. Mais entraînés par le goût du luxe et des plaisirs, les Tarentins crurent trop légèrement pouvoir resister aux Romains. Ceux-ci

la prirent, la dépouillèrent de ses richesses : cependant elle devint colonie romaine et municipale. Elle avait eu un beau gymnase et de très-belles statues.

LUCANIE.

Partie de la principauté citérieure et Basilicate.

Cette province communiquait au golfe de Tarente par un côté, et à la mer de Campanie par l'autre.

Le *Silarus* (Silaro), qui séparait la Lucanie des Picentins, avait alors la faculté d'envelopper d'une couche pierreuse les objets long-temps plongés dans ses eaux.

On croit que les Lucaniens descendaient des Samnites : avec le temps, ils avaient adopté la Langue des Grecs. Au temps de Strabon, les Romains ne leur permettaient que le métier de courier et de messager.

Leurs principales villes étaient :

PŒSTUM, que l'on a nommée aussi *Posidonie*, à l'embouchure du Silarus. On croit qu'elle dut sa première fondation à une colonie, venue de *Dorea*, sur la côte de Phénicie. C'est sans doute parce qu'ils étaient venus aidés par le dieu des eaux qu'ils avaient donné à leur ville, le nom grec, *Posidonia* ou *Neptunia*, du Neptune des Latins. Des Sybarites, 520 ans avant l'ère vulgaire, chassés de chez eux par les Crotoniates, s'y étaient établis.

Ce doit être vers cette époque que les arts fleurirent dans Posidonie. Deux siècles furent l'âge d'or de cette ville, et embellirent Pœstum. Probablement, à cette époque, on créa les monumens qui s'y voient encore respectés par le temps, et qui sont magnifiques. Posidonie, subjuguée par Pyrrhus, devint une colonie romaine : elle lui fut fidelle.

On ne sait rien de l'origine de cette ville. Diodore dit qu'Hercule y aborda; on admire encore les ruines, qui retracent le génie et le goût de ses anciens habitans.

Héraclée était sur le golfe de Tarente, et passait pour avoir eté fondée par des Troyens: on y conservait une petite statue de Minerve, que l'on disait être le fameux *Palladium*. On avait la même prétention dans quelques villes de la Grèce. Le consul Lévinus fut battu près d'Heraclée, par Pyrrhus, roi d'Epire, l'an de R. 300; av. l'E. v. 473. Mais on sait que cette victoire lui coûta si cher, qu'il s'ecria, en gémissant sur le sort de son armée: « Helas! si je gagne encore une victoire pareille, il faudra que je m'en retourne presque seul! ».

Sybaris, à l'embouchure d'un petit fleuve de son nom, sur le golfe de Tarente, est sur-tout connue par le luxe effréné de ses habitans: elle porta successivement les noms de *Thurium* et de *Copia*. Cette ville, après avoir abusé de sa puissance, fut détruite par les Romains, l'an de Rome 559; av. l'ère vulg. 194.

Brutium.

Ce pays forme la partie de l'Italie la plus avancée vers la Sicile: c'est une presqu'île très-montagneuse, et long-temps occupée par un peuple grossier qui a dégradé le nom de *Brutien*. *Brute* est devenu une injure.

Le *Crathis* (Crati), et le *Néthus* (Néto), étaient deux petites rivières, se jetant, la première, dans le golfe de Tarente; la seconde, dans la mer à l'ouest.

Les principales villes étaient:

Pandosie, à l'E., presque sur les frontières de la Lucanie: c'est un peu au S. que coulait un petit fleuve

nommé *Achéron*, au passage duquel fut tué Alexandre, roi d'Epire, en 527.

Consentia, capitale du Brutium, au S. E., fut prise par ce roi, peu après son arrivée en Italie.

Croton (Cortone) passait pour avoir été fondée par des Grecs, sous la conduite de Mycellès. Elle devint si florissante par ses écoles de philosophie et par ses exercices militaires, que l'on disait que « le dernier des Crotoniates était le premier des Grecs ». Un autre proverbe disait que « les autres villes étaient bien peu de chose en comparaison de Crotone ». Elle fut ravagée par Pyrrhus. Les Romains, à la poursuite d'Annibal, s'en emparèrent en 559, et y établirent une colonie.

Scyllacium (Squillace), devait aussi sa fondation à des Grecs, sur le bord d'un golfe, à l'endroit où le Brutium paraît séparé par un isthme. Denys le tyran avait, dit-on, entrepris d'y faire bâtir un mur. Dans des temps plus rapprochés de nous, *Scyllacium*, aujourd'hui *Squillace*, donna naissance à Cassiodore, ministre de Théodoric, roi des Goths.

Hipponium, appelé aussi (Bivona) *Vibo*, devait sa fondation à des Locriens. C'était près de cette ville que Proserpine cueillait des fleurs, lorsque, selon les mythologues, elle fut enlevée par Pluton. Les Romains y envoyèrent une colonie en 562 : on lui donna l'épithète de *Valentia*, ou la puissante.

Mamertum (Oppido), E. au S., avait pris son nom de *Mamers*, qui, dans l'idiôme du pays, était le nom du dieu Mars. On sait que des soldats dits *Mamertins*, s'emparèrent de Messane, et s'y défendirent contre les Carthaginois.

Locres (Motta di Burzano) devait sa fondation à des Locriens, soit *Ozoles*, soit *Epicnémidiens*. Ils y

reçurent le nom d'*Epizéphyriens*, parce qu'ils étaient près du promontoire *Zephyrium*. Denys le jeune, chassé de Syracuse, y exerça toutes sortes de violences; mais les habitans s'en vengèrent : ils tenaient leurs lois de Zaleucus, dont l'Antiquité a fait beaucoup d'eloges. Ils avaient sur la côte un temple de Proserpine, qui fut pillé par Pyrrhus. Les Romains prirent cette ville en 549; av. l'E. vulg. 204.

Rhegium (Régio), quelle que soit d'ailleurs sa première fondation, reçut une colonie de Chalcidiens et devint fort puissante. Elle eut de fréquens démêlés avec Denys, tyran de Syracuse, et fut prise après un siége de onze mois : ce tyran y exerça d'horribles cruautés. En 472, av. l'E. vulg. 281, une légion romaine, à l'exemple des Mamertins, s'y révolta, et ne fut soumise qu'au bout de dix ans. Ceux qui restaient encore furent mis à mort. A l'extrémité de l'Italie, un détroit, large au plus de 5 kilomètres, sépare le continent de l'île de Sicile. Les Anciens étaient dans l'opinion qu'autrefois il y existait un isthme au lieu d'un détroit. C'est là que du côté de la Sicile existait, en face de Messane, un gouffre que l'on nommait *Charybde*, et, du côté de l'Italie, un peu au N., étaient des rochers, connus sous le nom de *Scylla*. Il était très dangereux pour les vaisseaux de se porter trop près du rocher ou du gouffre, et ce malheur arrivait fréquemment avant que la navigation fût perfectionnée.

Isles principales qui faisaient partie des provinces de l'Italie.

Sicile.

Cette île, qui a plus de 30 myriamètres de longueur, est de forme triangulaire, et, par cette raison fut nommée *Trinacrie* chez les Grecs.

l'autre

Elle est très-montagneuse dans son intérieur. L'*Etna* (le Gibel), volcan presque toujours en activité, occupe une espace considérable dans la partie orientale. L'*Eryx*, dans la partie occidentale, était fameux par un temple de Vénus où la fourberie des prêtres abusait du nom des dieux pour y corrompre les mœurs des femmes qui s'y livraient à des excès dissolus, selon eux réputés saints.

La Sicile est si fertile, qu'on l'appelait ordinairement le grenier du peuple romain. Elle formait trois côtes, dont voici les villes principales.

Côte septentrionale... DRÉPANUM (Trapani), à l'O., actuellement Trepani, était d'origine phénicienne. Virgile dit que ce fut là qu'Enée perdit son père Anchyse. Lorsque les Carthaginois se furent établis en Sicile, ils s'emparèrent de Drépanum et firent tout ce qu'ils purent pour la conserver... Elle est célèbre par la bataille de son nom, dans laquelle les Romains furent battus, l'an 504. Après le gain de la bataille des Egades, petites îles à l'O., elle passa au pouvoir des Romains.

PANORME aujourd'hui Palerme, fondée par des Phéniciens, tenait un rang distingué entre les villes de la Sicile. Elle fut prise par les Romains en 499, et, en 503, ils gagnèrent une bataille célèbre sous ses murs.

HIMÈRE, vers le S. E., était peuplé d'Ioniens et de Doriens. Ils suivaient les lois des Chalcidiens. Après bien des vicissitudes, Himère fut entièrement rasée par Annibal, petit-fils d'Amilcar.

Côte Orientale... MESSANE, actuellement Messine, avait d'abord porté le nom de *Zancle*. Des Messéniens fuyant la colère des Lacédémoniens, s'y étant établis, lui donnèrent leur nom. Cette ville était déchirée par deux factions, dont l'une tenait pour les Romains, l'autre pour les Carthaginois, lorsque les Romains sai-

sirent ce prétexte pour se mêler des affaires de la Sicile.

Catane (Catania), au S. de Messane, avait été fondée par des Naxiens. Hiéron en transporta ailleurs les anciens habitans pour y établir des Syracusains et des Péloponésiens, l'an de Rome 277. Mais après sa mort, les anciens habitans rentrèrent dans leurs possessions en chassant les nouveaux venus.

Syracuse (Siragosa), fondée par Archias, chef d'une colonie de Corinthiens, fut regardée comme la capitale de la Sicile, et a joué un rôle très-brillant dans l'histoire. On reporte sa fondation à l'an 43 de Rome;... le règne d'Hiéron I, à l'an 277; ... le siége par les Athéniens, l'an à 339; .... Denys l'ancien, à l'an 348,... et l'expulsion de Denys le jeune par Timoléon, à l'an 410.... Marcellus la prit pour les Romains en 541. Ce fut alors que périt Archimède, l'un des plus grands mécaniciens de l'Antiquité (1).

Syracuse était composée de cinq parties: l'île d'*Ortygie*, où était la fontaine Aréthuse;... l'*Acradine*, partie escarpée près la mer; c'était le plus beau quartier de la ville; ...le *Tyqué*, appelé ainsi parce qu'il y avait un temple à la Fortune, dont c'est le nom en grec; ... la *Néapolis* ou nouvelle ville,... et l'*Epipole*, quartier de la ville le plus reculé.

Côte méridionale... Agrigente (Girgenti), fondée vers l'an de Rome 206, par les habitans de Géla; elle était en partie sur une hauteur et renfermait des temples magnifiques. On a parlé du luxe de ses habitans comme à-peu-près de celui des Sybarites.

Selinonte (détruite) vers l'O., avait été fondée par une colonie venue d'*Hybla*. Il croissait beaucoup de

(1) *Voyez* le plan de Syracuse dans l'Atlas.

palmiers dans ses environs. Elle fut détruite par le cruel Annibal, petit-fils d'Amilcar, vers l'an 350 de Rome.

Lilybée (Marsalla), à l'O., avait donné son nom à un promontoire. C'était une place assez forte, dont les Carthaginois s'emparèrent d'assez bonne heure. Une flotte de cette nation fut battue à la vue de la ville en 535. Lorsque les Romains furent les possesseurs tranquilles de la Sicile, ils fixèrent à Lilybée le séjour d'un questeur, ainsi qu'il y en avait un à Syracuse.

Dans l'intérieur des terres était *Enna*, importante par sa position entre les montagnes. On croyoit qu'elle avait été la capitale des Etats de Cérès, et cette déesse y avait un beau temple. Lors de la révolte des esclaves en Sicile, Eunus, leur chef, s'était fortifié dans cette place, qui fut prise par le consul Rupilius, l'an de Rome 621.

Isles d'Éole.

Au N. de la Sicile, la nature a placé un groupe d'îles depuis long-temps en proie à l'action d'un volcan. C'est ce qui les avait fait nommer îles de *Vulcain*. La dilatation de l'air qui s'y fait quelquefois sentir avec une force extrême, leur avait aussi mérité le nom d'îles des *Vents* ou d'*Eole*. Cependant une colonie de Cypriotes s'y était établie. Ce sont actuellement les îles de *Lipari*.

Melite.

L'île de *Melite* ou de Malte, avait reçu de bonne heure une colonie de Phéniciens. Au temps de Diodore, les habitans étaient devenus très-riches. Elle passa aux Carthaginois, puis aux Romains.

Sardaigne.

L'île de *Sardaigne*, qui est à l'O. de l'Italie et s'étend de plus de deux degrés en latitude, fut

aussi d'abord peuplée par des Phéniciens. Les Carthaginois en firent la conquête. On dit qu'ils y avaient employé dans leurs armées des Ibères et des Libyens, qui, mécontens d'eux, se retirèrent ensuite dans l'intérieur des terres. On les nomma *Baléares*, ce qui, dans leur langue, signifie *fugitifs*. Quelques Auteurs ont cru devoir dériver ce nom d'un mot grec qui signifie *lancer au loin*, parce que ces insulaires étaient habiles à lancer la fronde.

La Sardaigne, sous l'empire de Justinien, fut annexée au gouvernement d'Afrique.

Corse.

L'île de Corse, au N. de la précédente, est moins considérable en étendue : elle porta d'abord le nom de *Cydnos*. Il est probable qu'elle reçut de bonne heure des Phéniciens, puis des Carthaginois. Les habitans ne se nourrissaient que de miel, de lait et de la chair des animaux sauvages : on vante leur justice. *Aleria*, sur la côte orientale, devint colonie romaine.

ARTICLE II.

Chronologie.

L'époque de la fondation de Rome, les noms de ses premiers rois, ont donné lieu à des discussions dans lesquelles je ne dois, ni ne veux entrer. J'adopte l'opinion qui fixe l'origine de cette capitale de l'ancien monde à l'an 753 avant l'ère vulgaire. Elle est dans la chronologie de *Blair*. Elle est conforme aux *marbres Capitolins* et règle la liste chronologique des événemens remarquables de l'histoire romaine.

An. de Rome.		Av. l'Ère Vulg.
	Les Pélasges en Italie, environ	1594.
	Les Ibères en Italie.	
	Les Ibères en Sicile.	
	Les Sicules en Sicile.	
	Fondation de Nole.	800.
1.	Fondation de Rome. ROMULUS.	753.
	Enlèvement des Sabines.	
4.	Tatius, roi des Sabins, vient s'établir à Rome.	
9.	Ce prince est assassiné à Lavinium.	
37.	Romulus est supposé tué par la foudre.	
38.	Interrègne.	
39.	NUMA-POMPILIUS, *Sabin.*	715.
82.	TULLUS, *roi.*	672.
	Guerre contre les Albains : combat des Horaces.	
85.	Destruction d'Albe.	665.
114.	ANCUS, *roi.*	640.
130.	Il fait entourer de murs le Janicule, et construire le port d'Ostie.	
138.	TARQUIN l'ancien, tuteur des fils d'Ancus, se fait reconnaître roi. Son règne n'est qu'une suite de guerres contre les peuples voisins.	616.
150.	Il en triomphe, et jette les fondemens du grand cirque.	
155.	La guerre recommence.	
163.	La paix lui permet de construire des écoles publiques, des tribunaux et des cloaques pour débarrasser la ville des immondices, ainsi que des aqueducs pour y amener des eaux.	
165.	Nouvelles guerres contre les Sabins.	
176.	Il est assassiné par des scélérats, agens secrets des fils d'Ancus.	
176.	SERVIUS TULLIUS, gendre de Tarquin l'an-	

cien, lui succède à titre de tuteur des deux petits-fils du feu roi. 578.

186. Il fait une sage réforme dans le gouvernement, et partage le peuple en *classes* et en *centuries*.

220. TARQUIN LE SUPERBE, monte sur le trône par un crime et par la violence. 534.

226. Guerre contre les Volsques.

237. Il entreprend plusieurs grands ouvrages, et fonde le Capitole.

244. Sextus Tarquin, son fils, fait violence à Lucrèce, et amène ainsi la révolution qui chasse de Rome le *roi* et sa famille.... 509.

La tyrannie des Pisistratides est aussi abolie à Athènes.

CONSULS.

244. Etablissement de deux magistrats pour gouverner, sous le titre de *Consuls*. 509.

246. Porsenna, Lucumon de Clusium, vient assiéger Rome pour y remettre Tarquin sur le trône. Persuadé que c'est une entreprise inutile, et convaincu qu'elle est dangereuse, il se retire.

256. Etablissement de la *dictature* pour contenir le peuple. 498.

260. Soulèvement causé par la dureté et la mauvaise foi du sénat, qui se refuse à l'abolition des dettes, comme il l'avait promis. Retraite sur le *Mont-Sacré*.

261. Etablissement des *tribuns du peuple*, au nombre de cinq. 493.

Edilès chargés de la police des édifices publics et particuliers.

263. Bannissement de Coriolan. 491.

An. de R. Av. J.-C.

268. Spurius-Cassius, consul, propose *la loi agraire*. 486.
269. Les sénateurs réussissent à le faire périr.
275. Cæso-Fabius est nommé *proconsul*, charge nouvelle.
276. La famille des Fabius, au nombre de plus de 300 patriciens et de 4000 clients, sont exterminés près du fleuve Crémère. 478.
294. Après de grands troubles, Quintius-Cincinnatus reprend le Capitole sur le sabin Herdonius.
98.2 Le nombre des tribuns est porté à dix. 456.
300. On envoie des députés à Athènes pour y recueillir des lois propres à la république. 454.
302. Etablissement de dix magistrats, sous le titre de *décemvirs*, pour la rédaction d'un code. 452.
304 On avait dix lois ; mais Appius-Claudius fait continuer le décemvirat, sous prétexte de faire encore deux autres lois.
306. La tyrannie des décemvirs amène une révolution : l'ancienne forme du gouvernement est rétablie.
310. *Tribuns militaires*, suspension du consulat. 444.
312. Etablissement de deux magistrats, sous le titre de *censeurs*. 442.
346. Des quatre places de *questeurs*, trois sont accordées aux plébéïens.
349. On commence à payer l'infanterie romaine, qui, jusqu'alors, avait servi à ses propres dépens. 405.
352. On accorde aussi une solde aux cavaliers. Ces changemens eurent lieu à l'occasion du siége de Veïes, commencé en 350 et terminé par la prise de cette ville en 357. Camille était dictateur.

an. de R. Av. J. C.

365. Les Gaulois viennent assiéger Rome. 389.

366. Ils sont battus et chassés par Camille.

370. Manlius Capitolinus, qui aspirait à la souveraine puissance, est précipité du haut de la roche Tarpéïenne. 384.

387. Le consulat accordé aux plébéïens, établissement d'un préteur, *des Ediles curules*, pris seulement dans les patriciens. 367.

393. Curtius se jette à cheval, dans un gouffre qui s'était ouvert au milieu de Rome.

415. Manlius-Torquatus, fait trancher la tête à son fils, parce qu'il avait combattu contre son ordre.

430. Fabius livre bataille aux Samnites et les bat. Mais comme il avait désobéi au général, il eût été condamné à mort, si lui et tout le peuple n'eussent demandé vivement sa grace.

433. Les Romains subissent le joug aux fourches Caudines, défilés entre Capoue et Bénévent.

443. Il y avait vingt-quatre tribuns légionnaires: le peuple obtint d'en nommer seize. 311.

449. C. Flavius rend publics les fastes que gardaient les pontifes.

452. Quatre pontifes et cinq augures, tous plébéïens. 302.

462. M. Curius Dentatus refuse l'or que les Samnites et les Sabins lui offrent pour l'engager à leur ménager une paix avantageuse. 292.

470. Guerre contre Tarente, qui avait attaqué la flotte des Romains, et, depuis, outragé leur ambassadeur.

An. de R. *Av. J.-C.*

471. Bataille d'Héraclée, gagnée sur les Romains par Pyrrhus. Fabricius refuse ses présens... et l'avertit que son médecin veut l'empoisonner.

477. M. Curius Dentatus défait l'armée de Pyrrhus, assure la puissance de Rome, par cette victoire.

479. Ptolémée Philadelphe envoie féliciter les Romains....

Les Samnites demandent la paix.

483. Les Romains battent pour la première fois de la monnoie d'argent.

488. Premier spectacle de gladiateurs à l'occasion des funérailles de C. Junius-Brutus. 266.

Le dénombrement porte à 292,284 le nombre des citoyens et alliés, avec droit de bourgeoisie, en état de porter les armes.

489. Les Romains entrent en guerre contre les Carthaginois, et, pour la première fois, portent leurs armes hors de l'Italie. Le consul Appius Claudius passe en Sicile.

492. Bataille navale, gagnée près de Myles, par le consul Duilius. Au moyen d'une machine appellée *Corbeau*, il accrochait les vaisseaux ennemis et les forçait de soutenir l'abordage. 262.

497. Régulus, vainqueur en Afrique, offre aux Carthaginois des conditions si dures, qu'elles sont rejetées. On donne une nouvelle bataille, il est fait prisonnier.

500. Le dénombrement porte à 297,797, le nombre des citoyens en état de porter les armes.

502. Les Carthaginois, battus, envoient à Rome

de R. *Av. J.-C.*

Régulus leur prisonnier, pour y traiter de la paix et du rachat des prisonniers. Il parle en sens contraire à sa mission, et retourne chercher la mort à Carthage. 252.

505. Dans le 38e. dénombrement du peuple, on trouva cinquante mille hommes de moins que dans le précédent.

507. Des plébéiennes sont admises au nombre des Vestales.

510. Bataille des îles Egades : fin de la première Guerre Punique.

511. Le nombre des tribus romaines est porté à trente-cinq.

518. La Sardaigne et la Corse deviennent provinces romaines. 236.

522. Guerre contre Teuta, reine d'Illyrie.

530. Après une guerre opiniâtre, les Romains demeurent maîtres de la partie de la Gaule où étaient les *Insubriens*, et de la Ligurie... Peu après, ils soumettent l'Istrie. Paul-Emile bat, en Illyrie, Démétrius de Pharos. Archagatus est le premier qui ait professé publiquement la médecine à Rome : ce grec venait du Péloponèse.

534. Seconde Guerre Punique. Annibal, après la prise de Sagonte, traverse les Pyrénées à la tête de cinquante-neuf mille hommes,... puis les Alpes ; gagne la bataille du Tésin, sur P. Cornélius Scipion,... celle de Trébie, sur Sempronius Longus, et son collègue... 220.

535. Il gagne la bataille de Trasimène, sur Sempronius.

536. Il gagne la bataille de Cannes, sur Térentius Varron, que la faveur inconsidérée du peuple

An. de R. Av. J.-C. V.

avait porté de la profession de boucher au grade de général. Il resta cinquante mille hommes sur le champ de bataille.

540. Marcellus prend Syracuse, mais il périt à son retour en Italie, en 544.

542. P. Cornélius Scipion, proconsul, à l'âge de 24 ans, prend Carthagène, en Espagne, et y donne un grand exemple de vertu.

544. Le denombrement ne donne que 137,108 citoyens en état de porter les armes.

545. Asdrubal est battu et tué près du *Metaurus*, par le consul Néron : on jette sa tête dans le camp de son frère Annibal.

548. Scipion, vainqueur en Hispanie, et consul avant l'âge, porte la guerre en Afrique.

549. Carthage rappelle Annibal. Cette ville était désolée par des factions. 205.

550. Scipion gagne la bataille de Zama.

552. Rome, sous prétexte de protéger Ptolémée Epiphanès, roi d'Égypte, déclare la guerre à Philippe, roi de Macédoine, et à Antiochus, roi de Syrie.

554. Philippe fut défait en Epire, par T. Quintus Flaminius, nommé consul à l'âge de 30 ans. 200.

558. La paix publiée dans la Grèce.

562. Bataille de Magnésie, près du mont Sypile, contre Antiochus, qui y fut battu par L. Cornélius Scipion.

563. Antiochus fait la paix en renonçant à tout ce qu'il possédait au N. et à l'O. du mont Taurus. 191.

564. Les Galates sont battus et obligés de demander la paix.

591. Le sénat rend un décret pour chasser de

An. de R. *Av. l'È. V.*

Rome les philosophes et les orateurs, prétendant que les seuls exercices militaires conviennent à la jeunesse romaine.

598. Les Romains passent, pour la première fois, les Alpes, sous prétexte de secourir les Marseillais. 156.

603. Rome, sous un prétexte léger, déclare la guerre à Charthage. Elle est confiée à Scipion dit Emilien, parce qu'étant fils de Paul-Emile, il était petit-fils, par adoption, du premier Scipion l'Africain. Guerre contre Viriathus, chef des Lusitaniens.

606. Prise et destruction de Carthage. 148.
Mummius, la même année, prend Corinthe et détruit la ligue des Achéens.

610. Fin du royaume de Macédoine. 144.

612. Malgré la paix faite avec Viriathus, le consul C. Servilius Cœpio recommence la guerre et fait assassiner ce Général.

615. C. Hostilius Mancinus, qui assiégeait les Numantins, est entouré avec son armée, et fait la paix par l'entremise de son questeur T. Gracchus.

619. Le sénat qui n'avait pas voulu ratifier le Traité avec les Numantins, fait reprendre le siége: on y envoie le second Scipion l'Africain: les Numantins se brûlent avec leurs effets: la ville est détruite. 619.

619. T. Gracchus, tribun du peuple, veut établir la loi agraire déjà ancienne: il est assassiné par deux de ses collègues.

621. Les esclaves se révoltent en Sicile, sous la conduite d'Eunus: il rassemble 200,000 hommes.

An. de R. *Av. l'E. V.*

Les révoltés sont battus : leur roi est pris et périt dans un cachot.

623. Le royaume d'Attale est conquis par les Romains sur Aristonic, neveu du roi mort.

Scipion Emilien est trouvé mort dans son lit. C'était un de ceux qui s'opposaient le plus à la loi agraire.

629. C. Sextus Calvinus s'établit dans la Gaule et fonde *Aquæ Sextiæ.* 125.

631. Caïus Gracchus, qui s'était montré un défenseur des droits du peuple aussi ardent que son frère, succombe sous les intrigues des patriciens, et se fait tuer par un esclave. On égorge plus de trois mille de ses partisans dont les corps sont jetés dans le Tibre.

Nouveaux succès dans la Gaule Transalpine, sous Domitius ; ensuite sous Fabius.

632. La partie méridionale de la Gaule devient province romaine. 122

634. Colohie établie à Narbonne, par le consul Q. Marcius.

Jugurtha s'empare de toute l'autorité en Numidie.

641. Les Romains lui font la guerre : il corrompt les Généraux avec ses trésors.

646. Jugurtha est livré à Sylla, Questeur de Marius, par Bocchus, son beau-père.

650. Marius défait les Teutons et les Ambrons, à un quart de lieue d'Aix. 104.

651. Il bat les Cimbres près de Verceil en Italie. Fin de la seconde guerre des esclaves en Sicile.

661. Commencement de la guerre Sociale. Plusieurs peuples de l'Italie, alliés de Rome, deman-

An. de R. Av. l'È. V.

daient d'être citoyens romains : on les en avait flattés. Ils font leur capitale de *Corfinium*. 93.

664. Cette guerre est assoupie.

Discussion entre Sylla et Marius. Celui-ci est obligé de fuir : il est emprisonné à Minturne, puis délivré, et passe à Carthage.

665. Pendant que Sylla est allé faire la guerre contre Mithridate, Marius revient : les partisans de Sylla sont égorgés.

666. Marius meurt, étouffé à force de boire.

Sylla désole la Grèce et pille les villes les plus riches.

668. Il force Mithridate à signer un traité honteux. 866.

671. Il revient à Rome demander le consulat, et combat la faction de Marius le jeune, neveu et fils adoptif du premier, il est vaincu se fait tuer par un esclave. Sylla faisait égorger sans pitié ses ennemis et ceux de ses partisans.

Il se fait nommer dictateur perpétuel.

673. Il abdique, et vit tranquille. Il meurt l'année suivante. Guerre en Hispanie contre Sertorius à la tête des Lusitaniens. 81.

677. Sertorius est assassiné par Perpenna, son lieutenant, 77.

681. Un gladiateur, nommé Spartacus, se met, en Italie à la tête de dix mille esclaves, auxquels se joignirent beaucoup d'autres... Il est défait dans le Brutium. 73.

Lucullus, vainqueur du roi de Pont, bat Tigrane, roi d'Arménie.

685. Les Pirates sont défaits par Pompée : ils faisaient depuis long-temps les plus grands ravages.

An. de R. *Av. l'È. V.*

688. La Syrie réduite en province romaine. 66.

689. Mithridate accablé de malheurs domestiques, se donne la mort.

690. La conjuration de Catilina étant découverte par Cicéron, ce chef de brigands se fait tuer à Pistoïa.

693. Premier triumvirat entre César, Pompée et Crassus. César se fait donner le département des Gaules et de l'Illyrie. 61.

694. Cette faction fait exiler Cicéron, dont on vend les biens. César a de grands succès dans les Gaules contre les Helvétiens.

695. Ce grand homme est rappelé.

699. Crassus qui était allé commander en Orient contre les Parthes, est défait et tué par Suréna, général ennemi.

703. César, prétextant la défense de la liberté, qu'il dit être violée à Rome, passe le Rubicon avec son armée, et entre dans le département de Pompée, qui abandonne Rome ainsi que le sénat qui le suit.

704. César, après avoir été en Espagne et s'être représenté en Italie, passe en Grèce, et défait Pompée à la bataille de Pharsale. Pompée en s'enfuyant en Egypte, fut assassiné dans la barque même qui était venue le recevoir. 50.

706. Caton qui combattait en Afrique pour la liberté de sa partie, se tue après une défaite. 80.

César a les honneurs de quatre triomphes: les Gaulois, l'Egypte, Pharnace et Juba.

707. Il défait, en Hispanie, les restes du parti de Pompée à la bataille de Munda.

De retour à Rome, il est déclaré dictateur perpétuel.

708. On était convaincu qu'il aspirait à la royauté.
Il fut assassiné en plein sénat, à l'âge de 56 ans. 46.
Un nouveau triumvirat se forme sous prétexte de venger la mort de César, entre Antoine, Lépide, et Octave.
Brutus et Cassius combattirent pour la république.

709. Horrible proscription. Meurtre de Cicéron. 45.

710. Brutus et Cassius sont défaits par Octave et par Antoine.

721. Antoine, après des succès en Orient, prétend disputer l'empire à Octave: il est défait à la bataille d'Actium, et se retire en Egypte auprès de Cléopâtre, où il se tue. 33.

723. Octave reçoit à Rome le titre d'*Auguste* et le rang d'*Empereur*. Il eut alors l'adresse de dissimuler ses vices, et rendit la paix aux Romains. 31.

On sent bien que cette chronologie ne peut servir qu'à aider la mémoire par les dates des principaux faits. J'invite les personnes qui prendront quelque confiance dans mes conseils, à lire au moins un abrégé un peu étendu de l'histoire romaine, avant de passer aux grands ouvrages, tels que *Rollin*, en 16 vol. *in*-12, ou Laurent Echard. On peut lire *Millot* et *Tailhié*. — Ceux qui étudient l'Histoire doivent se tenir en garde contre les préjugés qu'ont adoptés ces écrivains, d'après les auteurs originaux. L'aristocratie des Romains n'y est pas peinte avec les couleurs qui lui conviennent, et les amis du peuple y sont trop souvent traités de factieux. Il faut sur-tout s'attacher à l'utilité qu'on peut retirer de la connaissance des faits. On n'aurait satisfait qu'une curiosité stérile, si l'on ne s'attachait qu'à rechercher les

les causes des événemens et à en connaître les suites. C'est là ce que l'on peut appeler proprement étudier l'histoire.

ARTICLE III.

PRÉCIS HISTORIQUE.

En adoptant ce titre, pour mettre de l'uniformité dans l'exécution de mon plan, je ne me propose pas de présenter ici un abrégé de l'histoire de la république romaine, mais plutôt de préparer à l'étude de quelques grandes questions, dont la solution est plus instructive qu'une analyse trop sèche de la suite des faits. Je traiterai successivement les articles que je croirai les plus propres à guider l'esprit dans l'étude de l'histoire romaine.

1.° *Des peuples voisins de Rome.*

Lorsque Romulus établit sa colonie naissante sur le mont Aventin, il avait pour très-proches voisins quatre peuples auxquels on doit une attention particulière, pour bien saisir les causes de son agrandissement : les *Sabins*, les *Latins*, les *Volsques*, les *Samnites* et les *Etrusques*, situés de l'autre côté du Tibre.

Les SABINS, comme on l'a vu précédemment, formaient un peuple riche et puissant. Ils avaient reçu au milieu d'eux, des Grecs, venus de la Laconie qu'ils avaient quittée pour ne pas se soumettre à la réforme proposée par Lycurgue (1). Ils y firent connaître l'institution des *Amphictyonies*. Ce fut d'après ce plan qu'ils élevèrent, à frais communs, un temple à la déesse Féronie : ils s'y rassemblaient pour des sacrifices

(1) J'ai suivi dans ce précis les opinions du savant de Ste. Croix sur les assemblées amphictyoniques des *gouvernemens fédératifs*, p. 234, etc.

et pour y traiter de leurs affaires politiques ou commerciales. On croit que le gouvernement y était aristocratique.

Les Latins, soit qu'ils l'eussent emprunté des Sabins, soit qu'ils en eussent pressenti l'utilité, avaient aussi une assemblée générale, qui se tenait dans le bois sacré de *Ferentinum* près le mont Albain. On y sacrifiait à Jupiter *Féretrius*. Les députés de 24 villes s'y rendaient. Albe y occupait le premier rang. Après la destruction de cette ville, Tullus-Hostilius demanda ce rang pour la ville de Rome. Ce fut le conseil général qui se refusa à cette demande; mais les victoires des Romains forcèrent les Latins à y consentir, encore n'y parvint-il qu'après avoir fait périr Mamilius de Coriole. Bientôt il forma le projet d'une ligue plus considérable, dont il devait être le chef. Les Volsques y consentirent; les Herniques s'y refusèrent, excepté *Centium* et *Eretum*. Tarquin poursuivant toujours les projets de sa politique, fit élever un temple sur le mont Albain à Jupiter-Latin ou *Latialis*. Cette fête était distinguée sur-tout par une suspension d'armes, et 30 villes y participaient. On dit aussi que Servius avait fait élever un temple à Diane, sur le mont Aventin, et pour le même objet. On voit que, dans une occasion où l'on avait délibéré à Ferentinum, en l'absence des députés romains, Valérius, personnage consulaire, s'en plaignit au nom de sa ville, et voulait faire punir les coupables par l'assemblée générale. Cette demande resta sans effet : mais peu après les Romains renouvelèrent encore leurs traités fédératifs avec les Latins.

Les Volsques, quoique moins considérables, avaient aussi leur amphictyonie. Ils se réunissaient en corps pour faire rendre compte à leurs généraux ou pour concerter

un plan de campagne. D'ailleurs chaque ville ou canton avait un sénat, une assemblée du peuple et un premier magistrat appelé *Medix* en langue volsque. Le bon accueil que l'on y fit à Coriolan, et la durée du temps qu'ils purent employer à se défendre contre les Romains, prouvent que ce peuple était capable de résolutions vigoureuses et d'assez grands efforts. Ils ne pouvaient devoir ces avantages qu'à une union fédérative, qui donnait à chaque ville la force de toutes. Aussi avaient-ils chez eux une loi que l'on appelait *sacrée*. Elle obligeait toute la nation à prendre les armes aussitôt qu'elle était menacée de quelque danger.

Les Samnites, plus puissans que les Volsques, résistèrent bien plus long-temps qu'eux aux Romains. Il y eut quelques exemples qu'ils mirent sur pied une armée de 8000 fantassins et de 800 hommes de cavalerie. On a vu qu'elle occupait une partie considérable de l'Apennin.

Mais ils durent la possibilité d'une vigoureuse et longue défense à leur union fédérative. Chaque ville envoyait à l'assemblée générale qui se tenait à Aquilée. Ils ne tiraient leurs forces que de leur réunion, car ils n'avaient pas de rois, ne formaient pas un royaume dont toutes les parties contribuent à ne former qu'un grand ensemble. Ils avaient un chef à la guerre; mais il avait été choisi par l'assemblée générale. Cette nation ne fut éteinte qu'au temps de Sylla. Le malheur de ces différens peuples eut sa source dans leurs jalousies respectives, dans la haine qu'ils se portaient réciproquement. Il n'est pas douteux que si, dès que les Romains attaquèrent l'un de ces peuples, tous se fussent reunis, ils auraient écrasé cette poignée d'audacieux brigands, qui jetèrent les fondemens d'une puissance dévastatrice sous laquelle succombèrent toutes les forces

de l'univers, qu'elle entraîna dans sa chute. On ne sait pas même comment ils purent dans les commencemens résister aux Etrusques ou Tyrrhéniens.

Les Étrusques étaient une nation orientale d'origine et très-puissante dès le temps qui précéda la naissance de Rome. Ils s'étaient tellement étendus en Italie qu'ils formaient un État sur le *Pô*, un autre sur l'*Arno*; c'est la Toscane actuelle, et une troisième au-delà du *Liris*. Cette troisième Étrurie, si l'on peut employer cette expression, possédait 12 villes, dont Capoue était la capitale : c'avait d'abord été Vulturnium. Les Samnites leur firent la guerre, et enfin firent disparaître cette puissance. Les Gaulois, en s'établissant dans le nord de l'Italie, subjuguèrent également les Étrusques septentrionaux : on sait que Mantoue leur appartenait.

Mais l'Etrurie proprement dite, qui occupait tout le pays compris entre la *Magra* et le *Tibre*, l'*Appennin* et la mer, se soutint très-long-temps, et fut pour ainsi dire l'institutrice de Rome. Ils y puisèrent la plupart de leurs rites religieux et la connaissance de beaucoup d'arts. Ce peuple, partagé en petites provinces ou lucumonies, était réuni en une espèce d'amphictyonie, par une confédération politique : j'en ai parlé précédemment. D'après cela on est étonné qu'ils n'aient pas résisté aux Romains. C'est que la jalousie, ou peut-être les intrigues secrètes les divisaient, et l'on voit que deux lucumonies ayant sollicité du secours en faveur de Veïes qui en demandait, le plus grand nombre ne voulut pas y consentir. Le gouvernement était aristocratique. Les *lars* ou nobles y dominaient. Ils ont bien payé le tort de cette désunion, puisqu'ils ont tous été subjugués les uns après les autres.

On ne peut croire que Rome eût d'abord un gouvernement arrêté sur des bases bien fixes. Ses com-

mencemens n'offrent qu'une troupe de bandits, qui, profitant de la faiblesse et des divisions des États voisins du Tibre, se construisirent des cabanes sur quelques monticules, dans un lieu un peu écarté. Romulus, si l'on admet son existence, fut élu chef par sa troupe. Les Romains ne tardèrent pas à se faire craindre des petits États voisins, et à s'attirer le mépris des Étrusques, nation puissante qui ne pouvait rien gagner à combattre des brigands d'un caractère féroce, auxquels on ne pouvait ôter que l'existence. Mais les uns et les autres les méprisaient assez pour ne vouloir contracter avec eux aucune alliance. Ils recoururent à l'infâme expédient d'enlever les femmes qu'on ne voulait pas leur accorder.

Cependant les Romains se formèrent un petit territoire aux dépens de leurs voisins; et les propriétaires, devenus leurs esclaves, ne le cultivèrent plus que pour leurs vainqueurs.

Romulus, pour récompenser les chefs, en composa un ordre qu'il appela Pères de l'état, ou *Patriciens;* le reste fut compris dans une classe nombreuse que l'on nomma la classe du peuple ou des *Plébéiens.* Il composa un conseil de gens les plus âgés, et, du mot *senex*, ou vieillard, on forma le nom *sénateur.*

Ces patriciens, qui jusqu'alors avaient fait cause commune avec Romulus, s'apercevant que son gouvernement dégénérait en despotisme, l'assassinèrent secrètement, puis firent accroire au peuple que les dieux l'avaient enlevé.

Le sénat, sans doute, eût voulu conserver l'autorité; mais le peuple voulait un chef. Il y eut des troubles qui entraînèrent un interrègne. Au bout d'un an le peuple choisit un roi : ce fut *Numa.* Ce roi doit tenir un rang distingué parmi les imposteurs heureux. Il

prétendit avoir des conférences avec une nymphe qu'il nommait *Egérie*. Il est probable que les Romains avaient adopté le fonds de la religion des peuples entre lesquels chacun d'eux était né. Numa publia des cérémonies et des rits.

Tullus-Hostilius, qui lui succéda, sentit le besoin de faire la guerre, il la fit pour étendre le domaine de Rome

Il entrait nécessairement d'abord beaucoup de démocratie dans la forme générale du gouvernement des Romains. Le peuple, divisé par tribus, donnait son suffrage pour les affaires générales. Mais, dans beaucoup d'autres circonstances, il se trouvait dans la dépendance des patriciens, depuis l'établissement du *patronage*. Un patricien était reconnu le protecteur né d'un certain nombre de familles plébéiennes, et chargé de les défendre de son crédit et de son éloquence. Cette institution pouvait être bonne en soi, mais on payait quelquefois très-cher cette protection. Lorsqu'un patron se trouvait réduit à l'indigence par quelque désastre, ou lorsque la médiocrité de sa fortune le mettait hors d'état de doter ses filles, il fallait que les cliens se chargeassent de nourrir le père, et de marier les filles. Ainsi, on garantissait en quelque sorte aux patriciens des fortunes inépuisables, aux dépens de la sueur et des travaux de leurs cliens avilis. Car ceux-ci devaient naturellement se croire d'une condition inférieure à celle que formait l'ordre de leurs patrons.

Le gouvernement éprouva un très-grand changement sous *Servius*. On divisa le peuple en six classes, et les classes en centuries au nombre de 193. On n'y comptait les voix que par centuries. La première classe, composée des gens les plus riches, renfermait 98 centuries, dont 18 étaient de cavalerie. Mais la sixième

classe, au contraire, n'en renfermait qu'une. Il en résultait donc nécessairement que la première classe pouvait fournir à elle seule plus de la pluralité des suffrages. Il faut ajouter que le sénat, de son côté, conserva le plus d'autorité qu'il lui fut possible; et que les patriciens jouissaient seuls de toutes les dignités sacrées, de tous les emplois civils et militaires, dans la première institution.

Enfin un des fils de *Tarquin* le superbe ayant outragé *Lucrèce*, celle-ci se donna la mort, le peuple sentit alors toute l'étendue de l'oppression. On courut aux armes, et l'on chassa le roi et sa famille. Le peuple élut deux *Consuls*, qui devaient gouverner un an: mais ils furent pris dans la classe des patriciens. Ils furent reconnus pour être tout à-la-fois législateurs, généraux et juges. Le sénat n'eût aucun département fixe; et les consuls firent recevoir, au besoin, des lois de circonstances.

Ce qui ne paraîtra pas étonnant à ceux qui connaissent l'esprit des républiques, c'est que le pouvoir des magistrats annuels, quoique réellement moins revéré que celui des rois dans l'intérieur de la république, devint cependant plus formidable au-dehors. Les agitations intestines, au lieu d'enchaîner les forces de l'état, leur donnèrent encore plus d'activité.

Cependant on sentit le besoin d'avoir un code et l'impossibilité d'en créer un à cause du défaut de lumières. Quatre personnages des plus considérés de Rome s'embarquèrent pour aller recueillir des lois dans la Grèce. A leur retour, on confia la rédaction des lois à dix hommes que, pour cette raison, on nomma *Décemvirs*. Si c'était une faute que de partager l'autorité entre dix hommes qui pourraient être divisés d'intérêts, ou de se réunir que pour écraser la république, c'en était

une au moins aussi grande que d'aller chercher dans un pays où régnaient le luxe et la paix, des lois propres à des hommes qui commençaient à peine à se civiliser. Il n'eût pas fallu adopter des lois, mais se choisir un bon législateur.

Les décemvirs publièrent douze tables de lois, devinrent des tyraus, furent chassés, et les différens magistrats rentrèrent en possession de faire des lois de circonstances. Il y eut donc par la suite, comme pouvant faire des lois, 1.° les consuls à la tête du sénat, 2°. les tribuns du peuple, 3.° puis les simples décisions du sénat, 4.° celles du préteur, 5.° enfin, les opinions des jurisconsultes. Dans la suite on y joignait les edits des empereurs.

Mais comme ces lois n'étaient pas publiées, ou qu'elles ne le furent que furtivement, les jugemens étaient, en général, fort arbitraires. Cependant la puissance de Rome s'accrut, comme par une espèce de miracle, au milieu du désordre de son administration intérieure. L'étendue de ses conquêtes, malgré les divisions horribles entre les patriciens et les plébéiens, en sont la preuve.

C'est que toujours on fait réussir ce que l'on veut fortement et constamment. Ce qu'on dit d'un homme à *caractère*, on peut le dire d'une nation. L'opinion établie dans toute la nation, c'est que Rome devait dominer. Aussi les plus grandes dissentions entre les patriciens et les peuples étaient terminées ou du moins suspendues par la nécessité d'une nouvelle guerre qui devait finir par subjuguer, par envahir un pays, un peuple.

Les divisions avaient sur-tout pour cause l'abus du pouvoir aristocratique. Enfin le peuple eut des magistrats de son ordre, des tribuns; et, par les efforts de ces magistrats, il parvint à s'ouvrir l'entrée aux charges: il partagea le pouvoir exécutif.

Mais la profession militaire fit tout en faveur de Rome. Elle s'agrandit par ses conquêtes, s'enrichit des dépouilles des peuples vaincus, et les particuliers ainsi que l'État devenant très-riche en domaines fort étendus, on fut moins obligé de donner une grande activité à l'agriculture et au commerce.

Une des grandes causes des succès constans des Romains se trouve dans le soin qu'eut le sénat de faire faire des dénombremens exacts, d'avoir des registres renfermant tous les noms des citoyens en état de porter les armes, et d'avoir ainsi la facilité de savoir où recruter une armée nouvelle, si une ou plusieurs armées venaient à être défaites.

Causes de la décadence.

Rome conserva jusques vers le milieu du 6e siècle de sa fondation, l'esprit du système d'agrandissement établi par les premiers fondateurs, secondé par l'amour de la gloire et de la patrie, dont on déguisait l'abus dangereux du nom de vertu. L'intérêt de chaque particulier se confondait dans l'intérêt général. La nation était ambitieuse et souverainement injuste, que chaque Romain était encore simple dans ses mœurs et intègre dans sa conduite privée. On ne peut leur reprocher que ce fanatisme guerrier, et cette fureur aveugle des conquêtes... Ils conservèrent les mœurs les plus pures, par-tout où ils n'avaient eu à combattre que des peuples plus vaillans que riches.

Mais quand ils eurent tourné leurs armes vers l'Orient; qu'ils eurent vaincu Philippe, roi de Macédoine, Antiochus, roi de Syrie, les fiers et belliqueux Etoliens, et enfin les Galates, ils crurent s'être enrichis en remportant chez eux des dépouilles immenses et des tributs très-considérables. Et dans la réalité, ces

victoires leur coûtèrent plus cher que s'ils les eussent payées du sang de leurs légions.

Avec les richesses des nations vaincues, ils en reçurent les vices. Les vainqueurs d'Antiochus, apportèrent à Rome, entr'autres alimens de débauche, les parfums étrangers, qui bientôt furent tellement en vogue, que les censeurs furent obligés d'en interdire le commerce. Le triomphe de Marcellus sur les Galates leur fut sur-tout funeste. Il négligea la discipline sévère que Scipion avait fait observer en Asie. En conséquence ses soldats, après s'être livrés sans mesure à tous les plaisirs, et à toutes les jouissances que leur en offrait de belles contrées, apportèrent en Italie quantité d'objets propres à propager la corruption des mœurs. Dès-lors on vit à Rome de la somptuosité dans les habits, des chanteuses, des danseuses, des pantomines: les esclaves cuisiniers acquirent un haut degré de considération. Peu après on y connut les mystères bachiques qui finirent par être des scènes scandaleuses de débauches. Aux excès de tous genres qui s'introduisirent à Rome, on joignit aussi l'art des faux testamens, des faux seings et des empoisonnemens...

Au milieu de tant de désordre on retrouve, il est vrai, quelques traits de vertu. Caton le censeur, le sénat même, s'occupèrent du soin des mœurs.

Mais la prospérité de l'État emportait nécessairement avec soi un mal général. Les trésors et les effets que Paul-Emile avait apportés à Rome, surpassaient tout ce qu'avaient valu leurs victoires précédentes. Ils étaient si considérables que le sénat fut en état d'exempter tout-à-coup le peuple de toute contribution. Cette augmentation de richesses amena, comme il était naturel, plus de magnificence et de plus grandes dépenses. On bâtit des maisons de campagne plus belles et plus spa-

cieuses, et elles furent plus richement meublées. On eut beaucoup de vases d'or et d'argent pour le service des tables. Pour réprimer, au moins en apparence, ce luxe, on convint qu'on ne ferait jamais paraître plus de cent livres pesant d'argenterie à-la-fois sur la table. On entretint une grande foule d'esclaves; et plusieurs payés fort cher, étaient livrés à des plaisirs infâmes. En un mot, les légions apportèrent tous les vices qu'elles avaient contractés pendant leur long séjour en Grèce. Et l'on vit souvent le peuple assemblé donner son suffrage, chancelant d'ivresse.

Le mal s'accrut par la prise de Corinthe et de Carthage, parce que les richesses augmentèrent considérablement les moyens de dépenses et de débauches. La succession d'Attale, roi de Pergame, ajouta à ce mal. Mais ce qui y mit le comble, ce fut la quantité innombrable d'esclaves amenés en Italie par milliers. Il en résulta, que non-seulement on dépeuplait les autres contrées de la terre, mais qu'on ôtait par-là à la partie indigente du peuple presque tout moyen de subsister : les riches firent faire par leurs esclaves presque tout ce dont ils avaient besoin.

Ainsi l'Italie fut dépeuplée d'hommes libres, à proportion du nombre d'esclaves dont on la remplissait. Ce fut aussi la cause des violences et des vexations continuelles que les particuliers riches et puissans se permirent à l'égard des pauvres habitans des campagnes.

Les capitalistes profitant du bas prix des esclaves, après de grandes victoires, puisqu'on en vit vendre quatre dragmes, ou 3 fr. 20 centimes, envoyaient ces infortunés par milliers dans leurs terres. Ils aimaient mieux faire labourer leurs champs, cultiver leurs vignes, conduire leurs troupeaux par des esclaves que par des hommes libres, 1.° parce que jamais on ne les leur demandait pour

la guerre; 2.° parce que leur travail était une nouvelle source de gain pour les maîtres.

Pour occuper cette multitude de bras qui s'accroissait de jour en jour, ils acquéraient sous des noms empruntés, la plus grande partie des terres confisquées sur les peuples vaincus, ou bien ils s'en mettaient furtivement en possession: il y en eut même qui employèrent la force pour s'emparer des terres qui étaient à leur bienséance.

Par cette politique et ces injustices, les petits propriétaires perdirent peu-à-peu, non-seulement leurs patrimoines, mais encore tout moyen de gagner chez les riches par le travail de leurs mains, de quoi vivre et faire subsister leurs femmes et leurs enfans. Aussi voyait-on errer çà et là, dans l'Italie, une multitude de familles réduites à la plus affreuse misère.

Du moment qu'on abandonna totalement le soin des terres à des esclaves, l'agriculture tomba tout-à-coup, et il fallut faire venir de dehors la subsistance du peuple. L'agriculture fit place aux troupeaux qu'on trouvait d'un revenu plus sûr.

Les efforts de T. et de C. Gracchus pendant leurs tribunats, ne purent remédier à ces maux. Ils succombèrent et le peuple n'en fut que plus à plaindre. On le fatigua par des guerres continuelles, et il n'obtenait presque rien des dépouilles enlevées à l'ennemi; les généraux se partageaient tout entr'eux et leurs amis.

Il était donc impossible que l'amour de la patrie et celui de la gloire ne fussent pas étouffés, chez les grands, par l'appât et les jouissances d'un pouvoir sans bornes; chez le peuple, par l'excès de la misère et de la pauvreté.

Les hautes dignités étant devenues en quelque sorte héréditaires, au lieu de dix campagnes que les anciennes lois exigèrent pour y parvenir, les jeunes patriciens y

arrivaient sans avoir même quitté Rome; on en vint à regarder comme un homme incapable, celui qui ne savait pas commander un festin. Souvent on mettait en place un homme médiocre, en lui adjoignant seulement celui qui avait les talens nécessaires pour le guider. Les forfaits que commit Jugurtha, tant en Afrique qu'à Rome, même sous les yeux du sénat, et la peine que quelques hommes vertueux éprouvèrent pour parvenir à faire punir tant de crimes, prouve à quel point de corruption les premiers de l'État étaient arrivés. Ce barbare disait lui-même que Rome serait vendûe, s'il se trouvait quelqu'un assez riche pour l'acheter.

Marius, qui avait terminé cette guerre, était un homme de fortune et grand ennemi du sénat. Mais il avait les talens militaires. Il y en avait si peu d'autres qu'on pût lui opposer, qu'on fut obligé de le laisser élire consul jusqu'à cinq fois de suite. Il rendit, sans doute, un grand service à l'état, en exterminant successivement les Teutons et les Cimbres.

Mais ce service fut chèrement acheté par le mal qu'il fit à la république, 1.° en protégeant le vil scélérat Saturninus qui, par haine contre la noblesse, renouvela les demandes sur la loi agraire, et la concession du droit de bourgeoisie en faveur des alliés, puisqu'il s'ensuivit une guerre opiniâtre, dans laquelle périrent plus de trois cent mille guerriers de la plus brave jeunesse;... 2.° en se livrant à toute sa jalousie contre Sylla, qui fut élevé au consulat par le suffrage unanime du peuple. Je ne retracerai pas ici les horreurs et les crimes qui en furent la suite. La France n'a que trop imité Rome. C'est à l'histoire à donner ces détails pour l'instruction des républicains, qui sentiront mieux le prix de la vertu et la nécessité de la réunion au gouvernement.

De ce qu'il avait paru possible que deux hommes s'emparassent successivement de toute l'autorité, d'autres ambitieux se persuadèrent qu'ils pourraient imiter cet exemple. Le premier que l'histoire nous présente fut Catilina. Après avoir commis mille cruautés en servant le parti de Sylla, perdu de débauches, accablé de dettes, il se fit pour lui-même un parti, et eût peut-être réussi à renverser la république sans l'activité de Cicéron qui la délivra de ce monstre.

Cependant des maux d'un autre genre se faisaient sentir dans les provinces éloignées. Les gouverneurs et leurs agens s'y livraient à une avidité sans mesure. On sait de quels brigandages s'était souillé Verrès, quelles fortunes Lucullus, Gabinius, Pison, etc., avaient enlevées aux alliés, aux amis de la république. La crainte des lois était nulle, parce qu'on était sûr de trouver des avocats et des juges corrompus. Aussi les provinces avaient-elles à supporter ce triple fardeau, que celui qui les pillait se trouvait obligé de prendre sur elles, de quoi gagner ses juges, payer ses avocats, et de plus une fortune assez considérable pour se passer de l'estime publique.

Les commandans en chef, ayant eux-mêmes, pour la plupart, acheté leur places, trafiquaient à leur tour des emplois subalternes dont ils pouvaient disposer. Aussi comparait-on le passage des magistrats romains dans les provinces à celui des sauterelles qui ne laissent que des branches desséchées et des feuilles mortes.

Il en résulta au milieu de Rome un luxe effréné, qui se manifesta sur-tout par le nombre très-multiplié des maisons de campagne, des viviers pour l'entretien de certaines sortes de poissons.

Ce luxe des tables et ces profusions en bonne chère,

Digitized by Google

étaient encore moins funestes que les autres plaisirs qui les accompagnaient. On entretenait des troupes de musiciens, de musiciennes, de danseuses, de comédiens et de comédiennes, pour égayer les festins, qu'ils rendaient d'ailleurs très-dangereux par le goût des vices qu'ils étaient capables d'inspirer et de nourrir.

La pauvreté du peuple aurait pu le mettre à l'abri de ces excès et lui conserver ses vertus, par cela même qu'il n'avait pas le moyen de payer des vices. Mais les ambitieux se chargèrent de ce soin perfide. Pour s'emparer de la multitude, on lui faisait des libéralités, on lui prodiguait des fêtes et des spectacles. Je ne parlerai ici que de Jules-César, qui traita quatre fois le peuple avec la plus grande magnificence, tant pour les mets que pour les vins de Grèce et de Falerne; il fit de plus distribuer à chaque convive 400 sesterces, ou à peu près 80 fr., dix boisseaux de blé, et 10 livres d'huile.

On sent bien que, dans cet état horrible de choses, les mœurs particulières n'avaient pas conservé la pureté qui en fait le prix: les femmes se livraient à des excès qui justifiaient presque la conduite de leurs maris. L'usage habituel des divorces en fut la suite nécessaire.

En voyant cependant les armées de Pompée et de César braver la mort avec intrépidité, combattre avec la valeur des premiers siècles de la république, on est d'abord tenté de se demander si du moins la vertu s'était réfugiée au milieu des camps. Malheureusement l'histoire apprend le contraire. Marius avait composé ses légions d'affranchis et d'hommes de la dernière classe du peuple: presque tous, une fois enrôlés, n'avaient ni famille, ni propriété, ni patrie. Ils faisaient métier de se battre, et le faisaient bien. C'était bien moins encore pour l'honneur, que par désespoir ou

pour l'amour du pillage, et pour satisfaire, aux dépens des vaincus, la violence des passions dont les grands leur donnaient l'exemple, et dont l'impunité entretenait le goût. Mais insensiblement ces vices entraînèrent le relâchement dans la discipline militaire. Les soldats foulaient aux pieds toutes les lois, même celles de la guerre; toujours prêts à passer dans un autre camp où ils étaient accueillis, ou bien à déserter pour aller chez l'ennemi.

On jugera de l'avantage qu'un général ambitieux pouvait tirer de ces désordres, par ce qu'on rapporte de Sylla. On sait qu'il se démit de la dictature, et l'on admire quelquefois qu'il ait eu la sécurité de vivre en simple particulier. Mais on ne pense donc pas qu'il avait pris d'avance des précautions qui le rendaient encore le plus puissant et le plus redouté des Romains. Il avait distribué des terres et des habitations en Italie à 23 légions, et avait donné la liberté et le droit de bourgeoisie à dix mille esclaves. On voit que, par cette conduite, il s'était assuré un assez grand nombre de partisans.

Dans cette dépravation universelle des grands comme des petits, des riches comme des pauvres, des citoyens comme des soldats, des femmes comme des jeunes-gens, le gouvernement eût-il été fondé par un dieu, pour me servir de l'expression du savant Meiners, ne pouvait subsister long-temps. Le débordement des vices dans toutes les conditions et dans les deux sexes, n'était plus retenu par les lois; tous les membres de l'État semblaient avoir conspiré contre elles; personne, ou presque personne, ne se mettait en devoir de les maintenir: elles ne pouvaient manquer de céder enfin au torrent. Toute l'histoire nous montre qu'aussitôt après la dictature de Sylla, il ne resta pas l'ombre de l'ancienne.

Digitized by Google

cienne forme d'administration; que toutes les parties de l'État furent dès-lors frappées de plaies incurables, ou tout-à-fait paralysées; toutes les lois fondamentales abolies, les autres négligées et remplacées par de nouvelles lois, funestes, parce qu'elles étaient injustes; qu'il n'y avait plus d'ordre ni de règle, soit dans l'élection des magistrats, soit dans la distribution des provinces; que les royaumes s'ôtaient et se donnaient arbitrairement, que le sénat et le peuple, aussi-bien que les lois, étaient sans pouvoir; que tout se stipulait en argent, ou se decidait l'épée à la main par des bandes de factieux, aux ordres de quelques hommes puissans; qu'enfin il n'y avait plus de justice dans les tribunaux, plus de sûreté pour la vie et la fortune des citoyens, ni dans les places publiques, ni dans les chemins, ni même dans les habitations.

Pompée prévoyant que quelque ambitieux pourrait chercher et parvenir à rendre au peuple la force dont il regrettait vivement la perte, voulut en avoir le mérite. Il fit rendre, aux chevaliers, les tribunaux; au tribunat, sa puissance; mais César en recueillit le fruit. Il s'en servit pour ruiner de fond en comble l'autorité de la noblesse et anéantir les lois les plus saintes, sur lesquelles reposait toute la constitution de l'État. C'est à la faveur de cette grande puissance du peuple et des émissaires qui le faisaient mouvoir, qu'il obtint que le sénat n'aurait plus le droit de faire le partage des départemens entre les magistrats, de nommer leurs lieutenans, de fixer les sommes dont ils pourraient avoir besoin; que personne ne pourrait dissoudre les assemblées ni attaquer les délibérations; enfin que le peuple pourrait faire des lois en tout temps, excepté les jours appelés *néfastes*, ou malheureux. Bientôt même il abolit la

censure, et distribua les trésors, les armées, les provinces: aussi les charges se vendaient-elles, et les suffrages du peuple s'achetaient-ils par des distributions d'argent aux membres de l'assemblée. Ensuite on s'y porta en armes, et celui-là emportait les suffrages qui avait su effrayer le plus ses adversaires.

On rendait au peuple une autorité dont il ne pouvait user avec utilité parce qu'il manquait de lumières, et le sénat perdait le pouvoir qu'auraient pu diriger les membres vertueux qui y siégeaient encore.

Il faut lire dans les historiens les détails des deux triumvirats. Les vues particulières de ces triumvirs n'étaient pas de faire le bonheur de l'État; ainsi le luxe ne fut pas diminué; et l'on continua d'étendre les limites de l'Empire.

Lucullus, Caton, César, Auguste, firent passer dans la capitale tous les trésors de l'Asie, des Gaules, de Chypre, et d'Egypte, et firent du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de l'île de Chypre, de l'Egypte et de la Gaule, autant de provinces romaines qui, chaque année, étaient obligées d'y verser de grosses contributions. Mais à Rome il n'y avait plus de lois, plus de justice; on commettait tant de pillages, tant de brigandages chez les alliés, que, s'il restait encore au Gouvernement quelque puissance, c'était plutôt par la faiblesse d'autrui, que par sa propre vertu ».

Telles furent les causes qui amenèrent la fin de la république, dont l'histoire doit être étudiée avec d'autant plus de soin, que le but de toute étude est de convertir pour nous l'expérience en principes.

La republique romaine finit l'an de Rome 723, et 31 ans avant l'ere vulgaire.

Avant de passer a *l'Empire* romain qui lui succèda,

il n'est pas inutile de parcourir les quatre branches importantes de ce corps politique.

Gouvernement, guerre, politique, arts des Romains.

Gouvernement. Trois formes successives le modifièrent : des *rois* gouvernèrent Rome ; elle devint *république* ; des *empereurs* la tyrannisèrent.

Tant que ses rois ne furent que des chefs, la ville éternelle fut libre et triomphante. Le règne pacifique de Numa son législateur assurait sa félicité ; ses successeurs signalèrent tous leur administration par des victoires, de bonnes lois ou des monumens. Peu d'annales réunissent dans l'espace de deux siècles plus de mérite sur le trône : la Russie peut seule offrir cet exemple depuis son fondateur ; et Tarquin, qui a mérité la censure des hommes vertueux, n'est pas moins inscrit au rang des hommes d'État.

Les *rois* avaient créé des institutions, elles créèrent la puissance de Rome. Rome n'avait ni commerce ni industrie: la guerre lui devint nécessaire. On confisquait les domaines des nations conquises ; le fisc les partageait avec l'indigent. Le butin attachait le citoyen à l'État, la patrie était le centre de tous les intérêts ; mais la guerre qui apporte les richesses, amène le luxe, et le luxe corrompt les mœurs. L'or et la mollesse de la Toscane, de Tarente, de Capoue, de la grande Grèce, détruisirent ce colosse de pouvoir que trente ennemis n'avaient fait que cimenter. Mais ce que ce gouvernement eut en tout temps d'admirable, ce fut de pouvoir être corrigé dans les abus du pouvoir, soit par l'esprit public, la force du sénat, ou l'autorité des consuls, des tribuns, des censeurs, des édiles, de ses premiers magistrats.

Sous les *empereurs*, la république n'était plus, Rome cessa d'être Rome. Elle fut le jouet et la victime de ses maîtres. Auguste encouragea les arts qui couvrent

la tyrannie de fleurs trompeuses, et qui amollissent les ames.

Guerre. Elle avait fait la brillante destinée de Rome. On compte dans ses annales soixante et dix guerres. La septième partie occupe le chapitre de ses dissentions civiles. Soixante dévastèrent le globe pour l'asservir. Un dieu, dit Végèce, leur inspira la légion. Elle était une espèce de place de guerre. Elle renfermait dans son sein des armes défensives et offensives; des troupes légères, de la cavalerie, des frondeurs et des hommes de trait, des machines de guerre et des retranchemens, enfin tout ce qui pouvait préparer, affermir et couronner la victoire.

L'état de paix était pour le soldat romain un travail continu. L'exercice du champ de Mars le disposait à la guerre. On craignait plus l'oisiveté que l'ennemi. Tout soldat était citoyen, parce que tout citoyen était soldat, le père léguait à son fils son ame et son exemple. Le duel et la désertion devaient être inconnus.

Les armées moins nombreuses étaient plus faciles à nourrir, le guerrier portait sa nourriture de quinze jours. La discipline les unissait pendant le combat; elle les ralliait dans la déroute. Rome profitait de ses fautes, et des avantages des autres peuples. Enfin jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence et ne la fit avec tant d'audace. Le nom de ses héros est celui de chacun de ses généraux.

Politique. On a toujours admiré le caractère de profondeur qui constamment anima le sénat de Rome. Il semble qu'un génie puissant ait conçu dès son origine, et exécuté sans relâche le plan de son élévation. Sa situation, ses institutions en ont posé la base, la politique du sénat en a fixé la durée.

Tandis que les armées conquéraient, il tenait à terre

ceux qu'on avait su dompter. Ils enlevaient aux vaincus la faculté de faire des alliances, et de lever des troupes auxiliaires. Habile à dissimuler les injures pendant les grandes guerres, il attendait que le temps de la punition fût venu; peu jaloux de punir quelques coupables, il préférait d'exercer sa vengeance sur toute la nation. Redoutable pour les ennemis de Rome, il ne faisait la guerre qu'en temps opportun, de la manière et avec ceux qu'il lui convenait. Impérieux dans la personne de ses ambassadeurs, il révoltait les peuples outragés par des manières hautaines, et le murmure devenait un prétexte de guerre. Ses traités de paix n'étaient que des trèves ou des piéges pour ôter aux vaincus les moyens d'échapper à de nouvelles agressions. Les armées d'un roi étaient-elles détruites? Il ruinait ses finances pour le mettre dans la nécessité de mériter la haine de ses sujets par de nouveaux impôts. Un prince ou un peuple rebelle à son souverain était sûr de trouver dans le sénat un appui; quel était le monarque tranquille dans sa famille, au sein de son Empire? On ne soumettait aucun peuple que pour le faire servir à en abaisser d'autres. Les alliés ne pouvaient contracter d'alliance avec leurs voisins, ils étaient enchaînés à la gloire de Rome. Si quelques villes demeuraient libres, elle y suscitait des factions qui anéantissaient la liberté. Souvent sous prétexte de successions, elle s'empara de plusieurs provinces. Sachant combien les peuples d'Europe étaient propres à la guerre, ils défendirent aux rois d'Asie d'entrer en Europe. Quand deux peuples étaient en guerre, ils prenaient le parti du plus faible dont ils s'assuraient, pour renverser le plus fort qu'ils affaiblissaient. Leur grande maxime fut toujours de diviser. C'est ainsi que la dissolution de l'Achaïe naquit de la liberté qu'on donna à chacune de ses villes.

de suivre ses lois particulières. Les Romains ne faisaient de guerres éloignées qu'en se procurant autour de leur ennemi des alliés utiles. Quand un général faisait la paix pour sauver son armée menacée de périr, le sénat ne la ratifiait point, et le danger passé, la guerre recommençait. Les rois étaient jugés pour leurs fautes, le sénat s'érigeait en tribunal pour écouter les plaintes des peuples. Chaque guerre l'enrichissait pour en recommencer une autre.

Maîtres du monde, les Romains envahirent tous ses trésors; mais rien ne servit mieux la capitale de l'univers, que la terreur qu'elle imprima à la terre. Elle mit les rois dans le silence et les rendit comme stupides, et comme dit Montesquieu, maîtresse de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce, lorsqu'elle faisait la guerre à quelque prince, Rome l'accablait, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers. Aussi n'était-elle pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

Commerce et navigation. Rome, maîtresse du monde, n'eut besoin ni du commerce, ni de forces navales. Toutes les nations devinrent à l'envi tributaires de sa puissance, tous les peuples navigateurs furent ses facteurs, le commerce de l'Inde et du monde entier devint le sien. Voyez la république romaine par *Beaufort;* l'histoire de son administration et de ses finances dans l'histoire des grands chemins par *Bergier;* les ouvrages profonds et lumineux de *Gibbon*, de *Ferguson*, de *Gordon*, de *S. Evremont* et de *Vertot.*

Sciences et Arts chez les Romains.

Célèbre par ses conquêtes et par sa politique, Rome compta plus de héros que de savans. Tous les esprits entraînés vers la carrière militaire, étaient éloignés des

arts aimables et des recherches laborieuses. Les regards ne se portaient que sur les talens guerriers ; et, sans la paix qui ralentit l'enthousiasme belliqueux, Rome n'aurait jamais vu le siècle florissant des arts, contemporain d'Auguste. Alors parurent ces poëtes, ces historiens et ces orateurs, rivaux des talens enchanteurs de la Grèce ; mais dans les sciences, Pline seul marcha sur les traces d'Aristote sans l'égaler.

Hommes célèbres dans les Lettres et les Sciences.

Orateurs. L'Italie se glorifie de *Marcus Tullius Cicéron*, qui naquit à Arpinium, ville située au S. du lac *Furia* sur le *Liris*. Ce rival de Démosthène fut promu aux grandes dignités de la république romaine, et sa vigilance la préserva des conspirations de ses ennemis. Il fut assassiné à 63 ans. Ses écrits l'ont immortalisé parmi les philosophes, les orateurs et les rhéteurs. *Quintilien*, quoique né à Caliguris en Espagne, fait honneur à la Langue latine. Il fut professeur à Rome pendant vingt ans, et Pline fut son disciple. Sa *Rhetorique* en douze livres, a donné les premiers linéamens de l'art oratoire.

Historiens. Cesar (Caius Julius), était né à Rome l'an 98 avant l'ère vulg. Ses *Commentaires* ou mémoires sur la guerre civile, et sur celle des Gaules montrent l'homme d'état, le grand capitaine, l'habile historien. Ce héros romain écrivait avec autant de rapidité qu'il avait vaincu. Il mourut à 56 ans. *Tite-Live*, né à Padoue, lui dispute la palme dans l'art de l'historien. Son *histoire romaine* commence à la fondation de Rome, et finit à la mort de Drusus en Allemagne ; les 35 livres qui restent de 140 qu'il composa, laissent les plus grands regrets. Il mourut l'an 17 de l'ère. *Quinte-Curce* est connu par son *histoire d'Alexandre*, dont on a perdu les deux premiers, la fin du cinquième, le commencement du sixième livre, et quelques endroits du

dernier. On accuse ces deux historiens d'avoir abusé de la crédulité de leurs lecteurs, mais ils ont écrit des faits très-intéressans dans un style qui l'est aussi. Un historien plus profond les efface aux yeux de la postérité, *Tacite* (Corneille), chevalier romain, chéri de Vespasien, de Tite et de Domitien; il fut consul en 93, sous Nerva, épousa la fille d'Agricola, et nous a laissé, outre son histoire et ses Annales, un *Traité des mœurs des Germains* et, la *vie de son beau-père Agricola.* Cette histoire commençait à la mort de Galba, et finissait à celle de Domitien; mais de vingt-sept années qu'elle comprenait depuis 69 depuis l'ère jusqu'à 96, il ne nous reste que l'an 69, et un fragment de 70. Ses *annales* comprennent l'histoire de Rome, depuis la mort d'Auguste jusqu'au régne de Galba. *Salluste* l'avait devancé; né à Minterne (Santo-Vittorino), il parvint aux dignités éminentes de Rome. Il avait composé une histoire de Rome, qui commençait à sa fondation, mais il ne nous en reste que des fragmens. Nous avons son *histoire de la conjuration de Catilina*, et *l'histoire des guerres de Jugurtha*, roi de Numidie. Un historien plus simple a composé la vie des plus illustres capitaines Grecs et Romains. C'est *Cornelius Nepos. Polybe*, né à Mégapolis, en Arcadie dans le Péloponèse, 203 avant l'ere, copia Tite-Live, et fit l'histoire des guerres puniques.

Poëtes. Plaute était né à Sarsine, ville d'Ombrie. Il eut le mérite d'ouvrir la carrière à Térence. Il nous reste dix-neuf comédies de ce poëte qui mourut 184 ans avant l'ère. Elles respirent un vrai comique, et, avec moins d'art il eut plus d'esprit que *Térence.* Ce poëte, né à Carthage, 186 avant l'ère, fut le contemporain de Scipion l'Africain. Nous avons de lui six comédies qui ont immortalisé son nom. *Sénèque* fut

dans la tragédie, le seul qui se soit distingué dans la Langue latine. On lui attribue Medée, Œdipe, la Troade et Hippolyte. Il fut plus philosophe que poëte. Il était né à Cordoue, vers l'an 6 avant l'ère. Ses divers traités de morale décèlent un esprit fin et tranquille, dont il abusa dans son style.

Quand on cite les poëtes latins, on devrait commencer par *Virgile*, ce digne et sage émule d'Homère; il naquit à Andès, près de Mantoue, 70 ans avant l'ère. C'est à Crémone qu'il puisa le goût des Lettres. Auguste lui fit rendre justice, quand il vint à Rome, et sa reconnaissance envers son bienfaiteur nous a valu sa première *Eglogue* suivie de tous ses modèles dans le genre bucolique. A la prière de Mécène, il composa les *Géorgiques*, qui lui coutèrent sept ans de travail. Après les avoir lues à Auguste, il s'occupa pendant onze ans de l'*Énéïde* comparé si souvent avec l'Illiade; et, peu content de la perfection de ce poëme, il demanda à sa mort qu'on le brûlât. Auguste épargna ce malheur aux amis des Lettres. Il mourut l'an 19 de l'ère.

Horace, son contemporain, était né à Venuse dans la Pouille, l'an 63 avant l'ère. Il étudia à Athènes et abandonna les armes pour les Lettres. Auguste et Mécène encouragèrent ses talens naissans. Le poëte refusa une place de secrétaire auprès de l'Empereur pour conserver son indépendance. Ce poëte philosophe mourut à 57 ans, et fit Auguste héritier de ses biens, sans léguer son talent à qui que ce fût.

Ovide, moins heureux avec beaucoup d'esprit, passa une moitié de sa vie dans les plaisirs, et l'autre dans l'exil. Il était né à Sulmone (dans l'Abruzze), 43 ans avant l'ère vulg. Il se forma dans Athènes. Ses passions firent éclore son talent, ses succès causèrent ses malheurs:

Il mourut relégué par Auguste, à Tomes, sur le Pont-Euxin (Tomis War), où Tibère le laissa malgre ses *élégies* ingénieuses et ses *Fastes*. Il y mourut à 57 ans.

Lucrèce, poëte et philosophe, etait né à Rome, il avait fait ses études à Athènes. Son poëme de la *Nature des choses* le distingua 60 ans avant l'ère.

Phèdre, natif de Thrace et affranchi d'Auguste, se distingua sous Tibère, par ses fables en vers iambes; il mérita d'être surpassé par la Fontaine.

Catulle, né à Vérone 86 ans avant l'ère, imita les Grecs dans ses *épigrammes*. Les fragmens de ses poésies font regretter le reste. Contemporain de Cicéron, il mourut avant lui.

Tibulle, ami et rival d'Ovide dans l'art de chanter les plaisirs, était né à Rome. Il composa quatre livres d'*élégies* qui respirent le sentiment. On trouve ordinairement ses poésies à la suite de celles de Catulle.

Properce naquit à Mevania, ville d'Ombrie, actuellement le duché de Spolette, et mourut 19 ans avant l'ère. Ses *élégies* sont placées à côté de celles de Tibulle.

Juvénal, d'Aquin en Italie, fut célèbre par la *Satire*. Ses poésies lui valurent l'exil en Afrique sous le règne de Domitien. Il mourut à Rome l'an 128 de l'ère.

Perse était né à Volterre en Toscane l'an 34 de l'ère. Il est obscur pour beaucoup de lecteurs. On trouve ses poésies dans le volume de celles de Juvénal.

Martial de Biblio (Bubiera), dans le royaume d'Arragon, vivait du temps de Galba, et fut renommé par ses *épigrammes*, qui trop souvent consistent dans des jeux de mots.

Tels sont les principaux talens littéraires qui illustrèrent Rome ancienne, et virent le génie de la Grèce transplanté dans son sein. Les sciences produisirent moins de fruits.

Pline l'ancien, natif de Vérone, fut le seul dont les écrits scientifiques méritèrent de parvenir à la postérité. Son *Histoire naturelle*, en 37 livres, est un monument de l'antiquité, digne d'être placé auprès des observations d'Aristote. L'an 79 de l'ère, il voulut s'approcher du mont Vesuve alors en éruption; ce martyr de l'étude de la nature fut suffoqué par les flammes, à 56 ans.

Pline le jeune, son neveu et son fils adoptif, né à Côme, nous a transmis les circonstances de sa mort et de l'embrâsement du Vésuve, dans la 26e *lettre* du 6e livre. Il avait composé un *panégyrique de Trajan* qui le place, ainsi que son oncle, au rang des écrivains célèbres de la langue latine.

Tel fut le cercle parcouru dans l'espace de sept siècles par cette cité ambitieuse, qui marchait à grands pas à la monarchie universelle. Nous allons la suivre dans la marche rapide de ses conquêtes, en Hispanie, dans la Gaule, aux îles Britanniques, chez les Germains et en Asie. L'histoire des peuples du globe deviendra bientôt la sienne propre, et les peuples vaincus iront s'engloutir dans son sein, comme les fleuves entraînés par leur cours se rendent dans l'Océan.

ARTICLE IV.

HISPANIE.

Les Anciens comprenaient sous ce nom toute la presqu'île qui au S. O. s'avance entre l'Océan et la Méditerrané, séparée de la France par les Pyrénées, et de l'Afrique par le détroit Gibraltar.

Il est problable qu'elle était déjà peuplée, lorsque les Phéniciens commencèrent à la connaître, et la nommèrent *Spann*, c'est-à-dire *cachée*, ou reculée au loin. Du mot celtique *Iber* ou *Heber*, *au-delà*, des Celtes y reçurent le nom de *Celtibères*. Ces noms, passés et défigurés dans la langue latine, ont donné naissance aux

noms d'*Hispanie* et d'*Ibérie*, par lesquels les Romains désignaient l'Espagne actuelle.

Des Grecs s'étant établis sur les côtes orientales, et ce pays se trouvant, par rapport à leurs métropoles, assez loin au couchant, ils désignèrent quelquefois l'*Hispanie* par le nom d'*Hespérie*, du mot grec *hesper*, qui signifie le *soir*.

Les Carthaginois s'y établirent, d'abord sur les côtes méridionales, puis dans tout l'intérieur du pays: il est problable qu'ils adoptèrent le nom oriental douné par les Phéniciens.

Lorsque les Romains se furent rendus maîtres de l'Hispanie, ils la divisèrent essentiellement en trois grandes provinces: la *Tarraconoise*, la *Bœtique* et la *Lusitanie*. Je m'y conformerai dans la description qui suit.

§. 1. GÉOGRAPHIE.

1. Province Tarraconoise.

Cette province avait pris son nom de la ville de *Tarraco*, située un peu au N. de l'embouchure de l'Ebre, et comprenait, tant au N. qu'au milieu, presque les deux tiers de toute la presqu'île.

Elle était arrosée, dans sa partie septentrionale, par l'*Iberus*, qui coule de l'O. à l'E..., et dans le milieu, par le *Tagus*, ou Tage, qui coule de l'E. à l'O.

On connaît un grand nombre de petits peuples, dont quelques-uns cependant se sont rendus recommandables par une grande valeur et un amour ardent de la liberté. Je ne nommerai ici que les principaux, non plus que les villes les plus remarquables.

Peuples septentrionaux.

1.º Au N. O. étaient les *Callaïques*, dont le nom altéré a formé celui de *Galice*. Ils étaient superstitieux

et connaissaient la divination par l'inspection des entrailles des victimes. Ils se délassaient de leurs travaux champêtres en dansant et en frappant sur leurs boucliers. Comme presque tous les peuples sauvages, ils chargeaient leurs femmes de tous les travaux de la culture, se réservant pour le service des armes.

Je ne nommerai ici de leurs villes que les trois suivantes :

Adrobicum, au N. où est à présent la Corogne.

Braccara Augusta (Bragas en Portugal), où les Romains établirent un tribunal de justice qu'ils nommaient *Conventus*, ou lieu de rassemblement.

Calle, actuellement Porto. C'était un port, peut-être alors assez fréquenté. On commença par dire le *Portus Calle*, on a fini par nommer *Portugal* le pays entier auquel ce port appartient.

2.° Entre les peuples du nord on distingue les *Astures*, d'où s'est formé le nom Asturies.

Une légion établie dans un lieu de ce pays lui donna le nom de *Legio septima*, parce que c'était en effet la septième : c'est actuellement Léon.

Asturica, actuellement Astorga, devint la capitale des Astures : elle eut le rang de *Conventus* : Auguste y établit une colonie.

3.° Les Cantabres s'étendaient des bords de la mer, où est actuellement la Biscaye, assez avant dans le pays au S. C'était une nation considérable et guerrière.

Horace dit que les habitans de *Concana*, ville ignorée aujourd'hui, se plaisaient à boire du sang de cheval. On l'a dit aussi des Scythes.

Les Cantabres, les Astures, les Callaïques, conservèrent plus long-temps que d'autres, leur brutale férocité. Habitant les montagnes, ils avaient peu de communication avec les autres peuples. Peut-être aussi, par la

même raison ont-ils été mal connus et peints à leur désavantage.

On a dit.... des Callaïques qu'ils n'avaient aucune idée de la divinité.... Des Cantabres, qu'ils se lavaient le corps avec de l'urine, et même s'en frottaient les dents. On les disait d'ailleurs si féroces, que des frères y tuèrent leurs frères, et des femmes leurs enfans, pour les préserver de tomber au pouvoir de l'ennemi: c'était le délire de la liberté.

Les femmes y partageaient à la guerre les dangers auxquels s'exposaient leurs maris, et en temps de paix se chargeaient de l'agriculture et de tous les soins domestiques.

Ils montaient deux sur un même cheval lorsqu'ils allaient chercher l'ennemi pour le combattre : lorsqu'ils l'avaient trouvé, les cavaliers seuls restaient sur leur cheval, les autres formaient un corps d'infanterie.

Ces peuples résistèrent à Auguste, l'an de Rome 727, et ne furent soumis que peu après, avec beaucoup de peine.

Au pied des Pyrénées.

Les *Vascons*, d'où nous avons fait les mots Basques et Gascons, occupaient au pied des Pyrénées le pays nommé aujourd'hui Navarre.

Pompelo, fondée alors par Pompée, a pris depuis le nom de Pampelune. Elle était en réputation de fournir d'excellens jambons.

Caliguris, actuellement Calahora, fut municipale et colonie romaine : c'est la patrie du rhéteur Quintilien. Auguste s'était formé une garde prise parmi les habitans de cette ville, comme nous avons vu les rois de France en prendre une parmi les Suisses.

1.° Chez les Ilergètes, au pied des Pyrénées, on trouvait *Ileria*, actuellement Lerida.

Ce fut à une petite distance de cette ville que César, campé au confluent du *Sicoris*, du *Sègre*, de la *Cinga* (la *Cinca*), fut tout-à-coup surpris par les eaux dans son camp. Il ne parvint à s'en retirer que par un effort de génie et de courage dont peu d'hommes sont capables.

Osca, actuellement Huesca, était grande et belle. On croit que ce fut dans cette ville que Sertorius fut assassiné.

Un peuple appelé *Cérétains*, habitaient les vallons formés par les Pyrénées. Ils commerçaient en viande salée dont ils retiraient de grands profits.

Sur la côte orientale.

Du côté de la mer, mais au haut des Pyrénées, était un lieu que l'on nomma *Summum Pyreneum*. Tout près était un monument qu'avait fait élever Pompée, pour perpétuer le souvenir de ses victoires. Il y était dit, qu'il avait soumis 876 villes : sa statue y était placée... Quelque temps après, César son vainqueur, blâma cette marque d'orgueil, et affectant des sentimens plus modestes, fit élever un très-grand autel auprès de ce monument.

N. B. Ces ouvrages romains étaient dans le col de Pertus : mais ils ne subsistent plus. *Mailly*, gouverneur du Roussillon, y avait fait élever deux pierres qui assignaient les bornes entre la France et l'Espagne : il y avait deux inscriptions latines.

1.° Chez les Indigètes on trouvait;

Rhode (Roses), sur la côte, avait été bâtie par des Grecs.

Empuriæ (Ampurias) était dans le même cas. On croit que ces Grecs étaient une colonie de ceux qui s'étaient établis à Marseille.... Elle était formée de la

réunion de trois villes, séparées entr'elles par des murailles. César y établit des Romains.

2.° Les Lacetans formaient un petit peuple.

Barcino (Barcelone), avait été fondée par Amilcar, père d'Annibal, à 120 pas de la mer. Elle devint colonie.

Annibal construisit un port sur le *Rubricatus*, actuellement le Lobregat : il subsiste encore.

3.° Chez les Cosétans était la ville de,

Tarraco (Tarragone) Cette ville était déjà ancienne au temps des Romains. Après avoir été détruite dans les premières guerres, elle fut rebâtie par les deux Scipions, Publius et Cornelius. On y établit une Cour de justice, *Conventus*, avec une colonie. Insensiblement elle devint la capitale de toute la province. Auguste y étant passé, tomba malade. Les habitans eurent la bassesse de lui élever un autel. Il eut dans la suite l'occasion de les en railler. Pendant le séjour de l'empereur Adrien à Tarraco, vers l'an 121 ou 122 de l'ère vulgaire, ce prince fit réparer à ses frais un temple, construit en l'honneur d'Auguste.

4°. Chez les Illercaoniens, on trouvait :

Dertosa (Tortose) à une petite distance de l'embouchure, de l'Ebre: elle fut municipale et colonie.

Indibilis, qui n'est plus le petit bourg de San-Mathéo, est connu par la défaite de Magon et d'Amilcar, battus par P. et Cn. Scipion.

5.° Chez les Edetans, peuple assez puissant, on trouvait :

Cæsar-Augusta, dont le nom altéré est actuellement Saragoce, et dont le nom plus ancien était *Sal-du-Ba*. Elle devint, comme son nom l'indique, colonie romaine au temps d'Auguste, et de plus *Conventus*. Elle eut aussi le droit de battre monnaie.

Sagunte (Morviedro), célèbre par son attachement au parti

parti des Romains, et par ce qu'elle eut à souffrir au temps d'Annibal. On dit qu'elle avait été fondée par des Zacynthiens, et que depuis, les Rutules y avaient envoyé une colonie sortie d'Ardée. Huit ans après sa destruction par Annibal, elle fut rétablie par Scipion, l'an de Rome 538. On ignore l'époque de sa seconde destruction : on y admire encore un beau théâtre.

Valentia Valence, sur le *Tauria* (Guadalaviar), ville assez considerable, elle avait été detruite par Pompée, lors de la guerre de Sertorius. César la rebâtit.

6.° Sur le territoire des Contestans, à-peu-près depuis le promontoire *Dianium*, ou Cap Martin, jusqu'au promontoire *Scombraria*, ou Cap Palos, la côte produit une espèce de jonc que les anciens nommaient *Spartum*, dont ils faisaient usage pour des nattes et des cabales, et dont on se sert encore aujourd'hui, sous le nom de *Sparte*. Les villes principales étaient :

Sætabis, appelé par les Arabes Yativa, et actuellement San-Felippe. Quelques auteurs l'attribuent aux Contestans. Le lin qu'on y travaillait, était plus estimé que celui d'Egypte.

Dianium ou Denia, sur le promontoire, était nommée par les Grecs *Arthémisium*. Auprès, était un temple de Diane, nommé par les Grecs Arthémise, et un lieu d'observation d'où l'on découvrait au loin les vaisseaux qui étaient à la mer.

Lucentum, fut moins connue dans l'Antiquité qu'Alicante qui la remplace, ne l'est actuellement par son excellent vin.

Carthage *la neuve*, ou Carthagène au S., fondée ou du moins considérablement agrandie par les Carthaginois, fut pendant long-temps, une des plus considérables villes de l'Hispanie. Le port est excellent. Cette ville fut prise par Scipion, l'an 542 après la bataille de

Munda; César y établit une colonie : elle eut le titre de *Conventus*. C'est à la prise de cette ville que Scipion rendit à ses parens une belle captive, et à son jeune époux, l'argent offert pour sa rançon.

Peuples de l'intérieur des terres.

En commençant par le Nord, et ne nommant que les principaux, on trouvait :

Les *Vaccéens*, dont la principale ville était *Pallentia*, actuellement Palencia. Elle était illustre par la valeur de ses habitans. Elle devint conventus.

On a dit de ces peuples, qu'ils étaient les plus doux et les plus polis des Celtibères.

2.° Les Arévaques (Arevaci), étaient au nombre des nations Celtiberiennes.

Numentia (*Numentia*) ou Numance, absolument détruite, est la plus connue de leurs villes, par la courageuse défense de ses habitans, leur générosité à l'égard du consul Mancinus, la perfidie du sénat romain et leur fin malheureuse, puisqu'au lieu de se rendre à discrétion ils préférèrent de se brûler eux et leurs effets. On en voit les ruines près de Soria.

Segovia ou Ségovie. Puisque Trajan y avait construit le bel aqueduc qu'on y voit encore aujourd'hui, il fallait bien que, dès-lors, cette ville fût considérable

3.° Les *Celtibères* étaient un des peuples les plus puissans de l'Hispanie. T. Gracchus fit, en 575 de Rome, la conquête du pays qui portait particulièrement leur nom. Polybe dit que ce général y avait réduit 300 villes : Tite-Live, dit seulement 103, et c'est encore beaucoup. Certainement un grand nombre de ces villes n'égalaient pas nos grand villages.

Bilbilis, peu connue actuellement, était alors célèbre par le mérite des armes qu'on y fabriquait. Le poëte

Martial était de cette ville. Assez près étaient des eaux bonnes pour certaines maladies.

Ergavica, aussi détruite, est très-connue par la campagne de Marcellus, contre Sertorius.

Les écrivains romains ont beaucoup parlé de la bravoure des Celtibères. Ils avaient des casques de crin avec des panaches rouges, des sabres à deux tranchans d'excellent acier, et un coutelas très-pointu. Les mêmes soldats combattaient à pied et à cheval. Bons, hospitaliers soit entr'eux, soit à l'égard des étrangers, ils étaient féroces à l'égard des méchans et des criminels. Ils usaient d'une boisson faite avec du miel, et faisaient un grand commerce de chevaux et sur-tout de mulets. Strabon dit qu'à chaque pleine lune, ils célébraient une fête en l'honneur d'un dieu sans nom.

5.° Chez les Carpétans, on trouvait :

Complutum, (Alcala de Hénarès), peu connue.

Contrebie ou Santavert, prise par les Romains en 752 dans un moment où les Celtibériens y amenaient du secours. Ignorant la prise de la ville, ils tombèrent d'eux-mêmes au pouvoir des vainqueurs.

Mantua, qui n'est guère connue, occupait l'emplacement où est actuellement Madrid.

Toletum, ou Tolède, passait pour être très-ancienne. Elle devint colonie romaine, et l'on y tenait la caisse des fonds produits par les impositions. César en fit une place d'armes ; et, peu après, Auguste y fixa le siége principal de justice, pour les provinces de l'Hispanie qui étaient de son département.

La rivière qui passait au S. de ces peuples était nommée par les Romains *Anas*. Depuis le séjour des Arabes, on l'a nommée *Guadiana*.

2. Bétique.

L'Hispanie méridionale portait le nom de *Bétique*, d'après le principal fleuve nommé *Bætis*. C'était la partie la plus riche et la mieux connue. Il y avait des mines riches et abondantes, et plusieurs villes de la côte faisaient un commerce considérable. Elle était divisée entre plusieurs peuples et quelques provinces.

Dans la Béturie, au N. on trouvait *Sisapo*, qu'on croit être l'Almaden actuelle, si connue par ses mines de mercure.

Chez les Turdules étaient :

Corduba, ou Cordoue, qui devint une des villes les plus considérables de l'Hispanie, et renferma une colonie patricienne. Ce fut la première ville de l'Hispanie à laquelle on attribua le rang de *Conventus*. Strabon, qui vante l'étendue et la fertilité de ses campagnes, la compare à Gadès pour son commerce:

Castulo, actuellement Cazlona, était une ville considérable. Elle fut long-temps possédée par les Carthaginois : ce fut la patrie d'Emilie, femme d'Annibal. Les Romains en firent un *Conventus*.

Entre les villes de la côte, il faut distinguer;

Astapa, célèbre par la vigoureuse résistance, et la férocité de ses habitans qui, en 546, assiégés par Marius, se précipitèrent sur ses lignes, tandis que les vieillards, les femmes et les enfans, se jetaient dans les flammes qui consumaient leurs maisons.

Malaca, dont le nom se retrouve dans celui de Malaga. Elle devait sa fondation à des Phéniciens, et devint ensuite alliée des Romains.

Munda (Monda) est célèbre par la bataille donnée sous ses murs, en 708 de Rome, entre César et les fils de

Pompée, dont l'un, Cnéius, fut trouvé dans une caverne et tué sur-le-champ; et l'autre, Sextus, étant passé en Sicile, puis en Orient, y fut tué par ordre de Marcus Titius, devenu par ce crime, si odieux au peuple, qu'il fut chassé du théâtre où il se proposait de donner une fête.

Au S. d'une petite presqu'île, est le mont appelé alors *Calpe*, actuellement Gibraltar.

A quelque distance, sur la côte, il avait existé un temple d'Hercule, bâti par des orientaux. Il était en grande vénération au temps d'Annibal. On a dit qu'il y avait des colonnes d'argent, de là vint peut-être l'expression, si souvent employée, des *Colonnes d'Hercule.*

D'autres auteurs pensent que ce nom fut seulement donné aux deux montagnes de *Calpe*, en Europe, et d'*Abyla*, en Afrique.

Gadès ou Cadix, un peu à l'O., était nommé par les Orientaux *Gaddir.* Ce fut de bonne heure un entrepôt de commerce. Elle prit depuis le nom d'*Auguste*, d'*Urbs Julia*, et fut municipale. Elle entretint une grande liaison avec les Romains. On peut voir des détails très-intéressans sur cette ancienne ville dans *Strabon*, et l'*Histoire de la République Romaine*, par *de Brosse.*

Hispalis, actuellement Séville, à une distance considérable de la mer, eut le titre de *Conventus.*

Italica, fut en quelque sorte fondée par Scipion l'Africain, qui y déposa ses malades, et voulut leur procurer un adoucissement à leur situation en nommant cette ville *Italique.* Elle est célèbre par la naissance des empereurs Trajan, Adrien et Théodose-le-Jeune.

Carmona, qui a conservé son nom, était, selon César, la plus forte ville de la province.

3. Lusitanie.

La Lusitanie occupait à-peu-près la partie occidentale de la presqu'île, ainsi que le fait le Portugal actuel ; mais, bornée au N. par le *Durius*, ou Douero, elle était moins étendue de ce côté que le Portugal, qui va jusqu'au *Minius*, ou Minho. Elle s'etendait beaucoup plus à l'E., sur-tout de chaque côté du Tage ; car elle comprenait tout le pays qui porte le nom d'Estramadoure, dont une partie considérable appartient actuellemcnt à l'Espagne.

La Lusitanie autrefois produisait beaucoup d'or..... Elle était très-fertile. Un cochon pesant cent livres, ne se vendait que cinq drachmes, c'est-à-dire deux francs; un veau le même prix ; une brebis, la moitié, et les fruits en proportion : ce qui prouve l'abondance des denrées, mais la pauvreté du pays.

Olisipo, à présent Lisbonne, reçut une colonie romaine avec le nom de *Felicitas Augusta* : cependant elle conserva le droit de se gouverner par ses propres lois.

Salmantica (Salamanque), fut prise par Annibal l'an de Rome 534 ; mais pendant que les soldats s'abandonnaient au pillage, les prisonniers armés des épées que leurs femmes avaient cachées sous leurs vêtemens, parvinrent à en égorger un grand nombre.

Norba Cæsarea, colonie romaine, a pris depuis le nom d'Alcantara, qui, en arabe signifie un *pont*, parce que Trajan y en fit construire un qu'on voit encore actuellement.

Emerita Augusta, Mérida, avait, avant les Romains, un ancien nom qui a disparu. Elle ne prit celuici qu'après qu'Auguste y eut établi les légions cinquième et dixième qui l'avaient bien servi dans la guerre des Cantabres. Ce prince lui accorda le droit de battre mon-

naie. Il y eut un aqueduc, un théâtre, un cirque, une naumachie, dont il reste encore des ruines.

Ebora, actuellement Evora, fut appelée par César *Liberalitas Julia.*

Cetobriga, est actuellement Sétuval, au fond d'une baie : on croit que son nom dérivait de *Kétos*, en grec, un grand poisson.

La partie méridionale de la Lusitanie qui en était, en quelque sorte, séparée par des montagnes, était nommée, par les Romains, *Cunéus*, ou le coin. Les Arabes la nommèrent *Al-Garbe*, ou *Al-Algarve*, c'est-à-dire le couchant, parce que c'était, aussi bien que la portion de l'Afrique qui est au S., les parties les plus occidentales de leur empire. Ils disaient les *Algarves.*

C'est à l'extrémité du S. O. qu'était le *Promontorium Sacrum*, actuellement cap Saint-Vincent.

Quoique tout ce pays fût compris sous le nom de Lusitanie, on y trouve cependant plusieurs petits peuples de noms différens ; tels étaient, outre les Lusitaniens, les Vettons, les Celtes, etc. On a dit que les Vettons avaient pour maxime, qu'il fallait se tenir en repos ou combattre. Strabon même rapporte que quelques-uns d'entr'eux voyant quatre ou cinq centurions romains se promener, aller et venir en causant, crurent qu'il était survenu quelque dérangement dans leur tête, et leur offrirent de bonne foi de les conduire où ils avaient dessein d'aller.

Mais les uns et les autres négligeant l'agriculture qui eût si bien secondé la fertilité de leur pays, ne vivaient guère que de chasse et de rapines. Ils égorgeaient des prisonniers pour pénétrer l'avenir par l'inspection de leurs entrailles. Ils avaient des exercices athlétiques à-peu-près comme les Grecs ; mais

moins bien ordonnés. Leurs vêtemens étaient noirs, et ils buvaient dans des vases de cire. Ils exposaient les malades sur les chemins, pour qu'ils profitassent de l'experience de ceux qui avaient été guéris des mêmes maux. Ils faisaient des bateaux légers de cuir, et se montraient fort braves à la guerre. Mais le defaut d'union entr'eux les empêcha d'opposer assez de force et de résistance à leurs ennemis.

§. 2. Chronologie.

Av. l'ère vul. *An de Rome.* Les faits connus de l'histoire de l'Hispanie, appartiennent à l'histoire de Carthage et à celle de Rome : comme nous n'avons aucun historien de la première de ces républiques, on ne peut consulter que ceux de la seconde, qui n'en ont parlé qu'accidentellement. Aussi le peu d'événemens que l'on va rapporter à leurs dates, est-il pris de leur histoire.

233. 520. Asdrubal fonde Carthage-la-Neuve.

225. 528. Annibal est élu général : prise de Sagonte.

217. 536. Publius Scipion, proconsul, et Cnéius Scipion font la guerre.

215, 538,

214 *ou* 539. Scipion reprend Sagonte.

212. 541. Les deux Scipions périssent.

211. 542. C. Claudius Néron manque l'occasion de detruire l'armée carthaginoise. P. Corn. Scipion, fils de P. Scipion, est élu pour commander en Hispanie.

210. 543. Scipion prend Carthage-la-Neuve.

209. 544. Scipion victorieux en Hispanie, y refuse le titre de roi.

207. 546. Marcus Julius Silanus bat Asdrubal, fils

	Av. l'ère vul.	An de Rome.
de Giscon, et Hannon, ce dernier est conduit à Rome.		
Bataille de Bætula. Scipion défait Asdrubal, Magon; Gadès se donne aux Romains.	206.	547.
L'Hispanie accordée aux Romains par la paix qui termina la seconde guerre Punique.	201.	552.
Les Edétans, appelés aussi Sédétans, se révoltent : iis sont battus par le proconsul C. Cornélius Céthegus.	200.	553.
On avait envoyé des Preteurs en Hispanie : révolte presque générale contre leurs exactions. C. Sempronius est tué en bataille rangée.	197.	556.
Bataille d'*Emporiæ*, où Caton est vainqueur : il fait des conquêtes en Hispanie.	195.	558.
Le préteur Digitius reçoit plusieurs échecs : Scipion Nasica, et, depuis lui, M. Fulvius, combattent avec succès.	193.	560.
Le Proconsul Emilius Paulus battu par les Lusitaniens.	190.	563.
Le proconsul Acidius bat les Celtibériens : le propréteur Asinius bat les Lusitaniens.	187.	566.
Les préteurs Calpurnius et Quintius défont les Lusitaniens, et leur tuent 26 mille hommes.	185.	568.
Le préteur Aulus Térentius s'empare de Corbion, ville ignorée, chez les Cositans.	184.	569.
Q. Fulvius Flaccus, préteur, remporte deux victoires complètes, et réduit presque toute la nation des Celtibères. Autre bataille : 32 mille hommes sont faits prisonniers.	181.	572.

Av. l'ère vulg.	*An. de Rome.*	
179.	574	Le préteur Sempronius Gracchus gagne quatre batailles sur les Celtibériens. L. Posthumius bat, en différentes fois, les Lusitaniens et les Vaccéens.
174.	579.	Les Celtibériens reprennent les armes, attaquent le camp du préteur Claudius : ils sont repoussés.
171.	582.	Réglement pour empêcher les vexations en Hispanie. Colonie établie à Carthéia par les enfans que les officiers et les soldats romains avaient eus des femmes espagnoles.
170.	583.	Un soldat fanatique nommé Salondicus, se disant inspiré du ciel, entraîne les Celtibériens dans une révolte : on réussit à l'appaiser.
154.	599.	Les Lusitaniens, vexés par les préteurs romains, se révoltent.
153.	600.	La révolte se communique à la Celtibérie: on y envoye le consul Fulvius et le préteur Mummius.
151.	602.	Lucullus fait la guerre sans un ordre du sénat ; il use de perfidie envers les Lusitaniens. Il s'empare de Cauca, dont il massacre les habitans ; mais il échoue devant Pallantia. Le préteur Sulpicius Galba use de perfidie envers les Lusitaniens : ils se révoltent : Viriathus se met à leur tête.
149.	604.	Viriathus remporte de grands avantages, et défait le préteur C. Vétilius, qui périt.
148.	605.	Viriathus bat les Romains, et s'empare de *Segobriga*.

	Av. l'ère vul	An. de Rome.
Fabius Emilien, proconsul, bat deux fois Viriathus.	144.	609.
Commencement de la guerre de Numance.	143.	610.
Métellus a de grands succès : Viriathus continue à se bien défendre.	142.	611.
Paix entre les Romains et Viriathus.	141.	612.
Viriathus assassiné par la perfidie du consul Cœpion : fausse paix avec les Numantius.	140.	613.
Nouvelle guerre contre les Numantins.	139.	614.
Colonie de *Valentia*, ou Valence, établie par le consul Brutus. Le proconsul Popilius est défait devant Numance.	138.	615.
Le consul Mancinus conclut, avec les Numantins, une paix que le sénat ne veut pas ratifier.	137.	616.
Prise de Numance par le second Scipion l'Africain.	133.	620.
Le consul Métellus subjugue les îles Baléares, et y fonde *Palma* et *Pallentia*.	123.	630.
Le consul Didius est envoyé en Hispanie contre les Celtibériens. Sertorius servait sous lui.	198.	655.
Pompée passe en Hispanie contre Sertorius qui est battu près de Segontia.	77.	676.
	76.	677.
Sertorius assassiné dans un repas.	73.	680.
César passe en Hispanie, pour y combattre le parti de Pompée.	49.	704.
Guerre contre les fils de Pompée : bataille de *Munda*, le 17 de Mars. Toute la Bétique se soumet à César. Il convoque à Hispalis les députés des villes et des peuples.	45.	708.

Av. l'ere vul. *An de Rome.*

26. 727. Auguste passe en Hispanie, contre les Astures et les Cantabres qu'il soumet.

29. Fin de la République Romaine.

L'an 52 de l'ère vulgaire, naissance de Trajan à Italica.

§. 3. *Précis historique.*

Les premiers peuples ayant long-temps voyagé par terre avant de s'exposer aux fureurs d'un élément qu'une longue expérience a pu seule apprendre à maîtriser, on est fondé à croire que ceux qui, les premiers, entrèrent en Espagne, y vinrent par les Pyrénées. On ne peut assigner l'époque, ni l'occasion de ce passage. Le défaut d'intelligence dans l'art de cultiver la terre, les avantages qu'ils retiraient de promener leurs troupeaux dans des pays chauds et d'une grande étendue, ont amené presque tous les anciens peuples à ce genre de vie et à ces émigrations, toujours du nord vers le sud. Ainsi des Celtes passèrent les Pyrénées. Ce premier obstacle vaincu, il ne leur fut pas difficile de s'étendre jusqu'au premier grand fleuve, qu'ils nommèrent, pour cette raison le fleuve d'*Au-delà* ou l'*Ibère*, dont les Romains ensuite firent *Iberus*.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette première origine, quelques auteurs nous apprennent que ces Celtes, qui prirent eux-mêmes ensuite le nom d'*Ibères*, parce qu'ils étaient venus d'au-delà des montagnes, se partagèrent en six tribus; les *Tarlésiens*, qui passèrent au sud, furent, ce me semble, les plus considérables.

D'autres Celtes vinrent s'y établir plus tard; ce qui entraîna des guerres. Enfin, les plus anciens et les nouveaux venus firent la paix, à condition;

1.° Que les deux peuples posséderaient l'Espagne en commun.

2.° Qu'ils s'uniraient ensemble par les alliances les plus étroites.

3.° Enfin, qu'ils ne porteraient qu'un même nom, composé de chacun de celui de ces deux peuples. Delà le nom de *Celtibères*, qui fit donner celui de *Celtibérie* à une grande portion de l'Espagne ancienne.

Les *Phéniciens* furent probablement les premiers peuples qui vinrent par mer en Espagne. Strabon dit que ce fut avant le temps d'Homère, qui vivait vers l'an 936 avant l'ère vulg. Ce passage des Phéniciens peut donc être attribué au onzième siècle. Cette nation active et commerçante forma plusieurs établissemens. Le plus considérable fut dans la petite île d'Erithie et tout près du lieu qui fut nommé par eux *Gardeyra*, ou *enceinte*. Il faut leur attribuer aussi la fondation du temple d'Hercule, situé auprès. Mais je ne crois pas qu'ils y soient arrivés par l'Océan, après avoir fait le tour de l'Afrique, en partant de la mer Rouge. Jamais les nations que nous connaissons dans l'Antiquité, n'ont été assez instruites pour entreprendre des voyages d'un si long cours, qui exigent tant de connaissances nautiques, du moins je ne le crois pas.

Les Carthaginois avaient trop de liaisons avec les Phéniciens, pour ne pas avoir occasion de connaître les avantages que ceux-ci retiraient de leur commerce d'Espagne. C'en fut assez pour les déterminer à y former des établissemens. Avec le temps ils s'en rendirent presque les maîtres.

Ils étaient donc très-puissans dans cette contrée, lorsque les Romains y portèrent leurs armes. Ce fut au milieu du sixième siècle de la république. Les guerres de Scipion, de Gracchus, de Didius, etc., se trouvent détaillées dans l'*Histoire Romaine* : je suis obligé d'y renvoyer les lecteurs. J'observerai seulement

qu'au temps d'Auguste même, l'Hispanie n'était pas encore soumise aux Romains, et que la guerre des Cantabres, terminée par ce prince, illustra son règne.

Mais je croirai rendre quelque service, en abrégeant ici les recherches sur la manière dont ce pays fut gouverné par les Romains, d'autant mieux que ce mode d'administration ne lui était pas adapté d'une manière exclusive : il se retrouvait aussi dans d'autres pays conquis par les armes romaines.

Les pays situés hors de l'Italie, et qui avaient passé sous la domination des Romains, jouissaient de différens avantages selon les conditions auxquelles la république les avait soumis. Il était naturel que les alliés fussent traités autrement que les nations conquises. Aussi ces différences étaient-elles très-sensibles, non-seulement d'une province à l'autre, mais même entre les villes d'une même province. Car dans un même pays on distingua souvent;... 1.° les colonies romaines;... 2.° les villes municipales qui avaient mérité d'être associées au droit de bourgeoisie romaine ;... 3.° les villes qui jouissaient des priviléges appelés *Droit des Latins*;... 4.° les villes libres et les villes alliées;... 5.° les villes tributaires.

I. Les colonies tiraient leur origine de Rome. Ce ne fut guère qu'au temps de César qu'on commença à envoyer des colonies hors de l'Italie. On sent bien qu'il fallait préalablement avoir des possessions assurées. Lors de l'établissement de ces colonies, Rome leur donnait des lois, leur prescrivait une forme de gouvernement; mais ne leur accordait jamais en entier toutes les prérogatives des citoyens romains.

On ne regardait comme citoyens romains, que ceux qui, comme tels, s'étaient fait inscrire sur les registres des censeurs. Mais tout homme libre avait

ce droit. Et plusieurs villes se plaignent en différentes occasions, que leurs citoyens renonçaient à leur patrie, abandonnaient leur ville natale pour venir prendre place dans ces registres.

II. Les villes municipales étaient celles qui, ayant auparavant formé un petit État, une république séparée, avaient été incorporées à la république romaine, pour jouir en tout ou en partie des prérogatives des citoyens romains.

III. Par la dénomination de *Latins*, on avait d'abord entendu les peuples du *Latium*. Ils avaient de grands rapports avec les Romains, et avaient de bonne heure vécu avec eux dans une espèce de confédération. Malgré les guerres qui eurent lieu entr'eux et les Romains, leur condition demeura toujours la meilleure de celles qu'accorda la république à d'autres peuples.

IV. Les villes libres et regardées seulement comme alliées, jouissaient du droit qu'on appelait *Droit Italique*; mais les avantages qu'on leur laissait, n'étaient au fond que spécieux; ils disparaissaient dans la réalité : on va en juger.

1.° Ces villes, il est vrai, paraissaient gouvernées par leurs propres lois; mais elles n'en étaient pas moins soumises aux ordres que leur envoyait le sénat, et il se portait juge des différens qui survenaient entr'elles.

2.° Elles avaient, comme un avantage, exemption de tributs, mais on leur avait enlevé presque toutes leurs terres, pour les donner à ferme : et si elles jouissaient encore de quelques autres priviléges, ils avaient tous une restriction plus ou moins directe.

V. Les villes tributaires payaient ordinairement leur redevance en fruits de la terre : c'était environ le dixième du revenu. Mais, comme cela variait,

Tite-Live observe qu'une partie de l'Hispanie ne payait que le vingtième.

Quant à la forme totale de l'administration, on sait que les deux Hispanies, la Sardaigne et la Sicile, furent pendant quelque temps les seuls gouvernemens que les Romains eussent établis sous la république.

Ordinairement le gouverneur envoyé de Rome convoquait les états du pays, et, conjointement avec les commissaires que lui associait le sénat, il examinait la conduite des villes et des peuples à l'égard du peuple romain. Il confirmait ou changeait les priviléges, selon que la république avait à s'en louer ou trouvait à s'eu plaindre. Mais, excepté les villes privilégiées, toute province était assujétie aux lois dictées par les commissaires et par le magistrat.

Les différens entre les particuliers se jugeaient dans la ville même, ou dans celle qui avait, pour ce district, le titre de *Conventus*. Les différens entre ces villes étaient portés devant le sénat.

Les villes ayant titre de *Conventus*, existaient dans chaque province en plus ou moins grand nombre, selon son étendue. Leur jurisdiction s'étendait sur un certain nombre d'autres villes. Là se rendait, chaque année, le magistrat de la province, pour y prononcer sur les grandes affaires et y administrer la justice. Ce temps était aussi celui pendant lequel il s'y rendait plus de monde. Les citoyens y étaient jugés, dit-on, d'après les lois. Mais il faut observer que ces lois étaient portées par le magistrat, et qu'elles étaient fort arbitraires. Les vexations des publicains, officiers chargés du recouvrement des deniers publics, ainsi que l'arrogance et la cupidité des magistrats, concouraient également, et le plus souvent, au malheur de toute la province et à la ruine de chaque particulier.

Quant

Quant aux faits, il renvoie à la table chronologique précédente; elle les présente dans l'ordre des dates, c'est tout ce que permet la briéveté de cet ouvrage. L'histoire connue de l'Hispanie est toute entière dans celle de Rome et de Carthage.

ARTICLE V.

GAULE.

Ce vaste pays, que nous nommons la France, et qu'alors on appelait Gaule, n'avait guère plus d'étendue que la république, dans son état actuel. La Gaule était séparée de l'Hispanie par les Pyrénées; de l'Italie par les Alpes; de la Germanie, par le Rhin; de tout autre côté elle communiquait avec la mer. Habitée par des peuples long-temps sauvages, mais différens par leur origine, on distinguait, au temps de César, dans la Gaule, la *Belgique*, au N.; la *Celtique*, au milieu; l'*Aquitaine*, au S. Chacune de ces grandes divisions en renfermait un grand nombre d'autres, formées par autant de petits peuples séparés, ayant un nom, des intérêts et un chef-lieu distincts. Ils formaient un petit corps politique que l'on nommait *Cité*. J'en ai compté 153: il y en avait certainement un plus grand nombre. Au commencement du 5.e siècle on en compta 115.

Les Gaulois n'ont pas décrit leur pays; les Romains en ont fait la division géographique à différentes époques.

Nous regrettons de n'être pas aussi instruits sur l'ancienne Gaule que sur l'ancienne Grèce; nous renvoyons le lecteur à la *Notice de d'Anville* sur les objets susceptibles de discussion.

§. 1. *Géographie.*

La géographie de la Gaule est d'autant plus intéressante pour des Français, qu'elle tient à l'histoire de leur patrie

Les Romains nommaient ce pays *Gaule Transalpine*, parce qu'elle était, pour eux, au-delà des Alpes; et ils en connurent d'assez bonne heure les habitans passés en Italie et fixés dans les plaines du Pô, comme on l'a vu précédemment; les établissemens avaient donné lieu au nom de *Gaule cis-alpine*.

Origine. Les habitans de la Gaule n'ont pas été les seuls qui aient porté le nom de Gaulois; car on en trouve en différentes parties de l'Europe: ils étaient du nombre de ceux qu'on a nommés *Celtes*, et qui sont les plus anciens peuples connus de l'Europe. *Court de Gébelin* démontre que le mot Celtes ou plutôt *Keltes*, signifie septentrionaux, et qu'avec un peu d'altération, il signifie encore *froid* dans plusieurs des langues du Nord. Dans les temps qui ont succédé à la haute Antiquité, les Gaulois n'étaient encore que des espèces de sauvages. Ammien Marcellin, qui vivait vers l'an 370 de l'ère vulgaire, en fait un portrait qui confirme cette idée, et qui peignait au moins ceux qui n'avaient pas encore été cultivés dans les villes. Car à cette époque les Gaulois des villes ou bourgs étaient devenus, en quelque sorte, romains par les goûts, et les habitudes. Ils entraient même dans les emplois et pouvaient occuper les principales places de l'Empire. « Les Gaulois, dit-il, sont presque tous de taille haute; ils sont blancs, ont les cheveux blonds, le regard farouche, aiment les querelles et sont très-vains. Plusieurs étrangers réunis ne pourraient résister à l'effort d'un seul d'entr'eux, s'ils avaient querelle, et qu'il appelât à son secours sa femme, qui l'emporte encore sur lui par sa vigueur et ses yeux hagards: elle serait sur-tout très-redoutable si, enflant son gosier et grinçant les dents, elle s'apprêtait, de ses bras forts, et aussi blancs que la neige, à jouer des poings pour en donner des coups aussi vigoureux que s'ils partaient

d'une catapulte. Ils ont la plupart, la voix effrayante et menaçante, lors même qu'ils ne sont pas en colère. Ils font généralement cas de la propreté; ils sont propres à la guerre, quel que soit leur âge; le vieillard s'y porte avec autant de courage que la jeunesse : endurcis par le froid et le travail, ils méprisent tous les dangers ».

Langue. Ils parlaient la langue appelée Celtique, partagée en différens dialectes, et qu'on retrouve encore dans les départemens occidentaux de l'ancienne province de Bretagne, aussi-bien que dans la principauté de Galles en Angleterre. Dans la suite, ils adoptèrent la langue latine, et cultivèrent les lettres. Mais comme dès le temps de la conquête ils avaient au moins trois langues différentes, le *Belge*, le *Celte* et *l'Aquitain*, en adoptant la Langue latine, ils le défigurèrent plus ou moins selon que leur Langue propre avait plus ou moins d'affinité avec elle. Ce doit être la cause de la différence que nous trouvons entre les mots latins adoptés par les Aquitains, et les mêmes mots naturalisés dans le pays des Belges. Il n'y a personne qui ne soit frappé de la différence considérable qui existe entre le Picard et le Languedocien ou le Gascon, qu'on trouvera s'éloigner également du Français parlé entre la Loire et la Somme.

Religion. Il paraît que les Gaulois avaient l'idée vague d'un être suprême, et que des hommes qui s'en disaient les ministres, abusèrent de leur crédulité pour égarer ou diriger leurs passions. Ces prétendus ministres de l'être suprême étaient nommés *Druides*, habitaient des lieux retirés, et regardaient le chêne comme l'emblême palpable de la divinité : le *gui* de chêne était sacré chez eux. Dans la suite l'ordre des *Druides* forma une hiérarchie qui avait un chef, et qui comprenait *cinq* classes, les Vaccies, les Saronides, les Bardes, les Eubages, les Causidiques. Le pays Chartrain était un des lieux où

habitaient les premiers d'entr'eux ; Autricum appelé ensuite *Carnutium* (Chartres), était à-peu-près le chef-lieu.... Dans la suite ce fut l'île de *Mona*, sur les côtes occidentales de l'Angleterre. Il y avait aussi des Druidesses, des Aruspices, enfin, toutes les classes propres à faire germer la crédulité au sein de l'ignorance. Les personnages les plus utiles de leur religion, étaient les Bardes, parce que c'était à ces espèces de poëtes qu'était confié le soin de mettre en vers et de réciter les lois, la morale et l'histoire. C'est une opinion généralement reçue que les Gaulois sacrifiaient des victimes humaines. Les Romains qui avaient non-seulement toléré, mais même adopté la religion des Syriens, des Grecs, et même quelques dieux égyptiens, persécutèrent les Gaulois, et établirent, chez eux et malgré eux, l'usage des temples et le culte des divinités grecques et latines.

Gouvernement. Au temps de la conquête, les Gaulois étaient divisés en un grand nombre de peuplades gouvernées diversement : chez les uns, le gouvernement était monarchique, chez d'autres aristocratique, ou démocratique : ces derniers se disaient *libres*. Ainsi il y avait donc dans les Gaules un grand nombre de petites républiques, que César nomme *Cités*, et quelques petits royaumes. Mais César observe qu'il n'y avait que *deux* classes d'hommes en considération; les *Druides* et les *Nobles* : le reste de la nation était à-peu-près esclaves, ou plutôt sujets, sans considération et sans état. Les Druides se faisaient obéir en retranchant tout rebelle des cérémonies religieuses ; ils étaient exempts de toute espèce de charge. La politique des Romains, après les efforts de la première conquête, consistait à nourrir, entre ces différens états, une jalousie qui leur en donnait le plus grand nombre pour alliés. Lorsque César en eut fait la conquête, 1.° il conserva aux villes, leurs lois,

leurs magistrats, leur administration ; 2.° il favorisa surtout le gouvernement populaire. Lorsqu'Auguste vint dans les Gaules, il fit le dénombrement des habitans, assura aux cités le droit de *municipalité* dont elles jouissaient, établit entr'elles une libre correspondance afin qu'elles pussent s'occuper de l'intérêt général : il tint même à Narbonne une assemblée générale. Depuis cette époque, jusqu'à l'établissement des monarchies qui se partagèrent cette vaste contrée, toutes les cités se gouvernèrent comme autant de petits états soumis, mais libres. On voit qu'ils avaient une fois par an des assemblées générales où ils assistaient par des représentans. Elles élisaient leurs magistrats, se choisissaient les chefs de leurs petites troupes, délibéraient, non-seulement sur leur administration intérieure, mais sur leurs liaisons au dehors, etc.; enfin leurs députés indépendamment de l'assemblée générale, s'assemblaient dans les métropoles pour y traiter, par des représentans, les intérêts de leur patrie. Il n'est donc pas étonnant que les Gaulois aient élevé des autels à Auguste, dont ils éprouvaient les bienfaits. Le vœu général des Gaulois fut de devenir Romains, et ils le furent tous en moins d'un siècle; on compta jusqu'à 197 petits peuples et 115 cités. La beauté et la richesse du pays y attirait une foule de Romains; Auguste et ses successeurs y fondèrent plusieurs colonies où les anciens habitans du pays venaient admirer les arts de leurs nouveaux maîtres, apprendre leur langue, étudier leurs usages. Les principales familles purent arriver aux grandes dignités de l'empire.

Depuis Auguste jusqu'à Constantin, le premier magistrat de l'Empire était nommé *Préfet du Prétoire* ; il réunissait en sa personne les pouvoirs civils et militaires et commandait particulièrement les gardes prétoriennes, corps de troupe de 9 à 10000 hommes des-

tinés principalement à la garde de l'Empereur. Dans la crainte qu'un homme si puissant n'abusât de on pouvoir, ce qui n'eut pas moins lieu très-fréquemment, les Empereurs créèrent deux préfets, et leur attribuèrent à chacun la surveillance des provinces de l'Empire partagé entr'eux. Il y avait de ces provinces, en Gaule sur-tout, que l'on nommait *armées*, parce qu'elles avaient des milices à elles, d'autres, *desarmées*, parce qu'elles n'avaient que des troupes romaines. Or, les magistrats que sous les noms de *Comte militaire*, de *Ducs*, d'*hommes consulaires*, de *Présidens*, etc. le Préfet du Prétoire envoyait dans les provinces, réunissaient, comme lui, les deux pouvoirs : ils étaient magistrats civils, et commandans militaires dans un ordre de subordination fixé par la loi. Ainsi le même personnage qui gouvernait les citoyens, commandait les troupes et sur-tout les payait, devait avoir une influence très-considérable sur leurs dispositions et même sur leur conduite générale. Ils acquéraient par-là la possibilité de les faire servir à leurs révoltes. Aussi vit-on s'élever dans les Gaules dès les commencemens, un grand nombre de petits tyrans, dont quelques-uns réussirent à s'emparer de l'Empire. Mais comme les lois étaient bonnes, le bonheur des provinces où ces tyrans n'allèrent pas en personne, ne fut pas troublé par leur oppression. Par les changemens que fit Constantin, il y eut, dans les Gaules, deux hiérarchies de magistrats; car les officiers qui commandaient aux troupes, comme ceux qui siégeaient dans les tribunaux, portaient le titre de magistrats.

On verra, dans la suite, que Constantin avait divisé l'empire en quatre préfectures du prétoire: le préfet du prétoire des Gaules, dont l'administration s'étendait aussi sur l'Hispanie et sur la Grande-Bretagne, fit long-temps sa résidence à Trèves ; ce ne fut que dans

la suite que son siége fut transporté à Arles ; il avait sous lui deux vicaires, et dans chaque province il y avait un recteur particulier. Voici en quelques mots quelle était la forme générale du *gouvernement.*

Dans la Gaule, comme dans le reste de l'empire, les habitans étaient *libres* ou *esclaves*..... Les hommes libres se partageaient en trois classes : dans la première était l'ordre des *Sénateurs*, qui étaient les conseils des villes : leurs familles y tenaient le premier rang, arrivaient aux premières dignités .. Dans la deuxième étaient les *Curiaux* ; c'était en général la masse du peuple réputé *Romains*, et divisée par curies, comprenant tous ceux qui avaient un état honnête et une origine honorable : leurs noms inscrits sur un rôle, présentaient un état de tous ceux qui avaient droit de suffrage dans les assemblées ; ils pouvaient être assesseurs de magistrats, et, appelés par lui au tribunal, ils devenaient juges de leurs concitoyens. C'était dans cette classe que l'on choisissait les officiers municipaux. Ceux d'entre eux qui étaient chargés des affaires de la cité, étaient nommés par les lois le *petit sénat de la cité* (civitatis minor senatus). La troisième classe compreuait les simples possesseurs de biens aussi bien que les simples *tenanciers* qui les louaient, habitant les bourgs et les campagnes, aussi bien que ceux qui n'étaient pas d'un état assez honnête pour être inscrits sur le tableau de la curie. Telle était la distribution des habitans des 17 provinces de la Gaule.... Dans le quatrième siècle et au commencement du cinquième, elle renferma 115 cités, toutes jouissant des avantages dont je viens de parler, et plusieurs ayant des métropoles célèbres, où résidaient les premiers magistrats. Dans 14 de ces villes, il y avait un *Champ-de-Mars*, servant aux exercices militaires

et aux élections ; dans plusieurs, il y avait des écoles publiques, des cirques, des amphithéâtres, des temples magnifiques, et beaucoup d'édifices somptueux. C'était dans la place publique, appelée *Forum*, que se tenait le tribunal : les villes qui n'avaient pas de Champ-de-Mars, y tenaient leurs assemblées civiles et juridiques. L'instruction des affaires contentieuses et criminelles se faisait en présence du peuple, et ce n'était qu'en cas d'appel qu'on recourait aux tribunaux de l'Empire. Le recteur de la province réformait, sur l'appel, les sentences des premiers juges, et de ses décisions on pouvait appeler au tribunal du préfet du prétoire.

Quant aux *finances*, l'administration était partagée entre les receveurs particuliers, qui faisaient passer leurs recettes à l'un des trésoriers provinciaux, établis à Lyon, Arles, Nismes, Trèves, qui relevait du trésorier général... Ces revenus se retiraient... des biens appartenant à l'empire,.... des impositions sur les fonds, et de celles sur les personnes,.... des droits de gabelles, et de douanes,.... des casuels, du fisc, des confiscations, du prêt, etc.... Pour leurs propres dépenses, les villes avaient ce qu'on a depuis appelé des *octrois*.

Lois. Tacite dit, dans ses Annales, que les Gaulois avaient été civilisés par Mercure : apparemment les *Druides* avaient dit tenir leurs lois de quelques divinités. Ces lois étaient en petit nombre, et ne s'observaient guère qu'entre les peuples d'une même cité : car les cités entr'elles n'observaient que le droit du plus fort ; encore y trouve-t-on dans les cités l'usage absurde du combat singulier, d'après ce préjugé que le ciel se déclarait toujours pour le plus juste. Au reste, quelles que fussent leurs lois et leurs coutumes, il y étaient fort attachés. Voici quelques-unes de ces lois : Lors de la célébra-

tion d'un mariage, on donnait un grand festin : celui auquel la future donnait à laver les mains était le préféré ; ensuite elle lui disait : *Vous êtes mon maître et mon époux, et moi je suis votre humble servante.* Ces femmes avaient soin de l'intérieur du ménage, allaitaient et élevaient leurs enfans jusqu'au moment où les pères les admettaient à leurs exercices. La polygamie était défendue ; les princes seuls faisaient exception à cette règle. L'adultère était sévèrement puni, mais le divorce était autorisé. Les femmes ne mangeaient pas avec leurs maris en présence des étrangers.... Le métier de la guerre était leur passion favorite, mais ils ne connaissaient pas la discipline militaire. Ils aimaient mieux faire des incursions et répandre la terreur, que se défendre d'une façon régulière ; ils supportaient les plus grandes fatigues, attaquaient avec valeur, combattaient avec intrépidité ; et, s'ils étaient vaincus, se donner la mort était leur dernière ressource. Une grande partie de leurs succès étaient dûs à leur cavalerie et à leurs charriots armés en guerre. Les Gaulois n'engageaient pas les combats avant que la lune fût dans son plein... Ils connaissaient l'usage des augures : lorsque les présages étaient favorables, les druides et les aruspices (ceux qui annonçaient les présages), marchaient à la tête de l'armée. Leurs armes étaient la massue, l'arc, l'épée, le bouclier, le javelot, et souvent ils combattaient nus ; ils étaient prompts dans leurs résolutions, impétueux dans l'attaque, et opiniâtres dans la suite du combat.

Après avoir quitté l'état sauvage, les Gaulois s'occupèrent du *commerce*. Celui des *Parisii* ou Parisiens, dont la capitale était *Lutèce* (Lutetia), occupant ce qui comprend l'île, depuis Notre-Dame jusqu'au Pont-Neuf, était fort étendu ; et c'est à ces temps reculés que remonte l'emblême d'un vaisseau pour armoiries

de cette ville. Au moyen de la Seine et des autres grandes rivières, on se procurait les marchandises de la Grèce et de l'Orient. Sous les Romains, l'usage des voies romaines procura de nouveaux debouchés... Ce qui nous reste de leurs monnaies, n'est qu'une imitation grossière de celle des Phéniciens et des Grecs.

Les *arts* y furent long-temps inconnus; mais les Phocéens, en elevant les murs de Marseille, firent naître l'envie d'adopter des usages aussi commodes, et les cabanes furent changées en maisons; d'abord elles n'étaient construites que de terre grasse et couvertes de joncs. Les murailles des villes étaient fortes par leur épaisseur et par la grandeur des pierres qu'ils employaient: en général leurs grandes constructions de villes ou de colléges de druides, étaient sur des hauteurs. Lorsque les Romains y eurent introduit les arts qu'eux-mêmes tenaient des Grecs, on éleva dans la Gaule des monumens qui sont encore l'objet de notre admiration.

Caractère. César et Agathias nous ont peint les Gaulois emportés, téméraires et querelleurs : leur curiosité était excessive, et pour la satisfaire, ils ne laissaient échapper aucune occasion d'interroger les passans pour en apprendre des nouvelles; au reste, disent ces auteurs, ils étaient les plus civils des barbares, se montraient très-généreux envers leurs ennemis, et exerçaient généralement l'hospitalité envers les voyageurs. Tant qu'ils furent errans, ils se couvrirent de peaux d'animaux: après l'arrivée des premières colonies, ils portèrent une espèce de manteau court, de larges culottes, des tuniques, et enfin des robes au temps des Romains. Mais ils étaient toujours propres, et leurs vêtemens en bon état.

Exercice. Ils se plaisaient à la chasse et aux festins; ils étaient bons cavaliers, conduisaient bien les charriots, et s'exerçaient de bonne heure à nager. Dans

toutes leurs fêtes il y avait de grands repas, et dans ces repas, beaucoup de profusion, quelquefois même du désordre. Leurs principales liqueurs étaient le vin et la bierre; et, quand on n'en avait pas trop bu, on dansait après le repas : les hommes dansaient avec leurs armures... Pendant long-temps ils ne furent occupés que de troupeaux et de chasse : depuis qu'ils eurent connu les Grecs, ils devinrent cultivateurs.

§. 2. *Précis historique.*

Il y avait long-temps que les Gaulois peuplaient la Gaule, lorsque vers l'an 800 avant l'ère vulgaire, ils envoyèrent une colonie dans l'Hispanie. Quelque temps après ils s'établirent au-delà des Alpes, dans les plaines du Pô sous les noms d'*Insubriens*, d'*Ombriens*, de *Volsques*. Mais comme la Gaule, alors trop couverte de bois, ne pouvait suffire à la subsistance de ses nombreux habitans, vers l'an 600 avant l'ère vulgaire, Ambigat, roi des Bituriges (département du Cher), devenu roi d'une partie de la Gaule, envoya deux de ses neveux conduire au loin des colonies : trois cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfans, sortirent alors de la Gaule : Bellovèse passa en Italie; Sigovèse passa le Rhin. Les premiers Gaulois établis en Italie, s'y étaient mélangés avec d'autres peuples, que les seconds trouvèrent ensuite sous le nom de Tyrrhéniens, qu'ils combattirent et repoussèrent au-delà de l'Apennin : d'autres émigrations de Gaulois suivirent celle-ci; on distingue celles des Boiens, des Lingons, des Sénonois : ce furent ces derniers qui assiégèrent le Capitole, et qui depuis firent un traité avec Denys, tyran de Syracuse. Ils étaient si puissans en Italie, que vers l'an 339, ils firent un traité avec

les Romains, qui préférèrent en cette occasion une alliance à des combats. En 306, une autre émigration s'avança jusqu'en Étrurie, eut d'abord des succès, mais elle fut battue ensuite: les années suivantes, les Gaulois obtinrent quelques avantages; mais la politique romaine qui savait tenir toujours des armées prêtes pour réparer une défaite, réussit à triompher complétement des Gaulois. Vers l'an 126, les Romains prétextèrent leur alliance avec les Eduens pour venir à leur secours, et entrèrent ainsi dans la Gaule. En 120, ils réduisirent en province romaine la partie qui s'étendait depuis les Alpes et les sources du Rhône, jusqu'au Rhône et à la Méditerranée. Les peuples conquis, chez les Romains, etaient compris sous la dénomination de *Deditii*, ou soumis absolument: ils ne pouvaient rien sans l'autorité et la sanction des Romains, du moins sans leur participation. Il fallait qu'un naturel du pays s'associât un romain pour légitimer les actes, et leurs registres ne faisaient foi en justice qu'autant qu'ils étaient visés et paraphés par un citoyen romain. Le sort des Gaulois changea par la suite. Les premières conquêtes avaient reçu le nom latin *Provincia* ou province; on l'étendit à toute la Gaule, lorsqu'en 55 avant l'ère vulgaire, Jules-César l'eut réduite sous l'obéissance romaine. J'ai parlé ailleurs des Gaulois qui passèrent en Asie, sous le nom de *Galates*.

Division en dix-sept Provinces.

Provinces auxquelles elles répondaient, et métropoles.

1.° *Narbonnaise* 1.re au Languedoc, au Conserans, au comté de Foix, au Roussillon; *métropole*, Narbonne.

2.° *Viennoise*, à la Savoie, au Vivarais, au Dauphiné, au comtat Vénaissin, à la Provence; *métr.* Vienne.

3.° *Narbonnaise*, 2.e, partie de la basse Provence; *métr.* Aix.

4.° *Alpes maritimes*, partie du Haut-Dauphiné, de la Provence orientale, Nice, Monaco; *métr.* Embrun.

5.° *Alpes Pennines*, *et Grée*, la Savoye en partie, y compris les Monts-St.-Bernard, grand et petit; *métr.* Tarantasia (Monstiers).

6.° *Aquitaine* 1.e, Berry, Marche, Limosin, Poitou, Bourbonnais, Auvergne, Vélay, Gévaudan, Rouergue, Albi en Languedoc, le Querci; *métr.* Bourges.

7.° *Aquitaine* 2.e, part. du Poitou, Angoumois, Saintonge, Périgord, Bordelais, Agenois; *métr.* Bordeaux.

8.° *Novempopulanie*, les Landes, Bazadois, Condomois, Comminge, Bigorre, Béarn, Navarre, Gascogne; etc.; *métr.* Auch.

9.° *Lyonnaise* 1.e partie de Champagne, Bourgogne, Nivernais, Beaujolais, Forez, Lyonnais; *métr.* Lyon.

10.° *Lyonnaise* 2.e, Normandie, Vexin-Français *métr.* Rouen.

11.° *Lyonnaise* 3.e, Bretagne, Anjou, Maine, Touraine; *métr.* Tours.

12.° *Lyonnaise* 4.e, Mantois, Chartrain, Isle de France, Brie, partie de Champagne, de Bourgogne, et de Nivernais, Gâtinais, Orléanais; *métr.* Sens.

13.° *Belgique* 1.e, pays de Trèves et de Luxembourg, duché de Gueldres, Messein, Toulois, Barrois; *métr.* Trèves.

14.° *Belgique* 2.e Laonais, Beauvoisis, Noyonais, Picardie, Artois, Flandre; *métr. Bagacum*, puis Reims.

15.° *Germanie* 1.e, les Electorats, de Mayence, Trèves, le Palatinat, Worms, Spire, l'Alsace, quelques

pays en Souabe et en Suisse ; *métr.* MAYENCE.

16.° *Germanie.*, 2e. les Provinces-Unies, et la partie occidentale de la Westphalie ; *métr.* COLOGNE.

17.° *Grande-Séquanoise*, parties de Bourgogne, de Franche-Comté, Suisse ; *métr.* BESANÇON.

Ces métropoles civiles avaient conservé leur rang dans l'ordre hiérarchique.

Je renvoie le lecteur aux *Commentaires de César*, et à la *Notice* des Gaules de d'Anville.

Cinq de ces provinces formèrent sous les empereurs, un gouvernement à part, sous le nom d'*Armorique*. D'après l'étymologie de ce nom qui vient du celtique *mor* (la mer), l'Armorique devait comprendre des provinces maritimes. Aussi César et Pline ont dit que l'Armorique ne comprenait que les contrées baignées par la mer à la droite et à la gauche de la basse Loire. Alors le nom était pris dans son acception rigoureuse; mais on l'étendit ensuite à quelques provinces de l'intérieur. Le commandement des Aquitaines renferme, jusqu'au cinquième siècle... Les deux Aquitaines, la 3e et la 4e Lyonnaise, et la Sénonoise. Il s'étend même le long de la mer jusqu'à l'embouchure du Rhin, et comprenait ainsi trois côtés de la 2e. Belgique, Boulogne, la cité des Morins et des Nerviens.

Mais enfin ces provinces fatiguées des vexations qu'exerçait sur eux leur gouvernement, secouèrent le joug, en s'érigeant en république, et battirent monnaie, en 409. Elles se soumirent à Clovis, lors de son arrivée dans la Gaule.

A cette époque, il existait depuis le premier siècle plusieurs villes considérables distinguées dans les Gaules. Voici les principales :

MARSEILLE (*Massilia*) avait été fondée, comme on l'a vu, par des Phocéens venus de Phocée en Asie 600 ans

avant l'ère vulg. Fondée par une nation commerçante et par l'intérêt de leur commerce, elle entretint une liaison suivie non-seulement avec sa métropole, mais encore avec les autres ports de la Méditerranée. De Marseille sortirent ensuite d'autres colonies, qui formèrent des villes, des bourgs, des comptoirs. Le port se nommait *Lacydon* ou *Halcydon*. La ville était entourée de bonnes murailles. Il y avait un Gymnase, et les jeunes-gens y cultivaient tous les exercices du corps.

Diane y était revérée particulièrement, et l'emploi de première prêtresse n'était accordé qu'à des dames grecques, même depuis la conquête des Romains. Mais on eut aussi l'adulation d'y bâtir un temple en l'honneur d'Auguste.

Le gouvernement à Marseille était entre les mains de 600 sénateurs qui devaient être Marseillais, au moins de deux générations, et avoir des enfans. Quinze de ces magistrats formaient le pouvoir exécutif, les autres, le conseil souverain : mais alors il y avait déjà 300 ans que ce vice existait.

Il y avait un collége, ou compagnie, de *Dendrophores* (apporteurs de bois), chargé de la fourniture et des machines pour la construction des vaisseaux. La chute de Tyr prise par Alexandre, et celle de Carthage par les Romains augmentèrent considérablement le commerce de Marseille. Ce fut alors qu'elle commença à établir des comptoirs sur les côtes d'Afrique, tandis que, dans l'intérieur des Gaules, elle fonda Avignon et Tarascon.

Lors de la guerre entre César et Pompée, Marseille avait pris parti pour le premier, elle en fut punie, éprouva un long siége, et cependant fut traitée avec humanité par le vainqueur. Elle recouvra sa puissance sous Auguste: mais on y porta le luxe à un degré

d'extravagance qui corrompit les mœurs ; d'un autre côté les Romains lui ôtèrent ses magistrats et son gouvernement : elle reçut des magistrats romains.

La ville de Marseille a produit un nombre considérable de grands hommes ; entre lesquels on cite Pythéas, habile astronome vers l'an 350 avant l'ère vulg... Anthymène, son contemporain ; Teron et Gyarcé, habiles mathématiciens, qui étaient frères jumeaux, et se ressemblaient parfaitement ; Roscius, orateur distingué sous le règne d'Auguste : *Agrotas* du même temps mais qui n'avait cultivé que l'éloquence grecque, *Pétrone*, né dans les environs de Marseille, l'an 10 de l'ère vulgaire. Ses talens sont connus, et rendent sa mort plus affligeante, puisque, sous le règne de Néron, il se fit ouvrir les veines, etc... On a beaucoup de médailles de la ville de Marseille portant presque toutes la tête de Diane.

Lyon (Lugdunum), moins ancienne que Marseille, devint, peu après la conquête des Romains, la capitale de la Gaule ; elle le fut toujours de la province appelée première Lyonnaise. Son nom signifie Celtique *élevée sur les eaux*. Cette place, en effet, lorsque César s'en empara, occupait la partie elevée de la ville actuelle, qui est au confluent de la Saône (l'Arar) et du Rhône. Peu après la mort du dictateur, Plancus reçut ordre d'y rassembler les Viennois chassés de leur ville par les Allobroges. Au temps de Strabon, elle ne le cédait qu'à Narbonne par le nombre des habitans. C'était la résidence du gouverneur ; on y battait monnaie.

Narbonne (Narbo-Martius) appartenait aux Romains, dès le temps de la première conquête ; ils y établirent une colonie en 117 (an de Rome 617), ce qui la rendit la capitale de toute la province romaine à cette époque ; et, dans la suite, de la province appelée

première

première Narbonnaise. Elle avait appartenu aux *Tectosages.* Après la conquête des Wisigoths en 462, elle leur fut cédée par l'empereur Sévère, et devint la capitale de la Septimanie, province soumise à ces peuples.

J'ajoute qu'en 719 de l'ère vulg., elle fut prise par les Arabes appelés *Maures* et *Sarrasins.*

Bordeaux (Burdigala), à l'O. sur la Garonne (Garumna), était la capitale des *Bituriges Vivisci*; elle le devint sous les Romains de la deuxième Aquitaine. On a cru qu'il y avait eu en ce lieu une école de Druides, cela n'est pas prouvé. Mais ce qui est très-certain, c'est qu'il y en eut une très-célèbre au temps des Romains. Ausone, consul au commencement du quatrième siècle, y avait été professeur. Il a chanté en vers les beautés de sa patrie, avec l'enthousiasme d'un poëte patriote, et non avec l'attention d'un auteur qui décrit. On n'en a guère connu les monumens que par les ruines. On cite entr'autres le palais de Galien. Il y avait aussi des temples, un arène, etc. Cette ville, entr'autres grands hommes, a donné naissance à Exupaire, précepteur des enfans de Constantin, à Sidonius, à Saint-Paulin, etc.

Autun (Augustodunum), dans la première Lyonnaise, avait appartenu aux *Eduens* (Ædui). Quelques auteurs ont cru qu'elle avait aussi porté le nom de *Bribacte.* Elle avait en effet succédé au rang de cette cité, qui était la première du pays lors de la conquête par César: mais le lieu qu'il nomme *Bibracte*, était à quelque distance, sur une montagne, où est actuellement Beauvais, entre Autun et Château-Chinon. Il est probable qu'Auguste en établissant une colonie dans ce pays, donna la préférence à un lieu d'abord plus commode. Quoi qu'il en soit, Augustodûnum fut orné de monumens, et eut une école célèbre. Les Eduens jouèrent un grand rôle dans l'Histoire des Gaules.

Lutetia (Paris) n'eut pas de la célébrité aux mêmes titres qu'Autun, puisqu'elle ne fut pas fondée par un empereur, et n'eut pas une école brillante. Mais elle en eut par son ancienneté, par la sûreté de sa situation, et par la richesse de son commerce. Il est probable que ce nom *Lutèce* venait de *Lut* qui en Celte signifie *boue*, ce qui serait peu étonnant, puisqu'elle n'occupait alors que la longue île connue depuis sous le nom d'*île du Palais*, et d'*île de Notre-Dame*, endroit bas, exposé aux débordemens, et dans une partie de la Gaule alors d'autant-plus exposée aux pluies que les environs étaient couverts de bois. Cette ville était la capitale de la cité des Parisiens, qui s'étendait dans tout le pays que l'on a depuis nommé l'*île de France*. C'était le point de réunion, le siége de leur gouvernement et le centre de leurs opérations commerciales, qui se faisaient en descendant ou en remontant la rivière. De là vient que, dès ce temps, on y avait pris pour emblême une espèce de vaisseau, emblême qui a été conservé jusqu'à la révolution.

César, maître de Lutèce, l'entoura d'un mur et la fortifia de tours : il est probable que ce fut à cette époque que fut bâti au S. un fort qui a subsisté jusqu'à nos jours sous le nom de *Grand Châtelet*, formé du nom *Castellum*. Le César Julien, ensuite empereur, y faisait sa résidence, et y eut un palais, des thermes dont les dehors se retrouvent encore dans l'intérieur d'un ancien bâtiment appelé *Hôtel de Cluni*, rue des Mathurins. Cet empereur en parle avec affection dans l'ouvrage appelé *Mysopogon*, et il en fait l'éloge ainsi que du pays où croissaient des vignes et des figuiers.

Je pourrais nommer encore beaucoup d'autres villes, célèbres à l'époque dont je m'occupe, telle que *Vesunna* (Périgueux), dont il reste de beaux monumens; mais je finirai par la ville suivante.

CHARTRES (*Autricum*), sur l'Eure (Autura), est sans contredit une des plus anciennes villes de la Gaule : elle était la capitale des *Carnutes*, ou habitans des souterrains, parce qu'en effet ce fut long-temps la manière de s'y loger dans ces temps très-anciens : ensuite le nom du peuple fut donné à la ville, d'où s'est formé ensuite *Chartres*, prison. A l'arrivée de César les Carnutes lui opposèrent une vigoureuse résistance. Cette ville était regardée comme la capitale de la Celtique, et c'était la résidence du sénat des Druides ; c'était dans ce territoire qu'ils faisaient leurs assemblées religieuses et politiques. La ville, ou plutôt le lieu du rassemblement, occupait le sommet de la hauteur ; les habitans, les excavations, dont on voit encore des restes : autour de cette élévation, les bois qui l'entouraient, couvraient de leurs ombres les mystères imposteurs et les cérémonies, quelquefois cruelles, de leurs prêtres, qui y sacrifiaient des hommes. Mais Tibère, non moins féroce, fit massacrer une grande partie des Druides, les autres se conduisirent avec plus de sagesse : enfin Chartres devint une ville romaine, et adopta le christianisme.

ARTICLE VI.

Bretagne.

Les Romains désignèrent par ce nom les îles que nous nommons aujourd'hui la Grande-Bretagne, et qui comprenait l'Ecosse et l'Angleterre, dans une île ; l'Irlande, à l'O., dans une autre, et plusieurs autres petites îles, la plupart vers le nord. Comme nous n'avons de Géographie ancienne, sur ce pays, que par les Romains, et qu'elle est postérieure à la conquête, je parlerai d'abord des peuples, et finirai par le pays.

§. 1. *Des Bretons.*

Origine. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie de ce nom, qui nous intéresse parce qu'il paraît tenir à la langue de nos ancêtres. En langage commun (bas-breton) on a dit seulement *Britenez*, d'où le nom de *Bretons*. On peut remarquer que le Grecs disaient *Bretannia*. Les auteurs qui font venir *Bretons* de l'oriental *Brith*, de la couleur, n'observent pas que les habitans des parties méridionales de ce pays, n'avaient pas le corps peint : que cet usage, connu seulement chez les peuples septentrionaux, leur fit donner, par les Romains, le nom de *Picti*, ou Peints. On peut croire par analogie que les Bretons étaient Celtes, Gomérites.

Langue. Par ce que l'on connaît de la Langue des peuples de Galles et des Bas-Bretons de France, on voit que cette Langue a dû être celle qu'on parlait dans la Bretagne, avant l'arrivée des Romains. Elle s'y conserva jusqu'à l'arrivée des Angles et des Saxons. Alors une partie des peuples qui la parlaient, se retira dans un petit canton, à l'O., et l'on ne put les soumettre. Il en fut à-peu près de même dans la Bretagne française, appelée essentiellement *Armorique*, ou province maritime. Encore aujourd'hui, les Gallois de l'Angleterre et les Bretons de la France s'entendent, et conviennent que les deux Langues doivent avoir une même origine. Un savant Breton, le C. le Brigant, a porté ce sentiment jusqu'à la démonstration.

Religion. Par ce qu'on sait des dogmes des Bretons, il paraît qu'ils croyaient à l'immortalité de l'ame. Ils avaient fait des divinités de quelques objets qui leur avaient inspiré de la terreur. Les Romains supposèrent ensuite qu'ils avaient des dieux qui répondaien aux

leurs; mais rien ne le prouve : ils avaient des prêtres qui les trompaient.

Gouvernement. On a recueilli quelques-unes de leurs lois, ou du moins celles que les Anciens leur ont attribuées.

L'hommage qu'on doit à un être suprême.

Les distinctions des fonctions des prêtres, qu'on appelait *Druides.*

L'obligation d'assister à leurs instructions et aux sacrifices solemnels.

La défense très-sage de ne jamais disputer sur les matières de religion et de politique.

La permission accordée aux femmes de juger les affaires particulières pour fait d'injures.

La défense de l'injure, du commerce étranger sans une permission expresse, et celle de révéler aux étrangers les dogmes de la foi.

La peine contre l'oisiveté, le larcin et le meurtre qui en sont les suites.

L'éducation des enfans, qui devaient être élevés en commun, hors de la maison de leurs pères.

Les devoirs qu'on devait rendre aux morts.

La Bretagne était partagée entre plusieurs peuples, comme la Gaule, ou, si l'on veut, comme la Grèce : chacun de ces peuples avait son chef ou commandant particulier. On voit même que, du temps de César, plusieurs de ces princes s'étaient réunis pour former des puissances plus considérables. Les uns étaient gouvernés par des rois, comme les *Cathyeuclanis*, les *Iceni*, les *Brigantes*; d'autres étaient seulement, en temps de guerre, commandés par un chef; tels étaient les *Silures* et les *Ordovices.* Cependant, il semble que le grand-pontife des Druides n'en était pas moins à la tête des affaires politiques.

On s'assemblait à certains jours, et l'on délibérait sur tout ce qui concernait le bien général et celui des particuliers. Ensuite on recherchait les malversations et tous les crimes qui pouvaient avoir échappé aux tribunaux des différens districts. On trouvait ainsi ceux qui etaient demeurés impunis.

Les tribunaux ordinaires étaient composés d'un président, de plusieurs conseillers choisis entre les vieillards, et d'avocats pour défendre les parties. Quelquefois aussi, ces juges faisaient des tournées dans les provinces, autant pour prévenir, que pour juger les procès.

Commerce. Le commerce n'était pas inconnu aux Bretons. Les objets sur lesquels il portait, étaient, selon Strabon, le blé, les troupeaux, l'or, l'argent, le fer et sur-tout l'étain. On trouve aussi qu'ils trafiquèrent des esclaves et des chiens.

Les nations avec lesquelles ils furent d'abord en relation, étaient les Pheniciens : vers l'an 300 avant l'ère vulgaire, ils commencèrent à commercer avec les Carthaginois. Ces peuples venaient dans les ports de la Bretagne, par le détroit de Gadès, en suivant les côtes de la Lusitanie, de l'Hispanie et de la Gaule. On ne peut guère fixer l'époque où les Gaulois entamèrent des affaires de commerce avec leurs voisins de la Grande-Bretagne : ce fut long-temps avant la conquête par les Romains. Le savant Melot (*Mém. de l'Acad. des Bel.-Let. tom. XVI et XVIII*) a très-bien prouvé que, pendant cette première époque, les Grecs qui avaient connu les îles Britanniques, par le voyage de Pythéas, n'y avaient cependant aucun commerce. Les Bretons, riches d'un métal qui abondait chez eux, et dont l'exploitation leur donnait peu de peine, le laissaient à fort bon compte aux étrangers ; ils en ob-

tenaient, par échange, de la vaisselle de terre, du sel et des instrumens de fer ou de cuivre. Les Phéniciens, qui donnaient peu de chose pour une matière qui leur rapportait un grand profit, cachaient leur route avec un soin extrême.

Usages. La plupart des Bretons allaient le corps nu, d'autres se couvraient d'habits de peaux. Les premiers se peignaient le corps, selon César, avec du verre, c'est-à-dire, sans doute, avec de la cendre d'herbes brûlées, qui, mises en fusion, se vitrifiait. Ils traçaient sur leurs corps différentes figures d'animaux; ils se faisaient des incisions avec des espèces de stylets. Mais c'étaient sur-tout les peuples du Nord. Ils se laissaient venir les cheveux, et la barbe de la lèvre supérieure. Du reste ils étaient rasés par tout le corps.

Tempérans par goût, et trop peu industrieux pour cultiver la terre avec soin, ils se contentèrent presque toujours, du moins pendant long-temps, de la nourriture qu'elle leur offrait sans effort. Ils suppléaient à ce qu'elle leur refusait, par la chasse, à laquelle ils étaient fort adonnés. Les rivières leur fournissaient abondamment du poisson; mais ils ne mangeaient pas d'oiseaux, ni même d'oies, quoiqu'ils en élevassent pour leur plaisir.

Les Bretons ne connaissaient pas l'usage du vin. Ils se faisaient une boisson qui y suppléait.

Quant à la monnaie, ils ne la connurent que tard. Avant ce temps, ils se servaient d'anneaux de fer et de cuivre, d'un poids déterminé.

Ils habitaient sous des cabanes construites au milieu des bois. Ces habitations réunies formaient des espèces de villes ou de camps, par les palissades dont elles étaient entourées. Ceci, on le sent bien, ne doit s'entendre que de ceux qui habitaient l'intérieur du pays

et les forêts. Ceux qui demeuraient vers la mer, avaient des édifices mieux construits, et même des villes en assez bon ordre.

Les Bretons pouvaient avoir un grand nombre de femmes; et même, pendant un temps, elles furent communes entre les hommes, sur-tout entre les parens et les frères.

C'était honorer les morts que de conserver leurs crânes, de les faire border d'or ou d'argent, et de s'en servir ensuite pour boire.

Ces peuples étaient très-guerriers : ils se servaient d'une courte épée, d'un bouclier, de la hallebarde. Ils y attachaient une espèce de grelot d'airain, afin d'effrayer leurs ennemis par le son réitéré de ce métal. Ils se servaient aussi de chevaux; mais, ainsi que le font encore les sauvages de l'Amérique, ils ne combattaient guère qu'en se plaçant en embuscade pour surprendre leurs ennemis, que rarement ils attaquaient en face.

Gouvernement Romain. Un magistrat portait le titre de vicaire de la Bretagne : il avait sous lui différens officiers dont les principaux étaient;

1.° Un lieutenant qui le remplaçait en cas d'absence;

2.° Un hérault (*cornicularius*) qui publiait avec un cornet, ou, comme on dit actuellement, à son de trompe, les décrets et les sentences; enfin, les actes émanés du souverain et des magistrats;

3.° Deux trésoriers (*numerarii*) qui tenaient état des deniers publics;

4.° Des notaires publics (*scriptores ab actis*) qui dressaient les contrats, les testamens, etc.

Le gouvernement militaire se trouvait entre les mains de trois principaux officiers subordonnés au *magister militum*, ou généralissime des troupes de l'oc-

cident. Ces trois officiers étaient... le comte de la Bretagne (*comes Britanniarum*),.... le comte des côtes du côté de la Saxe (*comes littoris Saxonici*),.... enfin le duc de Bretagne (*dux Britanniarum*).

Ces premiers officiers avaient sous eux plusieurs préfets et commandans de legions. Le pouvoir de ceux qui commandaient les côtes, s'étendait aussi sur la mer, et même sur les côtes opposées; ce qui est sûr au moins, pour le comte des côtes Saxonnes. Craignant d'être trahis par les troupes nationales, les Romains entretinrent pendant assez long-temps en Bretagne, des troupes étrangères dont ils étaient sûrs.

§. 2. *Géographie.*

La plus grande des îles Britanniques, située à l'E., fut nommée *Britannia* et *Albion*. La partie septentrionale, qui en fut séparée par un fossé et une muraille, était nommée *Caledonia* : c'était l'Ecosse actuelle.

L'île qui, moins grande, est à l'O., se nommait *Ierne* et *Hibernia*; c'est l'Irlande,

Les petites îles étaient... *Vectis* ou Wight,... les *Cassiterides* ou les Sorlingues.... à l'O;.. *Monobia*, ou l'île de Man,... les *Ebudes* ou Westernes;..... au N., les *Orcades* ou Orcadies; et enfin, *Thule*, qui doit se rapporter aux îles Schetland, quand il est question de la *Thulé* de Ptolémée. Car celle dont parle Pythéas, cité par Strabon, ne peut être que l'Islande.

On compte jusqu'à 22 petits peuples dans l'ancienne Bretagne, et je ne doute pas qu'il n'y en eût davantage. Ils avaient un chef-lieu dont plusieurs se retrouvent encore dans la géographie moderne.

Les Romains rangèrent tous ces peuples en cinq provinces ;

1. La Bretagne première ;
2. La Bretagne seconde ;
3. La Flavienne-Césarienne ;
4. La Grande-Césarienne ;
5. La Valentienne, comprenant tout le nord.

La Bretagne relevait, depuis Constantin, du préfet des Gaules.

On n'est pas assez instruit sur l'étendue et les limites de ces provinces, pour se permettre des détails topographiques qui seraient inexacts.

Il est difficile, et sans intérêt, de parler de l'Hibernie qui n'entre dans l'histoire que postérieurement aux temps de l'Antiquité.

Ce fut environ l'an 55 avant l'ère vulgaire, que César, vainqueur des Gaules, passa dans la Grande-Bretagne. A cette époque les *Cathyeuclanis* avaient soumis plusieurs de leurs voisins. Les *Cantiens* étaient les plus policés : les *Carnavians* faisaient un grand commerce.

Le général romain, aussi bien que son armée, ne firent guère que paraître aux rives de la Tamise. Cependant on continua les liaisons entre l'île et le continent. Il y eut des ambassades sous Auguste et sous Tibère. Caligula prétendit au titre de conquérant. Il amena ses troupes sur les côtes, leur fit ramasser des coquillages, et à son retour prit facilement le titre de *Britannique*.

Cependant il ne se passa rien de considérable, par rapport aux Bretons, jusqu'au règne de Claude, qui leur fit la guerre. Ses troupes étaient conduites par A. Plantius, général consommé dans l'art militaire. Il prit terre, comme César, chez les *Cantiens*, et s'avança

jusqu'au pays des *Dobunis*, où il défit les troupes bretones en bataille rangée. Trois autres suivirent rapidement cette première, et toutes furent également heureuses pour les Romains. L'empereur, informé par son général, du succès de ses armes, entreprit d'aller jouir du spectacle de ce peuple vaincu. Après avoir traversé la Gaule, il descendit dans la Bretagne, au port *Rutupinæ*, à la pointe S. de l'île *Tanetos*, où est actuellement Sand-wik.

Les Bretons, qui avaient à leur tête Caractacus, continuèrent de tenir la campagne. Beaucoup d'autres se soumirent et furent traités avec bonté : on les laissa jouir de leurs possessions et de leurs temples. Quinze jours après son arrivée, Claude repartit. Les Romains se trouvèrent les maîtres de la partie qui tire vers la Gaule, entre l'Orient et le midi, fut assujétie.

P. Ostorius Scapula succéda à Plautius. Les Bretons crurent pouvoir profiter de ce changement : leurs efforts réussirent mal : ils furent repoussés avec perte. Cependant ils reprirent les armes ; et même quelques-uns de ceux qui s'étaient soumis volontairement, levèrent l'étendard de la révolte. Le brave Caractacus était l'ame de tous les conseils et le chef de toutes les entreprises. Malheureusement pour son parti, sa femme et ses enfans étaient tombés au pouvoir de l'ennemi ; il leur fut lui-même livré peu après par une reine timide, qui aima mieux manquer aux droits sacrés de l'hospitalité, que d'avoir à redouter la colère des Romains.

Caractacus fut conduit à Rome, l'an de l'ère 52 ; aussi grand dans les fers qu'à la tête des armées, il étonna les vainqueurs par sa fermeté, et les força d'être aussi généreux qu'il était grand. Claude lui rendit sa femme, ses enfans, et autant de liberté qu'il en pouvait espérer dans un pays qui le regardait comme

un rebelle vaincu. En 54, sous l'empire de Néron, Suétonius Paulinus, vainqueur des Gétules, digne émule de Corbulon, ne fut pas plutôt arrivé dans son gouvernement qu'il passa dans l'île de *Mona*, où il fit livrer aux flammes la plupart des Druides. La conduite des Romains dans le cours de cette guerre, qui recommença avec plus de fureur qu'auparavant, doit être oubliée à jamais pour l honneur de l'humanité. Des usurpateurs qui, maîtres de la moitié d'un état par le testament du prince défunt, s'emparent de l'autre moitié par la force des armes ; des barbares, des monstres qui font frapper de verges la veuve de leur bienfaiteur, et livrent en même temps les filles à la brutalité du soldat ; des forcenés qui se permettent toutes sortes d'horreurs contre des malheureux vaincus et désarmés : tels furent les Romains en cette occasion ; telle fut aussi la rage des Bretons contr'eux : ils ne desiraient la vie que pour avoir le temps de se venger. Les troubles ne commencèrent à s'appaiser que lorsque Turpilianus, en 78, envoyé ensuite dans la Bretagne, eut commencé à traiter les peuples avec quelque douceur.

Après la mort de Néron, aucun général romain ne se comporta avec autant de gloire que Julius Agricola, qui y fut envoyé par Domitien. Ce commandant fit le tour de l'île, et soumit tout l'intérieur au centre de l'Écosse, jusqu'à l'endroit où, quelque temps après, fut élevé le mur d'Adrien.

Cet empereur, qui passa dans la Bretagne peu après son avénement à l'empire, fit élever ce rempart de 80 milles de longueur, depuis le golfe Solwaifirt, jusqu'à Tin-Mouth, pour l'opposer aux incursions des Calédoniens. Sûrs de ne pouvoir être attaqués dans leurs montagnes, ces peuples ne cessèrent de se jeter sur les

parties méridionales. Aussi, Sévère, à son arrivée, refusa-t-il de leur accorder la paix. Il pénétra dans leur pays, et fit élever un mur, pour les contenir, à-peu-près au milieu de l'Écosse actuelle. Ce rempart était de 32 milles, entre la rivière de Clyd, et le golfe d'Edenbourg. Ce prince mourut à *Eboracum*, actuellement Yorck.

L'histoire garde un profond silence sur l'histoire des Bretons, jusqu'au temps où l'empire fut la proie d'une foule de petits tyrans qui se faisaient des partis, chacun dans leur province. Carausius, l'un d'eux, né dans la Gaule, prit la pourpre dans la Bretagne. Sept ans après il fut assassiné par un de ses officiers. Le traître avait à peine joui trois ans du fruit de son crime, que Constance, père de Constantin-le-Grand, arriva et fut regardé par les Bretons comme leur libérateur. Il mourut dans la même ville que Sévère.

Constantin, son fils, réprima les Pictes, passa dans la Gaule, et fut reconnu empereur. Son attachement pour un pays qui avait vu naître sa mère, et qui renfermait les cendres de son père, procura aux Bretons une tranquillité dont ils n'avaient pas joui depuis longtemps. Il fit régir leur pays avec autant de ménagement que les autres provinces de l'empire. La suite ne fut pas si heureuse, et les Bretons eurent souvent à gémir de la tyrannie et de la cruauté de leurs gouverneurs et de leurs proconsuls. Les troubles qui survinrent ensuite, tiennent à l'histoire générale de l'Empire romain.

Quoique la Bretagne continuât d'obéir aux Romains, elle en était mal protégée et avait beaucoup à souffrir des peuples du nord appelés *Pictes*. Sous le règne de Valentinien, en 411, Aétius y passa pour repousser ces barbares. Il y réussit ; et la tranquillité aurait

suivi ce succès, s'il eût pu demeurer dans l'île avec ses troupes. Mais, profitant de l'état de faiblesse où se trouvait l'Empire, Alaric, avec ses Goths, venait de saccager Rome : les Suèves, les Alains, s'étaient jetés sur l'Hispanie. Il fallut abandonner les extrémités pour conserver le centre. On rappela les légions de la Bretagne, et l'on rendit alors aux Bretons, une liberté qui devint un présent bien funeste.

Sans argent, sans troupes, sans discipline, les Bretons, après le départ des Romains, devinrent bientôt la proie de leurs voisins ennemis. En vain reçurent-ils quelques faibles secours, leurs maux croissaient chaque jour avec leurs désastres. Entre les différens chefs qu'ils mirent à leur tête, Vortigère est le plus connu. Ce fut lui qui, pour conserver une autorité dont il n'était pas digne, plutôt que pour défendre son pays, engagea ses compatriotes à recevoir chez eux les Saxons, sous prétexte qu'ils les aideraient à repousser les Pictes.

Les Saxons, qui déjà couraient les mers et dévastaient les États qu'ils abordaient, vinrent sous la conduite d'Hengist et de son frère Horsa, tous deux fils d'un roi de leur pays. Ces premières troupes furent bientôt suivies de beaucoup d'autres, et leur dessein commun était de s'emparer de toutes les terres. Ils y réussirent en effet, malgré la valeur du célèbre Arthus, roi fabuleux de la grande Bretagne, an 6e. de l'ère, qui, dit-on, vainquit les Saxons, l'Écosse et l'Irlande, Ducius général romain, une partie des Gaules ; institua les chevaliers de la *Table Ronde*, conservée au château de Winchester, et dont les hauts faits, au moins exagérés, semblent tenir du prodigeou de la fable.

ARTICLE VII.

§. 1. *De la Germanie.*

Les Romains nommaient *Germanie* les pays situés à l'E. du Rhin et au N. du Danube, jusqu'à la mer au N. et jusqu'à la Wistule à l'E.: ainsi c'était moins que l'Allemagne actuelle.

Ceux qui font dériver le nom de *Germanie* de deux mots tudesques, dont un signifie *guerre*, et l'autre *homme*, annoncent du goût et du talent pour les étymologies; ceux qui s'en tiennent à regarder ce nom comme purement latin, signifiant les *frères*, les *associés*, paraissent se rapprocher davantage de l'opinion probable; car on ne voit pas que ce nom *Germain*, soit celui que se donnaient ces peuples. Les Romains avaient dit les *Associés* ou *Germains*, comme nous disons les *Etats-Unis*, les *Ligues-Grises*.

La connaissance de ce pays n'appartient pas à une haute antiquité. On voit que Strabon ignorait l'étendue et les bornes de ce vaste pays. Auguste, Drusus, Germanicus, Tibère, qui avaient fait la guerre aux Germains, n'avaient guère combattu que sur les bords du Rhin, depuis son embouchure jusqu'à sa source. Pomponius Méla n'entre guère dans de plus grands détails. Pline, venu un peu plus tard, avait écrit en vingt livres les guerres des Romains dans la Germanie. Il nous fait connaître cinq nations principales, dont quelques-unes se divisaient en plusieurs autres.

Tacite, contemporain de Pline, mais plus jeune, fut employé dans la Belgique sous Vespasien. Il profita des avantages de sa place pour se procurer des connaissances sur l'intérieur de la Germanie et sur les mœurs des Germains: comme on ne connaissait pas

dans ce pays d'états circonscrits par des limites bien connues, cet auteur suit dans sa description les divisions offertes par la nature et indiquées par les chaînes de montagnes et les fleuves.

Ptolémée, plus instruit, traite de la Germanie d'une manière plus détaillée. Il en fait connaître les fleuves, les montagnes, les peuples, et un fort grand nombre de villes. Mais comme tout cela n'offre qu'une nomenclature scientifique qu'il suffit de consulter au besoin, je ne crois pas devoir la placer ici. Je passe aux habitans.

§. 2. *Des Germains.*

Origine. Tacite qui nous a parlé de ces peuples avec tant d'éloges, dit qu'ils étaient indigènes, c'est-à-dire, nés du pays même. On l'a dit de beaucoup d'autres dont on ne connaissait pas mieux l'origine, et je crois, avec aussi peu de fondement. Il vaut mieux convenir de ce qu'on ignore.

Lorsqu'une inondation considérable força les Cimbres et les Teutons de quitter leur pays, la Chersonèse Cimbrique, actuellement Jutland, pour aller chercher ailleurs des demeures plus sûres, ils passèrent d'abord en Germanie et y causèrent un mouvement général. Quelques peuples se joignirent à eux, et partagèrent leur triste sort. On sait qu'ils furent défaits en deux batailles, par Marius. Ceux qui échappèrent à ces terribles défaites, revinrent en Germanie y disputer des terres que les possesseurs défendirent. Ayant fait l'essai de leur force, ils entreprirent de passer le Rhin et se jeter sur la Gaule. En effet, César y arrivant, trouva plusieurs nations Germaniques établies sur la gauche de ce fleuve.

Religion. Je ne crois pas qu'on puisse dire que les premiers

premiers Germains eussent une religion dans le sens où on le dirait d'un peuple éclairé qui aurait un culte et des dogmes raisonnés : ils étaient connus pour des barbares ; mais ils étaient religieux par ce sentiment qui nous porte à admettre un être plus puissant que nous, et auteur des phénomènes que nous présente l'action continuelle de la nature. Ils n'avaient de cet être que des idées vagues et indéterminées ; aussi n'avaient-ils ni statues pour le représenter, ni temples pour adresser leurs hommages. Par la suite ils eurent des images et un culte. Mais des forêts entières, immenses par l'étendue, imposantes par leur obscurité, étaient consacrées à l'Être Suprême. L'endroit le plus épais en était le sanctuaire ; et c'était le rendez-vous général de la nation, aussi bien qu'un asile inviolable pour le suppliant qui s'y retirait. Lorsque dans la suite ils bâtirent en l'honneur de leurs dieux, ce ne furent guère que des cabanes, et leurs idoles, que des pierres assez informes. Ils eurent enfin des autels et des sacrifices. Malheureusement leurs prêtres, qui avaient pris un grand ascendant sur la nation et dont la personne était inviolable, ne leur avaient pas inspiré d'horreur pour les sacrifices humains, en supposant même que ce ne fussent pas eux qui leur en eussent inspiré le goût. Ordinairement ils sacrifiaient les prisonniers faits à la guerre.

César ne leur attribue que trois dieux ; mais César n'avait pas pénétré en Germanie, et n'avait vu que rapidement ceux des Germains qu'il avait trouvés établis dans la Gaule. Selon lui, ils adoraient le Soleil, la Lune et Vulcain. Peut-être avaient-ils commencé par adorer ces trois divinités, en prenant Vulcain pour le feu. C'était en effet une divinité très-bienfaisante dans un pays aussi froid que la Germanie l'était alors.

En étudiant les auteurs qui ont parlé d'eux avec plus de détail et de connaissance, on voit, ... 1.° que chaque jour de la semaine avait son dieu, dont il portait le nom.... C'étaient le *Soleil*, la *Lune*, *Mars*, *Wodan*, pris par quelques savans pour Mercure, ... *Soranus*, pris pour Jupiter, ... *Trica* ou Vénus, ... et *Codron* ou Saturne.... Entre les autres divinités, il faut distinguer *Irmensul*, dont le nom, le culte et les attributs, ont fort exercé les érudits de l'Allemagne.

L'ignorance et l'esprit de superstition étaient entretenus en Germanie, par des prêtres et par quelques femmes qui prétendaient avoir le don d'anuoncer l'avenir. On cite, entre ces dernières, *Velleda*, *Grana* et *Jethra*. La première vivait au temps de la guerre de Civilis, demeurait dans une tour appelée *Gelbuda*, et servit d'ornement au triomphe de Vespasien. La seconde vivait sous Dioclétien : enfin, la troisième fut déifiée par les Boïens, qui, de son vivant, lui bâtirent un temple sur les bords du Néker, et lui consacrèrent la montagne d'Heidelberg.

Le sacerdoce était divisé en *grand* et en *petit*. Leurs prêtres, pour consulter le destin, employaient différens moyens, tels que le chant des oiseaux, la *Rhabdsmancie* ou l'art de prédire. Peut-être entrait-il quelque lueur de connaissance naturelle dans la manière de consulter sur la stérilité ou l'abondance des récoltes. Ils examinaient quelle espèce d'insecte se trouvait renfermee dans la noix de galles : l'araignée annonçait la stérilité ; le moucheron, un été sec; le ver, la pluie, etc.

Gouvernement. Les Germains formaient, comme encore à présent, un corps composé de différentes parties ; mais l'ensemble n'en était pas régulier. Le pays était divisé par cités, espèce de petits états, dont

chacun comprenait plusieurs villages, entre lesquels était un chef-lieu. De ces cités, les unes élisaient un chef, les autres étaient gouvernées par la noblesse, d'autres enfin par l'assemblée générale de la nation. Elles étaient plus ou moins considérables, selon le nombre des villages qui les composaient : mais il fallait cent familles pour un village. Il ne faut cependant pas entendre par ce mot un assemblage de maisons rapprochées comme chez nous, et ayant leurs possessions plus ou moins loin des habitations. Au contraire, comme le terrain était vaste, chaque maison était fort isolée, et placée au goût de celui qui d'abord en avait été l'occupant. La famille était soumise au plus ancien, ou *sénieur*. Les anciens, en se réunissant, formaient une petite assemblée, présidée par le plus âgé de la troupe : on le nommait *centenier*. C'était la réunion de ces centeniers qui formait l'assemblée générale, et constituait essentiellement la *cité*, dont tous les membres étaient ainsi gouvernés par les mêmes lois et les mêmes usages.

Mais toutes ces cités étaient soumises à une forme différente de gouvernement. Chez les Marcomans et les Quades, il y avait un roi ; chez les Usipètes, les Teuctères, les Trisans, c'était un conseil composé de la noblesse ; chez les Ubriens, le peuple était admis dans le sénat. Cependant toute autorité suprême, même celle des rois, était au moins balancée par le pouvoir général de la nation. Ainsi, des nations policées avaient connu le principe éternel.

C'était dans les petites assemblées qu'on jugeait les affaires des particuliers ; les princes avaient le droit d'y présider. Dans les assemblées générales, on prononçait sur les crimes et sur tout ce qui intéressait le corps de l'Etat. Les chefs ou ducs commandaient pen-

dant la guerre. Le général, élu dans l'assemblée générale de la nation, était élevé par les soldats sur un bouclier : on le montrait aux cités liguées pour le faire reconnaître. Comme c'était sur-tout la valeur qui décidait de ce choix, on a dit que, chez eux, la naissance faisait les rois ; la vertu, les capitaines. Ces capitaines, despotes à la guerre, rentraient, à la paix, dans la classe des simples citoyens.

Mais ces citoyens, ou plutôt la masse totale de la nation, étaient divisés en quatre classes ; les *nobles*, les *libres*, les *affranchis*, les *esclaves*.

La classe des nobles, bornée aux familles des chefs, était fort respectée.

Les libres, qui, chez plusieurs nations, ne formaient qu'une classe avec les affranchis, composaient surtout la milice ; car tout citoyen était guerrier. Lorsqu'un jeune homme était en état de porter les armes, ses parens le présentaient à l'assemblée générale, et le duc lui donnait la lance et le bouclier. Dès ce moment, sa voix était comptée dans les assemblées ; il était compté pour un chef de famille dans la cité.

Quant aux esclaves, que l'on nommait *Lazzi*, il y en avait de deux sortes ; les uns, qui avaient vendu leur liberté volontairement ; les autres, qui avaient été pris à la guerre. Mais comme les Germains s'acquittaient fort bien eux-mêmes de tous les soins domestiques, puisque les hommes avaient soin de leurs armes, et les femmes, de l'intérieur de la maison, les esclaves étaient dispersés sur les terres, les cultivaient, en rendaient le produit, et ne pouvaient les quitter sans la permission de leurs maîtres. Tel fut le commencement du *gouvernement feodal*.

Quant aux *lois*, il est probable qu'au milieu d'un peuple qui ne savait pas écrire, elles durent être long-

temps fort simples : les usages en tenaient lieu. Souvent aussi les Germains se permettaient des vengeances particulières. Les crimes qui intéressaient la nation ou les familles, étaient jugés dans des assemblées publiques. En général, on pendait les traîtres, on noyait les lâches. Les autres crimes, ou du moins presque tous, se rachetaient par des amendes payables en chevaux, bœufs, etc. ; le produit se partageait entre le *Sénieur* et la famille offensée.

Guerre. J'ai parlé de leur férocité ; elle tenait à leur vertu favorité, le courage. Mais n'étant pas réglé par des notions exactes de justice, ce courage les portait à tout obtenir de la force, lorsque le simple droit ne suffisait pas. Ils se faisaient honneur de l'effroi qu'ils causaient à leurs voisins, et croyaient n'avoir rien de mieux à faire que de les harceler sans cesse, pour maintenir leur force et leur activité.

On sait qu'ils avaient pour armes la lance, l'épée et la cuirasse. Ils lançaient des flèches et des javelots. Leurs troupes étaient divisées en infanterie et en cavalerie. Derrière le corps d'armée, étaient, sur des chariots, les femmes et les enfans qui ne cessaient de les exciter au combat par des cris furieux et continus.

Cette espèce d'arrière-garde, embarrassante à quelques égards, avait cependant son degré d'utilité. On vient de voir que par ses cris elle animait le courage des combattans ; de plus, c'était là qu'on transportait les blessés ; les femmes en prenaient soin, pansaient leurs plaies, donnaient des rafraîchissemens à ceux qui n'étaient qu'épuisés de fatigues.

Dans les commencemens, ils allaient au combat par petites troupes et sans ordre. Ils apprirent ensuite des Romains à suivre des enseignes, à se rallier, à soutenir des attaques par détachemens renouvelés. On intro-

duisit une plus grande discipline. Celui qui perdait son bouclier était exclu de l'assemblée. Celui qui avait eu la lâcheté de fuir, rarement survivait à cette honte, ou il était condamné par l'assemblée générale, ou il se donnait la mort. Mais ils étaient si avides de combats, qu'on voyait souvent toute la jeunesse d'une cité, en paix avec ses voisins, aller au loin, sous la conduite d'un chef, chercher des occasions de signaler son courage.

Usages domestiques. Les Germains ne connaissaient pas, ou du moins ignorèrent pendant long-temps, la propriété des terres. Tous les ans le prince leur distribuait celles qui devaient servir à la subsistance de chaque famille. Ils les faisaient cultiver par leurs esclaves, ou les cultivaient eux-mêmes. En temps de guerre, il en restait une partie sur les habitations, l'autre se mettait en campagne. L'année suivante, ces derniers restaient à la garde des biens, et les autres marchaient pour leur défense.

Les fortunes consistaient sur-tout en ânes, en chevaux, en bestiaux. Ils n'avaient pas l'usage de la monnaie; leur commerce ne se faisait que par échange.

Les fils succédaient aux pères, et les neveux à leurs oncles, lorsque ces oncles n'avaient pas de fils. La stérilité était regardée comme le plus grand des malheurs, et le grand nombre d'enfans était l'honneur d'un père de famille.

Les enfans restaient nus jusqu'à l'âge d'environ douze ans. Les mères les avaient alaités, et ils étaient élevés sans aucune distinction avec les enfans des esclaves. D'ailleurs, toute la famille couchait sur la terre avec les bestiaux.

Ils avaient un grand respect pour le mariage, et n'avaient, en général, qu'une femme. Le consentement

des parens était nécessaire pour valider le mariage. L'époux donnait, pour dot, à sa femme, une paire de bœufs, un cheval bridé et des armes.

Les bœufs sous le joug, avertissaient la femme de la soumission qu'elle devait à son mari; le cheval, de l'obligation qu'elle contractait de partager ses peines et ses fatigues, et les armes, qu'elle devait le suivre à la guerre.

Si la femme devenait infidèle, le châtiment était prononcé par le mari. Il assemblait les parens de la femme, lui reprochait son crime, la dépouillait de ses habits en leur présence, lui coupait les cheveux, et la chassait de son habitation à coups de fouet. En général, les Germains n'épousaient que des filles, et point les veuves.

Quant à leur vie privée, elle était assez agitée, même en temps de paix. Ils profitaient de ce loisir pour s'occuper de la chasse, s'exercer à la course, au saut, à nager; autrement, ils ne songeaient guère qu'à manger, boire et dormir. Les femmes, les enfans, les vieillards étaient chargés des soins domestiques. Ils étaient nus dans leurs habitations. Lorsqu'ils sortaient, ils se couvraient d'une *saie*, qu'ils attachaient par-devant avec une épine. Les plus riches avaient une espèce d'habit qui leur emboîtait chaque membre. Ceux qui demeuraient dans le voisinage du Rhin, portaient sur l'épaule une peau de bête sauvage. Les femmes s'habillaient comme les hommes, à la réserve de la gorge et des bras qu'elles laissaient découverts. Elles portaient un voile sur la tête, sur lequel elles attachaient un morceau de quelque étoffe de couleur brillante.

Femmes et hommes se baignaient souvent, dans les

rivières, en été ; dans des eaux chaudes, en hiver : ils s'exerçaient tous à la nage.

Leurs alimens etaient simples. De la viande presque crue, du poisson, des fruits, du lait caillé ; tel était le fond de leurs repas, qui se faisaient toujours entre un certain nombre de convives. Ceux qui habitaient l'intérieur du pays, ne connaissaient pas le vin ; mais ceux des bords du Rhin en buvaient, et ordinairement beaucoup. Ils passaient volontiers à table les jours et les nuits. Tacite dit qu'ils délibéraient quand ils etaient ivres, et qu'ils prenaient leurs résolutions quand ils avaient recouvré leur bon sens.

Ils avaient encore un autre défaut, c'était la passion du jeu. Cette fureur, qui doit moins étonner chez des barbares, les égarait quelquefois au point, qu'après avoir joué et perdu leur bien, ils jouaient aussi leurs personnes. Et ces Germains si fiers, si jaloux de leur liberté, qui la défendaient au péril de leur vie, la perdaient avec résignation par un simple revers du sort.

D'ailleurs, les Germains étaient bons, francs, hospitaliers. Ils accueillaient généreusement l'etranger qui se presentait chez eux, lui offraient les choses qui pouvaient lui être agreables ; ils recevaient aussi des présens avec le même plaisir et sans plus de cérémonie.

Les jours de fete, la jeunesse s'assemblait et dansait nue au son d'un espece de fifre. Elle sautait avec une adresse et une agilité étonnante, au milieu des lances et des épees, qu'ils se présentaient tour-à-tour. Les Suisses conservent encore quelque chose de ces anciens jeux.

Les ceremonies funéraires présentaient le spectacle singulier des larmes données à la mémoire du mort, par les femmes, et des chants de victoire, par les-

quels les hommes célebraient ses vertus. Ceux-ci auraient cru se dégrader en montrant de l'affliction. Mais on invitait les jeunes gens à imiter les vertus guerrières du germain qu'on venait de perdre. On brûlait son cheval et ses armes avec son corps; on élevait, au-dessus du lieu où reposait sa cendre, une butte de terre qu'on couvrait de gazon. Le choix du bûcher distinguait les rangs. Car la vanité a trouvé par-tout, et dans tous les temps, à introduire des distinctions flatteuses pour l'opulence, indifférentes pour le sage, et quelquefois outrageantes pour le pauvre.

J'ajoute qu'une portion de la Gaule ayant, comme on l'a vu, porté le nom de *Germanie inférieure* et *supérieure*, on y conserva long-temps les mœurs que je viens d'indiquer. A la fin cependant, on les abandonna. On y fut conduit par le besoin et par l'imitation. Le Rhin, la Meuse, l'Escaut perdirent, par la violence des tempêtes, leurs anciennes embouchures, tandis que les ruisseaux devinrent des fleuves considérables. Les vents renverserent les forêts, etc. Ces différentes secousses, jointes à l'impossibilité de se transporter ailleurs, à cause des peuples qui les entouraient, excitèrent leur industrie. Ils elevèrent des digues, creusèrent des canaux, construisirent des moulins propres aux desséchemens, se firent des maisons et des villages à l'imitation de ceux qu'ils connurent dans la Gaule.

§. 3. *Précis historique.*

Lorsque César pénétra dans la partie septentrionale de la Gaule, les bords de la mer étaient si couverts de bois, si remplis de marais, qu'on ne pouvait en approcher. Insensiblement on les défricha. La forêt Hercynienne, qui commençait aux Ardennes et continuait

jusqu'à la mer Baltique, était de soixante jours de marche en longueur, et de neuf en largeur. Il y avait peu de villes sur ses bords, au temps de César. Lorsque Ptolémée écrivait, il y en avait au moins cinquante, puisqu'il les nomme. On présume cependant que c'étaient plutôt des bourgades que des villes entourées de murailles ; ce qui n'était pas dans le genre de vie des Germains.

Lorsque Agrippa eut bâti Cologne, il fut obligé d'en abattre les portes, pour engager les Ubiens à y venir habiter les maisons qu'il avait fait construire. Cependant ils s'attachèrent insensiblement à l'art de la construction, dont les légions romaines, établies le long du Rhin, leur donnaient l'exemple. On sait que le seul Drusus avait bâti cinquante châteaux pour se rendre maître des grandes rivières. Il faut même que les villes se soient multipliées en assez peu de temps, puisque, sous Constantin, les Francs, ayant passé le Rhin, en pillèrent plus de quarante.

ARTICLE VIII.

Pays au sud du Danube.

Les parties situées au S. du Danube, n'étaient pas, ainsi que je l'ai déjà dit, comprises dans ce que les Romains nommaient *Germanie*. On y trouve quatre divisions principales.

La *Rhétie*, pays montagneux, était vers l'O., et touchait à l'Helvetie, alors comprise dans la Gaule. C'est aujourd'hui le pays des Grisons, dont le nom actuel est évidemment une altération du nom ancien.

Le *Noricum*, qu'on appelle quelquefois en français la *Norique*, comprenait les évêchés de Trente et

de Brixen actuel, avec le Tyrol, et même une partie de l'Autriche.

La *Pannonie*, plus à l'orient, comprenait une partie de l'Autriche actuelle et la Hongrie. On y trouvait *Vindobona*, actuellement Vienne.

Toute la partie à l'E. de l'Oder, et à plus forte raison de la Wistule, était peu connue des Romains. C'est ce qu'en général on nommait *Sarmatie*.

CHAPITRE III.

EMPIRE ROMAIN.

Description de l'Empire romain.

POUR juger de la puissance des Romains lorsque les *empereurs* succedèrent à la *republique*, il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'etendue de leur domination. Les bornes de l'empire étaient, à cette époque, à l'O. l'Océan atlantique,... au N. la Bretagne, le Rhin, le Danube,... à l'E. l'Euphrate; au S. les sables brulans de l'Arabie et de l'Afrique. Dans cette vaste étendue étaient comprises les provinces suivantes:

1.° L'HISPANIE, divisée en *Tarraconoise*, *Lusitanie* et *Betique*. Il y eut dans ce pays jusqu'a 25 colonies romaines. D'autres villes furent gouvernées par leurs propres magistrats, avec le titre de *municipales*. Pline, sous le règne de Vespasien, y comptait plus de 360 villes.

2.° La GAULE comprenait de plus que la république Française, toute l'etendue de la republique Batave et la republique Helvetique, excepté la Rhetie qui répond au pays des Grisons. La division interieure fut portée, comme on l'a vu, jusqu'à 17 provinces ayant chacune une métropole, et renfermant un grand nombre de peuples, reunis en corps politiques sous le titre de *Cités*. On y comptait 112 villes. On a vu que, dès les premiers siecles, la Gaule formait un pays florissant.

3.° La BRETAGNE, c'est-à-dire, l'Angleterre actuelle, était peu connue sous le règne d'Auguste. Les Romains s'en emparèrent sous ses successeurs : elle était divisée entre plusieurs peuples: il y eut jusqu'à 9 colonies. *Eboracum* (Yorck) était le siége du gouvernement.

4.° La GERMANIE n'était que la partie de l'Allemagne, bornée au S. par le Danube, à l'O. par le Rhin, à l'E. par le Vistule. Mais elle ne fut jamais soumise entièrement aux Romains.

5.° L'ITALIE était devenue le centre du gouvernement : là résidaient les Empereurs et le Sénat ; là tous les habitans étaient *Citoyens Romains ;* là enfin, les terres étaient exemptes d'impositions, et les habitans de la jurisdiction des gouverneurs. Elle renfermait un grand nombre de villes ornées de monumens magnifiques. Rome elle-même était tellement embellie par les soins d'Auguste, qu'il se vantait de l'avoir trouvée de briques et de l'avoir laissée de marbres.

6.° La RHÉTIE, la VINDILICIE, le NORICUM, et la PANNONIE (Hongrie actuel.), formaient des provinces au N. des Alpes, au S. du Danube.

7.° L'ILLYRIE et la Dalmatie bordaient le golfe Adriatique depuis la Save au N. jusqu'à l'Épire.

8.° La MŒSIE, plus à l'Est, s'étendait jusqu'au Pont-Euxin, ayant le Danube au N. et la Thrace au S. Lorsque Trajan eut conquis sur les Daces et les Gètes une vaste étendue de pays, au N. du Danube, elle en reçut le nom de Dacie-Trajane : cette région qui comprend aujourd'hui, le Témeswar, la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie, s'étendait à l'E. jusqu'au Pont-Euxin.

9.° La MACÉDOINE et la THRACE, au S. des deux Mœsies, s'étendaient depuis l'Illyrie à l'O. jusqu'au Pont-Euxin à l'Est. Ces provinces avaient au N. le

monts Rhodope et Hæmus; au S. la mer de l'Archipel, la Propontide et le Bosphore.

10.° Au S. du mont Olympe, était la Thessalie; l'Achaïe comprenant la Grèce promprement dite, et le Péloponèse.

11.° En Asie, les provinces Romaines ne s'étendaient pas au-delà du pays que nous nommons actuellement *Turquie Asiatique*. La révolte des Parthes avait même resserré les bornes de l'empire jusqu'à l'Euphrate.

12.° En Afrique, l'Égypte, depuis la dernière conquête par Auguste, appartenait aux Romains. Un préfet y occupait le trône élevé par les Ptolémées. On y comptait, sans ceux d'Alexandrie, une population de 7,000,000 d'habitans.

13.° Enfin une côte de plus de 500 lieues s'étendant de Cyrène à l'Océan, formait la province qu'on nommait particulièrement *l'Afrique*. Elle comprenait l'ancien *état de Carthage*, la *Numidie* et les *Mauritanies*. La dernière ville des Romains à l'O. sur l'Océan, était la ville de *Salé*.

§. 2. *Chronologie.*

Nous avons vu la république Romaine étendre ses conquêtes jusqu'aux bornes du monde connu de l'Antiquité. L'autorité du sénat et du peuple affaiblie par l'anarchie, était réunie dans une seule main. Octave se fit reconnaître premier empereur. La bataille de Pharsale gagnée sur Pompée par Jules-César l'an 705 de Rome, fut le tombeau de la liberté romaine. Mais le pouvoir absolu, dispersé dans les mains des différens chefs de la république, ne fut réuni dans sa personne qu'après la bataille d'Actium, l'an 723 de Rome, 31 ans avant l'ère vulgaire.

ARTICLE Ier.

EMPEREURS,

Depuis Auguste jusqu'à la prise de Constantinople, en 1253 de l'ère vulg., ou à la fin du moyen âge.

An de l'ère vulg.

CAÏUS JULIUS OCTAVIANUS, empereur dès 709 de Rome, et plus connu sous le nom d'*Auguste*, qu'il reçut en 727, était petit-neveu de J. César, par son aïeule maternelle, et de plus son fils adoptif.

14. TIBÈRE avait été adopté par Auguste qui avait épousé sa mère *Livie*. Ce fut un très-méchant prince.

37. C. J. CALIGULA. Les débauches les plus outrées, les cruautés les plus inouies, les folies les plus insignes, lui devinrent familières. Il fut assassiné.

41. TIB. CLAUDE ; il n'était pas parent des Césars ; son règne fut celui de ses affranchis. Il avait beaucoup de mémoire, mais peu de jugement.

51. NÉRON, adopté par Claude, lui succéda. Son nom rappelle l'idée d'un monstre pétri de tous les vices. Déclaré par le sénat ennemi de la patrie, il se fit égorger par son secrétaire.

68. GALBA, d'après les proclamations des prétoriens, fut déclaré *Auguste* par le sénat : il avait 72 ans, et fut assassiné par les prétoriens.

60. OTHON, qui avait excité la sédition, fut reconnu empereur. Il eut pour antagoniste Vitellius, perdit contre lui la bataille de Bedrias, et se tua pour ménager ceux qui avaient embrassé son parti.

69. VITELLIUS fut proclamé empereur, lorsqu'il

An de l'ère vulg.

était dans la Gaule. Il fut égorgé par le peuple.

69. VESPASIEN fut proclamé d'abord à Alexandrie, reconnu dans tout l'Orient et à Rome. Il mit l'ordre dans les finances, dans l'administration de la justice, dans le militaire et dans les mœurs publiques.

79. TITUS fit paraître de bonne heure d'excellentes qualités. La bienfaisance faisait le fond de son caractere. Il laissa de grands regrets et fut appelé *les délices du genre humain.*

81. DOMITIEN avait été déclaré *César* par les soldats, le jour même de la mort de Vitellius, et succéda à Tite son frère. Il fut assassiné.

96. NERVA ne régna que sept mois. Tous les historiens font l'éloge de son caractère et de l'équité de son gouvernement : il ne lui manquait que de la fermeté. Avant sa mort il s'était donné pour collègue, Ulpius Trajan.

90. TRAJAN, né en Hispanie, était à Cologne, dans la Gaule, lorsqu'il succéda à Nerva. Il possédait toutes les vertus qui font les grands princes, mais il y joignait des vices honteux.

117. ADRIEN avait été adopté par Trajan. Le cours de son règne ne fut presque qu'une suite de voyages, et laissa presque par-tout des monumens de son goût et de sa magnificence. Il cultiva les arts et la littérature.

133. ANTONIN était philosophe de la secte des Stoiciens. Il aimait le peuple et fuyait la gloire des armes. Il préférait le titre de philosophe à celui de conquérant.

161. MARC-AURÈLE, adopté par Antonin, quand il lui succéda, se donna pour collegue *Lucius Varus.*

An de l'ere vulg.

Verus. Il réunit à un degré éminent les qualités du cœur et de l'esprit.

180. COMMODE, fils de Marc-Aurèle, malgré la bonne éducation qu'il avait reçue, porta sur le trône une grande aversion pour le travail, et un penchant très-vif pour la volupté. Il joignit la folie à la cruauté. On le vit combattre dans l'amphithéâtre avec les gladiateurs, et contre des bêtes sauvages. Il fut étranglé par sa maîtresse et quelques favoris.

193. PERTINAX était fils d'un marchand de charbon ou d'un charpentier. Son mérité l'avait porté aux places. Il fut proclamé par les prétoriens, étant déjà fort âgé. Mais, ayant voulu rétablir l'ordre, il fut assassiné par un garde prétorien.

Ces entreprises réitérées des troupes prétoriennes portèrent les plus grands coups à la dignité et à la force de l'Empire. Après la mort de Pertinax, ils mirent l'Empire à l'encan. Enfin, Julien l'emporta, promettant à chaque soldat 6250 drachmes. Mais, dès que la nouvelle de la mor de Pertinax fut parvenue dans les provinces, les armées firent chacune le choix d'un empereur: ainsi il y en eut quatre à-la-fois.

196. JULIEN,.... NIGER,.... SÉVÈRE,.... ALBIN

Julien, reconnu d'abord par le sénat, fut aussi condamné par lui à perdre la tête, lorsqu'on eut appris l'élection de Sévère.

Niger fut proclamé à Antioche, mais il ne se hâta pas de venir à Rome: il perdit trois batailles contre Sévère, et eut la tête tranchée par des cavaliers du parti de ce prince.

An de l'ère vulg.

Sévère, commandait l'armée d'Illyrie, d'où il se rendit à Rome. Il fit de grandes choses comme guerrier et comme souverain, et montra un grand amour pour la justice.

Albin était gouverneur de la Grande-Bretagne, et Sévère avait consenti à le reconnaître *César*, tant qu'il eut à combattre ses deux autres rivaux. Mais après leur défaite, il le déclara ennemi de la patrie. Albin se tua après une défaite.

Sévère se trouvant dans la Grande-Bretagne, en 120, y fit faire une grande muraille pour séparer ses conquêtes du reste de l'île. Il mourut de chagrin de ce que Caracalla, son fils aîné, avait voulu attenter à ses jours.

211. . . . . CARACALLA, ... GÉTA.

Les soldats, à la mort de Sévère, déclarèrent ses deux fils empereurs. Ils étaient d'un caractère trop opposé pour qu'ils pussent régner paisiblement ensemble. Géta fut tué par son frère dans les bras de sa mère. La suite du règne de Caracalla répondit à ce commencement. Caracalla fut assassiné en orient.

217. MACRIN, qui avait eu part à la mort de son prédécesseur, éprouva des revers contre les Parthes, et indisposa les troupes par les réformes qu'il voulait introduire dans les armées. Il fut assassiné en Cappadoce.

218. HÉLIOGABALE, l'ayant emporté sur Macrin, fut proclamé près d'Emesse. Ce fut un prince corrompu et cruel. Cependant il ne laissa pas de faire des choses estimables.

222. ALEXANDRE, adopté et fait *César* par Hélioga-

bale, dont il était cousin, fut un prince accompli. On lui connut d'excellentes qualités et pas un vice. Il ne retira pas de grands avantages d'une guerre de quatre ans contre les Perses, et fut assassiné près de Mayence.

235. MAXIMIN Ier., auteur de l'assassinat d'Alexandre, fut mis en sa place. Il était d'une basse extraction, mais d'une taille et d'une force extraordinaires. Il s'était élevé par son courage aux premiers emplois militaires : mais il était cruel.

237. LES DEUX GORDIENS. L'Afrique s'étant révoltée contre Maximin, se fit un chef dans la personne de Gordien, proconsul : il fut proclamé *Auguste* à l'âge de 80 ans, et associa son fils. Celui-ci périt dans un combat ; le père se donna la mort en s'étranglant.

237. Le sénat déclara empereurs, *Maxime*, élevé aux premiers emplois par sa valeur et son habileté, et *Balbus*, homme consulaire, orateur distingué, poëte célèbre, et sage magistrat. Le même jour on déclara *César* le petit-fils de Gordien.

Mais les prétoriens, ne voyant qu'avec peine régner des empereurs choisis par le sénat, massacrèrent Maxime et Balbus.

GORDIEN LE JEUNE, avait de grandes qualités morales jointes à la valeur militaire. Il fit des conquêtes sur les Perses. Mais il périt à la suite d'une émeute suscitée par les artifices de Philippe qui lui succéda.

244. PHILIPPE, était né d'un chef de voleurs. Il parvint à la charge de préfet du prétoire, puis à l'empire par un crime. Ce fut le premier empereur chrétien. Décius ayant été reconnu par

les troupes, Philippe fut défait et tué dans une bataille, près de Véronne.

249. DÉCIUS s'occupa de la réforme des mœurs publiques. Il périt dans une expédition contre les Goths, enfoncé dans un marais.

251. GALLUS et VOLUSIEN. Gallus avait été proclamé par les troupes de Mésie et de Thrace. Il donna le titre de *César* à Volusien. Ces règnes sont peu importans.

253. EMILIEN fut proclamé empereur dans la Mésie dont il était gouverneur : son règne ne fut que de quelques mois.

253. VALÉRIEN était d'une naissance illustre : il fut proclamé empereur par les troupes en Rhétie. Il associa son fils Gallien à l'Empire. Il marcha contre les Perses et fut fait prisonnier par Sapor.

260. GALLIEN, en succédant à son père, annonçait des qualités qu'il démentit dans la suite. Les affaires de l'empire étaient dans la plus triste situation.... Sous son règne il s'éleva vingt tyrans. Il avait reconnu empereur d'Orient Odenat, roi de Palmyre. Gallien fut assassiné devant Milan. On remarque que ce fut ce prince qui établit la distinction entre les offices civils et les emplois militaires.

268. CLAUDE II, dit le *Gothique*, était général de l'armée d'Illyrie, lorsqu'il fut proclamé empereur, et porta sur le trône le modèle de toutes les vertus. Son mérite militaire fut utile à l'Empire.

270. QUINTILLE succéda à Claude son frère, du consentement des troupes et du sénat. Mais il se tua peu après, apprenant qu'il avait un concurrent

270. AURÉLIEN était général des armées d'Illyrie et de Thrace, lorsqu'il fut proclamé empereur à Sirmich. Ce fut le plus grand capitaine de son siècle : il rétablit l'Empire dans ses limites et le rendit redoutable aux ennemis. Mais il se déshonora par la manière dont il usa de sa victoire sur Zénobie, veuve d'Odenat, et reine de Palmyre. Il était naturellement porté à la cruauté.

275. TACITE, homme consulaire et l'un des plus illustres sénateurs, fut élu empereur par le sénat, et fit briller toutes les vertus des plus grands princes : il se donna tout entier à l'administration de la justice, à la police et à la défense de l'état.

Il fut tué par les soldats, à Tyane en Cappadoce.

276. FLORIEN prit le titre d'empereur en Cilicie, après la mort de Tacite, son frère utérin. L'armée d'orient lui opposa Probus, qui le battit deux fois : il s'ouvrit les veines de désespoir.

276. PROBUS, élu par les soldats, fut reconnu par le sénat. Son règne fut un enchaînement de victoires, qu'il remporta sur les barbares d'Occident et sur les Perses. Il fit replanter les vignes dans la Gaule. Mais ayant voulu faire dessécher des marais autour de Sirmich, les troupes se révoltèrent et le tuèrent.

282. CARUS, avait passé par tous les degrés militaires, lorsqu'il fut élu par les gardes prétoriennes. Il remporta de grandes victoires sur les Perses, et poussa ses conquêtes jusqu'au Tygre. On croit qu'il fut assassiné par Aper, préfet du prétoire.

284. CARINNUS, ou *Carin*, avait montré quelques bonnes

qualités en montant sur le trône ; il les perdit bientôt, et se montra vain, débauché, fastueux, cruel. Il fut assassiné après avoir gagné une bataille sur Dioclétien.

284. NUMÉRIEN, était le second fils de Carus. Il avait été proclamé en même temps que Carin. Il fut tué dans sa litière, à son retour de Perse. Il montrait de grandes qualités du cœur et de l'esprit.

284. DIOCLÉTIEN,..... HERCULÉUS,..... CONSTANCE-CHLORE,..... GALÈRE.

Dioclétien était né en Dalmatie. Trouvant que le nombre des ennemis de l'empire, était trop considérable pour qu'un seul empereur pût y résister, il s'associa d'abord Herculéus, puis Constance-Chlore,.... et enfin Galère-Maxime, et partagea réellement l'empire avec eux.

Il retint tout ce qui est au-delà de la mer Égée ; Galère eut la Thrace et l'Illyrie, c'était un prince féroce.

Herculéus eut l'Italie, l'Afrique et les îles. Il fut dépouillé par Constantin.

Constance eut la Gaule, l'Hispanie, la Bretagne. Ce fut un bon prince. Il était père de Constantin.

Dioclétien abdiqua l'empire qu'il avait bien gouverné, et fut heureux dans sa retraite. Ce fut un grand capitaine et un habile politique. Les écrivains chrétiens ont horriblement noirci sa mémoire.

305. SÉVÈRE II, 305. MAXIMIN,.... 306. CONSTANTIN,.... 307. LICINIUS.

Sévère devait succéder à Herculéus : on dit qu'il fut étranglé.

Maximin se proclama lui-même *Auguste* en Illyrie : il fut battu par Licinius, et mourut misérablement.

Licinius, fait *Auguste* par Galère et Dioclétien, pour devenir plus puissant, épousa la sœur de Constantin, puis se brouilla avec ce prince, fut battu deux fois, et enfin relégué à Thessalonique, où Constantin le fit étrangler.

Constantin I, fut proclamé empereur à *Eboracum*, dans la Grande-Bretagne, après la mort de son père. Il chercha à captiver la bienveillance des chrétiens, en favorisant leur religion que méprisaient ses antagonistes. On lui reprocha plusieurs cruautés. Il transféra le siége de l'empire de Rome à Bysance, en 329. Il fit beaucoup de mal à l'empire. Il mourut près de Nicomédie, en 337.

335. CONSTANTIN II,... CONSTANCE II,... CONSTANT.

Deux ans avant sa mort, Constantin avait partagé l'empire entre ses trois fils, dont on vient de lire les noms, et qui lui succédèrent. Constance fit massacrer presque tous les princes de sa famille.

Constantin, eut de l'ambition, de la mauvaise foi, et périt en faisant la guerre à son frère Constant.

Constance II, fut un prince faible, inconstant, soupçonneux, et cruel. Il survécut à ses frères. Il avait fait la guerre contre les Perses.

Constaut, prince qui négligeait les affaires pour ses plaisirs : il avait réuni à sa part de l'empire celle de son frère Constantin, mort avant lui. Mais il eut un concurrent dans la personne de Magnence, et y succomba.

361. CONSTANCE JULIEN dit l'*Apostat*. Il était neveu de Constantin I. Après avoir échappé au massacre de sa famille, il se livra à l'étude de la philosophie, fut envoyé dans les Gaules par Constance, poursuivit les chrétiens comme des novateurs intrigans et dangereux : il mourut d'une blessure, en faisant la guerre contre les Perses.

363. JOVIEN, officier de l'armée de Julien, fut proclamé par les soldats, fit une paix désavantageuse avec les Perses, et mourut peu après.

Empereurs d'Occident.

An de l'ère vulg.

364. VALENTINIEN I. Ce prince, très-bon chrétien et mauvais politique, partagea l'Empire avec son frère, et gouverna mal.

375. GRATIEN, fils de Valentinien, lui succéda. Il fit la guerre avec succès contre les Allemands. Il s'associa Théodose, dont le père avait été mis à mort par son ordre en Afrique. Mais, horriblement fanatique, il s'aliéna l'affection de ses sujets, et ses soldats l'abandonnèrent, prêts d'en venir aux mains contre Maxime, près de Lyon.

Empereurs d'Orient.

An de l'ère vulg.

364. VALENS, son frère, fut un prince fanatique : il était arien. Il perdit, contre les Huns et les Alains, la bataille d'Andrinople, en 378.

379. THÉODOSE, fut associé à l'Empire par Gratien. Il défit Maxime, traita Thessalonique avec une cruauté horrible. Ce fut lui qui sépara pour jamais l'Empire, qu'il possédait seul, en 392.

Empereurs d'Occident.	*Empereurs d'Orient.*
An de l'ère vulg.	*An de l'ère vulg.*
383. VALENTINIEN II, eut un règne fort court, fut étranglé par ordre d'Arbogaste, son général, auquel il avait retiré sa confiance.	

THÉODOSE seul, en 392.

Ce prince, qui avait de grandes qualités, s'occupa trop des affaires de religion. Il fit une très-grande faute en partageant l'Empire.

395. HONORIUS. Il n'eut aucune grande qualité; et l'Empire, sous lui, tomba dans l'opprobre et les peuples dans la misère..... Alaric, roi des Goths, assiégea Rome, qu'il prit, et saccagea la troisième fois, en 409.... Il abolit les combats de gladiateurs.	395. ARCADIUS. Il était mal fait, d'une faible complexion. Rufin et Eutrope gouvernèrent en son nom, et firent beaucoup de mal. Il fut de plus gouverné par sa femme Eudoxie.
	408. THÉODOSE II, dit *le Jeune*, succéda à son père; il avait peu de capacité, se livra à une dévotion puérile. Sa sœur Pulchérie et ses généraux ont fait tout l'honneur de son règne. Il publia le premier code que nous ayons des lois romaines.
424. VALENTINIEN III, petit-fils de Théodose par sa mère Placidia, régna fort jeune et mal. Il fut	

Empereurs d'Occident.
An de l'ère vulg.

assassiné. Sous son règne, le comte Boniface livra l'Afrique aux Vandales. Aëtius, grand général, fut tué de sa propre main.

455. MAXIME, était auteur de la mort de Valentinien III, dont il épousa la veuve Eudoxie. Instruite de ce forfait, elle appela les Vandales : les soldats se soulevèrent, Maxime fut mis en pièces.

472. OLYBRIUS, devint empereur, en trahissant Léon.

473. GLYCÈRE, se fit reconnaître sans l'approbation de Léon, et fut forcé de renoncer à l'Empire par Julius Népos qui le fit évêque.

474. JULIUS NEPOS. Oreste, qu'il avait envoyé dans les Gaules, se révolta contre lui : il prit la fuite, et fut tué. On a vanté ses talens militaires.

475. AUGUSTULE. Il était fils d'Oreste, et fut reconnu par le pouvoir de son père. Son nom était *Romulus*. Odoacre, roi

Empereurs d'Orient.
An de l'ère vulg.

450. MARCIEN. Il avait des talens médiocres : cependant il montra de la fermeté. Il allait porter la guerre en Afrique lorsqu'il mourut.

457. LÉON I, est le premier souverain que l'on trouve avoir été couronné par un évêque. Il reçut en otage le jeune goth Théodoric. Il fut fanatique. Il eut des revers en Afrique, irrita les Goths par sa conduite et sa férocité.

En 474, *Léon II, Zénon et Basilisque, régnèrent en Orient.*

Empereurs d'Occident. *An de l'ère vulg.*

des Hérules, en 476, l'ayant fait prisonnier, le relégua en Campanie avec une pension de 6000 livres d'or.

476. *Fin de l'empire d'Occident.*

Empereurs d'Orient. *An de l'ère vulg.*

ARTICLE II.

Empereurs d'Orient.

474. LÉON, dit le *jeune*, ZÉNON et BASILISQUE. Léon vécut peu, et Zénon, qui avait déjà pris la pourpre, lui succéda, en concurrence avec Basilisque.

491. ANASTHASE I. Il abolit les combats d'hommes contre les animaux. Ce fut lui qui fit élever la muraille appelée *Macron-tychos*, allant de la Propontide au Pont-Euxin, par le N. O. de Constantinople.

518. JUSTIN I, dit le *Vieux*. Il ne savait ni lire ni écrire ; mais il avait un grand sens. De mauvais conseils le rendirent persécuteur.

527. JUSTINIEN I. Son règne est illustre, mais il manqua de bonnes qualités, il eut de grands défauts, il commit de grandes fautes. Il dut la gloire de ses armes aux généraux Bélisaire et Narsès, qu'il traita mal, et sa réputation de législateur, à Tribonien, qui publia le code de lois auquel on a donné son nom. Il se laissa conduire par des prêtres et par sa femme.

565. JUSTIN II, dit le *Jeune*, fut un prince faible, et porté à la cruauté.

578. TIBÈRE, surnommé Constantin. Il avait été, dans sa jeunesse, maître d'escrime. Son règne fut glorieux par les victoires qu'il remporta sur les Perses.

582. MAURICE. Il eut des vertus, qu'il gâta par une économie sordide : il en fut la victime. Avant ce prince, on ne voit pas que l'on se servît d'étriers pour monter à cheval, et il n'y avait pas long-temps qu'on avait inventé les selles : on avait seulement, jusqu'alors, un simple tapis sur le dos du cheval.

602. PHOCAS. Il avait fait égorger Maurice, et fut traité de même après huit ans de règne.

610. HÉRACLIUS. Il fit la guerre heureusement. Ce fut sous son règne que l'on prétendit avoir reçu en présent, de Cosrou, ou Cosroès, roi de Perse, la vraie croix, enlevée à Jérusalem. Par cette expression, les chrétiens entendent la croix qui avait servi au supplice du Christ. Ce prince se mêla beaucoup d'affaires de religion : les évêques le perdirent. Sous son règne, les Arabes, enthousiastes féroces, et disciples de Mahomet, s'emparèrent de la Syrie, de l'Égypte, etc.

Ici commence le moyen âge qui finit à la prise de Constantinople en 1462.

Je donne la continuation des Empereurs qui doit entrer dans ma 4e. division, pour ne pas interrompre le fil chronologique.

641. HÉRACLIUS et CONSTANTIN, son fils.

641. HERACLÉONAS. Il parut à peine avec sa mère, mais sans estime et sans gloire. Le sénat fit couper la langue à la mère, et le nez à son fils.

641. CONSTANT II fut un mauvais prince.

668. CONSTANTIN III, dit *Pogonat* ou le *Barbu*. Les Arabes vinrent assiéger Constantinople. Sous son règne, Callinique trouva le feu dit *grégeois*, qui brûlait dans l'eau.

685. JUSTINIEN II, dit *Rhinotmète*, prince faible et cruel. On lui coupa le nez et les oreilles.

695. LÉONCE. Sous son règne, les Arabes prirent et gardèrent Carthage en 697.

698. ABSIMARE TIBÈRE.

703. JUSTINIEN II fut rétabli par le secours de Terbellis, roi des Bulgares: il fut cruel, ingrat et dévôt. Ce prince fut le premier qui fit graver la figure du Christ sur les monnaies.

711. FILÉPIQUE, dit *Philippique*, et surnommé *Bardane*.

713. ANASTHASE II, appelé aussi *Artémius*.

716. THÉODOSE II.

717. LÉON III, dit l'*Isaurien*. Il était fils d'un cordonnier; devenu officier, il se fit estimer par son courage. Mais les troubles de religion dont il s'occupa beaucoup trop, le perdirent. Il supprima le culte des images. Le fanatisme le rendit imprudent, fourbe et cruel.

741. CONSTANTIN *Copronyme*, fut un mauvais prince.

775. LÉON IV, dit *Chazare*. Il persécuta les catholiques.

780. CONSTANTIN IV et IRÈNE, sa mère. Ce fut une princesse cruelle qui persécuta son fils. Mais son nom est devenu célèbre, chez les catholiques.

802. NICÉPHORE fut un méchant prince.

811 STAURACE. Il joignait à une figure hideuse, les vices de son père.

811. MICHEL CUROPALATE fut honnête et dévôt, mais incapable de régner.

813. Léon V, dit l'*Arménien*. Il se montra digne de l'empire, excepté cependant la faiblesse qu'il eut de se livrer aux querelles de religion.

820. Michel, le *Bégue*, eut tous les vices, connut tous les crimes; ce monstre parvint au trône sans savoir ni lire ni écrire.

829. Théophile. Ce prince parut d'abord aimer la justice; mais les sectes avaient tellement égaré les esprits, et gâté les cœurs, que ce prince ne put échapper au danger universel. Il fut fanatique et cruel.

842. Michel III, dit l'*Ivrogne*, fut un prince crapuleux et barbare aussi bien que sa mère, qui n'ayant pu convertir ceux qu'elle appelait des hérétiques (les Paulicieus), en fit mourir plus de cent mille.

867. Basile, dit le *Macédonien*, offrit un mélange de bonnes et de mauvaises qualités.

886. Léon, dit le *Philosophe*, fut un bon politique, mais malheureux à la guerre. Malgré l'épithète dont on a décoré son nom, et quoiqu'il aimât les Lettres, au lieu de les faire servir à étendre ses connaissances et à fortifier son ame, il s'occupait à composer des sermons.

911. Alexandre, Constantin VI, dit *Porphirogénète*, Romain *Lécapène*;.... Cristophe;.... Etienne et Constantin VII, dit aussi *Porphirogénète*, parce que ce prince, ainsi que Constantin VI, était né dans un palais de porphyre. L'empire fut très-malheureux sous leurs règnes.

959. Romain II avait empoisonné son père. Il vécut dans la débauche et dans l'oisiveté.

963. Nicéphore-Phocas était un grand capitaine, mais

sans talent pour gouverner, insociable par caractère, et d'une figure hideuse.

969. Jean Zimisquès,... Basile II.. et Constantin VIII. Ce Jean Zimisquès fut l'assassin de Nicéphore: c'était un habile guerrier.

976. Basile II et Constantin VIII, fils de Romain II. Le premier fut un guerrier barbare, l'autre est presque ignoré.

1028. Romain III, dit *Argire*, fut un guerrier heureux, et un bon prince.

1034. Michel IV, dit le *Paphlagonien*. Il avait de la valeur; mais il manquait des qualités propres au gouvernement. Tombé en démence, il prit l'habit de moine.

1041. Michel, dit *Calafate*, parce qu'il était fils d'un calfateur de vaisseaux. Ce fut un prince ingrat et incapable de régner.

1042. Zoé Théodora, princesse dont le gouvernement ne fut aimé, ni respecté.

1042. Constantin IX, dit *Monomaque*, prince voluptueux et indolent.

1054. Théodora, impératrice, gouverna sagement.

1056. Michel VI, dit *Stratiotique*, parvint au trône étant déjà vieux, et ne sachant que la guerre.

1057. Isaac Comnène, veilla sur ses ministres, borna les moines au nécessaire, réunit leur superflu à son domaine, et mourut dans un monastère.

1059. Constantin X, dit *Ducas*. Il manquait des qualités propres au gouvernement.

1067. Eudoxie, princesse, avec Michel VII, dit *Parapinace*, c'est-à-dire, *qui gagne sur le blé*.. Andronic I, et Constantin XI, ses trois fils,

auxquels il faut ajouter ROMAIN IV, surnommé *Diogène.*

EUDOXIE, ou *Eudocie*, composa une espèce de dictionnaire, qui a été donné au public par le C. Anse de Villoison. Elle épousa Romain Diogène:

MICHEL était lâche, sans génie, sans capacité.

1078. NICÉPHORE BOTONIATE, et NICÉPHORE BRYENNE. Leurs règnes furent malheureux pour l'empire.

1081. ALEXIS I, COMNÈNE. Il eut quatre guerres avec les princes normands, fut battu en Dalmatie par Robert Guiscard, duc de Calabre, et en 1083, par Boëmond: mais d'abord avec le secours des Turcs, puis avec celui des Vénitiens, il remporta deux grandes victoires. Cependant les Turcs Seldgiomides s'étendaient en Asie. On prêcha une croisade.

Alexis avait promis des secours aux *croisés*, il ne les donna pas: ils devaient lui abandonner leurs conquêtes; ils les gardèrent: de-là une entière mésintelligence entr'eux. Ce prince fut le père d'Anne de Comnène qui a écrit la vie de son père en 15 livres.

1118. JEAN COMNÈNE fut surnommé *Calo-Jean.* Il se conduisit avec beaucoup de sagesse et de courage; ce prince méritait de naître dans les beaux jours de l'Empire Romain.

1143. MANUEL COMNÈNE. Il eut des succès contre les Sultans d'Iconium. Sous son règne, il arriva à Constantinople de nouveaux croisés allemands qui se conduisirent fort mal, mais qu'il trahit dans beaucoup d'occasions. Il se conduisit assez bien à l'égard de Louis le jeune. Roger I, roi

de

de Sicile, lui fit la guerre : elle dura pendant cinq ans.

1180. ALEXIS II, COMNÈNE, son fils, n'avait alors que 13 ans. Son tuteur fut Alexis, neveu de Manuel. Ce tuteur prit le titre de *sebastocrator*; il se conduisit mal. Les grands se soulevèrent. Andronic, cousin du dernier empereur, se rendit maître de Constantinople, fit crever les yeux au *sebastocrator*, et s'empara de la régence. Il fit ensuite massacrer tous les Latins établis dans la ville, fit étrangler l'impératrice mère, appelée *Marie*. En 1183, il se fit associer à l'empire, et peu après fit étrangler le jeune empereur.

1183. ANDRONIC I, COMNÈNE, dit le *Vieux*. Il était petit-fils de l'empereur Alexis I. Les villes de Pruse et de Nicée lui refusèrent l'obéissance; mais il les soumit, et y exerça des cruautés inouies. En 1185, Guillaume, roi de Sicile, vint faire la guerre en Grèce, prit Thessalonique, et marcha contre Constantinople. Les troupes grecques furent battues. Isaac l'Ange fut proclamé empereur par le peuple. Andronic, pris en se sauvant, fut chargé de chaînes, accablé de tourmens, pendu par les pieds.

1188. ISAAC L'ANGE était issu d'Alexis Comnène par les femmes. Prince faible et voluptueux, il eut cependant quelques succès; mais il les obtint par ses généraux contre les Siciliens, en Thessalie. Il fut détrôné par son frère Alexis, qui lui fit crever les yeux, puis le fit jeter dans une prison.

1195. ALEXIS III, L'ANGE, dit *Comnène*. Il prit ce dernier nom. Alexis le jeune, fils d'Isaac, parvint à se sauver de l'Italie, en Allemagne, à

Venise, où s'embarquait une nouvelle croisade. Il fit un traité avec les chefs: l'armée ayant fait voile vers Constantinople, cette ville fut emportée d'assaut, le 18 juillet 1203.

Alexis, qui était détesté, prit la fuite ; et après divers événemens, il fut mis dans un couvent par Lascaris, son gendre : il y mourut. Ce prince créa la dignité de *despote*, et lui donna le premier rang après l'empereur.

1203. Isaac l'Ange rétabli. Ce prince fut retiré de prison et remis sur le trône. Il ratifia le traité fait entre les *croisés* et son fils Alexis. Celui-ci, sous le titre d'Alexis IV, géra mal les affaires: de leur côté, les *croisés* ne se conduisaient pas bien. Alexis Ducas, surnommé *Murzuphle*, excita une sédition en 1204. Nicolas Canabé fut élu et sacré. Isaac se mourait. Murzuphle fit mettre Alexis en prison et l'y fit étrangler: on empoisonna aussi Canabé. Les croisés s'emparèrent de Constantinople. Douze électeurs, dont six Français et six Vénitiens, élurent un nouvel empereur. Le choix tomba sur Baudoin, comte de Flandres. Mais on se partagea l'empire : les pays auxquels on conserva ce nom, furent seulement la Thrace et la Mœsie.

Les Vénitiens se donnèrent les îles vers le Péloponèse, et quelques îles des côtes d'Asie.

Boniface, marquis de Montferrat, prit les provinces au-delà du Bosphore.

Villehardoin, maréchal de Champagne, prit la Grèce proprement dite.

Jacques d'Avenne, du Hainaut, eut l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Empereurs Latins à Constantinople.

1204. BAUDOIN I. Ce Français fut couronné le 16 mai dans l'église de Sainte Sophie, en même temps on nomma roi de Thessalie le marquis de Montferrat, qui renonça aux provinces qui sont au-delà du Bosphore.

Le comte de Blois eut la Bythinie à titre de duché.

Un gentilhomme, nommé *Laroche*, obtint Athènes à titre de duché.

Guillaume de Champlite eut l'Achaïe, ou la Grèce proprement dite.

Les Vénitiens furent les mieux partagés.

Mais à partir de cette conquête, on peut compter dans l'Orient deux empereurs chrétiens. Les voici :

Empereurs Latins.

1204. BAUDOIN I fit précipiter le tyran Murzuphle du haut d'une colonne. L'année suivante, ce malheureux prince fut défait et pris par Jaarnice, roi des Bulgares, venu au secours des Grecs. Après un an de prison, il lui fit couper les bras et les jambes, et jeter dans un précipice, où il mourut au bout de trois jours. Ce prince est loué pour ses vertus.

1206. HENRI I, frère de Baudoin, d'abord élu régent de l'Empire, fut ensuite empereur. Il força les

Empereurs Grecs.

1204. THÉODORE LASCARIS I, époux d'Anne, fille d'Alexis III, l'Ange, passa en Natolie, et s'y fit reconnaître despote. En 1206, il fut proclamé empereur à Nicée. Sa domination s'étendait jusqu'au Méandre. Il eut quelques concurrens. David et Alexis Comnène s'emparèrent, le premier, de la Paphlagonie; le second, de Trébizonde et de la Lazique, anciennement la *Colchide*. Théodore se conduisit en grand prince, et régna 18 ans.

Empereurs Latins. *Empereurs Grecs.*

1228. BAUDOIN II, et JEAN DE BRIENNE. Le premier était fils de Pierre de Courtenay: il succéda à son frère Robert, n'ayant que 11 ans. Le second, qui avait été roi de Jérusalem, vint gouverner pendant la minorité, et eut le titre d'*empereur*. Il mourut en 1237.

Baudoin, qui était alors en Flandre, vint à Constantinople, et remporta des avantages sur les Grecs en 1240. Mais, en 1261, Alexis Stratégopule, sans en avoir d'abord formé le projet, s'empara de Constantinople la nuit du 25 juillet. Baudoin se sauva, et vint en Italie, où il mourut en 1273.

villes grecques, et mourut couvert de gloire.

1255. THÉODORE LASCARIS II, fils de Jean Vatace, lui succéda. Attaqué par Michel, roi des Bulgares, il l'obligea de lui demander la paix. Il était brave et savant.

1259. JEAN LASCARIS et MICHE PALÉOLOGUE. Le premier succéda à son père Théodore, à l'âge de 6 ans; mais le second fut couronné empereur en 1260. En 1261, Constantinople ayant été prise par un de ses généraux, il s'y rendit, et y fit son entrée.

MICHEL PALÉOLOGUE, reconnu empereur d'Orient, s'occupa des différens des églises grecque et latine, signa un acte d'union entre ces deux églises, en 1277, ce qui souleva les Grecs.

1282. ANDRONIC II, PALÉOLOGUE, succéda à Michel son père. Il était timide, crédule, irrésolu. Il se mêla aussi des disputes de religion, et rompit avec les Latins. Il acheta la paix des ennemis de l'empire, accabla le peuple d'impôts et altéra les monnaies. En 1290, il fit enfermer son frère

dans une cage de fer, où il vécut 16 ans. En 1328, Andronic, son petit-fils, couronné empereur depuis trois ans, se rendit maître de Constantinople, et laissa seulement à son aïeul la jouissance des ornemens impériaux, avec un appartement d'où il ne pouvait sortir. Le vieux Andronic prit alors l'habit de moine, et vécut encore trois ans.

1332. ANDRONIC III, PALÉOLOGUE, dit le *Jeune* Dès que ce prince se fut emparé de l'autorité, il chercha à rétablir les affaires qui étaient en très-mauvais état. En 1333, les Turcs s'emparèrent de Nicée. Les Vénitiens formèrent contre eux une ligue, dans laquelle ils firent entrer l'empereur, le pape Jean XXII, les rois de France, de Naples et de Chypre, et le grand-maître de Rhodes. En 1339, Andronic envoya des ambassadeurs à Rome pour traiter de la réunion des deux églises: ce fut une ambassade inutile. Il était attaché à la doctrine des Quiétistes. En 1341, ayant, dans un concile, harangué en leur faveur, quoique malade, il augmenta son mal et en mourut: il avait des qualités qui le firent regretter.

1341. JEAN I, PALÉOLOGUE, et JEAN CANTACUZÈNE. Le premier, quoique mineur, fut couronné; mais le patriarche et l'un des grands officiers disputèrent la régence. Ce dernier l'emporta, prit le titre de collègue de Jean, et, cinq ans après, se fit couronner dans Andrinople, par Lazare, patriarche de Jérusalem. Il fit la guerre à Jean Paléologue: plusieurs villes prirent son parti. Enfin il entra par surprise dans Constantinople, l'an 1347, pendant que l'empereur et sa mère s'occupaient de la déposition du pa-

triarche. Cantacuzène se fit couronner de nouveau ; mais il était si pauvre, que les ornemens n'étaient qu'en pierres fausses, et la vaisselle du repas, qu'en terre ou en étain. Jean se retira à Thessalonique. Mais ce dernier revint à Constantinople, y rentra en 1355, et Cantacuzène se retira pour prendre l'habit de religieux.

Cependant les Turcs, dits *Ottomans*, faisaient de grands progrès, et s'approchaient même de Constantinople. Jean Paléologue vint à Rome solliciter des secours contr'eux. Son fils, Andronic, ayant conspiré contre ses jours, il lui fit crever un œil et le fit mettre en prison. Les Génois aidèrent ce prince à s'évader, et Jean, son père, fut mis en sa place. Au bout de deux ans Jean s'échappa, obtint des secours de ces mêmes Turcs dont il craignait l'ambition, et rentra dans Constantinople. Leur sultan se nommait *Bajazet*. Andronic se sauva. Jean mourut couvert de vices et de mépris.

1391. Manuel Paléologue, second fils de l'empereur Jean, avait été associé à son père, au préjudice d'Andronic son aîné. Il s'était retiré en Asie, à la cour de Bajazet. Il s'en échappa pour se rendre à Constantinople, où il fut universellement reconnu. Bajazet, irrité, investit Constantinople, et obtint, pour s'en éloigner, entre autres conditions, que les Turcs auraient une mosquée dans cette ville. Bajazet ayant été fait prisonnier par Tamerlan, Manuel fit la paix avec ses fils. Mais en 1428, le sultan Amurat vint assiéger Constantinople avec deux cent mille hommes. On fit la paix. Manuel mourut en 1425. Deux jours avant sa mort, il avait pris l'habit

de moine et le nom d'Antoine. Ce fut lui qui fit construire un mur long de six milles sur l'isthme de Corinthe.

1425. Jean Paléologue. Il imagina que, pour obtenir des forces contre les Turcs, il fallait réunir les deux églises, et fit, à cet effet, un voyage en Italie. La réunion fut signée dans un concile à Florence, en 1439. Mais peu après, tous les Grecs refusèrent de s'y soumettre. Des troubles domestiques divisèrent sa famille. Les Turcs surent en profiter. Il eut recours à leur clémence, et obtint la paix. Ce prince n'était pas sans mérite.

1448. Constantin XII, Paléologue, dit *Dragasès*. Ce prince était le quatrième fils de l'empereur Manuel. Son frère Démétrius lui disputa la couronne. Le sultan Amurat se rendit arbitre de cette querelle, et décida en faveur de Constantin. Mais en 1453, Mahomet II rompit l'alliance faite avec les Grecs. Il assiéga Constantinople avec une armée de 300 mille hommes et de 400 galères. La garnison n'était que de 8000 hommes. La ville fut prise le 29 mai 1453. Constantin y périt les armes à la main. La ville fut livrée au pillage, et les habitans à la brutalité du soldat. Il y avait 1123 ans et 18 jours que Constantinople était le siége des empereurs grecs. Telle fut la destinée de cette ville célèbre de la Thrace, nommée *Bysance*, ruinée d'abord par l'empereur *Sévère*, rétablie et embellie par Constantin, qui voulut la rendre la rivale de Rome, et qui ouvrit aux Barbares une entrée en Italie.

Trébizonde, en Asie, était encore le siége d'un

empereur grec. Mahomet s'en empara en 1462; il emmena à Constantinople David Comnène, alors souverain, et l'y fit mourir.

Ici finit la Chronologie des empereurs d'Orient et de ce qu'on nomme le moyen âge.

Précis historique.

L'Empire Romain, gouverné dans ses commencemens par des rois qui lui formèrent une constitution durable, fortifié sous les consuls par l'exercice continuel des combats, parvint sous Auguste à sa juste grandeur, et soutint sa fortune pendant trois siècles.

Auguste, c'est le nom que la flatterie donna à Octave, adopté par César, établit une servitude durable. Il trouva Rome riche des dépouilles des nations, et les romains disposés par l'anarchie à subir le joug du despotisme militaire. Les provinces occidentales étaient florissantes; on avait transporté dans les Gaules, la vigne de l'Italie; le cerisier du Pont; l'olivier de l'Attique; la luzerne de la Médie; et d'une extrémité à l'autre de l'empire, on avait continué les routes commencées en Italie, dès le temps de la république. Il y avait de deux en deux lieues des relais où l'on entretenait quarante chevaux dont se servaient ceux qui voyageaient pour le gouvernement, ou qui y étaient autorisés par leurs affaires particulières.

Le commerce était dans l'état le plus florissant, et les richesses de l'Inde, parvenues en Egypte, passaient d'Alexandrie à Rome pour alimenter le luxe des dames romaines. Le peuple romain, jadis libre, alors subjugué par un maître, se trouvait heureux, et espéra toujours l'être. Mais la gloire n'est pas la prospérité; et les particuliers peuvent jouir d'une apparence de bonheur, quoique l'état soit lui-même dans un très-

grand danger. Rome ne pouvait se soutenir à ce haut degré de puissance que par la force militaire, non seulement la plus imposante, car elle ne manquait pas de troupes nombreuses, mais en même temps la mieux disciplinée, et la plus dévouée. Au contraire, une longue paix avait introduit un relâchement général dans le service, et les légions étaient composées d'hommes de pays et d'intérêts différens. Bientôt ils ne furent plus animés de ces nobles sentimens qu'inspirent l'honneur national, l'amour de la liberté, la vue même des dangers, et l'habitude d'obéir au commandement. Mais ces dangers ne se montraient pas encore lorsqu'Octave, 31 ans avant l'ère vulgaire, prit en main les rènes du gouvernement. Il était à la tête de 40 légions toutes composées de vétérans, fiers de leurs forces, formés par 20 ans de guerre, et infiniment dévoués à la maison des Césars.

D'un autre côté les provinces, long-temps vexées par les gouverneurs, espéraient beaucoup du gouvernement d'un seul, qui serait non le complice, mais le maître de cette foule de petits tyrans.

Les habitans de l'Italie n'avaient plus ni courage ni amour de la gloire. Le petit peuple, toujours jaloux des grands, voyait avec plaisir abaisser l'aristocratie du sénat composé de mille individus, et ne demandait que *du pain et des spectacles*; on lui en donnait. Les habitans aisés, partisans zélés de la philosophie d'Epicure dans ce qu'elle a de plus dangereux, ne songeaient plus qu'à se livrer à l'oisiveté et au plaisir.

Le sénat même avait perdu sa puissance avec sa dignité. La plupart des anciennes familles étaient éteintes; et les républicains dont le zèle et les talens auraient pu sauver l'état, avaient péri dans les proscriptions, ou les armes à la main. Ayant toujours devant les

yeux la destinée de César, Auguste avait choisi une route opposée pour asservir Rome. César donnait ses volontés pour des lois. Auguste ne parlait que de la dignité du sénat dont il se fit nommer *prince*, et de son respect pour la république qu'il anéantissait. Il établit un gouvernement aristocratique pour le civil, et monarchique pour le militaire. Il feignit de vouloir abdiquer le souverain pouvoir ; cette complaisance docile lui assura le pouvoir absolu. Il en fut quitte pour renouveler cette scène.

Un des premiers actes de sa puissance fut de partager l'état en 26 diocèses, dont douze furent laissés à la conduite du sénat, et quatorze lui restèrent. Il réunit ensuite les dignités de consul, de tribun, de grand pontife, de censeur, et conservant aux yeux de la multitude les titres qui rappelaient le souvenir de la république, il concentrait en lui toute l'autorité.

La puissance souveraine qui aurait miné insensiblement toute l'autorité du sénat et du peuple, renversa tout sous *Tibère* fils de Livie, quatrième femme d'Auguste. On donna les noms d'*Auguste* à l'empereur, et celui de *César* à son successeur présomptif ou désigné par le prince.

Il y eut douze Césars : Octave, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva. On a leurs médailles. Suétone donna leur histoire. Leurs successeurs portèrent moins ce titre qu'ils n'en eurent les honneurs.

J'ai donné la liste chronologique de leurs successeurs. Il est impossible de détailler dans ce précis leur conduite privée et publique. A peine dans ce nombre considérable pourrait-on distinguer sept ou huit hommes dignes de l'estime de la postérité, tant la décadence des mœurs hâtait la ruine de Rome.

L'empire était attaqué de toutes parts. Les peuples du Nord arrivaient en Italie ; les Francs ravageaient les Gaules et l'Espagne, d'où ils passaient en Afrique. Trente tyrans prirent le nom d'Auguste dans cette anarchie.

Dioclétien, pour faire face à tant d'ennemis, avait confié l'Italie, l'Afrique et les îles de la Méditerranée, à Maximien Hercule ; les Gaules, la Bretagne et l'Espagne à Constance ; la Grèce, la Thrace et l'Illyrie à Galère, et il commanda dans les provinces orientales. Ce partage ne divisait pas l'empire, mais en préparait le démembrement.

L'histoire distingue *Tite* qui fut les délices du peuple romain, les *deux Antonins*, *Marc-Aurèle* et *Nerva*, vénérable vieillard, qui adopta *Trajan*, prince le plus accompli dans les annales du monde, le plus propre à honorer l'espèce humaine, et à représenter la divinité ; enfin *Adrien*, dont la valeur a transmis les exploits.

Ici la scène change : des monstres succèdent à des hommes dignes du trône. Les abus du gouvernement militaire se font sentir : les soldats qui avaient vendu l'empire, assassinent les empereurs pour obtenir un nouveau prix de leur trahison. *Commode*, *Caracalla*, promenèrent leur fureur dans l'univers, comme *Caligula*, *Néron* et *Domitien* l'avaient signalée dans Rome.

Ce qu'on nommait l'Empire Romain, était une espèce de république irrégulière, tyrannisée par un dey ou sultan : mais tandis que le trône était menacé par une soldatesque stipendiée et insolente, la terre semblait enfanter de nouveaux peuples pour détruire celui qui les avait tous révoltés. A la fin le désordre fut si extrême, qu'on vit trente prétendans au trône s'entre-détruire et se succéder.

Valérien ayant été pris par les Perses, et *Gallien* son fils abandonnant les rênes de l'état, les Barbares du Nord pénétrèrent par-tout. Mais par une suite du bonheur de Rome, à la mort de Gallien, *Claude*, *Aurélien*, *Tacite* et *Probus*, quatre grands hommes, préservèrent l'empire de sa perte pour quelques momens.

Les principes vicieux qui minaient l'édifice de l'empire, ne permettaient cependant plus de remède. Les associés ou les ministres des empereurs, rendirent ceux-ci dépendans. Ils le furent encore plus des gardes prétoriennes. Les préfets du prétoire devinrent des grands visirs qui firent massacrer à leur gré les empereurs.

L'institution des gardes prétoriennes remontait au règne d'Auguste. Ce tyran habile s'était entouré d'une garde qui, instituée pour garder le palais seulement, ou prétoire, était particulièrement à ses ordres. Il leur avait accordé double paie et des prérogatives supérieures à celles des autres troupes. Trois cohortes seulement étaient dans la capitale; les autres étaient divisées en Italie, dans les villes voisines. Tibère qui sans doute sentait qu'il avait plus à craindre qu'Auguste, et ménageant moins l'opinion du peuple, prétexta qu'il voulait soulager les villes de l'Italie, rassembla toutes les gardes dans un camp très-fortifié, et qui dominait sur la ville de Rome. Ce corps était de 9 à 10 mille hommes au commencement; il fut ensuite porté jusqu'à seize mille.

Ces soldats, introduits dans le palais et le sénat, apprirent à connaître les vices de ceux qui les gouvernaient, et cessèrent d'avoir cette vénération qu'une ancienne habitude inspirait pour le nom de sénateur et d'empereur. Leur orgueil augmenta le mépris qu'ils en conçurent par le sentiment de leurs forces. L'on

crut en prévenir les effets en achetant leur fidélité chancelante par des complaisances déplacées, des libéralités excessives. Claude le premier leur fit des largesses : ils les exigèrent ensuite, à l'avénement de chaque empereur, comme un droit légitime.

Les prétoriens qui avaient assassiné Pertinax, mirent le trône *à l'encan*, et déclarèrent qu'ils placeraient sur le trône celui qui leur ferait une plus riche distribution. Julianus, sénateur opulent, leur promit à chacun une somme qui répond à 4600 francs de notre monnaie, fut reconnu empereur en 195. Mais entre autres compétiteurs, il eut contre lui Sévère, qui commandait en Illyrie, et que son armée voulait faire reconnaître. Sévère passant d'Illyrie à Rome, traita avec les prétoriens. On prononça une sentence de mort contre Julien qui eut la tête tranchée. Sévère, affermi sur le trône, cassa le corps des prétoriens, se défit de plusieurs rivaux, fit la guerre avec succès dans l'Orient ; mais il flatta les soldats des armées, il leur donna des largesses comme on avait fait à l'égard des prétoriens. Il en résulta une présomption dans les soldats et les officiers, dont il s'apperçut trop tard. Pour en imposer aux légions, il recréa les prétoriens, et en porta le nombre à 50000, et le préfet du prétoire au lieu d'être simplement un chef militaire, eut aussi sous lui les finances et la législation.

Plautien, le premier qui remplit cette nouvelle charge, en abusa : Sévère fut obligé de consentir à sa mort. D'un autre côté donnant aux vues et au despotisme militaires, il ne respecta pas assez le sénat, et s'arrogea souvent la puissance législative. Il est donc, à juste titre, regardé comme le principal auteur de la décadence des Romains. De plus ce prince eut deux fils, qui furent deux monstres, et il les laissa parvenir

à l'empire. Il les avait emmenés avec lui dans la Bretagne, lorsqu'il y mourut en 211.

Géta fut bientôt assassiné par ordre de Caracalla. Il demandait à Papinien qu'il fît l'apologie de cette mort. « Il est bien plus facile, répondit ce noble jurisconsulte, de commettre un crime que de le justifier ». Ce prince féroce quitta Rome en 213, se transporta dans l'Orient, prodigua des trésors aux troupes, fit commettre des massacres horribles, et finit par être assassiné. Ses successeurs furent aussi les victimes de l'armée.

L'anarchie était à son comble, l'épée eut la force de la loi, les provinces épuisées ne pouvaient suffire à satisfaire l'avidité militaire. Le fardeau d'un si grand empire devint trop pesant pour des hommes médiocres, entourés d'ennemis, de crainte et de dangers. En 284, *Diocletien* divisa ses pouvoirs avec trois collègues : *Galère*, *Herculus*, *Constance-Chlore*. Bientôt après il abdiqua. Galère et Constance-Chlore n'ayant pu s'accorder, partagèrent l'Empire.

Ces deux modes successifs de le diviser tantôt en quatre, tantôt en trois, tantôt en deux parts, préparèrent la dissolution de l'Empire Romain, et la révolution opérée d'une manière décisive sous Constantin, qui adopta par la suite le plan de *Galère*, de préférence à celui des autres partages.

BAS-EMPIRE,

OU

Empire d'Occident et d'Orient.

Le règne de Constantin est une époque fameuse dans l'histoire de l'Empire Romain et de l'église catho-

lique. La religion chrétienne qui avait deux siècles d'existence, a rrachée des mains des bourreaux, pour être revêtue de la pourpre impériale, et le siége des Césars transféré de Rome à Byzance, donnent à l'Empire une face toute nouvelle. Depuis la bataille d'Actium qui fixa la souveraineté sur la tête de Dioclétien, dans l'espace de 314 ans, Rome avait vu une suite de trente - neuf empereurs. Plusieurs de ces princes ne firent que paraître; comme il n'y avait pas de loi fondamentale sur l'hérédité du trône, les armes parlaient plus haut que le sénat. Les soldats nommaient l'empereur.

Constance Chlore étant mort dans la grande Bretagne à Yorck, *Eboracum*. *Constantin* son fils, âgé de trente - deux ans, profita des dispositions de l'armée, et lui succéda l'an 306 de l'ère vulgaire.

Galère avait déplu à l'armée et au sénat, il fut éloigné. Constantin l'emporta, defit ses rivaux, se montra libéral, généreux, ami de l'ordre; mais il fit livrer aux bêtes un grand nombre de *Francs* après la victoire, il commit d'autres cruautés. Mais il fit bâtir des églises, il accorda des privileges aux ecclésiastiques de Rome, fit restituer au clergé les biens qu'on lui avait enlevés, combla l'église de faveurs, et se livra aux pratiques les plus superstitieuses; ces bienfaits excitèrent le mécontentement. Tandis que les prêtres lui accordaient l'absolution de ses crimes, le peuple le vouait à la haine méritée par ses noirceurs, et au mépris qu'inspirait son zèle pour les querelles théologiques.

Auguste, avant lui, avait divisé l'empire en 26 diocèses, Adrien en onze; Constantin le divisa en quatre grandes préfectures du prétoire, ou grandes vice-royautés. Au lieu de deux préfets, il en fit quatre, aux-

auxquels il ôta tout commandement sur les troupes: il ne leur laissa que les fonctions civiles.

Les quatre grandes préfectures, ou gouvernemens, furent celle d'*Illyrie*, d'*Italie*, des *Gaules* et d'*Orient*: le *tableau* ci-joint en donne le détail et fixe l'état de l'empire romain réuni pour la dernière fois sous une seule main.

Depuis seize ans, Constantin était maître de Rome. Il n'aimait pas une ville qui avait été le centre de la liberté, et qui ne l'avait pas oublié. Jaloux du pouvoir absolu et arbitraire, il résolut de ruiner une puissance qui, toute faible qu'elle était, lui donnait de l'ombrage. Le moyen le plus prompt était d'établir ailleurs le siège de l'Empire: la paix favorisait ce projet. L'envie de fonder une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le desir de reculer les limites de l'Empire, pour mieux observer la Perse rebelle, le déterminèrent à porter en Orient le siège de l'Empire. Il publia une loi par laquelle il se disait inspiré de Dieu dans cette entreprise impolitique et funeste. Le terrain de *Bysance* fixa ses regards; la beauté du climat, la commodité des ports, tout lui parut agréable: il commença à bâtir en 328 de l'ère. En 330 la nouvelle ville fut en état d'être dédiée. *Constantinople*, formée et nourrie aux dépens de Rome, sans l'égaler en vigueur ni en puissance, ne servit qu'à l'affaiblir.

Située sur un côteau, dans un isthme, à la pointe de l'Europe et à la vue de l'Asie dont elle n'était séparée que par un détroit de sept stades, elle était la clef de l'Europe et de l'Asie, du pont Euxin et de la mer Égée, le centre du commerce du Nord et de la Perse. Plus de 650 avant l'ère, une colonie de Mégare, dit-on, y avait fixé son séjour. Darius, les Ioniens, Xercès, Lacédémone, Athènes, s'en étaient successivement disputé

la possession. Sous l'Empereur Gallien, elle avait été fort mal traitée. Constantin la prolongea de quinze stades (1) au-delà de l'ancienne enceinte, et la ferma d'une muraille, depuis le golfe jusqu'à la Propontide. Le terrain semblable à celui de Rome se partageait en sept collines. Il tâcha d'y faire construire un capitole, des palais, des églises, des monumens qui imitassent ceux de Rome. On abandonna Rome pour venir s'établir à la ville de Constantin. On y fut attiré par des exemptions. En peu de temps l'enceinte fut trop petite. Constantinople fut divisée en 14 quartiers comme sa rivale. La seconde Rome éclipsa la première. La cour de l'Empereur y fixa les talens et l'embellit. Le peuple y fut divisé par tribus. Elle eut un sénat et deux proconsuls. Ces deux villes se gouvernèrent sur le même plan : l'une fut la capitale de l'Orient, l'autre de l'Occident.

Constantinople fut la capitale de toute l'étendue comprise du nord au midi, entre le Danube, et les extrémités de l'Egypte, et d'occident en orient, entre le golfe Adriatique et les frontières de la Perse. Il y mit le siége du préfet du prétoire d'Orient, et y institua des écoles célèbres.

En 337, Constantin mourut avec le surnom fameux de *Grand* que la postérité lui a refusé, et dans la 31.e année de son règne, après avoir reçu le baptême.

C'est à son règne que commence l'histoire de ce que les auteurs ont nommé le *Bas-empire*. Voyez son histoire *par le Beau*. Tout à sa mort était divisé; l'empire, l'église, les familles, les pouvoirs.

(1) Le stade était de 600 pieds.

A *Constantin* l'aîné de ses fils, il donna les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne.

A *Constance*, l'Asie, la Syrie, l'Egypte.

A *Constant* l'Illyrie, l'Italie, l'Afrique.

Deux de ses neveux eurent la Thrace, la Macédoine, l'Achaie, l'Arménie, le Pont, la Cappadoce. Ceux-ci périrent; les trois autres se déchirèrent.

En 361, *Constance* II resta seul maître de l'Empire. La brièveté des règnes, les divers partis politiques, les différentes religions, leurs sectes particulières ont fait que le caractère des empereurs est venu jusqu'à nous extrêmement défiguré. Leurs noms ne méritent souvent d'autre place que celle des listes chronologiques. Je ne peux parcourir ici que des époques remarquables, qui ont influé sur l'empire d'Occident, et sur celui d'Orient. Elles tiennent à un ordre de choses nouveau, que le tems prépare dans la décomposition de l'empire.

Julien, dit l'*Apostat*, a été traité si injurieusement par les auteurs catholiques, et préconisé par tant d'écrivains, que la *Bleterie* lui-même n'a pu se défendre de quelque prévention en écrivant sa vie et celle de son successeur *Jovien*.

Dans quel état se trouve l'Univers à cette triste époque qui amena le démembrement de l'empire! En *Germanie* on demandait aux Romains, les armes à la main, les tributs d'usage à l'avènement au trône des nouveaux empereurs; en *Bretagne*, les peuples mécontens des gouverneurs romains, soulevaient leur chaîne, et avec leurs fers frappaient leurs tyrans, l'Afrique était gouvernée par *Bamanius* dont elle avait à se plaindre, et Théodose qui fut envoyé pour dissiper les troubles, devenu suspect par ses succès, fut décapité; en *Asie*, Sapor ou Chabour, ennemi aussi

redoutable des romains que Mithridate le fut autrefois, les battait à la bataille de Singare. La Chine n'était pas connue.

On voit en *Orient*, sous *Valens*, les Goths menacer tour à tour l'Europe et l'Asie; les Isaures, qui se retiraient sur les rochers du mont Taurus, ravager l'Asie; les Sarrasins, que les Romains ignoraient avant Marc-Aurèle, piller la Mésopotamie; les Perses attaquer sous tous les règnes l'Asie mineure; les Blemnuses se jeter sur l'Egypte.

En *Occident*, les Gaules étaient exposées aux courses des Francs, des Allemands, et des autres peuples de Germanie; les Saxons désolaient les côtes; les Sarmates et les Guades pillaient la Pannonie; les Pictes et les Écossais ravageaient la Bretagne; les Asturiens et d'autres maures causaient des désordres en Afrique; l'Occident fut défendu par les triomphes de Théodose, de Jovien et de Valentinien.

A sa mort, 375, les Huns pénètrent en Europe, dit M. de Guignes; les hordes de ces barbares les plus terribles du nord, et les Alains, passèrent ensemble, on ne sait comment, le Palus-Méotide. Les Goths portaient leurs conquêtes depuis le Tanaïs jusqu'au Danube, et à la mer Baltique, après avoir effrayé la Germanie par leurs succès.

Il fallait que la constitution de l'empire romain fût bien forte pour que son dépérissement n'eût pas amené encore sa chute entière. Sa décadence précipitée ne se manifesta sensiblement que sous les fils de Théodose (695). Quand on considère, d'un côté, la faiblesse des empereurs, de l'autre les efforts de tous les peuples qui enveloppent l'Europe et l'Asie pour entamer l'empire, on croit voir un ancien palais dont le tems respecte encore l'antique structure. Ces barbares absorbèrent peu à peu les richesses des Romains. La milice

était fort onéreuse à l'état; on fit des traités avec les Goths et d'autres barbares pour le défendre contre d'autres barbares. Mais les auxiliaires furent bientôt aussi dangereux que les ennemis. L'ennemi était au dedans et au dehors. Un empire fondé par les armes ne peut se soutenir que par les armes, et la guerre perpétuelle ne se soutient que par la discipline et les finances. Le mélange des troupes barbares avec les troupes romaines corrompit l'esprit militaire: l'état fut surchargé de tributs, les ministres et les généraux introduisirent ces hordes étrangères dans l'état, au premier choc de leurs intrigues. Les citoyens, poursuivis par les exacteurs tyranniques des impôts, préférèrent se livrer à l'ennemi. Telles furent les plaies toujours renaissantes de ces irruptions innombrables et perpétuelles des peuplades du nord sur l'empire d'Occident et d'Orient, dans tous les règnes. *Théodose* était incapable de les guérir. Il avait eu la faiblesse de se laisser humilier devant le peuple par Ambroise, évêque de Milan, d'incorporer dans ses troupes, des Huns, des Alains et des Goths; il fit encore une plus grande faute en laissant l'empire qu'il avait gouverné seul, se partager entre deux enfans encore jeunes.

Arcadius, âgé de onze ans, eut l'empire d'*Orient*, qui comprenait l'Egypte, les deux Libyes, la partie de l'Asie alors soumise aux Romains, et une partie de l'Europe jusqu'au *Drylus* ou Drylo, rivière d'Illyrie: Rufin, cruel, avare et sans talens, gouverna pour ce prince.

Honorius, âgé de dix ans, hérita de l'empire d'*Occident*, c'est-à-dire, de la Pannonie, l'Italie, la Vindélicie, la Rhétie, la Germanie, la Gaule, l'Hispanie, la Bretagne, et au Sud, les îles et l'Afrique depuis les Syrtes jusqu'à l'Océan. Stilicon, fourbe,

habile et ambitieux, fut son premier ministre et finit par faire assassiner Rufin.

Comme toutes les circonstances s'étaient réunies pour l'aggrandissement des Romains, elles se réunirent aussi pour leur ruine. La division de l'empire en deux parts, les disputes de religion, la multitude des ennemis, la perte de la discipline militaire, la corruption des mœurs, l'épuisement des finances, les vues du gouvernement, l'anarchie, tout conspira à la fois contre cet empire, jadis si redoutable.

Le monde romain gémissait sous deux ministres également avides. Tout fut vénal, ils augmentèrent leur fortune et les troubles, tandis que les Huns se présentaient aux portes de Constantinople; et repoussés par la résistance, refluaient sur la Grèce. L'*Orient* jusqu'à la mort d'Arcadius, n'offre que des divisions enfantées par le fanatisme; l'*Occident* était en proie aux barbares; les Vandales s'établissaient en Espagne; les Armoriques secouaient le joug des Romains; Honorius laissait échapper de ses mains la Bretagne qui recouvrait son indépendance.

Sur ces entrefaites (410) *Alaric* arriva brusquement sous les murs de Rome, ville immense, sans défense, dans une plaine, sans courage, d'une étendue de murailles immense à garder, et abandonnée par les empereurs. Il livra la ville au pillage : ses troupes trouvèrent de grandes richesses. Plusieurs familles y possédaient un revenu de quatre millions, d'autres d'un million. Rome était le rendez-vous de l'opulence et des trésors. Comment n'aurait-elle pas excité l'envie des barbares?

L'histoire n'offre rien de remarquable jusqu'à *Attila*: les querelles théologiques ne méritent d'occuper sérieusement que lorsqu'elles produisent des guerres et des

troubles. Les noms des diverses sectes sont infinis et relégués dans les livres des théologiens. Mais du moins l'Orient était à peu près encore entier. Il comprenait l'Illyrie orientale, la Thrace, le Pont, l'Asie mineure la Syrie et l'Egypte. Il était en paix avec la Perse. Mais il était menacé.

Genseric, chef des Vandales, rompt la paix, prend Carthage, et descend en Sicile, d'où il retourna en Afrique dont il resta possesseur.

Un homme cependant bien plus formidable, sort des marais de la Scythie : *Attila*, chef des Huns, avait soumis les nations du Nord; il s'étendait du Danube au Rhin, rendait les deux empires tributaires. Il se bornait à soumettre, il ne conquérait pas. Ce prince, dans sa maison de bois, maître de toutes les nations barbares, était un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé. Les ambassadeurs d'Orient et d'Occident venaient recevoir ses lois, ou implorer sa clémence. Il envoyait à Constantinople ceux qu'il voulait récompenser, et trafiquait ainsi de la peur des Romains. Craint de ses sujets, sans en être haï, fier, rusé, ardent dans sa colère, mais sage dans ses vengeances, il avait gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Son frère Bléda partagea ses travaux et fut sa victime. Attila, maître depuis la mer Baltique jusqu'à l'Océan oriental, resserrait l'empire Romain qu'il menaçait d'écraser. Théodose II lui offrit le titre de général qu'il accepta, promettant de combattre les Romains et disant qu'il avait pour esclaves des rois supérieurs aux empereurs de Rome. Ainsi cette cité superbe recevait d'un barbare les affronts insultans qu'elle avait jadis prodigués aux monarques vaincus Attila, roi des Huns, des Goths, des Gépides, des Suéves, des Hérules, des Scythes, des Germains,

à la tête de cinq cents mille hommes, tomba sur Trèves, Vorms, Mayence, Metz, Orléans, lorsqu'Aëtius le força à repasser le Danube avec son immense butin. Sa mort rassura l'Europe effrayée. Son empire finit avec lui. Les Huns, vaincus après lui, se dispersèrent, et leur nom ne reparaît plus dans l'histoire. Toutes les nations barbares se redivisèrent, mais les Romains étaient si affaiblis que le plus petit peuple pouvait leur nuire.

L'empire d'Occident touchait à sa ruine. Népos n'avait régné qu'un an. Oreste, son général, auparavant secrétaire d'Attila, l'avait chassé, et avait donné l'empire à son propre fils *Augustule*. Odoacre, Scythe de nation, roi des Hérules barbares, assiégéa Pavie, où Oreste s'était enfermé, prit la ville d'assaut, fit trancher la tête au général, laissa vivre Augustule dont il n'avait rien à craindre, subjugua l'Italie, où les barbares avaient fait quelques établissemens, et se fit proclamer roi.

Ainsi finit l'*Empire d'Occident*, 507 ans depuis la bataille d'Actium, 1229 ans depuis la fondation de Rome, 476 ans de l'ère vulgaire. Il se réduisait à l'Italie, la Dalmatie, et une petite partie de la Gaule.

Rome, dit Montesquieu, s'était agrandie parce qu'elle n'avait eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avait été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois et pénétrèrent par-tout.

Empire d'Orient.

Théodose II avait terminé son règne en Orient (450); doué d'un esprit faible et borné, il fut entouré d'hommes assez éclairés pour donner ce *code* qui

porta le nom de *Théodosien*. Des lois innombrables, la plupart contradictoires et absurdes, dégradaient et embrouillaient la jurisprudence. Son code ne renferma que les lois des empereurs chrétiens, édits, rescrits, ordonnances, actes et décrets du conseil, etc. Il déclara en les publiant, que les autres lois seraient abrogées, et que celles-ci seules seraient autorisées dans l'empire. Valentinien III adopta dans l'Occident le code de l'empire d'Orient, et les lois qu'on y ajouta, furent appelées *Novelles*. On critiqua ce recueil de Théodose, mais il fut jugé préférable au code de Justinien I. On observe que le code Théodosien subsista 90 ans parmi les Orientaux, et qu'en Occident il survécut bien long-tems à la chûte de l'empire romain. Les Visigoths l'adoptèrent, il disparut ensuite ; au 16 siècle, Godefroi, jurisconsulte de Paris, le tira de l'obscurité par un commentaire estimé.

Zénon et *Basilisque* deshonoraient le trône d'Occident par leurs perfidies et leurs cruautés (474). C'était le règne de la barbarie, des théologiens et des irruptions du Nord. Tel était l'état de l'empire romain à la fin du cinquième siècle de l'ère vulgaire.

QUATRIÈME DIVISION.

MOYEN AGE.

On nomme histoire et géographie du moyen âge le récit des événemens, la description des lieux, ou l'indication des peuples connus depuis Héraclius en 610 de l'ère vulgaire jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet en 1462.

Cette période ne regarde même rigoureusement que l'Occident de Europe, parce que cette expression emporte avec elle l'idée de la faiblesse et de l'ignorance qui accompagnèrent la barbarie à cette époque. La langue latine avait été défigurée par l'adoption de mots barbares, les études avaient été délaissées; à peine connaît-on les noms des hommes et des lieux dont les auteurs de ce temps voulaient parler. La langue latine s'était refugiée dans les cloîtres et y était connue imparfaitement: on voyait communément des prêtres qui n'entendaient pas même les prières du bréviaire latin. Les lettres s'était refugiées en Orient. Des nuages de barbarie, venus du Nord, étouffèrent les lumières dans le pays qui avait enfanté les chefs-d'œuvre des Grecs et des Latins. La lumière parut un moment revenir à la source de laquelle la Grèce et l'Italie l'avaient eue successivement en partage. Mais le fanatisme et la bigoterie empêchèrent ses progrès. L'esprit humain sommeilla pendant plusieurs siècles. Je les parcourrai pour transmettre les révolutions qui servirent de transitions à l'antiquité pour arriver jusqu'à nous. On verra tour-à-tour l'état des peuples de l'Orient et de l'Oc-

cident : je commencerai en Orient par le cinquième siècle de l'ère vulgaire, quoique le moyen âge ne commence qu'à Héraclius, pour suivre l'enchaînement des faits liés à l'histoire ancienne.

Tableau des Peuples du moyen âge.

1°. GERMANIA : Alemannia, Francia Orientalis, Saxonia, Fresia, Thuringia, Slavia, Polonia, Bohemia, Boioaria.

2°. FRANCIA : Austrasia, Neustria, Francia, Britannia, Aquitania, Vasconia, Gothia seu Septimania, Burgundia, Provincia.

3°. ITALIA : Gothia, Langobardia, Franci, Italiæ regnum, Normanni et Sicilia.

4°. HISPANIA : Gothi, Arabes vel Mauri, Legio et Castella, Navarra et Aragona, Marchia Hispaniæ, Portu-Calle.

5°. BRITANNIA : Saxones et Angli, Anglia, Dani Normanni, Cambro-Britanni, Scotia, Hiberuia.

Ces cinq dénominations principales forment le tronc des états qui s'élevèrent depuis la chute de l'empire romain en Occident, à la fin du cinquième siècle de l'ère vulgaire.

ARTICLE I.

De la Germanie dans le moyen âge.

Je commence par cette contrée, parce que ce fut le foyer où se forgèrent les armes qui détruisirent l'Empire Romain. Il est bien vrai que, dans le premier siècle de l'ère vulgaire, toute la partie qui avoisine le Rhin, était devenue province romaine; mais ces peuples ne s'y regardaient pas dans une dépendance servile; et dès qu'ils se virent maltraités par les commandans romains, ils sentirent revivre le sentiment de la liberté. Bientôt il se forme une ligue composée

de la réunion de plusieurs peuples sous le nom d'*Alemani*, ou *réunion d'hommes.* Ils occupèrent d'abord les deux rives du Mein. Mais Clovis ensuite les battit, et ces *Alemands* furent sujets des rois d'Austrasie, fils et petit-fils de Clovis.

Comme ces *Alemani* s'étaient fait connaître d'abord dans la Germanie, cela m'amène naturellement à parler de quelques autres peuples qui en sortirent également et dont l'histoire doit au moins s'occuper quelques instans.

Les *Germains.* Ce n'est pas ici le lieu de rechercher de quels peuples plus anciens descendaient les Germains, de réfuter les fables debitées à ce sujet. En Germanie comme chez beaucoup d'autres nations, sur la base étroite de la vérité, l'imagination a placé le colosse immense de la fable. On voit qu'au temps de Tacite ces Germains formaient un peuple sauvage, puis qu'ils n'avaient pas l'usage de l'écriture, et qu'ils passaient leurs jours dans un état de pauvreté et d'ignorance. Ils n'avaient pas d'habitations régulières, mais seulement des retraites entourées de murailles. Leurs maisons n'étaient que des cabanes. Ils avaient cependant la culture du blé ; mais ils vivaient principalement de la chasse et du produit de leurs nombreux troupeaux. Tous les soins qui en sont la source ou la conséquence étaient abandonnés aux vieillards, aux femmes et aux enfans. Le corps de la nation restait dans l'inaction ou se livrait aux fureurs de la guerre. Aussi ce peuple était-il passionné pour la liberté. Et soit qu'ils demeurassent, soit qu'ils abandonnassent un pays où rien ne les fixait, la liberté était toujours leur idole chérie. Car, quoiqu'en temps de guerre, ils confiassent la conduite de l'expédition à un chef courageux, c'était plutôt pour donner l'exemple que des ordres. En temps de paix ils avaient des magistrats pour accommoder

les différens, ou pour juger les causes dans les districts différens. Il est bon de remarquer que ces hommes si fiers, si attachés à la liberté de leurs personnes, étaient si peu avides de propriétés particulières, qu'ils permettaient à leurs magistrats d'en faire tous les ans une nouvelle distribution.

Les femmes germaines étaient recommandables par la pureté de leurs mœurs, et redoutables par leur courage. Elles s'attachaient leurs maris par leur vertus domestiques; elles influèrent dans les affaires générales de la nation, par leur prudence dans les conseils, et par leur valeur dans les combats.

Quant à la religion, elle ne pouvoit avoir chez eux pour principe que leurs besoins, leurs craintes et leur ignorance. Ils adoraient des objets visibles tels que le soleil, la lune, la terre, le feu; regardaient comme sacrés des forêts propres au recueillement. Et, ce qui est le propre de l'ignorance, ils abandonnaient leur foi docile à l'astuce de leurs prêtres, qui, les prêchant selon leur caractère, leur parlaient au nom du dieu de la guerre, leur inspiraient le mépris de la mort, et les animaient aux combats. Ils auraient mieux servi les Germains, s'ils avaient essayé de les instruire à mettre quelqu'ordre dans les armées, et dans les moyens de faire la guerre : car, si quelquefois la fougue de leur courage féroce a triomphé de la valeur plus calme des Romains, en général cependant ils furent presque toujours battus : après le premier choc ils ne savaient ni se rallier, ni même faire retraite. Mieux conduits, ils auraient été bien redoutables pour les Romains, parce que leur pays pouvait fournir environ un million de guerriers, s'il n'eussent pas été divisés entr'eux par une foule d'intérêts particuliers. On comptait en Germanie plus de 40 états indé-

pendans, partagés eux-mêmes en différentes tribus. Une injure, et souvent même une légère offense, suffisait pour exciter entre eux le feu de la discorde; et leurs querelles se terminaient rarement sans effusion de sang. Aussi la lâche politique des Romains fut-elle toujours d'entretenir au sein de la Germanie le feu des guerres civiles.

Il fallut cependant les combattre plus d'une fois, à force ouverte. Sous le règne de Marc-Aurele, par exemple, presque tous les Germains et les Sarmates entrèrent dans une conspiration générale. Sa fermeté, sa vigilance sauvèrent l'empire. Après plusieurs campagnes sanglantes où la victoire fut souvent disputée, il détruisit les forces de ces barbares.

ARTICLE II.

Des Goths.

Ce peuple venu aussi des régions septentrionales de l'Europe, n'est pas moins célèbre que les Germains, et, pendant quelque temps s'est montré plus puissant, puisqu'il a eu des royaumes en Italie et en Espagne. Une partie de la Suède dont on les croit originaires porte encore leur nom.

On retrouve dans l'*Edda*, ouvrage dont je parlerai au commencement du vol. II, qu'Odin était leur divinité chérie: c'était le dieu de la guerre. On trouve aussi qu'Odin fut leur législateur. Il est probable qu'il donna réellement des lois, et que la superstition en fit ensuite un dieu. On a dit qu'il était venu d'*As-gard* ou *As-of*, ce qui fait croire qu'il était venu des bords du Pont-Euxin. On place cet événement au temps de Mithridate dont les armes avaient effrayé la petite tribu que gouvernait Odin.

Mais, comme les parties méridionales sont généralement d'un séjour plus agréable, s'il est vrai que les Goths forcés par quelques circonstances, les aient quittées, il n'est pas étonnant qu'ils aient ensuite cherché à y revenir. Aussi les voit-on, dès les premiers siècles de l'ère vulgaire, se jeter sur les côtes de la Germanie, où il parait qu'eux et les Vandales n'étaient que les divisions d'une même nation.

Dans le siècle des Antonins, les Goths habitaient le pays où nous voyons aujourd'hui la Prusse. Sous Alexandre-Sévère, ils s'étaient avancés jusqu'aux frontières de la Doire. Leur religion était toute guerrière; et leurs armes, faciles à manier, les rendaient très-formidables.

Ils avaient des rois héréditaires; et lors de l'invasion dont je parle, ils étaient conduits par Amala. Dès que le bruit de leur entreprise se fut répandu, les plus braves des Vandales voulurent en partager la gloire. En s'avançant vers le sud, ils trouvèrent.... 1.° Les Vénèdes, qui habitaient la Sarmatie...2.° Les Basternes, qui occupaient le nord des monts Carpaths ou Crapacs. Parvenus près du Pont-Euxin, ils trouvèrent les Sarmates, les Jaziges, les Alains et les Roxelans.

Il est bon de faire connaître ce qui distinguait essentiellement les peuples de la Germanie, des peuples de la Sarmatie.

Les premiers avaient des cabanes fixes, des habits étroits et serrant le corps, n'épousaient qu'une femme, ne connaissaient que l'infanterie pour force militaire, et parlaient une langue qui était un idiôme de la langue celtique sous le nom de langue Teutonique.

Les seconds habitaient sous des tentes mobiles, portaient des robes flottantes, épousaient plusieurs fem-

mes, n'avaient que de la cavalerie, et parlaient la langue esclavone.

Les Goths, sous le règne de Philippe, vers 244 ou 45 de l'ère vulgaire, traversèrent la Dacie et se présentèrent devant Marcianopolis, dont les habitans rachetèrent, à prix d'argent, leurs biens et leurs personnes. Ils retournèrent dans leurs déserts. Lors d'une seconde expédition, ils étaient déja au pied du mont Hémus, quand Décius qui les suivait, fut surpris et battu. Cuira leur roi les commandait. Le camp romain fut pillé, et l'empereur obligé de prendre la fuite. Peu après les Goths emportèrent d'assaut Philippopolis, et 100000 personnes perdirent la vie au sac de cette ville. Cependant Décius ayant fait de très-grands préparatifs et les Goths ayant, malgré leurs succès, perdu l'élite de leurs soldats, ils firent proposer à ce prince un accommodement auquel il se refusa : il croyait pouvoir réussir à les exterminer. Une grande bataille fut donnée en 251 sous les murs d'une ville obscure de la Mœsie, appelée *Forum Terebonii*, et les barbares la gâgnèrent.

Gallus, second fils de Décius, reconnu empereur, consentit à laisser entre les mains des Goths un butin immense, et même un grand nombre de prisonniers : il fit plus encore, car il s'engagea à leur payer tous les ans une somme considérable, à condition qu'ils ne ravageraient plus les provinces romaines. Cela n'empêcha pas cependant que quelques temps après, ils ne se jetassent sur le petit royaume de Bosphore : ils s'y firent une marine sur le Pont-Euxin, passèrent en Colchide, et pillèrent Trébisonde. Dans une autre expédition, cotoyant l'Europe, ils vinrent jusqu'au Bosphore de Thrace, prirent terre sur les côtes de l'Asie mineure, pillèrent Chalcédoine, Nicomédie, Nice, Pruse, Apamée, etc. : heureusement ils y furent arrêtés

rêtés par le fleuve Rhindacus, dont les eaux étaient débordées. La saison s'avançait, ils se retirèrent. Dans une autre expédition, les Goths reparurent encore sur le Pont-Euxin, entrèrent dans la Propontide, détruisirent Cizyque; puis traversant l'Hellespont, coururent les îles de l'Archipel, brûlèrent le temple de Diane à Ephèse, et vinrent jusqu'au Pirée, port d'Athènes, qu'ils prirent aussi bien que la ville. Bientôt tout le Péloponèse éprouva le même sort, ainsi que le continent de la Grèce jusqu'à l'Illyrie.

Enfin Gallien prit les armes. Les Goths se dispersèrent : les uns traversèrent la Mœsie, d'autres retournèrent par mer, ravageant les côtes, rentrèrent dans le Pont-Euxin, et se fixèrent où est aujourd'hui l'Ukraine, siége principal de leur habitation. Ceux-là reçurent particulièrement le nom d'*Ostrogoths*, ou Goths de l'Orient. Ceux qui s'étaient avancés en Illyrie, et dans la Pannonie, puis en Italie, eurent le nom de *Visigoths*, ou Goths de l'Occident.

ARTICLE III.

Des Francs et de la Gaule.

En 420, si l'on croit quelques auteurs, les Francs se fixèrent deux ans, avec Pharamond leur chef, dans le pays situé entre Maestricht et le confluent de la Meuse et du Whal. D'autres pensent que cet événement eut lieu sous la direction de Clodion, en 438. Cependant l'histoire n'offre rien de positif à ce sujet avant Clovis. On voit seulement qu'il s'était formé dans ce pays une confédération de Germains, des Cauques, des Chérusques, des Cattes, qui habitaient les bords du Rhin, du Mein et du Veser. Réunis pour résister à la tyrannie des Romains, ils se donnèrent le nom d'*hommes libres* ou *francs*. Ils s'étaient rendus re-

doutables à Valentinien qui employa sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes pour s'opposer à leurs incursions. Ces Francs entrèrent dans la Gaule, et des bords du Rhin parvinrent au pied des Pyrénées. Ils traversèrent ces montagnes, et sous le règne de Gallien vers 265, l'Espagne devint pendant douze ans le théâtre de leurs ravages. Maîtres de quelques ports, ils passèrent en Mauritanie. Peu d'entr'eux revinrent dans le pays d'où ils étaient partis. Mais d'autres, suivant les mêmes traces, se jetèrent sur la Gaule et s'y fixèrent.

Ce pays, sous le nom de Gaule, était au pouvoir des Romains, qui n'ayant pu le conserver entier, y avaient laissé les Bourguignons et les Wisigoths s'y établir, ceux-ci au sud, les autres à l'est. Ils se soutenaient encore dans la 4e. Lyonnaise, s'étendaient jusqu'à la Loire, et avaient un général à Soissons, lorsque Clovis entreprit de les combattre et réussit à les repousser. Possèdant cette province, il s'avança contre les Wisigoths, et tua en 507, Alaric leur roi. Lorsqu'on étudie trop rapidement les commencemens de l'histoire de France, on est tout étonné de ne pas voir aussitôt après cette bataille de Vouillé, Clovis maître de toute la France. On ignore alors que Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, arrêta les progrès du vainqueur par une armée qui fit lever le siége d'Arles, et tout ce qui était entre le Rhône et les Alpes, lui demeura sous la dénomination latine de *Provincia* ou Provence. Bientôt il joignit à cette possession le pays qui, entre le Rhône et les Pyrénées, a porté le nom de Gothie : les rois Wisigoths avaient tenu leur cour à Toulouse.

Quant au royaume des Bourguignons, il ne fut conquis que par les fils de Clovis.

A l'époque qui nous occupe en ce moment, on connaissait une province de la Gaule, sous le nom d'*Austrasie*, ce qui signifiait l'*orientale*. Ce n'est pas qu'elle renfermât toute la partie orientale de la Gaule, puisque les Bourguignons y habitaient en-deçà et au-delà du Jura; mais cette partie était à l'est des premières possessions des Francs. Elle ne s'étendait guère à l'O. plus loin que la Meuse, si ce n'est dans le nord... La province appelée Neustrie, était plus considérable, et s'étendait de la Meuse à la mer, comprenant la 2e. la 4e. et partie de la 3e. Lyonnaise. Il paraît que ce nom signifie *acquisitions nouvelles*, ou terres ajoutées à l'Austrasie. La France propre était en quelque sorte entre les deux.

Bretagne. Des Bretons de la grande Bretagne, alors dévastée, s'embarquèrent et passèrent dans la province des Gaules appelée 3e. Lyonnaise. Ils y furent d'abord indépendans, ensuite ils reconnurent la souveraineté des rois de France, n'étant gouvernés que par des comtes. Mais le domaine de ces premiers chefs se renfermait dans l'étendue qu'on a nommée depuis Basse-Bretagne. De-là vint qu'on y parla la langue Celtique apportée par les Bretons, tandis que chez les *Redones* (à Rennes), et chez les *Nannetes* (à Nantes), et dans leurs territoires, où même le fameux Roland, neveu de Charlemagne, eut le commandement, on parlait la langue en usage dans la Gaule. Mais les princes Bretons profitèrent de la faiblesse du gouvernement, s'étendirent et conquirent toute l'ancienne 3e. Lyonnaise Dans la suite on en détacha l'Anjou et la Touraine. Lorsque Charles-le-Simple céda la 2e Lyonnaise à Harold, ou Rollon, d'où s'est formé le nom de Normandie, la Bretagne fut mise dans sa mouvance : les comtes de Bretagne devaient relever des ducs de Normandie.

L'Aquitaine, dont le nom se retrouve en partie dans

celui de Guyenne, était formée, au temps des Francs, de la 2e. Aquitaine, et de la première du temps des Romains. Elle était au pouvoir des Wisigoths, lorsque Clovis s'établit en France. Elle éprouva différens partages sous les fils de ce prince. Au commencement du 8e. siècle, elle avait un duc nommé Eude, prince de la race Mérovingienne, et qui s'y maintint malgré les efforts de Charles-Martel. Pepin en fit la conquête sur Waifre, ou Gaifre, petit fils d'Eude. Louis le debonaire gouverna l'Aquitaine, avec le titre de roi du vivant de Charlemagne son père, puis cette province fut disputée par ses fils. Au milieu du 10 siècle, on trouve un comte de Poitou, de Saintonge, de Limosin et d'Auvergne, avec le titre de duc d'Aquitaine. Ces pays passèrent ensuite à l'Angleterre par le mariage d'Eléonore, héritèire du dernier duc, avec Henri duc de Normandie, ensuite roi d'Angleterre.

Au S. était la *Vasconia* ou Gascogne, qui répondait à la Gascogne actuelle, l'ancienne *Novempopulanie*. Il est probable que ce nom de Vasconie vient de ce que des *Vascanes* ou Vascons, qui habitaient en Hispanie au pied des Pyrénées, y étaient passés à la suite de quelques guerres. Ils eurent des ducs et furent soumis aux rois d'Aquitaine, et ensuite y furent réunis.

A l'E. de la Vasconie, un pays peu étendu porta pendant quelque temps le nom de Gothie et de Septimanie. Le nom de Gothie venait de ce qu'Athaulfe, roi des Wisigoths au commencement du 5e. siècle, s'y était établi. Ce prince n'ayant pu s'y maintenir passa les Pyrénées. Mais Vallin qui lui succéda reçut d'Honorius la seconde Aquitaine, et s'étendit jusqu'à l'Océan. Après la conquête de Clovis, les possessions des Wisigoths en ayant été diminuées, le nom de Gothie demeura pendant quelques temps au pays qui leur restait entre

les Pyrénées et le Rhône. On pense que *sept* territoires cédés aux Goths par Honorius avaient fait donner à la Gothie le nom de Septimanie. Les Arabes qui avaient détruit les Wisigoths en Espagne, les poursuivirent jusqu'en France et pénétrèrent dans la Gothie vers 720 ou 721... On sait que Charles-Martel arrêta leur invasion qui ne s'était pas bornée à la Gothie. Cependant ils reprirent Narbonne en 793 ou 94, et Charlemagne et son fils en firent la conquête en 796. Alors la France s'étendit jusqu'aux Pyrénées.

Bourgogne. Les Bourguignons, qui dès le temps de Pline, faisaient partie des Vandales, après avoir demeuré en Germanie vers le Mein, étaient entrés dans la Gaule vers l'an 413, sous le règne d'Honorius, qui d'abord les avait combattus, ensuite leur accorda des terres... profitant de la faiblesse des Romains, ils s'étendirent dans la 1re. Lyonnaise, dans la Sequanaise, la Viennaise, et la ville de Vienne fut pendant quelque temps le séjour de leurs rois. Sigismond, et après lui Gondemar, furent les derniers rois Bourguignons. Le pays passa aux fils de Clovis. Aussi divisait-on la France en Austrasie, Neustrie et Bourgogne.

Mais vers la fin du 9e. siècle, il se forma deux royaumes de Bourgogne. Le premier eut pour roi Boson, beau-frère de Charles le *Chauve*, qui fut proclamé en 879. Carloman, fils de louis le *Begue* et gendre de Boson, enleva à son beau-père une partie de ce qu'il avait usurpé en 888. Rodolfe, fils de Conrad, Comte de Paris, se fit aussi couronner roi des Bourguignons à St-Maurice dans le Valais; et c'est parce que les fondemens de ce royaume furent jetés au-delà du Jura, qu'il fut nommé royaume de Bourgogne *trans-jurane*. Ce royaume passa ensuite à l'empire, par la donation que Rodolfe en fit en mourant à l'empereur Conrad le salique, l'an 1032.

Mais alors la Bourgogne trans-jurane s'étendait jusqu'à la Saône; aussi ce côté à la gauche de cette rivière a quelquefois porté le nom d'empire.

La Bourgogne *cis-jurane*, appelée aussi Bourgogne inférieure, comprenait une partie de la Lyonnaise 1re. Ce qu'on appela ensuite duché de Bourgogne, consistait sur-tout dans le territoire d'Autun. Dijon, acheté par le roi Robert, y fut attaché.

Mais sous le dernier des rois de Bourgogne il se forma un comté de Bourgogne cis-jurane. Il vint par mariage à l'empereur Frédéric Barberousse, et passa du même successivement dans les deux maisons de Bourgogne du sang royal de France. Ces princes s'étant rendus libres de tous devoirs envers l'Empire, cet affranchissement donna lieu à l'expression de Franche-comté, nom connu jusqu'à la révolution.

Vers l'an 1000, un comte d'Albon qui possédait une étendue de pays considérable dans la Viennaise, faisant partie du royaume de Bourgogne, s'y rendit indépendant, prit le titre de *Dalfinus*, et donna à son pays celui de *Dalfinaus*, ou Dauphiné. On sait que ce Dauphiné fut légué à la France par Humbert, en 1343. Le comté de Maurienne en Savoie avait aussi fait partie du royaume de Bourgogne.

Provence, au S. du Dauphiné, entre le Rhône, les Alpes et la mer. La première conquête des Romains, désignée par le nom de *Provincia*, avait conservé ce nom sous celui de Provence. Euric, roi des Wisigoths et père d'Alaric, s'en étant emparé, s'établit à Arles: il eut aussi Marseille, puis Embrun, qu'il prit aux Bourguignons. Nous avons vu que Théodoric s'en rendit maître pour s'opposer aux conquêtes de Clovis. Cependant, appelés à la défense de l'Italie, les Goths abandonnèrent cette possession qui passa aux rois de

France, et se trouva dans le partage de l'empereur Lothaire, fils de Louis le Débonnaire. La Provence fit depuis partie du royaume de Boson. Des comtes d'Arles la possédèrent ; enfin la ligne masculine ayant manqué, la Provence passa par mariage à Raimond-Bérenger, comte de Barcelone. Elle appartenait à Béatrix, princesse de la maison d'Arragon, lorsqu'elle la porta en dot à Charles comte d'Anjou, frère de Louis IX. J'ajoute que Jeanne II, reine de Naples, qui descendait de ce prince, appela à sa succession en 1423, Louis duc d'Anjou, fils de Jean II, roi de France : il se mit en possession de la Provence ; son petit-fils René, la laissa à Charles, comte du Maine. Ce dernier prince ayant institué pour ses héritiers au comté de Provence Louis IX et les rois ses successeurs, la Provence fut pour toujours réunie à la couronne. Le comté de Nice en faisait alors partie ; mais en 1388, il se donna à Amédée VII, comte de Savoie. Telles étaient généralement les grandes divisions de la France pendant tout le temps appelé *Moyen âge*.

ARTICLE IV.

De l'Hispanie.

Les faibles garnisons romaines n'avaient pu garantir l'Espagne, sur la fin du 4e. siècle, des invasions des barbares. Aussi dès le commmencement du 5e. y trouve-t-on les Vandales, les Silinges, les Suèves, les Alains, enfin les Wisigoths. Ces peuples s'y firent successivement la guerre, et les Romains les combattaient les uns et les autres. Enfin les Wisigoths réussirent à s'emparer du pays, et Théodoric qui avait arrêté les conquêtes de Clovis, y gouverna l'Espagne pour le jeune Amalaric, fils d'Alaric et d'une de ses filles.

Quoique les Goths fussent établis en Espagne et qu'Amalaric eût pris en 586 les rênes de l'Empire,

cependant il y eut encore des Romains à combattre : ce n'est que du règne de Suinthila, qui finit en 631, qu'on compte l'entière domination des Wisigoths en Espagne. Pendant long-temps on s'occupa beaucoup des affaires de l'église, on y tint plusieurs conciles ; et cependant les princes étaient cruels et dissolus. Enfin la conduite de Witiza ayant été imitée par le roi Roderigue, les maux de l'Espagne étaient à leur comble sous les princes chrétiens. Le comte Julien, dont Roderigue avait outragé la fille, appela les Arabes pour venger son injure et délivrer la nation d'un joug odieux.

Les Arabes qui reçurent le nom de *Maures*, parce qu'ils y arrivaient de la partie de l'Afrique, appelée Mauritanie, étaient à cette époque, en 711, maîtres de toute l'Afrique septentrionale. Ils en avaient commencé la conquête dès l'an 647, sous le califat d'Othman, le 3e. des successeurs de Mahomet, mais sans un grand succès. Sous Moavia, le premier des califes Ommiades, ils reprirent cette conquête, et de conquête en conquête parvinrent jusqu'à l'Océan Atlantique.

Ils avaient déjà fait en 707 et 710 quelques tentatives sur l'Espagne, et Tarik-Ebu-Zenat avait déjà débarqué avec des forces considérables au pied du mont *Calpé*, qui prit ensuite le nom de Dzebel-al-Tarik, ou Gibraltar, lorsqu'il fut encouragé par le comte Julien à continuer ses conquêtes. C'était sous les ordres de Mousa qui commandait en Occident pour le calife. Les Goths furent battus près de Xérès de la Frontera, le 17 juillet 711 : les Espagnols disent en 714. Bientôt tout le pays fut en son pouvoir, si ce n'est quelques montagnes des Asturies, où Pélasge se retira avec ses Goths qu'il commandait. Les Arabes, suivant leur plan de conquêtes, passèrent dans la Gaule ; et vers l'an 720, un de leurs généraux, Zama, s'empara de Narbonne.

Il est plus probable que, si Mousa, qui était un très-habile homme, n'eût pas été rappelé en Orient par le calife, les Arabes mieux conduits auraient triomphé en Gaule, et peut-être également en Italie: leur projet était de soumettre tout le contour de la Méditerranée. Ils furent battus dans la Gaule par Charles-Martel, en 732.

En Orient, les califes Abassides avaient succédé aux Ommiades, en 759. Un prince Ommiade se refugia en Espagne, et y fut reconnu souverain à *Hispalis*, dont le nom altéré par les Arabes, après avoir été chez eux *Sibilia*, est aujourd'hui Séville. Son petit-fils appelé comme son aïeul Abd Errahmân, envoya une ambassade à Charles-le-Chauve pour faire alliance avec lui.

Les Ommiades avaient régné en Espagne pendant environ 260 ans, lorsqu'un prince africain de la maison d'Édriz, établie à Ter, passa en Espagne et prit Cordoue: de-là le règne des *Édrisites*, qui fut suivi de celui des *Almoravides*. Ces derniers ne portèrent pas un nom de famille, mais de *Sectaires*, formé de *Morabétin*, ou liés à la religion. D'autres ambitieux leur enlevèrent la puissance; ils avaient pris en maure le nom de *Mohahedut*, c'est-à-dire, *Nuitaires*, dont on a fait Almohades, et Almohavides. On verra dans le vol. II, la chute de ces princes. On verra aussi les commencemens des différens royaumes que renferma ensuite l'Espagne, jusqu'à ce qu'enfin ils furent réunis sous une seule puissance, par le mariage de Ferdinand, roi d'Arragon, et d'Isabelle reine de Castille, en 1479: ces monarques firent la conquête du royaume de Grenade, la dernière place que possédassent les Arabes, en 1492. Le royaume de Portugal s'était aussi formé par une suite de conquêtes sur les Maures, qui mirent, dès 1072, Henriquès ou Henri en possession du comté

de ce nom., et dont le fils prit le titre de roi en 1112.

Quoique les écrivains aient représenté comme une calamité pour l'Espagne la conquête et les règnes des princes arabes, gardons-nous cependant de nous laisser entraîner par de vaines déclamations, et voyons, sous les rapports de la politique, ce qui peut constituer la force et la gloire d'un état. On trouvera sûrement que ces avantages doivent résulter d'une population nombreuse, d'un commerce actif, de la jouissance des productions du génie et des arts. L'Epagne avait tout cela au temps des Maures : elle renfermait alors plus de 15 millions d'habitans ; on n'y en compte pas actuellement 12 : elle avait des manufactures en tout genre, et actuellement quoique cet état commence à être mieux gouverné, à peine y a-t-on quelques manufactures de draps, pour y employer les belles laines que produit le pays. Enfin on s'y ressent encore, et l'on s'y est ressenti long-temps des malheureux effets de l'absurdité d'avoir expulsé de ce royaume les sujets les plus utiles, et par conséquent les plus précieux. On était très-loin alors de réfléchir sur ce qui constituait réellement les véritables richesses des nations.

ARTICLE V.

Des Suèves et Allemands.

Ce peuple habitait, lors des commencemens de l'empire, au-delà de l'Elbe, dans la partie appelée aujourd'hui Lusace. C'est là que, dans un bois sacré se trouvait le siége de leur religion. Personne n'y entrait qu'il ne fût accompagné de prêtres, et l'on ne pouvait pénétrer dans cette enceinte, sans y reconnaître par les marques de la plus grande vénération,

la puissance immédiate de la divinité. On nommait ce lieu *Sonnewald*, ce qui paraît signifier *bois* ou *forêts du Soleil*. Les nombreuses tribus qui se glorifiaient d'être du sang des Suèves y envoyaient des ambassadeurs. La mémoire de leur extraction se perpétuait par des sacrifices humains.

Les habitans des contrées inférieures de la Germanie, depuis l'Oder jusqu'au Danube, portaient, en général, le nom de Suèves. Ils étaient distingués par la manière d'arranger leurs cheveux qu'ils rassemblaient en forme de nœuds sur le sommet de leur tête, et les Germains même reconnaissaient leur supériorité.

Allemands. On a vu le commencement de ce peuple. Ils se rendirent bientôt formidables aux Romains en combattant par corps de cavalerie entre-mêlés d'infanterie.

Après la mort de Décius, les provinces de la Gaule éprouvèrent leurs fureurs. Bientôt un corps nombreux de leur cavalerie traversa le Danube, pénétra par les Alpes Rhétiennes dans les plaines de Lombardie, et s'avança jusqu'au-delà de Ravenne. Le sénat romain ayant armé les gardes prétoriennes, les Allemands se retirèrent, mais chargés de butin.

On parle d'une autre incursion des Allemands, dans laquelle, dit-on, 300,000 furent défaits près de Milan. Ce nombre paraît exagéré.

ARTICLE VI.

Des Sarmates.

On a remarqué que ce peuple réunissait les mœurs et les usages des barbares de l'Asie, à la figure et à la couleur des anciens habitans de l'Europe. L'histoire nous les montre dans des contrées entre le Tanaïs et

le Volga, appelées Scythie au temps d'Hérodote. Les soins de leurs troupeaux, la chasse, la guerre, ou plutôt le brigandage, dirigeaient leurs courses vagabondes. Leurs habitations n'étaient formées que de la réunion des chariots qui servaient de demeures à leurs femmes et à leurs enfans, et que tiraient des bœufs lorsqu'il fallait les déplacer. Ils étaient toujours à cheval. Leurs cuirasses étaient faites de la corne de cet animal, et leurs armes offensives étaient un court poignard, une longue lance, un arc fort pesant et un carquois rempli de flèches armées d'un os de poisson, aigu et empoisonné.

Lorsque ces sauvages sortaient de leurs déserts pour se livrer au pillage, leur longue barbe, leurs cheveux hérissés, la fourrure grossière, dont ils étaient couverts de la tête aux pieds, tout cet équipage joint à leur air farouche, indice frappant de la férocité de leur ame, inspiraient l'horreur et l'épouvante aux habitans civilisés des provinces romaines.

On croit que les Sarmates dont parle Ovide, dans ses *Tristes*, et qui étaient sur les bords du Pont-Euxin, au N. du Danube, descendaient des Jazigues, tribu nombreuse et guerrière de cette nation.

Ces barbares voulant obtenir un établissement fixe peu après le règne d'Auguste, avaient obligé les Daces qui vivaient de la pêche sur les bords du *Tibiseus*, (la Théiss), de se retirer sur les hauteurs, en leur abandonnant les plaines fertiles qui forment aujourd'hui la haute Hongrie. Insensiblement ils perfectionnèrent leur manière de combattre. Souvent ils prêtèrent un secours utile à leurs voisins les Germains et les Goths.

Tels étaient en général les peuples qu'on connut dans l'intérieur ou près de la Germanie, pendant les premiers siècles de l'ère vulgaire. Les historiens en

nomment d'autres ensuite, entre lesquels on distingue les *Saxones* ou Saxons, les *Fales*, etc. Ce fut contre ces peuples que Charlemagne eut à combattre lorsqu'il voulut soumettre la partie septentrionale de la Germanie.

Les guerres des premiers successeurs de Charlemagne ainsi que les Suèves, appartiennent réellement à l'histoire du moyen âge vue en grand. Mais comme la suite de ces rois appartient à des états modernes, je n'en parlerai que dans le vol. II.

Les *Frisii*, ou Frisons formaient alors un peuple assez puissant, séparés des Bataves par le Rhin : dans la suite ils s'étendirent jusqu'à l'Escaut, et à l'E. dans le Pays de *Phales*, ou *Ouest-phales*, d'où se forma Westphalie.

La *Thuringe* se distinguait entre les provinces de la Germanie, et avait ses rois : c'était à peu près le Palatinat de Bavière : une partie répondit ensuite à un canton compris dans la Haute-Saxe.

Les *Slaves*, nation sortie des anciens Sarmates, paraissent être les mêmes qu'on avait nommés *Venedes*. Leur langue était très-différente de celle des Teutons, fournit l'étymologie de *Slowa* ou *Slawa*, emportant avec soi l'idée de gloire et de noblesse. Il est probable que de ce nom s'est formé celui d'*Esclavon*... Les Moraves qui prirent leur nom de la rivière de Morava, étaient de cette nation aussi bien que les Marcomans, qui avaient succédé en Bohême aux premiers habitans Boïens. Aussi retrouve-t-on chez ces peuples encore actuellement le fond de la même langue que les Slaves donnèrent à toute l'étendue de pays qui porta depuis le nom de Russie d'Europe, ainsi qu'à la Pologne. Le nom de ce pays paraît venir de *Pôle* ou plaine : il était gouverné par un duc.

Ce fut d'abord dans les parties méridionales de la

Germanie qu'on commença à élever des villes, pour s'y garantir des incursions des Huns, ou pour conserver les anciennes forteresses des Romains. Mais dans la basse Germanie vers le N. on ne connaissait guère que quelques siéges d'églises épiscopales. Ce ne fut guère qu'à commencer du règne de Henri *l'Oiseleur*, au 10.e siècle, que cette partie, appelée Saxe, commença à se peupler de villes, et même encore depuis, les rois de Germanie et les empereurs furent assez long-temps sans avoir une ville regardée comme leur résidence propre.

ARTICLE VII.

De la Grèce.

On est bien aise, en parcourant l'Europe dans le moyen âge, d'observer ce que la Grèce devient dans ce bouleversement de l'Empire Romain. On a vu que Caracalla entretenait parmi les légions, une phalange laconique. Les successeurs de Constantin Ier. avaient auprès d'eux une garde lacédémonienne. Après la division de l'empire, Lacédémone fut donnée en apanage aux frères ou aux fils aînés des empereurs. Elle reprit le nom de Sparte. C'était là qu'étaient les despotes ou les princes de Sparte. Le gouvernement se nomma despotat, et la Morée en dépendait. La souveraineté de ce pays était dans les mains de *Parphyrogénèse*, empereur de Constantinople; on donna au pays de Sparte le nom de *Traconie*, et la ville prit le nom de *Misistra*. Le dernier empereur d'orient partagea la Morée entre ses deux frères, Démétrius et Thomas. Ils furent les deux derniers despotes du pays. Sparte échut à Démétrius, et Corinthe à Thomas. Une haine mortelle s'alluma entre eux.

La Morée fut la proie des Grecs et des étrangers. Thomas fut soutenu des Latins, Démétrius des Turcs. Mahomet protégea Démétrius, se rendit maître de Sparte, peu après tout le pays tomba sous la domination des Turcs en 1460.

Athènes. Adrien et les Antonins ambitionnèrent l'honneur d'en être les restaurateurs. Constantin et ses fils l'avaient prise en affection. En 395, Alaric roi des Goths s'en était emparé. Justin empereur, tâcha de la rétablir dans le 6.e siècle, et l'histoire semble l'avoir oubliée pendant sept siècles. Pendant les croisades, un seigneur nommé Geofroi de Ville Hardouin l'obtint avec l'Achaïe, pour prix de ses travaux dans l'expédition en 1204; mais Mahomet II, en 1455, s'en empara.

Corinthe. Jules-César la fit rebâtir et repeupler; il en avait fait une colonie romaine, nommée *Laus Julia Corinthus*, où S. Paul évangelisait. Sous les empereurs d'Orient, elle fut une métropole de la Grèce. En 1458, elle tomba au pouvoir de Mahomet.

ARTICLE VIII.

De l'Italie sous les rois Hérules, depuis 476 jusqu'en 493.

L'Empire Romain touchait à sa ruine. Les Hérules, les Turcilinges, les Shkires, et plusieurs hordes de barbares dont les noms sont faits pour être aussitôt oubliés que lus, composaient la plus grande partie de la milice romaine. Le chef des Hérules, élevé en Italie, et garde de l'empereur, était devenu leur chef après diverses aventures. Sa taille, son courage et sa hardiesse, lui avoient fait un nom. La tyrannie d'Oreste et d'Augustule lui applanirent le chemin du

trône. Vainqueur de ses maîtres à Pavie, il se fit proclamer roi d'Italie à Ravenne, où siégeaient alors les empereurs. Les Hérules et les Lombards restèrent les maîtres de l'Italie. La barbarie les suivit. Les monumens des arts furent détruits. Les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome furent négligés, les beaux arts s'éclipsèrent. Des misérables querelles de sophistes théologiens divisèrent les esprits. L'Italie gagna cependant en changeant de maîtres. Les rois Hérules, contraints de mériter leur nouvelle dignité, n'eurent pas de peine à faire oublier les descendans barbares et amollis de Constantin. Odoacre donna à l'Italie la paix et l'abondance, fit respecter les lois, allégea les impôts, respecta les catholiques, quoiqu'il fût attaché à la secte des Ariens.

ARTICLE IX.

De l'Italie sous les rois Goths, de 493 *à* 536.

L'empire d'Orient élevait dans son sein un nouveau conquérant de l'Italie. *Théodoric* avait passé son enfance à Constantinople; il était fils naturel de Théodomir, second roi des Ostrogoths. Il avait été donné en otage à Léon Ier, empereur d'Orient. Zénon l'avait adopté. Comblé de bienfaits, il était parvenu aux dignités de général et de consul. Zénon l'envoya en Italie, il y battit trois fois Odoacre, et soit justice, soit trahison, Odoacre périt de sa main. On a dit que de cette époque datait la dépendance de l'Italie concédée à l'empire d'Orient, et reconnue par les rois d'Italie. Quoi qu'il en soit, *Théodoric* fut le premier roi des Goths dans ces contrées. Sa domination s'étendait sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Morique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc et une partie de

de l'Espagne. Il fut un des monarques les plus distingués dans l'histoire des nations, par sa sagesse et son jugement. Il eut pour secrétaire *Cassiodore*, et l'on vit sous son règne *Boëce*, philosophe éclairé. Depuis plusieurs siècles, l'Italie n'avait eu un règne plus doux, plus juste, plus tranquille. Alliant l'urbanité romaine à la valeur gothique, il proscrivit le duel. Sa tolérance envers tous les cultes fut un modèle pour tous les souverains. Il épousa la fille de Clovis qui avait anéanti la domination romaine dans la Gaule. Peut-on n'être pas étonné que les empereurs romains aient été éclipsés dans l'art de gouverner par un de ces barbares qui étaient l'objet des mépris de Rome, esclave de la cour de Constantinople, élevé par le mérite, et désigné par la fortune qui semble gouverner le globe, pour renverser l'ouvrage de tant de siècles et de héros. Quel dommage ! la suite de sa vie ne répondit pas au début dans sa carrière. Les dissentions religieuses répandirent le soupçon dans son ame. La méfiance engendra le crime et le repentir. La mélancolie termina ses jours à 74 ans, en 526. On le distingua des autres Théodoric par le surnom de *Grand*, tant prodigué dans le reste de l'histoire.

ARTICLE X.

Empire Grec ou *d'Orient.*

JUSTINIEN I. — BÉLISAIRE.

Anastase I et Justin I n'étaient plus. Le peuple était divisé en deux factions, celle des bleus et celle des verds. Répandues dans l'empire, elles étaient plus ou moins actives selon la population des villes. Ces divisions utiles au gouvernement républicain, détruisent les monarchies. Le goût du peuple pour les spec-

tacles et les combats d'animaux en devint la source. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étaient habillés de verd, disputaient le prix à ceux qui étaient habillés de bleu. On aurait cru qu'il était question de la liberté romaine et de l'empire du monde. Anastase malheureusement favorisa les verds, Justinien les bleus. Ces empereurs aigrirent les factions en les favorisant. L'autorité des lois et des magistrats fut outragée ; les familles s'entre-détruisirent.

Vainement Anastase avait fait construire une muraille de 18 lieues d'étendue, large de 20 pieds, pour préserver Constantinople des incursions. Jamais, ni à la Chine, ni en Ecosse, cet obstacle n'a été insurmontable. Les barbares ne cessèrent de menacer l'empire; ils n'y virent qu'un monument de sa faiblesse.

Justin, son successeur, né en Thrace dans la misère, mais zélé catholique, avait déclaré *Auguste*, *Justinien* son neveu, assassin de Vitalien. Agé de quarante ans, celui-ci eut sur son oncle, l'avantage de l'éducation. Les catholiques et les jurisconsultes l'ont comblé de louanges ; mais la postérité a jugé l'imprudence et la contradiction de ses lois. L'histoire lui reproche la tyrannie qu'il exerça sur les consciences, en dictant une opinion exclusive à toutes les sectes. Juifs, Samaritains, Ariens, Manichéens, tout fuit. La dépopulation, l'abandon de l'agriculture, furent les suites de cette législation insensée. Les désordres se multiplièrent par ses edits, et sans le nom de *Tribonien* et de *Bélisaire*, son règne serait peut-être déja oublié.

Mais ce grand général vint illustrer les fastes de l'empire grec. En 531, il termine heureusement la guerre contre les Perses, emporte Carthage, marche contre l'usurpateur du trône des Vandales en Afrique, Gélimer, et l'emmène captif à Constantinople. Justinien divise

alors l'Afrique en sept provinces : la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoise, la Byscène, la Tripolitaine, la Sardaigne; et Bélisaire eut la gloire d'avoir changé la domination de cette partie du monde.

ARTICLE XI.

De l'Italie sous les Empereurs Grecs, de 526 *à* 553.

Les successeurs de Théodoric n'avaient pas joui long-temps du trône de l'Italie. La conquête de l'Afrique amenait celle-ci. La reine Amalasonte, tutrice du jeune Athalaric, qui mourut de débauches, périt elle-même victime de la perfidie de Théodat, seul reste de la maison royale. Justinien saisit avidement le prétexte de cette mort pour porter ses armes en Italie. Bélisaire vainqueur d'Afrique fut envoyé par son souverain pour venger le trépas de cette reine. Arrivé sur les côtes de Sicile avec sa flotte, il s'empare de Catane, de Syracuse, de Palerme, de Naples, et marche à Rome dont il envoya les clefs à l'empereur. Théodat avait fui, il avait été égorgé. Vitigès fut élu son successeur par les Goths. Le pape exhorte les Romains à se soumettre, et Rome détachée de l'empire depuis soixante ans, revient d'elle-même sous la domination des empereurs (537). Ce siége, un des plus mémorables de l'histoire, dura un an : Bélisaire avec cinq mille hommes, vainquit cent mille Ostrogoths. Vitigès, refugié à Ravenne, dans la suite fut emmené à Constantinople, après avoir refusé la couronne que les vaincus offraient au vainqueur. L'Italie proclama Bélisaire, libérateur de l'empire.

Une guerre nouvelle (549) appela encore une armée contre les Goths en Italie. L'eunuque Narsès y égala

les plus grands généraux. Les Goths furent battus en bataille rangée, et *Totila* leur roi, successeur de Vitigès, y fut tué. Peu après, *Teïas*, leur dernier roi, périt aussi dans un combat.

ARTICLE XII.

Empire Grec ou *d'Orient.*

Fin du règne de Justinien et de Bélisaire.

Bélisaire avait été rappelé par les ordres de Justinien pour combattre Chosroès I, roi de Perse, qui violait les traités et menaçait Constantinople. Vainqueur en Asie, et par-tout où il paraissait, Bélisaire rétablit l'ordre et la tranquillité.

Mais dans le temps qu'il mettait en fuite Chosroès, *Totila* successeur de Vitigès, roi des Goths, avait pris Rome sur les Grecs: il voulait la détruire. Bélisaire lui écrivit qu'il « ternirait sa renommée en ruinant la plus belle ville du monde. On s'immortalise, on sert la société, en fondant des villes, lui disait-il; en les détruisant on se déclare l'ennemi des hommes : on se déshonore à jamais ». Bélisaire de l'Asie accourt à Rome, y rentre et s'y défend. Mais peu secondé par Justinien, ne recevant de lui que de mauvaises troupes sans paye, obligé de lutter contre un jeune roi actif, valeureux et chéri, il fut obligé de rendre Rme à Totila. Bientôt après Bélisaire prit les armes dans sa vieillesse contre les Huns qui avaient fait une irruption dans l'Empire, les chassa et les fit rentrer dans leur pays. Les courtisans, jaloux de ses succès, l'accusèrent auprès de Justinien. L'empereur séduit crut à la calomnie. Le grand homme fut victime de l'envie de ses ennemis et de la faiblesse de son souverain. La disgrace et les outrages furent

le prix de ses services et la récompense de sa vieillesse. Ce bienfaiteur de la patrie, le héros du siècle, fut réduit, dit-on, à mendier son pain dans les rues de Constantinople qu'il avait tant de fois sauvée. L'histoire a conservé ces paroles trop mémorables : *Donnez une obole au pauvre Bélisaire.* On montre encore à Constantinople une prison qu'on appelle la *tour de Bélisaire.* Il mourut en 585, et l'honneur du nom romain disparut avec lui dans l'empire d'Orient.

Ce fut sous le règne de Justinien que deux moines qui avaient fait un premier voyage dans les parties orientales de l'Asie, en rapportèrent, au second, des vers à soie, qui se sont depuis si fort multipliés en Europe.

L'empire aurait eu grand besoin de trouver des ressources dans les avantages du commerce, car les dépenses y excédaient les revenus. Deux causes y contribuaient nécessairement : 1.° les incursions fréquentes des barbares; 2.° la multitude de moines qui pullulant en tous lieux, dans une oisiveté pieusement coupable, y absorbaient la subsistance d'une partie de la classe laborieuse du peuple. D'ailleurs Justinien s'était livré à la fureur de bâtir, et ce genre de dépenses n'a pas de bornes. Il s'était attaché deux artistes très-habiles, Anthémius et Isidore de Milet. Entre autres édifices qu'il dut à leurs talents, il faut citer la superbe église de Ste. Sophie, dans laquelle le marbre, l'argent, l'or et les pierreries formaient un ensemble brillant. Elle avait 800 desservans.

Elle est aujourd'hui changée en mosquée. Mais Justinien fit bâtir 25 autres églises, des ponts, des aqueducs, des hôpitaux et quelques palais. Pour réussir à se montrer libéral et fastueux, Justinien ne put pas toujours être juste. On vit des *vétérans* réduits à mendier leur pain, et des soldats périr de misère dans les guerres de Perse et d'Italie.

La seule opération complètement louable dans le règne de Justinien, c'est la réforme de la législation. Lorsque ce prince monta sur le trône, il trouva les lois dans une confusion étrange. Dans l'espace de deux siècles, le nombre infini des lois et des opinions des jurisconsultes, avaient rempli des milliers de volumes que l'homme le plus riche ne pouvait acheter, et que la tête la plus vaste ne pouvait contenir. D'ailleurs ces lois étaient écrites en latin, et l'on voulait les faire observer dans des provinces où l'on n'entendait que le grec. Justinien chargea du travail trouvé indispensable sur cet objet, une compagnie de jurisconsultes très-habiles, à la tête desquels était le savant Trébonien.

Sous les yeux et les soins de ce grand légiste, on publia successivement en 529, le *Code*, comprenant 22 livres de lois recueillies entre celles publiées précédemment.... En 530, le *Digeste*, appelé aussi les *Pandectes*, c'est-à-dire, renfermant toutes les opinions à conserver. C'étaient les décisions ou les conjectures des gens de loi sur des questions difficiles.

Ce grand ouvrage parut un mois après un ouvrage élémentaire sur le droit, on le connaît dans les écoles sous le nom d'*Institutes*.

Justinien finit sa carrière, en abolissant le consulat (541) devenu depuis long-temps un titre sans fonctions.

Justinien suivit Bélisaire au tombeau huit mois après sa mort. La gloire de son règne lui fut étrangère, et il ne montra que les qualités d'un moine studieux et pénitent. Il n'avait inspiré aucun attachement à ses sujets ; sa mort ne leur laissa aucun regret.

Justin le jeune, son neveu, commença son règne par des actes de justice et de bienfaisance. Mais il

éprouva des malheurs dont la cause remontait au règne précédent. Le vainqueur des Goths, Narsès, fut créé général de l'Italie sous le titre de *Duc*, en 553. Ici commença la féodalité.

ARTICLE XIII.

De l'Italie sous les Rois Lombards de 554 *à* 774.

On avait connu dans le nord de la Germanie une nation féroce à laquelle on donna le nom de *Lombards*. Pour se défaire des Gépides qui ravageaient le *Noricum* Justinien avait rapproché ces Lombards des terres de l'empire, en les invitant lui-même à passer le Danube. Ils s'approchèrent en effet, et s'étant liés d'amitié avec un peuple venu de l'Orient, sous le nom d'Awares, ils attaquèrent les Gépides qu'ils vainquirent malgré leur vigoureuse résistance. Leur roi, Cunimond, ayant été tué dans le combat, Alboin, roi des Lombards, suivant un usage Scythe, se fit faire une coupe du crâne de ce prince. Mais dans l'ivresse d'un grand repas, auquel assistait la veuve du roi Gépide, devenue sa femme, ce crâne ayant été servi à la princesse comme un vase rempli de vin, ce féroce époux lui dit : « Cunimonde, vous venez de boire avec votre père ». Cette brutalité barbare fut vengée par un crime, la reine le fit assassiner.

Ce furent ces terribles Lombards qui peu de temps après entrèrent en Italie. On a prétendu qu'ils y furent appelés par l'eunuque Narsès outragé par l'impératrice : c'était en 568. Ils s'établirent dans tout le bassin du Pô, qui, d'après eux, prit le nom de Lombardie. L'Italie ne pouvait leur opposer aucune résistance : l'Exarque se retira pour aller porter ces tristes nouvelles à Constantinople, tandis que les vainqueurs, maîtres de l'ancienne *Ticinum*, sous le

nom de Pavie, en firent la capitale de leur nouveau royaume. Alboin, assassiné en 573, eut pour successeur Clipho, de même assassiné peu après. Pendant une anarchie de dix ans, trente tyrans lombards opprimèrent l'Italie.

Des maux de toute espèce affligèrent les autres parties de l'empire, et Justin sentant qu'il n'y pouvait remédier à cause de sa santé languissante, abdiqua, et laissa la place à Tibère, capitaine des gardes. Il avait des vertus dignes du trône; mais il n'y resta que quatre ans, laissant à Maurice l'empire et la main de sa fille. Ce fut ce prince dont quelques qualités outrées dégénérèrent en défauts, qui appela pour la première fois les Francs en Italie, afin de les opposer aux Lombards: Childebert, petit-fils de Clovis, était alors leur roi. L'armée des Grecs les ayant mal secondés, ils ne purent commettre que des ravages, et les Lombards s'avancèrent jusqu'au détroit de Sicile, sans pourtant avoir soumis ce qui dépendait de l'Exarquat. On sait qu'on entend par ce nom une portion des provinces comprises depuis, sous le nom de l'*État de l'église*, gouvernées par un *Exarque* ou vice-roi grec.

Les Lombards s'emparèrent d'une grande partie de l'Exarquat, partagèrent le pays en petites souverainetés, et bientôt il y eut des ducs de Frioul, de Brescia, de Pavie, de Spolette, de Bénévent, etc., et tout lombard naissait soldat de son duc ou de son roi. On reproche à ces Lombards d'avoir été des usurpateurs et d'avoir fait gémir l'Italie sous un gouvernement oppressif. Cependant on trouve dans leur histoire des rois qui eurent des vertus, et des intervalles de paix, d'ordre et de bonheur domestique.

Ce fut sous les règnes des princes Lombards que le pape Grégoire, surnommé le Grand, honoré de la

tiare en 590, trouva le moyen de rendre à la ville un peu de l'éclat qu'elle avait perdu. Ce fut ce pontife qui établit la lithurgie romaine, divisa l'église en paroisses, mit de l'ordre dans le calendrier, et dans le chant que, d'après lui, on appela *Grégorien*. Sur-tout il s'éleva contre les prétentions du patriarche de Constantinople, envoya des moines missionnaires dans la Bretagne (l'Angleterre). On ne peut refuser à Grégoire un grand caractère et un génie qui embrassait tout ce qui pouvait contribuer à donner de l'éclat et de la puissance à la chaire pontificale ; car il s'occupa heureusement des affaires politiques. Les papes qui avaient eu à se plaindre des Lombards, implorèrent contr'eux à plusieurs reprises, les secours des rois de France.

Enfin Didier, qui fut le dernier roi des Lombards, s'étant brouillé avec le pape Adrien I, ce pontife eut recours aux Français. Charlemagne passa les Alpes, prit Pavie, fit prisonnier Didier en 774, et l'envoya en France dans le monastère de Corbie, où il finit ses jours.

Le royaume des Lombards avait subsisté en Italie pendant 206 ans.

Charlemagne rendit aux papes les pays qu'il croyait devoir leur appartenir, mais il garda pour lui et sa postérité la souveraineté de sa nouvelle conquête, qui lui valut le titre d'*Empereur d'Occident* (800).

ARTICLE XIV.

Empire Grec ou d'*Orient.*

HÉRACLIUS. L'histoire de l'Empire grec ou d'Orient n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies. Les sujets n'avaient pas seulement l'idée de la

fidélité qu'on doit aux princes, et la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *Porphirogénete*, c'est-à-dire, né dans l'appartement où accouchaient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes de diverses familles impériales purent porter. Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y arriva par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les paysans, par le peuple. Le trône d'Orient ne vit que des massacres et des usurpations.

(602) Un centenier nommé *Phocas* avait été élevé à l'empire par la faction des verds. Il fit tuer Maurice et ses enfans. Phocas, dans la confusion des choses, étant mal affermi, *Héraclius* vint d'Afrique et le fit mourir. Constant, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, et son fils Constant tué en Sicile, Constantin le *Barbu*, son fils aîné, lui succéda. Les grands des provinces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres frères, soutenant que, comme il faut croire en la trinité, aussi etait-il raisonnable d'avoir trois empereurs. L'histoire de ces siècles fourmille de ces traits. Ils peignent le rétrécissement de l'esprit; une bigoterie universelle abattait les courages, engourdissait l'empire. La molle paresse des nations d'Asie se méla à une dévotion puérile. Philippicus, général de Maurice, se mit à pleurer, en pensant au grand nombre de gens qui allaient périr dans la bataille qu'il était prêt à livrer.

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes qui pleurèrent de douleur, de ce que leur général avait une trève avec les chrétiens. Telle est la différence entre ces deux excès, la bigoterie et le fanatisme. C'est ce fanatisme qui créa un nouvel empire, comme la lâche superstition avait détruit l'empire grec. Abandonnons ces fantômes de souverains qui les dégradèrent, pour

nous occuper des peuples nouveaux qui les renversèrent. C'est l'époque la plus importante du commencement du *Moyen âge*, qui commence proprement à *Héraclius*. En arrivant au trône, il trouva les provinces envahies, et les légions détruites. A peine eut-il donné quelques remèdes à de si grand maux, que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion et l'empire que Mahomet avait fondés d'une même main. Jamais on ne vit des progrès si rapides; la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, la Perse furent conquises: L'Orient fut soumis. L'église catholique, plus humble et déchirée par des sectes, s'essayait bien faiblement encore à la domination en Occident.

Nous allons considérer les progrès de l'édifice de ces deux grandes puissances de l'histoire moderne, à leur berceau. Elles jouent un si grand rôle dans les annales du monde depuis le 8e. siècle!

ARTICLE XV.

Des Arabes, de Mahomet, de l'Islamisme, des Califes.

Les Arabes sont, sans contredit, un des plus anciens peuples de l'Univers. Ils ont conservé leur caractère, leurs mœurs, leur indépendance. Dès les siècles les plus reculés, divisés par tribus errantes dans les campagnes, ensuite réunis dans les villes, soumis à des chefs guerriers et magistrats à-la-fois, jamais ils n'ont été sujets à une domination étrangère. Les Perses, les Macédoniens, les Romains tentèrent vainement de les soumettre: fier de sa liberté, l'Arabe au fond de ses déserts, regarde les autres nations comme des troupeaux nés pour changer de maîtres. Brave, sobre, infatigable, endurci dès l'enfance aux plus pénibles travaux, ne craignant ni la soif, ni la faim, ni la mort,

ce peuple n'avait besoin que d'un homme pour se rendre souverain du monde.

Au temps d'Héraclius, les Arabes *Bédoins*, ou qui habitaient les déserts, avaient conservé leurs mœurs patriarchales. Ceux des villes avaient leurs souverains, et une religion qui admettait le polythéisme. Seulement on conservait au milieu de la Mecque une idée vague de Dieu, et d'Ibrahim qui, chéri de lui, avait habité une maison carrée qu'on gardait avec vénération sous le nom de *Kiabé* ou *Caaba*. Une famille était en possession d'avoir la garde de cette espèce de temple, où l'on se rendait en pélerinage. C'étaient les *Hachémites*, ils étaient de la tribu des *Coréchites*. Mahomet l'illustra par sa naissance. La nature lui avait donné tous les talens qui en imposent et qui entraînent. Chez les nations les plus éclairées il eût été un grand homme: pour un peuple ignorant et fanatique il fut un prophète.

Jusqu'à lui les tribus arabes, environnées de Juifs, de Chrétiens, d'Idolâtres, avaient fait un mélange superstitieux de tous les cultes et de toutes les opinions religieuses. Mahomet, après avoir médité quarante ans sur l'absurde monstruosité de toutes ces diversités de croyance, conçut le projet hardi de réunir tous les peuples sous un seul dieu, sous un seul monarque.

Enfans d'Ismaël, dit-il à ses disciples, je vous offre le culte d'Abraham, de Noé, de tous les patriarches. Adorez le seul dieu, maître de l'univers. Soyez bons, justes, bienfaisans comme lui. Priez, faites l'aumône, il vous récompensera dans ce paradis délicieux, où vous trouverez tous les plaisirs les plus ravissans; combattez les ennemis de la foi, exterminez les impies: tout soldat mort dans les combats, jouira de la vie

éternelle. L'Éternel a écrit dans le livre de vie tous nos instans, et rien ne peut changer ses décrets: *Dieu est Dieu, et je suis son envoyé.* Ces préceptes annoncés dans une Langue riche, figurée, majestueuse, par un prophète guerrier, poëte, législateur, à un peuple ardent, ami du merveilleux et de la valeur, trouvèrent des disciples. La persécution les augmenta. Contraint de quitter la Mecque sa patrie, il s'enfuit à Yatribe depuis appelé Médine. Cette fuite ou Hégire fut l'époque de sa gloire, et l'*Ère des Musulmans*, leur chronologie date de 622. Leurs années sont lunaires, de 354 jours, huit heures, quarante-huit minutes. Si l'on en retranche une des nôtres sur trente-trois des leurs, la différence n'est que de six jours, retranchés de trop.

Dès ce moment, l'*Islamisme* se répandit comme un torrent dans les Arabies et dans l'Afrique. Mahomet drêcha l'*Alcoran*, le glaive à la main. Mais la conquête de l'Arabie ne suffisait pas à son ambition. Législateur, pontife, chef des tribus arabes, maître d'une armée invincible qui combattait au nom de dieu, respecté des souverains d'Asie, secondé par des capitaines que son nom et son exemple rendaient des héros, il allait marcher contre Héraclius, quand la mort le surprit à Médine, où une Juive, dit-on, l'empoisonna (632) à 63 ans.

Sa mort n'arrêta ni les progrès de sa religion, ni les conquêtes des Arabes. *Abubeker*, son beau-père, lui succéda, prit le titre de *Calife*, ou *Vicaire*. Les Musulmans entrent dans la Syrie, dispersent les troupes d'Héraclius, prennent la ville de Damas, après le siége célèbre par des exploits extraordinaires.

Omar, successeur d'Abubéker, conserve sa simplicité, son austérité, son courage. Il fait marcher Kaled à Jérusalem; la Syrie, la Palestine sont conquises; les Turcs, les Perses demandent la paix. Héraclius

fuit d'Antioche, l'Asie tremble devant Omar : il entre dans Jérusalem, pardonne et conserve les églises.

Un de ses généraux, Amrou, vole en Égypte, Alexandrie se rend. On dit qu'il fit brûler la bibliothèque des Ptolémées, l'objet des regrets des savans. Mais il fit exécuter un dessein digne des plus beaux siècles : c'était de joindre la Mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable, où les eaux du Nil seraient détournées. Ce canal, si utile à l'Egypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Ce canal ne peut être fait d'une manière solide. Bonaparte en fit la reconnaissance, et en examina les détails dans son séjour en Égypte.

En 644, presque toute la Perse appartenait aux Sarrasins, qui étaient une classe d'Arabes, exercée au pillage : la conquête fut achevée par *Othman*, successeur d'Omar, et le puissant empire des Perses, si redoutable aux Romains depuis le temps de Crassus, tomba avec son dernier roi Isdgerd III, sous les coups d'une nation méprisée avant Mahomet.

En 708, les habitans de la Mauritanie s'unissent avec les Arabes, deviennent à-la-fois épris de l'Islamisme et de sa gloire. Le calife Valid I envoie le général Moussa porter ses armes en Espagne (714) ; Alahor les porta dans la Gaule, subjugua la Narbonnaise (718) ; Abder-Rame qui lui succéda, pénétra jusqu'à la Loire, prit Bordeaux, parvint en Touraine, et ne s'arrêta que vaincu par la valeur devant les drapeaux de Charles-Martel (732).

Ces Arabes, si dédaignés, cultivaient les sciences et les arts. On cite parmi eux, *Algazel*, *Avicenne*, *Averroez*, *Alfarabrin*, *Alburnazar*, *Maïmonides*, *Alkindius*, *Albefugar*, *Alragamus*. Ils avaient des universités à Constantine, à Tunis, à Tripoli, à Fez, à Maroc. Ils avaient un collége à Cordoue. On sait qu'ils nous

ont donné leurs chiffres. Ce fut en Arabe que parut l'astronomie de Ptolomee, d'où vient le nom d'*Almageste*.

Tant de gloire et prospérité devaient avoir un terme. Ces vainqueurs invincibles tournèrent bientôt leurs propres armes contre eux-mêmes, ils oublièrent leurs premières vertus, et déchirèrent de leurs propres mains l'empire qu'ils avaient fondé. Ces malheurs commencèrent à l'assassinat d'*Othman*. *Ali* fut nommé son successeur, Ali l'ami, le compagnon, le fils adoptif du prophète, cher aux Musulmans et gendre de Mahomet. Moavias gouverneur de Syrie, refusa de le reconnaître, et se fit proclamer calife à Damas. Alors les Arabes se divisèrent: les partisans d'Ali prirent le nom d'*Alides*; ceux de Moavias ou Ommia, d'*Ommiades*. Telle fut l'origine du fameux schisme qui divise encore les Turcs et les Perses; mais Ali vainquit son rival. Les Ommiades perdirent le califat en 752.

On a vu sous Valid 1er, les Arabes étendre leurs conquêtes en Orient jusqu'au Gange, en Occident jusqu'à l'Océan Atlantique. Tel fut l'empire de la religion et de la force réunies au courage.

Les Ommiades avaient été défaits par les Alides; la nouvelle dynastie des Abassides, si célèbre par son amour pour les sciences et le nom d'Haroum Rachild, garda le califat pendant cinq siècles. Ils en furent dépouillés par les Turcs Seldjoucides. L'empire des Arabes eut aussi sa fin, et ces peuples rentrés dans les Arabies, y sont à-peu-près aujourd'hui ce qu'ils étaient avant Mahomet.

ARTICLE VI.

Des Eglises Grecques et Latines.

Jésus était contemporain d'Auguste. Sa morale fut pure et simple comme sa vie. Tant qu'elle fut suivie dans son intégrité, la vénération accompagna

les fidèles qui la pratiquèrent ; ses apôtres et ses pontifes furent honorés comme leur maître. Mais lorsque l'amour des richesses, et l'ambition, profanèrent le sanctuaire, l'église eut des détracteurs, les divisions la perdirent. Les évêques anathématisèrent les évêques, les violences attisèrent la discorde, et la folie des empereurs qui la soutenaient par un zèle inconsidéré, ajouta aux malheurs de la religion outragée.

Le mal que Constantin avait fait à Rome, en transportant à Constantinople le siége de l'empire, fut aussi grand pour l'église latine, comme centre de la communion des fidèles. Dès que Constantinople eut un évêque, celui-ci se regarda comme le rival du pontife de Rome. Il chercha à étendre sa jurisdiction sur l'Orient, comme l'évêque d'Italie sur l'Occident : de là le germe de ce schisme qui contribua aux malheurs des peuples ; à la ruine des empires d'Occident et d'Orient. Ignace et Photius ayant voulu se faire adjuger la Bulgarie dans le cercle de leurs attributions, Jean VIII excommunia ce dernier (866), et l'église grecque fut séparée de l'église Romaine. Des objets de discipline et de dogme divisèrent les esprits.

Les Patriarches d'Alexandrie et d'Antioche unis avec celui de Constantinople, formèrent l'*Église grecque* qui ne reconnut point l'évêque de Rome pour son chef. Les empereurs grecs soutinrent par politique les droits du clergé d'Orient. Le *Patriarchat* de Constantinople devint une dignité considérable. Elle rivalisa avec celle des papes. Aujourd'hui même, chez les Empereurs turcs, le Patriarche subsiste comme autorité épiscopale sur les chrétiens ; tous les prêtres grecs de Constantinople et des échelles du Levant, lui sont soumis. L'église grecque a un rit et des usages différens de ceux de l'église latine.

Un

Parmi les Pontifes de Rome, il y eut des hommes vertueux et quelques-uns eurent le talent de gouverner. Je renvoie le récit historique des Papes au II volume.

Constantinople eut des patriarches moins distingués. La religion chrétienne dégénéra sous l'empire Grec. Une superstition grossière qui abaisse l'esprit autant que la religion l'élève, plaça toute la vertu et toute la confiance des hommes dans une ignorante dévotion pour les images ; et l'on vit des généraux lever un siége, et perdre une ville, pour avoir une relique. Les moines qui défendaient ces puériles superstitions eurent pour protecteurs des Empereurs. Les ministres de la religion, chez les premiers Romains, n'étaient pas exclus des charges et de la société civile, et ils s'occupèrent peu des affaires. Dans la religion chrétienne, les ecclésiastiques séparés des affaires, s'en mêlèrent trop, et agitèrent ce monde qu'ils avaient quitté. Aucune affaire publique ne se traita sans le ministère des moines. Les conseils du Prince en furent remplis, et les assemblées de la nation en furent composées.

Les Grecs modern. grands parleurs, grands disputeurs, ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses. Les Patriarches de Constantinople avaient un pouvoir immense. Dans les tumultes populaires, leurs temples étaient l'asile sacré de ceux qui étaient poursuivis. On pouvait les livrer ou non. La fureur des disputes monacales, et les conciles occupaient plus que l'arrivée d'une armée ennemie. Lorsque le vieux Andronic eût dit au Patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'église, et le laissât gouverner celles de l'empire : « C'est, lui répondit le Patriarche, comme si le corps disait à l'ame : je ne prétends avoir rien

de commun avec vous, et je n'ai que faire de vous pour exercer mes fonctions ».

De si monstrueuses prétentions étant insupportables aux princes; les patriarches furent souvent chassés de leur siége. Chaque nouveau Patriarche causa des guerres intestines. Ce fut bien pis encore, lorsque les empereurs eurent la rage de réveiller les disputes endormies, et ce malheur fut trop fréquent.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique et de la puissance séculière. Cette grande distinction qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non-seulement sur la religion, mais encore sur la raison et la nature qui veulent que des choses réellement séparées, et qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues. Il faut enfin que l'église soit dans l'État, et non l'Etat dans l'église. Les anciens Romains sentirent très-bien cette distinction. Les monarques d'Europe se sont mal trouvés de ne l'avoir pas toujours suivie.

Que l'on se rappelle actuellement le luxe et les dissipations de la cour de Constantinople, les factions du cirque toujours séditieuses, toujours protégées, es querelles théologiques, la faiblesse des troupes, l'épuisement des finances, la corruption des mœurs; sera-t-on étonné de voir l'Empire d'Orient succomber à son tour sous le fer des Musulmans ?

ARTICLE XVII.

Fin de l'Empire Grec ou d'Orient.

Au milieu de cette confusion d'idées, de pouvoirs et d'abus, il se répandit en Europe, une opinion

religieuse, que les lieux où Jesus-Christ était né, ceux où il avait souffert, étaient profanés par les infidèles; que le moyen d'effacer ses péchés était de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe était pleine de gens qui aimaient la guerre, qui avaient des crimes à expier; on leur proposait de les expier en suivant leur passion dominante. Une multitude immense de croisés prit la croix et les armes. Les sept croisades précipitèrent en Syrie ou en Egypte une foule innombrable d'hommes et de femmes. Il n'y eut pas d'Empereur qui ne frémît de voir ces pieuses irruptions passer au milieu de ses États. Les Grecs cherchèrent à dégoûter les Européens de ces voyages dans la terre sainte, par des trahisons et des cruautés.

On se croisa donc aussi contre les Grecs pour se venger de leurs outrages. Les Français les insultèrent à leur tour et élurent empereur de Constantinople le comte de Flandres. Les Grecs cédèrent un moment le trône à ces empereurs latins. Ils se maintinrent dans l'Orient, derrière les montagnes, et reprirent Constantinople avec presque tout l'Occident en 1262.

Ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier sans en avoir les ressources ni la puissance. On s'accoutumait à changer de maîtres. Constantinople qui avait fait le plus grand et presque le seul commerce du monde, le laissa passer dans les murs de Gènes et de Venise.

Les Turcs faisaient depuis long-temps aux Grecs une guerre singulière : ils allaient proprement à la chasse des hommes. Les deux factions appelaient les sultans musulmans à Constantinople, dans les guerres civiles. Bajazet et Amurath étaient accourus cus-

cessivement dans cette ville. Enfin Mahomet II l'assiégea en 1453. L'empereur Constantin Paléologue fut tué sur la brêche. La ville fut prise d'assaut; tout ce qui échappa au carnage, fut réduit en esclavage.

Telle fut la fin de la dernière moitié de l'empire Romain, dont le nom est si imposant qu'on ne peut s'empêcher de gémir sur les ruines de son immense colosse.

C'est sur ces ruines que s'élevèrent les monarchies actuelles de l'Europe, et du sein de la barbarie et de la destruction, l'on vit renaître dans l'histoire moderne, des nations aujourd'hui très-policées. Telle est la marche invariable de la nature, que l'univers soit un théâtre perpétuel de révolutions qui engloutissent les générations et les Empires, pour l'instruction du genre humain.

FIN DE LA PARTIE ANCIENNE.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

page

INTRODUCTION. 1

PREMIÈRE DIVISION.

COSMOGRAPHIE. 13

CHAP. I. DISPOSITION ET MOUVEMENT DES CORPS CÉLESTES. *ibid.*

§. 1. *Définitions et notions préliminaires.* Ligne, cercle, degré, angles, parallèles, ellipses, carrés, sphères. *ibid.*

§. 2. *Division générale des corps célestes en corps lumineux et corps opaques.* 18

§. 3. *De notre sytême planétaire*, du soleil, des corps opaques, des neuf planètes; diamètre de chacune, leur figure, rapidité de mouvement de rotation, distance, révolution. 19

Lois de Képler, satellites des planètes, comètes, des mouvemens apparens. 25

Du jour, du temps vrai, du temps moyen, de l'année, des saisons, de l'inégalité des jours, du zodiaque. 32

De la lune, de la parallaxe. 44

CHAP. II. DE L'ATTRACTION.

§ 1. *De la pesanteur de la terre, de la lune.* 49

page.

§. 2. *Densité des corps célestes, cause du flux et du reflux,* 54

§. 3. *Des étoiles fixes.* 58

SECONDE DIVISION.

Notions élémentaires servant d'introduction à l'étude de la géographie, de la chronologie et de l'histoire.

PARTIE GÉOGRAPHIQUE.

CHAP. I. Notions préliminaires. 61

Géographie, mathématique, physique et politique. *ibid.*

§. 1. GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE.

Diamètre, circonférence et surface de la terre. Nouvelles mesures. Axe et pôle, mouvement diurne. Équateur, horizon, méridien, les quatre points cardinaux, écliptique, zônes, climats, latitude, longitude, antipodes, sphère de Ptolémée, sphère de Copernic. 62

§. 2. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. 71

Configuration de la terre. Ses continens; plateaux et bassins du globe. Direction générale des grandes chaînes de montagnes; du froid qu'on y éprouve; des glaciers, des volcans; direction des principales chaînes de montagnes des quatre parties du globe. *ibid.*

Mers, atmosphère, vents, division géographique des mers, productions du globe. 83

§. 3. GÉOGRAPHIE POLITIQUE. 89

Des cartes de géographie, *ibid.*

page.
Divisions de la terre chez les anciens. 92
Nouvelles divisions d'après les connaissances et les découvertes des modernes. 93

CHAP. II. PARTIE CHRONOLOGIQUE.

§. 1. *Notions générales.* 94

§. 2. *Définitions principales.*
Jour, semaine, mois, année, siècle, cycle, époque, Olympiade, ère vulgaire, ères diverses. 95

PARTIE HISTORIQUE.
Notions élémentaires. Méthode à suivre dans l'enseignement de l'histoire. Méthodes de Barbeau de Labruyère, de Prévôt d'Irai, de Chautreau. Motifs du plan adopté dans ce cours.

TROISIÈME DIVISION.
Développemens géographiques, chronologiques et historiques, particuliers à chaque peuple de l'antiquité, plus ou moins connus en Asie, en Afrique et en Europe.

SUBDIVISION PREMIÈRE.

ASIE.

CHAP. I. Empire des Assyriens des Babyloniens, des Mèdes, et des Perses. Etendue de l'empire des Assyriens. 105

ART. I. Géographie des pays compris dans l'étendue de ces empires.

SECT. I. ASIE MINEURE. 107
Parties septentrionales.
Troade, Mysie, Bithynie, Paphlagonie,

page
Pont, Pont-Euxin. 108
Parties occidentales. Eoliens, Doriens. 116
Parties du milieu.
Lydie, Phrygie, Lycaonie, Galatie, Cappadoce. 125
Parties méridionales.
Carie, Lycie, Pamphilie, Pisidie, Isaurie, Cilicie. 134
Pays à l'Est de la Syrie.
Arménie, Colchide, Ibérie, Albanie. 139
SECT. II. PARTIES ENTRE LA MÉDITERRANÉE ET LE TIGRE.
Parties à l'ouest du Tigre.
Syrie, Phénicie, Palestine, Mésopotamie, Assyrie, Babylonie. 145
Parties à l'est du Tigre.
Médie, Perse, Susiane, Carmanie, Gédrosie, Hyrcanie, Parthie, Arie, Margiane, Bactriane, Sogdiane. 154
ART. II. Chronologie et histoire des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses, des Hébreux et des Phéniciens.
Précis historique.
De l'Assyrie, de la Babylonie, de la Perse. 157
§. 2. *Origine, gouvernement, religion, mœurs, et usages des Assyriens, des Babyloniens des Mèdes et des Perses.* 166
§. 3. *Origine des Hébreux et des Phéniciens.* 174
CAP. II. Parties de l'Asie moins bien connues, Scythie, Inde, Sérique, Chersonèse d'or, Arabie, Mer-Rouge. 182

page

SUBDIVISION SECONDE.

AFRIQUE.

CHAP. I. Egyptiens, Carthaginois, Numides et peuples de la Mauritanie.

ART. I. EGYPTE. 188

§. 1. *Géographie Physique.* *ibid.*

§. 2. *Géographie Politique.*

Nom, Bornes, Division, Villes, Monumens, religion, gouvernement, sciences. 192

CHRONOLOGIE. 197

§. 3. *Précis historique.* 198

ART. II. République de Carthage. 211

§. 1. *Géographie.*

Partie Politique.

Peuple, origine, langue, religion, gouvernement, sciences, commerce, navigation. 212

§. 2. *Chronologie.* 217

§. 3. *Précis historique.* 219

ART. III. *Numidie.* 227

ART. IV. *Mauritanie.* 229

CHAP. II. PARTIES DE L'AFRIQUE MOINS BIEN CONNUES. 232

Marmarique, des Oasis, temple de Jupiter-Ammon, Cyrénaïque et Pentapole, Nasamons, Syrtiques, Lotophages, Psilles, Garamantes, Gétules. 233

SUBDIVISION TROISIEME.

EUROPE.

CHAP. I. DE LA GRÈCE ET DES GRECS. 240

ART. I. *Géographie de la Grèce.* 241

page

§. 1. *Parties de la Grèce dans le continent.*
Etats situés au N. de l'isthme de Corinthe.
Macédoine, Illyrie, Epire, Thessalie, Acarnanie, Etolie, Locride, Doride, Locriens, Orientaux, Béotie, Mégaride, Attique. 242

Etats situés en-deçà de l'Isthme de Corinthe, dans la presqu'île appelée Péloponèse, Achaïe, Sicyonie, Corinthie, Argolide, Lacouie, Messénie, Elide, Arcadie. 276

§. 2. *Des îles de la Grèce.*
Des îles à l'ouest. 314
Des îles à l'est. 317
Des îles au sud. 324
Des îles sur la côte d'Asie. 327

ART. II. *Chronologie.* 331

ART. III. Précis historique des principales révolutions de la Grèce. 336

ART. IV. Des Connaissances et des arts des Grecs. 346
Arts de premier besoin. 347
Arts d'utilité. 351
Arts d'agrément. 353
Exercices gymnastiques et athlétiques. 355
Usage des facultés de l'esprit et du génie.
Mémoire, imagination : poésie, poëtes. 356
Exercice de la pensée.
Médecine, philosophie, philosophes, historiens, grammairiens, orateurs. 359

CHAP. II. RÉPUBLIQUE ROMAINE.

ART. I. *Italie.* 369

page

§ 1. Parties septentrionales. Gaule Cisalpine. 371
Invasion des Gaulois. Des Alpes. 372
Gaule transpadane, peuples et villes, 373
Gaule cispadane, peuples et villes. 376
Ligurie, Venétie, Carnie, Istrie. 378
§. 2. *Parties du milieu.*
Etrurie, Ombrie, Sénonois, Ombriens, Picénum, Prétutiens, Sabins, Marses, Vestins, Marucins, Pélignes, Frentans, Samnium, Latium, Campanie. 380
§. 3. *Parties Méridionales.*
Grande Grèce, Apulie, Yapygie ou Messapie, Lucanie, Brutium. 394
§. 4. *Isles principales qui faisaient partie des provinces de l'Italie.*
Sicile, îles d'Eole, Mélite, Sardaigne, Corse. 400
ART. II. *Chronologie.* 404
ART. III. *Précis historique.* 417
Des peuples voisins de Rome. *ibid.*
Causes de sa décadence. 425
Gouvernement, guerre, politique, commerce et navigation. 435
Sciences et arts. 438
Hommes célèbres dans les lettres et les sciences. 439
ART. IV. HISPANIE. 443
§. 1. *Géographie.*
Province Tarraconaise. 444
Bétique. 452
Lusitanie. 454
§. 2. *Chronologie.* 456
Précis historique. 460

ART. V. GAULE. 465
§. 1. *Géographie.*
Origine, langue, religion, gouvernement. 466
§. 2. *Précis historique.* 475
Division en dix-sept provinces. 477
ART. VI. BRETAGNE. 483
§. 1. *Des Bretons.* 484
Origine, langue, religion, gouvernement, commerce, usages. *ibid.*
§. 2. *Géographie.* 489
§. 3. *Précis historique.* 490
ART. VII. GERMANIE, 495
§. 1. *Des Germains.* 496
Origine, religion, gouvernement, lois, guerre, usages domestiques. *ibid.*
§. 2. *Précis historique.* 505
ART. VIII. Pays au sud du Danube. 506

CHAP. III. EMPIRE ROMAIN.

§. 1. *Description de l'empire romain.* 508
§. 2. *Chronologie et notice.* 510
ART. I. Des empereurs de Rome. 511
Des empereurs d'Occident. 520
Des empereurs d'Orient. *ibid.*
ART. II. Des empereurs d'Orient. 523
Des empereurs Latins à Constantinople. 531
Des empereurs Latins, empereurs Grecs. *ibid.*
Précis historique. 537
BAS-EMPIRE OU EMPIRE D'OCCIDENT ET D'ORIENT. 543
Précis des événemens du Bas-Empire jusqu'à sa fin, 476 ans après l'ère vulg. *ibid.*
Empire d'Orient, 552

pages.

QUATRIÈME DIVISION.

MOYEN AGE. 553

Tableau des peuples du moyen âge. 554

ART. I. De la Germanie dans le moyen âge. 555
ART. II. Des Goths. 558
ART. III. Des Francs et de la Gaule. 561
ART. IV. De l'Hispanie. 567
ART. V. Des Suèves, et des Allemands. 570
ART. VI. Des Sarmates. 571
ART. VII. De la Grèce dans le moyen âge. 574
ART. VIII. De l'Italie sous les rois Hérules, de l'an 476 à 493 après l'ère. 575
ART. IX. De l'Italie sous les rois Goths, de 493 à 536. 576
ART. X. Empire Grec ou d'Orient. Justinien I et Bélisaire, en 531 après l'ère vulg. 577
ART. XI. De l'Italie, sous les empereurs Grecs de 526 à 553. 579
ART. XII. Empire Grec ou d'Orient. Fin du règne de Justinien et de Bélisaire, de 535 à 585. 580
ART. XIII. De l'Italie sous les rois Lombards jusqu'à Charlemagne, de 554 à 774. 583
ART. XIV. Empire Grec ou on d'Orient, de 600 à 1453. 585
ART. XV. Des Arabes, de Mahomet, de l'Islamisme, des Califes. 587
ART. XVI. Des Eglises Grecque et Latine. 591
ART. XVII. Fin de l'empire Grec ou d'Orient. 591
Tables des chapitres, des tableaux et des cartes. 597

LISTE

Des tableaux relatifs à ce volume.

1 Tableau comparatif des divisions anciennes et modernes de la Terre. 92
2 Tableau chronographique des empires d'Assyrie, Babylonie, Médie et Perse. 157
3 Tableau chronologique de l'histoire des Hébreux. 174
4 Tableau chronographique de l'Egypte ancienne et moderne. 197
5 Tableau chronologique des révolutions de Carthage. 218
6 Tableau géographique des principaux Etats de la Grèce ancienne (dans l'atlas). 240
7 Tableau chronologique de l'histoire des Grecs. 331
8 Tableau chronologique des hommes célèbres de la Grèce, divisé, en cinq âges (dans l'atlas). 368
9 Tableau de l'Italie considérée relativement à la géographie ancienne (atlas). 370
10 Tableau de l'Italie sous Constantin (atlas). 519
11 Tableau synchronique des principales époques de l'histoire ancienne et moderne (atlas). 596

LISTE

Des cartes de cet ouvrage.

1 Mappemonde en deux hémisphères.
2 Le Monde connu des Anciens.
3 Carte des pays compris dans les empires d'Assyrie Babylonie, Médie, Perse.
4 Grèce ancienne et ses dépendances.
5 Carte détaillée d'Athènes, de Sparte et de Syracuse.
6 Italie ancienne.
7 Gaule.
8 Europe moderne.
9 Isles Britanniques.
10 Empire de Russie, Suède, Danemarck.
11 Empire d'Allemagne, Prusse, Républiques Batave, Helvétique et Italienne.
12 Empire Ottoman.
13 Italie moderne.
14 France physique.
15 France comparative.
16 France moderne.
17 La grande carte de la France avec les 108 départemens se trouve dans le quatrième volume.
18 Asie moderne.
19 Afrique moderne.
20 Amérique septentrionale.
21 Amérique méridionale.

TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

A.

Abraham, 174.
Abydos, (Negara,) 110.
Abyla, 453.
Achaïe, 248, 278, 510.
Acarnanie, 251.
Achéron, 399.
Acherusia, 112.
Actium, 252.
Adige, (Athésis) 379.
Adrobicum, (la Corogne) 445.
Æa, 142.
Ædui, (Eduens) 481.
Æétès, 143.
Ænos, 117.
Afrique, 188, 510.
Aganippe, 263.
Agathocle, 222.
Agis, 297.
Agricola, 492.
Agrigente, (Girgenti) 402.
Ahriman, 172.
Aix, 477.
Alaric, 550, 562.
Albanie, 144.
Albe, 391.
Albion, (Angleterre), 489.
Alcinoüs, 315.
Aléria, 404.
Alexandre, 165, 343.
Alexandria-Troas, 109.
Alexandrie, 194.
Ali, 591.
Aliphère, 312.
Allemands, 570.
Allia, 284.
Alpes, 372.
Alphée, 304, 305, 306.
Altis, 304.
Amanus, 145.
Amasée, 114.
Amasis, 200, 202
Amathonte, 331.
Amazones, 113, 183.
Ambracie, 252.
Amida, (Constantia) 140.
Amilcar, 219.
Amiternum, 387.
Amphissa, (Salone) 255.
Amyclées, 295.
Amyntas, 132.
Anagnie, (Anagni) 392.
Anaïtis, 140.
Anas, (Guadiana) 451.
Ancône, 385.
Andros, (Andro) 319.
Anio, (Tévérone) 389.
Année, 33, 96.
Annibal, 215, 224.
Antaradus, 148.
Anticyre, 256.
Antigonie, 310.
Antioche, 146.
Antipodes, 69.
Antisthène, 361.
Antium, 392.
Anxanum, (Anciano) 387.
Aoste, (Augusta) 374.
Apamée, (Cibotos), 129, 146.
Apis, 195.
Apollonie, (Marza-Susa.) (Bellina,) 236, 245.
Apulie, (Capitanate) 395.
Aquilée, 380.
Aquitaine, 465, 563.
Arabes, 587.
Arabie, 185.
Aradus, 148.
Araïs, (Laracle) 230.
Ararat, (Mont) 140.
Araris, (Saône) 480.
Aratus, 344.
Araxe, 154.
Arbèles, 153.

Arcadie, 306, 336.
Archélaüs, 132.
Archimède, 364, 402.
Archipel de la Grèce, 317.
Ardée, 391.
Aréopage, 273.
Aréthuse, 305, 402.
Arezzo, (Arrétium) 382.
Argolide, 286.
Argonautes, 115.
Argos, 252, 287, 332.
Arie, 156.
Aristarque, 367.
Aristobule, 178.
Aristote, 361.
Arméoie, 139.
Armorique, 478, 484.
Aroo, (l'), 380.
Arpioum, (Arpino) 392.
Artaxata, 140.
Artaxerxès, 163, 164.
Artémise, 135.
Artémita, 140.
Ascaloo, 150.
Asculum, (Ascoli) 385.
Asdrubal, 215.
Asie, 105, 510.
Asie-mineure, 107.
Asioogaber, 187.
Aspadaoa, (Ispahan) 154.
Asphaltide, (Lac) 151.
Astapa. 452.
Assyrie, 152, 157, 166.
Assyriens, 105.
Asturica, (Astorga) 445.
Astyage, 161.
Athos, (Monte-Saoto) 242.
Athènes, (Athéni.) 270, 332, 578.
Athmosphère, 43, 84.
Attila, 551.
Attique, 268.
Attraction, 49.
Auch, 477.
Aofidène, (Alfideoa) 388.
Aufidus, (Ofanto) 396.
Auguste, 537.
Augustodunum, (Autun) 48
Augustule, 552.
Aulide, 266.
Aulis, *ibid.*
Aulis, 117.
Austrasie, 563.
Automne, 39.
Autricum, (Chartres), 468, 483.
Averne, (Lac) 393.
Axe, 17, 63.
Axot, 130.

B.

Babylone, 153, 15 66.
Babylonie, *ibid.*
Bactra, 156.
Bactriane, *ibid.*
Bagradas, 211.
Balbeck, 147.
Baléares, (îles) 404.
Barcino, (Barceloune) 448.
Barium, (Bari,) 396.
Bas-Empire, 543.
Bas-Empire, (Moyen-âge) 555.
Belgique, 576.
Bélisaire, 577, 580.
Bélus, 167.
Béotie, 282.
Bénévent, (Béoéventum) 388
Bérénice (Ben-Gabi). 236.
Bergame, 376.
Bérythe, (Barents) 149.
Besançon, 477.
Bétique, 452.
Bias, 365.
Biblos, 148.
Bibracte, 481.
Bilbilis, 450.
Bithynie, 111.
Bythinium, (Claudiopolis) 111.
Bocchus, 231.
Bœtis, (Guadalquivir.) 452.
Bologne, (Booooia) 377.
Bolséna, (Vulsinium) 282.
Bordeaux, 477.
Bourges. 477.
Bourgogne, 565.
Bovianum, (Boïano) 388.
Braccara, (Brague) 445.
Brennus, 131.
Bresoia, 376.

Bretagne, (Division de la) 483. 490, 509, 563.
Bretons, 484.
Britannia, (Angleterre) 484, 489, 555.
Bruodusium, (Brindes) 396.
Brotium, 398.
Burdigala, (Bordeaux) 481.
Bothrotum, (Butrinto) 245.
Bysacène, 241.

C.

Cabalaca, 144.
Cabire, (Sébaste), 132.
Cæsar-Augosta, (Saragoce), 448
Caïstre, 125.
Calaurie, 290.
Caledonia, (Ecosse), 489.
Califes, 587.
Caliguris, (Calahorra), 446.
Calle, (Porto) 445.
Calpe, (Gibraltar) 453.
Calydoo, 253.
Cambyse, 162.
Camiros, 124.
Campanie, 343.
Canaan, 175.
Caodaule, 128.
Cannes, (Canoéa) 395.
Caotabres, 445.
Caphyes, 309.
Capoue, 394.
Cappadoce, 132.
Caractacus, 491.
Carie, 134.
Carmaoe, 155.
Carmanie, *ibid.*
Carmona, 453.
Carnie, 380.
Caroutiom, (Chartres) 468, 483.
Carthage, 211, 212.
Ses révolutions, 218.
Carthage-la-neuve, (Carthagène) 449.
Casios, (Mont) 146.
Caspiennes, (Portes) 154.
Cassitérides, (Isles Sorlingues) 489.
Castulo, (Calzona) 452.
Catane, (Cataoia) 402.
Catilina, 430.
Caucase, 142.
Caunus, 134.
Celtibères, 430.
Celtiqoe, 465.
Céos, (Zia) 321.
Céphalooïe, 316.
Céphissus, 269.
Cerasus, 114.
Céré, (Cer-Veteri) 383.
Césarée, 132, 150.
Chalcédoine, 111.
Chaleis, 319.
Chalcidique, 242, 243.
Chaldée, 153.
Chalybon, (Alep) 146.
Charlemagne, 585.
Charres, 152.
Charybde, 400.
Chéops, 200.
Chérooée, 265.
Chersoonèse, d'or, 185.
Chiloo, 365.
Chio, (Scio) 329.
Chrysopolis, (Scutari), 111.
Cibotos-Apamée, 129.
Cicéron, 430, 439.
Cilicie, 138.
Cioga, (la Cinca) 447.
Circeii (Circéc) 392.
Cirrha, 255.
Cirta, (Coostantine) 227.
Clazomène, 119.
Cléopatre, 208.
Climats, 65.
Clitor, 288.
Cluslum, (Chiusi) 382.
Cœlé-Syrie, 146.
Coide, 124.
Colchide, 142.
Cologne, 477.
Colophoo, 121.
Comaoe, 132.
Comètes, 28.
Complutum, (Alcala de Henarès) 451
Consentia, 399.
Coostantin, 545.
Constantinople, *ibid.*

Constellations, 31.
Continens, 72.
Cootrebie, (Saotavert) 451.
Coperoie (Sphère de) 17, 70.
Copia, 398.
Coptos, 193.
Corcyre, (Curfou) 314.
Corduba, (Cordoue) 452.
Corfinium, (San-Perioo) 387.
Corinthe, 282.
Corinthie, *ibid.* 284, 335, 575.
Coroné, 302.
Corps célestes, 18.
Corps opaques, 18-20.
Corse, (Cydons) 404.
Cortooe, 382.
Cos, (Stanchio) 124, 330.
Cragus, 136.
Cratès, 362.
Crépuscule, 43.
Crésos, 128.
Crète, (Candie) 324.
Crissa, 256.
Crotun, (Cortooe) 399.
Cunaxa, 152.
Cunéus, (Algarve), 455.
Cures, 386.
Cyaxare, 161.
Cyclades, (les) 319.
Cydnus, 138.
Cydonie, (la Canée) 325.
Cyme, (Phriconis), 117.
Cynurie, 291.
Cynœtha, 308.
Cypre, (Chypre) 331.
Cyrénaïque, 235.
Cyrène, (Cureo) *ibid.*
Cyrus, 154, 162, 177.
Cysique, 109.
Cyta, (Cotatis), 142.
Cythère (Cérigo) 324.
Cythéron, 263.
Cythnos, (Thermia) 322.

D.

Dalmatie, 509.
Damas, 146, 147.
Dardanus, 109.
Darius, 162, 165.
Darnis, (Derne) 235.
Dauphiné, 566.
David, 176.
Décemvirs, 423.
Délos, 320.
Delphes, 259.
Delta, 189, 190.
Démétrias, 153.
Démocrite, 363.
Démosthènes, 368.
Denys, 220.
Deforsa, (Torfose) 448.
Dianium, (Cap-Martin) 449.
Didon, 219.
Dingène, 362.
Dioscurias, (Sebastopolis), 142.
Diospolis, 193.
Doride, 123, 257.
Dorieos, 122.
Dracon, 273.
Drepaoum, (Trapani) 401.
Druides, 467, 483, 485, 492.
Dolichium, 316.
Dorius, (Douro) 454.
Dyme, 278.
Dyrrachium, 245.

E.

Ebora, (Evora), 455.
Eboracum, (Yorck) 493, 509.
Ecbatane, 154.
Eclipse, 46.
Ecliptique, 23, 31, 65 70.
Edessa, 152, 243.
Egioe, (Engia) 290, 327.
Egire, 279.
Eginm, 279.
Eglise Grecque, 591.
Eglise Latine, *ibid.*
Egypte, 188, 192, 209.
Egyptieos, (Rois) 209.
Elatée, 260.
Elée, 110.
Eléphantine, 193.

Eleusis, 271.
Elide, 303.
Elis, 304.
Embrun, 477.
Emerita, (Merida) 454.
Emèse, 147.
Empire Romain, (Description de l') 508.
Empéducle, 363.
Empereurs Romains, 511.
Empereurs d'Occident, 520.
Empereurs d'Orient, 520, 543, 577, 594.
Empereurs Latins à Constantinople 531.
Empuriæ, (Ampurias) 447.
Enna, 403.
Eole, (isles d') (Lipari) 403.
Eoliens, 116.
Ephèse, 121.
Epaminondas, 309, 310, 342.
Epictète, 362.
Epicure 363.
Epidamne, (Durazzo). 245.
Epidaure, 289.
Epidaurie, *ibid.*
Epire, 245.
Equateur, 31, 64, 70.
Equinoxes, (Précession des) 34, 37.
Érétrie, 319.
Ères, (principales) 97.
Ergavica, 451.
Éridan, (Pô) (Padus) 373.
Erymanthe, 306, 307.
Erythrées, 120.
Eryx, 401.
Eschine, 368.
Esclavons, 573.
Eté, 38.
Etna, (Mont-Gibel) 401.
Etolie, 253.
Etoiles, 58.
Etrurie, 380.
Etrusques, 420.
Eubée, 318.
Euclide, 364.
Euphrates, 140.
Euripide, 358.
Europe, 240.
Eurotas, 293.
Examili, 241.
Exarque, 584.

F.

Falères, (Falerii) 385
Ferrare, (Forum-Alieni) 577.
Fésules, (Fæsulæ) 381.
Firmum, (Fermo) 385.
Florence, (Firenze) 383.
Fornove, (Forum-Novum) 377.
Francia, 555.
Francs. 561.
Frentans, 387.
Fucinus, (Lac-Celano) 386.

G.

Gadès, (Cadix) 453.
Galatie, 131.
Garamantes, 238.
Garganus, (Monte-San-Angelo) 395.
Gascogne, 564.
Gaule, sa Géographie, 465.
Son origine, *ibid.*
Langue, 476.
Religion, *ibid.*
Gouvernement, 508.
Administration de ses finances, 561.
Lois, *ibid.*
Gaule, 465.
(Division de la) 476, 508, 561.
Gaule-Cisalpine, 371.
Gaule-Cispadane, 376.
Gaule-Transpadane, 373.
Gaulois, (Invasion des), 372, 466.
Gaza, 150, 154.
Gédrosie, 155.
Gênes, (Genua) 378.
Germains, 496, 556.
Germanie, 495, 509, 555.
Gétules, 239.
Glaciers, 77.
Gnossus, 325.

Gordien, (nœud) (Gordius), 130.
Gortyne 325.
Goths, 558.
Grande-Grèce, 394.
Granique, (Onsvola), 109.
Grèce, 240.
Grèce, (Graode) 241, 574.
Gygès, 128.
Gymnosophistes, 184.
Gythium, 296.

H.

Hadrumète. 211.
Hadria ou Adria, 379, 385.
Halicarnasse, 123.
Halys, (Salé), 114, 131.
Harmosia, 155.
Hébreus, 174.
Hélicioo, 263.
Héliopolis, (Balbeck) 147.
Héliopolis, 189.
Hélissoo, 326.
Hellespoot (*Détroit des Dardanelles*) 108.
Hélos, 295.
Heptaoomie, 193.
Héraclée, 112, 250, 398.
Héraclides, (les) 128.
Héraclite, 363.
Héraclius, 585.
Herculanum, 393.
Hérée, 312.
Hermione, 291.
Hermionide, *ibid.*
Hermus, 125.
Hérode, 178.
Hérodote, 366.
Hérules, 575.
Hibernia, (Irlande) 489.
Himère, 401.
Hippocrène, 263.
Hipponium, (Bivooa, Vibo) 399.
Hippo-Regius, (Booa) 227.
Hispalis, (Séville) 453.
Hispanis. 443, 508, 555, 567.
Hiver, 40.
Homère, 357.
Horace, 441.
Horeb, 187.
Horizoo, 29, 64, 70.
Hybla, 402.
Hydruntum, (Otrante) 396.
Hymète, (Mont) 269.
Hyppo-zaritos, (Biserte) 212.
Hyrcanie, 155.

I.

Ibérie, 145.
Ibérus, (l'Ebre) 444.
Icaros, 330.
Iconium, 132.
Ictyophages, 155.
Ida, (Moot) 325.
Idumée, 151, 187.
Ieroe, (Irlande) 489.
Ileria, (Lerida) 446.
Ilissus, 269.
Illyrie, 244, 509.
Imbros, 328.
Iode, 184.
Indibilis (San-Matheo) 448.
Iolchos, 249.
Ionienne, (Mer) 314.
Ioniens, 118.
Ipsus, 129.
Iris, 114.
Isaurie. 137.
Isis, 195.
Islamisme, 587.
Ismaël, 186.
Israëlites, 174.
Issus, 138.
Istrie, 380.
Italica, 453.
Italie, 369, 509, 555, 575, 5[illegible]
Ithaque, (Thiaki) 316.

J.

Jéhovah, 176.
Jéroboam, 176.
Jérusalem, 152.
Juifs, 139.

Joppé, 150.
Josué, 176.
Jourdain, 151.
Juba, 229, 231.
Jugurtha, 229, 429.
Jules-César, 431, 433, 439.

Képler, (Lois de) 25.

Labyrinthe, 194, 325.
Lacédémone, 294, 335.
Laconie, 293.
Lamia, 250.
Lampsaque, (Pityusa) 109.
Laodicée, 130, 146.
Laomédon, 109.
Larisse, 249.
Latins, 418.
Latitude, 66.
Latium, 388.
Latinus, 134.
Lavinium, (Pratica) 391.
Lebadée, 265.
Lébédos, 120.
Legio, (Léon) 445.
Lemnos, (Stalimène) 327.
Lepreum, 305.
Lesbos, (Metelin) 328.
Leucade, (Ste-Maure) 315.
Leuctres, 265.
Liban, Anti-Liban, 145.
Libyssa, 112.
Ligurie, 378.
Lilybée, (Marsalla) 403.
Liode, 124.
Lipari, 403.

Macédoine, 242, 335, 509.
Mage, 153, 168.
Magnésie, 125, 248, 249.
Mahomet, 587.
Mahomet II. 596.
Malaca, (Malaga) 452.
Mamertum, (Oppido), 399.
Mantinée, 310.
Julien, dit l'Apostat, 547.
Jupiter, 22.
Jupiter, Ammon, 234.
Justin, 578, 582.
Justinien, 577, 589.
Juvénal, 442.

K.

L.

Liris, (Garigliano) 389.
Livadie, 242.
Locres, (Motta-di-Burzano) 398.
Locride, 254.
Locriens, 261.
Lombards, 585.
Longitude, 66.
Lotophages, 237.
Lotos, 191.
Lucanie, 397.
Luceotum, (Alicante) 449.
Lucérie, (Lucera) 395.
Lucques, (Luca) 381.
Lucrèce, 423.
Lucrèce, Poëte, 442.
Lucrin, (Lac) 394.
Lugdunum, (Lyon) 480, 477.
Lune, (la) 44.
Lusitanie, 454.
Lutetia, (Lutèce) (Paris) 473, 482.
Lycaonie, 130.
Lycéus, 306.
Lycie, 136.
Lycurgue, 297.
Lycus, 125.
Lydie, 124.

M.

Mantua, (Madrid), 451.
Mantoue, (Mantua), 376.
Maracanda, (Samarcande) 156.
Marathon, 271.
Maréotis, (Lac), 191.
Margiane, 156.
Marius, 429.
Marmarique, 232.

Marrubium, 386
Marrucins, 387.
Mars, 22.
Marses, 386.
Massilia, (Marseille) 478.
Massinissa, 228.
Mauritanie, 227, 229.
Mausole, 135.
Mayence, 477.
Méandre, 125.
Médie, 154, 160, 169.
Mégalopolis, 313.
Mégaride, 267.
Mélite, (Malte), 403.
Mélos, (Milo) 322.
Memphis, 194.
Ménale, 306.
Ménès, 198.
Méonie, 125.
Mercure, 21.
Méridien, 64, 79.
Mer-Rouge, 186.
Mers du globe, 83, 86.
Mésopotamie, 152.
Messane, (Messine) 401.
Messapie, (Terre d'Otrante), 396.
Messène, 322.
Messénie, 301.
Méthymne, 328.
Métoro, (Métaurus), 384.
Milan, (Mediolanum), 375.
Milet, 122.
Minius, (Minho), 454.
Minos, 326.
Minturne, 392.
Mithra, 173.
Mithridate, 114.
Mona, 468, 492.
Mœris, (Lac), 190.
Mœsie, 509.
Monobia, (Isle de Mann.), 489.
Monstiers, 477.
Montagnes, (Chaîne des), 75, 78. et suiv.
Mouvement du Ciel, 29.
Moyen-âge, 554.
Mnyse, 174.
Munda, 450, 452.
Mycènes, 287, 332.
Mycone, (Miconi) 320.
Mylasa, 134.
Myndus, 134.
Myns, 122.
Mysie, 109.
Mythilène, 328.

N.

Nabonassar, 159.
Nabopolassar, 160.
Nabuchodonosor, 160, 177.
Nadir, 64.
Narbo-Martius, (Narbonne) 480.
Narbonne, 476.
Narciase, 263.
Narsès, 583.
Nasamons, 236.
Naupacte, (Lépante) 258.
Nauplia, 288.
Naxos, (Naxia) 322.
Neapolis, (Naples) 394.
Néchos, 202.
Nectanèbe, 204.
Négrepont, 318.
Némée, 288.
Nicée, 112.
Nicomède, 113.
Nicomédie, 112
Nicopolis, 246.
Nil, 189.
Ninias, 158.
Ninus, *ibid.*
Ninive, 153.
Nisæa, 155.
Nisée, 267.
Nisibe, 152.
Nole, 394.
Norba, (Cæsarea) (Alcantara) 454.
Norique, (Tyrol) 506, 509.
Numa, 421.
Numentia, (Numance) 450.
Numidie, 227.
Nursia, (Norcia) 386.

O.

Oasis, 253.
Ochus, 155, 164.
Odin, 558.
Odoacre, 552, 575.
Œta, 247.
Olbers, 22.
Olbia, (Salalie) 137.
Olgassis, 113.
Olympe, (Moot) 111, 247, 331.
Olympie, 304.
Olympiades, 98.
Olynthe, 243.
Omar, 589.
Ombrie, 383, 384.
Orchomène, 265, 309.
Oresthasium, 313.
Oronte, 146.
Orphée, 357.
Orsmud, 172.
Ortygie, 402.
Oros, 198.
Osia, (Huesca) 447.
Osilipo, (Lisbonne) 454, a
Osiris, 195.
Ossa, 247.
Ostie, (Ostî) 391.
Ostrogoths, 561.
Othmao, 590.
Ovide, 441.
Oxus, (Gihon) 156.

P.

Pactole, 125.
Padoue, (Patavium) 379.
Palestine, 151.
Palibothra, 184.
Palladium, 398.
Pallentia, (Paleocia) 450.
Palmyre, 146.
Pamphilie, 137.
Pandosie, 398.
Pangeus, 242.
Pannonie, (Hongrie) 507, 509.
Paoorme, (Palerme) 401.
Pantélique, (Moot) 269.
Psphlagonie, 113.
Paphos, 331.
Papyrus, 191.
Parallaxe, 47.
Parisii, (Parisiens) 473.
Parme, 377.
Paroasse, 258.
Paropamisus, 156.
Paros, (Paro) 323.
Parthéoius, 113.
Parthie, 155.
Pasargade, 154.
Pathmos, 330.
Patrées ou Patres, 278.
Paol-Émile, 426.
Pavie, (Papia) 375.
Pélagos, 311.
Pélasges, 272.
Péligoes, 387.
Pélion, 247.
Pella, 243.
Pellène, 280.
Pélopoonèse, (Morée) 247, 276, 510.
Pelusium, 194.
Pénée, 247, 303.
Pentapole, 151, 235.
Pergame, 108, 110.
Périandre, 365.
Permosse, 263.
Péroose, (Perusia) 382.
Perse, 154, 162, 169.
Persépolis, 154.
Pharnace, 133.
Pharnasia, 114.
Pharos, 194, 204.
Pharsale, 249.
Phase, (Arax) 140.
Phéaciens, 314.
Phénéos, 309.
Phénicie, 147, 174, 179.
Phigalie, 313.
Philadelphie, 126.
Philippe, 342.
Philopémeo, 301, 310, 345.
Phlionte, 282.
Phocas, 586.

Phocée, 119.
Phocide, 258.
Phraorte, 160.
Phrygie, 128.
Phycus, 236.
Piazzi, 22.
Picentia, (Bicenza) 394.
Picenum, 384.
Pinde, 247.
Pirée, 271.
Pisaro, (Pisaurum) 384.
Pise, (Pisæ) 304, 381.
Pisidie, 137.
Pittacus, 365.
Plaisance, (Placentia) 377.
Planètes, 20.
Plateaux du Globe, 74, 75.
Platée, 265.
Platon, 360.
Plaute, 440.
Pline l'ancien, 443.
Pline le-jeune, *ibid.*
Plutarque, 366.
Pœstum, (Posidonie) 397.
Points cardinaux, 41, 65.
Pôle, 29, 63.
Pologne, 573.
Polybe, 366.
Pompée, 431, 433.
Pompeïa, 393.
Pompelo, (Pampelune) 446.
Pomptins, (Marais,) 392.
Pont, 113.
Pont-Euxin, 115.
Porphyre, 364.
Posidonium, 122.
Potamon, 364.
Putidée, 244.
Préneste, (Palestrine) 392.
Priam, 109.
Priéné, 122.
Printemps, 37.
Promontorium Sacrum, (Cap-St.-Vincent) 455.
Provence, 566.
Prusa, (Boursa), 112.
Psammétique, 202.
Psilles, 237.
Psophie, 208.
Ptolemaïs, (Acre) 150.
Ptolémée, (Sphère de) 17, 69.
Ptolémées, 205, et suiv.
Pylos, 302.
Pyramus, 138.
Pyrrhus, 363.
Pyrrhus, 246.
Pythagore, 362.
Pythéas, 480.

Q.

Quinte-Curce, 439.

R.

Ragès, (Arsacie) 154.
Raphia, 151.
Ravenne, 377.
Reate, (Rieti) 386.
Régulus, 223.
Reims, 477.
Rhadamanthe, 326.
Rhegium, (Rhegio) 400.
Rhétie, (Pays des Grisons) 506, 509.
Rhinocorura, 151.
Rhode, (Roses) 447.
Rhodes, 330.
Rhyndacus, 111.
Rimini, (Ariminum) 384.
Roboam, 176.
Ruchadès, (Tibbous) 239.
Rome, 389.
  Rois de, 405.
  Consuls de, 406.
  Causes de sa décadence, 423.
Romulus, 421.
Rouen, 477.
Rubicon, 376.

S.

Sabins, 385, 417.
Sætabis, (Xativa, San-Felippe) 449.

Sagunta, (Morviedro) 448.
Saïs, 194, 195.
Saisons, 35, 42.
Salamine, (Colouri) 272, 327.
Salamis, 331.
Salé, 510.
Salerne, 394.
Salluste, 440.
Salmantica, (Salamanque) 454.
Salmon, 176.
Samarie, 152, 177.
Samnites, 419.
Samnium, 387.
Samos, 121, 329.
Samothrace, 327.
Sanchoniaton, 149.
Sangarius, 111, 131.
Sapho, 329.
Sardaigne, 403.
Sardes, 126.
Sarmatie, (Pologne) 307, 571.
Satellites, 27.
Saturne, 22.
Saül, 176.
Scamandre, 108.
Scipion, 215.
Scombraria, (Cap-Palos) 449.
Scylla, 400.
Scyllacium, (Squillace) 399.
Scyros, (Skiro) 318.
Scythie, 182.
Sébaste, (Cabire) 132.
Sébastos, 150.
Segovia, (Ségovie) 450.
Séleucie, 138, 146.
Sélinonte, (Trajanopolis) 138, 402.
Sémiramis, 158.
Sénèque, 440.
Sénonnis, 384.
Seus, 477.
Sérapis, 195.
Seriphe, (Serpho) 322.
Sérique, 184.
Servius 422.
Sésostris, 198.
Sestos, 110, 117.
Séthon, 201.
Setobriga, (Sétuval) 455.
Sicile, (Trinacrie) 409.
Sicoris, (Sègre) 447.
Sicyone, 281, 332.
Sicyonie, *ibid.*
Sidon, (Seid) 149, 181.
Sienne, (Sena-Julia) 382.
Silarus, (Silaro) 397.
Simoïs, 108.
Sinaï, 187.
Sines, 185.
Singara, 152.
Sinope, 113.
Slaves, 573.
Siphnos, (Siphanto) 321.
Sipuntum, (Siponto) 395.
Sipylle, 126.
Sirbon, (Lac) 191.
Sisapo, (Almada) 452.
Smerdis, 162.
Smyrne, 119.
Socrate, 360.
Sogdiane, 156.
Sogdien, 163.
Soleil, 19.
Solon, 274, 365.
Solstice, 31.
Sophocle, 358.
Sparte, (Miaitra) 294.
Sperchius, 247.
Sphère, 16, 17.
Spolète, (Spoletium) 384.
Stagyre, 244.
Strimon, (Serès) 243.
Strophades, (les) 317.
Stymphales, 307, 309.
Styx, 307.
Suessa-Pométia, 392.
Suèves, 570.
Sunium, 272.
Suse, 155.
Susiane, *ibid.*
Suze, (Segusio) 374.
Sybaris, 398.
Syene, (Assuan) 193.
Sylla, 429, 432.
Syphax, 228.
Syracuse, (Siragosa) 402.
Syrie, 145.
Syringis, 155.
Syrtiques, 237.

T.

Table-Ronde, (Chevaliers de la) 494.
Tacite, 440.
Tadmor, 146.
Tage, 444.
Tanaïs, 140.
Tanès, 194.
Tanetos, (Sand-wik) 491.
Taprobane, 184.
Tarantasia, 477.
Tarentum, (Tarente) 396.
Tarquin, 423.
Tarquinium, (la Turchina) 382.
Tarraco, (Tarragone) 444, 448.
Tauria, (Guadalaviar) 449.
Tauride, (Crimée) 115.
Taurus, 138.
Taygète, 293.
Teate, (Chieti) 387.
Tectosages, 131
Tégée, 311.
Telmissus, 136.
Telphuse, 312.
Tempé, 247.
Ténédos, 117, 328.
Tenos, (Tine) 320.
Térence, 440.
Termessus, 137.
Terre, (la) 22, 62.
Terre, (Divisions de la) 91.
Anciennes, 92.
Modernes, 93.
Thalès, 360.
Tharse, 138.
Thasos, (Taso) 317.
Thébaïde, 193.
Thèbes, *ibid.*
Thèbes, 263, 334.
Théodoric, 576.
Théophraste, 361.
Théodose, 549.
Théos, 120.
Théra, (Santorin) 324.
Thermopyles, 250.
Thermus, 253.
Thespies, 265.
Thessalie, 247, 510.
Thessalonique, 243.
Thrace, 509.
Thucydide, 366.
Thulé, (Isles Schetland) 489.
Islande, *ibid.*
Thurium, 398.
Thyatire, 125.
Tiane, 132.
Tibbous Rochadés, 239.
Tibérias, (Lac) 151.
Tibéris, (Tibre) 389.
Tibur, (Tivoli) 386.
Tigrane, 141.
Tigranocerte, 140.
Tigre, (le) 140.
Tingis, (Tanger) 229, 230.
Titane, 282.
Tite-Live, 439.
Tmolus, 123.
Toletum, (Tolède) 451.
Totila, 580.
Tours, 477.
Trasimène, 381.
Trébie, 376.
Trébisonde, 114.
Trèves, 477.
Trézène, 289.
Tréténie, *ibid.*
Trinacrie, (Sicile) 400.
Triepium, 123.
Tripolis, 148.
Tritée, 279.
Troade, 108.
Troglodytes, 239.
Troie, 108.
Trophonius, 265.
Tropiques, 31, 70.
Tusculum, (Frascati) 392.
Tullus Hostilius, 422.
Tyr, (Sour) 149, 181.
Tyrinthe, 288.
Tyrrhénie, 127.
Tysdrus, 211.

U.

Uranus, 22.
Utique, 211.

V.

Valentia, 399.
Valentia, (Valence) 449.
Veies, (Veii) 383.
Vascons, (Gascons, Basques) 446.
Vénétie, 379.
Vents, 85.
Vénus, 22.
Venusia, (Venosa,) 398.
Vérone, 379.
Verrès, 430.
Vestins, 387.
Vesuna, (Périgueux) 482.
Vétulonia, 382.
Vicence, 379.
Vienne, 476.
Vindilicie, 509.
Vindobona, (Vienne) 507.
Virgile, 441.
Visigoths, 561.
Volsques, 418.
Volterres, (Volaterre) 382.
Vulcain, (Isles de Lipari) 403.

X.

Xanthus, 108, 136.
Xénophon, 366.
Xerxès, 163.

Y.

Yalyssus, 124.
Yapygie, (Terre d'Otrante) 396.
Yapygium, *ibid.*

Z.

Zacynthe, (Zante) 316.
Zalissa, (Téflis) 143.
Zancle, 401.
Zeugitane, 211.
Zoroastre, 170.
Zénith, 40, 64.
Zénon, 362.
Zodiaque, (Signes du) 31, 34, 35.
Zônes, 65.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

PAGE 24, *ligne* 13. *Au lieu de*: chargerait-elle, *lisez* : chargerait-on.

Page 22, *ligne* 16. *Au lieu de* : 39. myriam, *lisez* : 93. myriam.

Page 24 *dernière ligne*. *Au lieu de*: 131 lieues, *lisez*: 134 lieues.

Page 81. *ligne dernière*. *Au lieu de*: Minio, *lisez* : Minho.

Page 96, *ligne* 31. *Au lieu de* : 18e siècle, *lisez* : 19e siècle.

P. 125. *ligne dernière*. Seleucus Nicator, *lisez* : . Nicanor.

Pag. 129. *l.* 9. *id.*

P. 146. *l.* 30. *id.*

P. 146. *l.* 10. Azotios, *lis.* Azotiens.

P. 146 *l.* 25. Chalibon, *lis.* : Chalybon.

P. 154. *l.* 12. Astiage, *lis.* Astyage.

P. 158. *l.* 23. *Au lieu*, de Ninias en 1814. *lisez* : Ninias en 1874.

P. 190. *l.* 25. Avaient déifié ce dieu, *lis.* l'avaient qualifié de dieu.

P. 192. *l.* 11. Hypopotame, *lisez* : Hipopotame. *Id. l.* 12. Cinocéphale *lisez* : Cynocéphale.

P. 193. *l.* 4. Rhiconorura *lisez* : Rhinocorura.

P. 194. *l.* 17. Qui étaient si considérables, *lisez* : Qui étaient considérables.

P. 209, *l.* 23. et 24, Sesoosis; *lisez* : Sésostris.

P. 211, *l.* 24. Hadramete, *lisez* : Hadrumete.

P. 226. *l.* 3. Ne leur en laisserent, *lisez* : Ne lui en laisserent.

P. 241. *l.* 31. Examili, *lisez* : Hexamili.

P. 242. *l.* 26. Haghiooros, *lisez* : Haghion-Oros.

P. id. l. dernière. Jenicera. *lisez* : Jenicora.

P. 243. *l.* 3. Strimon *lisez* : Strymon. *Id. l.* 8. Migdonie, *lisez* : Mygdonie. *Id. l.* dernière, Olinthe, *lisez* : Olynthe. *Id. l.* dernière, Hagies-mama, *lisez* : Hagios-mama.

P. 244. *l.* 21. Stamos, *lisez* : Port Libezade.

P. 248. *l.* première, Histiotide, *lis.* Histieotide. *Id. l.* 4. *id, lis.* : *id.*

P. 257. *l.* 22. Cytinium, *lisez* : Cithynium.

P. 263. *l.* 21. Elateias, *lisez* : Elatea.

P. 265. *l.* 30. *Au lieu de* : et 600 hommes, *lisez* : et 6000 hommes.

P. 289. *l.* 30. Trésénie, *lisez* : Trézénie.

P. 295. *l.* 13. Brissées, *lis.* : Brysées.

P. 305. *l.* 17. Ronfia, *lisez* : Roofia.

P. 308. *l.* 25. Psophie, *lisez* : Psophis.

P. 331. *l.* 8. *Au lieu de* : Haut de cinq cent pieds, *lisez* : Haut de cent cinq pieds.

P. 350. *l.* 28. Tritrèmes, *lisez*: Trirèmes.

P. 366. *l.* 7. Accusilaüs, *lisez* : Arcesilaüs.

P. 376. *l.* 3. de Comnor, *lisez* : de Côme.

P. 378. *l.* 19. et incertaine, *lisez* : est incertaine.

P. 381. Giacono, *lisez* : Giacomo.

P. 426. *l.* 13. Que leur en offrait, *lisez* : que leur offraient.

P. 441. *l.* 21 *Au lieu de*: l'an 19 de l'ère, *lisez* : l'an 19 avant l'ère.

P. 479. *l.* 31. Pour le premier, *lis.* . pour le dernier.

P. 483. *l.* 14. Habitans, *lisez* : habitations.

P. 524. *l.* 25. *Au lieu de* : en 1462. *lisez* : en 1453.

P. 533. *l.* 11. Miche, *lisez*: Michel.

P. 544. *l.* 6. *Au lieu de* : sur la tête de Dioclétien, *lisez* : sur la tête d'Auguste.

P. 553. *l.* 17. Le trône d'Occident

lisez: le trône d'orient.

P. 554. *l.* 5. *Au lieu de* : en 1462. *lisez* : en 1453.

P. 560. *l.* 33. Nice, *lisez* : Nicée.

P. 567. *l.* 11. *Au lieu de* : fils de Jean II. *lisez* : fils de Jean I.

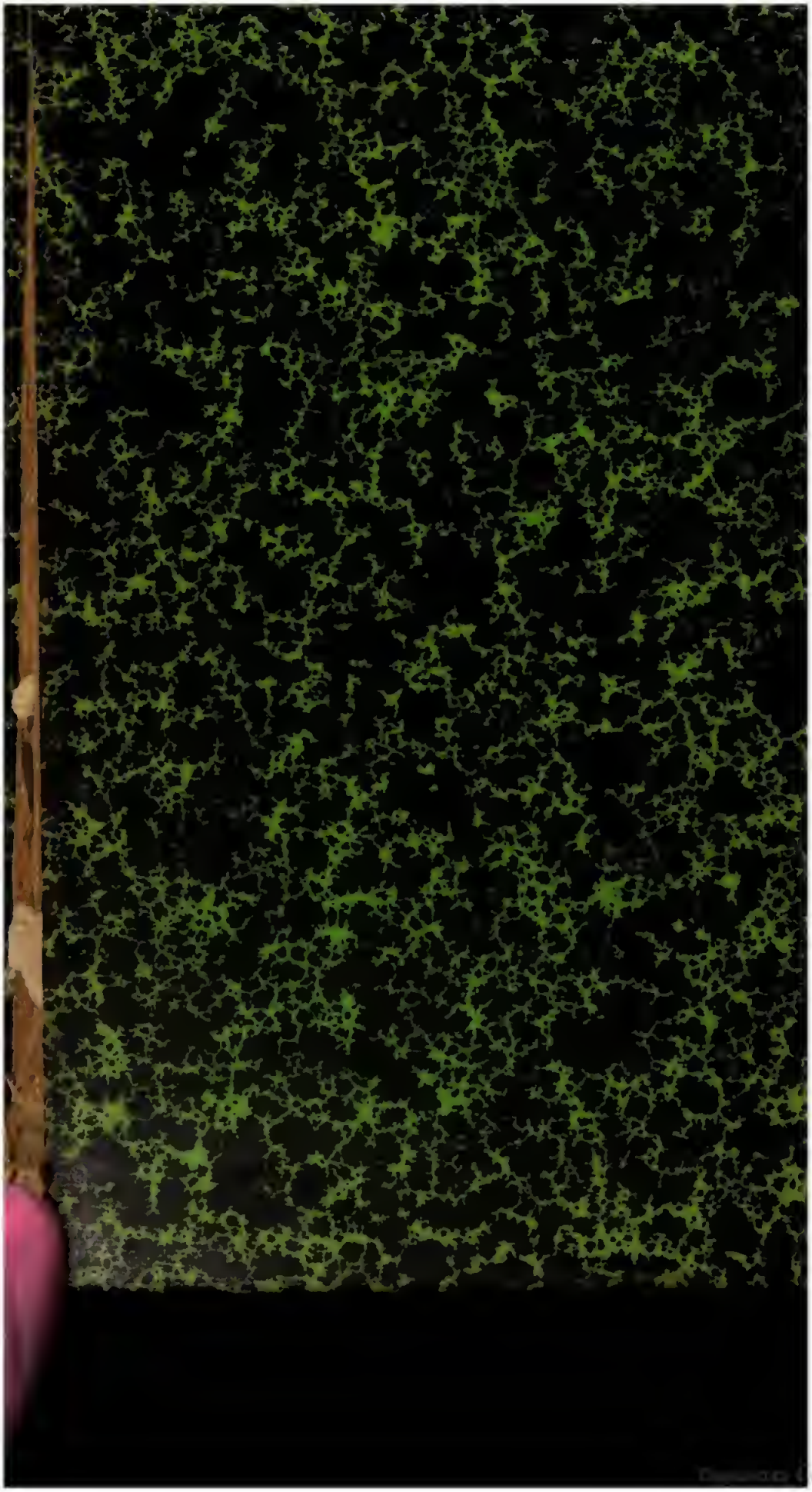
P. 574. *l.* 25. Parphyrogenèse *lisez* : Porphyrogénete.

P. 580. *l.* 25. De rendre Rme. *lisez* : de rendre Rome.

P. 589. *l.* 17. *Au lieu de* : drêcha l'Alcoran *lisez* : prêcha l'Alcoran *Ibid. l.* 30. après le siége, *lisez* : après un siége.

P. 591. Art. VI *lisez* : Art. XVI. *Ibid.* Eglises grecques et latines *lisez* : grecque et latine.

FIN DU PREMIER VOLUME.

606316

Legatoria e Laboratorio di Restauro del Libro
ARMANO GIUSEPPINA & CIOFFI ANTONIO s.n.c.